

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

Tome XXV, Nos 3-4

Prix : 9 \$ 00

BULLETIN
DE
l'École Française
D'EXTRÊME-ORIENT

TOME XXV. — 1925

N^{os} 3-4

Juillet - Décembre 1925.



HANOI

1926

SOMMAIRE

I. Inscriptions d'Añkor, par L. FINOT.	289
II. Notes sur le monument 486 d'Añkor Thom, par H. MARCHAL.	411
III. Dharmagatthas au Cambodge, par L. FINOT.	417
IV. Roches gravées dans la région de Chapa, par V. GOLOUBEV.	423
V. Le Fan-tseu t'a de Yunnanfou, par L. FINOT et V. GOLOUBEV.	435
VI. Notes d'archéologie chinoise, par P. DEMÉVILLE.	440

Notes et mélanges.

Fouilles de Dai-hu, par L. FINOT et V. GOLOUBEV.	469
Note additionnelle sur le kjökkenmodding néolithique du Bau-tro à Tam-toa près de Dong-hoi, par E. PATTE.	475

Bibliographie.

INDOCHINE FRANÇAISE.	477
BERMANIE.	483
INDE.	484
ASIE CENTRALE.	490

Chronique.

INDOCHINE FRANÇAISE. Ecole Française d'Extrême-Orient.	543
Tonkin.	588
Annam.	588
Cambodge.	591
SIAM.	593
CHINE.	594
EGYPTE.	594

Nécrologie.

Thân-trọng-Huê, par L. FINOT.	597
Cl. E. Maître, par L. AUROUSSEAU.	599

Documents administratifs.	625
Index analytique.	629
Errata et addenda.	643
Table des illustrations.	647
Table des matières.	651



INSCRIPTIONS D'ANKOR

Par Louis FINOT,

Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

INTRODUCTION.

Ankor Thom a été pendant environ six siècles la capitale du Cambodge. On pouvait espérer qu'une aussi longue occupation nous léguerait une abondante épigraphie : cet espoir n'a été qu'imparfaitement réalisé. Les inscriptions d'Ankor ne sont ni très nombreuses, ni très instructives. Si on laisse de côté les inscriptions modernes, comme celles qui couvrent les piliers d'Ankor Vat ⁽¹⁾ ; les courtes légendes que le XII^e siècle mit à la mode pour indiquer soit le sujet d'un bas-relief, soit le nom du dieu occupant une chapelle ou une galerie ⁽²⁾ ; les graffiti énigmatiques ⁽³⁾ ; les pierres usées qui ne gardent que le souvenir d'un texte devenu indéchiffrable, on peut évaluer les documents épigraphiques recueillis à Ankor et dans le voisinage immédiat de la ville à une cinquantaine au plus ⁽⁴⁾. Certes cette série suffirait à nous fournir la trame de l'histoire de la capitale si les textes, souvent fort copieux, qui la composent, n'étaient aussi pauvres en faits qu'ils sont riches en propos sans intérêt : longs

(1) 30 inscriptions au Prâh Lân, galeries croisées du premier étage ; 13 au Bakân, 3^e étage. Elles sont comprises entre le milieu du XVI^e et le milieu du XVIII^e siècle. Un long poème, œuvre du mandarin Cei Non, écrit en 1702 A.D., est gravé sur une paroi de la galerie des bas-reliefs du premier étage. V. AYMONIER, *Cambodge*, III, 282-324.

(2) V. G. CÆDÈS, *Les bas-reliefs d'Ankor Vat*, BCAF, 1911, p. 201 sqq. Id. *Les inscriptions du Bayon*, ibid., 1913, p. 81.

(3) Quelques graffiti du Prâh Khân sont donnés dans BEFEO, XII (9), 186.

(4) La publication en a été commencée par BARTH en 1885, dans le Corpus (*Ta Kèo*, fondations du règne de Sūryavarman, X^e s. çaka ; *Prâh Nôk*, fondations du senâpati Saṅgrama, en 988 ç.) et continuée par BERGATIGNE dans le 2^e fascicule du même recueil, paru en 1893 (*Thnal Barai*, stèles de Yaçovarman ; *Phimānākās*, 832 ç. ; *Ankor Vat*, XIV^e s.). D'autres inscriptions ont été éditées par G. CÆDÈS : *Tép Pranâm*, règne de Yaçovarman ; *Bâksēi Čamkrôn* et *Bâl Čum*, règne de Rajendravarman, 869 et 882 ç. ; *Phnom Bâkhēn*, 890 ç. ; serment des fonctionnaires de Sūryavarman au *Palais Royal* et au *Khlân S.*, 933 ç. ; *Ta Prohm* et *Phimānākās* (stèle du Figuier), règne de Jayavarman VII, 1103-1123 ç. Voir JA., 1908, 1909 ; BEFEO., VI, XI-XIII, XVIII.

panégyriques de rois ou interminables listes de serfs offerts aux dieux. Il est juste de reconnaître cependant que certaines de ces donations nous permettent de dater plusieurs des temples d'Añkor et fournissent ainsi une contribution essentielle à l'histoire de l'art khmèr ⁽¹⁾.

Mais il est un événement qu'elles laissent malheureusement dans l'ombre, en dépit de sa haute importance historique : c'est la fondation même de la capitale ; le seul témoignage précis que nous possédions à ce sujet est inscrit sur une pierre trouvée à trente lieues d'Añkor et, par malchance, nous avons de fortes raisons d'en suspecter la véracité.

Il s'agit de la stèle de Sdok Kak Thom ⁽²⁾. Ce document est l'œuvre d'un certain Sadāçiva, grand-prêtre royal et héritier d'une longue lignée d'ancêtres qui avaient rempli les mêmes fonctions. C'est en somme la chronique d'une grande famille sacerdotale pendant 250 ans, de 802 à 1052 A. D., que nous donne ce personnage. Il y énumère la série complète des grands-prêtres qui ont célébré le culte royal, les souverains qu'ils ont servis, les dignités et les biens qu'ils ont reçus, les villages et les temples qu'ils ont fondés, — et cela avec une telle précision qu'on ne peut douter qu'il n'ait rédigé cette histoire d'après les archives de sa famille : elle a donc une très grande valeur documentaire. Or il y est clairement affirmé que Yaçodharapura (Añkor Thom) fut fondé par le roi Yaçovarman (889-c.910 A. D.), qui érigea au centre de la ville le temple appelé alors Yaçodharagiri, vulgairement Vnam Kantāl (le « Mont central »), et aujourd'hui le Bayon. Ce temple était destiné au culte du liṅga Devarāja, dieu national de la monarchie cambodgienne ⁽³⁾.

Cette assertion n'a suscité aucun doute jusqu'à ces derniers temps où l'attention fut attirée sur l'importance de l'iconographie bouddhique au Bayon. Un nouvel examen des sculptures de ce temple, des portes et de l'enceinte de la ville, m'a conduit à la conclusion, formulée dans un article récemment paru, que non seulement le Bayon était primitivement un temple bouddhique, mais que la capitale elle-même était placée sous la protection du bodhisattva Lokeçvara ⁽⁴⁾.

(1) C'est ainsi que diverses inscriptions autorisent les précisions chronologiques suivantes :

Phnom Bākhēn = Indradri ; le temple, appelé Yaçodhareçvara, fut fondé par Yaçovarman (811- c. 832 ç.) ;

Bāksēi Čāmkrōn = temple de Parameçvara, 869 ç., sous Rajendravarman ;

Phimānakās = sanctuaire de Trailokyanatha, 832 ç.

Mébōn, construit sous Rajendravarman, 866-869 ç.

Bāt Čum, Lāk Nān, même règne, 865-891 ç.

(2) Temple situé à 25 kil. N. O. de Sisophon, sur la frontière du Siam et à l'intérieur de cette frontière. Nous avons publié cette inscription dans le *BEFEO*, XV, II, 53-106.

(3) *BEFEO*, XV, II, 89.

(4) *Lokeçvara en Indochine*, dans : *Etudes Asiatiques publiées à l'occasion du 25^e anniversaire de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, Paris, 1925. T. I, p. 245 sqq.

Cette conclusion étant admise, il s'ensuit que le Bayon n'a pas été construit pour être le sanctuaire d'un lînga et qu'il n'a pu être fondé par Yaçovarman, sectateur de Çiva.

On pourrait songer à deux hypothèses capables de concilier le témoignage de Sdok Kak Thom avec les faits nouvellement constatés : l'une se tirerait du syncrétisme religieux de l'ancien Cambodge, l'autre de ce qu'on pourrait appeler la dichotomie du Bayon.

Le syncrétisme des anciennes religions du Cambodge est un fait, mais qu'il faut se garder d'exagérer : les mutilations réciproques pratiquées par les sectes religieuses sur leurs idoles respectives, surtout la destruction systématique ou la défiguration des figures bouddhiques par les çivaïtes sont une preuve péremptoire que ces cultes se sentaient opposés et inconciliables. Cette opposition était particulièrement flagrante au Bayon : imaginer qu'un roi çivaïte, élevant un temple national au lînga protecteur de l'empire, y aurait réservé des places d'honneur au Buddha et à Lokeçvara, c'est lui prêter une invraisemblable neutralité religieuse. Ces images prouvent à elles seules que le temple était primitivement dédié au culte bouddhique.

On pourrait en second lieu supposer que le Bayon, *commencé* comme temple bouddhique, aurait été *achevé* comme sanctuaire du lînga. Précisément on constate que le massif central résulte d'une modification profonde du plan originel : d'après celui-ci, les galeries du second étage, celles dont les frontons sont bouddhiques, entouraient une cour, au centre de laquelle devait s'élever sur un soubassement modéré un sanctuaire de dimensions moyennes. On a conçu ensuite, pour servir de sanctuaire central, une tour gigantesque, reposant sur une plateforme surélevée et élargie, — élargie au point de toucher presque les galeries inférieures et de venir buter contre les frontons des portes : ces frontons ont ainsi disparu sous le dallage de la terrasse supérieure, tantôt épargnés, tantôt mutilés, suivant qu'ils se trouvaient au-dessous ou au niveau même de la ligne de contact.

Dès lors on serait tenté d'interpréter le texte de Sdok Kak Thom en ce sens que Yaçovarman aurait construit la grande tour, le sanctuaire proprement dit du Devarāja, comme couronnement de l'édifice qu'un de ses prédécesseurs aurait commencé en le destinant au culte bouddhique. Le temple serait ainsi bouddhique par la base et çivaïte par le sommet : c'est ce que j'ai appelé la dichotomie du Bayon.

Pour que cette supposition fût fondée, il faudrait que le massif central fût dépourvu d'images bouddhiques ; or il en est tout autrement : une des salles qui précèdent à l'Est la grande tour a tous ses piliers décorés de buddhas, parfaitement reconnaissables, bien que camouflés en r̥sis brahmaniques ; sur le mur extérieur de la tour elle-même se voient plusieurs niches, dont la figure centrale, évidemment un buddha assis, a été martelée ou retaillée en lînga.

Ainsi le Bayon est bouddhique de la base au faite.

Ce n'est pas à dire qu'il ne contienne pas d'éléments brahmaniques ; mais ces éléments ne consistent qu'en édifices annexes ou en parties décoratives, sans qu'aucun intéresse la structure essentielle du temple principal. Tels sont les deux petits sanctuaires de la plateforme supérieure, à l'Ouest et au Nord de la grande tour, dont l'un est dédié à Viṣṇu, l'autre à Śiva ; tel encore un édicule (n° 51 du plan Parmentier), resserré entre le soubassement du massif central et l'angle des galeries du second étage et qui porte, sculptée sur son fronton et ses parois, l'adoration de Śiva et celle du Liṅga. Enfin, si les bas-reliefs des galeries extérieures sont neutres, ceux des galeries intérieures ont un indéniable caractère brahmanique, et le fronton d'une tour qui domine l'escalier de la face Nord représente Śiva adoré par Brahmā et Viṣṇu. Mais tout cela peut appartenir à une période postérieure et ne fait nullement obstacle à ce que la devatā primitive du temple ait été le Buddha ou Lokeṣvara.

Objectera-t-on les tours à quatre visages ? A l'époque où nul ne songeait à mettre en doute le caractère śivaïte du Bayon, j'ai pu moi-même proposer de les interpréter comme la traduction architecturale d'un liṅga *caturmukha* ⁽¹⁾. C'est une opinion qu'il faut aujourd'hui réviser. Sans parler de la présence probable de ces têtes au célèbre couvent de Nālanda ⁽²⁾, on la constate, certaine, dans des temples indiscutablement bouddhiques : Bantāy Čhmār, Bantāy Kdēi, Ta Prohm, Ta Som. Il ne paraît pas trop téméraire de substituer une divinité polycéphale à une autre, Lokeṣvara à Maheṣvara, et la difficulté se trouve ainsi résolue. A vrai dire, le type iconographique du Lokeṣvara à quatre visages n'est pas très commun ; mais les convenances architecturales ont pu intervenir ici pour réduire le nombre des faces. Est-il d'ailleurs bien nécessaire de recourir au type « extra-humain » de Lokeṣvara ? Dans l'hypothèse vraisemblable où on aurait voulu dresser au dessus des temples le visage bienveillant et rassurant du grand Bodhisattva, n'a-t-on pu le concevoir, non précisément quadruplé, mais plutôt tourné simultanément vers les quatre points cardinaux pour les bénir à la fois ? Ce qui favorise cette interprétation, c'est que, si les tours du Bayon nous présentent quatre visages étroitement juxtaposés comme appartenant à une tête unique, il n'en est pas de même partout. Au Prāsāt Stūn ⁽³⁾, ils sont séparés par un redent ; à Bantāy Čhmār, par une figure féminine : chacun d'eux apparaît ainsi comme indépendant des autres. On ne saurait, d'autre part, expliquer cette dissociation des faces par une déformation postérieure, puisque Bantāy Čhmār est sans doute le plus ancien exemple de ce genre de construction.

(1) Sur quelques traditions indochinoises, dans *BCAI*, 1911, p. 21.

(2) Ed. CHAVANNES, *Les Religieux éminents*.... p. 85. Cf. *BEFEO*, X, 206, note.

(3) Le Prāsāt Stūn se trouve à 1500 m. au S. de Prāh Khān (Kōmpōn Svāy). M. de Lajonquière en parle dans son *Inventaire* (n° 178) d'après une communication de G. Morand. Il a été visité en 1924 par M. Parmentier (*BEFEO*, XXIV, 318).

On est donc autorisé à croire que l'auteur de l'inscription de Sdok Kak Thom, ou la source à laquelle il puisait, a travesti les circonstances de la fondation du Bayon. Dans quel but ? Il n'est pas difficile de le deviner. En fait, le dieu, dont ses ancêtres et lui-même étaient les grands-prêtres depuis deux siècles, trônait dans un temple qui n'avait pas été bâti pour lui. Or il était contraire à tous les usages, contraire à la dignité d'un dieu, d'installer sa statue dans un temple désaffecté ; et cette situation devenait plus humiliante encore quand ce temple avait été le sanctuaire d'un culte hérétique. Dans le cas présent, une telle nécessité s'était imposée parce que le dieu national devait occuper le centre du *nagara*, et qu'on ne pouvait songer à démolir l'édifice existant pour en bâtir un autre ; mais elle n'en était pas moins pénible, et on comprend que les prêtres du nouveau dieu aient préféré dissimuler sa qualité d'intrus. Joint que l'aveu de la vérité aurait pu justifier plus tard, sous le règne d'un souverain bouddhiste, une demande en restitution du temple au culte originel. Enfin l'idée de passer pour l'auteur de l'illustre sanctuaire et de lui donner son nom devait séduire Yaçovarman, qui nous apparaît dans ses inscriptions comme un roi très épris de renommée et assez peu scrupuleux sur les moyens de l'acquérir. La fierté et la prudence du haut clergé s'accordèrent donc avec la vanité du souverain pour faire de lui le créateur fictif du « Yaçodharagiri » et même de « Yaçodharapura », du temple central et de la cité.

Yaçovarman étant écarté, le fondateur d'Ankor est à chercher parmi ses prédécesseurs. Aucun des deux rois qui le précèdent immédiatement ne peut prétendre à ce titre : Indravarman fut un sectateur exclusif de Çiva et auteur de fondations çivaïtes ; Jayavarman III était vishnuïte et n'eut qu'un règne court et insignifiant. Il en est tout autrement de Jayavarman II Parameçvara, grand conquérant, grand bâtisseur, et dont le règne atteignit la durée extraordinaire de soixante-sept ans (802-869 A. D.). L'inscription de Sdok Kak Thom, — qui est très digne de créance lorsqu'elle n'a pas d'intérêt à dissimuler la vérité, — nous apprend sur lui trois faits importants : il vint de Javā pour monter sur le trône du Cambodge ; il fonda ou occupa successivement quatre capitales ; enfin il institua le culte du Devarāja pour s'affirmer souverain cakravartin, indépendant à l'égard de Javā, dont le Cambodge avait jusque-là subi la suzeraineté.

Javā est, selon toute vraisemblance, la Péninsule Malaise, relevant à cette époque du royaume sumatranais de Çrivijaya, dont la dynastie, les Çailendras, dominait également une partie de l'île de Java ⁽¹⁾. Or nous savons que vers la fin du VIII^e siècle florissait dans ce pays la religion bouddhique et spécialement

(1) G. Cœdès, *Le royaume de Çrivijaya*, dans : *BEFEO*, XIII, VI. Cf. N. KROM, *De Sumatraansche Periode der Javaansche Geschiedenis*, Leiden, 1919 ; J. Ph. VOGEL, *Het Koninkrijk Çrivijaya*, dans : *Bijdr.*, LXXV, p. 626.

le culte de Lokeçvara⁽¹⁾ : telle devait donc être la croyance d'un prince cambodgien, sans doute élevé dans ce milieu⁽²⁾. Cette hypothèse est d'ailleurs confirmée par le fait suivant. Nous savons que Jayavarman II fonda une ville nommée Amarendrapura, que des arguments décisifs nous autorisent à identifier avec Bantāy Čhmār⁽³⁾ : or Bantāy Čhmār est une cité complètement bouddhique, et où Lokeçvara tient une place d'honneur. Jayavarman II était donc un roi bouddhiste.

La suzeraineté de Javā (= Çrīvijaya) sur le Cambodge est très admissible, soit qu'elle résultât de l'expédition victorieuse du Mahārāja au pays khmère, dont le souvenir nous a été conservé par Abū Zayd (vers 916)⁽⁴⁾, soit que le jeune prétendant se fût déclaré vassal de ce puissant souverain pour obtenir son appui. Lorsqu'il voulut ensuite se rendre indépendant, il employa un moyen conforme aux idées de son temps en instituant le culte d'un dieu national, duquel sa dynastie pût désormais tenir l'investiture mystique du pouvoir royal jusque-là conféré à chaque roi nouveau par le suzerain du royaume.

La stèle de Sdok Kak Thom dit que Jayavarman II résida dans quatre capitales : Indrapura, Hariharālaya, Amarendrapura, et une quatrième sur le Māhendraparvata ; après quoi il revint à Hariharālaya où il mourut.

Amarendrapura, nous l'avons dit, est Bantāy Čhmār ; le Māhendraparvata est le Phnom Kulen ; les autres villes ne sont pas identifiées. Añkor Thom ne doit pas figurer dans la liste, puisque l'inscription en attribue la fondation à Yaçovarman. Il est probable que Jayavarman II l'édifia dans la dernière période de son règne et peut-être choisit-il le Phnom Kulen comme résidence provisoire afin de surveiller d'assez près, sans en être incommodé, les travaux de la grande capitale, dont les pierres étaient précisément tirées de cette montagne. C'est aussi dans cette résidence du Phnom Kulen que le Devarāja fut élevé à la dignité de dieu royal. De là, d'après la même source, il descendit à Hariharālaya avec Jayavarman II, qui y mourut ; enfin il fut installé au Bayon par Yaçovarman. Mais nous entrons ici dans la partie suspecte de l'inscription, et la chronologie devient incertaine.

(1) L'inscription sanskrite de Vieng Sa, au S. de la baie de Bandon, sur la côte E. de la péninsule malaise (775 A.D.), commémore l'érection par l'empereur de Çrīvijaya, « roi suprême de tous les rois de la terre », de 3 stūpas et de 3 sanctuaires en brique dédiés à Lokeçvara, au Buddha et à Vajrin (= Vajrapāṇi). Au N. de la même baie se trouvait le pays de Grahi, qui était de langue khmère et professait également le bouddhisme. (CÉDÈS, *op. cit.*, p. 29-36).

(2) Jayavarman II descendait des deux grandes races royales du Cambodge (Inscr. de Bāksēi Čāṃkrōṇ, dans *JA.* mai-juin 1909). Son règne ayant duré 67 ans, il était très jeune lorsqu'il vint de Javā pour conquérir son futur royaume ; il était probablement fils d'un prince réfugié dans ce pays.

(3) M. Aymonier avait déjà proposé cette identification que M. Groslier a récemment démontrée. (AYMONIER, *Cambodge*, III, 470 ; GROSlier, *Amarendrapura dans Amoghapura*, BEFEO, XXIV, 359 sqq.)

(4) G. FERRAND, *Relations de voyages et textes géographiques*, I, p. 85.

Ce qui paraît établi, c'est qu'au moment où le Bayon fut transféré du culte bouddhique à celui du Liṅga, le gros œuvre de l'édifice était achevé. Qui intronisa le nouveau dieu ? Qui mobilisa l'armée d'iconoclastes, dont les mains obéissantes ont, avec une si déplorable application, martelé, camoullé, retailé, à Aṅkor et autour d'Aṅkor, toutes les figures bouddhiques, sauf celles qu'ils ne surent pas reconnaître pour telles ou qu'une ombre propice déroba à leurs regards ? On peut laisser à Yaçovarman la responsabilité de ces destructions, qui lui valurent de la part de ses prêtres reconnaissants le titre de fondateur de Yaçodharapura. Mais tenons pour certain qu'avant son avènement, avant celui de son père Indravarman, avant même la fin du grand Jayavarman, c'est-à-dire antérieurement à 869 de notre ère, le Bayon dressait sa haute tour au centre de la ville déjà protégée par son enceinte de pierre. Dès cette époque aussi se pressaient autour de la nouvelle cité d'autres grands temples bouddhiques : Bantây Kdëi, Ta Prohm, Ta Som, avec leurs tours à quatre visages ; Prâḥ Khân, où se retrouvent, à défaut de ces tours, les balustrades de géants porteurs du nâga ; Nâk Pân, où les malades venaient invoquer Lokeçvara et demander leur guérison aux eaux saintes qui baignaient son temple.

Dans tous ces édifices le marteau des iconoclastes s'est acharné méthodiquement sur les images bouddhiques. S'est-il borné aux sculptures et n'aurait-il pas brisé par surcroît des stèles importunes ? On ne saurait l'affirmer, mais on s'étonne qu'un glorieux règne de plus de soixante ans, qui a couvert le Cambodge d'une multitude de temples, ne nous ait pas laissé une seule ligne d'écriture.

Quoi qu'il en soit, l'épigraphie d'Aṅkor commence avec Yaçovarman. Aucune des inscriptions qui y ont été découvertes dans ces dernières années, et dont les principales sont publiées ci-après, ne remonte plus haut que ce règne. Par contre, deux d'entre elles nous font descendre plus bas que le dernier règne attesté jusqu'ici par les sources lapidaires.

Nos deux inscriptions les plus anciennes datent du règne de Yaçovarman sans émaner du roi lui-même.

L'une est une inscription « digraphique », trouvée en 1920 au Pràsât Tà Kèo ; elle énumère les fondations d'une famille, et en dernier lieu l'installation d'un liṅga au village de Sthaligrâma en 815 çaka. Nous en donnons le texte sous le n° I.

A la même époque appartient la nouvelle inscription du temple 486, qui relate l'érection d'un Viṣṇu par un oncle maternel du roi (*infra* n° II).

Après la mort de Yaçovarman (c. 832 çaka) régnèrent ses deux fils, Harṣavarman et Içānavarman II. Puis vint Jayavarman IV (850-864 çaka), qui transporta la capitale à Chok Gargyar. Elle fut rétablie à Aṅkor Thom une quinzaine d'années plus tard par Rājendravarman (866-890 ç.).

Ce dernier fut un grand constructeur. On lui doit entre autres les temples de Mébôn et de Bâksëi Çâmkrôn, et son ministre Kavīndrārimathana édifia celui de Bât Ćum. Aux inscriptions déjà connues de ce règne, nous pouvons maintenant en ajouter trois, découvertes à Mébôn, Baphuon et Bantây Kdëi (*infra* nos IV, V et VI).

Son successeur Jayavarman V, l'année même de son avènement (890 ç.), grava l'inscription du Phnom Bâkhên, publiée en 1911. Une réplique de cet acte, avec un dispositif différent, a été exhumée au cours du dégagement de ce même temple (*infra* n° VII). Enfin on a trouvé à l'angle N.E. d'Añkor Vat, en un lieu appelé anciennement Kapilapura, deux fragments de stèle dont le texte porte la même date que celui du Bâkhên et lui est étroitement apparenté (*infra* n° VIII).

Au même règne appartient l'inscription trouvée en 1922 au village de Ta Tru, dans Añkor Thom (*infra*, n° IX), qui porte la date de 900 çaka.

De Sūryavarman, autre grand constructeur, aucune inscription nouvelle n'a été découverte. Mais le règne de Jayavarman VII et les suivants ont été plus favorisés : la stèle brisée du Phimânâkâs, le piédroit et la stèle du temple 487 (*infra* n° X et XI) nous apportent d'utiles informations sur cette période.

La dernière nous permet d'abord une légère rectification à la date adoptée pour l'avènement de Jayavarman VII : l'année est 1103 et non 1104 çaka. Elle nous apprend aussi les noms des quatre rois qui lui succédèrent. Le premier est Indravarman II (c. 1123-1165 çaka). Le second est Jayavarman VIII Parameçvarapada (1165-1217 ou 1218 çaka), qui fut détrôné par son gendre Çrīndravarman (1217 8 — 1229 ç.). Cet événement eut lieu peu de temps avant l'arrivée à Añkor Thom de la mission chinoise dont faisait partie l'auteur de la célèbre relation sur le Cambodge, Tcheou Ta-kouan. Le « nouveau prince, gendre de l'ancien », dont parle le narrateur, est Çrīndravarman, gendre de Jayavarman VIII. Il eut pour successeur Indrajayavarman, en 1229 ç. = 1307 A. D. (1)

Nous arrivons ainsi jusqu'au XIV^e siècle, alors que les inscriptions jusqu'ici connues ne fournissaient de données chronologiques précises que jusqu'à la mort de Jayavarman VII, vers 1123 ç. (1201 A. D.), soit un siècle plus tôt. Il est particulièrement satisfaisant de pouvoir relier les témoignages épigraphiques à celui de Tcheou Ta-kouan, qui était jusqu'à présent notre seule source pour la fin du XIII^e siècle de notre ère.

C'est aussi sans doute à la dernière période de l'histoire d'Añkor qu'appartient le pilier bouddhique inscrit qui clôt la série de nos documents (n° XII) et qui nous montre la persistance du culte de Lokeçvara.

Nous nous bornons à indiquer ici ces résultats généraux : les faits particuliers seront relevés en tête de chaque inscription.

Les facsimilés de ces documents devant être prochainement publiés dans le Corpus des inscriptions cambodgiennes dirigé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nous n'avons pas cru nécessaire de les joindre à nos transcriptions, exception faite pour le pilier bouddhique, dont les épigraphes ont été jointes à la photographie des images.

(1) La stèle d'Añkor Vat, qui date probablement du 2^e quart du XIV^e siècle, ajoute encore un nom à la liste dynastique : Jayavarma-Parameçvara.

I

PRÀSÀT TÀ KÈO

(K. 534. Est. n. 305).

Cette stèle a été découverte en octobre 1920, au cours des travaux de dégagement exécutés, sous la direction de M. Charles Bateur, dans l'enceinte du temple dit Pràsàt Tà Kèo, entre Añkor Thom et le Baray oriental. Elle se trouvait enfouie à l'intérieur du porche O. de la bibliothèque Sud. Elle est aujourd'hui conservée au Musée Albert Sarraut, à Phnom Péñ, sous la cote D. 33. La pierre, inscrite sur les deux faces, mesure 0^m 65 de haut sur 0^m 35 de large. Une bande ornementale l'encadre de tous les côtés.

La face A porte 14 lignes incomplètes, la partie centrale étant ruinée. Le bas de cette face est occupé par une petite sculpture représentant un Gañeça sous une niche en ogive ; la suite des trois dernières lignes s'interrompt pour faire place à cet ornement, qui est, par suite, antérieur à la gravure des caractères.

La face B, qui ne porte d'autre décor que la bande ornementale inférieure, compte 28 lignes (exactement le double de la face A), dont 22 en caractères khmèrs et 6 en caractères étrangers.

Le texte tout entier est rédigé en çlokas sanskrits.

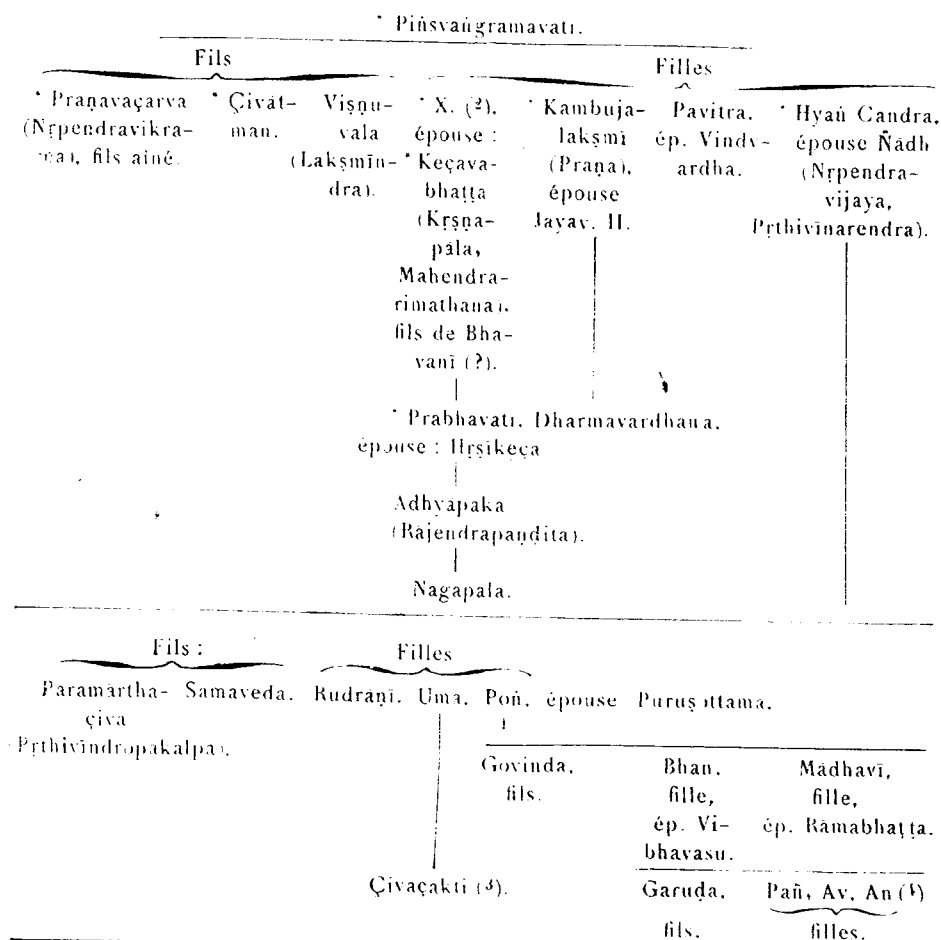
L'inscription appartient donc à la classe de celles qu'on appelle « digraphiques », et c'est un premier motif d'intérêt. En outre, elle concerne la même famille brahmanique que l'inscription — presque entièrement en caractères étrangers, celle-là — du Phnom Práh Vihār, publiée par Bergaigne (*ISCC.*, n° LXI), et même elle en reproduit littéralement une dizaine de vers.

L'inscription de Práh Vihār (D, 4) renferme une stance mentionnant une fondation faite en 815 çaka ; la même stance se retrouve, mutilée, mais certainement identique, dans Tà Kèo, dernier vers. Les deux inscriptions sont donc contemporaines et ont dû être rédigées peu après 815, sous le règne de Yaçovarman.

Malgré son état très fragmentaire, la nouvelle stèle apporte à celle de Práh Vihār un complément intéressant. Celle-ci énumère un certain nombre de personnages, appartenant évidemment à la même famille, mais dont il était impossible de préciser la parenté, en raison de la disparition de la première ligne. Or la généalogie donnée par l'inscription de Tà Kèo commence par une femme nommée Piñsvaṅgrāmavatī ⁽¹⁾, qui paraît bien être la tige de la famille.

(1) Ce nom signifie « dame du village de Piñ svañ ». Piñ svañ = Běñ suoñ, étang des [plantes aquatiques appelées] suoñ.

Sous toutes les réserves qu'imposent les lacunes considérables des deux documents, le tableau généalogique de cette famille pourrait s'établir ainsi (1) :



(1) Les noms marqués d'un astérisque sont ceux qui figurent dans l'inscription de Tā Kèo; les autres sont particuliers au texte de Prāh Vihār. — Pour abrégér, nous désignerons désormais ces deux inscriptions par Tk. (Tā Kèo) et Pv. (Prāh Vihār).

(2) Dans Pv., A. 1, le mot *pavīṭira*, seul subsistant de la stance, précède immédiatement la mention (A. 2) de la naissance de Prabhāvatī, fille de Keçavabhaṭṭa : on serait tenté de faire de Pavitra la femme de ce dernier ; mais il est dit plus loin (A. 10) que son mari s'appelait Vindvardha. En outre, la lecture *pavīṭira* n'est pas sûre : sur la stèle de Tā Kéo on lirait plutôt *palni tasya*.

(13) La filiation Uma-Çivaçakti est probable d'après Pv., C. 2, mais non certaine. Çivaçakti fut le gardien de tous les biens de la famille (D., 11); il est l'auteur de l'inscription de Prâh Vihâr.

(4) On remarquera que, dans cette généalogie, la descendance s'établit uniquement par les femmes : c'est une nouvelle confirmation de la théorie de l'hérédité en ligne féminine dans le droit civil de l'ancien Cambodge (BEFEO, XV, II, 55).

L'inscription énumère, avec leurs limites, un certain nombre de domaines, la plupart obtenus du roi par divers membres de la famille pour devenir le siège de fondations religieuses. Le principal est celui de Piñ svañ ; il est nommé dans les deux inscriptions de Prāh Vihār (A, 14 : |Pi|ñ svañ) et de Tà Kèo (XIV-XV), qui le qualifie de « chef-lieu de la lignée » (*santateḥ puram*, XIII); c'est en effet par le titre de cette terre qu'est désignée l'aïeule de la race : Piñsvañgrāmavātī, « la dame du village de Piñ svañ ». Une autre terre commune aux deux listes est celle d'Āvila ou Āvilagrāma (Pv., B, 2 ; Tk., XXII-XXV); les autres sont différentes dans les deux documents :

a) Prāh Vihār : Mahārathāruṇa, Bhavālaya, Ṣadī, Caṃkā ; — b) Tà Kèo : Vananetra et 2 terres dont le nom a disparu.

La situation de la plupart de ces possessions ne peut être actuellement déterminée. Néanmoins il est à noter que les terres de Bhavālaya et de Caṃkā sont nommées dans l'inscription de Sdok Kak Thom (C, 68 ; D, 50, 57-61, 77) comme se trouvant, la première près d'Amarendrapura (Bantāy Čhmār), la seconde dans la province d'Amoghapura, c'est-à-dire au Nord de Battambang. Quant aux domaines énumérés dans la stèle de Tà Kèo, ils étaient sans doute situés dans les environs de la capitale. Il est superflu d'ajouter que cette stèle n'a aucun rapport avec le temple actuel de Tà Kèo, qui est postérieur au règne de Yaçovarman.

TEXTE (1)

A

na|maç Ç|i|vā|ya

- I. namo stu Manmatha|it|e i
... ṣṭeta tāmratāla... (2) tṛīyākṣyanalārceiṣā ||
- II. āsīd.....vañçasamudbhavā |
(3) Piñsvañgrāmavātī |sādhv|ī..... ||
- III. s tatsutāḥ khyāta— ~ — |
(4) |yeṣṭhaḥ Praṇavaçarvvaḥ..... āṣ.ayī||
- IV. (5) Kṛṣṇapālasya mahā|dhātṛī|..... |
....|Keçava|bhātṛasya (6) Bhavānī kulabh|āvanī. ||

1. Les mots en italique sont empruntés à Pv.

- v. raçālinah |
(7) te bhavan bhūtaye ||
- vi.|Kamvuja|lakṣmyākhyā (8) Prāṇākhyā prāṇa — — — :
..... ||
- vii. (9) Hyāncandrākhyābhavat sādhvī pa|tnī tasya| — — — |
.....|saṃ|pattim (10) magnān ta udadhārayan || (1)
- viii. *suṣuve sādhvīm sutām ekām Prabhāvatīm* |
(11) tasmāt Keçavabhataṭṭākhyāt vetti saḥ || (2)
- ix. vabhūvānamrabhū|pāla|(12)maulimāliṭaça|naḥ| |
rājā Çrī Jayavarmmeti jayaçrīçālitaḍyutit | (3)
- x. (13) caturbhujācalorvī|dhr|c caturbhūja ivāparah |
(14) caturvidyāsv adhīti yaç caturvaktra ivāvabhau || (4)

B

- xi. (1) Kṛṣṇapālo Mahendrārimatehanākhyām avāptavān |
viprah Keçavabhataṭṭākhyā(2)s sa ca rājapurohitah || (2)
- xii. dadhat Praṇavaçarvvas sa Çrī-Nṛpendrādivikramam |
(3) nāma bhogayutaṃ prāpa paṃcām varṇeṣv adhīcatām | (6)
- xiii. Çivātmā çayanasthāna(4)mandirādhipatir varah |
rājñe nivedya sabhrātāpālayat sa|m|tateḥ puram || (5)

(1) Cf. Pv., A. 1.

(2) Cf. Pv., A. 2. La fin du vers est douteuse, ici comme dans Pv., où Bergaigne lit *Keça(vā)hitakheicareḥ*, Barth *ohitacetanā* (ou *onāt*) ou *ohitacintanā* (ou *onāt*).

(3) Cf. Pv., A. 3.

(4) Cf. Pv., A. 4.

(5) Cf. Pv., A. 11. où la lecture et la traduction sont à rectifier d'après notre texte.

(6) Cf. Pv., A. 12. où il faut corriger d'après notre texte la fin des padas *b* et *d*. En *b*, la leçon *-vikramam* modifie le nom de Nṛpendrabhoga adopté par Bergaigne: le nom devait être Çrī-Nṛpendravikrama. *bhogayutaṃ* étant un qualificatif de *nāma*, et signifiant « accompagné de privilèges ». — En *d*, la leçon *paṃcām*, qui est très nette, remplaçant *pacām*, il ne peut plus être question de « cuisson des offrandes »; mais, d'autre part, *paṃcām* est inexplicable en sanskrit. Je crois que nous avons ici, par exception, un titre khmèr : *pañcām*, « garder, veiller sur ». Praṇaveçvara avait le titre de chef suprême et de gardien des castes.

(7) Cf. Pv., A. 13.

- XIV. (5) pūrvve Piṅsvaṅbhuvās sīmā Trikaṣṭāmarabhūr abhūt |
Trailokyanātho yāmye[na] (6) Kanyākramaḥ ca paścime || (1)
- XV. . . stām uttarasīmāsīt tatrārccā Āṛidharasya tā|m|
(7) avardhayat sa nṛpābhīdattadāsādibhiḥ punaḥ ||
- XVI. Vananetrakṣites sīmā (8) pūrvveṇyaṃ Kaṇṭh-mahī |
dakṣiṇena Āarakramaḥ Stugvo-nady api paścime ||
- XVII. (9) uttare dhruvasīmāsīt |Tārā|y-bhūmy-avadhiḥ ca sah |
Svayambhūr abhavat pūrvve (10) dakṣiṇe Jaya — ~ — ||
- XVIII. . . hativana-sindhuḥ ca sīmā paścimato bhavat |
(11) [V]egniṁ sīmottareṇāsīt golakāṅkitasannidhiḥ ||
- XIX. sthālīkṣoṇīn narapati(12)n te praṇamya yavācire |
. mātām bhuvam iha māpya grāmaṁ prarakri — (2) ||
- XX. (13) pūrvvato Vyek-nadī sīmā tasyā yāmyena Pārttavoṇ |
Vleṇ voc-nadī tu vāruṇyā(14)m uttarato bhavad Bhadā (?) ||
- XXI. taira te cāmbhavaṃ līṅgaṃ Mahiṣāsura-mathinīm |
(15) vidhinā sthāpayām āsur ambhodhy-ambodhi-parvataiḥ ||
- XXII. Āvila-kṣmāṃ sa santoṣ[ya] (16) |veda|priyaṃ mahībhṛtam
Ārī-Mahendrārimathanas syālair bhūpam ayā(17)cata ||
- XXIII. (17). . . grāhakanikṣepasnāṇaṃ (?) sīmāsta pūrvvataḥ |
kṛtā Gāḍha-nadī yāmye (18). paścime bhavat ||
- XXIV. siddhakāthvābhavat (4) so py avadhīr uttarataḥ kṛtaḥ |
(19) . . tvā dhanāni te tāsu bhūṣu grāmān pracakrire ||
- XXV. sthāpitesv Āvilagrāme (20) ndeṣu pañcasu |
pratyekeṇ ṣoḍaṣprastha-ghṛtāny evārppitāni — || (4)
- XXVI. (21) cvetākṣataṇ ca gaṇitaṃ pañcakharikayā kṛtam |
(22) kalpitam prativarṣaṃ tad bhaktvā Bhadreçvareçvare || (5)

(1) Cf. Pv., A. 14.

(2) Corr. pracakrire. Cf. *infra*, st. XXIV.

(3) Les trois premières syllabes sont très douteuses.

(4) Cf. Pv., B. 2.

(5) Cf. Pv., B. 3. Après cette stance viennent 6 lignes en caractères étrangers, très endommagées : elles paraissent former 4 çloka.

x. Portant la terre en *montagnes-bras-quatre* ⁽¹⁾, il était comme un autre dieu aux quatre bras (Viṣṇu) ; versé dans les quatre Vedas, il brillait comme un autre dieu aux quatre visages (Brahmā).

xi. Le brahmane Kṛṣṇapāla, appelé Keçavabhaṭṭa, reçut le nom de Mahendrārimathana ; il fut chapelain du roi.

xii. Praṇavaçarva, portant le nom de Nṛpendravikrama accompagné de [divers] privilèges ⁽²⁾, obtint le titre de surveillant et chef suprême des castes.

xiii. Çivātman, éminent maître du palais de la chambre à coucher, en ayant informé le roi, garda, avec son frère ⁽³⁾ la ville de leur famille ⁽⁴⁾.

xiv. A l'Est, le domaine de Piṇ svaṇ avait pour limite la terre de Trikaṣṭā-mara ; au Sud, Trailokyanātha ; à l'Ouest, Kanyākrama.

xv. . . stām était la limite Nord ; là il y avait une statue de Çṛīdhara ; il l'enrichit derechef de serviteurs et autres biens donnés par le roi.

xvi. Le domaine de Vananetra ⁽⁵⁾ avait pour limites : à l'Est la terre de Kaṇṭiṇ ; au Sud, Çarakrama ; à l'Ouest, la rivière Stugvo ;

xvii. au Nord, il y avait une limite fixe. La terre de Tārāy (?) avait pour limites : à l'Est Svayaṃbhū, au Sud Jaya . . . ,

xviii. à l'Ouest le fleuve . . . hativana, au Nord [V]egniṇ, dont la limite était marquée par une borne ⁽⁶⁾.

xix. Ayant salué le roi, ils lui demandèrent une terre haute ; ayant fait mesurer ici ce domaine ils y fondèrent un village.

xx. A l'Est, la limite était la rivière Viek ; au Sud, Pārttavon ; à l'Ouest, la rivière Vleṇ voc ; au Nord, Bhadā (?)

(1) C'est-à-dire : roi en 724 çaka.

(2) L'inscription de Bantāy Kdēi, st. XXXIX, donne comme exemple de *bhoga* le parasol blanc.

(3) Sans doute Praṇavaçarva.

(4) Cette « ville de la famille » était sans doute Piṇ svaṇ.

(5) *Vananetra*, « Œil de la forêt », pourrait être la traduction sanskrite de *mat pri*, *mat bri*, « soleil », dans certains dialectes moï (sens littéral : « œil de la forêt »).

(6) *Golaka*, « boule », a probablement ici le sens du khmèr *gol*, « borne ».

xxi. Là ils érigèrent suivant le rite un liṅga de Çambhu [et] une Maḥiṣāsura-mathinī (Durgā) en *montagnes-mers-mers* (744).

xxii. Ayant satisfait le roi qui aimait le Veda, (?) Çrī-Mahendrārimathana demanda au roi, par ses beaux-frères, la terre d'Āvila.

xxiii. Le bain (?) de . . . grāhakanikṣepa fut la limite à l'Est, la Gāḍhanadī au Sud, . . . à l'Ouest.

xxiv. Il y avait un chemin [bordé d'arbres] siddhaka (?) : il fut choisi comme limite au Nord. Ayant . . . de l'argent, ils fondèrent des villages sur ces terres.

xxv. Cinq [dieux] étant érigés dans le village d'Āvila, 16 prastha de beurre furent assignés à chacun,

xxvi. et 5 kharikās de riz blanc leur furent comptées chaque année, par dévotion envers le seigneur Bhadreçvara.

xxvii. . . . en *talismans-cœur-formes* ⁽¹⁾, du nom de Çrī-Yaçovarman. . .

xxviii. . . . cette reine, par ses malheurs antérieurs. . .

xxix. . . . fut très aimée de ce sage. . .

xxx. L'intelligent inspecteur des troupes, nommé Sālaṃ, a érigé dans le village de Sthalīgrāma un nouveau liṅga de Çiva, en *huit-lunes-flèches* (815).

II

AÑKOR THOM, TERRASSE BOUDDHIQUE M.

(K. 491, Est. n. 256. Musée de Phnom Pén. D. 39.)

Cette terrasse est située dans le quartier S.O. d'Añkor Thom, à une quarantaine de mètres à l'O. de la route et à 300^m au N. du mur d'enceinte. « On a trouvé dans le sol deux dalles en grès, dont une face portait des traces

(1) 811 çaka, date de l'avènement de Yaçovarman.

d'inscriptions ; l'une d'elles, dont plusieurs morceaux font défaut, est absolument illisible ; l'autre dalle, de 1^m × 0^m47 . . . porte sur deux colonnes une inscription en caractères de 0^m01 de hauteur, dont quelques fragments sont un peu plus lisibles que le reste très effacé ⁽¹⁾. » C'est cette dernière dalle dont quelques passages sont transcrits ici. Elle est incomplète du début et de la fin ; il reste 27 lignes disposées en 2 colonnes, dont la seconde a beaucoup souffert.

Le texte était en sanskrit et en çlokas ; en raison du mauvais état de la partie droite de la pierre, les pādas pairs sont presque entièrement illisibles.

L'inscription contient un bref éloge d'Indravarman (l. 4) et mentionne (l. 5-6) son avènement en *montagnes-orifices-neuf*, c'est-à-dire en 799 çaka, et, en termes généraux, des fondations faites par lui. Vient ensuite un panégyrique de son successeur Yaçovarman. Quelques fragments de vers paraissent se rapporter à diverses fondations de ce roi, dont une (l. 23) intéressait le Yaçodharataṭāka (Baray oriental).

TEXTE.

- (1)
- (2) guru-bhārggava-vālmiki. . .
- (3) āsīd açeṣabhūpāla taro vara[h] |
- (4) Çrīndravarmmeti medinyāḥ purā nṛpativikramah ||
- (5) nava-randhrādri-rājyo pi nīrandhro yo vasundharām |
- (6) vidadhe sthāpitair dde[vai]r vibhratīn tridivaçriyam ||
- (7) samare samavīryeṇa iha |
- (8) viprā mānair vudhā vāgbhī . . vinodai ratavratāḥ ||
- (9) tasya sūnur anūnarddhi.
- (10) Çrī-Yaçovarmmadevā[khyaḥ]
- (11) vyaktaṁ rājendracandro pi candra
- (12) pratāpaiḥ
- (13) udyuktaṁ yaṁ samudvikṣya . . .
- (14) [abhyava]haraūvendrac çarān.

(1) H. MARCHAL, BEFEO., XVIII, VIII, p. 31.

- (15) yo nitya[m] raṇa
(16) vṛddhaksīṇavalaṇ candram yaḥ ||
- (17) aṅgena [tv] aṅgasaunda[ryya|m] aiçvaryyam ya[h]
(18) viruddham api vibhṛaṇo yo vabhāv avirodhinām ||
- (19) sakalām yaḥ kulā . . . purahkṛtayu . . . yam |
(20) pradarçayan dharmmaparaḥ prajāpatir abhūt paraḥ ||
- (21) dharaṇī dharaṇīnātham r nnātham avāpya yam |
(22) dharmmakāmārthasampūrṇā saprajā ||
- (23) jagāma nirggame yasya
(24) dadau dikpālamauli
- (25) yaçodharataṭākākhyam yaḥ |
(26) yatrānyabhūbhujām kīrtti
- (27) svarggād āgatyā gāṅgomām
(28) vrahmaviṣṇvīçvarādīnām

TRADUCTION.

(1-2) . . . le Guru, le fils de Bhṛgu, Vālmīki . . . ⁽¹⁾

(3-4) Il y avait [un roi] éminent, plus . . . que tous les rois, ayant la vaillance des anciens rois de la terre : il se nommait Çrī-Indravarman.

(5-6) Bien qu'il eût la royauté des montagnes, des orifices et de neuf ⁽²⁾, il donna, sans lacune, à la terre, par les dieux qu'il y érigea, toute la beauté du ciel.

(7-8) Dans le combat, avec une énergie sans égale . . . Les prêtres par des honneurs, les sages par des paroles, les voluptueux par des plaisirs.

(9-10) Son fils, à la prospérité intégrale . . . nommé Çrī-Yaçovarman . . .

(1) Le Guru est Brhaspati (Jupiter), le fils de Bhṛgu Çakra (Vénus); on ne voit pas le rapport de ces deux planètes avec Vālmīki.

(2) Expression symbolique de l'an 799 çaka, date de l'avènement d'Indravarman.

(11-12) Assurément, bien qu' [il fût une] lune pour les rois.. par son éclat...

(13-14) En le voyant prêt Indra jette en quelque sorte ses flèches.

(15-16). . . lui qui toujours. le combat. la lune dont la force s'épuise après s'être accrue.

(17-18) En sa personne portant la beauté et la souveraineté même en butte aux attaques, il brillait pour ses amis.

(19-20) Mettant en avant . . . toute la . . . de sa famille, montrant . . . fidèle observateur du Dharma, il était un autre Prajāpati.

(21-22) La terre, ayant obtenu ce roi pour époux, fut comblée de vertu, de plaisir et de profit, féconde

(23-24) A sa sortie . . . allait . . . Il donna aux têtes des régents des points cardinaux . . .

(25-26) Il l'étang de Yaçodhara . . . où la gloire des autres rois . . .

(27-28) Venant du ciel, la Gaṅgā. . . . Umā . . . de Brahmā, Viṣṇu, Īṣvara et des autres dieux . . .

III

INSCRIPTION DU TEMPLE 486.

(Est. n. 427).

Cette dalle, qui mesure 1^m 50 de haut sur 0^m 40 de large et 0^m 15 d'épaisseur, a été trouvée en avril 1924, au cours du dégagement du prāsāt 486 (sanctuaire N., angle S. E. du soubassement), situé dans le quartier S. O. d'Ankor Thom, un peu au Sud de l'avenue qui va du Bayon à la porte Ouest. Elle est inscrite sur une seule face.

Le texte est en grande partie effacé. Il comprend une partie en vers sanskrits (4-7, 10-11 : ṣloka ; 8-9 ? ; 12-13, mālīnī) disposés sur deux colonnes, et une seconde en khmèr. Il y a trace de 23 lignes, dont 18 seulement sont partiellement lisibles.

Il s'agit dans ce document de l'érection d'une statue de Viṣṇu et d'une fondation en faveur de ce sanctuaire par un oncle maternel de Yaçovarman, qui paraît avoir porté le nom de Çrī-Samaravikrama. Elle doit donc se placer sous le règne de ce prince, entre 811 et c. 830 çaka (889-908 A. D.).

TEXTE.

(1-3)

(4) vikramāntaṃ dadhan nāma samarādi-çriyojjvalam |

(5) mātulo yaśya bhavyaṣ Çrī-Yaçovarmmamahīpateḥ ||

(6) teneyaṃ pratimā Viṣṇoḥ prabhaviṣṇor maharddhinā |

(7) . . . tā sthāpitā çānta-yaçaçcuddhendumūrttinā ||

(8) jagatāṃ nāthaṃ taṃ grāvamahāhradasthite Viṣṇau |

(9) tandulam arddhāḍhakam tasmai ||

(10) viṣṇor vvitīrṇṇan tena ya ~ — |

(11) yathā tan no vināçitam ||

(12) ntaṣ cira-vibhavavibhutvaṃ bhūtale lipsamānā |

(13) teṣu ripudhanavā||am mā kurudhvaṃ cireṇa ||

(14) sī ryyūḥ tai paroṇ kvan pān neḥ . . . neḥ syaṇ (15)
toy khe katha pradhāna sī yattataṃ

[3 dernières lignes :]

(1) . . . ^anak vraḥ vvaṃ āc ti pre nā jaṃras cval (2) . . thve devakāryya
gus | neḥ khūṃ ta aṃpal neḥ jvan ta vraḥ (3) añ jva nā āgama nai
. . . gu se ||

TRADUCTION

(4-5) Portant un nom qui se terminait par *vikrama*, commençait par *samara* et était tout brillant de Çrī ⁽¹⁾, celui qui allait être l'oncle maternel de ce ⁽²⁾ roi Çrī-Yaçovarman.

(1) C'est-à-dire qu'il se nommait Çrī-Samaravikrama.

(2) Le mot *yaśya* indique qu'il était question de Yaçovarman dans la strophe précédente.

(6-7) par cet homme puissant, dont la forme était celle d'une lune pure et d'une gloire paisible ⁽¹⁾, fut érigée cette statue du resplendissant Viṣṇu.

(8-9) le protecteur des mondes, Viṣṇu se dressant dans un grand bassin de pierre . . . à lui [est assigné] un demi-āḍhaka de riz.

(10-11) ce qui a été transféré par lui à Viṣṇu, que cela ne soit pas détruit . . .

(12-13) [Vous qui] ambitionnez une puissance et une richesse de longue durée sur la terre, ne faites pas pour longtemps un butin (?) de la richesse des ennemis.

(14-15).

(*Khmèr, 3 dernières lignes* :) . . . les gens du temple, qu'on ne souffre pas qu'ils servent à nettoyer (?), entrer faire le service du dieu. Ces serveurs qui offrir au dieu . . .

IV

MÉBÓN.

Cette belle stèle, cassée en plusieurs morceaux, dont un manque, a été exhumée par M. Marchal en octobre 1922, dans le monument de Mébón, près d'Añkor Thom, à la suite de la découverte, faite en cet endroit par M. Groslier, d'un fragment inscrit. Elle se trouvait dans le passage central du gopura E. de l'enceinte extérieure. Elle a été rétablie debout, tout près de là, dans un endroit où le dallage montrait la mortaise correspondant au tenon inférieur. Elle mesure, pour la partie inscrite, 1^m 70 de hauteur sur 1^m 20 de large et 0^m 13 d'épaisseur. La base est moulurée à décor de pétales de lotus ; la partie supérieure est en accolade. Ces deux faces contiennent respectivement 57 et 58 lignes de lettres bien gravées, de 0^m 01 de hauteur.

(1) Cette épithète singulière semble cacher une date : il faudrait, en ce cas, entendre : *mūrti* = 8 ; *indu* = 1 ; *çuddha* (dans le sens de quinzaine claire ?) = 1, *çantayaças* n'étant que du remplissage. Nous aurions alors 811, date de l'avènement de Yaçovarman.

Le texte tout entier est en sanskrit et en vers. Chaque ligne renferme, selon le mètre, une ou deux stances séparées par un fleuron ; l'inscription se compose donc de 218 vers écrits dans les mètres suivants :

Çārdūlavikrīḍita, I-IV, IX-X, XII.

Vasantatilakā, V-VII.

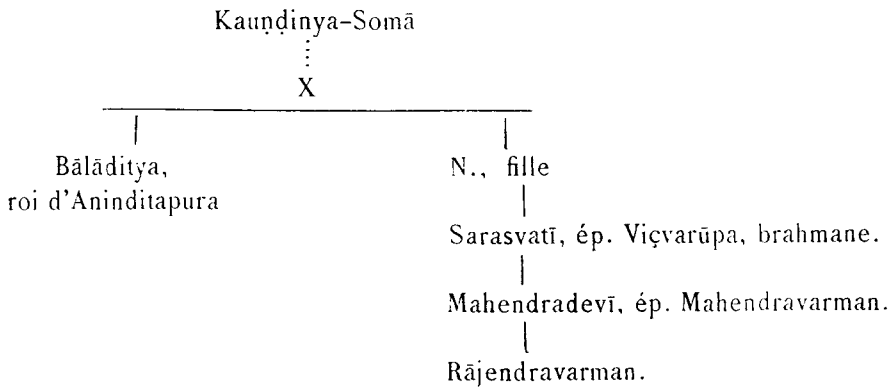
Sragdharā, VIII, XI, XIII, CCXVIII.

Indravajrā, Upendravajrā, Upajāti, XIV-CIV, CCVI-CCXVII.

Çloka, CV-CCV.

L'inscription est datée de 874 çaka (= 952 A. D.), le 11 de la quinzaine claire du mois de Māgha. Elle est consacrée à l'éloge de Rājendravarman et énumère quelques-unes des fondations religieuses de ce roi, notamment une donation au liṅga Siddheçvara, situé à Siddhaçivapura ; l'érection au même endroit d'un liṅga et de deux statues de Pārvaṭī ; enfin, à Mébón même, l'érection de plusieurs idoles : Çiva, Pārvaṭī, Viṣṇu avec Brahmā, et huit liṅgas.

L'objet propre de l'acte ne comprend que 10 vers (CCI-CCX) ; le reste de la stèle est occupé par des formules laudatives et les objurgations finales. Les seuls renseignements importants que nous puissions glaner dans l'interminable panégyrique de Rājendravarman concernant ses ascendants. Suivant les stances VIII-XIII, il était fils de Mahendravarman et de Mahendradevī : le premier, roi et fils de roi, gouvernait un Etat dont le nom a malheureusement disparu, hormis la finale *pura* (XII) ; la seconde était une petite-nièce de Bālāditya, roi d'Aninditapura, auteur d'une fondation çivaïte à Svargadvārapura ⁽¹⁾ ; celui-ci était issu de la race de Kaunḍinya et Somā. La généalogie peut se résumer dans le tableau suivant :



⁽¹⁾ Le texte ne dit pas nettement que Mahendradevī fût la fille de Sarasvatī, nièce de Bālāditya ; mais le fait qu'elle suit immédiatement cette dernière dans la généalogie ne permet guère d'en douter.

Or, d'après l'inscription de Baksēi Čamkrōñ, Rājendravarman était fils de Jayavarman IV, fils d'Indravarman I^{er} et frère de Yaçovarman. Il faut en conclure, semble-t-il, que Mahendravarman est un autre nom de Jayavarman IV, peut-être celui qu'il portait comme roi feudataire, avant de monter sur le trône du Cambodge. On remarquera que la généalogie ci-dessus est, à la différence de celle de Baksēi Čamkrōñ (*JA.*, mai-juin 1909, p. 486) un *mātrvaṃṣa*, une descendance en ligne féminine.

Notons encore (st. CXLVI) la mention d'une victoire de Rājendravarman sur le roi de Campā, dont il brûla la capitale, et (st. CLXXII) celle de l'étude qu'il avait faite de la doctrine bouddhique (*vuddhvā vauddham matam*).

TEXTE.

A

- i. (1) traiguṇyādhyāçikhīndubhāskarakarapadyotanodgīthajair
agryaiḥ padmajakañjadṛktrinayanair adhyāsitaḥ çakti[bhīḥ] |
saṃrodhasthitisambhavātmarataye bhinnas tridhāiko pi yas
tasmai nityacite Çivāya vibhave rājño rthasiddhyai namaḥ ||
- ii. (2) rūpaṃ yasya navendumaṇḍitaçikhan trayyāḥ pratītaṃ paraṃ
vījaṃ Vrahmaharīçvarodayakaraṃ bhinnāṃ kalābhis tridhā |
sākṣādakṣaram āmananti munayo yogādhipgamyān namas
saṃsiddhyai praṇavātmame bhagavate tasmai çivāyāstu vaḥ ||
- iii. (3) ekā . . prāk kalahaṃsavibhramagatiḥ kāntonmadā yā sātī
bhittvāṅgaṃ gagaṇodgatātmarataye yā tānavatvaṃ punaḥ |
padmaṃ mānasasambhṛtaṃ nijaruciprojjīrmbhitaṃ bibhratī
sā çaktiç Çivas[yā]ṅgatodayakarī Gaurī parā pātu vaḥ ||
- iv. (4) yena itāni jaganti yajvahutabhugbhāsvannabhaḥsvannabhaḥ-
kṣītyambhaḥkṣaṇadākaraḥ svatanubhir vyātanvataivāṣṭabhiḥ |
uccaiḥ kāraṇaçaktir apratihatā vyākhyāyate nakṣaram
jīyāt kāraṇakāraṇaṃ sa bhagavān ardhenducūḍamaṇiḥ ||
- v. (5) Nārāyaṇaṃ namata yo vibhutaṃ vitanvan
lokatrayaṃ tripadalaṅghitaṃ mātram eva |
dr̥ṣṭvā turīyapadam āpt[u]m ivādhunāpi
nidrācchalena vidadhāti samādhim abdhau ||
- vi. ambhojabhūr jjayati yo vadanaḥ caturbhīr
oṅkāravāridaravaṃ samam ujjagāra |
(6) kṣetrāhitaṃ tribhuvanodayapūraṇārtham
utsūnatām iva nayan nijavījaṃ ādyaṃ ||

- vii. maṇḍāṇḍumaṇḍalavinirggatavāridhārā
Mandākinī jayati dhūrjjaṭinā dhṛtā yā |
mūrdhna nagendratanayārdhāṇḍarāsandheḥ
premānuvandham iva darṇayitum prakṛṣṭam ||
- viii. (7) āsīd ānīrarāṇer avanīpatiṇīratnamālārccitāṅghrīr
Vālādityābhīdhāno py arikulakamalopaplavākhaṇḍacandraḥ |
S[o]mākaṇḍīnyavaṇḍamvaratalatilako bhūpatir bhūrikīrttir
ddordaṇḍoddyotitāninditapurabharitām rājyalakṣmīm vahan yaḥ ||
- ix. (8) proddṛptadviṣātān dadhad yudhi vadhūvaidhavyadīkṣāvidhim
vaddhnan yaḥ ḥiṇṛāṇḍuraḥmiṇḍadām satkīrttimālām guṇaiḥ |
Svarggadvarāpure Puraṇḍarapuraprasparddhisaṇḍarddhane
sārthvaḥ ⁽¹⁾ ḥarvvaṇḍ atīṣṭhipat savibhavaṇḍ līṅgaṇḍ vidhānānvitam
- x. (9) vrahmakṣatraparaṇḍparodayakarī tadbhāḍineyī satī
puṇyaṇḍ nāma Sarasvalīti dadhatī khyātā jagatpāvanī |
nānāmmāyagīrām gabhīram adhikām pātraṇḍ dvijānām varam
sindhūnām iva sindhurājāṇḍ agamaḍ yā Viḥvarūpaṇḍ priyam ||
- xi. (10) Somādyē sārabbhūte nijakulanivahe bhūridhāmmi vyatīte
Rudropendrāmarendraprabhṛtisuravarais saṅgate nandanārtham |
tadvaṇḍakṣīrasindhoḥ pravakaritayaḥḥpārijātābhijātā
lebhe jaṇmāvadātā bhuvanahitakarī yā dvitīyeva Lakṣmīḥ ||
- xii. (11) yā nāmnāpi Mahendradevyabhihitā bhūbhṛtsutaiveḥvarī
devī divyavilāsinībhir asakṛti saṅgīyamānastutiḥ |
bhāsvadvaṇḍa — — — — — purādhīḥḍāvanīḥḍātmaḍ
yām saṇḍprāpya Mahendravarmanrpatīs sārthām adhād īḥḍātām ||
- xiii. (12) lakṣmīn tīkṣṇetarāṇḍor adhikam adharayan dhvastadoṣāṇḍhakāro
vaddhnan padmānuvandham prakatītatapasā tena patyā prajānām |
devyān tasyām [Adi]tyān divasakara ivotpāditaḥ Kaṇḍyapena
ḥrīmadrājendravarmanmāvanipatir abhavat tejasām ākaro yaḥ ||
- xiv. (13) dugdhāmvurāṇer iva pūrṇḍacandraḥ
candāṇḍḥuratnād iva citrabhānuḥ |
ḥuddhānvayād yo nitarām viḥuddhaḥ
prādurbabhūvākhlabhūpavandyaḥ ||

- xv. tejahprakaṣas tamaso vināṇo
 diṣāṃ prasādaḥ sphuṭatā kalānām |
 yattigmatejas tuhināṇṇukṛtyaṃ
 yenodaye tan nikhilaṃ vitene ||
- xvi. (14) ramyo pi samyakprasavena saumyaḥ
 santānakas santatam udgatena |
 mahāphalaṃ yaṃ samavāpya bhūmnaḥ
 ruropa koṭiṃ ramaṇīyatāyāḥ ||
- xvii. vivarddhamāno nvaha[m i]ddhakāntir
 vapurviṣeṣeṇa manohareṇa |
 yas sarvvapakṣodayam ādadhānas
 tīracakāraiva himāṇṇṇulakṣmīm ||
- xviii. (15) yaç çaiçave py āçu tathā kalābhiḥ
 pūrṇṇo nvaham çabdaguṇe tidīptaḥ
 yathā kalāvattvam apīndulabdhāṇ
 jādyaṇvitan dūram adhaçcakāra ||
- xix. nirasya doṣā[n pra]saraṃ sphuranti
 prakāçitārthā bhuvane çnuvānā |
 vidyānavadyena mukhena yasya
 prāk saṃgatainīva dinasya dīptiḥ ||
- xx. (16) āsādyā çaktiṃ vivudhohanītām
 māheçvarīm jñānamayīm amoghām
 kumārabhāve vijitārivarggo
 yo dīpayām āsa mahendralakṣmīm ||
- xxi. pr̥thupratīta[pra]thitaḡuṇaughais
 sadvaṇçajātāṃ prathane pradhānam
 dhanur mahat kṣatrakulaṇ ca tulyaṃ
 yaç çikṣayā nāmayati sma tuṅgam ||
- xxii. (17) çīṣtopadiṣṭāṃ pratipadya sadyaḥ
 kṣetiraṃ yaṃ utkṣṭam akr̥ṣṭapacyam
 çradhdhāmbhasā siktam arukṣad uccaic̣
 çāstrasya cāstrasya ca vijam agryam ||
- xxiii. yas sarvatas sarvaguṇān paṭimnā
 ruces sadā dhāraviṣeṣam ujjan |
 upādade lokahitāya bhāsvān
 rasān iva pratyaham astatandriḥ ||

- xxiv. (18) udyānabhāgasya vasantasampad
ivāmṛtāñcor iva paurṇamāsī |
āmuṣṇatī yasya viçeṣaṣobhā
samujjajṛmbhe navayauvanaçrīḥ ||
- xxv. yatrāpi puṁlomahataḥ prakṛtyā
nirūpitaṁ lakṣaṇam astaçeṣam |
kenāpy asām̐khyāgamavad vibhāvyam
prakāçayām āsa maheçabhāvam ||
- xxvi. (19) vālyāt pravṛddham prabhṛtiprabhūtaṁ
yad yasya saundaryyam ananyalabdham |
dhruvaṁ vidhātāvayavīcakāra
tad rañjavan yauvanakāntim ṛddhām ||
- xxvii. nirudhnamānas satataṁ maṇobhūr
yyasya sphuṭe nūtanayauvane pi |
saundaryyasandarçanajātalajja
ivāntikan nopasasarpa darppāt ||
- xxviii. (20) yasyāṅgalāvanyam ananyarūḍham
dṛṣtvā Ratīḥ premanimīlitākṣī |
manye na mene patim ātmanīnam
pinākinetrāgniçikhāvalīḍham ||
- xxix. dhanurvīkarṣapratatoruçaktir
yuvapravīro yuvarājalakṣmīm |
ayonijām yo janakopanītām
Sītām satīm Rāma ivoduvāha ||
- xxx. (21) yadārkkavimvād iva hemakumbhād
ambhomṛtenāgalatābhiṣekaḥ |
tataḥprabhṛty eva vivṛddhibhājā
bhūtaṁ himāñcor iva yasya lakṣmyā ||
- xxxi. snānām̐vubhis tīvram amantravandhyais
tejonalo yasya samedhate sma |
tatsparddhayevāçrujalaiḥ patadbhir
ddviṣām samaṁ çokahutāçano pi ||
- xxxii. (22) alam̐kṛtenākṛtakaiç çrutādyair
hṛdyair nniṣāṅgaiç ca nisarggakāntaiḥ |
agrāmyabhūṣopacayena yena
vibhūṣaṇam maṅgalam ity upāttam ||

- XXXIII. navām navām dhyānamahābhiṣeke
yo bhuktaratnābharaṇo babhāra |
pītambhasaḥ kumbhabhavana lakṣmīm
ambhonidher udgataratnarāṇe ||
- XXXIV. (23) uccāvacair uccapadādhirūḍhair
grahair bhiyeva kṛtavigraho pi |
āropito yas svayam apy akāṅkṣas
siṃhāsane hāṭakaṇṭakatuṅge ||
- XXXV. yasyāṅgakānteḥ kva tathānavādyam
vidyeta manye py upamānam anyat |
saṃkrāntam ādarṣatale pi vimvam
anarham ādhāravaṇṇaṃ nijaṃ yat ||
- XXXVI. (24) yatrābhiṣikte patatāmbhasārdrā
vasundharā vāridhicārukāṇcī |
ūrdhvīcakāraikam ivātapairam
yaṣassphurac candrakalāvadātam ||
- XXXVII. svalakṣaṇalakṣitasarvasampat
phalam samākhyāti puro vipākam |
yasyāṇṇaṃ vipraṇaṇaprayuktāḥ
kṛtānuvādā iva sambabhūvuh ||
- XXXVIII. (25) dvīrephamālā iva pārijātan
dhiyo munīnām iva cātmayogam |
vyāpāram anyāṃ jagatām viḥaya
dr̥ṣṭvā dvitīyaṃ prapīdya yam ||
- XXXIX. itas tato vidyud ivādyutac chrīs
tāvan nṛpāṇām pracalā prakṛtyā |
ramyā ṣarat prādurabhūn na yāvad
yadiyayātrāsamayo nirabhṛā ||
- XL. (26) tivrāstranīrājanarājītaçrīr
ddīpto mahāmaṇḍaladīkṣayā yah |
vidyāṅgamantraic ca kṛtāmaguptir
asā[dhāya]t siddhim udārabhūtim ||
- XLI. yasmin vidhaty apracalatpaṭākām
paṭākinīm digvijayāya yāti |
dvidrājalakṣmīḥ pracacāla pūrvvam
urvvi tu paṇḍit valabhāragurvvi |

- XLII. (27) niṣāmya saumitrim ivābhiyāne
bhigarjitan nirjjitameghanādam |
tūryyadhvaniṃ yasya daṣāsyatulyair
dūrād dviṣadbhir vibhayāṃ babhūve ||
- XLIII. pratāpavahner iva dhūmajālaṃ
valoddhutaṃ yasya rajaḥ prayāṇe |
apy aspr̥ṣad vairivilāsinīnām
udaṣrayāṃ āsa vilocanāni ||
- XLIV. (28) kṣamān nipīdya prathamam pravṛttaḥ
srotāṃsi kālūṣyam atho rajobhiḥ |
yāne nayan yasya samutpapāta
saṃghaḥ camūnām iva vaddharoṣaḥ ||
- XLV. kīrṇaḥ kvacid bhañjita bhūmibhṛdbhir
anvasyamānaḥ paravāhinībhiḥ |
kvacit ca yasya pratataḥ prayātuḥ
svarvāhinīmārgga ivāsa mārḡgaḥ ||
- XLVI. (29) viyat ~ — — varaṇāṃ janānāṃ
ceṣṭāsv açaktiṃ vihatam prakācam |
yad yat pradoṣas tanute tamobhis
tat tac cakārāriṣu valair yyaḥ ||
- XLVII. vitatya pakṣadvayam āttanādam
yasmin rayāt tarkṣya iva prapanne |
dviṇṇāgavṛṇḍam hata viryyasampad
gantavyatām ūḍhatayāvatasthe ||
- XLVIII. (30) *Mq.*
- XLIX. vāṇāsanam bibhrati yatra yuddhe
çuddhe çaratkāla ivābhidṛṣṭe |
itas tato līnatayāçu moghā
meghā ivāsan laghavo narendrāḥ ||
- L. (31) *Toute la strophe mq., sauf le dernier mot : ābhimānam ||*
- LI. satyavimūḍhasya pataṅgasāmyam
sametya sānanda ivārivarggaḥ |
yadvāhudaṇḍāraṇijaṇi jvalantan
tejonalam yadvipade bhiṣede ||

LII. (32) *a, b, c mq.*; *d* : ṇān nabhasi pravṛddhaḥ ||

LIII. nijāsanaṃ prāpya ripūn nirasya
ruddhvā marudvartma manorayaṇ ca |
vijitya yasyābhyasato vatasthe py
atandra ||

LIV. (33) *a, b, c mq.*; *d* : vāṇ īś samam samyati sañjahāra

LV. çilimukhā mūrddhani cāpamuktā
jhāṃkāraramyā dviṣatām nipetuḥ |
svassundarīhastalatāvimukta-
maṇḍāragandhānugatās tu yasya ||

LVI. (34) *a-b mq.*
. tu vandhaṇ
cakartta bhūbhṛnnivahottamāṅgam ||

LVII. çastravraṇāsrasrutidhārayādrau
ruddho py arindrair yudhi yo didīpe
dvitchāyayācchādita eva bhānur
bibhṛat tanutran tyajati svadīptim ||

LVIII. (35) *a-b mq.*
— — — {du|rvvāryavikīrṇṇakīrtir
daçāṇanan durhṛlam unnināya ||

LIX. na svīcikīrṣur yudhi cakricakraṃ
bajraṇca no bajrabhṛto pi jiṣṇuḥ |
yaç çaktiyakto nu maheçvarāstraṃ
sudussahaṃ prāpya jītārivarggaḥ ||

LX. (36) *a-b mq.*
— — — tan tv asya vilāsinīnām
abhidyatārād dhṛdayaṃ svayaṇ ca ||

LXI. yo mathyamānas samare rivīrair
ggāmbhīryayogān na jahau prasādam |
hrado hi kāluṣyam upaiti bhogāt
stamveramair amvunidhir nna jātu ||

LXII. (37) *a-b mq.*
didyute vidyud iva sphuranty a-
jihvāpi jihveva bhujoragasya ||

- LXIII. snigdhāsipātapratighātahāne
muṣṭer llaḡhutvāt smṛtīvibhramād vā |
punaḥprahāreṇa kṛte ripāte
bhujāpavādaṃ bubhuje bhr̥ṣaṃ yaḥ ||
- LXIV. (38) *a-b mq.*
divyāṅganānām avatāraṇārthaṃ
saupānasampatim ivākarod yaḥ ||
- LXV. randhre bhiyogaṃ nijapakṣarakṣāṃ
vibhajya yo dūṣaṇasādhanaḥbhyām |
hṛtataraprākramam ātatāna
kurvan paṭun niṣpratibhaṃ vipakṣam ||
- LXVI. (39) *a mq.*
. tatayā phalatvaṃ |
vidher vvidheye viparītavṛtter
vṛttam kṛtī yo nucakāra yuddhe ||
- LXVII. sakhyānunitāpi sadābhimukhye
prāḡalbhyaṃ icchaty api çatrusenā |
parāṇmukhī vīkṣya babhūva dūrād
vadhūr nnavoḍheva samidratau yam ||
- LXVIII. (40). ç
çl(i)ṣṭe mahājau vijayakriyā[m] ca |
nāpārthako vikramasampad eti
yo yuktam uktaḥ khalu yuktividbhiḥ ||
- LXIX. durggābhisamparkkavivarṇnadeho
guhāṇanālocanaladr̥ṣṭiḥ |
yasyārisaṃgho mṛgakṛtūivāsā
vane sthitaḥ sthānusamo py anīçaḥ ||
- LXX. (41) varasya
manoratho yasya vṛthā babhūva |
norvvī yadurvivijigīṣutāyāṃ
vadanyatāyāṃ api nālamarthī ||
- LXXI. preṇkhatprarūḍhasphuṭavidrumaughō
hares samākṛāntinimagnanāgaḥ |
antarvvanair durggatayābhdhitulyo
yasyārideço pi jahāti lakṣmīm ||

- LXXX. (46) yasyātitejīṣṭhatayāsa nītir
nnitāntam ṛjvī na yathā pareṣām |
muktvārkkacandrau na gatir grahāṇām
pratīpavakrānyatamasya kasya ||
- LXXXI. sanmantramūlaiḥ caturaḥ caturbhis
sāmādhībhīr yyo vividhaprayogaiḥ |
apāyasaṁrodhībhīr abhyupāyair
vedaīḥ ca saṁsādhayati sma siddhim ||
- LXXXII. (47) sadāpi mūlaprakṛtiḥ pratītaḥ
citram mahat karmma ca darḍḍayan yaḥ |
ṣāḍguṇyayogāt triguṇam pradhānam
atulyam ācaṣṭa vināpi vācā ||
- LXXXIII. prāyeṇa jhmo pi vidhir vividheya
mantraprabhūtsāhaviṣṭaḥ śaḥkṛtiḥ |
apāyadr̥ṣṭeḥ pratikūlapakṣe
nukūlayām āsa bhiyeva yasya ||
- LXXXIV. (48) trivarggasam̐sarggasuḥr̥dbhir ārād
rāṣṭre guṇaughair avabhartsyamānāḥ |
doṣā ruṣevāḥ vipakṣapakṣam
aḥcīriyan yasya guṇaḥcīriyasya ||
- LXXXV. nirbhīdyā sadyaḥ svam avadyam udyan
yo nyāyino nyān vinīnāya yuktyā |
tamāṁsy api ghnān sakalam kalam
upekṣate svam kṣaṇadākaro hi ||
- LXXXVI. (49) suḥcāsanād avyasanāc ca yasya
prajā sujātā na vipattīcāṅkā |
Ajātaḥcītror api rājaputrī
duḥcāsanāt prāpa parām purārttiṁ ||
- LXXXVII. chidrapratīkṣā praḥamāttaḥcīlās
sudurddharāḥ khaṇḍitadhāmabhiḥ ca |
yam pāṛthivam pātram avāpya lakṣmyas
stheṣṭhā ivāpas suvidagdham āsan ||
- LXXXVIII. (50) yaḥ ca cūṣimhīm paritaḥ carantiṁ
vidrāvyaḥcīrām arivarggamārgge |
vṛṣeṇa yogād uditaprajām tam
pupoṣa lakṣmīm mahiṣīm avāpya |

- LXXXIX. ajjgaṇat sūriṇaṇo tirājñāṇ
sahasradoṣaṇ dhuri Kārttavīryyam |
yadā tadā sarvvagūṇair anūne
nūnaṇ kathā kā punar eva yasmin ||
- XC. (51) divaḥprthivyor api gīyamānañ
jiṣṇor yaṣo py arjjitavīryyasampat |
karṇṇāsukhaṇ crotasukhasya ṣaṇke
yasyopamārhaṇ yaṣaso na jātam ||
- XCI. ākrāntadigvyomni payomucīva
pragarjjite yasya yaṣasy a[n]āttam |
na kevalaṇ ratnam upāyanaṇ drāk
prādād gajādyaṇ ca vidūrabhūmiḥ ||
- XCH. (52) lakṣāddhvarotthaiḥ sthagayadbhir āṣ
dhūmair niruddhvārkakarakarair yyaḥ |
divaṇ ca ṣātakrataviñ ca kīrttiṇ
ṇalīmasatvaṇ yugāpaṇ nināya ||
- XCH. yaddhūmasandarṣanato numānam
agnes tad evāvyabhicāram uktam |
navan tu tad yaṇ makhadhūmadṛṣṭau
vrṣṭer vasūnām anumānam eva ||
- XCIV. (53) svayaṇprapannābhir ayācamānaṇ
pūrṇṇaṇ susaṇpadbhir ivādbhir abdhim |
rikto pi yaṇ prāpya yatheṣṭapūrṇṇaḥ
punar vvavarṣābhra ivārthisārthaḥ ||
- XCV. cakṣurmmanoharyy api darṣayac ca
karāgraṣobhām api sadrasārdram |
yasyenduvimvaṇ ṣubharaṇgavṛtter
nṛttopamārhan na kuraṇgadusṭam ||
- XCVI. (54) chāyāṣṛito py anyanṛpo vijetum
dṛptadviṣo laṇ kim uta svayaṇ yaḥ |
āstām ravis saṇkramitorutejāṣ
candro na kiṇ santamasāṇy udasyet ||
- XCVII. sandarṣayām āsa tathānyabhūṣā
na bhūriṣobhām maṇidarppaṇaṇ ca |
[r]ājñāṇ yathājñāṇijakarṇṇapūrī-
kṛtā yadiyā nakhadarppaṇaṣṛitḥ ||

- xcviii. (55) anyo pi san kenacid eva tuiyo
guṇena no yanmahimānam āpa |
nṛttavrato yāti hi nīlakaṇṭho
na tāvataiveçvaratām mayūrah ||
- xcix. sadāgatiḥ snehakarī vibhutvaṃ
bibhraiḥ adabhraṃ dadhatī prakāçam |
pṛthvī yadiyā racanāñ javatsu
dhatte mahābhūtamayīva kīrtiḥ ||
- c. (56) vadanyatāçauryyavapurvvilāsa-
gāmbhīryamādhuryyadayādayo ye |
teṣām ivaiko nilayaḥ prayatna-
dhiyādhiko yo vidadhe vidhātā ||
- ci. pratītavīryyo bhuvi Kārttavīryyo
vīryyaṃ yadiyaṃ dvibhujorjjitaṃ prak |
vikṣeta ced ātmabharāya janye
manyeta manye svasahasrahastān ||
- cii. (57) dūrāt pratāpair dviṣatām vijetur
yasya svayuddhan nitarān durāpam |
gandhadvipasyeva madotkatasya
vitṛāsītānyadvīradasya gandhaiḥ ||
- ciii. vihāya saṅgaṃ paradevatāsu
çraddhā ca bhaktiç ca parā yadiyā |
Çṛīkaṇṭham utkaṇṭhatayā prapanne
Gaṅgābhavānyāv iva devadevam ||

B

- civ. (1) saundaryyasargga. vidhātā. . ~ — ~ — |
jātarūpamayastambha[m] yam eka[m] bhuva — ~ — ||
- cv. itthaṃ kṛto mayā Kāmo dagdha[h] kila Pinākinā |
itīveçvaratān nīto vidhātā yo tisundarah ||
- cvi. (2). vidyā |
. [ca]turāsyaprajā[pati]m ||
- cvi. lakṣmīm vakṣassthale kṣīptvā kīrttiṃ pāre payonidheḥ |
vidyayā kāmato reme vṛddhayaiva yuvā pi yaḥ ||

- CVIII. (3) jugopa gām Vasiṣṭhasya Dilīpa[h] prāk prajecchayā |
labdhvā prajās svavīryeṇa Bhārggavīyas t. . . .m ||
- CIX. bhuvanāplāvanodvele yatkīrttikṣīrasāgare |
chāyāvyaṇa bhūr bhūtyā nūnam indum upācṛitā ||
- CX. (4) sahasrabhogabharito va bhavo pi yaḥ |
anantaḡuṇayukto pi vinatārtti[h]ito bhṛçam ||
- CXI. urvvīm āvṛṇvatāmbhodhi-mekhalābhogamaṇḡitām |
ekācchatreṇa mahatā merur yyena vṛthākṛtaḥ ||
- CXII. (5) kalikaṇṭakasamparkkāḡ āskhala[n pā]dahānitaḥ |
dharmmaḥ kṛtārthatāras tu yaṁ samāḡama ya susthitaḥ ||
- CXIII. yasya vīryyāniloddhrto dhāmadhūmadhvajo yudhi |
dvidvadhūnāṁ vidhūmo pi vāṣpadhāram avarddhayat ||
- CXIV. (6) acirabhānibhāriçṛis stheyasyā . . d yaṁ ācṛitā |
ḡuṇānuvandhavaddhāpi kīrtti. . . . pradigdruṭā ||
- CXV. rūḡhaḥ Çrinandane yasya raṇe raktāsipallavaḥ |
vāhukalpadrumo dikṣu yaçahpuṣpaṁ avākīrat ||
- CXVI. (7) yadyāne drṇṭadantīndradantanirghātataḡitā |
ruṣevo[r]vī mahāsātvaṇ rajasātandram āvṛṇot ||
- CXVII. samididdhe kṛpāṇāḡnau mantrasāḡdhanavṛṇhitaḥ |
hṛtvārivaktrapadmāni yaṁ samṛājyaṁ ajiṇat ||
- CXVIII. (8) drḡḡho py adhrṣyasatvo pi tuṅḡo py unmūlite ~ — |
mathane nantavīryeṇa yo na bhūbhṛtkulodgataḥ ||
- CXIX. tṛṣiteva dviṣāṁ lakṣmīḥ pluṣṭā tejogṇinā bhṛçam |
yasya puṣkarajāṁ dhārāṁ prāpya cikṣepa na kṣaṇam ||
- CXX. (9) pādāmvujarajo yasya caritānukṛter iva |
. . . . bhūbhṛdvarāṅgeṣu [pa]daṁ datvā çriyaṁ dadhau ||
- CXXI. nidrāvidrāṇadṛk strīvaj jathareṇāvahat prajāḥ |
Harir yyas tu hṛḡaiveças suvodhasphuṭapauruṣaḥ ||
- CXXII. (10) drṇṭarīndra[m] v[i]jityājau yo nujaḡrāha tatkulam '
. r bhinnebhendro mṛḡāḡdhipaḥ ||

- CXXXIII. nistrīṇṇavallabham vaddhvā guṇayuktais tu mārggaṇaiḥ |
rjubhir yyo vijityārīn bheje rthān sadguṇair iva ||
- CXXXIV. (11) nipītan Nīlakaṇṭhe[na] kaṇṭhālāṇkṛtaye viṣam |
vivudhānā[m] rthantu. . . o dvāntaṃ vacomṛtam ||
- CXXXV. sāndrair yvasyādhvare dhūmair ūrdhvagaruddhadṛṣṭibhiḥ |
vraddhno dhunāpi digbhrāntais svadhuryayair bhrāmyate dhruvam ||
- CXXXVI. (12) sa . . . ya dhāma yo dviṣamidbhis saminmakhe |
[a]kṣiṇān dakṣi[ṇām] kīrttiṃ dī[g]dviḥbhyas samādiṣat ||
- CXXXVII. dviṣatān nyastaraṣaṣṭrāṇām ⁽¹⁾ praṇāmaçithikṛte |
cāpaṣaiva guṇe yasya vīratir na tu dhanvinām ||
- CXXXVIII. (13) suvr̥tto pi suhr̥ddhṛdyo bhujo yasya mahībhujaḥ |
durhṛdām asuhr̥[dām ca] pratītas sarvvadā raṇe ||
- CXXXIX. ekadravyāçritam bhāvam jñātvā dvidjātibhāvitam |
kārm̐mukeṣūcitan̐ karma saviçeṣam̐ vyadhaita yaḥ ||
- CXXX. (14) çulīnādhyāsitaṃ bhaktigambhīrām yasya hr̥dguḥam̐ |
tannetrānalabhītyeva viviçur nānyadevatā ||
- CXXXI. rāmāṇām hr̥dayārāme tiṣṭhantam̐ kāmataṣkaram̐ |
prajihīrṣur̐ ivāçrānto yo viveça muhur̐ mmuhuh̐ ||
- CXXXII. (15) yogodyato pi yaç çāntau nāmnaiva dvidbhayaṇkarah̐ |
dūrād dhi rājaṣiṃhasya gandham̐ ghr̥atvā dvipā drutāḥ ||
- CXXXIII. mantravīryyaprayogādhyam̐ prapyānanyavareva yam̐ |
kṛtārthā kāmādā pṛthvī karajāmarddamārdavāt ||
- CXXXIV. (16) yuktir̐ etāvatā tyaktā kāntiratne pi darçite |
yaj jagaccittasarvvāsvam̐ [ā]hr̥ta[m̐] yena sarvvadā ||
- CXXXV. nyastaraṣastro vane supto Harir̐ yyogaparo py ajaḥ |
kāntārddbhāṇçadharo Rudro yaṇ jigīṣuṃ smarann̐ iva ||
- CXXXVI. (17) sphuṭāsīndīvarasrasta-raktamadhvāsavecchayā |
dviṭchr̥ir̐ bhīṅgīva babhrāma yasya dormr̥dasannidhau ⁽²⁾ ||

(1) Corr. nyasta⁰.

(2) Mr̥da, qui manque dans PW., est peut-être un dérivé de mr̥d. froter.

- CXXXVII. nakṣatrakulasampannam bhūtānām avakāçakṛt |
vyomevāripuraṃ yasya çabdamātreṇa lakṣitam ||
- CXXXVIII. (18) çarākarmākulo (1) yasya vāhinīdurggaṣaṃgataḥ |
vane khadgasahāyo ris saṃyatsaṃstha iva drutaḥ ||
- CXXXIX. vairiṇo dhyānaniratā vītarāgā guhāçayāḥ |
yasyeçasyāṅghriyogena vinā nālaṃ vimuktaye ||
- CXL. (19) kāhaṃ bharttrā parityaktā çvāpadais sthātum utsahe |
itīvāripurī yasya prāviçad dāvapāvakam ||
- CXLI. yasya satvavato vīryyaṃ raṇe dṛṣṭvā dviṣadgaṇaḥ |
satvepsayeveva siṃhādiyuktam anvavasad vanam ||
- CXLII. (20) madonmatto pi tuṅgo pi niyojyo dharmmasādhane |
itibhendragaṇo yena dvijebhyo dāyi bhūriçah ||
- CXLIII. vibhaktiprakṛtīnām yas saptadhā vidadhat pade |
taddhitārthaparaç cāsīd āgamākhyātakṛtyaviḥ ||
- CXLIV. (21) pratāpānalasantaptā çaṅke dāhābhīçaṅkayā |
āplāvitāsakṛd dhātṛi yena dānāmvuvṛṣṭibhiḥ ||
- CXLV. sumanohāriṇī yasya guṇair vva[dh]ā vikāsinī |
lokatrayaçriyādyāpi kīrttimālā dhṛtādhikam ||
- CXLVI. (22) yasya sāgaragambhīra-parikhā bhasmasātkṛtā |
Campādhīrājanagarī vīrair ājñānukāribhiḥ ||
- CXLVII. vivarṇṇau caraṇau yasya nṛpamaulimaṇiṭviṣā |
sarvvavarṇṇānuraktā tu nirmmalorvvī bhujoddhṛtā ||
- CXLVIII. (23) kalir ekāntavāmo pi dakṣiṇo yasya çāsane |
drutārīn anududrāva tejonalabhayād iva ||
- CXLIX. tathā nīranidher yyena kṣoṇī niṣkaṇṭakī kṛtā |
nādyāpi skhalitā kīrttir yathaikā sarvvato gaṭā ||
- CL. (24) guṇeṣu mukhyayā vṛttyā gaṇyā dravyeṣv avarittata |
gaṇanāpi maṭaṃ yasya kāçyapīyam anujjhataḥ ||

- CLI. yathākāman dviṣadkāmah kva nililyo nu nirbhayam |
yad yasya yāne dhūlibhis sāndhakārīkṛtā diṇṇaḥ ||
- CLII. (25) prādhvaṃ kṛtā sadā premnā vidagdhadhiyam utsukā |
na [n]irāsthata yañ jātu rājavidyā kulāṅganā ||
- CLIII. sākṣātprajāpatir dakṣo dakṣiṇakṣanam akṣiṇot |
sakalaṃ sakalaṅkaṃ yaḥ kalidoṣākaram kṛtī ||
- CLIV. (26) [sa]dā kṛte makhaṇate yas tatair dhūmanīradaiḥ |
ṇarady api nabhaṇ cakre prāvṛṣīva malīmasam ||
- CLV. parastrīvimukho yo pi sadācāravicaṣṇaḥ |
kenāpy ājau paraṇṛtīṇaṃ pāṇigrahavidhiṃ vyadhāt ||
- CLVI. (27) yasyenasyānyatejāṃsi tejasā jayatodaye |
nūnam aurvānalo dyāpi līno spharddhitayāmvudhau ||
- CLVII. vaddhā vidhātṛāhīndreṇa riktā nūnam iyan dharā ||
yena svakīrtitratnena pūrayitvā vṛṣāṅkitā ||
- CLVIII. (28) bhinnebhakumbhanirmuktā muktā yena raṇāṅgane ||
reḇire vidhavāriṇīvāṣpāṇāṃ iva vindavaḥ ||
- CLIX. kīrtinādāmvudadhvāna |
. n tribhuvanakṣetre dharmmavijam avarddhayan ||
- CLX. (29) siṃhena nopamānārho yasya ṇauryyeṇa saṃyuge |
tathā hī yadbhiyārātir adhyaṇeta guhāṃ hareḇ ||
- CLXI. vānīrājīva (1) rājāṇṇa |
. [sa]rojāni niryyānti mukhamaṇḍalāt ||
- CLXII. (30) tejonalasamgatā |
kali[m] nyak[ku]rv[v]atī yasya rājyaṇṇīr damayanty abhūt ||
- CLXIII. yaṇov[i]stārasa[m]kṣiptā kṣiti[r] yya[s]ya ~ ~ ~ ||
. ||
- CLXIV. (31). yam ekam atitejasam |
nūnam ullekhitas Tvaṣṭṛā bhramamāro py abhāskarah ||

- CLXV. yogyam varam yam āsādyā marttyaloke ~ — — |
 ||
- CLXVI. (32) [tāra]y[i]trī titirṣūṇā[m] gambhīrāpanmahānadim ||
 Vedavyāsan na suṣuve yasya vāk satyavaty api ||
- CLXVII. rjavo guṇasaṃparkkāḍ āpadāṃ pratighā[takāḥ] |
 ||
- CLXVIII. (33) jīrṇāhīndreṇa vidhṛtā sācaleyaṇ caled iti |
 yūni nūnaṃ nyadhād vedhā yatrāhīne vasundharām ||
- CLXIX. vibhūtir bhūtapūrvvāpi rājñān ca guṇasaṃha[tiḥ] |
 ||
- CLXX. (34) saṃbhṛtāḥ kṣmābhṛtām lakṣmīr āvālyāt kanyakā iva |
 yathākālam upāyair yyo nirapāyair upāyata ||
- CLXXI. ṣabdacāstre py adhīti yo vinā dvirvvacanaṃ guroḥ |
 ||
- CLXXII. (35) yasyopamānaṃ sañjātan na kiñcid guṇavistaraiḥ |
 vuddhvā vauddham mataṃ mene nyatīrthair api nānyathā ||
- CLXXIII. kāladoṣāmvudhau magnā durgge gambhīrabhīṣaṇe |
 ||
- CLXXIV. (36) ṣubhaṃ ṣubhaṃyūnā yūnā manuvartmānuvarttinā |
 rasāyanaṃ vinā bhāvi yena varṣīyasājaram ||
- CLXXV. viṣvagvikīrṇṇair yyugapad yasya tejobhir ujḡvalaiḥ |
 ||
- CLXXVI. (37) rājñāṃ kṛtyam iti jñātvā yasya durggasamācṛayaḥ |
 na dānavabhayād abdhim adhiṣete ripur Mmadhoḥ ||
- CLXXVII. api kāmādayo doṣās sthāne yena niyojitāḥ |
 gu ||
- CLXXVIII. (38) maṇīśibhir mmanohatya pivadbhiṣ caritāmṛtam |
 atipānād ivodgīrṇṇaṃ yasya kāvyair nnijais saha ||
- CLXXIX. doṣāndhakāravahulaṇ jagaj jātaṃ yathā yathā |
 yasya. ||

- CLXXX. (39) dharimneṇa saṁstūtānāṃ yo niṣiddhyajagatāṃ api | (1)
vināṇaheṭun nātasthe kṣanabhaṅgaprasaṅgitāṃ ||
- CLXXXI. anekakratur apy uccaiḥ-pado gopatir apy agāt |
akrodhana[s]ya ||
- CLXXXII. (40) Bhṛgumātram api prāpya vahneḥ pratihatam purā
tejas tv adhākṣīd yasyāpi mahāntam vāhinīpatim ||
- CLXXXIII. vadanyas svaçriyaṇ cakre suhṛtsādhāraṇim harim |
vakṣonikṣiptalakṣm[ī] ||
- CLXXXIV. (41) tarṣo harṣeṇa saṁprāpya vyanīyata vanīpakaiḥ |
yaṃ mahāntam hradam iva prasannaṃ sphuṭapuṣkaram ||
- CLXXXV. asūryyapaçyam asuhṛt-strīvaktrakumudākaram |
uccaiḥ saṁkocayām āsa ||
- CLXXXVI. (42) patacchilīmukhacchāya-cchannadvidvadanāmvue |
rarāja rājahamso yaç caran raṇamahāhrade ||
- CLXXXVII. saṁmukhīno raṇamukhe yasya nāsīd asīdataḥ |
preṅkhatsvakhadgasamkrāntam [p]ra ||
- CCXXXVIII. (43) dhanurddarçanamātreṇa tīrthadhvaṅkṣā dviṣo drutāḥ |
kāmaṃ puro na yasyājau bhujāṅgārīr api sthitāḥ ||
- CLXXXIX. sālakānanaramyāṃ yaḥ sphuṭapuṣpaçilīmukhām |
drutebhyah paṭavīm dvidbhyo yoddhṛdbhyo ||
- CXC. (44) prollassat-kīcakaçatā kaṅkādibhir upāçritā |
çūnyāpy aripurī yena Virāṇanagarī kṛtā ||
- CXCI. kevalam rājanāgānāṃ vīryyam mantra ivāharat |
yo nā dyūnatayā prāṇān kṣīpan tārksya.i[va] ~ ||
- CXCII. (45) dṛṣṭvā yasyādhvaram Çakra-yaçovibhramçaçamkayā |
dhūmasparçaçchalān nūnam udaçrunayanā Çacī ||
- CXCIII. ruddhānyatejaso yasya pādacchāyām açiçriyan |
meror ivelāpatayas sitacchātratyajo niçam ||

(1) Corr. samstutanam niṣidhya

- CXCIV. (46) śṛṣṭau candrārkkayor dhātānādarād iva bhinnayoḥ |
yam ekan tapanāhlāda-samartham asamaṃ vyadhāt ||
- CXCV. upāntasevām vāñchantyo yatpādan tīvratejsam |
mauliratnaprabhāmbhobhīr asiñcan bhūpapañktayaḥ ||
- CXCVI. (47) navam priyam aho loka yad vihāya dhanus Smaraḥ |
unmamāthāṅganācittam yatkāntyānupamānayā ||
- CXCVII. sphuṭāṣṭadikprāntadale hemaçailorukarṇṇike |
yaço gandhāyata yasya bhuvanaikasaroruhe ||
- CXCVIII. (48) udvāntarāgāḥ sphuritā yasyāṅghrinakharaçmayah |
asparddhanta natorvvīndra-maulīratnamarīcibhiḥ ||
- CXCIX. anvaruddhyata yasyājñām phalaprasavasampade |
ājanmavandhyaç cūto pi Vasiṣṭhasya Dilīpavat ||
- CC. (49) sahasramukhasamkīrttyam gambhīram guṇavistaram |
yasya bhāṣyam iva prāpya vyākhyākhinnāpi dhīmatām ||
- CCI. çrīmat-Siddheçvaraṃ liṅgam Siddhaçivapure girau |
vārddhayām āsa yo bhogair apūrvvaiḥ çivikādibhiḥ ||
- CCII. (50) tatrāpi liṅgam Çarvvasya Çarvvāṇīpratime çubhe |
yas samyak sthāpayām āsa pitṛṇān dharmmavṛddhaye ||
- CCIII. yadupakramamāseva çrī-Bhadreçvaraçūlinah |
bhogo nyatrāpi devān yaḥ pūjābhīr udamīmilat ||
- CCIV. (51) vivṛddhin dharmmasindhūnām Çrīndravarmmādibhūbhṛtām |
svamaṇḍalasya ca samaṃ yaç cakre nṛpacandramāḥ ||
- CCV. Yaçodharataṭākasya dakṣiṇenāpi dakṣiṇaḥ |
yaç Çaurigaurīçanimāḥ Çambhor lliṅgam atiṣṭhipat ||
- CCVI. (52) sa Somavañçāmvarabhāskaraç Çrī-
Rājendravarmmā tad idan nṛpendraḥ |
svarggāpavarggādhigamasya liṅgam
liṅgam pratiṣṭhāpitavān Smarāreḥ ||
- CCVII. samprāptayoḥ prāptayaçās svapitror
bhuvah patis so pi bhavodbhavana |
saḥsthānatām sthāpitavān sihitijño
nime ime dve Çivayoç çivāya ||

- CCVIII. (53) mahābhujas so pi caturbhujasya
nimām imām amvujañjanaṇaṇa ca |
atiṣṭhipan niṣṭhitarājakṛtyo
līṅgān yathāṣṭāv api cāṣṭamūrtteḥ ||
- CCIX. ratnollasadbhogasahasradīptaṁ
sa cāpy ahīnan draviṇasya rācīm |
aṇeṣam apy eṣv aditeva eṣam
deveṣu devendrasamānavīryyaḥ ||
- CCX. (54) sa kalpayām āsa Mahendrakalpas
sadā sadācāraavidhīm vidheyam |
eāivaeṣrutismṛtyuditā[m] saparyyām
paryyāptamāsām iha devatānām ||
- CCXI. sa cāpi Vācaspatidhīs s[u]dhīran
dharmmānugan dharmmabhṛtām purogaḥ |
tān bhāvino bhāvitarājadharmmān
idaṁ vaco vocata Kamvujendrān ||
- CCXII. (55) rakṣyasya saṁrakṣaṇam [ya]t
sa kṣatradharmmo vidito yadā vaḥ |
puṇyan tad etat parirakṣateti
vijñāpanā sādhyatīva siddham ||
- CCXIII. dharmmo yuge smin sthiram ekapāt sa
kathaṁ samasthasyata susthito yam |
bhavādṛeṇām eāstradrēṇām sa no cen
mahābhujastambham upāeṣrayiṣyat ||
- CCXIV. (56) dharmmāpadas sādhu kāpi
lajjeta karitā kim uta svayaṇ ca |
rakṣādhikāri nṛpatir vviṇeṣād
iti pratītaṁ bhavatām idan tat ||
- CCXV. santo yaṇodharmmadhanā na vāhyaṁ
dhanam dhanāyeyur ihātmano pi |
prāg eva devādidhanam satam vo
viniṇeayo yan nanu vaddhamūlaḥ ||
- CCXVI. (57) tathāpi bhūya ~ ~ yāmi yuṣmāṁs
tad akṣataṁ rakṣata puṇyam etat |
mā hārṣṭa devasvam iti prakāeāan
na dharmmahetoḥ punaruktadoṣaḥ ||

CCXVII. abhyarthito sūn api samprayacchen
mahān mahimnā kim uta svakṛtyam |
ataç ca visrambhavalapragalbha
vāk prārthanābhaṅgabhayojjhitaishā ||

CCXVIII. (58) çākābde gaṇyamāne kṛtanagavasubhir māghamāsasya puṇye
çuklasyaikādaçāhe nimiṣam api bhava yāti varṣārddham indau |
arccābhiç Çaurigaurīgiriçakajabhuvām sārddham arddhendumauleç
çrī-Rājendreçvarākhyam sthitim akṛta parām liṅgam atredam ābhih ||

TRADUCTION.

I. A Çiva, au Seigneur des pensers éternels, à l'Unique, qui, pour se donner le plaisir de la création, de la conservation et de la destruction, s'est divisé en trois [sous la forme des dieux] suprêmes : Celui qui est issu du lotus (Brahmā), Celui qui a des yeux de lotus (Viṣṇu) et Celui qui a trois yeux (Çiva), — sur lesquels reposent les Puissances, — issus de l'*udgītha* qui fait briller les rayons du soleil, de la lune et du feu, riches de la triade des Guṇas, hommage, pour la réalisation des buts du Roi !

II. A Celui dont la forme, au chignon orné de la lune nouvelle, reconnue comme supérieure aux Trois Vedas, est la semence qui produit Brahmā, Hari et Īçvara, quand elle se divise en trois d'après ses éléments, que les saints disent être la manifestation de l'Absolu et intelligible seulement par l'extase. au bienheureux Çiva, qui a la syllabe Om pour essence, hommage ! Qu'il vous donne la prospérité !

III. La [déesse] dont la démarche a la grâce du cygne, l'épouse fidèle, éperdue d'amour pour son bien-aimé, celle qui, d'abord unique, démembrant ensuite son corps, s'élance dans l'espace, et, pour jouir d'elle-même, revient à la ténuité ; qui porte un lotus formé dans son cœur et épanoui par sa propre lumière, la Puissance qui fait poindre [pour l'homme] l'absorption en Çiva, que la sublime Gaurī vous protège !

IV. A Lui qui développe les mondes par ses huit corps ayant la forme du sacrifiant, du feu, du soleil, du vent, du ciel, de la terre, de l'eau et de la lune ; à Lui, la cause des causes, qui proclame hautement, quoique sans paroles, l'irrésistible puissance de son action ; au Bienheureux qui a pour diadème le croissant de la lune, victoire !

V. Adorez Nārāyaṇa qui, étendant son empire, à peine eut-il vu les trois mondes escaladés en trois pas, — comme pour conquérir le quatrième séjour, pratique maintenant encore, sur l'océan, la contemplation sous l'apparence du sommeil.

vi. Victoire à Celui qui est né du lotus (Brahmā), qui a lancé de ses quatre bouches en même temps le tonnerre de l'Oṃkāra, comme si, pour parachever la création de l'univers, il eût voulu faire fructifier ⁽¹⁾ sa semence primordiale déposée dans le champ ⁽²⁾.

vii. Victoire à Mandākinī (Gaṅgā), dont les ondes sortent du disque de la lune, et que Dhūrjati (Çiva) porte sur sa tête, comme pour faire voir le puissant lien d'amour qui l'attache à cette moitié de son corps qu'est la fille du roi des monts (Umā) !

viii. Il y avait un roi glorieux, dont les pieds étincelaient de la guirlande des bijoux [qui ornaient] la tête des rois jusqu'à la mer ; qui, malgré son nom de Bālāditya (soleil levant), était une pleine lune pour le malheur de ces lotus : les masses de ses ennemis ; qui, parure de ce ciel qu'est la race de Kauṇḍinya et de Somā, portait la Fortune royale conférée ⁽³⁾ par Aninditapura illustré par son bras ⁽⁴⁾.

ix. Aux femmes des ennemis orgueilleux il conférait, dans le combat, le sacrement de la virginité. Avec ses qualités il tressait une guirlande de gloire aussi brillante que les rayons de la lune d'hiver. A Svargadvārapura, dont la prospérité le disputait à celle de Purandarapura ⁽⁵⁾, bienfaisant pour tous, il érigea un liṅga de Çarva, avec des richesses, pourvu d'un culte.

x. Gloire de sa [double] lignée de brahmanes et de kṣatriyas, la noble sœur de sa mère, portant le nom faste de Sarasvatī, illustre, purifiant le monde, alla vers son époux Viçvarūpa, le meilleur des brahmanès, réceptacle supérieur et profond d'hymnes des divers textes sacrés, comme [la meilleure] des rivières ⁽⁶⁾ va vers l'Océan.

(1) *Utsāna* manque dans les dictionnaires ; *sāna* est cité comme un doublet inusité de *sūta*, pp. de la racine *su*, « produire, engendrer ».

(2) La parole sacrée fait fructifier les germes innés dans le cœur, comme le tonnerre les grains dans les champs (cf. st. CLIX).

(3) Je suppose que *bharita* est une forme irrégulière pour *bhārīta*.

(4) Cf. la strophe parallèle de Praḥ Ḥkosei (ISCC., p. 84) : Valādityo pi san yo hita kula-kamalākūñcanāyaka candraḥ somā-kaun-ḍinya-vañce nikhilaguṇanidhir ddītpakīrttyāpatatro daurddaṇḍa-dyotitāninditapura-vilasad-rājyalakṣmīn dadhānaḥ.

« Bien qu'étant Bālāditya (soleil levant), il était une lune incomparable pour fermer les lotus des races hostiles ; dans la race de Somā et de Kauṇḍinya, [ce roi] réceptacle de toutes les vertus, ayant un parasol de gloire éclatant, faisait la félicité de la Lakṣmī royale d'Aninditapura illuminée par son bras. »

(5) La ville d'Indra.

(6) La Sarasvatī.

xi. Dans cette race illustre ayant pour tige Somā et unie aux plus grands des dieux, à commencer par Indra, Upendra (Viṣṇu) et Rudra, [mais alors] épuisée et déchuée, — née pour en faire la joie, destinée à être pour cette mer de lait, sa famille, un arbre céleste fleuri de gloires, — prit naissance [une fille] pure, bienfaisante pour le monde, telle qu'une autre Lakṣmī ⁽¹⁾.

xii. Bien qu'elle eût nom Mahendradevī, elle était fille de roi et iṣvarī, reine dont les louanges furent chantées plus d'une fois par les femmes célestes. Le fils du roi des rois de..... pura, le roi Mahendravarman, [issu] d'une race brillante, quand il l'eut obtenue [pour épouse], exerça vraiment une souveraineté effective ⁽²⁾.

xiii. Surpassant de loin la beauté de la lune, dissipant ces ténèbres que sont les vices, nouant une guirlande de lotus (ou : une alliance avec Padmā = Āṣṭī, la Fortune), mine de splendeurs, le roi Rājendravarman fut engendré en cette reine par ce Prājāpati (ou : par ce maître des sujets) à l'éclatant *tapas* (ascétisme ou chaleur), comme le Soleil par Kaṣyapa en [Adi]ti ⁽³⁾.

xiv. Comme la lune [sortant] de la mer de lait ou le feu de la pierre de soleil ⁽⁴⁾, il sortit d'une pure lignée, doué d'une pureté plus grande, révééré par tous les rois.

xv. Son ardent éclat dissipait les ténèbres, tandis que la clarté de ses *kalās* (talents ou parties du disque lunaire) apaisait l'horizon : ainsi, soleil, il remplit dès son apparition tout le rôle de la lune.

xvi. Le bienfaisant Santānaka, bien que charmant par sa fructification propre et régulière, quand il eut obtenu de la terre [ce roi] comme un fruit magnifique, atteignit au plus haut point du charme ⁽⁵⁾.

(1) Je suppose qu'il s'agit d'une fille de Sarasvatī et de Viṣvarūpa ; mais cela n'est pas dit clairement dans le texte.

(2) Il y a ici une série de jeux de mots. Tout en étant par son nom Mahendradevī (épouse d'Indra), elle était iṣvarī (souveraine et épouse de Īva) ; et Mahendravarman ne fut vraiment iṣvara (souverain ou Īva) qu'après qu'il eût épousé cette iṣvarī.

(3) Rājendravarman étant le fils aîné de Jayavarman IV (850-864 çaka), il faut admettre que ce dernier portait, avant son avènement, comme dynaste de la principauté dont le nom a disparu de la strophe XII, le nom de Mahendravarman.

(4) *Candāṃçurātna* est probablement une périphrase pour *sūryakānti*.

(5) Le Santānaka est un des arbres célestes : il est bienfaisant, *saumya* ; le roi lui aussi est *saumya*, comme descendant de Soma : il peut donc être considéré comme un fruit de l'arbre divin.

xvii. Croissant de jour en jour, ayant une beauté de flamme, par le charme rare de sa beauté faisant surgir de tous côtés des partisans, il éclipsait la lune⁽¹⁾.

xviii. Dès son enfance, il était complet en talents ; de jour en jour, il s'enflammait pour l'éloquence ; comme la possession des *kalās* appartient aussi à la lune, mais accompagnée de froideur, il la surpassait de loin⁽²⁾.

xix. Rejetant les défauts (ou : les ténèbres), versant un torrent de lumière, illuminant les objets, se répandant par le monde, la science, sur sa bouche infailible, était pareille au brillant éclat du jour paraissant à l'orient.

xx. Armé de la puissance de Maheçvara, faite de connaissance, efficace, conférée par les dieux, — dans le rôle de Kumāra, vainqueur de la foule de ses ennemis, il fit resplendir la fortune de Mahendra⁽³⁾.

xxi. Par des masses de cordes (ou : de qualités), larges, sûres, étendues, il courbait également, au moyen de l'éducation, son grand arc et son haut lignage princier, fait d'un excellent bambou (ou : issu d'une noble race), sans rival pour l'expansion.

xxii. En rencontrant soudain ce terrain d'élite vanté par les habiles, fertile sans labour, la graine supérieure de la science et des armes, arrosée par l'eau de la foi, s'est puissamment développée.

xxiii. Toutes les vertus [éparses] de tous côtés, il se les appropriait avec adresse, versant toujours un torrent d'éclat, — comme le soleil, dans l'intérêt du monde, absorbe chaque jour les eaux, sans se lasser.

xxiv. Comme la grâce du printemps sur les jardins, comme le jour de la plénitude pour la lune, ainsi s'est levée, ravissante, splendide, la beauté de sa fraîche jeunesse.

(1) Le roi croissait sans cesse, tandis que la lune croît et décroît ; il avait une beauté flamboyante, tandis qu'elle n'a qu'un éclat froid ; il suscitait en même temps tous les *paṣa* (partisans), tandis qu'elle n'a que des *paṣa* (quinzaines) successifs : pour ces trois raisons, il était supérieur à la lune.

(2) La lune n'acquiert que peu à peu ses *kalās* (16 portions) ; lui, dès son enfance, eut toutes les *kalās* (talents) ; et même la possession de toutes les *kalās* s'accompagne chez elle de froideur, tandis qu'il était ardent pour le beau langage.

(3) Jeu de mots sur *kumāra* qui signifie : a) Skanda, fils de Çiva ; b) prince héritier : dans le premier sens, le prince possédait la puissance de Çiva, père de Kumāra ; dans le second, il faisait briller la gloire de Mahendra[varman], son père.

xxv. Par un contact aussi menu qu'un poil, sa nature tout entière s'exprimait ; par quelque [mystère], il rendait manifeste [en lui] l'essence de Maheça, que les traités du Sāṅkhya et les Āgamas eux-mêmes ne permettent pas de percevoir.

xxvi. Développée depuis l'enfance, riche dès le début, sa beauté, que nul autre ne posséda, a été sûrement morcelée par le Créateur pour embellir le doux éclat de sa jeunesse parfaite.

xxvii. L'amour qu'il maîtrisait sans cesse, même dans l'épanouissement de sa jeunesse neuve, comme frappé de honte par la vue de sa beauté, n'osait, par orgueil, s'approcher de lui.

xxviii. En voyant sa beauté, que nul autre n'atteignit, Rati, les yeux battants de passion, cessa, je pense, de croire son époux digne d'elle, lui qui fut léché par la langue du feu de l'œil de Çiva.

xxix. Déployant sa force puissante pour tendre l'arc, héros éminent parmi les jeunes gens, il posséda la fortune de prince héritier, non issue d'une matrice, mais conférée par son père, comme Rāma la noble Sītā ⁽¹⁾.

xxx. Lorsque de l'aiguière d'or, comme du disque du soleil, ruissela l'eau du sacre, pareille à l'ambrosie, depuis cet instant sa fortune participa à la croissance de la lune.

xxxi. Par les eaux des ablutions, stériles pour les ignorants du Veda, le feu de son éclat se fortifiait ; de même, comme par envie, le feu du chagrin s'accompagna, chez ses ennemis, d'une pluie de larmes.

xxxii. Orné de parures non factices, telles que la science, et aussi de la beauté de son corps charmant par nature, il adoptait les ornements raffinés qui venaient s'y joindre comme des moyens de préservation (*maṅgalam*).

xxxiii. Ayant reçu le grand ondolement de la méditation et ayant pour parure les bijoux dont il usait, il portait sur lui, toujours renouvelée, la beauté de la mer, dont l'eau fut bue et la masse de gemmes rejetée par Agastya.

(1) Les épithètes *ayonijā* et *janakopānītā* s'appliquent à la fois à la dignité de *yavarāja* et à Sītā : la première, « non issue d'une matrice », c'est-à-dire non transmise par sa mère, fut conférée à Rājendravarman par son père (*janaka*) ; la seconde, Sītā, n'est pas non plus issue d'une matrice, puisqu'elle est née du sillon, et elle fut donnée à Rāma par son père Janaka.

xxxiv. Par les diverses planètes parvenues à leur point culminant, bien qu'il se tint, comme par crainte, à l'écart d'elles, il fut mis, sans le désirer, sur le trône royal, escarpé comme le Meru.

xxxv. Où pourrait-on trouver un autre exemple aussi parfait de beauté physique ? Sa propre image reflétée sur la surface d'un miroir est indigne de lui, en raison du support.

xxxvi. Au moment de son sacre, la Terre humide de l'eau ruisselante, la Terre qui a pour belle ceinture la mer, éleva en quelque sorte son parasol unique, brillant de gloire, blanc comme les *kalās* de la lune.

xxxvii. Le fruit de toute prospérité définie par ses caractères propres annonce d'avance sa maturité : les vœux que formulaient pour lui des foules de brahmanes paraissaient une répétition.

xxxviii. Comme les essaims d'abeilles vers le Pārijāta, comme les âmes des Munis vers la méditation de l'Ātman, ainsi, négligeant toute autre activité, les yeux des hommes se portaient vers lui seul.

xxxix. La fortune des rois, volage de nature, ne brillait çà et là comme un éclair, et l'aimable automne ne se montrait sans nuages qu'au moment de son entrée en campagne.

xl. Ayant sa fortune reluisante de la lustration de ses armes redoutables, illuminé par le sacre d'un grand empire, gardant sa personne au moyen des Vidyās, des Aṅgas et des Mantras, il atteignit un succès d'une haute essence.

xli. Quand il déployait sa bannière inébranlable, quand il allait à l'armée pour la conquête du monde, la fortune des rois ennemis chancelait d'abord, ensuite la terre s'alourdissait sous le poids de ses troupes.

xlii. Comme s'ils eussent entendu Saumitri (Lakṣmaṇa) jetant, au moment de l'attaque, un cri plus haut que le tonnerre, les rois ennemis, pareils à Rāvaṇa, en entendant de loin le son de ses instruments de musique, étaient frappés de terreur.

xliii. Telle qu'un torrent de fumée [jeté par] le feu de son héroïsme, la poussière soulevée par ses armées entrant en campagne, faisait pleurer, sans même les toucher, les yeux des femmes des ennemis.

xliv. Après avoir comprimé la terre (ou : la patience) au début de sa carrière, et, dans sa marche, poussé les fleuves à l'impureté par ses poussières (ou : ses passions), la foule (ou : la congrégation) de ses armées donnait l'assaut en fixant sa fureur (ou : en enchaînant la colère).

XLV. Tantôt pleine de rois courbés et jonchée d'armées ennemies, tantôt étendue devant sa marche, sa route était comme la route des armées du ciel.

XLVI. [L'obscureissement] du ciel, l'arrêt des hommes, l'impuissance d'agir, l'abolition de l'éclat : tout ce que le soir opère au moyen des ténèbres, il le faisait aux ennemis au moyen de ses armées.

XLVII. Quand, étendant ses deux ailes retentissantes, il accourait impétueusement, pareil à Garuḍa, ces nāgas que sont les ennemis, frappés dans leur énergie, se voyaient contraints de fuir.

XLVIII.

XLIX. Quand il levait son arc dans la bataille, comme dans une pure automne traversée de pluie, les rois, serrés l'un contre l'autre comme des nuages légers, étaient promptement réduits à l'impuissance.

L

LI. Réalisant la comparaison de l'homme trompé sur la vérité avec le papillon, la foule joyeuse des ennemis bravait, pour sa perte, le feu flamboyant de sa majesté, issu de l'*araṇi* de son bras.

LII

LIII. Ayant obtenu son trône et dispersé ses ennemis, occupé l'atmosphère et maîtrisé la violence du cœur, tandis qu'il lançait infatigablement [ses traits], s'arrêta...

LIV. . . . avec ses traits il anéantit dans le combat...

LV. Les flèches lancées par son arc, à l'harmonieux cliquetis, tombaient sur la tête des ennemis, laissant après elles le parfum des [fleurs de] mandāra tombées de ces lianes que sont les mains des nymphes du ciel.

LVI. . . . il trancha la tête à une foule de rois.

LVII. Même investi par les rois ennemis dans le combat, sur la montagne, il resplendissait des flots de sang qui coulaient de ses blessures ; tandis que le soleil, même portant une cuirasse, perd son éclat sous l'ombre de son ennemi qui le couvre.

LVIII. . . . ayant une gloire irrésistible et universelle, il tira le méchant Rāvaṇa. . .

LIX. Ne désirant pas s'approprier dans le combat le disque de Viṣṇu ni conquérir le foudre d'Indra, armé de son seul épieu (ou *çakti*), qui le mettait en possession du javelot de Maheçvara, il vainquit la troupe de ses ennemis.

LX. de loin le cœur des femmes se fendait de lui-même. . .

LXI. Pilonné dans le combat par les guerriers ennemis, sa profondeur lui permettait de garder sa sérénité : un étang se trouble quand les éléphants s'y baignent, mais non l'océan.

LXII. brille comme l'éclair, étincelante, bien que sans langue, comme la langue du serpent.

LXIII. Quand son épée humide [de sang] tombait sur l'obstacle pour le briser, si, par suite de la légèreté de son poing ou d'une distraction de sa pensée, un second coup était nécessaire pour abattre son ennemi, il encourait les vifs reproches de son bras.

LXIV. pour faire descendre les femmes célestes, il fit en quelque sorte un magnifique escalier.

LXV. Attaquant les points faibles et ménageant ses hommes, il étendait par la séduction et par la force les succès obtenus, rendant stupide le plus habile adversaire.

LXVI. la qualité de fruit, dans le combat il imitait habilement la manière d'agir du Créateur qui met dans son œuvre des activités opposées.

LXVII. Telle une nouvelle mariée qui, bien que sollicitée par son amie de faire face, bien que souhaitant elle-même d'être hardie, si elle voit de loin [son époux], tourne le dos, telle était devant lui l'armée ennemie dans la volupté du combat.

LXVIII. Celui qui dans une grande bataille obtient la victoire, ce n'est pas l'homme d'un courage sans but, mais celui qui prend les conseils des habiles.

LXIX. Le corps décoloré par le contact de ses forteresses (ou : de Durgā), les yeux hagards d'avoir contemplé l'entrée des cavernes (ou : le visage de Guha)⁽¹⁾, la foule de ses ennemis, vêtue de peaux d'antilope, se tenait dans la forêt, immobile comme un pieu, n'ayant plus de maître (ou : sans pourtant être Iça).

(1) Guha ou Skanda, dieu de la guerre. *Corr.* Guhāṇaṇa en guhānana ?

LXX. son désir était frustré : à celui qui veut conquérir ou donner la terre, la terre ne suffit jamais.

LXXI. Le pays de ses ennemis, où se trouvent en foule les coraux clairs, grands, étincelants, où plongent les nāgas à l'approche de Hari, aussi inaccessible que la mer par ses forêts intérieures, perd cependant sa fortune.

LXXII. . . . la réalisation du but, — appliqué au développement de la triade (*dharma*, *artha*, *kāma*) ; les quatre points cardinaux, dont il connaissait la portée, il les saisit, comme les sciences, dès sa jeunesse.

LXXIII. Se faisant place dans le monde par sa toute-puissance, inaccessible aux autres, supérieure aux mieux doués, sa gloire, pure comme l'éther, jouit d'une suite interrompue de qualités et de discours ⁽¹⁾.

LXXIV. La Terre était auparavant amaigrie par la disparition des . . . causée par les diverses espèces de traitements de Suçruta ; [ce roi], habile à éliminer tous les maux, lui rendit son embonpoint au moyen des six Rasas et [des six] Aṅgas.

LXXV. Son éclat, qui faisait pâlir tout autre éclat, était en tête (ou : à l'orient) et de grand rayon (ou : ayant un grand disque) ; parvenu à la grande souveraineté, [ce roi] brilla puissamment comme le soleil [arrivé] au milieu du jour.

LXXVI. Lorsque, armé d'une redoutable puissance, il gravit ce roi des monts aux lions dressés, [le trône], non seulement les étoiles perdirent leur éclat, mais les têtes diamantées des rois tombèrent.

LXXVII. Quand se dressa en un seul point [du monde] son grand parasol blanc, brillant comme la lune, la chaleur, délaissant toute la terre envahit le cœur de ses ennemis.

LXXVIII. Désireux sans doute de contempler longtemps sa beauté, tous les mondes ont cherché à obtenir par d'innombrables sacrifices la faculté de regarder sans cligner des yeux, en vue de contenter leur envie.

LXXIX. Aimaant à voir chez ses amis sa propre Fortune comme dans un miroir, il la leur faisait passer successivement, tel qu'un reflet de lui-même, dans le miroir des joyaux [qu'il leur donnait] après les avoir portés.

(1) Jeu de mots sur *ṣabda*, *guṇa*, *anubandha*, trois termes techniques de la grammaire sanskrite.

LXXX. En raison de son extrême énergie, sa politique, à la différence des autres, était parfaitement droite : hormis le soleil et la lune, quelle autre planète n'a une marche oblique ou rétrograde ?

LXXXI. Par les quatre Vedas, Sāma etc., ayant pour racine les Mantras, ayant de multiples applications, moyens d'écarter les malheurs, il réalisait habilement le succès.

LXXXII. Toujours reconnu comme protagoniste de la guerre (ou : Matière primordiale), montrant une grande et admirable activité (ou : l'action variée du Mahat), par le seul exercice des six Guṇas ⁽¹⁾, sans [avoir besoin] de paroles, il proclamait incomparable sa triple excellence (ou : le Pradhāna formé de trois Guṇas).

LXXXIII. Le Créateur, bien qu'il biaise ordinairement devant sa tâche, et qu'il ait [d'autre part] la force sans égale de Maître de Mantras, lui obéissait comme par crainte du regard destructeur qu'il jetait sur ses adversaires.

LXXXIV. Menacés de loin, dans son royaume, par les abondantes vertus amies de l'union avec le Trivarga, — les vices, comme par dépit, se sont ralliés bien vite aux ennemis de ce roi, appui des vertus.

LXXXV. C'est après avoir extirpé ses propres défaillances qu'il se levait pour châtier, dans la juste mesure, les autres délinquants : même en chassant les ténèbres, la lune considère intégralement sa propre tâche.

LXXXVI. Par suite de leur bonne éducation et de leur absence de vices, ses sujets loyaux ne craignaient pas le malheur ; jadis, par suite de sa mauvaise éducation, la princesse fille d'Ajātaçatru elle-même encourut une grande infortune.

LXXXVII. Attentives aux lacunes, tirant leur caractère de l'apaisement, invincibles pour ceux dont la force est incomplète, les Prospérités, ayant pris pour réceptacle ce roi expérimenté, furent comme des eaux devenues parfaitement stables.

LXXXVIII. Sa lance, lionne qui rôdait de tous côtés sur la route des ennemis, terrible à ceux qu'elle devait chasser, et qui de son union avec un mâle (ou : un homme puissant) obtint des fils (ou : des sujets), il la nourrissait, ayant obtenu pour reine la Fortune.

(1) Les six éléments constitutifs de la politique.

LXXXIX. La foule des sages a mis au premier rang des grands rois Kārtavīrya qui avait mille défauts : que dire de celui-ci qui est pourvu de toutes les qualités sans exception ?

xc. Bien que chantée sur la terre et dans le ciel, la gloire de Jīṣṇu (Arjuna), réalisant la perfection de l'héroïsme, n'est pas comparable à la sienne, puisqu'elle est une souffrance pour Karṇa, tandis que l'autre est un délice pour les oreilles ⁽¹⁾.

xcī. Telle qu'un nuage occupant tous les points du ciel, lorsque retentissait sa gloire, la terre lointaine (ou : la terre de Vidūra) offrait avec empressement, sans qu'on eût à les prendre, non seulement ses joyaux mais aussi d'autres présents, éléphants etc. ⁽²⁾.

xcīī. Par la fumée qui montait de ses centaines de milliers de sacrifices et qui voilait tous les points cardinaux, interceptant le faisceau des rayons solaires, il maculait en même temps le ciel et la gloire de Çatakratu (Indra).

xcīīī. On déclare correct le raisonnement qui conclut de la vue de la fumée au feu ; mais le vrai, c'est ce raisonnement nouveau, qui, de la vue de la fumée de ses sacrifices, conclut à une pluie de richesses.

xciv. Comme, au contact de l'océan, un nuage se gonfle d'eaux qui lui viennent d'elles-mêmes sans en être sollicitées ; ainsi, après l'avoir abordé, l'armée des malheureux, d'abord vide, [se retirait] pleine à souhait et versait à son tour une pluie [de bienfaits].

xcv. Ravissant les yeux, montrant la beauté de ses rayons (ou : de ses doigts), humectée d'un suc excellent (ou : de bon goût), la figure de ce roi était comme un disque lunaire qui, ayant une rotation de belle couleur (ou : un bon style de théâtre) méritait [en outre] d'être comparé à la danse, mais qui n'était point, [comme la lune], déparé par une antilope ⁽³⁾.

xcvi. Appuyé à son ombre, un autre roi peut vaincre les ennemis orgueilleux, que dire de lui-même ? Sans le soleil, auquel elle emprunte son large éclat, la lune assurément ne dissiperait pas les ténèbres.

(1) Jeu de mots sur *karṇa* = a) oreille ; b) adversaire d'Arjuna et de ses frères dans le Mahābhārata.

(2) Jeu de mots sur *vidūrabhūmi* : a) terre lointaine ; b) pays de Vidūra, où les gemmes se forment au son du tonnerre.

(3) Puisqu'il était *śubharaṅga*, « de belle couleur », il ne pouvait être, comme la lune affecté de *kuraṅga* « laide couleur » ou « antilope ».

xcvii. Les parures des autres rois et leurs miroirs de pierres précieuses ne jetaient qu'un faible éclat auprès des splendides miroirs des ongles [des pieds], qui devenaient pour eux pendants d'oreilles [sous forme de] commandements.

xcviii. Un autre pouvait l'égaliser par quelques qualités, il n'égalait pas sa grandeur : le paon sait danser et il a le cou bleu, il n'arrive pas pour autant au rang d'Īçvara.

xcix. Toujours en mouvement, attractive, omniprésente, forte, large, imposant l'ordre aux turbulents, sa gloire semble faite des grands éléments.

c. Eloquence, vaillance, beauté, grâce, profondeur, douceur, bonté : ces [vertus], et d'autres encore, il en fut le séjour unique ; et par le Créateur il fut créé supérieur encore en énergie et en intelligence.

ci. Si Kārttavīrya, à la vaillance reconnue sur la terre, voyait devant lui la vaillance de ce roi alimentée par deux bras [seulement], il croirait, je pense, que, dans le combat, ses mille bras ne sont pour lui qu'un fardeau.

cii. La force guerrière de ce vainqueur des ennemis distance de bien loin toutes les autres puissances, comme l'odeur d'un éléphant en rut et ruisselant de *mada* celle des autres éléphants terrifiés.

ciii. Rejetant tout attachement à d'autres divinités, sa Foi et sa Piété suprêmes se tournaient avec désir vers Çrikanṭha (Viṣṇu), comme Gaṅgā et Bhavānī vers le dieu des dieux (Çiva).

civ. création de beauté. . . . pilier d'or unique, que le Créateur. . . .

cv. « Tel j'avais créé Kāma, qui fut brûlé par Pinākin (Çiva) » : dans cette pensée, le Créateur donna la souveraineté à [ce roi] d'une beauté parfaite.

cvi. la science. le Créateur aux quatre visages.

cvi. Laissant la Fortune sur sa poitrine et la Gloire sur l'autre rive de la mer, il prenait le plaisir d'amour, lui jeune, avec la vieille Science.

cvm. Autrefois Dilīpa, par désir d'une postérité, garda la vache de Vasiṣṭha : ayant obtenu des sujets (1) par sa propre énergie, ce Bhārgavīya.

(1) Jeu de mots sur *prajā*, « postérité » et « sujets d'un roi ».

cix. Devant la mer de lait de sa gloire débordant sur le monde, la terre effrayée a pris l'apparence d'un reflet de lune.

cx. Bien que comblé de mille jouissances (ou : replis) bien que doué de qualités infinies (ou : d'Ananta), il était très secourable à la peine des humbles (ou : de Vinatā) ⁽¹⁾.

cxI. Ombrageant d'un grand parasol unique la terre ornée de sa ceinture d'océans, il rendit le Meru inutile.

cxII. Tout chancelant de sa rencontre avec son ennemi Kali, par suite de la perte de ses pieds, Dharma, après avoir trouvé [ce roi], se tint ferme, illuminé par son succès.

cxIII. Dans le combat, le feu de sa majesté, attisé par le vent de son héroïsme, — bien que sans fumée, faisait verser aux femmes des ennemis des torrents de larmes.

cxIV. La Fortune des ennemis, semblable à une lueur éphémère, s'appuya sur lui [par désir] de stabilité ; sa Gloire, quoique liée à une série de qualités (ou : par une série de cordes), s'échappa vers tous les points de l'horizon.

cxv. L'arbre Kalpa de son bras, poussé dans le Nandana du combat ⁽²⁾, ayant comme bourgeon son épée rougie, dispersait dans toutes les directions les fleurs de sa gloire.

cxvi. Dans ses marches, la Terre, comme irritée d'être frappée par les coups des défenses des éléphants furieux, enveloppait sans cesse de poussière les grands guerriers.

cxvII. Fortifié par l'accomplissement des Mantras, il porta sur le feu de son épée, enflammé par [ce] combustible, des lotus — les têtes des ennemis — et engendra [ainsi] la toute-puissance royale.

cxvIII. Il était solide, inaccessible, élevé, déracinant..., d'une énergie infinie (ou : ayant l'énergie d'Ananta) dans la destruction (ou : dans le barattement) ; et pourtant il n'était pas de la race des Monts ⁽³⁾.

(1) Allusion à l'histoire de Vinatā, mère de Garuḍa, réduite à l'état d'esclave des serpents à la suite d'un pari imprudent ; jeux de mots sur *bhoga* « jouissance » et « repli », et *ananta* (« infini » et nom d'un roi des serpents).

(2) Nandana, parc du ciel d'Indra, où croît l'arbre Kalpa, qui procure la satisfaction de tous les désirs.

(3) Allusion au barattement de la mer de lait au moyen du mont Mandara et du nāga Ananta. Le jeu de mots sur *bhūbhṛt* n'est pas clair : le sens de « roi » est exclu, puisque Rājendravarman était précisément de race royale : l'auteur n'aurait-il pas eu en vue la « race des [Rois des] Monts », c'est-à-dire des Çailendras de Çrivijaya ?

CXIX. La Fortune des ennemis, comme dévorée de soif, brûlée qu'elle était par le feu de sa majesté, dès qu'elle trouva l'onde née de son lotus (de son cœur), ne perdit pas un instant [pour s'y désaltérer].

CXX. La poussière des lotus de ses pieds, comme suivant l'exemple de sa conduite, quand elle se posait sur les têtes des rois, leur donnait la prospérité.

CXXI. Tel que Hari, les yeux embués de sommeil, il portait, comme une femme, ses enfants (ou : ses sujets) sur son sein : mais il était un Çiva par le cœur, et sa virilité était claire pour les hommes intelligents.

CXXII. Après avoir vaincu dans le combat un orgueilleux roi ennemi, il traitait avec bonté sa famille, [comme] le lion qui a déchiré le roi des éléphants....

CXXIII. Ayant enchaîné son favori, le glaive, et vaincu les ennemis par ses flèches droites munies d'une corde (ou : par ses demandes loyales pourvues de qualités), il distribuait les biens selon les mérites.

CXXIV. Le poison bu par Nilakanṭha devint une parure pour son cou ; l'ambrosie de sa parole vomie par.... pour les sages...

CXXV. Assurément Vraddhna (le soleil) est aujourd'hui encore fourvoyé par ses coursiers, égarés par les fumées épaisses et aveuglantes qui s'élevaient de ses sacrifices.

CXXVI. Dans ce sacrifice : la guerre, avec ces bûches : les ennemis, il assignait à ces brahmanes : les points cardinaux, un salaire indestructible : la gloire.

CXXVII. Quand les ennemis, déposant leurs glaives, se prosternaient devant lui, il détendait la corde de son arc et cessait [de les combattre], mais non les archers.

CXXVIII. Le bras de ce roi était correct (ou : arrondi) et secourable pour ses amis ; mais, dans la guerre, il était toujours résolu à l'égard des ennemis et des malveillants.

CXXIX. Ayant reconnu que les sentiments entretenus par [toutes] les espèces d'ennemis se fondent sur une seule chose, il exécutait supérieurement la manœuvre habituelle des arcs.

CXXX. Dans la grotte de son cœur, habitée par Çiva et profonde en piété, les autres devatās, par crainte du feu de son œil, ne pénétraient pas.

CXXXI. Il pénétrait sans cesse, inlassable, dans le cœur des belles, comme pour y frapper le pirate Amour qui s'y tient embusqué.

CXXXII. Bien qu'élevé à la sérénité par la méditation, il terrifiait, par son nom seul, les ennemis : quand ils sentent de loin l'odeur du lion, les éléphants s'enfuient.

CXXXIII. Quand elle eut trouvé [ce roi] riche de la pratique de la prudence et de l'héroïsme, la Terre, comme [une femme] sans aucun autre amant, parvenue à ses fins, lui donna son amour, à cause de la douce pression de ses ongles.

CXXXIV. Il ne dérogeait aux convenances qu'en ceci que, tout en montrant le trésor de sa beauté, il attirait à lui tous les cœurs.

CXXXV. Ayant déposé ses armes, endormi dans la forêt, Hari l'Incréé s'abandonne entièrement au Yoga ; mais Rudra garde la moitié de son épouse, comme s'il pensait à [ce roi] qui aspire à la conquérir.

CXXXVI. Par désir de ce nectar : le sang dégouttant de ce lotus : sa claire épée, — la Fortune des ennemis fut affolée, comme Bhṛṅgin, au frottement de son bras.

CXXXVII. Sur un seul mot de lui, la ville de ses ennemis fut, comme le ciel, parcourue par les constellations et offrant de la place aux êtres ⁽¹⁾.

CXXXVIII. Troublé par le jeu de ses flèches, bien que pourvu d'armées et de forteresses, l'ennemi, comme en pleine bataille, s'enfuit dans la forêt, n'ayant pour compagnon que son glaive.

CXXXIX. Plongés dans la stupeur (ou : adonnés à la méditation), privés de couleur (ou : dépouillant la passion), réfugiés dans les cavernes (ou : retirés dans leur cœur), les ennemis, sans la contemplation des pieds de ce Seigneur, ne pouvaient parvenir à la délivrance.

CXL. « Comment, abandonné par mon époux, pourrais-je résister aux bêtes féroces ? » Dans cette pensée, la ville des ennemis entra dans le feu purificateur de son incendie.

CXLI. Ayant vu dans le combat la vaillance de ce héros, la foule des ennemis, comme par désir d'obtenir du courage (ou : des bêtes), se réfugia dans la forêt hantée de lions, etc.

(1) C'est-à-dire ruinée et déserte (?).

CXLII. Même enivrés par le rut, même de haute taille, même utilisables pour l'accomplissement du Dharma, les éléphants étaient par lui donnés bien souvent aux brahmanes.

CXLIII. Employant dans les mots les sept sortes de thèmes et de désinences, il était de première force pour le sens des *taddhitas* et connaissait les *krtyas*, le verbe et l'augment.

CXLIV. La Terre ardaït du feu de sa majesté : par crainte qu'elle ne prît feu, je pense, il la baigna maintes fois des torrents d'eau de ses donations.

CXLV. Ravissante, liée par ses qualités, épanouie, la guirlande de sa gloire est, aujourd'hui encore, hautement portée par la Fortune des trois mondes.

CXLVI. La ville du roi de Campā, ayant pour fossé profond la mer, fut réduite en cendres par les guerriers obéissant à ses ordres.

CXLVII. Ses pieds étaient décolorés (*vivarna*) par l'éclat des gemmes des diadèmes des rois ; mais la terre immaculée, soulevée par son bras, était bienveillante à toutes les castes (*varṇa*).

CXLVIII. Kali, quoique absolument gauche (ou fourbe), était droit sous son règne : il s'enfuit derrière ses ennemis en fuite, comme par crainte du feu de son éclat.

CXLIX. La terre jusqu'à l'océan fut par lui si complètement débarrassée d'ennemis (ou : de broussailles) qu'aujourd'hui encore sa gloire, allant seule de tous côtés, ne trébuche pas.

CL. Sa préoccupation s'adressait principalement aux qualités, secondairement aux substances (ou : richesses) : il ne s'écartait pas de la doctrine de Kāçyapa.

CLI. Où le désir des ennemis eût-il pu se jouer à l'aise et sans crainte, puisque la poussière soulevée par sa marche obscurcissait tous les points de l'espace ?

CLII. Celle que toujours écarte l'amour, qui s'éprend d'une intelligence mûrie, cette femme noble : la science royale ne le dédaigna (?) jamais.

CLIII. Habile comme le Créateur incarné, il détruisait, au moment opportun, avec adresse, toute la masse impure des vices de Kali.

CLIV. Par les nuages de fumée tendus par la centaine de sacrifices qu'il offrait constamment, il rendait en automne, comme dans la saison des pluies, le ciel brouillé

CLV. Détournant les yeux de la femme d'autrui, expérimenté dans la bonne conduite, il accomplissait pourtant dans le combat le rite du mariage avec les Fortunes de l'ennemi.

CLVI. C'est sans doute par jalousie de l'éclat de ce grand prince, qui surpassa, à son lever, tous les autres, qu'aujourd'hui encore le feu sous-marin se cache dans la mer.

CLVII. Liée par le Créateur au Roi des Serpents, et indigente, la Terre, sans doute, fut par ce roi remplie du trésor de sa gloire et marquée du sceau du Taureau ⁽¹⁾.

CLVIII. Les perles que, sur le champ de bataille, il faisait jaillir des tempes des éléphants mis en pièces, brillaient comme les larmes de la Fortune des ennemis rendue veuve par lui.

CLIX. le son de ce nuage qu'est le retentissement de sa gloire. faisaient croître la semence du Dharma dans le champ des trois mondes.

CLX. Par sa valeur dans le combat, son ennemi n'était pas digne d'être comparé à un lion, car c'est par peur de lui qu'il se réfugiait dans la caverne du lion.

CLXI. Comme une série de paroles. . . . portion du roi. . . . les lotus sortent du cercle de sa bouche.

CLXII. unie au feu de sa majesté, sa Fortune royale, méprisant Kali, était Damayantī.

CLXIII. La terre resserrée par l'expansion de sa gloire

CLXIV. lequel seul doué d'un éclat extrême . . . assurément, dessiné par Tvaṣṭar lui-même le Māra de l'erreur est sans éclat (?).

(1) Le sens paraît être que grâce au roi Rajendravarman, la terre, primitivement pauvre, a été enrichie d'un trésor de gloire ; et que, liée par le Créateur au serpent Ćeṣa qui lui sert de support, elle a ensuite reçu la marque du Dharma (Loi), comparé ordinairement à un Taureau.

CLXV. L'ayant trouvé comme époux digne d'elle, dans le monde des hommes....

CLXVI. [Salvatrice] de ceux qui veulent franchir la rivière profonde de l'infortune, sa parole, bien que véridique (ou : Satyavati) n'enfanta point Veda-vyāsa.

CLXVII. Les [hommes] droits par leur union avec les vertus, écartent les calamités....

CLXVIII. « Cette vieille Terre, portée par le Roi des Serpents, chancellerait » : dans cette pensée, sans doute, le Créateur confia la terre à ce jeune [roi] parfait.

CLXIX. La puissance, bien qu'existant antérieurement, et la foule des qualités des rois.....

CLXX. Il abordait en temps voulu, par des moyens infaillibles, les fortunes accumulées des rois, comme des jeunes filles sorties de l'enfance.

CLXXI. Bien que versé dans la grammaire, sans redoublement. . . .

CLXXII. Rien n'était comparable à l'ampleur de ses vertus : ayant compris la doctrine bouddhique, il n'avait pas d'idées fausses, même sous l'influence d'autres maîtres (?).

CLXXIII. Noyée dans la mer des vices du temps, infranchissable, profonde et redoutable.....

CLXXIV. Beau, jeune, suivant les traces de Manu, supérieur à tous, il rendait, sans élixir de vie, le bonheur exempt de vieillesse.

CLXXV. Par son éclat resplendissant, disséminé partout en même temps...

CLXXVI. S'il s'appuyait sur une forteresse, c'est parce qu'il savait que tel est le devoir des rois ; ce n'est pas par crainte des Dānavas que l'Ennemi de Madhu (Viṣṇu) fait de la mer son séjour.

CLXXVII. Les défauts mêmes, à commencer par l'amour, étaient appliqués par lui en leur lieu...

CLXXVIII. Les sages buvaient. . . l'ambroisie de ses exploits et, saturés de boisson, ils la rendaient sous forme de poèmes.

CLXXIX. A mesure que s'épaississaient sur le monde les ténèbres des vices, il...

CLXXX. Que les hommes fussent renommés pour leurs vertus ou méritassent le châtement, il ne prenait pas comme motif de les détruire le fait qu'ils étaient soumis à l'impermanence.

CLXXXI. Bien qu'étant le Dieu aux multiples sacrifices, le Très Haut, le Maître des Vaches, [Indra] alla. . . de lui qui n'était pas irascible.....

CLXXXII. L'ardeur du Feu fut jadis éteinte pour avoir rencontré le seul Bhṛgu ; la sienne brûlait le chef d'une grande armée.

CLXXXIII. Généreux, il faisait partager sa prospérité à ses amis ; Hari, ayant Lakṣmī couchée sur sa poitrine. . .

CLXXXIV. Les pauvres étanchèrent leur soif quand ils eurent la joie de le rencontrer, pareil à un grand lac paisible couvert de lotus épanouis.

CLXXXV. Ces touffes de lotus — les visages des femmes des ennemis — qui ne voyaient pas le soleil, il les fit de haut se fermer...

CLXXXVI. Il brillait, cygne royal nageant sur le grand lac du combat, qui avait pour lotus les visages des ennemis ombragés par la volée de ses flèches.

CLXXXVII. Nul ne pouvait tenir tête à ses assauts sans répit. Rencontré par son épée frémissante....

CLXXXVIII. Dans le combat, à la seule vue de son arc, les ennemis s'enfuyaient comme un vol de corbeaux : en présence de Kāma, l'Ennemi des serpents (Garuḍa) lui-même ne tient pas.

CLXXXIX. Il aux guerriers ennemis en fuite une adroite, au visage embelli par ses boucles, ayant pour flèches des fleurs épanouies.

CXC. Ayant des centaines de brillants Kīcaka (ou : de bambous bruisants), habitée par Kaṅka et autres (ou par des hérons et autres oiseaux), la ville des ennemis, bien que déserte, devint, grâce à lui, la capitale de Virāṭa (¹).

(¹) Allusion aux incidents racontés dans le Virāṭaparvan du Mahābhārata. Kaṅka est le nom sous lequel Yudhiṣṭhira se présente à Virāṭa, Kīcaka celui de général de ce prince.

cxci. Comme une formule magique, il ôta seulement leur énergie à ces nāgas, les rois, sans leur arracher la vie par voracité, comme Garuḍa.

cxcii. En voyant son sacrifice, par crainte de la décadence de la gloire de Çakra, Çacī, sous prétexte du contact de la fumée, eut les yeux pleins de larmes.

cxci. A l'ombre des pieds de ce roi qui éclipsait l'éclat des autres, comme au pied du Meru, se réfugiaient les rois, renonçant au parasol blanc.

cxci. Lors de la création, le Créateur dédaigneusement sépara le soleil et la lune ; mais il a fait ce roi unique, incomparable, capable à la fois de brûler et de rafraîchir.

cxci. Désirant honorer de près ses pieds à l'ardent éclat, les fils des rois les baignaient des ondes de lumière versées par les gemmes de leurs diadèmes.

cxci. « Oh ! un nouvel attrait pour le monde ! » Et, abandonnant son arc, Smara tourmenta le cœur des femmes par l'incomparable beauté de ce roi.

cxci. Dans le lotus unique du monde, qui a pour pétales extérieurs les huit points cardinaux et pour large péricarpe le Meru, sa gloire faisait office de parfum.

cxci. Eclatants, resplendissants, les rayons des ongles de ses pieds rivalisaient avec ceux des gemmes ornant les diadèmes des rois prosternés.

cxci. Un manguier stérile depuis sa naissance obéissait à son ordre de produire des fruits, comme Dilīpa à Vasiṣṭha.

cc. L'immensité de ses vertus, profonde, célébrée par mille bouches, était pour les sages un commentaire qu'ils ne se lassaient pas de gloser.

cc. Il accrut de possessions sans précédent, palanquins etc., le fortuné līṅga Siddheçvara, [situé] à Siddhaçvapura, sur une montagne.

cc. Au même endroit il érigea exactement, pour l'accroissement du mérite de ses ancêtres, un līṅga de Çarva et deux statues de Çarvāṇī.

cc. Dans le mois même ⁽¹⁾ de cette inauguration de Bhadreçvara porteur du trident, il consacra ailleurs encore des dieux par des offrandes ⁽²⁾.

(1) *Māse va*, pour *māsa eva* ?

(2) *Bhogo* est inexplicable. Peut-être faut-il corriger *bhogānyatra*, « sans possessions ».

cciv. Ce roi, lune, gonfla ces océans de mérite spirituel, les rois Indravarman et autres, en même temps qu'il arrondissait sa propre sphère.

ccv. Au Sud du Yaçodharataṭāka ⁽¹⁾ [ce roi] habile érigea les statues de Çauri (Viṣṇu) et de Gaurī (Umā) [et] un lînga de Çambhu.

ccvi. Ce roi Rājendravarman, soleil de ce firmament qu'est le Somavaṃça, a érigé le lînga de Smarāri (Çiva), gage de l'obtention du ciel et de la délivrance.

ccvii. Ce glorieux roi, connaisseur en stabilité, établit, pour le bonheur, ces deux statues de Çiva [et de Pārvatī], à la ressemblance de ses père et mère obtenus par [la grâce de] Bhavodbhava (Çiva).

ccviii. Et ce grand guerrier, qui accomplissait les devoirs d'un roi, érigea cette statue de Viṣṇu et de Brahmā ⁽²⁾, de même que huit lîngas du [dieu] aux huit formes (Çiva).

ccix. Lui, dont la vaillance était égale à celle du roi des dieux, donna à ces dieux — comme chose accessoire — une masse complète de richesses embellie par des milliers d'insignes rutilants de joyaux.

ccx. Lui qui était pareil à Mahendra, il établit ici, en l'honneur de ces divinités, un rituel de bonne observance à pratiquer toujours, un culte prescrit par les textes sacrés et la tradition des Çaivas et s'étendant à tous les mois.

ccxi. Et ce roi, qui avait l'intelligence de Vācaspati, qui marche en tête des rois observateurs du Dharma, a adressé aux rois futurs du Cambodge, qui cultiveront les devoirs royaux, ces paroles fermes et conformes au Dharma.

ccxii. La protection de ce qui est à protéger... Puisque vous connaissez ce devoir des rois, protégez cette œuvre pie : l'injonction réalise en quelque sorte la réalité.

ccxiii. Dharma, c'est certain, n'a qu'un pied durant ce yuga : comment pourrait-il se tenir debout, s'il ne s'appuyait sur ce pilier que sont les grands rois tels que vous, qui ont la connaissance des çāstras ?

(1) Le Baray oriental.

(2) Sans doute Brahmā assis sur le lotus sortant du nombril de Viṣṇu.

CCXIV. La détresse de Dharma ferait honte à l'auteur même [de l'œuvre] et particulièrement au roi qui a la charge de la protéger : cela vous est bien connu.

CCXV. Les sages, qui ont pour richesse la vertu et la gloire, ne sauraient désirer pour eux-mêmes, en ce monde, une richesse éphémère : il en est ainsi à plus forte raison, si cette richesse est celle des dieux etc. Vous qui êtes sages, n'auriez-vous pas cette volonté enracinée en vous ?

CCXVI. Et cependant je vous [adjure] encore : Gardez cette œuvre scrupuleusement ! N'enlevez pas le bien des dieux ! Cela est évident : mais, dans l'intérêt du Dharma, il n'y a pas de mal à se répéter.

CCXVII. Un [roi] magnanime, supplié, abandonnerait par grandeur d'âme sa vie même, à plus forte raison ses projets : c'est pourquoi ma parole, résolue sous l'influence de la confiance, est exempte de la crainte de voir repousser sa requête.

CCXVIII. En l'année çaka comptée par les Vasus, les montagnes et les dés (874), au jour propice, onzième de la quinzaine claire de Māgha, [le karaṇa] Bhava [ayant commencé] depuis un instant, la lune arrivant au milieu du Taureau, ce liṅga de Çiva, appelé Çrī-Rājendreçvara, a trouvé ici une parfaite stabilité, avec ces statues de Çauri (Viṣṇu), de Gaurī, de Giriça (Çiva) et de Brahmā.

V

BAPHUON

(Est. n. 434.)

En août 1924, les travaux de dégagement de l'enceinte du Baphuon ont ramené au jour, à l'angle N.O., la moitié droite d'une stèle contenant sur la face principale 22 lignes en sanskrit et une en khmèr, et sur la tranche 15 lignes en khmèr. Sur la face principale, les vers sont disposés en deux colonnes, dont l'intervalle est surmonté de l'image d'un dieu à quatre bras. On ne peut tirer de ce texte tronqué aucun sens suivi : il semble commémorer la fondation d'un liṅga nommé Çikhareçvara, par un sectateur de Çiva nommé Indrāyudha, sous le règne de Rājendravarman (866-890 çaka = 944-968 A. D.). Il y est aussi question d'un Liṅgapureçvara, dont le rôle est incertain.

Face principale.

- (1) . . . ya yad arddhāṅgaṃ ha[vi]r dadhau |
 (2) dāhasaṃha[ra]ṇā[v] iva ||
- (3) . . . rā vikramair yyais trivikramaḥ |
 (4) . . . ti niççeṣadvīparātpatiḥ ||
- (5) . . . s sārvas sarvvaguṇākaraḥ |
 (6) . . kṣad urvīn cānayaçāsanām ||
- (7) . . . ç Çrīndrāyudha itīritaḥ |
 (8) . . . ti grahaṇe labdhavikramaḥ ||
- (9) . . . rddhau Çivabhaktiparāyanaḥ |
 (10) . . tran tapaḥ kaṣṭaṇ cakāra saḥ ||
- (11) . . . m aiçan niṣkalaliṅgataḥ |
 (12) . . . santūnāmnī [p]ure mudā ||
- (13) çrīmallīṅgapureçvare |
 (14) . . . ç'ca devaṃ Çrī-Çikhareçvaram ||
- (15) . . . hākhyo yaç Çrī-Rājendravarmanṇaḥ |
 (16) . . . r llabdhārājyaśya dhīdhanāḥ ||
- (17) . . . prajā , . . tatpare |
 (18) . . . gā kṛtau kaliyuge tadā ||
- (19) Harivāso mahāyaçāḥ |
 (20) praçastam sthāpitam tadā ||
- (21) nṛpaçāsanakalpītām |
 (22) yāvac candrārkkabhā[h] sthitaḥ ||
- (23) man toy kalpanā dau ta . . ka svabha . . .

Tranche.

- (1) neḥ liṅga neḥ nā .. (2) paṃnvas tak .. (3) h kamra[t]e-
 (4)ñ [ni]ṣkala .. ai (5) sthā mok (6) gi neḥ sru (7)k .. uy
 daut (8) ste[n] liṅgapurama (9) gi drañ rājya dhū[li] jeñ vrah]
 (10) kamrateñ añ (11) rmmadeva.. . . (12) kamsteñ (13) nivedana leñ
 vvaṃ (14) p trap vvaṃ āc ti (15) prasāda.. . . .

VI

BANTĀY KDĒI

(K. 532, Est. n. 363-64.)

Lorsqu'on pénètre dans le temple de Bantāy Kdēi par la porte Est de l'enceinte extérieure et qu'on suit la chaussée qui mène à la troisième enceinte, on laisse à droite un sanctuaire en latérite à quatre ouvertures, chacune précédée d'un avant-corps de grès ⁽¹⁾. En dégageant ce petit temple au mois de février 1922, M. Marchal a trouvé renversées devant la porte intérieure Ouest deux pierres taillées sur une face en colonnettes hexagonales, qui formaient évidemment l'encadrement de cette porte. L'une et l'autre pierre offre cette particularité singulière de porter une inscription sur le revers opposé à la face sculptée. Il en résulte qu'on a utilisé dans la construction de ce temple d'anciens piédroits qui ont été retaillés pour servir à leur nouvelle destination. Ils ont respectivement 1^m 80 et 2^m de long, sur 0^m 40 de large et 0^m 17 d'épaisseur. L'un des deux est cassé en trois morceaux.

Sur le piédroit Sud se lit le début d'une inscription. L'auteur invoque Çiva, Umā, Bhārati et le Çivaliṅga d'Aninditapura. Il fait ensuite l'éloge d'Indravarman I^{er} (799-811 çaka), de son fils Yaçovarman et du fils de celui-ci Harṣavarman I^{er}. Le texte, incomplet de la fin, comprend 37 lignes à peu près entières et 5 lignes très mutilées ou entièrement illisibles, en tout 42 lignes.

Le piédroit Nord, qui fait suite au premier, est au contraire incomplet du commencement : il contient de simples traces de 3 lignes, 3 autres réduites à quelques mots et 44 à peu près intactes, en tout 50. Il commence par une liste de fondations pieuses faites par un personnage dont le nom a disparu, mais dont le disciple (*antevāsin*) se nommait Çivācārya.

Ce Çivācārya, auteur de notre inscription, est évidemment le même que celui du temple de Vat Thīpdēi ⁽²⁾. M. Cœdès a identifié, d'autre part, celui-ci avec le Çivācārya de Sdok Kak Thom, bien que les deux sources lui attribuent un *vaṃṣa* différent ; mais on sait que ces divergences apparentes s'expliquent sans difficulté ⁽³⁾. Cette thèse ne soulèverait donc aucune objection, si elle n'avait pour conséquence de donner à Çivācārya une vie d'une longueur démesurée.

⁽¹⁾ E dans le plan de Lajonquière, *IK*, III, 200 et 208.

⁽²⁾ Voir G. Cœdès, *Les deux inscriptions de Vat Thīpdēi*, dans *Mélanges Sylvain Lévi*, p. 213 sqq. : A, VI-XIII ; B, XI.

⁽³⁾ V. mes *Notes d'épigraphie*, *BEFEO*, XV, II, 54-55.

En effet, il fut d'abord hotar d'Īṣānavarman II (c. 840-850), ce qui permet de placer sa naissance vers 820 au plus tard. Il exerça ensuite les mêmes fonctions sous les rois suivants, depuis Jayavarman IV jusqu'à Rājendravarman. A la mort de ce dernier (890), il aurait eu 70 ans : rien n'empêche qu'il lui ait survécu et qu'il ait été hotar de Jayavarman V. Mais où son *cursus* devient inquiétant, c'est que, d'après Sdok Kak Thom, LX, il vivait encore, et sans doute toujours dans les fonctions de hotar royal, sous le roi suivant Sūryavarman I (924-971), à l'avènement duquel il aurait eu au moins 104 ans ; et rien ne prouve que les fondations qu'il fit alors datent de la première année du règne. Une telle longévité est assurément extraordinaire, et peut-être ne faut-il pas exclure a priori l'hypothèse de deux Çivācārya, l'un petit-neveu de Çikhāçiva, hotar des rois Īṣānavarman à Rājendravarman (Vat Thīpḍēi, Bantāy Kḍēi), l'autre petit-neveu d'Ātmaçiva, hotar de Jayavarman V et de Sūryavarman I (Sdok Kak Thom).

Qui était ce guru de Çivācārya dont l'inscription glorifie longuement les bonnes œuvres ? On peut l'identifier avec une certaine vraisemblance. Notons d'abord que le panégyriste commence par l'éloge des rois successifs depuis Indravarman (799-811) jusqu'à Harṣavarman I (c. 840), sans qu'on puisse dire, en raison des lacunes du texte, si celui-ci était le dernier de la liste. Cette énumération est évidemment celle des rois sous lesquels le guru de Çivācārya remplit les fonctions de hotar. Quant à Çivācārya lui-même, il fut hotar des quatre rois suivants, depuis Īṣānavarman II († 850) jusqu'à Rājendravarman (866-890). Or ce Çivācārya était petit-neveu de Çikhāçiva, hotar d'Indravarman et de ses successeurs jusqu'à Īṣānavarman (1). Il est donc probable que c'est de Çikhāçiva qu'il est question dans la première partie de notre inscription.

Les fondations faites par le maître de Çivācārya sont les suivantes :

<i>Situation</i>	<i>Nature de la fondation.</i>
Yaçodharapura	1 liṅga (?)
Bhadrāçrama	1 liṅga
Bhadrāvāsa	2 liṅgas, 1 statue de Bhārati
Çivaparvata	3 liṅgas
Bhīmapura	1 liṅga
Amoghapura	2 liṅgas
Aninditapura	2 liṅgas, 1 statue de Bhīma (?)

(1) Voir G. Cœdès, *loc cit.*

Liṅgapura.	}	āçramas
Çambhupura.		
Çivapura.		
Vakakākeçvarapura.		
Pañcaliṅganilaya.		
Kṛtajña.		
Rudraparvata.		
Jalāṅgeçvarapura.		
Vāditrapura.		
Siddheçvarapura, aux 2 Çivapāda de l'Est et de l'Ouest. . .		
...devāçramadeça.		
Campeçvaradhāman.		
Puṇḍarīkākṣadhāman.		
Padmanābhanilaya.		
Liṅgapura-rudrāṇī-dhāman.		
Sthirapaṭṭana et ailleurs.		

Par Çivācārya lui-même, sur l'ordre de son guru, Brahmā et Viṣṇu furent érigés ici (*atra*), au Sud et au Nord.

L'érection de ces deux statues est l'objet propre de l'acte. Les deux piédroits ayant été réemployés, il est impossible de dire où ils se trouvaient primitivement ; mais on peut croire qu'ils n'ont pas été amenés de loin et qu'ils faisaient sans doute partie d'un temple situé dans la banlieue Est d'Aṅkor Thom.

L'inscription, qui ne porte pas de date, a probablement été gravée sous le règne de Rājendravarman (866-890 ç.).

TEXTE

A

- I. (1) namaç Çivāya yatpādakuçeçayarajo rajah |
(2) tridaçatridaçārīndra-çiromaṇḍāramaṇḍiram ⁽¹⁾ ||
- II. (3) jejiyate mvujākṣeṇa yasya tejo tidurjjayam |
(4) dāityadarppendhanoddāha-dhūtadhūmadhvajāyate ||
- III. (5) [tā]mrapādanakhāgrāni ⁽²⁾ pāntu vaḥ padmajanmaṇaḥ |
(6) nirastāçeṣarāgasya vartmānīva hṛdālayāt ||

(1) *Corr.* mandāra-mandiram ou *plutôt* maṇḍalamaṇḍitam.

(2) *Corr.* nakhāgrāni. La confusion des dentales et des cérébrales est ordinaire dans toutes ces inscriptions.

- v. (7) namāmy Umām mukhaṃ yasyās smitam Īcasya darṣane |
 (8) pūrṇacandrāyate candra-khaṇḍaṃ mūrdhnaiva ninditum ||
- v. (9) sarvatra vyāpinīm vande Bhāratīm bhūribhāratīm |
 (10) [su]dhāvanapūrṇendukalām (¹) pīyūṣavarṣiṇīm ||
- vi. (11) vande Çrī-Çivaliṅgākhyam Çaṅkaram viçvaçaṅkaram |
 (12) aṇimādiguṇānindyam Aninditapurāspadam ||
- vii. (13) babhūva bhūbhṛtām bharttā Çrīndravarmmaridurijayah |
 (14) Çrīkamvujendra. ||
- viii. (15) nirjītaçeṣate[jasā] me [k]v[ā]gniḥ kevalo drutaḥ |
 (16) [vi]līna iti yattejo diṣo gān mārḡgaṇād iva ||
- ix. (17) [dhāu]tair iva yaçoratnais sadā dānāmvudhārayā |
 (18) [vi]çuddhair yasya hāriṇyo bhavanty adyāpi dikstriyah ||
- x. (19) kutra kāntir Anaṅgasya dagdhasyeyam bhaved iti |
 (20) tatsthirāçritaye dhātṛa durddharṣo yo nunirmame ||
- xi. (21) [bhi]nnebhakumbhato yena muktā sāṣṡgvisāritā[h] |
 (22) [sara]ktacandanajalā puṣpavrṣtir ivāhave ||
- xii. (23) tasya putro jagadgītaguṇo rājā dharābhujām |
 (24) Çrī-Yaçovarmmanāmābhūd aridviradakesarī ||
- xiii. (25) . . lavāle yatte[jo]naladagdhadviḍindhane |
 (26) . . yaçodrumo rūḍhaç chādayaty akhilañ jagat ||
- xiv. (27) . . nayuddhānale çastradhūme sṛksarppirujjvale |
 (28) . . ripuyaçohavyam sthāpitās svayaçomarāḥ ||
- xv. (29) [yad]arībhendrakumbhebhya muktam mauktikam āhave |
 (30) [di]gdigdrutāyā yatkīrtter hārajālam ivāgalat ||
- xvi. (31) [kā]māṅgapratimasvāṅga-dahanāçaṅkayeva yaḥ |
 (32) . . drasahajasauhārdḍam sudhāvdhau hṛdaye vyadhāt ||
- xvii. (33) tasya sūnur anūnaçrīç çrītrivikramavikramah |
 (34) [Çrī-]Harṣavarmmanāmāsīd adhīço çeṣabhūbhujām ||

- xviii. (35) dañiçvaraçiro-viçadopāçraya[m] yaçaḥ |
 (36) tajagad yasya Gaṅgāvāriva rājate ||
- xix. (37) hlādini vibhrad āsamudralasattaraḥ |
 (38) çiṣṭakalāḍhyo yas tuhināñçur ivāparaḥ ||
- xx. (39) indraç Çrīdharah padmalocanaḥ |
 (40) hur ivāparaḥ ||
- xxi. (41-42) *Traces de 2 lignes.*

B

- xxii. (1-2) *Traces.*
- xxiii. (3) bhyas tebhya[s] |
 (4) n māninam avā[pa] yaḥ ||
- xxiv. (5) dridvyañçe mū[l]odaye |
 (6) . . ka talākṣiḡha(ṭa)ço ṅgaṇā ||
- xxv. (7) [çu]ddha-Yaçodharapure sthāpayit[v]edam aiçvaram |
 (8) [sa] Çrī-Bhadrāçrame bhūyo liṅgam anyad atiṣṭhipat ||
- xxvi. (9) [Bha]drāvāse sa liṅge dve Bhāratīpratimām api |
 (10) Çivaparvvataçrṅge pi liṅgatrayam atiṣṭhipat ||
- xxvii. (11) liṅgam Bhīmapure moghapure liṅge ca sa vyadhāt |
 (12) liṅgaikāñçau sabhīmārccāv Aninditapure punaḥ ||
- xxviii. (13) liṅgapure Çambhupure Çivapure pure |
 (14) Vakakākeçvarapure vidadhe çrīmadāçramān ||
- xxix. (15) [sa] Pañcaliṅganilaye Kṛtajñe Rudraparvvate |
 (16) [Ja]lāñgeçvaravāditra-purayor āçramān vyadhāt ||
- xxx. (17) çrīmat-Siddheçvarapure prākpraiyacchivapādayoḥ |
 (18) . . devāçramadeçe pi cakāra çrīmadāçramān ||
- xxxi. (19) Çrī-Campeçvara-dhāmnī Çrī-Puṇḍarīkāksadhāmani |
 (20) Çrī-Padmanābhanilaye sa vyadhād āçramān api ||
- xxxii. (21) [sa] Liṅgapura-rudrāñī-dhāmani Sthirapattane |
 (22) anyatra cāçramān pūjā-vidhaye vividhān vyadhāt ||

- xxxiii. (23) tasyāntevāsy abhūd vāgmī sarvvāntevāsinām varah |
 (24) stutānān tadvad ācāryo mīṣām api mahībhṛtām ||
- xxxiv. (25) Āṛiṣṇavarmanṇo yo rho hotā Āṛi-Jayavarmanṇah |
 (26) Āṛi-Harṣavarmanṇo bhūyas tatsūnor Indratejasah ||
- xxxv. (27) vālyāt prabhṛty āvārdhakyāc chaivācaryo pi yo [bhavat] |
 (28) [ṣu]ddhavaīṣṇavavaṇṇyo rthyām Hṛṣikeṣābhīdhām adhāt ||
- xxxvi. (29) naiṣvāsamaṇḍalīn dīkṣān naiṣṭhikācāryyatārppaṇīm |
 (30) Āivācāryyābhīdhānādhyām yo bhiṣekavidhau dadhau ||
- xxxvii. (31) [kr]tsnavyākaraṇe dhītī yo pi vālo dhyaiṅapat |
 (32) . . sūnūn ⁽¹⁾ anūcāno Vācaspatir ivāmarān ||
- xxxviii. (33) [ta]syāsyē saṇhitās sarvvās sarvvajñānottarādayah |
 (34) [sā]rvvajñyam iva ditsantyo tisthirās taṣṭhire dhiye ||
- xxxix. (35) śaddvidvasūpāttabhuvo ⁽²⁾ yaṣ Āṛi-Rājendrarmanṇah |
 (36) [ṣve]tacchatrādibhogādhyām prāpa dolām hiraṇma[yim] ||
- xl. (37) [a]ṣṭācītisahasrartvig-bhājām api mahībhujām |
 (38) y[o] rccanīyatamo Dhaumyah Pāṇḍavānām ivādhvare ||
- xli. (39) [Gi]riṣasyāsyā guruṇā liṅgasya sthāpitasya saḥ |
 (40) yathāvad varddhayām āsa pūjām pūjitalakṣaṇah ||
- xlii. (41) [sa]rvvāṇy uktāni puṇyāni sarvvatraivākarod guruḥ |
 (42) tenāntevāshivaryeṇa sārddham varddhitavuddhinā ||
- xliii. (43) [te]nēmau sthāpitau devau caturāsyacaturbhujau |
 (44) [da]kṣīnottarayor atra guruṣāsanavaritīnā ||
- xliv. (45) [te]ṣu deveṣu dharmmasya mūrtiasyāvasthitasya saḥ |
 (46) [ra]kṣām abhilaṣaṇ sādḥūn vṛavitīti vaco mṛtam ||
- xlv. (47) [dha]rmaṣ catuṣpāt prāg ghrāsaṁ hrāsaṁ prāpyaikapāt
 [kalau |
 (48) [rā]jñām ṣaktitrayeṇāstu catuṣpāt pālitaḥ punah ||

(1) *Peut-être* : rajasūnūn .

(2) *Corr.* śaddvidvasū.

TRADUCTION.

I. Hommage à Çiva, dont les pieds, lotus, ont un pollen sans *rajas*, que rehausse le cercle des têtes des rois des Dieux et des Ennemis des Dieux ⁽¹⁾.

II. Victorieux est le Dieu aux yeux de lotus (Viṣṇu), dont l'éclat invincible a pour étendard la fumée secouée par l'embrasement du combustible qu'est l'orgueil des Daityas.

III. Vous protègent les bouts des ongles des pieds cuivrés de Celui qui est né du lotus (Brahmā) et qui a chassé de lui-même toute passion, — pareils à des pistes sortant de la retraite de son cœur ⁽²⁾.

IV. Je salue Umā, dont le visage, souriant à la vue d'Īṣa, prend l'aspect de la pleine lune, comme pour railler le croissant qu'il a sur la tête.

V. J'adore Bhārati, omniprésente, aux paroles nombreuses, qui fait pleuvoir le nectar des *kalās* de cette pleine lune qu'est sa bouche ambrosienne.

VI. J'adore Çaṃkara, bienfaisant à tous, qui porte le nom de Çrī-Çivaliṅga, qui est sans imperfection sous le rapport de l'atomicité et des autres qualités et qui a pour séjour Aninditapura.

VII. Il était un [roi], chef des rois, Çrī-Indravarman, invincible à ses ennemis. . . roi du Cambodge. . .

VIII. « Par moi, qui surpasse tout autre éclat, le Feu a été mis en fuite : où s'est-il caché ? » Dans cette pensée, et comme pour le chercher, l'éclat de ce roi parcourut tous les points de l'horizon.

IX. Grâce aux purs bijoux de sa gloire, sans cesse lavés par les libations de ses aumônes, les Régions cardinales sont aujourd'hui encore parées de colliers de perles.

X. « Où pourrait être la beauté de l'Amour consumé ? » Ainsi pensa le Créateur, et, pour donner à cette beauté un support solide, il créa ce [héros] inébranlable.

⁽¹⁾ *Maṇḍāra* et *maṇḍira* sont des fautes pour *mandāra* et *mandira*, qui ne donnent d'ailleurs aucun sens acceptable. Il vaut mieux corriger en *maṇḍalamāṇḍilam*.

⁽²⁾ Le *rāga* (rougeur et passion), exilé du cœur de Brahṃā, a laissé de son passage des traces qui sont les ongles rouges de ses pieds.

xi. Des tempes fendues des éléphants il faisait jaillir les perles avec le sang, comme [tombe] dans le sacrifice une pluie de fleurs arrosées de santal rouge.

xii. Son fils, dont les mérites étaient célébrés par le monde, fut le roi des rois Çrī-Yaçovarman, lion de ces éléphants : les ennemis.

xiii. Le feu de son éclat ayant brûlé les ennemis comme du bois sec, l'arbre touffu de sa gloire couvre le monde entier.

xiv. Dans le feu de la guerre, qui a pour fumée les glaives, et qui flamboie de la libation du sang, il offrait la gloire des ennemis en oblation à ces divinités : ses propres Gloires.

xv. Les perles jüillies des tempes des éléphants ennemis ruisselaient comme le collier [rompu] de sa Gloire courant à tous les points de l'horizon.

xvi. Comme s'il eût craint de voir brûler son propre corps pareil à celui de l'Amour, il a placé dans son cœur, océan d'ambrosie, l'amitié innée...

xvii. Il eut un fils comblé par la fortune, vaillant comme Viṣṇu, nommé Harṣavarman, roi de tous les rois.

xviii. Sa gloire ayant pour base brillante la tête du Seigneur et [ayant parcouru] l'univers, brille comme l'onde de la Gaṅgā.

xix. Portant des rafraîchissants, brillant jusqu'à l'océan, riche en *kalās* éminentes. . . . , il était comme une autre lune.

xx. Roi. . . . porteur de la Fortune, ayant des yeux de lotus, il était comme un autre (Viṣṇu).

xxi-xxii.

xxiii. . . . qui obtint le [titre ?] honoré

xxiv. . . . de deux parts dans l'origine du capital (?).

xxv. Dans la ville [pure] de Yaçodharapura ayant érigé ce lîṅga d'Īçvara, il en établit un autre encore à Çrī-Bhadrāçrama.

xxvi. Il érigea à Bhadrāvāsa deux lîṅgas et une statue de Bhārātī, et sur la cime du Çivapārvata trois lîṅgas.

xxvii. Il installa à Bhīmapura un liṅga, à Amoghapura deux liṅgas, à Anindītapura deux parts individuelles de liṅga (1) et une statue de Bhīma.

xxviii. A , à Liṅgapura, à Çambhupura, à Çivapura, à Vakakākeçvarapura il fonda de magnifiques āçramas.

xxix. A Pañcaliṅganilaya, à Kṛtājñi, sur le Rudraparvata, à Jalāngeçvarapura, à Vādītrapura, il fonda des āçramas.

xxx. A Siddheçvarapura, aux deux Çivapādas de l'Est et de l'Ouest, et au . . . devāçramadeça il construisit de magnifiques āçramas.

xxxi. Dans les domaines de Çrī-Campeçvara et de Çrī-Puṇḍarikākṣa, au Padmanābhanilaya, il fonda aussi des āçramas.

xxxii. Dans le domaine de Liṅgapura-Rudrāñi, à Sthirapaṭṭana et ailleurs, il établit différents āçramas pour l'exercice du culte.

xxxiii. Il eut un disciple éloquent, le meilleur de tous les disciples, qui fut également le maître de ces illustres rois.

xxxiv. Celui-ci fut le digne hotar d'Īcānavarman, de Jayavarman, de Harṣavarman et ensuite de son fils [Rājendravarman], aussi glorieux qu'Indra.

xxxv. De son enfance à sa vieillesse, celui qui fut un ācārya çivaïte, issu d'une pure famille vishnuïte, porta le nom bien jus iné de Hṛṣiṇkeça.

xxxvi. Dans la cérémonie de l'ondoiement (*abhiṣeka*), il reçut la consécration (*dīkṣā*) [appelée] *Naiçvāsamaṇḍalī*, qui satisfait les savants émérites, enrichie du nom de Çivācārya.

xxxvii. Versé dans toute la grammaire, ce savant homme, malgré sa jeunesse, instruisit les fils [du roi], comme Vācaspati les dieux.

xxxviii. Sur ses lèvres toutes les Saṃhitās, à commencer par le *Sarvajñā-nottara*, comme désireuses de lui donner l'omniscience, séjournèrent, fidèlement attachées à son esprit.

(1) Je ne sais quel sens exact attribuer à *liṅgaikāṃçau*, dont il faut rapprocher *dvyāñçe* du v. XXIV : peut-être s'agit-il de parts individuelles dans une œuvre pie faite par plusieurs personnes en commun.

xxxix. De Çrī-Rājendravarman, qui prit la terre en *Vasus-ennemis-six* (866), il reçut un palanquin d'or accompagné du parasol blanc et autres distinctions.

xl. Les rois mêmes qui avaient 88.000 prêtres lui donnaient la place d'honneur dans leurs sacrifices, comme les Pāṇḍavas à Dhaumya.

xli. Lui, dont le caractère était révééré, il donna le développement convenable au culte du liṅga Giriça érigé par son guru.

xlII. Toutes les bonnes œuvres énumérées, le maître à la vaste intelligence les fit partout avec son éminent disciple.

xlIII. Par celui-ci, accomplissant les ordres de son maître, ont été érigés ici ces deux dieux, Brahmā et Viṣṇu, au Sud et au Nord.

xlIV. Désirant la [protection] de son dharma incorporé et situé en ces dieux, il adresse aux gens de bien ces paroles immortelles :

xlV. « Dharma, qui avait primitivement quatre pieds, par une décadence progressive, n'a plus qu'un pied dans cet âge Kali. Puisse-t-il, protégé par la triple puissance des rois, avoir de nouveau quatre pieds ! »

VII

PHNOM BÀKHÈN.

(K. 558. Est. n. 416.)

M. Cœdès a publié en 1911 (*BEFEO.*, XI, 396), une inscription découverte par M. de Mecquenem sur le piédroit Est de la porte Nord de la tour centrale du Phnom Bâkhèn (K. 464). Les travaux de dégagement conduits par M. Marchal dans le même monument ont ramené au jour une pierre inscrite, en grande partie effacée, mais dont les parties subsistantes suffisent à la caractériser comme une réplique de la première, avec cette différence qu'elle concerne un autre village (*sruk*) et que, par suite, la liste des serfs du temple n'est pas la même dans les deux documents. Le premier énumère les corvéables du *sruk* Udyāna, district de Purandarapura ; le second ceux du *sruk* Thpal district de Jeñ . . . (1) Nous donnons les fragments de ce dernier texte en comblant quelques lacunes à l'aide d'extraits du premier, mis entre crochets.

(1) Le mot Jeñ était suivi d'un autre nom illisible (cf. Jeñ Chok, Jeñ Gañ, Jeñ Oñ, Jeñ Tarāñ, Jeñ Vnañ).

Il y a lieu de remarquer en outre que la stance sanskrite qui précède le texte khmèr se trouve identique dans la stèle de Kapilapura, au N. E. d'Ankor Vat (*infra*, n° VIII), érigée la même année 890. Cette stèle permet même de suppléer quelques syllabes manquantes sur le piédroit du Phnom Bakhèn ⁽¹⁾.

TEXTE.

siddhi

i. (1) viyadgrahaiçva[ryyaçubhodayaç Çrī-
Rājendravarṃmeçvarasūnur āsīt] |
rājanyavañçāmvara(2)nīrajātī
[rājā jayī Çrī-Jayavarmmade]vaḥ ||

ii. yadvāhu[daṇḍam āçritya yūnāpi Kalinādhunā |,
vṛddha]s sañcālito dharmmo (3) na | skhalaty ekapā[d api] ||

[890 çaka] nu mān vraḥ çā[sana dhūli vraḥ pāda dhūli jeñ vraḥ kamra]teñ
añ Çrī-Jaya(4)[varṃmadeva ta kamsteñ añ Rājakula]mahāmantri nu Caturā-
[cāryya nu mratāñ Çrī Lakṣmīndropaka]pa] pre caṃloñ vraḥ pāñjīy(5) [ta gi
vraḥ saṃphutikā vraḥ kalpana] ya vraḥ çāsana dhūli vraḥ [pāda dhūli jeñ vraḥ
kamrateñ añ Çrī-Ya]çovarmmadeva nu vaçaka ta gi (6) vraḥ saṃphutikā 829 (7)
[. . . nu ni]vedana 3nak ta pamre ta vraḥ [kamrateñ añ Çrī-Ya]çodhareçvara]
ta gi sruk Thpal pramān Je(7)ñ . . .

(Suit la liste des serfs.)

TRADUCTION.

i. Ayant pour heureux commencement les pouvoirs, les planètes et l'espace
(890 çaka), il y eut un fils de Çrī-Rājendravarṃmeçvara, lotus de cette onde
céleste qu'est la race royale : ce fut le roi victorieux Çrī-Jayavarmmadeva ⁽³⁾.

ii. Appuyé maintenant sur son bras, le vieux Dharma, secoué par le jeune
Kali, ne chancelle pas, bien qu'il n'ait qu'un pied.

(1) Stance I c : nīrajātī ; II d : na skhalaty ekapād api. Réciproquement, le pāda
d qui manque à Kapilapura peut être restitué à l'aide de Bakhèn (rājā Çrī-Jayavar-
mmadevaḥ).

(2) Le dernier chiffre a entièrement disparu sur le piédroit ; bien que très effacé
ici, il semble pouvoir se lire 9. La date 829 appartient aux dernières années du règne
de Yaçovarman, dont la fin n'est pas encore exactement fixée.

(3) Jayavarman V (890-923 ç.).

En 890 çaka, il y eut un ordre de S. M. Çrī-Jayavarmadeva au kamsteñ añ Rājakula Mahāmantri ainsī qu'au Caturācārya et au mratāñ Çrī-Lakṣmīndropakalpa, de faire copier le registre des *saṃphuṭikā* (fondations, ordonnances) de S. M. Çrī-Yaçovarmadeva ⁽¹⁾. Aux termes d'une *saṃphuṭikā* [de] 829, il a fait connaître les hommes qui doivent servir le dieu Çrī-Yaçodhareçvara, gens du srūk Thpal, district de Jeñ . . .

VIII .

KAPILAPURA

(Est. n. 428-430)

A 200 m. au delà de l'angle N. E. des fossés d'Añkor Vat, non loin de l'emplacement où fut trouvée la grande stèle n° LXV du Corpus, on a signalé, en mai 1924, les vestiges de trois bâtiments en briques avec encadrements de portes en grès. Dans le n° 1 (bâtiment composé de 2 salles, au N. du groupe), on a trouvé deux morceaux d'une stèle inscrite des 2 côtés (Est. n. 430), correspondant aux parties supérieure et inférieure ; la portion intermédiaire n'a pas été retrouvée.

Il résulte de ce texte qu'en 890 çaka (968 A. D.), l'année même où Jayavarman V succéda à son père Rājendravarman, le nouveau roi chargea le senāpati Virendravarman de faire une fondation (*sthāpanā*) et de la constater par un acte officiel (*praçasta*). Cet acte est notre inscription elle-même. La fondation consistait dans la dédicace d'un temple à un dieu qui, — à en juger par le fait que le lieu de la suprême béatitude est le « séjour de Hari » — devait être Viṣṇu ⁽²⁾. Ce temple s'élevait à Kapilapura, qui est évidemment le nom ancien du lieu où a été trouvée la stèle, au Nord-Est d'Añkor Vat.

Le piédroit S. de la porte E. du bâtiment n° 2 (une salle carrée à l'O. du groupe) portait une inscription entièrement effacée ; un fragment de ce piédroit, ramassé tout près, est mieux conservé (Est. n. 429).

Enfin trois fragments ont été trouvés près de l'ancien emplacement de la stèle d'Añkor Vat (n. 428). Les fragments B et C se raccordent ensemble ; la position du fragment A est douteuse. Tous trois appartiennent à la partie droite d'une stèle dont le texte était écrit sur deux colonnes ; il ne reste qu'un caractère de la colonne de gauche.

(1) Yaçovarman (811- c.832).

(2) Cf. aussi le mot *bhāgavata* (B. in fine) et dans le fragment de piédroit, l. 2 : « Viṣṇur yadaṅghrikamala », « Viṣṇu, dont les pieds-lotus . . . »

I. Stèle.

(Est. n. 430).

TEXTE

A

(Haut)

- i. (1) harir ekārṇṇavād ūrvvīm uddhṛtya jaya — — i
(2) sevitas smṛtimātrena yo dātā padam avyayam ||
- ii. (3) prāpte Kalau kila kalaṅkakalākālāpa-
līḍhañ jagad dūritakārivipad vivṛddhā |
(4) tadbhañjanāt Kajabhavo bhuvi rājabhūyam
svas smāvatārayati Dhūrjaṭipaṅkajākṣau ||
- iii. (5) devyām rājaparamparodayabhuvi Çrīkaṇṭha-Vaikunṭhaya
(6) ekāṅço vasudhādhurām adhikadhīr āvāridher ddhāraṇe |
(7) jāto dhautayaçās samastaguṇabhīd dharmaṁvadātākṛtin
(8) vāggmī Vāsavasakhyalakṣaṇayuto garbheçvaro yo vaçi ||
- iv. (9) [v]iyad-grahaiçvaryya-çubhodayaç Çrī-
Rājendravarṁmeçvarasūnur āsīt |
(10) [rāja]nyavaṇ[ç]ām[v]ara[n]īrajā[t]i
..... || (1)

(Bas)

- v. c-d. (1) viyad-grahaiçvaryya-çake tasmin tadvad adāya sa ||
- vi. (2) tadvāhudaṇḍam āçṛitya yunāpi Kalinādhunā |
(3) vṛddhas sañcālito dharmmo na skhalatv ekapād api ||
- vii. (4) senānyā janyajayinā sa Çrī-Virendravarṁmaṇā |
(5) vandyavīryyeṇa vīrais tan tasmin tadvad adāpayat ||

(1) Ce vers se retrouve dans l'inscription du piédroit de Phnom Bakhén, datée également de 890 (BEFEO., XI, 396), et où le 4^e pada, qui devait être identique dans notre texte, se lit : raja jayī Çrījayavarṁmadevaḥ.

(2) Ce vers se trouve également à Phnom Bakhén, avec la variante yadvāhu.

B

(Haut)

VIII. (1) jvālābhīr ālīḍhaviyadbhīr ūrdhvaṃ
dhūmadhvajair auravam āvṛtāṅgam |
(2) ye laṅghayaṅto bhuvanendraṇānīn
te yāntu yāvad ravirātrirājau ||

IX. (3) āsaṃhṛter Indrapade ramantān
te ye nukurvanti nṛpendraṇānīm |
(4) saputrapautrāḥ punar antakāle
Hareḥ padaṃ yāntu nirāmayan te ||

(5) ekādaçī ket mārgaçira nu māl vraḥ çāsana dhūlī vraḥ pāda dhūlī jeṇ (6)
vraḥ kamrateṇ aṇ Çrī-Jayavarmmadeva ta mratāṇ khlōṇ Çrī-Virendra (7)
[varmma se]nāpāī ve ki ta kamrateṇ aṇ vraḥ guru nu vrāhmaṇācā(8)[ryya]. .
..... n.

(Bas)

(1) mūla bhāgavata pa-
(2) yya oy çāp vvaṃ jā pi māl "nak ta (3)
na pi thve antarāya dau vnek ni. vraḥ çā(4)sana pre thve praçasta pre sihā-
pana āy Kapilapura ||

TRADUCTION.

A

I. Hari, pour avoir retiré la Terre de l'océan universel. . . est adoré par la mémoire seule, lui qui donne le séjour impérissable.

II. Kali, ayant conquis le monde rongé par le faisceau des ruses du péché, la détresse, mère du mal, s'accrut. Pour la briser, Brahmā a fait descendre du ciel sur la terre Çiva et Viṣṇu en qualité de roi.

III. Sur ce sol divin qu'est l'ascension de la lignée des rois est né, pour porter le sceptre de la terre jusqu'à l'océan, [un homme], portion de Çiva et de Viṣṇu, à la gloire pure, possédant toutes les qualités, ayant dans son aspect la blancheur de la Vertu, éloquent, portant les signes de l'amitié d'Indra, souverain né, maître de lui-même.

iv. Ce fut le fils du roi Rājendrarvarman, dont l'heureux avènement eut lieu en *pouvoirs-planètes-espace* (890) ⁽¹⁾. [Lotus] né dans l'onde céleste de la race royale....

(Lacune)

v. . . en cette année çaka *pouvoirs-planètes-espace* (890, il . . ainsi.

vi. Et maintenant, appuyé à son bras, le vieux Dharma, avec son unique pied, ne chancelle pas quand il est secoué par le jeune Kali.

vii. Par le général vainqueur des ennemis, Çrī-Virendrarvarman, dont l'héroïsme est honoré des héros, il lui fit donner ceci de cette manière (?).

B

viii. Là-haut, dans l'espace où les corps sont enveloppés par les feux qui lèchent le ciel de leurs flammes, qu'ils aillent ceux qui transgresseront la parole du roi, tant que dureront le soleil et la lune !

ix. Quant à ceux qui exécuteront la parole du roi, qu'ils se réjouissent jusqu'à la fin du monde dans le séjour d'Indra et qu'au dernier jour ils aillent, avec leurs fils et leurs descendants, au séjour éternel de Hari !

Le onzième jour de la quinzaine claire de Mārgaçira, il y eut un édit de S. M. Çrī-Jayavarmadeva au mratāñ khloñ Çrī-Virendrarvarman, senāpati, et (?) au Vraḥ Guru et brāhmaṇācarya. . .

(Lacune).

. . . . Mūla-Bhāgavata. . . prononcer un vœu pour qu'il n'y ait pas de gens qui . . . pour y mettre obstacle à l'avenir (?). Le saint édit ordonna de faire un *praçasta* et une fondation à Kapilapura.

II. — Fragment de piédroit.

(Est. n. 429).

(1) . . . pāyād apāyapaṭu pā . . .

(2) [Vi]ṣṇur yyad-aṅghri-kamala . . .

(1) Le mot *aīçvarya* est un symbole de 8, à cause de la série des 8 aīçvarya (pouvoirs magiques) : aṇiman, mahiman, prapti, prakamya, vaçitva, içitva, kamāvasāyitva. Cf. inscription IX de Mī-sən (*Notes d'épigraphie*, p. 143) : « tena . . . aṇimadigu-ṇaiçvaryyeṇa ».

- (3) pratyānātau vidadhatī . . .
- (4) dhāmadhi. . .
- (5) āsīd arāti. . .
- (6) Ārindravarmme[çvara]. . .
- (7) . . nādharma . . .

III. — Trois fragments de stèle.

(Est. n. 428, A, B-C).

A

(1) . . . parama . . . (2) . . . r iti viçrutah | (3) Vaçiṣṭharṣir ivāparaḥ | (4) pītaḥ pūrṇṇo pi yo — | (5) yāṃ mahāmaṇitāṃ . . .

B-C

(1) . . . pāyanas sthitah | (2) . . . Yaçodharataṭākake | (3) . . . liṅgāṣṭhā-bhiḥ ca kāray | (4) . . . pe⁽¹⁾ çilātāpādikaṃ — | (5) yayau yasya — — — | (6) koṭiḥ [ma] — — — |

IX

TA TRU

(K. 538, 1-3. Est. n. 371.)

Ces trois fragments, réunis sous un même numéro, ont été trouvés en juillet 1922 par M. Marchal, qui rend compte de sa découverte en ces termes dans son rapport mensuel :

« Une seconde terrasse bouddhique signalée au Sud de l'unique village d'Añkor Thom, Ta Tru ⁽²⁾, a permis de trouver trois petits piliers, dont deux moulurés d'un côté, provenant d'un cadre de baie et portant inscription sur une face. Mais ces piliers, retrouvés dans la terre, et dont deux calaient un *balang*, sont très usés : une des trois inscriptions est presque entièrement illisible ; les autres seront lisibles partiellement. Chaque pilier porte une trentaine de lignes de 0^m 18 de longueur, en caractères d'un centimètre. Il se pourrait que les trois pierres ne fussent qu'une seule inscription qui aurait été sectionnée. »

(1) Seule syllabe subsistante de la première colonne.

(2) Le hameau de Ta Tru se trouve à environ 400 m. au Sud du Bayon, à l'Est de la route.

Cette dernière supposition, pour naturelle qu'elle soit, n'est pas confirmée par l'examen des estampages. Le premier pilier commence par une stance vasantatilakā, le second par une sragdharā ; le texte ne peut donc se suivre de l'un à l'autre. Quant au troisième, il est tellement usé qu'on ne saurait rien affirmer, mais il paraît indépendant des deux autres.

Le premier fragment a perdu la date d'année, mais il est certainement contemporain du second, qui est daté de 900 çaka, sous le règne de Jayavarman V. Tous deux se rapportent à des fondations de Divākara, brahmane hindou, déjà connu par l'inscription de Prāḥ Ēnkosei, dont une stance est ici répétée avec quelques variantes.

I

30 lignes, dont les 2 premières en sanskrit (vasantatilakā), les autres en khmèr.

TEXTE.

(1) vākyāmṛtena pariṣiktaja — — —
 — — — (2) ndravitataikasitātapatrā |
 prādurbhave
 ||

. . . [pūrṇa](3)mī vaiçākha candragrāsa nu mām vraḥ çāsana [dhūli vraḥ pāda dhūli jeṇ vraḥ kamrateṇ aṇ Çrī-Jaya](4)varmmadeva ta steṇ aṇ vraḥ guru pre uy sru[k] (5) aṇ Divākarabhaṭṭa vraḥ kamrateṇ aṇ ni[v]e-
 [dana] (6) jā vraḥ jaṃnnat vraḥ dvijendravidyāçramapa [Di-
 vā](7)karabhaṭṭa | vraḥ çāsana dhūli vraḥ pāda dhūli je[n vraḥ kamrateṇ aṇ
 Çrī-Jayavarmmadeva] . . . (8) . . nivedana vraḥ kamrateṇ aṇ ta ^anauḥ
 [mratāṇ khlo]ṇ Glāṇ mratāṇ khloṇ Çrī-Kṣitīndravarmma (9) . . mratāṇ
 khloṇ Çrī-Virendrādhipati ta [mra](10)tāṇ Çrī-Kavīndrapañḍita steṇ
 aṇ āyatam (11) takathana vār vai khloṇ bhūtāça | nā mām [mra]
 (12) tāṇ Çrī-Dharaṇīndropakalpa steṇ te (13) Thlem gho Çreṣṭha
 gho Kantā gho Saap etc.

(Suit une liste de serfs et de rizières.)

II

Environ 30 lignes, dont les 3 premières en sanskrit.

TEXTE.

- (1) [Kā]lindī yatra punyā pravahati ~ ~ ~ ~ ~
 (2) ~ ~ ~ ~ sahasrādhikanavatikṛtā yatra sā ~ ~ ~ ~ |
 (3) Kṛṣṇaḥ kṛṣṇāhimarddī ditijakulaharaḥ krīḍito vālarūpas
 tatraivābhūt sa devo Divasakāra itikhyātabhaṭṭaḥ sukīṛtītiḥ || (1)

(4) 900 çaka vyar roc mārḡgaçira vudhavāra . . . (3) vraḥ pāda dhūli jeṇ
 vraḥ kamrateṇ añ [Çrī-Jayavarmmadeva] . . . (6) riy sruk vnar ampen vaddas
 tra māt . . . (7) añ stāc dau Çivaloka day vra . . . (8) svam noḥ sruk noḥ
 leṇ jā vraḥ kamrateṇ añ Çrī-Jayavarmmadeva. . . (10) añ vraḥ çāsana
 dhūli [jeṇ]. . . (11) vraḥ guru. . . nivedana vraḥ kamra[teṇ añ]. . . (12). . . .
 sre vraī Chdīn . . . (13). . . pragalbha . . mrateṇ . . ācāryyakula
 (14) . . . nā māt vraḥ çāsana khloñ Grāñ mratāñ (15) . . . vraḥ
 kralā phdam mratāñ khloñ Çrī-Virendrādhi[pati]. . . (16) . . . mratāñ Çrī-
 Jayendravikhyāta vāp (17) steñ Harivarmmaḥ tā thve pāñji vāp vai . .
 (10) devi vāp pik vāp gandhaḥ sruk vnar ampe . .

(Suit une liste de serfs.)

TRADUCTION

I

Baignée de l'ambrosie de la parole . . avec le parasol blanc unique
 étendu . . à l'apparition . .

. . . le jour de la pleine lune de Vaiçākha, [où eut lieu] une éclipse de
 lune, il y eut un ordre de S. M. Jayavarmmadeva au Vraḥ Guru de faire donner
 le pays de au Seigneur Divākarabhaṭṭa. L'ordre de S. M. fut notifié
 au mratāñ khloñ Glāñ, à Kṣitīndravarman, Virendrādhipati, Kavīndrapaṇḍita
 . . au mratāñ Çrī-Dharanīndropakalpa

II

Là où la sainte Kālindī (la Yamunā) roule [ses flots] . . . où . . . faite
 par 1090 . . . où Kṛṣṇa, vainqueur du serpent noir, destructeur des Daityas,
 joua dans son enfance, là naquit ce deva, le glorieux Divasakarabhaṭṭa.

(1) Cette stance reproduit avec quelques variantes celle de Prāḥ Ēnkosei, B, 28
 (ISCC., p. 88), d'après laquelle nous avons restitué le texte des 2 derniers pādas.

900 çaka, le 2 de la lune décroissante de Mārgaçira, le jeudi, S. M. Çrī-Jayavarmadeva . . . le pays de Vnar Ampen . . . le roi qui est allé au Çivaloka (1) demander ce pays S. M. Çrī-Jayavarmadeva . . . l'ordre de S. M. . . . au Vraḥ Guru . . notīfia au seigneur . . . les rizières de Vrai Chdiñ Et il y eut un ordre du khloñ Grāñ le mratāñ khloñ Çrī-Virendrādhīpati . . . le mratāñ Çrī-Jayendravikhyāta, le vāp . . . le steñ Harivarma, qui fit le registre, le vāp Vai, etc.

X

PHIMĀNĀKĀS.

(K. 485. Est. n. 241)

Le dégagement du soubassement du Phimānākās, exécuté en 1916 par M. Marchal, a révélé « que le dallage inférieur semble avoir été remblayé sur une épaisseur variant de 0 m 80 à 1 m 40 par une sorte de bétonnage à sec composé de latérite pilonnée. . . La borne inscrite sur ses quatre côtés et retrouvée en face du piédestal Nord de l'escalier Est, était en quelque sorte encastrée dans ce bétonnage, d'où les mutilations et fissures qui endommagent les inscriptions. » (2)

Cette stèle était inscrite sur les quatre côtés, à raison de 52 lignes pour les trois premières faces, 44 pour la quatrième. Il en subsiste une partie seulement : le texte des 4 faces est brisé en 70 fragments environ, que M. Marchal a rajustés d'une manière qui paraît très probable. C'est cet arrangement que nous avons pris pour base de notre étude.

Les faces A et D sont à peu près intactes. La face C a perdu presque entièrement sa partie gauche : il en résulte que la plupart des hémistiches sont amputés de leur premier pāda, ce qui donne naturellement un sens assez incohérent. De la face B il ne reste que des débris.

Comme l'avait déjà reconnu M. Cœdès (*BEFEO.*, XVI, III, 58, n. 1), cette inscription, entièrement rédigée en sanskrit, appartient au règne de Jayavarman VII (1181 — 1201 A. D.) et commémore les fondations religieuses faites par une princesse. Nous pouvons ajouter à ces données générales quelques précisions, bien que l'état fragmentaire du texte laisse subsister bien des doutes.

(1) Rājendravarman.

(2) H. MARCHAL, *Dégagement du Phimānākās*, dans : *BEFEO.*, XVI, III, 64.

Après le panégyrique de Jayavarman VII (st. I-XXIX) commence celui de sa première reine (*agradevī*), dont le nom disparu finissait par *devī*. Suivant toute probabilité, ce nom se trouve complet à la st. XCVI : Jayarājadevī. Elle mourut avant son époux, et le roi épousa sa sœur aînée, Indradevī, (XCIV — XCV), par qui fut rédigée notre inscription (CII).

Les seuls faits historiques mentionnés dans ce document sont une expédition de Jayavarman VII à Vijaya (c'est-à-dire au Champa, dont Vijaya [Binh-dinh] était la capitale depuis 988 A. D.), et l'invasion du Cambodge par le « présomptueux » roi du Champa, Jaya Indravarman, qui fut suivie de la conquête de Vijaya par les Cambodgiens. Il est fait, en outre, allusion à une victoire antérieurement remportée sur le Champa par Yaçovarman, qui arracha au roi de ce pays le trône et la vie : apparemment pour établir un contraste entre cette sévérité et la mansuétude de Jayavarman VII.

Tout cela s'accorde assez mal avec ce que nous apprenons par ailleurs sur les relations du Champa et du Cambodge.

En ce qui concerne Yaçovarman, nous savons qu'il fit en effet une campagne au Champa ; mais, loin d'avoir ôté à son adversaire le trône et la vie, il fut contraint à une retraite précipitée et ne dut son salut qu'au dévouement de quelques uns de ses fidèles ⁽¹⁾.

Quant aux événements qui amenèrent la conquête du Champa au XII^e siècle, ils se présentent de la façon suivante dans les inscriptions chames combinées avec les sources chinoises ⁽²⁾.

En 1190 A. D., à la suite d'une agression du roi du Champa, Jaya Indravarman, contre le Cambodge, le roi de ce dernier pays, Jayavarman VII envoya contre l'Etat voisin une armée sous le commandement d'un prince cham réfugié à sa cour, Vidyānandana. Celui-ci s'empara de Vijaya, fit prisonnier Jaya Indravarman, qu'il envoya au Cambodge, et le remplaça par le prince In, beau-frère du roi du Cambodge. A la suite de luttes assez confuses, le Champa tomba dans la dépendance du Cambodge, qui ne l'évacua qu'en 1220.

Il résulte de ces textes que Jayavarman VII n'alla jamais en personne guerroyer au Champa ; or notre inscription (LXV) nous dit qu'il « revint de Vijaya ». L'expédition dans laquelle Jaya Indravarman, « transportant son armée sur des chars », entre sur le territoire cambodgien, pourrait être l'agression de 1190 ; mais, à supposer que le roi du Champa ait alors vraiment envahi le Cambodge — ce qui n'est pas dit ailleurs, — il est certain qu'il n'y fut point tué, comme le prétend la st. LXIX. Il faut nous borner pour l'instant à signaler ces contradictions apparentes, en faisant toutes réserves sur les données qui semblent résulter d'un texte aussi mutilé que celui de la stèle du Phimānākās.

(1) Inscription de Bantāy Čhmār, K. 227 ; AYMONTIER, *Cambodge*, II, 345.

(2) G. MASPERO, *Le Royaume de Champa*, p. 222 sqq.

La chronique de la famille royale s'enrichit, grâce à ce document, de quelques faits nouveaux.

La première reine de Jayavarman VII se nommait probablement, comme on l'a vu plus haut, Jayarājadevī. Elle était fille d'un brahmane (C), dont le nom a disparu, et de Rājendralakṣmī. Elle mourut à une date non spécifiée, mais postérieure à la conquête du Champa, c'est-à-dire entre 1190 et 1200. Elle avait reçu son éducation de sa sœur aînée Indradevī. Celle-ci, bouddhiste fervente, aussi savante que belle, enseigna la science sacrée dans les couvents de Nagendratuṅga, de Tilakottara et de Narendrācrama, où le roi apprécia ses talents et la choisit pour l'élever à la dignité de première reine à la place de sa sœur. Il nous est possible d'apprécier sa connaissance du sanskrit et son talent d'écrivain, puisque le *praçasta* gravé sur la stèle du Phimānākās est son œuvre (CII).

Il nous reste à mentionner un personnage que le texte décousu de l'inscription ne nous permet pas d'identifier avec certitude. C'est un certain Indravarman, qualifié de *Lavodayeça*, « Seigneur de Lavodaya », avec jeu de mots sur Lava, fils de Rāma (LVII). Comme il voulait pratiquer la vie ascétique, la reine Jayarājadevī l'en détourna « pour éviter le défaut de répétition », c'est-à-dire de recommencer ce que la reine elle-même avait déjà fait. Ceci ne peut s'appliquer qu'à un très proche parent, fils ou frère. Nous savons que Jayavarman VII eut pour successeur Indravarman [II], qui peut avoir été son fils et celui de Jayarājadevī. Il n'est pas impossible que ce soit lui qui figure dans la strophe LVII ; mais il faut pour cela admettre qu'il portait, comme prince héritier, le même nom que comme roi sacré, ce qui est peu conforme à l'usage. Une autre hypothèse consiste à faire de lui non le fils, mais le frère de Jayarājadevī ; et, dans ce cas, ne serait-il pas le même que ce prince In (= Indravarman ?), *beau-frère de Jayavarman VII*, que les armes cambodgiennes mirent sur le trône du Champa peu après 1190 ?

Provisoirement donc, les données généalogiques de notre inscription se peuvent résumer ainsi :

X, brahmane, épouse

Rājendralakṣmī.

Jayavarman VII, épouse

<hr/>	
2° Indradevī, aînée.	1° Jayarājadevī, cadette.
Indravarman, Lavodayeça, fils ou frère de Jayarājadevī.	

Du point de vue géographique, l'inscription apporte peu de renseignements nouveaux. En dehors du Cāmpa (*sic*) et de sa capitale Vijaya, du Cambodge (Kambujadeça) et de sa capitale Yaçodharā, elle nomme quelques villes ou villages où furent faites des fondations :

Vimāya = Phimai (Siam, Nakhon Raxasima, *IK.*, n° 447).

Prthvadri, probablement identique au Pṛthuçaila, siège d'un célèbre temple de Çiva où le senāpati Saṅgrāma fit des dons (Prāḥ Nòk).

Jayakṣetra = Baset, Battambang (Aymonier, C., II, 294 sq.).

Madhyādri, peut-être équivalent sanskrit de Vnam Kantāl, le Bayon (BEFEO., XV, II, 89).

Çivapura, peut répondre soit au Phnom Bàyàñ, province de Trāñ (Aymonier, I, 164), soit au Phnom Sandak, prov. de Promtep (*ibid.*, 390).

Dantiniketana, « séjour des éléphants ». Cf. *Gajapura*, dans l'inscription de Prāḥ Nét Prāḥ, Battambang (*id.*, II, 322).

Aucune identification ne peut être proposée pour Dharmakīrti, Lekha, Dṛḍha et Çrī-Sarasvatīpūrva.

Ces fondations sont les unes bouddhiques, les autres çivaïtes, nouveau témoignage de la coexistence pacifique des deux cultes :

Temples bouddhiques :

Pūrva Tathāgata.

Sugata Çrī Jayaçrī.

Buddha non spécifié (st. LXXXVIII).

Nagendratuṅga.

Tilakottara.

Narendrāçrama.

Temples çivaïtes :

Bhadreçvara, non localisé.

Campeçvara de Vimāya.

Çiva de Pṛthvadri.

Çiva de Jayakṣetra.

Dieu de Madhyādri.

Il faut noter, au point de vue religieux, l'importance extrême attribuée à l'ascèse, *tapas*, — ce qui est une conception plus brahmanique que bouddhique, — et la place que peuvent tenir les femmes, non seulement dans les sciences profanes, mais même dans l'enseignement de la doctrine : Indradevī, professeur en chef dans un temple bouddhique, en est un exemple éclatant. Le bouddhisme pratiqué au Cambodge à l'époque de notre inscription est toujours celui du Mahāyāna, sans trace de tantrisme et avec prédominance du culte de Lokeçvara. Ce bodhisattva est invoqué ici avec référence spéciale à son rôle de cheval Balāhaka sauveur des naufragés. On sait qu'une magnifique statue de ce cheval céleste a été trouvée au sanctuaire de Nāk Păn, au Nord d'Añkor Thom, ce qui établit la persistance de cette croyance du IX^e au XII^e siècle (1).

(1) Cf. L. FINOT et V. GOLOUBEV, *Le symbolisme de Nāk Păn*. BEFEO., XXIII, 401.

Enfin il est intéressant d'apprendre qu'à la cour cambodgienne, à la fin du XII^e siècle, les danseuses royales (*narttakī*) représentaient des sujets tirés des Jātakaṣ.

Les mètres dans lesquels est rédigée l'inscription sont les suivants :

Indravajrā, Upendravajrā, Upajāti : vers I, III-V, VII-IX, XXIX-XC, XCVI, C ;

Vaṃṣastha : II, XCVII-XCIX ;

Vasantatilakā : VI, XCV, CI, CII ;

Çloka : X-XXVIII ; XCI-XCIV.

A

- i. (1) Çrīdharmmakāyaṇ janayan yā ekas
sa — ~ (1) nirmāṇatanuṇ caturdhā |
(2) bhīno dhimokṣais sugatādīdhāmyāt
sādhyā ~ — dde jagad ekakāyam ||
- ii. (3) jināya ṣākyeṣvarasarvvavedine
yathārtha — — ~ date prakurvate |
(4) jagaddhitam saṃgham abhedyamānasam
tribhinna — — ~ phalātmane namaḥ ||
- iii. (5) Lokeṣvaro lokahitānulomo
lokān sva — — ~ — — ~ dhad yaḥ |
(6) Vālāhakāṣvo vdhigatāvahaṣ ca
nānāpa — — suta[rām vi]bhāti ||
- iv. (7) bhoktuṃ bhuvam Çrī-Dharaṇīndravarmma-
devodbhavaṣ Ç[rī]-Jayavarmmadevaḥ |
(8) sa mātari Çrī-Jayarājacūdā-
maṇau Ja[yā]dityapu[r]e[ṣva]rāyām ||
- v. (9) vedāmvaraikendubhir āptarājyo
vitto ya[ṣo]bhis sa narendravaryyaḥ |
(10) kalaṅkamuktendukalābhīrāmair
mmuktā ~ — — r (2) iva dīgvadhūnām ||

(1) *Suppléer* : saṃbhoga°

(2) *Peut-être* : muktākālāpair.

- vi. (11) vidviddvipendravānītonnatadantasandhes
so [p]y aspr̥ṇan raṇaratau kṣaṇapātītāriḥ |
(12) yo nāpatat sukham alaṃ ramaṇīn navoḍhām
saṃprāptavān īva vihīnakalāvakācām ||
- vii. (13) viṣoṣya dṛṣṭidviṣatām hṛdambu-
rāṇīm kṛtī yo janamānasāni |
(14) saṃpūryya lokārthavidhānadīpta-
tr̥ṣṇāgnitaptas sma samādhicete ||
- viii. (15) jītvā Smaraṃ yas svavapurguṇena
kāntena kāntāhṛdayaṃ praviṣṭaḥ |
(16) nūnaṃ smarasyāspadam ity avekṣya
tasyāpi — ī prati sābhilāṣaḥ ||
- ix. (17) manoḥvayor yasya jīnaprayāṇe
vi — ~ — — ~ tator na bhedaḥ |
(18) bhedo tidūran nagarāgame tu
— — ~ — — puram āpad aṇvaḥ ||
- x. (19) sūtrajño yas samāhārād asa. . . . ~ — sane |
(20) sādḥūpakāribhāvāc ca sūtraka. . ~ — hasat ||
- xi. (21) Lakṣmyākṛṣṭo mado yasya vidyayā va ~ — ~ aḥ |
(22) tejasā sa ghṛṇeneva nīto hasty a ~ — ~ kān ||
- xii. (23) ūrdhvam ūrdhvaṅgatā yasya kīrttimālā [prabhā]svarā |
(24) vabhau mūḍhendriyān devān vodhayantīva — ~ yān ||
- xiii. (25) sahasradarṇaṇaḥ prāpto lokapālai ~ — ~ taiḥ |
(26) tejonujena yo duṣṭadaityeṣu dama[naṃ vya]dhāt ||
- xiv. (27) vṛṣapriyo mahākṣetra-vījāropasamuts[uka]ḥ |
(28) kṣetribhūtām bhuvān cakre yo dordandava[lai]r dṛḍhaiḥ ||
- xv. (29) yasya prajāpateḥ ṛṇyā sthityā supra.i — ~ raḥ |
(30) vedho-manubhyām ādhikyaṃ sakalām e. i — ~ — (1) ||
- xvi. (31) nivandhya yaḥ kṛtayugaṃ goṣu kṛ. . . ~ — — |
(32) karkaṣaṃ yugaṃ utsṛjya kṣetra. . . . ~ — āt ||

(1) *Peut-être* : sakalā medinī gata.

- xvii. (33) anekograpurañ jītvā daya[yā].. ~ — — — |
 (34) ruṣā dahantan tripurañ. jabhā ~ — ||
- xviii. (35) kīrttir dikṣu svayaṃ yātā patyuh. . . . ~ — — — |
 (36) ṣṛis satsv anujñayā yo syāḥ kīrttyā. . . . ~ — — — ||
- xix. (37) dhvastabhūbr̥cchiroratnadyutiḥ pādana — — — (1) |
 (38) bhāsvān svabhāsā yo rkendu-dīptaṃ merum ivāha[sat] ||
- xx. (39) vaṣṭikṛtākṣas sadrājyo duryodhananṛpāga — |
 (40) ukto Yudhiṣṭhirāc chreṣṭho yo lalajja natānanah ||
- xxi. (41) sraṣṭuh kāmo bhirāmo pi sahāyo me pi marmmabhit |
 (42) itīva vītamāyo yaḥ sṛṣṭaḥ sraṣṭrā manoramah ||
- xxii. (43) tyaktāstravittavṛṇḍasya yathārthan dviṣādarthiṣu |
 (44) tṛptir na yasya dadṛ[ṣ]e yathaiśān dikṣu dhāvatām ||
- xxiii. (45) dravīkṛtya dviṣatkamsaṃ devavimve nidhāya yaḥ |
 (46) devarūpasthitim kurva[n] ~ — vyadhāt ||
- xxiv. (47) virodhapaṇame raktai. r upasthitaḥ |
 (48) yuyutsudaityair yuddham yo jabhā[rai]va harim sadā ||
- xxv. (49) sarvvakṣmām rakṣayan puṇyaiḥ puruṣāyuṣamānuṣām |
 (50) na kevalaṃ Kalim sarvvān yuyutsūn api yo jayat ||
- xxvi. (51) bhūmir bhūryyātapatre pi pūrvvarāje titāpabhāk |
 (52) citram ekātapatre yad yadrāje tāpam atyajat ||

B

xxvii-LII. — De la face B il ne reste que des fragments qui ne donnent aucun sens suivi : notons seulement les quelques détails qu'on peut en dégager.

Les lignes 1-6 contiennent la fin du panégyrique de Jayavarman VII : il y est loué pour sa piété, qui se manifestait par des sacrifices et des fondations de temples.

(1) *Peut-être* : nakhāṇṣubhiḥ

A la ligne 7 commence l'éloge de la première reine (*agradevī*), dont le nom a disparu, à l'exception de la finale *devī* : on peut supposer que ce nom revient à la ligne 31 de la face D : ce serait Jayarājadevī. Elle était distinguée par sa beauté (*saundaryya*), par la grâce de ses sourcils et de ses yeux (*bhruvoṣ ̣riyā, netrạ̣riyā*).

Aux lignes 13 et suivantes, il est question de son père et de sa mère (*pitā, mātā*). Le nom du premier est incertain : on lit l. 13 : *̣rīJa...* et l. 14 : *Rudravarmma* : peut-être cela signifie-t-il qu'il était fonctionnaire de ̣rī-Jayavarman et appelé Rudravarman. Quant à sa mère, il paraît bien résulter des lignes 16-17 que son nom était Rājendralakṣmī.

A la ligne 19 on voit apparaître le nom *Cāmpa*, et à la l. 23 celui du roi ̣rī-Jaya [varman] : c'est sans doute de ce dernier que la l. 25 dit qu'il parcourut un chemin pénible (*mārggaṃ durāpaṃ... carato*), et comme dans le même vers apparaît « la mer des armées », on peut croire qu'il est fait allusion ici à l'invasion du Cambodge par le roi du Champa Jaya Indravarman IV en 1190, invasion dont il sera du reste parlé plus loin (face C, l. 31).

Lignes 28 et 30, il est question de son ascétisme (*tāpas*) et de sa conduite vertueuse (*sādhuvṛtti*).

Le début de la l. 42 (*̣rī Indra...*) nomme peut-être sa fille Indradevī.

La l. 49, où il est question de Sītā retrouvée par son époux et ensuite séparée de lui, fait peut-être allusion à la mort de la reine, explicitement énoncée plus loin (st. XCIV-XCV).

C'est tout ce qu'on peut tirer de la face B.

C

[Sur la face C, la colonne de droite seule est intacte ; celle de gauche est réduite à quelques fragments. Il en résulte que la première moitié de chaque ligne étant ou absente ou très mutilée, il est impossible de trouver dans ce texte un sens suivi.]

LIII. (1)[dhar]mmāgravijam
saṃvarddhyamānaṃ matikālavṛṣṭyā |

(2) karma
phalaṃ samāpad vratakaṛṣitātmā ||

LIV. (3) vra imāvaraṅgī
..... bhānavamyāṃ pathi sā cacāra |

(4) tapaḥ yātā
saṃdaṛṣayantī caritaṃ satīnām ||

LV. (5) tad mado syā
jaṭāvidhānaṃ hṛtavān kareṇa |

(6) n [e]va pakṣaṃ
prākāṣayad yānaṃ upāhiteṣṭam ||

- LVI. (7) gamanaṃ samīpaṃ
jñātvāpi sā vyaktatapaḥ samṛddhyā |
(8) pa prapade
krīyaṃ hi citte mahatāṃ na sampat ||
- LVII. (9) ta [I]ndravarmīnā
Lavodayeṣo Lavavadvīnītaḥ |
(10) tapaḥ carīṣyan
tayā niṣiddhaḥ punaruktadoṣāt ||
- LXIII. (11) tapogravṛ[k]ṣe sunimuttipuṣpaṇ (1)
tāṃ prāpnuvantīm samupetya bhṛtyāḥ |
(12) — yāgamād ādipadañ jananyā
ninyur yathāvad vitatādhvaṣobhāḥ ||
- LIX. (13) [Çrī] Indradev[y] agrabhavānuṣiṣṭā
vuddhaṃ priyaṃ sādhyam avekṣamāṇā |
(14) [duḥkhā]mvutāpānalamadhyavartti
vartmācarat sā sugatasya çāntam ||
- LX. (15) — — kṣacintā gajarūpavuddhaṃ
purā jaṭacchādanam āharantam |
(16) karṣaṇotkaṃ
punar nayaṇtaṃ svapathaṃ vavande ||
- LXI. (17) va jvalantaṃ
vahnīm samikṣyāgnigṛhe tam eva |
(18) teva
vigaṇyamānām agamat susiddhim ||
- LXII. (19) bhyamānaṃ
bhīṣmātikāntaṃ priyam eva sākṣāt |
(20) duḥkhaṃ
sukhāyamānaṃ smaraṇe prapade ||
- LXIII. (21) deçaṃ
bhartrāyatā sparaddham ivāpnuvantī |
(22) bhāsā
sandarçitātmā kṣiidevateva ||

(1) *Corr.* sunirmukti.

- LXIV. (23)
 puṇyena sā bhartṛnitāntabhaktyā |
 khāni
 (24) çaçvad yayāce pranidhānaçaktyā ||
- LXV. (25) rṣer
 bhr̥tyena rājyodayatatpareṇa |
 (26) — — ~ tatyāçu narādhipa — —
 rājopakurvvan Vijayān nivṛttaḥ ||
- LXVI. (27) — — ~ to py āhṛtajīvarājye
 prāk Chrī Yaçovarmmanṛpe tu tena |
 (28) — — ~ kāro duritātigurvyās
 trāṇe bhuvah kalam udikṣya tasthau ||
- LXVII. (29) — — ~ veva pratilabhya yatnair
 nāthaṃ çramān tyaktavati sudivyā |
 (30) — — ~ riṣyantam iman nimagnām
 āpatpayodhau kṣitim abhyakāṅkṣat ||
- LXVIII. (31) — — va sa Çrī Jaya Indravarmmā
 Campeçvaro Rāvaṇavat pramattaḥ |
 (32) — — ~ bhānau rathanīta[sai]nyo
 yoddhuṃ gato dyosamakamvudeçam ||
- LXIX. (33) — — ~ dā dakṣiṇadik[sth]itena
 yamena duṣṭe raviṇā ca çīte |
 (34) — — ~ — rggā yudhi saṅgrahītuṃ
 vipākayuktan nṛpatim vavādhe ||
- LXX. (35) — — ~ yatnais taraṇair apāra-
 vīrāmvudhin taṃ samare vijitya |
 (36) — — ~ — ko Vijayādijityā
 bhuvam viçuddhām vubhujē stavācyām ||
- LXXI. (37) — — ~ nīçe mahiṣī ~ — tā⁽¹⁾
 sampatprakarṣaiḥ kṛtapuṇyabhārā |
 (38) — — ~ — [s]ārsvajaneṣu — —
 phalapradā teṣu jagaddhitokā ||

(1) Probablement quelque chose comme : sā dhāraṇīçe mahiṣī subhaktā.

- LXXII. (39) su taponi —
gaṅgām iva prāptanṛpendranāthā |
(40) dhikapradā[na]-
vr̥ṣṭyābhipūrṇṇām akarot kṛtajñā ||
- LXXIII. (41) ta vad vratañ ca
vauddham phalaṃ sāptavatī ca sākṣāt |
(42) tapo yāyu
svanarttakī jātakasāranātyaiḥ ||
- LXXIV. (43) sarvve na — — — — sta — la
çrutasya bhānyā viṣayaiḥ pramattāḥ |
(44) rājñe ni[v]edyāçu tayā vi — — (¹)
vandhāḥ çrutasthā dvijātām samīyuh ||
- LXXV. (45) hr̥tā ~ tād āhitasatkriyāç ca
— — — r ājñāpitavṛttayaç ca |
(46) saṃprāptapuṇyaprasavāç ca tasyā
yaço tiçubhram bhuvaneṣu vavruḥ ||
- LXXVI. (47) kṛtajñat[ām sā] vitatāna rājñāḥ
saṃpatprakāçair [bhu]vi bhūdharo pi |
(48) saṃpat[p]rado — — na saṃpado—
— — parasyopakṛtau sphuṭo — ||
- LXXVII. (49) sā sā ~ — — — atī vadanyā
devārthisād bhūtavibhūtisārā |
(50) pātrapra — — — — yatnaiḥ
pūjāpradīpair nṛpakoçatulyaiḥ ||
- LXXVIII. (51) kṣetre — — — — tāgryaratna-
prāsādasamsthāpitayātrdevān |
(52) ṣaṭtrimça — — — — hema-
kaṭṭibhir agnididyutisannibhābhiḥ ||

D

- LXXIX. (1) tyaktaṃ prasūbhiḥ kṣatam eva vālā-
vṛṇḍam grhītvā çataçaḥ sutābham |
(2) prāvarddhayat kīrttitadharmmadharmma-
kīrttyāhvayaṃ sā sukhasaṃpadāḍhyaṃ ||

(¹) Peut-être *visṛṣṭa*.

- LXXX. (3) tathā niyuktavratadānavastram
prāvrājayat sādhyayanapraçastam |
(4) sasīmasampādita-Dharmmakīrtti-
grāmaṃ sadā rakṣitadharmmakīrtti[m] ||
- LXXXI. (5) sā dundubhiṃ hemakṛtan dhvajaṃ ca
suvarṇarūpyai racitāgryadaṇḍam |
(6) cīnāṃçukaiḥ kalpitacitravastram
prādād varam pūrvatathāgatāya ||
- LXXXII. (7) dideça sā Çrī-Jayarājacūdā-
maṇau hiraṇyāhitanandiyugmam |
(8) çyenāṃç ca haimāṃç caturas sadaṇḍān
sadīpakoçāṃ jvalitān nirantam ||
- LXXXIII. (9) sā Çrījayaçrīsugate tathādān
nandidvayaṃ siṃhayugaṃ ca haimam |
(10) sadarpaṇāṃ svarṇamayīm çriyaṃ ca
cāmīkaraṃ cāmaram apy udāram ||
- LXXXIV. (11) ratnāṅghriṇyāsam acintyarūpaṃ
kamaṇḍaluṃ svarṇamayaṃ ca koçam |
(12) bhojyāsanaṃ viṃçatikattikābhiḥ
kṛtaṃ ca hemnām atidīptabhāṣām ⁽¹⁾ ||
- LXXXV. (13) haimaṃ samudgaṃ maṇiraṇjitaṅgan
dīpasya pādaṃ ca suvarṇajātam |
(14) dhṛtaṃ catuççrīpratiyātanābhis
suvarṇajam pattharam apy acintyam ||
- LXXXVI. (15) haiman tathā cumvalam unnatāgram
saṃsthāpīte cāṣṭamahābhayānām |
(16) prabhaṇjake kaṃsamaye jine dād
grāmadvayaṃ Lekhadṛḍhābhidhānam ||
- LXXXVII. (17) Bhadreçvare rūpyamayaṃ suvarṇair
ālepitan dundubhiṃ apy adāt sā |
(18) devaṃ ca Bhadreçvaraputrabhūtam
asthāpayad dundubhisamjñam arthāt ||

- LXXXVIII. (19) Cāmeṣvarākhye ca sure Vimāye
vuddhe ca Pṛthvadyabhidhānake ca |
(20) Çive diṣad dundubhim ekam ekam
sā svarṇaliptam kṛtarūpyapūrvam ||
- LXXIX. (21) sā Çrī-Jayakṣetraçive ca devam
Maheçvaram Çrī-Jayarājapūrvam |
(22) nāmneçvariṇ cātra tathā sapūrvām
asthāpayat kalpitadeçabhūmām ||
- XC. (23) dideça Madhyādrisure sabhūman
tatsamçrutān sā Vijayaprayāṇe |
(24) bhartur nivṛttau mahadudbhavāya
dhvajāṇ çataṇ cīnapatair vicitrān ||
- XCI. (25) vasudhātilakam pūrva-kṣitiçena çilākṛtam |
svarṇaiḥ prāvṛtya sā dharmād dyo-bhūmyos tilakam vyadhāt ||
- XCII. (26) sā sādhu tatra trigurūn sauvarṇān ratnabhūṣaṇān |
asthāpayac Chivapur[e] prataptān iva bhāsvarān ||
- XCIII. (27) mātaram pitaram bhrātr-suhṛdvandhukulāni ca |
jñātāni jñāpitāny eṣā sarvatrāsthāpayat sudhiḥ ||
- XCIV. (28) sā bhartṛbhaktisudṛḍhā nirvvāsyanty apy anantaram |
madhyāhnaḥkṛtyasaṃpanne nāthe nirvvāṇam āgatā ||
- XCV. (29) tasyāṇ jananyadhiguṇaṇ jananandanāyān
nirvvāṇabhāji jagatāṇ jvalitādhivahnim |
(30) tatpūrvajā nṛpatinā vihitābhiṣekā
Çrī-Indradevy-abhidhikā nayati sma çāntim ||
- XCVI. (31) rūpan tadā Çrī-Jayarājadevyā
rājātmarūpais saha bhūrisaṅkhyam |
(32) satsthāpayan sarvvapure jinānām
saman dhiyābhīrarakṣa lakṣmīm (1) ||
- XCVII. (33) çriyaṃ çriyā rūpajuṣāṃ sarasvatīm
vicārakāṇāṇ ca vijitya vidyayā |
(34) vipakṣalakṣmīṇ ca subhāgyaçobhayā
svanāma tat karmmagatā krameṇa yā ||

(1) Corr. samsthāpayan . . . saman dhiyā yābhīrarakṣa lakṣmīm,

- xcviii. (35) Nagendratuṅge vasudhādike ṣrutau
jinālaye yā Tilakottare tathā |
(36) mahībhṛtā dhyāpakasattamāhitā
varodhavrṇḍādhyayanaṃ sadā vyadhāt ||
- xcix. (37) sthitā Narendrāṣṛamanāmnī dhāmnī yā
narendrakāntādhyayanair manorame |
(38) rarāja ṣiṣyābhir ājasracintitā
Sarasvatī mūrttimatīva taddhitā ||
- c. (39) nāmnā pure Dantiniketane Ṣṛī-
Sarasvatīpūrvvapure ca paṣcāt |
(40) dvijātmajā rājakulottamā yā
Yaṣodharāyāṃ purī rājakāntā ||
- ci. (41) yākramya namraṣirasoddhṛtarājapādā
Gaṅgām apāstacaraṇāṃ Ṣivamūrdhni kopāt |
(42) kāntāsv api ṣrutaratāsu nṛpaprasādān
sāraiḥ ṣrutākṛtikṛtān vitatāna kāntaiḥ ||
- cii. (43) svabhāvabhūtapratibhā vahuṣrutā
sunirmmalā Ṣṛī-Jayavarmmadevabhāk |
(44) idaṃ praṣastaṃ vimalaṃ vidhāya sā
nirastasarvvānyakalā vididyute ||

TRADUCTION.

i. Lui qui, unique, engendrant le corps de la Loi, [celui de la Jouissance] et celui de la Création, est devenu quadruple ; et qui, divisé par les déterminations, a, grâce à ses puissances ⁽¹⁾ de Sugata et autres, [fait] du monde un seul corps ;

ii. Au Jina, au Prince des Ṣākhyas, à l'Omniscient, qui accomplit. suivant son but, qui a institué pour le bien du monde le Saṅgha à l'esprit indivisible, ayant pour essence le triple fruit. . . hommage !

iii. Lokeṣvara qui, se conformant au bien du monde, a placé les mondes dans son . . . qui, cheval Vālāhaka, ramène ceux qui sont partis sur la mer, brille puissamment de divers

(1) dhāmya = dhāman (?)

iv. Çrī-Jayavarmadeva, issu, pour régner sur la terre, de Çrī-Dharaṇīndra-varmadeva, eut pour mère Çrī-Jayarājacūḍāmaṇi, princesse de Jayādityapura.

v. Monté sur le trône en *lune, un, ciel, vedas* (1103) ⁽¹⁾, [ce roi], le plus excellent des rois, était célèbre par ses exploits semblables aux colliers de perles des déesses gardiennes des points cardinaux, aussi beaux que la lune purifiée de sa tache.

vi. A l'approche des défenses dressées des éléphants ennemies, il renversait les ennemis, sans même les toucher, dans la volupté du combat, et sans voler avec fougue au plaisir, comme l'homme qui a trouvé une nouvelle épouse encore inexperte à montrer ses talents.

vii. Desséchant le cœur, vaste [comme] la mer, de cet ennemi : l'Erreur, il occupait avec adresse, en les comblant, les esprits des hommes, brûlé par le feu du désir ardent d'accomplir la satisfaction des buts du monde.

viii. Vainqueur de l'Amour par la perfection de son corps, il pénétrait par sa grâce dans le cœur des belles. Le considérant comme le séjour de l'Amour. plein de désir.

ix. Entre son cœur et le cheval au Départ du Jina. pas de différence ; mais la différence était grande lors du retour à la capitale. . . . Le cheval atteignit la ville. . . .

x. Connaisseur des sūtras, par la réunion. . . et par sa nature serviable pour les gens de bien.

xi. L'orgueil que suscite la prospérité était [corrigé?] par sa science. Par son énergie il était conduit, comme l'éléphant par la chaleur, à

xii. Montant toujours plus haut, la guirlande étincelante de sa gloire resplendissait, éveillant en quelque sorte les dieux aux sens égarés. . .

xiii. Le [dieu] aux mille visages (Indra) parvint, à l'aide des gardiens du monde, à dompter les démons ; mais lui, par son frère puîné Tejas (Eclat), imposa son joug à ces démons : les ennemis.

xiv. Aimant le Taureau (le Dharma), appliqué à faire croître les semences dans les grands champs (les cœurs), il fit de la terre un champ par la force solide de son bras.

⁽¹⁾ Et non 1104, comme on l'a cru jusqu'ici. La stèle du temple de Maṅgalārtha, st. IV (*infra*, p. 402), remplace en effet *vedas* par *yeux* = 3 (les 3 yeux de Çiva).

xv. Par sa science, [qui était celle] de Prajāpati, par sa fermeté. . . . [la terre] entière devint supérieure à Brahmā et Manu (?).

xvi. Ayant attaché le Kṛtayuga parmi les vaches. . ayant chassé le Kaliyuga. . . . le champ. . .

xvii. Ayant conquis plus d'une ville redoutable.... par sa miséricorde brûlant Tripura du feu de sa colère. . .

xviii. Sa Gloire alla d'elle-même aux quatre points de l'espace de son époux ; sa Fortune [se fixa] chez les gens de bien avec l'agrément de cette Gloire

xix. Eclipsant par les [rayons des ongles] de ses pieds l'éclat des gemmes de la tête des rois (ou : des monts), resplendissant de son propre éclat, il raillait en quelque sorte le Meru éclairé par le soleil et la lune.

xx. Faisant obéir les dés, ayant un bon gouvernement, quand on le disait supérieur à Yudhiṣṭhira [battu par] le roi Duryodhana, il baissait modestement les yeux.

xxi. « Bien que charmant compagnon pour moi, le Créateur, Kāma me fait des blessures mortelles » : c'est dans cette pensée que le Créateur le créa charmant et loyal.

xxii. Lançant la volée de ses flèches aux ennemis et de ses richesses aux malheureux, il n'était pas satisfait tant qu'il en voyait courir à l'horizon.

xxiii. Fondant le cuivre des ennemis et l'employant à faire des statues divines, réalisant [ainsi] la stabilité de la forme des dieux, il exécutait. . . .

xxiv. Dans la répression des attaques, servi par des passionnés, il portait toujours avec lui Hari au combat contre les Daityas belliqueux.

xxv. Gardant par ses mérites la terre entière, où les hommes atteignaient la pleine durée de la vie, il vainquait non seulement Kali, mais tous les batailleurs.

xxvi. Sous le règne précédent, la terre, bien qu'ombragée par de nombreux parasols, souffrait d'une extrême chaleur ; sous son règne, où il ne lui restait plus qu'un seul parasol, elle fut, chose étrange, délivrée de toute souffrance.

LIII la sublime semence de la Loi croissant par la pluie opportune de l'esprit elle obtint le fruit. acte. ayant le corps amaigri par les observances.

LIV. elle suivit le chemin. manifestant la conduite des femmes fidèles.

LV. il lui ôta de sa main la coiffure ascétique il fit paraître le véhicule qui se présente aussitôt que souhaité (?).

LVI. même ayant connu par la puissance de son ascétisme développé elle atteignit. Car ce qui est dans la pensée des grandes âmes, c'est le devoir et non le succès.

LVII. Indravarman, seigneur de Lavodaya, discipliné comme Lava, sur le point de pratiquer l'ascétisme, en fut détourné par elle, pour éviter le défaut de répétition.

LVIII. Quand sur l'arbre sublime de l'ascétisme elle obtint la fleur de la délivrance, les serviteurs du roi ayant l'éclat d'une longue carrière donnèrent à la mère, selon la tradition. la première place (?).

LIX. Instruite par sa sœur aînée Indradevī (¹), considérant le Buddha comme le bien-aimé à atteindre, elle suivit le chemin calme du Sugata, qui passe au milieu du feu des tourments et de la mer des douleurs.

LX. Absorbée elle adora le Buddha, d'abord sous forme d'éléphant, puis prenant le déguisement de la coiffure ascétique, puis appliqué aux mortifications. enfin suivant sa propre route.

LXI. ayant vu le feu flamboyant dans la salle du feu. elle arriva à la perfection qu'elle avait en vue.

LXII. son bien-aimé, plus beau que Bhīṣma, devant ses yeux, elle arriva dans sa pensée à une souffrance qui était un plaisir. . .

LXIII. comme éprouvant de la jalousie à l'égard de son époux venant au lieu comme une déité de la terre qui manifeste sa nature par son éclat.

(¹) Je prends *agrabhavā* comme synonyme de *pūrvajā* (st. XCV).

LXIV. par son mérite spirituel, par son extrême dévotion à son époux toujours elle implorait par la force de son vœu.

LXV. par un serviteur zélé pour la grandeur de l'Etat Ayant promptement . . . , comblant le roi [ennemi] de ses bienfaits, le roi [Jayavarman] revint de Vijaya.

LXVI. jadis le roi Yaçovarman arracha la vie et le trône Voyant le moment venu, il se leva pour sauver la terre lourde de crimes. . . .

LXVII. ayant par ses exertions recouvré son époux, elle cessa ses efforts, elle la divine; elle désira le voir [délivrer] la terre plongée dans une mer d'infortune.

LXVIII. Çrī-Jaya-Indravarman, roi de Campā, présomptueux comme Rāvaṇa, transportant son armée sur des chars, alla combattre le Kambudeça pareil au ciel.

LXIX. avec [l'ennemi ?] qui avait pris position au Sud, [dans un lieu] défectueux par l'effort [qu'il imposait] et brûlé par le soleil. engager le combat, il tua le roi chargé de la maturité [de ses actes] (1).

LXX. Ayant vaincu dans le combat, par des vaisseaux qui étaient ses prouesses, cette mer immense de guerriers, par la conquête de Vijaya et des autres pays, il posséda la terre purifiée, qui pouvait être dite sa maison.

LXXI. La reine, [dévouée au roi], se créant du mérite par l'abondance de ses richesses, prodiguait les bienfaits à tous les êtres, appliquée au bien du monde.

LXXII. comme la Gaṅgā, ayant obtenu pour époux le roi des rois, dans sa reconnaissance, elle combla [la terre] d'une pluie de dons magnifiques.

LXXIII. et son vœu, elle réalisa le fruit bouddhique. . . ayant ses danseuses [chargées de représenter] des drames par des danses contenant l'essence des *Jātakas* (2).

(1) Sens très douteux en raison de la mutilation du texte : *raviṇā* çite « rafraîchi par le soleil » paraît impossible, et il faut recourir à l'hypothèse d'une forme incorrecte, d'ailleurs enregistrée par les lexiques : *çite* pour *çrīte*, « rôti, brûlé ».

(2) Je suppose que *svanarttakī* est le dernier terme d'un composé bahuvrīhi se rapportant à la reine.

LXXIV. Tous ceux [qui étaient] distraits par les objets des sens, — grâce à la récitation de l'Ecriture, [délivrés de] leurs liens, s'attachant à l'Ecriture, atteignirent la qualité de brahmanes.

LXXV. Ses bonnes actions accomplies , ses façons d'agir recommandées par , les mérites acquis par elle lui valurent une gloire éclatante dans les mondes.

LXXVI. Elle répandait la gratitude envers le roi par la dispensation des richesses sur la terre ; et le roi lui-même, en donnant ses richesses. en bienfaits pour autrui

LXXVII. Elle. . . . charitable, mettant l'essence de ses richesses entre les mains de ceux qui avaient besoin des dieux. . . . par des [dons de] bols à aumônes. . . . , par des lampes d'adoration égales aux trésors du roi.

LXXVIII. Dans le champ. . . les dieux ambulants⁽¹⁾ installés dans une tour de bijoux précieux, au moyen de trente-six. . . kaṭṭi d'or, d'un éclat pareil à celui du feu.

LXXIX. Ayant pris, comme ses propres enfants, un misérable troupeau de centaines de jeunes filles abandonnées par leurs mères, elle en accrut le [village] nommé Dharmakīrti, renommé pour sa vertu, riche de bonheur et de prospérité.

LXXX. Ainsi elle fit entrer en religion ⁽¹⁾, avec les vêtements, les dons, les rites prescrits, le village de Dharmakīrti, organisé avec ses limites, célèbre pour sa science religieuse, gardant toujours l'honneur de la Loi.

LXXXI. Elle donna au premier Tathāgata un tambour et une bannière d'or, au beau manche fait d'or et d'argent et dont l'étoffe de vives couleurs était de soie chinoise.

LXXXII. Elle consacra à Ārī-Jayarājacūḍamaṇi ⁽²⁾ deux Nandin d'or et quatre aigles d'or avec des lampadaires constamment allumés.

LXXXIII. Elle donna au Sugata Ārī-Jayaārī deux Nandin et deux lions d'or, une Ārī d'or avec un miroir et un magnifique chasse-mouches d'or ;

(1) C'est-à-dire sans doute : elle convertit au bouddhisme.

(2) Femme de Dharaṇḍravarman II et mère de Jayavarman VII (st. IV).

LXXXIV. Un escabeau [orné de] bijoux, d'une beauté inconcevable, un vase à eau et un *koça* d'or, un siège pour les repas (? *bhojyāsanam*) fait avec 20 *kaṭṭikās* d'or, resplendissant ;

LXXXV. Une boîte d'or enrichie de bijoux, un pied de lampe en or porté par quatre statues de *Çrī*, un tapis (?) d'or ⁽¹⁾ ;

LXXXVI. Un *cumbala* ⁽²⁾ d'or à la pointe élevée ; et lorsque fut érigée la [statue] en bronze du Jina qui brise les huit grands périls ⁽³⁾, elle donna les deux villages appelés Lekha et Dṛḍha.

LXXXVII. A Bhadreçvara elle donna un tambour d'argent garni d'or, et elle érigea le dieu fils de Bhadreçvara, sous le nom de Dundubhi (tambour).

LXXXVIII. Au dieu de Vimāya (Phimai) appelé Campeçvara, au Buddha et au Çiva qui porte le nom du Pṛthvadri, à chacun d'eux elle consacra un tambour d'argent garni d'or.

LXXXIX. Au [temple de] Çiva-Jayaksetra, elle érigea le dieu nommé *Çrī Jayarājamaheçvara* — et ici *İçvarī* précédée du même nom ⁽⁴⁾, en lui assignant un bien foncier.

XC. Elle offrit au dieu de Madhyādri, avec de la terre, pour que son époux obtint à sa mort une haute naissance, cent bannières aux vives couleurs en étoffe de Chine, promises par elle lors de l'expédition de Vijaya.

XCI. L' « ornement de la terre » ⁽⁵⁾, fait en pierre par un roi précédent, elle, par piété, le recouvrit d'or et en fit l'ornement du ciel et de la terre.

XCII. A Çivapura, elle érigea pieusement ses trois gurus ⁽⁶⁾, en or rehaussé de bijoux, pareils à des soleils incandescents.

XCIII. Cette femme intelligente érigea partout son père, sa mère, ses frères, amis, parents et membres de sa famille, connus d'elle ou dont elle avait entendu parler.

(1) *Paṭṭharam* est sans doute une forme pâlie pour *prastaram*.

(2) *Cumbala* ne figure pas dans PW. Il peut être rapproché du pâli *cumbaḷa*, coussin, oreiller.

(3) C'est ordinairement Lokeçvara qui écarte les huit dangers.

(4) C'est-à-dire sans doute : Jayarajeçvari.

(5) *Vasudhātīlaka*. Nous ignorons quel objet était ainsi désigné.

(6) Sans doute son père, sa mère et son mari.

xciv. Fidèle à l'amour de son époux, même à l'heure de sa propre mort, c'est quand son maître eût été investi des rites du milieu du jour qu'elle entra dans l'extinction.

xcv. Quand cette reine, qui, plus encore que sa mère, était la joie du monde, fut en possession du Nirvāṇa, sa [sœur] aînée, nommée Indradevī, ayant reçu la consécration du roi, apaisa le feu [du chagrin] qui brûlait les mondes.

xcvi. Alors, tout en érigeant de nombreuses images de Çrī-Jayarājadevī avec les images du roi et d'elle même dans toute ville, elle préservait sagement l'honneur des Jinas.

xcvii. Surpassant par sa grâce la grâce de ceux qui sont doués de beauté, par sa science l'intelligence des philosophes, et la fortune adverse par la splendeur de son bonheur, elle parvint progressivement à faire de son nom un fait.

xcviii. Dans le temple bouddhique de Nagendratuṅga, le premier de la terre en science sacrée, et dans celui de Tilakottara, nommée professeur en chef par le roi, elle distribuait toujours l'enseignement à la foule des femmes.

xcix. Établie sur le domaine appelé Narendrāçrama, séduisant par les études [qu'y suivaient] les femmes du roi, elle y brillait, entourée des égards constants de ses élèves, bienfaisante pour elles, comme Sarasvatī incarnée.

c. Dans la ville nommée Dantiniketana, puis dans la ville de Çrī-Sarasvatīpūrvapura, fille de brahmane, ayant le premier rang dans la famille royale, elle devint l'épouse du roi dans la ville de Yaçodharā.

ci. Mettant sur sa tête inclinée les pieds du roi, elle dominait la Gaṅgā qui, par colère, mit les siens sur la tête de Çiva ; aux femmes qui avaient pour volupté la science, elle étendait les faveurs du roi, en délicieux nectars, sous forme de savoir.

cii. Intelligente par nature, savante, très pure, dévouée à Çrī-Jayavarma-deva, elle a composé ce panégyrique sans tache et, laissant de côté tout autre talent, elle brille avec éclat.

XI

TEMPLE DE MAṄGALĀRTHA À AṅKOR THOM.

(K. 488. Est. n. 243 et 418).

Le temple qui porte dans l'*Inventaire* le n° 487 est situé dans le quartier N. E. d'Aṅkor Thom, un peu au Sud de l'avenue qui conduit du Palais royal à la Porte de la Victoire.

Le piédroit intérieur Sud porte une inscription presque entièrement ruinée (K. 488).

Elle commence par une date, dont les trois premiers chiffres sont sûrs, mais dont le dernier a une forme insolite qui en rend la lecture douteuse. Il faut probablement lire 1217.

Le texte était en stances *vasantatilakā*. Au 3^e pāda de la stance I, on lit : *vibhāti nrpatir Jayavarmmadeva[h]*, « brille le roi Jayavarman ».

La stance II commence par : *Çrī-Çrīndravarmma*.

Enfin la stance III, presque entièrement lisible, est à la louange de la reine :

Crī-Çrīndramukhyamahīṣiṃ guṇaratnarāçi[m]
dugdhāmvudhi[m] sakalalokamanobhirāmām |
. . . avadhīndramahīṣiṃ çuciḷātīmūrttiṃ
saubhāgyabhūrivibhavaḷiḥ praṇame jayanṯiṃ ||

« Je salue la première reine de Çrī-Çrīndra, amas de joyaux-vertus, mer de lait, ravissant le cœur de tous les hommes, reine du roi des limites [de la terre], pure de naissance et de forme, triomphant par sa puissance et sa fortune éminente. »

C'est à peu près tout ce qu'on peut tirer de cette pierre usée par les intempéries.

Nous sommes heureusement mieux renseignés par une inscription exhumée en janvier 1924, au cours du dégagement du temple, et qui va nous permettre d'identifier en toute sûreté les deux rois nommés sur le piédroit.

C'est une stèle à quatre faces (Est. n. 418). Les deux premières ont chacune 28 lignes ; la troisième en a 30 ; la dernière, la plus endommagée, écrite en caractères plus petits et moins bien gravés, en a 32, plus 2 qui, faute de place, ont été disposées verticalement. Le texte est tout entier en çlokas, sauf I et II, qui sont en *vasantatilakā*.

Cette inscription offre un intérêt particulier en raison des informations qu'elle nous apporte sur la période peu connue qui suivit la mort de Jayavarman VII, au début du XIII^e siècle de notre ère.

La date la plus basse de ce règne fournie par l'épigraphie cambodgienne est 1108 çaka = 1186 A. D. M. Aymonier avait cru trouver dans une inscription

chame — l'inscription 409, B, 4 de Pō Nagar — l'année de la mort de Jayavarman VII. « L'inscription chame qui nomme ce prince dit qu'en 1201 (1123 ç.) il alla . . . (ce qui suit est perdu). Suppléant à la lacune, nous dirons que Jayavarman VII alla « au ciel », c'est-à-dire mourut en cette année-là ⁽¹⁾ ». En réalité, la prétendue lacune n'existe pas : la phrase est complète et infirme la conjecture qui précède. On lit en effet : *di çakarāja 1123 pu pō tana rayā nan nau vraḥ nagar drāṇ nāma pu pō pu lyaṇ Çrī-Yuva [rāja]*. « En çaka 1123, ce souverain alla au Cambodge : il porta le titre de Çrī-Yuvarāja. » Il ne s'agit donc ici ni de la mort de Jayavarman VII, ni même de ce roi, et la date de 1123 çaka ou 1201 A. D. serait à rayer simplement de la chronologie des dynasties cambodgiennes, si nous n'avions à tenir compte d'un témoignage chinois cité par F. Garnier et suivant lequel un nouveau roi du Cambodge monta sur le trône en 1201, renouvela les ambassades à la cour impériale et régna vingt ans ⁽²⁾. Nous ignorons malheureusement à quelle source le lettré chinois de Francis Garnier a puisé ce chronogramme, qui ne doit être accepté que sous bénéfice d'inventaire, mais qui est assez vraisemblable.

Quant à son successeur, on lui a donné le nom d'Indravarman, parce que la stèle d'Añkor Vat fournissait une liste de rois commençant par Jayavarman et Indravarman, et qu'on supposait ce Jayavarman identique à Jayavarman VII ⁽³⁾. Cette équation est inexacte : il s'agit en réalité de Jayavarman VIII et de Çrīndravarman. Mais il se trouve, par un hasard singulier, que, fondée sur une observation fausse, la conclusion reste vraie : le successeur de Jayavarman VII s'appelait en effet Indravarman ; c'est ce qui résulte de notre stèle, où se trouve le *cursus* d'un brahmane, purohita de Jayavarman VII, qui fit un pèlerinage à Bhīmapura « en l'année 1165, afin de prier Çiva pour le repos du défunt Çrī-Indravarman » (*pañca-ṣaṭ-candre candre bde[gata]sya Çrīndravarmanah*) ⁽⁴⁾.

Ce texte nous donne donc à la fois le nom du roi qui succéda à Jayavarman VII — Indravarman — et l'année de sa mort (1165 çaka = 1243 A. D.).

Le premier roi dont les inscriptions fassent ensuite mention est un nouveau Jayavarman, de son nom posthume Parameçvarapada, à qui nous attribuerons

(1) AYMONT, *Cambodge*, III, 528. Cf. du même *Première étude sur les inscriptions chames*, JA., janvier-février 1891, p. 48.

(2) F. GARNIER, *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, I, p. 136. Cf. AYMONT, *Cambodge*, III, 609-610.

(3) AYMONT, *Cambodge*, III, 609-610.

(4) Cf. *infra*, XIII. Le mot qui précède le nom du roi et dont la première syllabe est indistincte, semble être *gatasya*, « parti », qui peut être pris dans le sens de « mort ». Bien que la lecture soit douteuse, nous pouvons d'autant mieux accepter cette hypothèse que la date ainsi obtenue pour la mort d'Indravarman lui concède un règne déjà fort long, s'il est vrai que son avènement se place en 1123 çaka. On pourrait aussi entendre la date 1165 comme se référant à la mort du roi et non au voyage de son chapelain ; mais, en réalité, les deux faits durent avoir lieu la même année.

provisoirement le numéro VIII. Était-il le successeur immédiat d'Indravarman ? Ce n'est pas certain : il abdiqua en 1217 ou 1218 ç. ⁽¹⁾, ce qui lui assignerait un très long règne de 52 ans ⁽²⁾. Pourtant nous savons qu'il était vieux quand il céda le trône au yuvarāja, son gendre, qui lui succéda sous le nom de Çrīndravarman. Celui-ci, dans son propre panégyrique ⁽³⁾, félicite la Terre, après avoir été encombrée de ronces sous le gouvernement d'un vieux souverain, d'en être maintenant délivrée par la vigilance d'un jeune roi. Il mourut en 1229 ç. = 1307 A. D. (XLV), après un règne de onze ans.

C'est très peu de temps après son avènement, en 1296 A. D., qu'arriva à Añkor Thom l'ambassade chinoise qui fut l'occasion de la célèbre relation de Tcheou Ta-kouan. « Le nouveau prince, gendre de l'ancien », dont parle le narrateur, est Çrīndravarman, gendre de Jayavarman VIII.

Il eut pour successeur Çrīndrajayavarman (XLVI). C'est le dernier roi connu par l'épigraphie, sauf celui que la stèle d'Añkor Vat nomme Jayavarmaparamaçvara.

La liste des rois khmèrs, de la fin du XII^e au commencement du XIV^e siècle de notre ère, serait donc la suivante :

Jayavarman VII, Mahāparamasaugata ⁽⁴⁾, 1103-1123 (?) ç. (1181-1201 A. D.)

Indravarman II, 1123 (?) - 1165 ç. (1201-1243 A. D.)

Jayavarman VIII, Paramaçvara, 1165-1217 8 ç. (1243-1295 6 A. D.)

Çrīndravarman, 1217 8-1229 ç. (1295 6-1307 A. D.)

Çrīndrajayavarman, 1229 ç. - ? (1307 A. D. - ?)

Jayavarmaparamaçvara.

* * *

Le temple 487 était dédié à deux personnages divinisés, un brahmane et sa mère, membres d'une famille dont l'histoire est assez curieuse ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ En 1217 ç. = 1295 A. D., il inaugura les images du brahmane Jaya-Mahapradhana et de sa mère (XIII); d'autre part l'ambassade chinoise de 1296 trouve son successeur installé sur le trône. Le changement de règne eut donc lieu en 1295-1296.

⁽²⁾ Il y aurait un argument plus décisif en faveur de l'intercalation d'un nouveau roi entre Indravarman II et Jayavarman (VIII), si le témoignage chinois cité par Francis Garnier (*supra*, p. 394) était reconnu authentique : car alors le règne d'Indravarman aurait pris fin en 1221 A. D. et le suivant serait compris entre cette année et l'avènement, à une date *x*, de Jayavarman VIII. Mais le passage en question n'ayant pu être retrouvé jusqu'à présent, il est prudent de n'en pas faire état.

⁽³⁾ Inscription de Bantāy Srēi, est. n. 419, st. XII.

⁽⁴⁾ Ce nom posthume paraît résulter d'une inscription de Bantāy Srēi, est. n. 420, 2^e inscription, ligne 9.

⁽⁵⁾ Pour plus de brièveté, nous désignons ce temple par le nom de Maṅgalartha que le brahmane portait de son vivant (Jaya-Maṅgalartha-Sūri), de préférence à son nom d'apothéose : Çrī-lāya-Trivikrama-Mahanatha.

Dans la seconde moitié du XII^e siècle de notre ère, un brahmane nommé Hṛṣikeṣa, qui prétendait se rattacher à l'illustre clan brahmanique des Bhāradvājas, vivait dans un pays que son descendant appelle le deṣa Narapati et qu'on peut avec quelque vraisemblance identifier avec la Birmanie, où régnait précisément à cette époque Narapatisīthu. Il possédait une connaissance approfondie du Veda, et, apprenant que cette science était très prisée au Cambodge, il eut l'idée d'en tirer parti au mieux de ses intérêts en allant s'établir dans ce royaume. Ses espoirs ne furent pas trompés : il obtint la charge de chapelain (*purohita*) de Jayavarman VII, avec le nom de Ḫrī-Jaya-Mahāpradhāna. Peut-être continua-t-il d'exercer ses fonctions sous le roi suivant, Indravarman II.

À la mort de ce dernier, en 1165 ç. (1263 A. D.), il se rendit en pèlerinage au temple de Ḫiva à Bhīmapara en vue de prier pour le repos de l'âme du roi défunt. Là il épousa une jeune fille nommée Ḫrīprabhā. Il eut d'elle quatre fils et deux filles. La seconde fille fut reine. Elle devint la femme de Jayavarman [VIII] sous le nom pompeux de Cakravartirājadevī. Les fils furent de savants théologiens. L'un d'eux, Niṣākaraḥhaṭṭa, appelé ensuite Ḫrīndraṣekhara, est l'auteur des fondations pieuses sanctionnées par notre inscription.

La sœur cadette (?) de Ḫrīprabhā, Subhadrā épousa Jaya-Maṅgalārtha-Sūri, « prince des professeurs », et en eut un fils qui hérita du nom et des qualités de son père. Il fut un savant grammairien ou, comme s'exprime son panégyriste, il atteignit l'autre rive de cet océan, la grammaire. Il fut, lui aussi, « prince des professeurs » sous le règne d'Indrajayavarman et eut une vie d'une longueur extraordinaire : il mourut à cent quatre ans. Le roi Jayavarman VIII, qui l'aimait, érigea sa statue avec celle de sa mère Subhadrā dans l'enceinte de la capitale. En 1217, aux derniers jours de son règne, il leur dédia, non loin de l'avenue royale, le temple où ces vénérables personnages, déifiés sous les noms de Ḫrī-Jaya-Trivikrama-Mahānātha et de Ḫrī-Jaya-Trivikrama-Deveṣvarī, recevaient un culte alimenté par trois villages.

Le terrain où s'élevait le temple du « prince des professeurs » portait le nom de Ḫālā des Brahmanes : c'était en quelque sorte le quartier de l'Université.

Le temple fondé par Jayavarman VIII fut enrichi par ses deux successeurs Ḫrīndravarman et Ḫrīndrajayavarman. Au cours de ce dernier règne, sans doute après la mort du brahmane centenaire, il passa sous le patronage du représentant de la famille, Niṣākaraḥhaṭṭa, autrement nommé Ḫrīndraṣekhara, fils de Hṛṣikeṣa et cousin germain de Jayamaṅgalārtha II. Ce sont les donations faites par lui au sanctuaire familial que ratifie notre inscription : cet acte émane de Ḫrīndrajayavarman et doit par conséquent être postérieur de quelques années à l'avènement de ce roi (1229 çaka = 1307 A. D.).

TEXTE.

A

- I. (1) Çrīddho tisūkṣmatanubhāvamahān aneko
(2) py ekas trilokanilayo pi nirālayo yaḥ |
(3) krīḍaty alaṃ paramahaṃsa udārapadme
(4) hr̥tshe vidān tam aticitram ajan namāmaḥ ||
- II. (5) Çrīddhām çriyaṃ namata tām paripūrṇacandra-
(6) jit-çrīddha-çuddhatama-kaustubhadarppaṇasya |
(7) trailokyabhātigavapuççriyaṃ ikṣitum yā
(8) syād icchati nu dayitā Puruṣottamasya ||
- III. (9) āsīc Chrī-Jayavarmmeço bhānur yo ritamogaṇān |
(10) udayācala udbhūtaç Çrīndarājapu[re] harat ||
- IV. (11) netrāntarenduhṛdaye yo rājyaṃ parilavdhavān |
(12) dharmmeṇāpalayaḥ lokān putravat [vardha]yan nayaiḥ ||
- V. (13) atīva kāntikoṣo yaḥ kāmo lokamanassthitaḥ |
(14) sāṅgo nīçajito nyasta-bhavo hṛdi mudānalaḥ ||
- VI. (15) dharmmaikātmā bhavan yo pi dvipadena kalau yuge |
(16) dvāparasya yugasyāsyā lokaçaṅkāṃ adāt sadā ||
- VII. (17) prajānām ipsitānām yo dānāt kalpadrumo nṛpaḥ |
(18) sarvathā svarggalokena samatām akarod bhuvah ||
- VIII. (19) guṇaratnām vudher yasya stutyō nāpi vadan çuçiḥ |
(20) nikhilaṃ guṇam evābdhāv açaṣaṃ ko [ca]ran maṇin ||
- IX. (21) kaçcid vedavidāṃ çreṣṭho vipras tasya purohitaḥ |
(22) Mahāpradhāna-çabdāntaṃ Çrī-Jayādyabhidhin dadhat ||
- X. (23) Trikatantugrāmajāto deçe Narapatāv abhūt |
(24) Bharadvājarṣigotrī yo Hr̥ṣīkeçādisaṃjñakaḥ ||
- XI. (25) Kamvujadvīpam ākīrṇyaṃ varīṣṭhavedakovidaiḥ |
(26) vidyāprakāçānāyāsmin viditvā dvija āgataḥ ||
- XII. (27) vipra ekānanotsr̥ṣṭacaturveda ivāhasat |
(28) yaç caturvadanotsr̥ṣṭa-caturvedaṃ pitāmham ||

B

- xiii. (1) pañca-ṣaṭ-candre-candre vde [ga]tasya Ćrīndravarmmaṇaḥ |
 (2) ārādhayac Chivaṃ cāntyai yo Bhīmapurasamsthitam ||
- xiv. (3) Rājendragrāmajān tatra kāñcit čaivānvayāṃ parāṃ |
 (4) Ćrīprabhān nāma sārthāṃ yo rā[m]ām udāvahat satīm ||
- xv. (5) yā putrāṃṣ caturō yasmād vedatrayavido varān |
 (6) asuta dve sute satyau sarūpiṇyau nayānvite ||
- xvi. (7) putrāṇāṃ prathamō jñānī tasya vedavidāṃ mataḥ |
 (8) vedavidyāparīkṣāyāṃ . . . [bha]ttābhidiḥ paṭuḥ ||
- xvii. (9) tṛtīyaḥ priyavā. . . . yavid agryadhīḥ |
 (10) Ćrī-Niçākaraḥaṭṭo pi [sarva]čāstraviçāradah ||
- xviii. (11) dvayoh putryor dvitīyāpī mahiṣī Jayavarmmaṇaḥ |
 (12) Ćrī-Cakravartirājādi-devyabhikhyātivallabhā ||
- xix. (13) anyasyāṃ dharmmapatnyāṃ yaḥ suvratāyāṃ varānanām |
 (14) ekāṃ sutāñ cājanayat sutān pañca guṇānvitān ||
- xx. (15) Ćrīprabhāva[ra]jā sādhvī Subhadrasuta tadguroḥ |
 (16) Jayamaṅgalārthasūreḥ sūnum adhyāpakā jhipāt ||
- xxi. (17) yo ndabhadrākhyo vijñānajanmaçuddhimān |
 (18) dāntaḥ pārāṇ gataḥ častā čāstravyākaraṇāmudheḥ ||
- xxii. (19) Ćrī-Ćrīndrajayavarmmaṇo rāje so dhyāpakādhipaḥ |
 (20) Jayamaṅgalārthanāmā pīrā nāmnā guṇāṇi samah ||
- xxiii. (21) jīvan varṣaçataṃ jñānī caturvarṣādhikaṃ yamī |
 (22) atīvrddho . . vipro yo janmanā vedavidyayā ||
- xxiv. (23) vatsalas tasya viprasya yo pratimān nrpaḥ |
 (24) prasūpratimayā sārddham devyā dravyam udīrayat ||
- xxv. (25) rājā brāhmaṇaçālāyāṃ bhūmau tanmukutaṃ param |
 (26) prāsādañ caitam atyantam advitīyatvaçamśanam ||
- xxvi. (27) marttyavrahmagāṇān vedair abhinandya dvijo hy aḥam |
 (28) vrahmalokasthitaṃ vrahma-lokaṃ nandayituṃ gataḥ ||

C

- XXVII. (1) saptaikavāhucandreṣu prāsāde smin yathāvacah |
(2) vaiçākhasyādipakṣasya dvādaçyāṃ suramantriṇi ||
- XXVIII. (3) citre vṛṣagatāditya-saurayor mithunasthayoḥ |
(4) bhaumarāhvos tulāsthendau vṛçcikasthavṛhaspatau ||
- XXIX. (5) saumye çukre ca ketau ca meṣasthe sthirasūcake |
(6) karkatasthe ca lagne yo tiṣṭhipat pratime nṛpaḥ ||
- XXX. (7) Trivikrama-mahānāthaṃ Çrī-Jayādipadaṃ nṛpaḥ |
(8) nāma çlāghyaṃ dvijasyāsyā pratimāyās tadākaroḥ ||
- XXXI. (9) Çrī-Jayādipadam madhya-Trivikramapadam varam |
(10) Deveçvaryantanāmāpi vrāhmaṇīpratimāgatam ||
- XXXII. (11) hemarūpyādibhogāṃç ca pratimābhyāṃ adān nṛpaḥ |
(12) Antvañ-Travañ-Jvik-Karoṃ-Ruñ-gramāṃs trīn dāsasamyutān ||
- XXXIII. (13) guṇinīr narittakīs tūryyavādakān guṇasamyutān |
(14) yaṣ tābhyāṃ gaṇasamyuktān pratimābhyāṃ adāt tadā ||
- XXXIV. (15) pratimārccanakāraṇ ca tasya viprasya yaḥ kulam |
(16) na sthitim çaçvat kulapatim vyadhāt ||
- XXXV. (17) . . . āni kāryyāṇi puṃso bhāve py anāgate |
(18) kāle . . . strīkulam yoga-pūjākārīti yo vadat ||
- XXXVI. (19) sthāpayitvā tayos tatra bhūmisīmā kṛtābhavat |
(20) mantriṇā [le]khakendreṇa çāsanāj Jayavarmmaṇaḥ ||
- XXXVII. (21) ekāçī[ta]s samārabhyā ⁽¹⁾ prācyabhūmyavadher abhūt |
(22) vyāmānām aṣṭabhis saṅkhyā catvāriṃçat kṛtādhikā ||
- XXXVIII. (23) ekāçīt[as] samārabhyāvadher dakṣiṇabhūmitaḥ |
(24) vyāmānām [adhi]kā dvābhyāṃ daçasaṅkhyā kṛtābhavat ||
- XXXIX. (25) ekā[çītas] samārabhyāvadheḥ paçcimabhūmitaḥ |
(26) vyāmānām [adhi]kaikena triṃçatsaṅkhyā kṛtābhavat ||
- XL. (27) ekāçītas samārabhyāvadher uttarabhūmitaḥ |
(28) vyāmānām [adhi]kaikena daçasaṅkhyā kṛtābhavat ||
- XLI. (29) mūrtyyor . . . di draṣṭuṃ [jām]ātr-çrīndrabhūpatau |
(30) viprabhū. . . rājyaṃ yo vrahmālayaṇ gataḥ ⁽²⁾ ||

(1) Corr. samārabhya.

(2) On peut restituer quelque chose comme : viprabhūyutarājaṃ yo dattva brahma-layaṇ gataḥ.

D

[Face plus endommagée ; caractères moins bien gravés et plus petits ; la place a manqué et il a fallu écrire les 2 dernières lignes verticalement. Quatre lignes environ semblent avoir disparu au haut de la stèle. Nous les comptons pour 2 çlokas : XLII-XLIII.]

- XLIV. (5) Jayavarmmakṛ (¹). ..
 (6) asamāptā supūrṇṇayā. . . viṣṇukṇ.. ~ ~ ~ ||
- XLV. (7) prādāt pratidinam bhaktyā ya eka. . ~ ~ ~ |
 (8) pratimābhyām. . . pañca dāsadās[ī] ~ ~ ~ ||
- XLVI. (9) prajānām kuçale saktim kurvan rakṣi. ~ ~ ~ |
 (10) janmanā vidyayā vṛddho bhavad dharmmeṇa ~ ~ ~ ||
- XLVII. (11) nava-dvi-dvi-hṛdi svarggaṃ vijetum aga[man nṛpaḥ] |
 (12) yauvarājyasthite dativā rājyaṃ yo bhaga ~ ~ ~ ||
- XLVIII. (13) Çrīndrabhūpasya vaṃçaç ca yo bhūpo jaya ~ ~ ~ |
 (14) Çrī-Çrīndrajayavarmmāṇam nāma çlāghyam akārayat ||
- XLIX. (15) trīn çatrūn yasya sāmrajī vijetur nāntaram ~ ~ ~ |
 (16) parārtho çesaṃ īva tejasā ||
- L. (17) Çrī-Niçākaraabhaṭṭo pi [vi]prāvḍhau sasamudbhavaḥ |
 (18) tannāmā tv Īçabhaktyāsīn n[ī]raṅko nūnam akṣayī||
- LI. (19) yo Niçākaraśūrīn ta[m] lokeçavya ~ ~ ~ |
 (20) nāmmā ho..mvare kiñcid gaṇakod. . . ~ ~ ~ ||
- LII. (21) bhūpeças tasya tuṅgatvaṃ vitanvan .. ~ ~ ~ |
 (22) Çrī-Çrīndraçekharan nāma svadaya .. ~ ~ ~ ||
- LIII. (23) Çrī-Çrīndraçekharaç çuklavastre ~ ~ ~ |
 (24) prāsādam hemarūpyādīdāne vi .. ~ ~ ~ ||
- LIV. (25) sahasragaṇitān eva viduṣo .. ~ ~ ~ |
 (26) tarpayan hemarūpyādi-vastradā.. ~ ~ ~ ||

(¹) Peut-être *kṛtiḥ*,

- LV. (27) Çrī-Jayālisūrī Çambhum atra bhaktyā ~ — — — |
 (28) pratisaṃvatsaram māse ~ — — — ||
- LVI. (29) prajā bahutarām aggra .. nyāse .. ~ — — — |
 (30) saṃsārāvdehe kulam pāraṇ nayaṇ jñā... ~ — — — ||
- LVII. (31) parapuṇyāvanam kāryyam rājñāpi niyatam kṛta[m] |
 (32) Çrī-Çrīndraçekharā .. ātyā karyānām tv atra varddhan[am] ||⁽¹⁾
- LVIII. (33) atiṣṭhipat |
 kālē ca rakṣārtham asya sthānasya tanmaye ||
- LIX. vraḥ pakṣasaṃ[bh]ṛtagrāmaṃ devayajñavivardhanam |
 vahudhānyasamāyukta[m] p]ra[timā]bhyām adān nṛpaḥ ||
- LX. (34) bhaviṣyanto nṛpā dharmma-vījaṃ rakṣantu sarvvadā |
 bhūmau brāhmaṇaçālāyām viprāç ca niyatam sthitāḥ ||
- LXI. puṇyānu. pareṣāṃ phalam āpnuyāt |
 kim utānyesāṇ puṇyānām hy abhirakṣakah ||

TRADUCTION.

I. Lui qui est enflammé par Çrī, tenu par son corps et grand par son essence, multiple et unique, asile de l'univers et lui même sans asile, qui se joue, Cygne suprême, au sein du noble lotus épanoui dans le cœur des sages, très divers, incréé, nous l'adorons !

II. Inclinez-vous devant la beauté, allumée par Çrī, de ce miroir qu'est le Kaustubha, très pur, resplendissant de beauté, supérieur à la pleine lune, dont le corps magnifique surpasse l'éclat des trois mondes, et qu'envie la bien-aimée de Puruṣottama.

III. Il y avait le seigneur Çrī-Jayavarman, qui, soleil surgi de la montagne du lever, dissipa ces ténèbres, les ennemis, dans la ville de Çrīndrarāja (2).

(1) Les quatre çlokas qui suivent sont écrits verticalement dans la marge gauche de l'inscription.

(2) L'auteur, qui écrivait sous Çrīndrarāja (Çrīndrajayavarman), donne rétroactivement à la capitale le nom du roi régnant.

iv. Ayant pris la royauté en *yeux-espace-lune-cœur* ⁽¹⁾, il gouverna le monde avec justice, l'élevant habilement comme un fils.

v. Trésor d'une grâce extrême, installé dans l'âme des hommes, il était pareil à l'Amour, [mais] avec un corps, non vaincu par Īça, renonçant à sa propre existence, flamme de joie dans le cœur.

vi. Ayant pour unique essence le Dharma, ses deux pieds donnaient au monde, en ce Kaliyuga, l'illusion du Dvāpara.

vii. En donnant à tous ses sujets ce qu'ils souhaitaient, ce Kalpadruma de roi rendait toujours la terre pareille au ciel.

viii. Il était un océan de perles, vertus : quiconque même eût énoncé toutes ses qualités n'eût pas mérité la louange d'être exact : qui a jamais parcouru [en pensée] toutes les perles qui sont dans l'océan ?

ix. Il avait pour chapelain un brahmane, le meilleur des connaisseurs du Veda, qui portait le nom de Çrī-Jaya-Mahāpradhāna.

x. Celui-ci était né dans le village de Trikatantu, du Narapatideça ⁽²⁾ ; il appartenait au clan brahmanique du ṛṣi Bharadvāja et avait pour premier nom Hṛṣikeça.

xi. Ayant appris que le Cambodge était plein d'excellents connaisseurs du Veda, ce brahmane y vint pour y manifester sa science.

xii. Ce brahmane, émettant les quatre Vedas par son unique bouche, raillait en quelque sorte Brahmā, qui émit les quatre Vedas par ses quatre bouches.

xiii. En l'an 1165, il alla offrir ses prières au Çiva de Bhīmapura pour la paix de Çrī-Indravarman, parti [pour le ciel].

xiv. Là il épousa une jeune fille d'élite, riche, charmante, vertueuse, née à Rājendragrāma, dans une famille çivaïte, et qui se nommait Çrīprabhā.

(1) C'est-à-dire en 1203 çaka. Cette date se trouve ailleurs (Edit des hôpitaux, IV) sous la forme *vedāmbaraikendubhis*, qu'on avait interprétée comme signifiant 1104 (*veda* = 4) ; mais l'emploi dans notre texte, de *netra* au lieu de *veda* montre qu'il faut entendre 1103 (*netra* = 3, à cause des trois yeux de Çiva).

Le souverain dont il est question est Jayavarman VII.

(2) Peut-être la Birmanie, dont le roi, dans la seconde moitié du XII^e siècle de J.-C., était Narapatisthu.

xv. Elle eut de lui quatre fils, éminents connaisseurs du Veda, et deux filles, vertueuses, belles et intelligentes.

xvi. Le premier des fils fut estimé par les connaisseurs du Veda comme habile dans l'étude de la science védique : il se nommait bhṭṭa.

xvii. Le troisième . . . d'une intelligence supérieure, versé dans tous les cāstras, avait nom Çrī-Niçākarabhṭṭa.

xviii. Des deux filles, la seconde fut la reine de Jayavarman ⁽¹⁾ ; elle avait nom Çrī-Cakravartirājadevī et était grande favorite [du roi].

xix. En une autre, son épouse légitime, fidèle à ses devoirs, il engendra une fille de grande beauté et cinq fils doués de talents.

xx. La sœur cadette (?) de Çrīprabhā, Subhadrā eut de son mari, Jayamañgalārtha, prince des professeurs, un fils.

xxi. Ce fils, nommé ndabhadra, ayant la pureté de la connaissance et de la race, maître de ses sens, alla jusqu'à l'autre rive de l'océan de la grammaire.

xxii. Prince des professeurs sous le règne de Çrī-Çrīndrajayavarman ⁽²⁾, il se nomma Jayamañgalārtha, semblable à son père par le nom et les qualités.

xxiii. Il vécut cent quatre ans, brahmane savant, retenu dans ses mœurs, mûr par l'âge et la connaissance du Veda.

xxiv. Favori de ce brahmane, le roi ⁽³⁾ [fit faire] sa statue avec celle d'une déesse ayant la ressemblance de sa mère, et leur assigna un patrimoine.

xxv. Le roi éleva sur la terre dite Çālā des Brahmanes, comme une suprême couronne, ce prāsāda qui est une puissante affirmation du monisme ⁽⁴⁾.

(1) Jayavarman VIII, Parameçvarapada (1165-1217 ou 1218 çaka).

(2) Çrīndrajayarvarman successeur de Çrīndravarmā en 1229 çaka.

(3) Il ne peut s'agir ici du roi Çrīndrajayavarman, dont le règne commence en 1229, puisqu'il va être dit que les deux statues furent érigées en 1217. Il faut entendre que Jayamañgalārtha fut « prince des professeurs » sous Çrīndrajayavarman, après avoir reçu les honneurs divins à la fin du règne de Jayavarman VIII.

(4) Par sa beauté sans seconde (*advitīya*), il proclame l'unité de l'Être sans second (*ekam advitīyam*).

xxvi. Le brahmane, ayant réjoui par les Vedas des multitudes de Brahmā mortels, alla, pour réjouir le monde de Brahmā, vers l'Incréé qui y fait son séjour.

xxvii-xxix. En *lune-bras-un-sept* (1217), dans cette tour même, selon sa parole, le 12^e jour de la première quinzaine de Caitra, le jeudi, sous Citra (?), le soleil et Saturne étant dans le Bélier, Mars et Rāhu dans les Gémeaux, la lune dans la Balance, Jupiter dans le Scorpion, Mercure, Vénus et Ketu dans le Bélier, indiquant la stabilité, l'horoscope étant dans le Cancer, le roi ⁽¹⁾ érigea [ces] deux statues.

xxx. Le roi donna à la statue de ce brahmane le nom glorieux de Çrī-Jaya-Trivikrama-Mahānātha.

xxxi. La statue de la Brāhmaṇī reçut le nom de Çrī-Jaya-Trivikrama-Deveçvarī.

xxxii. Le roi donna à ces deux idoles des objets d'or et d'argent et les trois villages d'Antvañ Travañ, Jvik Karom, Ruñ, dotés d'esclaves.

xxxiii. Il leur donna aussi des danseuses de talent, des musiciens et des chanteurs habiles accompagnés d'une suite.

xxxiv. Et pour célébrer le culte de ces images, il établit à perpétuité un chef de famille [tant que] durerait la famille de ce brahmane.

xxxv. Et il statua que, si la lignée mâle s'éteignait dans l'avenir, la lignée féminine aurait qualité pour célébrer le culte.

xxxvi. Les bornes du terrain alloué à ces deux [images] furent établies et posées par le mandarin Lekhakendra ⁽²⁾, d'après l'ordre de Jayavarman.

xxxvii-xl. Prenant pour point de départ 81 ⁽³⁾, la limite à l'Est est fixée à 48 brasses ; au Sud, à 12 brasses ; à l'Ouest, à 31 ; au Nord, à 11.

(1) Jayavarman VIII.

(2) « Chef des secrétaires » : titre employé comme nom, selon l'usage oriental.

(3) *Ekāçīlas* est apparemment une forme incorrecte pour *ekāçīlitas*. Rien n'indique, d'autre part, la signification de ce nombre 81 : peut-être la distance du centre du temple à l'enceinte, les autres nombres étant les distances de l'enceinte à la limite extérieure du domaine. Cette hypothèse n'est pas en désaccord avec les données topographiques. Le temple est compris entre les avenues conduisant à la Porte de la Victoire et à la Porte des Morts, la première au Nord, la seconde au Sud. En appliquant notre interprétation et en faisant 1 vy. ma = 1 m. 70, le domaine du temple aurait formé un rectangle allongé dans le sens Est-Ouest et dont les grands côtés se trouvaient respectivement à environ 120 mètres de l'avenue Nord et 75 mètres de l'avenue Sud.

XLII. [Ce roi], pour voir la [sécurité ?] etc. des deux idoles, [ayant résigné à son gendre] le roi Çrīndra ⁽¹⁾ la terre du brahmane avec la dignité royale, alla au séjour de Brahṃā.

XLII-XLIII. (*Voir ci dessus, p. 400.*)

XLIV. [La fondation faite par] Jayavarman . . . inachevée . . . par une . . . complète.

XLV. Il donnait dévotement aux deux statues, chaque jour, cinq des serviteurs et des servantes.

XLVI. Attaché au bien de ses sujets, il garda [Jeune] par la naissance ⁽²⁾, mûr par la science, il était par la vertu

XLVII. En *cœur-deux-deux-neuf* (1229), [ce roi] alla conquérir le ciel, ayant résigné le trône au yuvarāja . . .

XLVIII. Celui qui fut roi, parent du roi Çrīndra, rendit illustre le nom de Çrī-Çrīndrajayavarman.

XLIX. Pour lui, vainqueur des trois ennemis l'intérêt d'autrui complètement par son éclat.

L. Quant à Niçākarabhaṭṭa, issu de l'océan brahmanique, il était, grâce à sa piété envers Çiva, et malgré son nom (de Lune), sans tache et sans décroissance.

LI. Ce Niçākarasūri

LII. Le roi, mettant en lumière sa pénétration . . . [lui donna] le nom de Çrī-Çrīndraçekhara.

LIII. Çrī-Çrīndraçekhara. . . . les vêtements blancs ⁽³⁾. . . . [enrichit] ce temple par des dons d'or, d'argent, etc.

LIV. Satisfaisant les sages au nombre de [plusieurs] milliers par de l'or, de l'argent, des vêtements, etc.

(1) Çrīndravarman (1217/8-1229 çaka).

(2) Çrīndravarman étant monté fort jeune sur le trône, il est impossible que *vriddho* ait pour complètement *janmanā* : on peut supposer que le premier hémistichie se terminait par *raṣṣitavān yuvā*.

(3) Sans doute ayant pris les vêtements blancs, c'est-à-dire adopté la vie séculière.

LV. Çrī-Jayādisūri, avec piété Çambhu ici, chaque année, par mois

LVI. menant sa famille à l'autre rive de l'océan du saṃsāra. . .

LVII. Le roi a ordonné la préservation du mérite spirituel d'autrui et le développement des bonnes œuvres de Çrī-Çrīndraçekhara.

LVIII-LIX. Il a édifié et pour la conservation de ce monument. . . le roi a donné aux deux statues une dotation pour les sacrifices aux dieux avec des villages groupés par quinzaines et de nombreuses [prestations de] grain.

LX. Que les rois à venir gardent toujours la semence du mérite, ainsi que les brahmanes établis à demeure sur la terre [dite] la Çālā des Brahmanes.

LXI. [Celui qui] . . . le mérite des autres, en obtiendra le fruit, à plus forte raison ceux qui gardent les mérites des autres.

XII

PILIER BOUDDHIQUE D'AÑKOR VAT.

(K. 529. Est. n. 377.)

Au dépôt archéologique d'Añkor Thom est conservé un pilier haut de 1^m 28, à 4 faces, en grès rouge, qui paraît provenir d'Añkor Vat. Sur chaque face sont sculptées deux figures superposées, dont chacune est surmontée d'une courte inscription. Les faces se répètent deux à deux, de sorte que nous sommes en présence de deux sujets seulement :

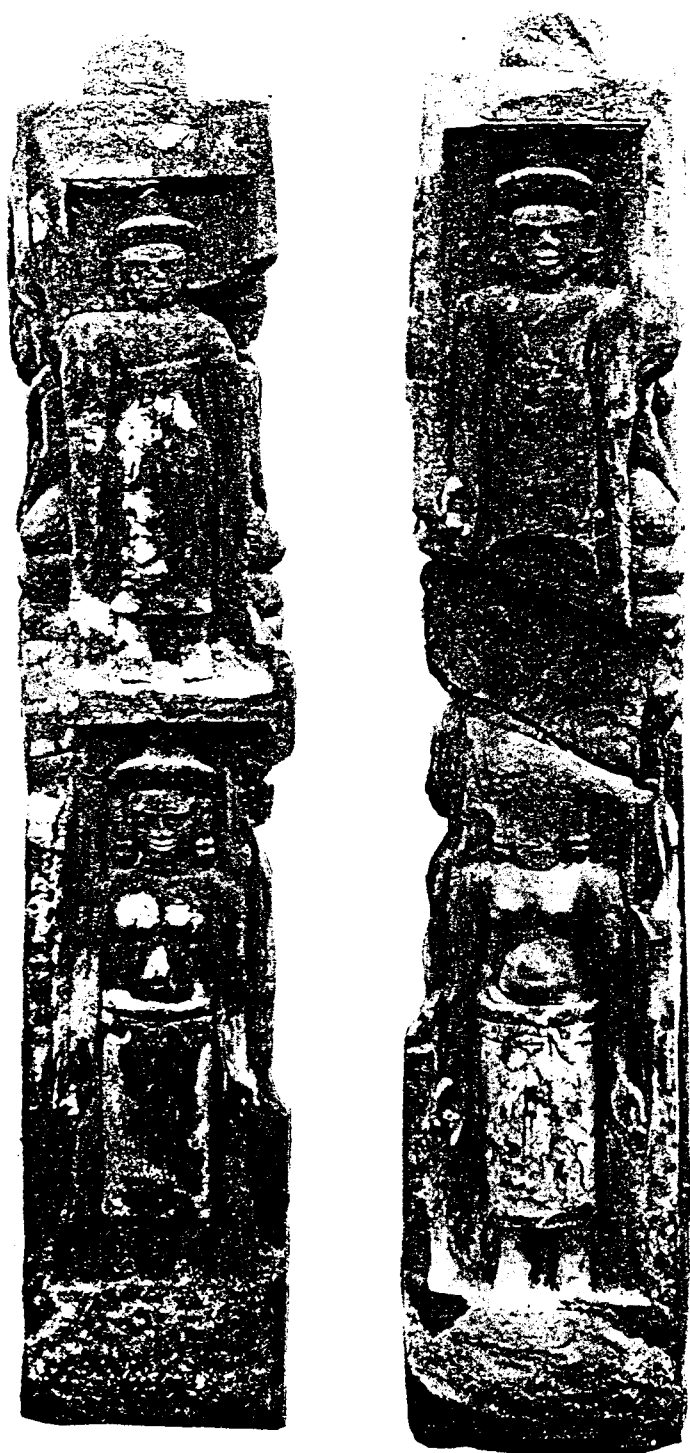
1^o (Faces A et C)⁽¹⁾. En haut un Buddha assis sur le nāga, sous une arcade ; en bas, un personnage debout à quatre bras, dont les mains font diverses mudrās (Pl. XXXI).

2^o (Faces B et D). En haut, un homme, en robe monastique, debout, bras tombants, portant mukuṭa et pendants d'oreilles ; en bas, une femme debout dans la même attitude que le précédent, coiffée de même et vêtue d'un sarong (Pl. XXXII).

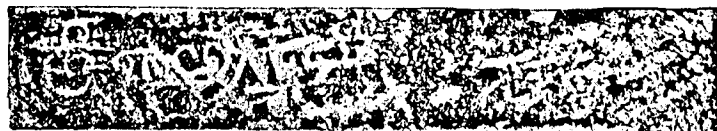
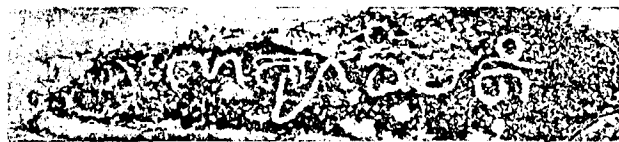
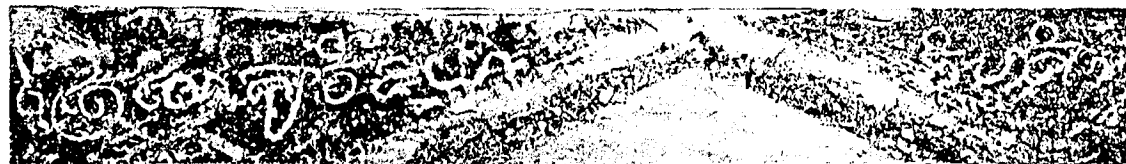
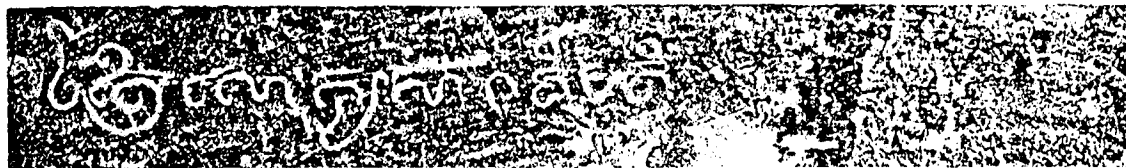
(1) Nous appelons face A celle où le personnage à 4 bras a la main droite cassée ; face C, celle où il a ses 4 bras intacts ; — face B, celle où l'homme en robe monastique a le bas du corps brisé ; face D, celle où il est complet.



PILIER BOUDDHIQUE D'ANGKOR VAT, FACES A ET C. TRAILOKYANĀTHA ET LOKEŚVARA.



PILIER BOUDDHIQUE D'ANGKOR VAT, FACES B ET D. TRAILOKYANĀTHA
ET ĀRYADEVĪ. (Page 407)



Inscriptions (Pl. XXXIII).

Au-dessus du Buddha :

1. A. Trailokyaṇātha dhipati.
2. C. Trailokyavijayādhipati.

Au-dessus du personnage à 4 bras :

3. A. Āryāvalokeṣvara.
4. C. (*Quelques lettres seulement subsistent.*)

Au-dessus du moine couronné :

5. B. Trailokyādhipati.
6. D. Trailokyaṇā. . . .

Au-dessus de la femme :

7. B. (*Inscription détruite.*)
8. D. Çrī Āryyā Devī.

Le Buddha assis et le moine coiffé du mukuṭa étant désignés, quoique différents dans leur attitude, par le même nom (Trailokyavijayādhipati, Trailokyanāthādhipati, Trailokyādhipati), il semble en résulter que ce sont là des dénominations du Buddha paré des ornements royaux ⁽¹⁾.

Le n° 3 est Lokeṣvara. Le nom Āryāvalokeṣvara est une contamination de Āryāvalokiteṣvara par la forme plus usuelle Ārya-Lokeṣvara.

Le n° 4 est probablement une représentation de la Prajñāpāramitā, plus ou moins assimilée à la çakti de Çiva.

L'incorrection des noms sanskrits indique que ces inscriptions appartiennent à une basse époque, peut-être au XIV^e-XV^e siècle.

(1) Le nom de Trailokyanātha, Trailokyavijaya est appliqué tantôt à Viṣṇu (Phimā-nākās, Prāsāt Kravan), tantôt au Buddha (Bantāy Nāñ, etc....)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.	289
I. Pràsàt Tà Kèo.	297
II. Añkor Thom, terrasse bouddhique M.	304
III. Inscription du temple 486	307
IV. Mébón.	309
V. Baphuon.	352
VI. Bantây Kdëi	354
VII. Phnom Bakhèn.	363
VIII. Kapilapura.	365
IX. Ta Tru.	369
X. Phimânākàs	372
XI. Temple de Mañgalārtha à Añkor Thom.	393
XII. Pilier bouddhique d'Añkor Vat (avec 3 planches).	406

Planches.

XXXI. Pilier bouddhique d'Añkor Vat. Trailokyanātha et Lokeçvara . .	407
XXXII. Id. Trailokyanātha et Āryadevī	»
XXXIII. Id. Inscriptions.	»

NOTES SUR LE MONUMENT 486

D'ĀṆKOR THOM

par HENRI MARCHAL,

Conservateur d'Āṅkor.

Un dégagement récent du monument classé sous le n° 486 de l'*Inventaire descriptif des monuments du Cambodge* et situé dans le quartier S.-O. d'Āṅkor Thom a fait ressortir certaines particularités intéressantes : je crois donc devoir compléter les indications données sur ce monument dans le *Bulletin*, XVIII, VIII, pages 2 et suivantes.

Les deux sanctuaires latéraux, d'ailleurs très ruinés, présentent une anomalie dans l'architecture khmère : les fausses portes des façades S., O. et N. sont dépourvues du motif habituel : un linteau sur colonnettes.

Un simple bas-relief représentant un buddha debout, faisant d'une main le geste qui rassure (Pl. XXXVII), remplace sur les façades conservées les imitations de porte en menuiserie qu'on retrouve partout ailleurs à Āṅkor. Le cadre même de la fausse porte a disparu et le panneau de sculpture se trouvait placé profondément en retrait sous un fronton que supportaient deux forts pilastres simplement moulurés en haut et en bas.

Les frontons, dont aucun ne subsiste complet, devaient représenter, à en juger par ce qui en reste, un buddha assis encadré par l'arcature trilobée simulante un corps de nāga. Je n'ai constaté une absence semblable de colonnettes et de linteau que sur les trois façades pleines du sanctuaire central de Nāk Pān, où le panneau central montre un Lokeçvara debout, entouré de petites figurines ; mais, à Nāk Pān, pilastres et panneau central sont sur un même plan, tandis qu'au 486, la saillie exagérée des pilastres alourdit l'ensemble.

L'état actuel des deux sanctuaires latéraux ne permet aucune conclusion au sujet de la forme de la voûte, qui a complètement disparu.

Le sanctuaire central présente les motifs habituels d'encadrement de portes et fausses portes absolument complets et conformes à ce qu'on voit dans tout l'art classique. Mais un examen attentif de ces motifs va donner lieu à quelques constatations curieuses.

Les pilastres encore en place s'apparentent à ceux des sanctuaires latéraux, et le seul fronton encore visible sur la façade E. montre le Buddha assis sous

l'arbre de la Bodhi : les moulures des pilastres et des murs sont simples, sans la moindre surcharge de décor ornemental. Il semble que l'architecture de ces trois pràsàts ait été conçue avec le minimum d'ornementation et une sobriété qui tranche sur l'ensemble des constructions de la même époque.

Au contraire, les colonnettes et les linteaux qui encadrent les portes du sanctuaire central sont d'une tout autre facture et présentent le fini, la délicatesse de sculpture et la complexité de détails ornementaux qui sont propres à l'art d'Ankor.

Donc, non seulement ce sanctuaire possède seul les éléments complets des portes, mais encore ces éléments semblent différer du reste par la conception et l'exécution. Et voici qui va renforcer cette remarque : ces linteaux et colonnettes ne semblent pas avoir été prévus pour le monument où ils sont actuellement placés.

C'est sur la face Nord que la chose apparaît le plus clairement : les colonnettes sont du type octogonal avec bagues et nus alternés symétriquement par rapport à un axe horizontal médian, tel qu'on peut le voir dans l'art d'Indravarman ⁽¹⁾. La base est carrée et décorée de figurines en prière sous arcades.

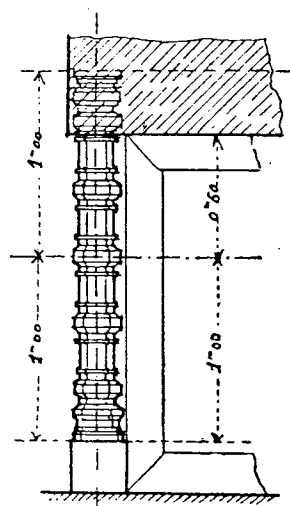


Fig. 3. — SANCTUAIRE CENTRAL
DU TEMPLE 486.

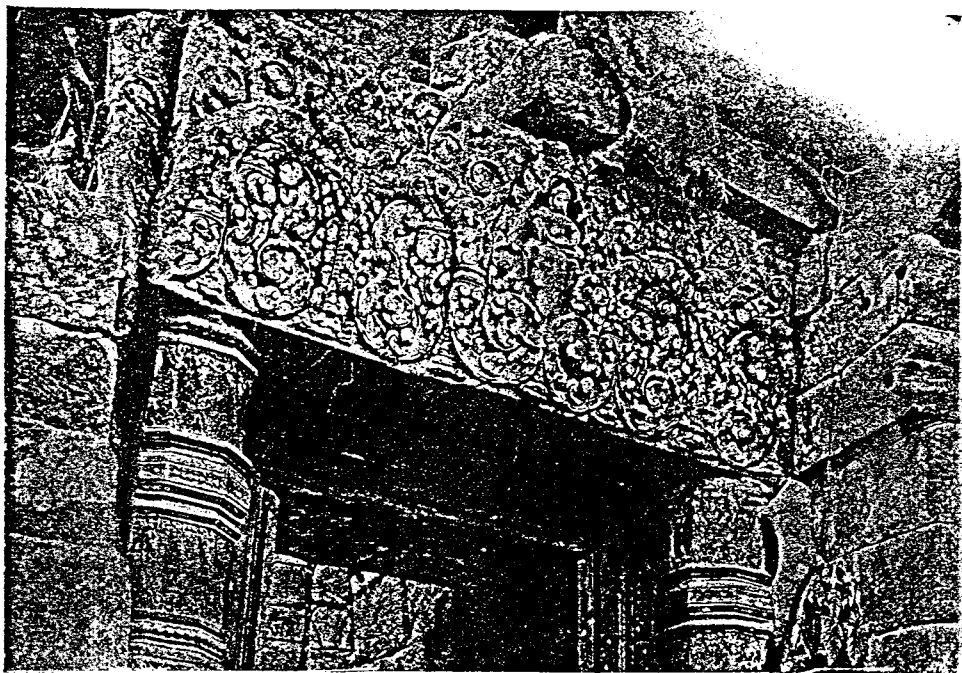
COLONNETTE DE LA FACE NORD.

Si nous analysons une des colonnettes de la face Nord, nous constaterons que sa bague centrale, où passe l'axe de symétrie, est à 1 mètre au dessus du niveau du socle carré ; la symétrie voudrait donc qu'elle mesurât une hauteur de 2 mètres, abstraction faite de la base à section carrée.

Or, si les bagues répètent bien symétriquement leur profil au dessus de l'axe médian, ce profil s'interrompt brusquement sous le linteau, et la hauteur totale de la colonnette n'est que de 1 m 60 (fig. 3). Il manque donc 0 m 40 pour que le profil soit complet dans le haut, suivant les règles et les traditions des constructeurs khmers : on peut donc en conclure que la colonnette a été sectionnée pour pouvoir s'adapter à la hauteur sous linteau (Pl. XXXIV, A). Le linteau de cette même façade donne lieu à une constatation analogue : il a été recoupé sur les deux côtés (fig. 4) comme le prouve le motif du décor

(1) Je rappelle que c'est la présence des nus séparant très nettement les bagues qui différencie les colonnettes appartenant à cet art de celles des autres monuments classiques.

A



B



ANKOR THOM, TEMPLE 486. — A. LINTEAU N. DU SANCTUAIRE CENTRAL.
B. FRAGMENTS TROUVÉS DANS LE DÉGAGEMENT. (Page 412)

interrompu brusquement sans laisser la place à la volute finale de se développer. Le recouplement a été fait sans s'occuper de maintenir exactement le motif central au milieu, car la longueur du linteau, de chaque côté de l'axe principal, est plus grande à gauche qu'à droite.

Enfin, le grès des linteaux comme celui des colonnettes, n'est pas le même que celui du reste du monument : ce dernier est le grès gris-clair, très tendre et très friable, communément employé dans le groupé d'Añkor. Au contraire, le grès des éléments en question

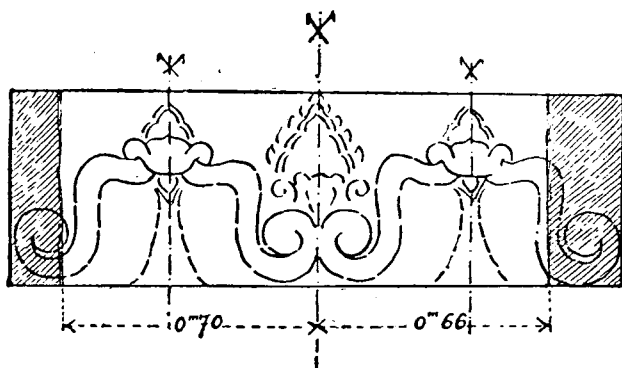


Fig. 4. — SCHÉMA DE LINTEAU DE LA FACE NORD.

est rosé et d'un grain plus compact et plus dur : il s'apparente de très près au grès du petit groupe de Bantây Srëi, au nord d'Añkor.

Les mêmes observations, répétées sur les façades O., S. et E. du sanctuaire central, montrent que le linteau de la face O. (*BEFEO*, XVIII, VIII, Pl. IV, A) ne semble pas avoir été recoupé ; il est complet, et pourtant, chose curieuse, sa longueur totale, 1 m 20, est plus petite que celle du linteau recoupé de la face N. (1 m 36). Si, à première vue, la composition paraît la même, cette différence s'explique, à un examen plus détaillé, par une plus grande complication du motif de la guirlande latérale sur le linteau N. : on peut voir, en effet, sur ce linteau un axe intermédiaire interrompant la guirlande latérale et qui correspond à une tête de monstre tenant dans sa gueule un pendentif : ce motif latéral est absent sur le linteau O. On pourrait faire la même remarque sur le linteau de la face S. (*loc. cit.*, Pl. IV, B.), qui, bien que n'ayant que 1 m 29 de longueur, paraît également entier : ce linteau, pas plus que celui de la face E., n'a de motif latéral à tête de monstre.

Quant aux colonnettes, dont la hauteur moyenne (toujours prise au dessus du socle carré) est de 1 m 67, celles de la face O. paraissent complètes, mais celles de la façade S. ont été légèrement recoupées ; le raccourcissement n'est d'ailleurs pas le même sur les deux colonnettes. Sur la face E., les colonnettes semblent entières.

On peut conclure de ces diverses observations que les colonnettes et les linteaux du sanctuaire central sont de provenance étrangère et ont été adaptés plus ou moins bien au monument où on les voit actuellement. Il faut encore noter que l'iconographie des linteaux est brahmanique, alors que le décor des trois sanctuaires est nettement bouddhique.

Ce qui a été dit au sujet de l'indécision où l'on se trouve relativement à la forme des tours de couronnement des sanctuaires latéraux, peut être répété pour le sanctuaire central. Toutefois, le parement intérieur des murs de la cella, qui, dans l'angle S.-E., le mieux conservé, montent verticalement à 4^m60 au-dessus du dallage intérieur, n'accuse aucun encorbellement précisant un départ de voûte ; pourtant, l'intérieur de ce sanctuaire était obstrué d'éboulis qui ne pouvaient provenir que des parties hautes ; mais la forme de la voûte ne se laisse pas deviner d'après ce qui reste en place. Au dégagement, on a trouvé un dallage en grès presque de niveau avec les seuils des portes et, ce qui est rare, non excavé dans sa partie centrale ; une des pierres de ce dallage, assez grossièrement exécuté, montre un fragment de moulure qui trahit le réemploi. Il est possible que ce dallage, après avoir été ouvert par les pilliers, ait été remblayé et refait par les moines bouddhistes qui ont utilisé le sanctuaire (*loc. cit.*, p. 3).

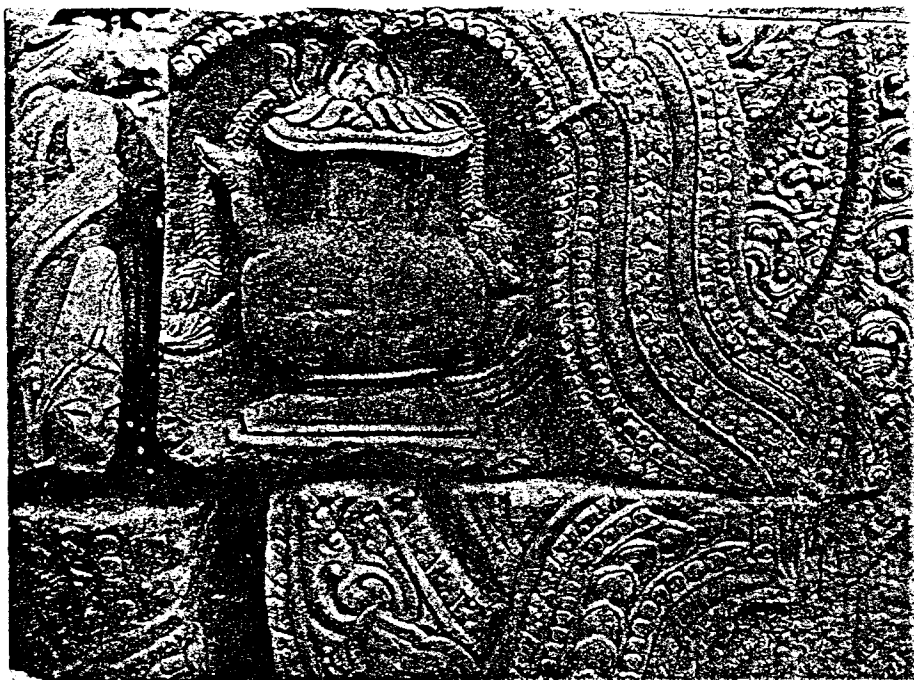
Le perron qui précède la façade E. et franchit la hauteur des deux soubassements supérieurs pour atteindre le niveau du sanctuaire central, présente également une anomalie dans l'art khmèr de l'époque classique. Il n'est pas flanqué des deux socles d'échiffre habituels en décrochement sur le soubassement (Pl. XXXVI) ; la première marche commence au droit même de la plinthe inférieure. De plus, le soubassement lui-même (déjà surélevé sur un premier soubassement commun aux trois sanctuaires) montre latéralement deux amorces de murs se retournant à angle droit vers l'Est et continuant extérieurement le profil des moulures.

J'ai signalé (*loc. cit.*, p. 4) la présence dans les parties hautes de deux soubassements, l'un extérieur en grès, l'autre intérieur en latérite : ce dernier n'apparaît que dans les endroits où le soubassement extérieur est tombé. J'insisterai seulement sur l'aspect de panneau de menuiserie que donne ce parement extérieur constitué par une simple dalle moulurée et posée de champ. Nulle part peut-être dans le groupe d'Añkor on ne trouve un exemple aussi frappant de ce procédé d'architecture en placage que les Khmèrs ont généralisé.

Le soubassement inférieur se décroche en façade pour former la terrasse en terre-plein qui précède le sanctuaire, mais à l'intérieur se trouve un de ces nombreux repentirs auxquels l'art khmèr classique nous a habitués ; au pied même du perron central, une sorte de *balan* carré, aux moulures assez finement travaillées, fait saillie en avant (Pl. XXXVI, B). La base en est surélevée de huit centimètres au dessus du niveau de base du soubassement extérieur et sa partie supérieure s'arase au niveau du dallage de la terrasse, dallage aujourd'hui disparu. De chaque côté du *balan* on peut voir deux petits perrons assez grossiers qui accédaient au niveau supérieur. Ces perrons, quand le *balan* fut englobé dans la terrasse, furent remplacés par deux perrons similaires rejetés à l'extrémité orientale.

Deux stûpas en latérite, dont on voit encore en place un fragment du massif de base, précédaient la terrasse à l'Est. Un morceau du couronnement d'un de

A



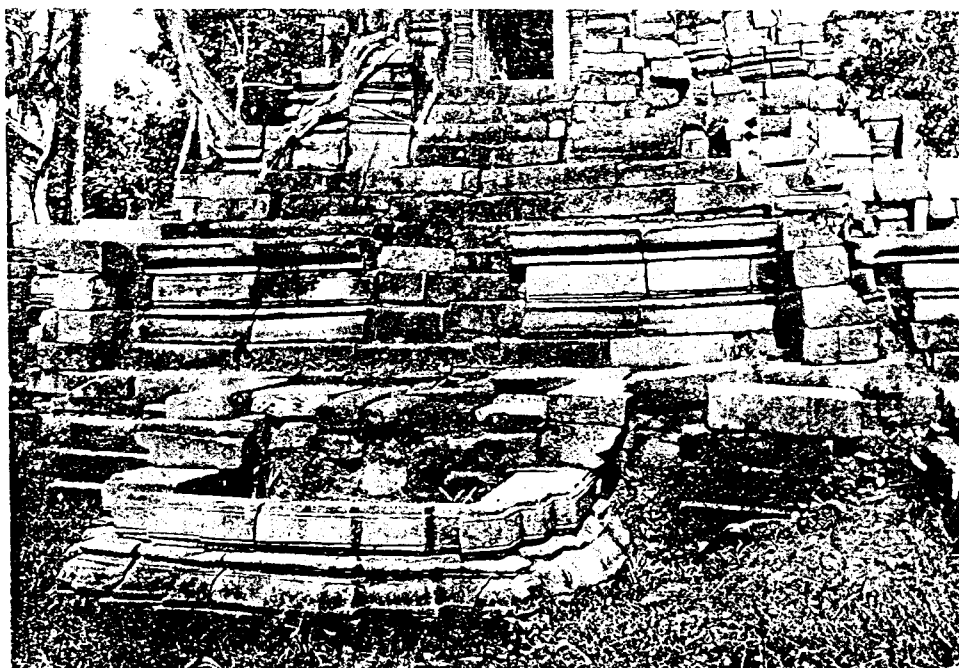
B



A

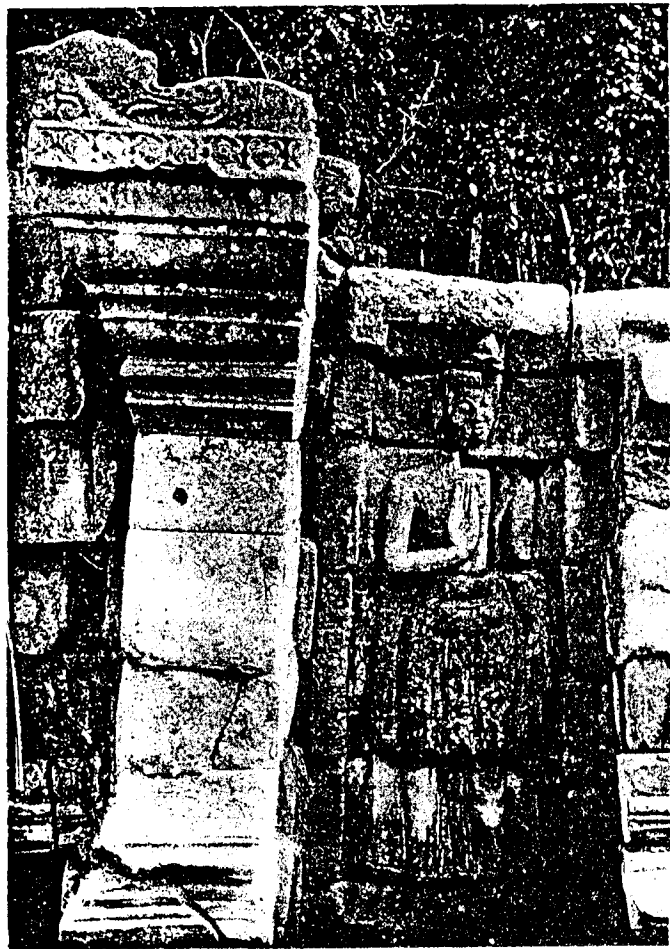


B



ANKOR THOM, TEMPLE 486. — A. VUE D'ENSEMBLE DE LA FACE EST. B. PERRON DE LA FAÇADE E. DU SANCTUAIRE CENTRAL. (Page 414)

A



B



ANĀKOR THOM. TEMPLE 485. — A. FAUSSE PORTE S. DU SANCTUAIRE N.—B. FAUSSE PORTE O. (Page 411)

ces stūpas a pu être reconstitué (fig. 5). On a trouvé, au cours du dégagement de la terrasse, plusieurs pierres plates rondes en grès, décorées sur le dessus d'une fleur à pétales disposés en étoiles, et deux dalles carrées de 0^m 37 de côté sur 0^m 13 d'épaisseur, également décorées sur le dessus (fig. 6).

On a trouvé aussi une pointe en grès de forme polygonale en plan, l'une et l'autre, ainsi qu'une pierre ronde moulurée en forme de vase, qui ont pu appartenir à des stūpas.

Enfin une dernière particularité à signaler se rencontre dans les fragments sculptés assez nombreux que le dégagement a mis au jour. Parmi ces fragments (Pl. XXXIV, B, et XXXV) sont des tympans de frontons montrant comme motif central soit le Buddha assis sous l'arbre de la Bodhi, soit un vase de forme assez grossière coiffé d'un couvercle en fleur d'où partent latéralement deux guirlandes, et avec bec en forme de tête d'oiseau. Ce dernier motif se rencontre très rarement dans l'art classique.

Deux frontons trouvés près du sanctuaire Sud montrent un personnage, roi ou divinité, assis à la javanaise et tenant un glaive devant sa poitrine.

Des motifs d'angle, pièces d'accent ou acrotères, qui devaient orner les étages des prāsats, sont décorés du personnage debout habituel tenant une

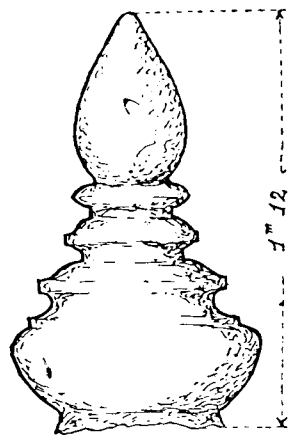


Fig. 5. — COURONNEMENT DE STŪPA.

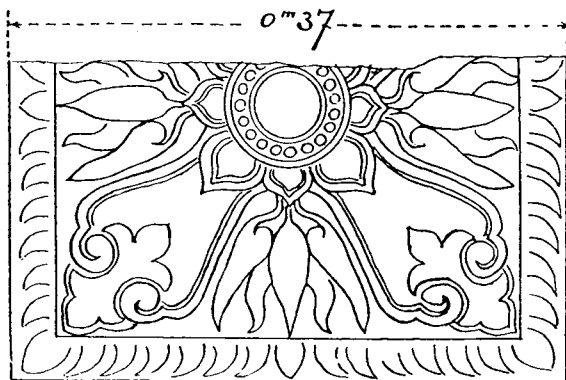


Fig. 6. — MOITIÉ DE DALLE DÉCORÉE.

massue; mais certains sont coiffés d'une sorte de cornet renversé (Pl. XXXV), que je ne crois pas avoir vu autre part. On trouve aussi des représentations de Viṣṇu sur Garuḍa ou d'Indra sur l'éléphant tricéphale, mais tous ces motifs de sculpture sont de facture assez raide et malhabile et par là semblent dater d'une assez basse époque.

Je noterai un motif d'antéfixe montrant un fleuron central sous arcature (Pl. XXXV, B) qui n'est pas très fréquent dans l'art d'Añkor; on le trouve à Bantāy Kdēi et à Tà Prohm, mais en superposition sur un motif, généralement une figure d'ascète, sculpté en bas-relief, gravé au trait et qu'il devait oblitérer (cf. AAK, I, Pl. 18 A).

Pour terminer, j'attirerai l'attention sur le motif de décor ornemental que j'ai appelé l'élément-type (*BEFEO*, XXII, p. 117). Ce motif, répété à profusion dans l'art classique d'Añkor, apparaît surtout au temple 486 dans les denticules qui hérissent l'arcature en nāgas des frontons, mais il s'y montre moins net et surtout moins nerveux, moins déchiqueté qu'ailleurs. Il est plus mou et l'alternance des courbes contrariées, qui en est la caractéristique, est moins franche; les enroulements des rinceaux sont plus épais. et une série de stries parallèles donne à l'ensemble un caractère laineux. De tout le groupe d'Añkor je ne connais que le temple x du Prālī Pīthu qui présente la même particularité. Or ce temple x est justement décoré intérieurement d'une frise de buddhas qui trahit une époque assez basse, notamment par la pointe qui prolonge l'uṣṇīṣa. Comme les buddhas du temple 486 ont également l'uṣṇīṣa allongé en forme de flamme, si l'on rapproche de cela les singularités signalées précédemment, et en particulier la présence au sanctuaire central de linteaux qui, par le grès et la facture, ressemblent à ceux de Bantāy Srēi, on peut en conclure que ce monument doit être d'une époque assez récente comparé aux autres monuments d'Añkor.

DHARMAÇÂLÂS AU CAMBODGE

par Louis FINOT.

La plupart des monuments khmèrs sont des temples. Rares sont ceux qui appartiennent en propre à l'architecture civile ou même qui ont un caractère mixte, mi-civil, mi-religieux. En raison même de leur rareté, ils méritent une attention toute particulière. Dans cette catégorie d'édifices mixtes il faut, croyons-nous, ranger ceux qu'on a coutume de désigner comme « édifices du type de Tăp Čei » : dénomination incommode à laquelle nous proposerons tout-à-l'heure d'en substituer une autre.

Il ne s'agit pas ici de la découverte d'une espèce nouvelle : les édifices en question ont été recensés, classés et décrits par M. de Lajonquière dans son *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge* (voir particulièrement T. III, p. xxviii). Nous voudrions seulement signaler l'intérêt qu'il y aurait à compléter les recherches si heureusement inaugurée dans cet ouvrage et qui peuvent nous conduire à d'importantes conclusions historiques.

Résumons d'abord les traits caractéristiques de cette série monumentale. Le plan est uniforme : une salle longue entre un porche à l'Est et un pràsàt à l'Ouest. La salle longue prend jour du côté Sud par des fenêtres à barreaux ; la face Nord est aveugle et ornée généralement de fausses fenêtres ⁽¹⁾. La voûte de la salle, vue de l'extérieur, dessine nettement une nef avec deux collatéraux ; mais l'intérieur ne correspond qu'imparfaitement à cette indication : il ne comporte aucune colonnade et la retombée de la voûte centrale se réduit à une ondulation du profil.

La communication entre la salle longue et le pràsàt se fait tantôt par une porte étroite, tantôt par une large baie. Le bâtiment est soit en grès et décoré, soit en latérite et sans décoration.

On connaît aujourd'hui 15 de ces édifices ⁽²⁾ ; de ce nombre, 5 sont situés dans l'enceinte extérieure et au N. de la chaussée axiale de quelques grands temples (Běn Mālā, les deux Práh Khăn, Bantăy Čhmăr et Tà Prohm), 10 en bordure des deux routes principales de l'ancien Cambodge (fig. 7), qui, partant toutes deux d'Ańkor, se dirigeaient l'une, celle de l'Est, vers le Práh Khăn E. ⁽³⁾

(1) Une seule exception : le Prasat Phtu (n° 523) a une fenêtre sur chaque face.

(2) Ceux de Práh Khăn O. et de Tà Prohm sont omis dans la liste de l'IK.

(3) Il y a deux temples qui portent le nom de Práh Khăn, l'un à 60 k. à l'E. de Běn Mālā, l'autre au N. E. de l'enceinte d'Ańkor Thom. Nous appellerons le premier Práh Khăn E. et le second Práh Khăn O.

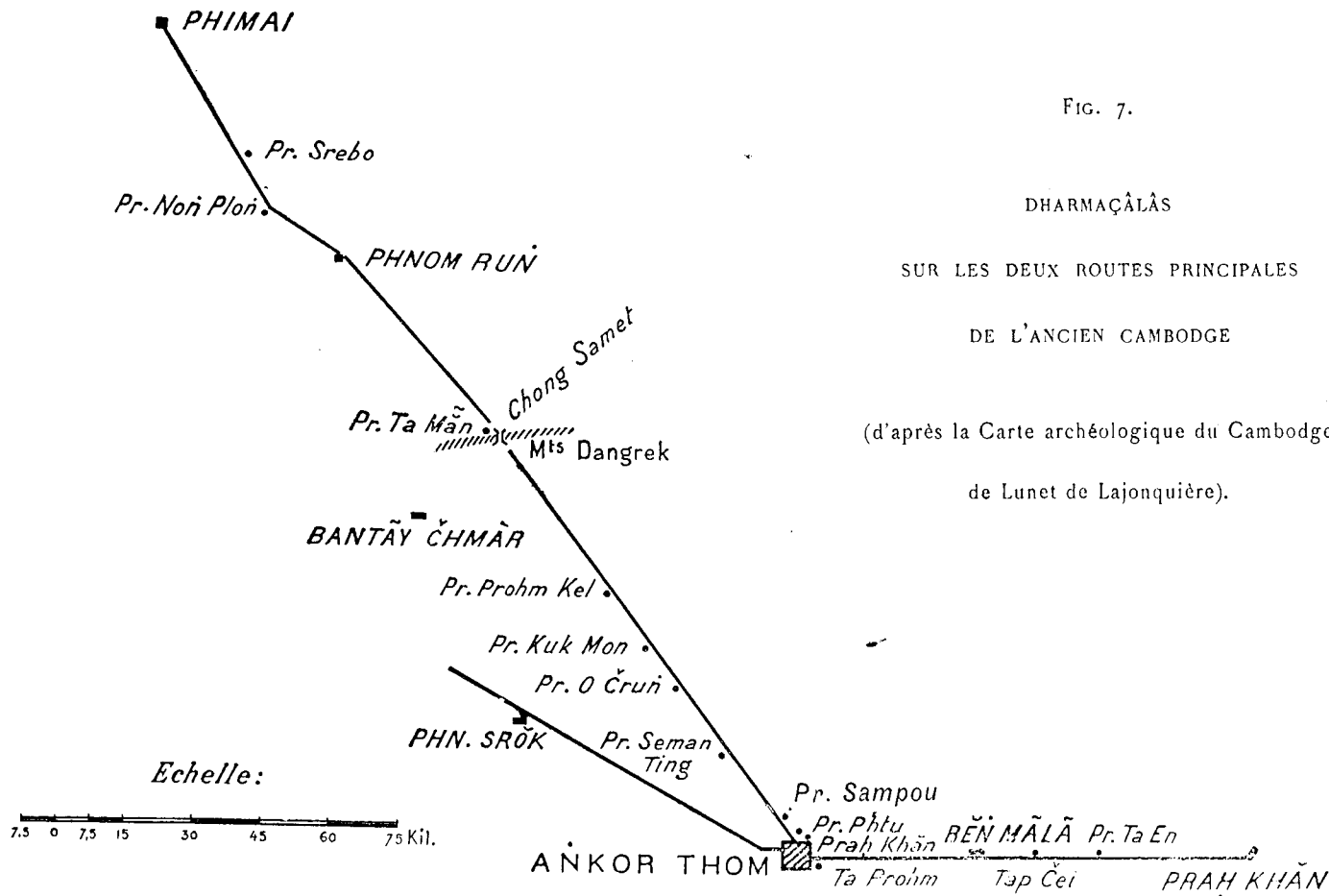
FIG. 7.

DHARMAÇĀLĀS

SUR LES DEUX ROUTES PRINCIPALES

DE L'ANCIEN CAMBODGE

(d'après la Carte archéologique du Cambodge
de Lunet de Lajonquière).



par Běh Mālā, l'autre, celle du Nord-Ouest, vers Phimai par Phnom Ruñ. En voici le tableau :

	NOM	MATÉRIAUX	DISTANCE DE CHAQUE POINT AU PRÉCÉDENT	DIMENSIONS INTÉRIEURES	OBSERVATIONS
Temples	Běh Mālā : Kuk Top Thom (219)	Grès			Frontons avec Lo- keçvara.
	Prāḥ Khān E. (174)	Grès			»
	Prāḥ Khān O. (522)	Grès		15 ^m .	»
	Tà Prohm	Grès			»
	Ḍantāy Čhmār	Grès			»
	Route N. E. (100 kil.) Añkor		0		
Routes	» [Běh Mālā] (1)	Grès	37,5		»
	» Tāp Čei (220)	Grès	12	env. 15 ^m × 5	»
	» Pr. Ta Ēn (234)	Grès	14,25		»
	» [Prāḥ Khān E.]	Grès	33,75		
	Route N. W. (225 kil.) Añkor		0		
	» Pr. Phtu (523)	Latérite	1,6	14 ^m × 5 ^m	Orienté E.-O.
	» Pr. Sampou (611)	Latérite	6	14 ^m × 4 ^m 50	1 liṅga
	» Pr. Seman Tiñ (628)	Latérite	18,5	15 ^m × ?	Orienté E.-O.
	» Pr. O Črūrñ (700)	Latérite	18	14 ^m × ?	Orientation ?
	» Pr. Kuk Mon (707)	Latérite	13,5	15 ^m × 4 ^m 50	Axe perp. à la rou- te (95° E.-275° O.)
	» Pr. Prohm Kel (721)	Latérite	13,5	19 ^m 50 × 4 "	d° (70' N.-250° S.)
	» Pr. Noñ Ploñ (413)	Latérite	108 (2)		
	» Pr. Srebo (415) (de Srebo à Phimai, 33 k.)	Latérite	14	12 ^m 50 × ?	Orienté E.-O. avec forte déviation N.E. — S. O.

(1) Les bâtiments annexes de Běh Mālā et de Prāḥ Khān E., déjà mentionnés dans la liste précédente, sont repris dans celle-ci comme étape et terminus de la route de l'Est.

(2) La route traverse le col de Chong Samet dans les Dangrek, près duquel il y avait un hôpital (Tā Mān Tōč), à 40 k. de Prohm Kel. De Chong Samet à Phnom Ruñ, 51 k. De Phn. Ruñ à Noñ Ploñ, 17 k. Ainsi, sur les 115 km. qui séparent les Dangrek de Phimai, il n'y aurait eu que deux de ces « gîtes d'étape ». Mais peut-être une exploration plus poussée, dont nous signalons l'intérêt au Service Archéologique du Siam, en ferait-elle découvrir de nouveaux.

Ce tableau donne lieu aux observations suivantes (cf. pl. XXXVIII-XLI).

Matériaux. — Tous les édifices de ce type situés dans l'enceinte extérieure des temples ou sur la route de l'Est sont en grès ; tous ceux qui jalonnent la route du Nord-Ouest sont en latérite.

Dimensions. — Leurs dimensions normales, à l'intérieur, sont : 14 à 15 mètres de long sur 4 à 5 mètres de large.

Situation et orientation. — La route de l'Est, longue de 100 km. environ, longe 3 de ces bâtiments (en comptant pour un celui de Běh Mālā), soit 1 pour 33 km. ; il y en a 8 sur la route du N.-O. (208 km.), soit 1 pour 26 km. ; en moyenne, un pour 30 kilomètres.

Le tableau des distances dressé par M. de Lajonquière (12, 14, 17, 18) indique plutôt des étapes moyennes d'environ 15 kilomètres ; les chiffres deux ou trois fois plus forts qui se rencontrent dans ce tableau (33, 38, 108) peuvent s'expliquer par la disparition, sur certains points intermédiaires, de bâtiments en matériaux légers.

En règle, la façade principale est tournée au Sud. Cette règle est constamment observée tant dans l'enceinte des temples que sur la route de l'Est.

Mais sur celle du Nord-Ouest, elle comporte des restrictions qu'il est d'autant plus difficile d'apprécier exactement que les données de l'*Inventaire* n'ont pas à cet égard toute la précision désirable : « Avec la voie du N. O., qui se dirige vers un point intermédiaire du compas, l'orientation de principe des monuments et leur orientation par rapport à la route ne pouvaient cadrer : c'est la première qui a été sacrifiée (Prasat Kuk Mon, n° 707 ; Prasat Prohm Kel, n° 721). C'est bien toujours la façade méridionale de ces monuments qui est la principale, mais, se mettant d'accord avec la direction de la route, elle fait face au S. E., et leur grand axe est perpendiculaire à la direction de celle-ci. Or, comme les monuments voisins, d'un type différent, ne suivent pas cette règle, nous devons en conclure que les monuments du type de Teap Chei ne se trouvant qu'en bordure des grandes voies de communication, et leur orientation étant commandée par la direction de celles-ci, ils en sont une partie intégrante. » (1)

Il faut ici distinguer : a) la position par rapport à la route ; b) l'orientation.

a) La position des édifices par rapport à la route n'est presque jamais indiquée par l'*Inventaire* et, dans l'un des rares cas où ce renseignement a été donné, il contredit celui de la carte archéologique. En effet, le Prasat Kuk Mon (n° 707) est donné comme « situé non loin à l'E. de la grande voie d'Angkor Thom au Spean Töp ». « A l'Est » (ou plutôt au Nord) signifie évidemment à droite de la route en allant vers Phimai : or la carte le place à gauche. Si on s'en rapporte à cette carte, deux seulement des édifices en question sont situés

(1) LAJONQUIÈRE, *Inventaire*, III, xx.

au Nord de la route (Pr. Sampou et Pr. Srebo), tous les autres sont au Sud, devant par conséquent en principe tourner leur face aveugle à la route. C'est ce qui aurait motivé dans certains cas une conversion de la façade Sud dans la direction de la route.

b) L'orientation ne paraît pas constante sur la route de Phimai, si on s'en rapporte aux données assez vagues de l'*Inventaire*. Sur un total de 8 monuments, il ne spécifie l'orientation que pour 5, dont 2 orientés E.-O. et 3 N.-E.-S.-O.

Pour ces trois derniers cas, l'auteur donne les précisions suivantes :

Pr. Srebo (415). Orienté E.-O. avec forte déviation N. E.-S. O.

Pr. Kuk Mon (707). 95° E. — 275° O.

Pr. Prohm Kel (721). 70° N. — 250° S.

Sans chercher à expliquer ces données, qui paraissent, à première vue, quelque peu contradictoires et qui demanderaient à être vérifiées sur place, nous en retiendrons seulement le fait d'un certain flottement dans la direction de l'axe de ces bâtiments, ce qui confirme leur caractère à demi civil, car les règles d'orientation étaient beaucoup plus strictes pour les temples.

Il existe une différence notable entre les deux routes qui partaient d'Āṅkor vers le Nord-Ouest. L'une, comme nous venons de le voir, est jalonnée par les bâtiments que nous étudions ; l'autre, celle qui passe par Phnom Srōk, en est entièrement dépourvue. La seule explication possible, c'est que la première seule, conduisant à un grand sanctuaire (Phimai), était une route de pèlerinage.

Un dernier caractère est à noter : tous ceux de ces édifices qui ont une décoration présentent sur leurs frontons l'image de Lokeçvara.

Si maintenant nous réunissons tous ces traits : édifices élevés au bord des grandes voies de pèlerinage ; situés souvent à la distance d'une étape ; prenant jour sur une seule des deux grandes faces ; enfin placés sous l'invocation de Lokeçvara, nous voyons se dégager quelques conclusions.

1. Ces édifices ne sont pas des temples. Le prāsāt qui les termine à l'Ouest peut être une chapelle ; mais la salle longue n'est pas une nef, car, en ce cas, il n'y aurait aucune raison pour qu'elle ne prît jour que d'un seul côté. En outre, leur orientation variable exclut également cette hypothèse.

2. Ils étaient très probablement destinés à l'usage des pèlerins qui se dirigeaient soit d'Āṅkor vers Phimai ou Prāḥ Khān, soit inversement de ces points vers un des sanctuaires de la capitale, par exemple vers Nāk Pān où devaient affluer les pèlerins en quête de guérison (1).

3. Lokeçvara, sous l'invocation de qui ils étaient placés, est connu comme le guérisseur des malades. Il est parfois adoré sous le titre de *Lokeçvara ārogyaçālī* « Lokeçvara des hôpitaux ». On pourrait donc supposer que nos

(1) Cf. L. FINOT et V. GOLOUBEV. *Le Symbolisme de Nāk Pān*, dans : *BEFEO*, XXIII, 401.

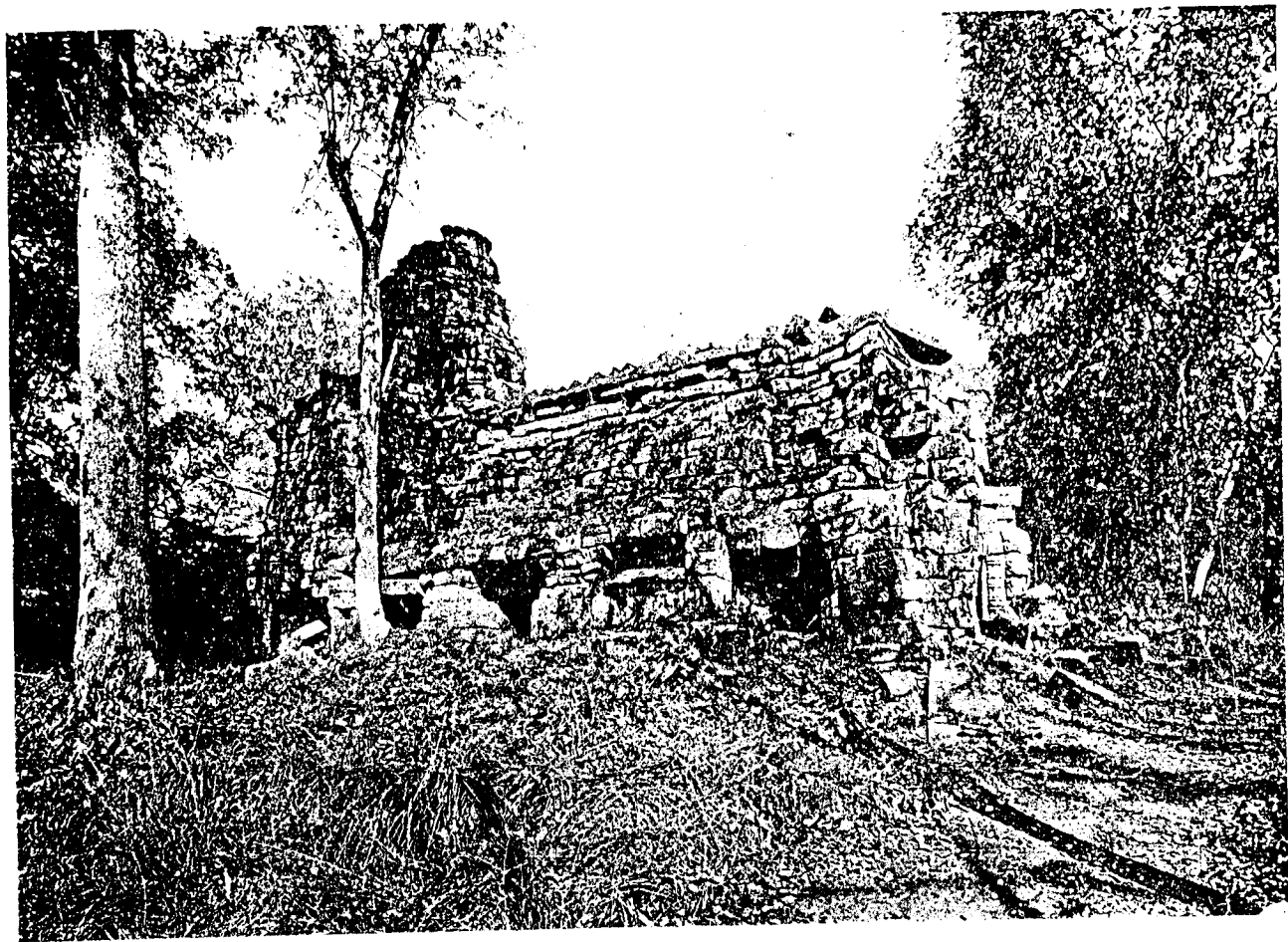
constructions étaient des *ārogyaṣālās*, des « maisons de santé », hôpitaux ou infirmeries ⁽¹⁾. Si toutefois on juge cette hypothèse trop peu étayée, on peut sans crainte les considérer comme des *dharmāṣālās*, des « maisons de charité »; et dans ce cas aussi la présence de Lokeṣvara est parfaitement justifiée, car il protège les hommes contre tous les dangers, notamment contre ceux qui menacent les voyageurs : brigands, éléphants, serpents, bêtes fauves. Nous proposons donc d'appeler dorénavant ces asiles ouverts aux pèlerins des *dharmāṣālās*.

Les *dharmāṣālās* se trouvent dans le voisinage des temples construits par Jayavarman II (Bantāy Čhmār, Tà Prohm, Prāḥ Khñ O.) : elles appartiennent donc à l'art de ce règne ⁽²⁾. Comme, d'autre part, celles qui jalonnent les deux routes de l'Est et du Nord-Ouest ont été érigées en fonction de ces routes, il est permis d'en conclure que celles-ci ont pour auteur le même souverain.

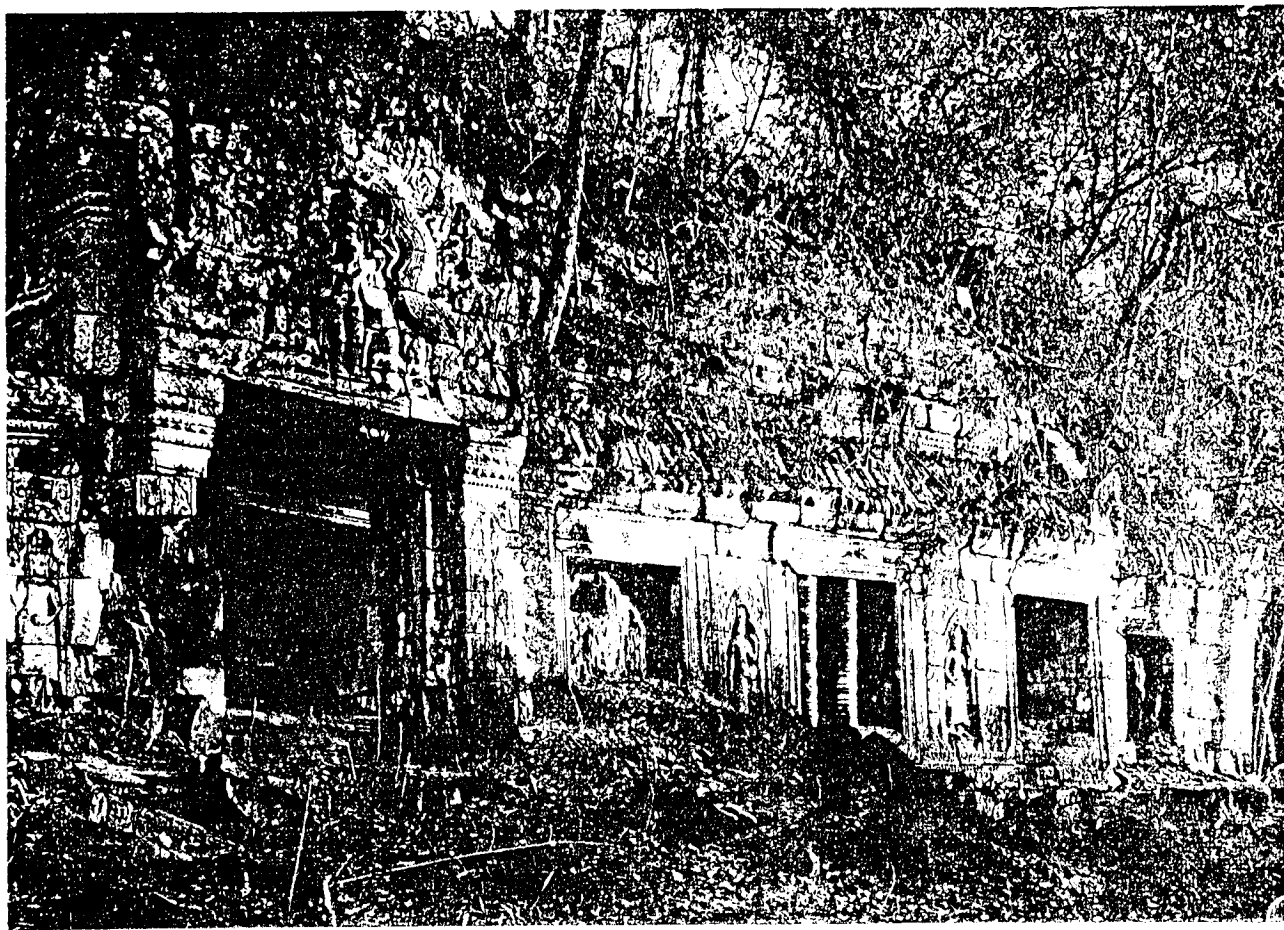
Temples grandioses, vastes et fortes citadelles, larges chaussées aux ponts indestructibles et qui servent encore aujourd'hui au passage de nos routes, hospices pour les voyageurs : autant de preuves que la première moitié du IX^e siècle fut pour le Cambodge une époque de prospérité sous le sceptre d'un grand roi. On s'imagine trop aisément que les immenses travaux de ce règne furent l'œuvre d'une multitude d'esclaves au service d'un maître inflexible. Les *dharmāṣālās* qui se succèdent le long des grandes routes viennent fort à propos nous rappeler que leur auteur professait la religion du « Grand Compatissant » et qu'il en pratiquait les leçons.

(1) La situation de ces bâtiments dans l'enceinte *extérieure* des temples s'accorderait bien avec cette destination : l'entrée du temple proprement dit était en effet interdite aux malades : cf. ISCC., LV, 75-76 : « A ceux qui ont un membre brisé ou défectueux... à ceux qui sont atteints de graves maladies, l'entrée de l'enceinte de Çiva (*Çivāṅgana*) est interdite en tout temps. »

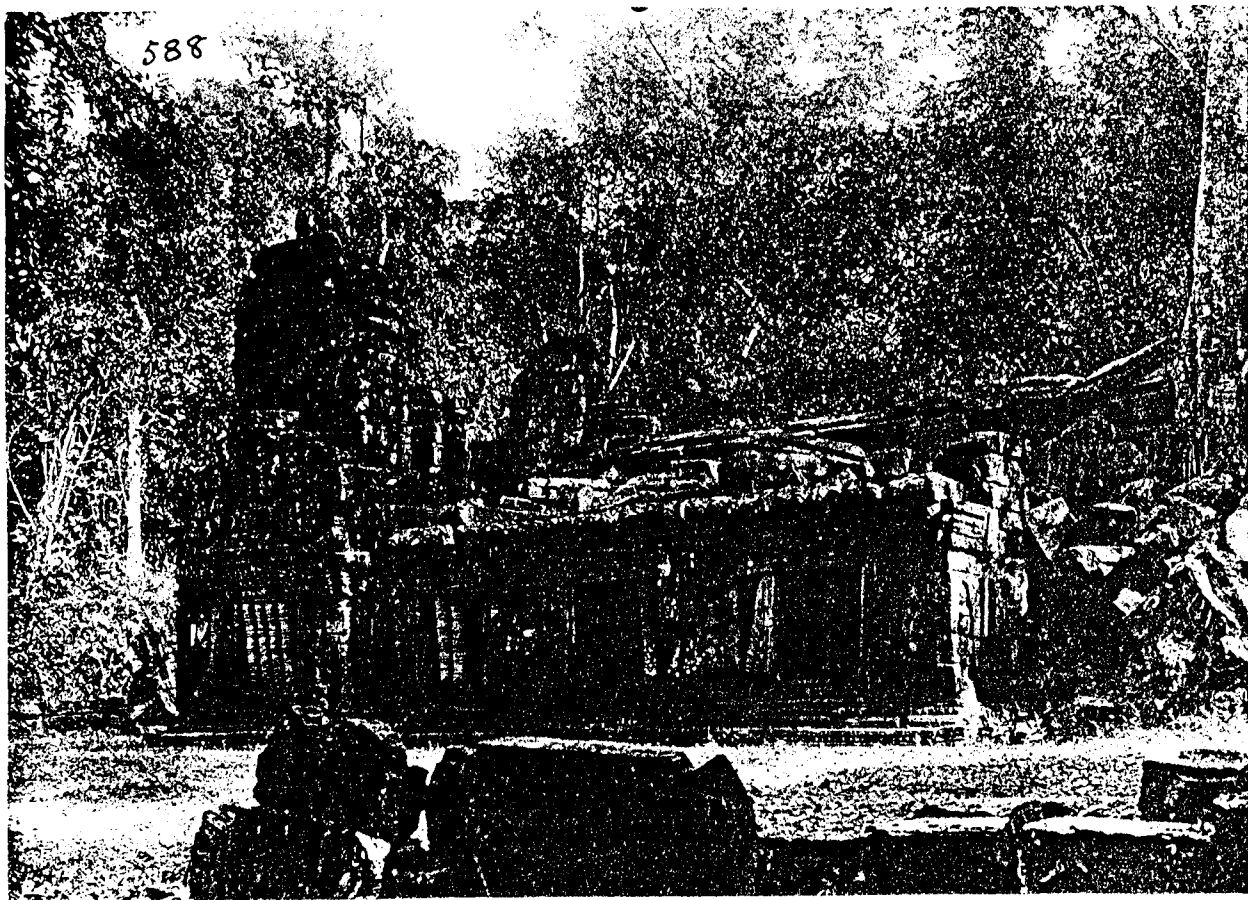
(2) Il est vrai qu'on les rencontre à Prāḥ Khñ E. et à Bñ Mālā, dont les constructions sont d'une époque postérieure : il s'ensuit simplement que celles-ci s'élèvent sur l'emplacement d'un ancien *nagara* ou d'un ancien temple datant de Jayavarman II. Ceci est confirmé, en ce qui concerne Prāḥ Khñ E., par l'existence dans les environs, d'une tour à quatre visages (*Prāsāt Stuñ*), autre particularité du même règne.



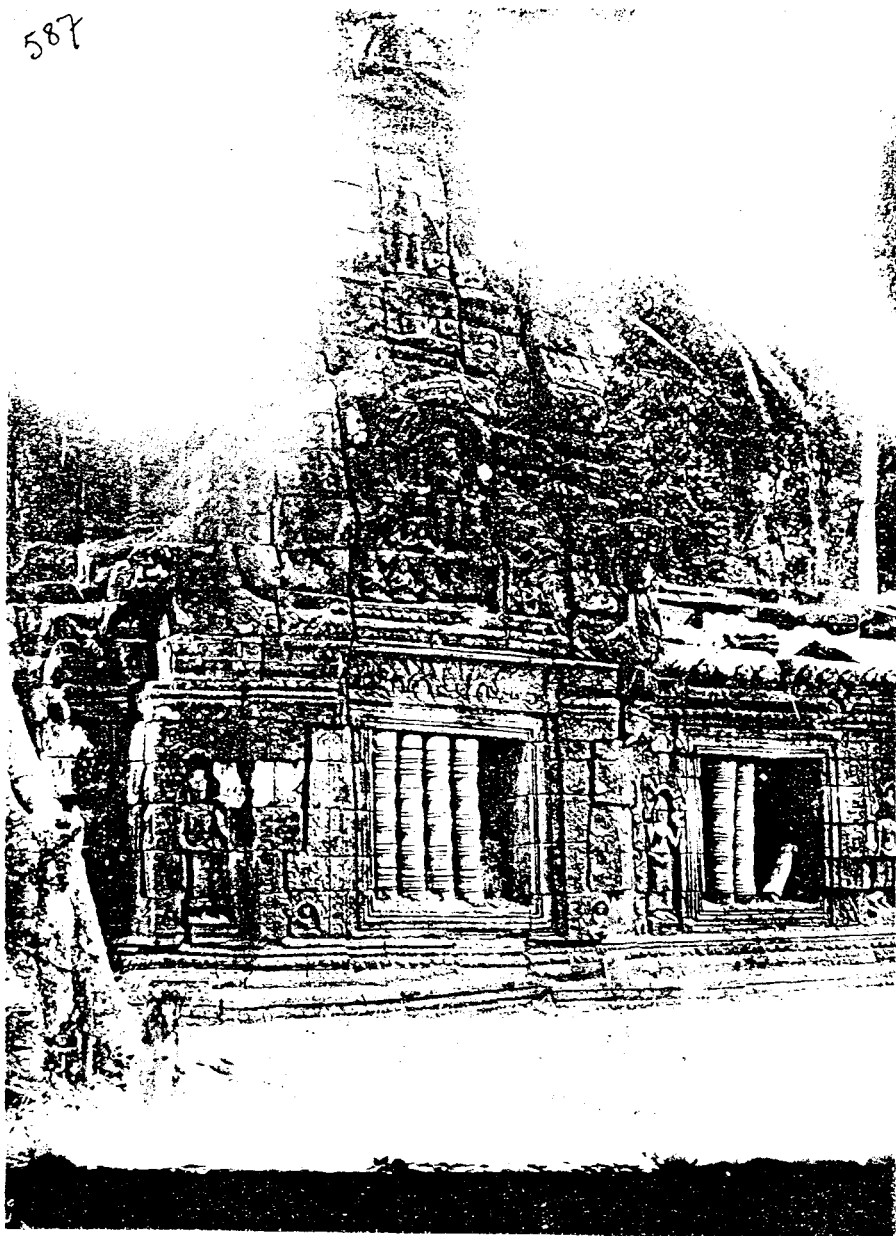
DHARMAÇALA DE BANTÂY CHIMÄR. (Page 422)



DHARMAČĀLĀ DE PRĀṆ KHĀN ORIENTAL. (Page 422)



DHARMAĢALA DE TA PROHM, FACE SUD. (Page 422)



DHARMAÇĀLA DE TĀ PROHM, FACE S. DU SANCTUAIRE. (Page 422)

ROCHES GRAVÉES

DANS

LA RÉGION DE CHAPA

(TONKIN)

par VICTOR GOLOUBEV,
Membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

A quelque six kilomètres au Sud-Sud-Est de Chapa, la vallée du Mưong-hoá hỏ, jusque là resserrée entre des rochers abrupts, s'élargit en un cirque étagé dont le fond et les gradins sont occupés par des rizières ⁽¹⁾. Il suffit d'un coup d'œil pour se rendre compte que ces cultures sont soigneusement entretenues et que leur aménagement a dû nécessiter un long et patient labeur. Aux rizières s'ajoutent des champs de maïs et quelques lambeaux de terre où poussent des haricots et des petits pois. Deux ponts de bambous assurent la communication entre les rives du torrent. Peu praticables, ils sont connus des Européens sous la pittoresque dénomination de Ponts de singe ⁽²⁾. On s'y rend en promenade, à cheval, en suivant le chemin muletier qui descend vers Mưong-hoá, en face du massif boisé du Fan Si Pan.

Le niveau de la rivière, dans cette partie de son parcours, se trouve approximativement à 1200 mètres d'altitude absolue. Les rizières et champs cultivés occupent les pentes du cirque jusqu'à une hauteur de 120 mètres environ. Plus haut, ce sont des terrains déboisés, mais incultes, qui servent de pâturage à un maigre bétail ; au-dessus, enfin, vers le faite de la vallée, c'est la forêt, sillonnée de cascades rapides et d'où émergent, par intervalles, des

(1) Nous rappelons au lecteur que Chapá, station d'altitude bien connue du Haut-Tonkin, se trouve au S.-O. de Lao-kay par 24° 82' Lat. N. et 142° 80' Long. Est. Le Mưong-hoá hỏ, c'est-à-dire la rivière de Mưong-hoá, prend naissance dans le massif du Fan Si Pan (3142 mètres) ; c'est un affluent du Fleuve Rouge. Son cours supérieur traverse deux vallées fertiles, coupées de nombreuses cascades et séparées l'une de l'autre par un val étroit ; celle du Nord est le cirque de rizières dont il est question ici. Il existe de cette région une carte régulière au 1/100.000^e (F^{lle} n° 15) établie par le Service Géographique de l'Indochine d'après des travaux exécutés sur le terrain en 1905-6.

(2) En Indochine, on appelle d'une façon générale « pont de singe » une passerelle en matériaux légers et flexibles, construite par les indigènes.

rochers érodés. En descendant vers le torrent, l'eau des cascades parcourt des pentes de moins en moins raides et finit par former les arroyos utilisés pour l'irrigation des rizières.

Selon la coutume qui prédomine chez les montagnards du Haut-Tonkin, les cases d'habitation ne sont pas groupées en hameaux, mais dispersées isolément dans le bas et sur les pentes du cirque ; réunies ensemble, elles formeraient un village d'une trentaine de foyers. La population se compose principalement de Meo ou Miao-tseu, auxquels s'ajoutent peut-être quelques familles ou individus de race *mán* ⁽¹⁾.

La vallée est jalonnée à différentes hauteurs de blocs de granit écrasé dont quelques morceaux ont glissé jusqu'au lit du torrent ⁽²⁾. Sur deux de ces pierres, un peu en aval du premier « pont de singe », un hôte récent du sanatorium de Chapa, M. Jean Bathellier, agrégé des sciences naturelles, a découvert en août dernier de curieux graffiti qu'il s'empressa de signaler à l'Ecole Française ⁽³⁾.

Le 22 août 1925, je visitai la vallée de Mư̄ng-hoá, afin d'examiner ces graffiti et d'en prendre des clichés et des estampages ⁽⁴⁾. Le lendemain, à mon retour à Chapa, je fus avisé de l'existence, dans la même région, d'autres blocs gravés, pareils à ceux que nous avait indiqués M. Bathellier. Je m'y rendis donc une seconde fois, accompagné de l'adjudant F. Fouyer auquel j'étais redevable de cette deuxième communication. Les résultats de notre excursion furent des plus heureux. Non seulement je pus m'assurer sur place que le renseignement fourni par M. Fouyer était parfaitement exact, mais le nombre des graffiti repérés par nous dépassa, et de beaucoup, mon attente. Ainsi l'importance de la découverte commençait à se préciser. Il ne s'agissait

⁽¹⁾ Il existe plusieurs petits groupements *mán* dans la province de Lao-kay. Ce sont pour la plupart des *Mán* dits *Lan-tiên* en kouan-houa. et *Lam-diên* selon la prononciation sino-annamite, ce qui signifie « *Mán* à teinture d'indigo » ; cf. C¹ LUNET DE LAJONQUIÈRE, *Ethnographie des Territoires militaires*, Hanoi, 1904, p. 194. Les *Mán Lan-tiên* se rencontrent, au delà des frontières sino-annamites, dans tout le Yunnan ; ils sont également représentés au Laos, dans la région de Luang-Prabang, où ils sont connus sous le nom de « Lan-Ten ». Les mœurs et l'habitat des diverses tribus *mán* ont été décrits par le lieutenant-colonel Bonifacy dans une suite de travaux importants, dont le plus récent vient de paraître dans *Etudes Asiatiques*, t. I, p. 49 sqq., sous le titre : *Une mission chez les Mán*. Voir aussi M. ABADIE, *Les races du Haut-Tonkin*, Paris, 1924, p. 109.

⁽²⁾ Sur les granits écrasés de Mư̄ng Xen, cf. Charles JACOB, *Etudes géologiques dans le Nord-Annam et le Tonkin*, Hanoi-Haiphong, 1921, p. 153 et 159.

⁽³⁾ Que M. Jean Bathellier veuille bien trouver ici l'expression de notre sincère reconnaissance.

⁽⁴⁾ M. H. A. Klein, résident de France à Lao-kay, a bien voulu faciliter mes recherches par tous les moyens dont il disposait. Je lui adresse mes vifs remerciements, ainsi qu'à M. George Beau, qui prit part à notre première excursion dans la vallée de Mư̄ng-hoá.

plus de deux blocs isolés, mais de tout un ensemble comprenant des rochers et des pierres de tailles diverses, dont le nombre total était de trente environ. Le manque de temps, non moins que les pluies, fréquentes en cette saison, ne me permirent pas de pousser à fond mes recherches ; en outre, plusieurs d'entre les pierres étaient inaccessibles à cause des rizières et des eaux stagnantes qui les entouraient, tandis que d'autres se dissimulaient dans les maïs encore debout. Il fallut donc se contenter d'une reconnaissance rapide et d'un lever topographique approximatif, sauf à reprendre nos investigations plus tard, dans des circonstances moins défavorables. J'ajoute de suite que les habitants de la vallée, à part le « pho-ly », un ancien tirailleur et partisan, qui nous servit d'interprète, ne nous furent d'aucune utilité et qu'aucun d'entre eux ne put nous renseigner sur les pierres et les dessins en question. D'ailleurs, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Les Meo qui occupent actuellement la vallée n'y sont certainement pas installés depuis longtemps, et ce ne sont pas eux qui furent les premiers à y établir des rizières. Tout ce que j'ai pu noter sur place consiste en ceci : 1) la région fut jadis plus peuplée qu'elle ne l'est à présent ; 2) un marché important se tenait autrefois sur la rive gauche du torrent, tout près de l'endroit où se trouve actuellement l'un des deux ponts en bambou.

Les blocs gravés se répartissent sur le versant Nord de la vallée, les uns au niveau de la rivière, les autres à diverses altitudes allant jusqu'à 150 mètres. En guise d'éléments de repère, j'ai noté : 1) la borne kilométrique 6 (direction Chapa-Mường-Bô) ; 2) un tertre broussailleux, surmonté d'un arbre isolé ; 3) le poteau indicateur des chemins menant à Chapa et à Mường-Bô ; 4) un arroyo qui sert pendant la saison pluvieuse à l'irrigation des rizières, à l'extrémité Est du cirque.

Le nombre précis des pierres portant des graffiti n'a pas pu être fixé jusqu'ici. Pourquoi, nous l'avons dit plus haut. L'inventaire régulier du site est donc encore à faire. Pour l'instant, nous ne pouvons offrir au lecteur que la description de deux spécimens caractéristiques, avec les reproductions de quelques photographies et estampages.

Le premier des deux blocs que nous allons décrire se trouve à quelques pas du sentier, à droite en venant de Chapa, et avant qu'on ait atteint le tertre signalé parmi nos points de repère (1). Sa silhouette est étrange. Elle fait songer, à première vue, à un animal de pierre dont le modelé aurait été rendu fruste par l'action du vent et de la pluie (Pl. XLII). Il se peut d'ailleurs que les arêtes et les surfaces du bloc aient subi une sorte de préparation sommaire,

(1) Un débroussaillage rapide de cette butte a fait apparaître les restes d'une enceinte circulaire élevée avec des pierres grossièrement taillées. Peut-être s'agit-il là d'une tombe.

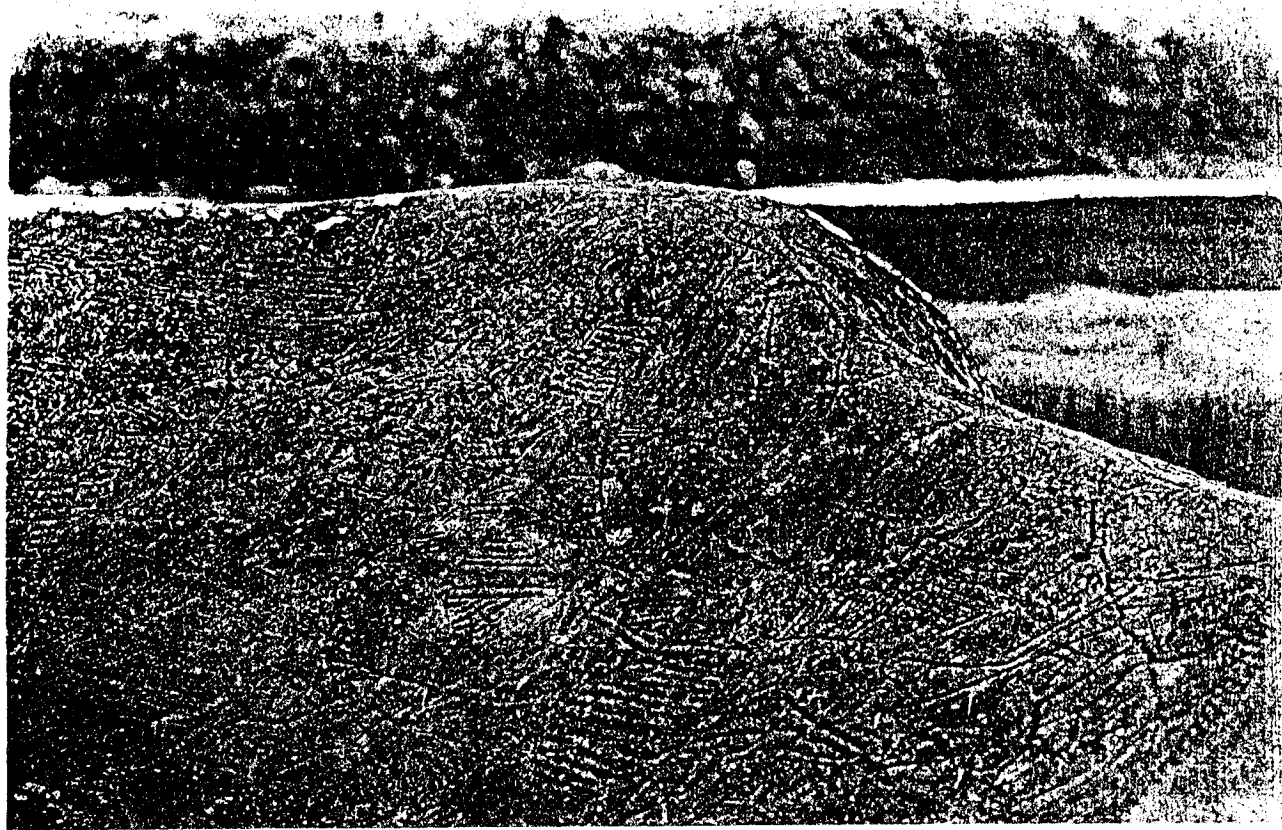
destinée à faciliter l'exécution des dessins. Les principales dimensions sont : hauteur, 1 m. 30 ; longueur, 6 m. 60 ; largeur, 4 m. 10. La surface du granit s'est écaillée par endroits, ce qui eut pour conséquence la disparition d'un certain nombre de traits gravés. Ce détail n'est pas sans importance, car il paraît attester l'ancienneté relative des images et des signes qui couvrent, à la façon d'un réseau serré, la plus grande partie du roc.

L'estampage reproduit à la suite de cet article montre la presque totalité de ces graffiti (Pl. XLVII). Tout d'abord, on est disposé à n'y voir qu'un gribouillage désordonné, dépourvu de tout intérêt archéologique. Un œil patient ne tarde cependant pas à y découvrir une certaine ordonnance, une sorte de programme d'ensemble, et peu à peu on se rend compte que cet enchevêtrement barbare de lignes, ce semis de cercles, de traits rayonnants, de points et de crochets, peuvent avoir une signification précise, de même que les images schématisées d'êtres humains introduites un peu partout dans cette étrange composition. Et l'on songe à ces représentations primitives, pour la plupart de nature pictographique, que l'on peut étudier sur les tambours magiques de la Mongolie et du Groenland, sur le fameux « tambour de pluie » du Musée de Hanoi, sur les rochers de l'Irtych et de l'énisseï, en Sibérie. Ce sont ces rapprochements, précisément, qui nous ont amené à nous demander si par hasard les pierres de Mưong-hoá ne portaient pas, elles aussi, des images et des formules consacrées à quelque culte élémentaire de la nature.

Il est facile de distinguer, dans notre planche, l'image, réduite à sa plus simple expression, d'un être vaguement humain, au dessous duquel, dans l'espace formé par les jambes écartées, se voit une volute inscrite dans un cercle. Ce personnage n'a pas de face, mais sa tête est entourée de rayons, et un trait partant du point où aurait dû être figurée la bouche, se prolonge vers un lacis de lignes dont le croisement dessine une sorte d'étoile ⁽¹⁾. Cette image serait-elle la représentation naïve d'un sorcier, d'un génie, de quelque être divinisé, doué de pouvoirs surnaturels ? On est tenté de l'admettre et d'attribuer également une valeur magique aux autres figurations de ce genre que contient notre estampage.

Il a pu sembler jusqu'ici que l'interprétation hypothétique des graffiti n'allait pas se heurter à de très grosses difficultés. La tâche devient cependant délicate dès que l'on passe aux autres détails. Que signifient ces rectangles et ces losanges irréguliers ? Que représentent ces stries, ces traits parallèles, de longueur et d'orientation variées, qu'entrecourent et sillonnent des lignes sinueuses ? Rien ne paraît en indiquer le sens. Ce n'est que lors de ma seconde visite au cirque de Mưong-hoá, qu'il me parut possible de

(1) Par analogie avec certaines représentations pictographiques de l'Amérique du Nord, on peut admettre que ce trait indique que le personnage en question parle.



MƯỜNG-HOÁ. — BLOC DE GRANIT GRAVÉ, À L'ENTRÉE DE LA VALLÉE (voir p. 426).

hasarder une explication. En contemplant la vallée du haut d'un éperon avancé, j'imaginai spontanément la ressemblance qu'offrirait une représentation, graphique de cette région, ou bien encore une photographie prise d'un avion, avec les estampages que j'avais rapportés de ma précédente excursion. J'avais devant moi, en contre-bas et à des niveaux variés, des rizières disposées en gradins parallèles, des chemins et des pistes en zigzags, des arroyos qui s'étaient creusé un lit sinueux dans les pentes de la vallée; enfin, les méandres de la rivière. J'eus l'impression très nette que l'ensemble de ces lignes, reproduit sur une carte à très grande échelle, fournirait en quelque sorte, l'équivalent scientifique de nos graffiti. La clef de l'énigme était-elle vraiment trouvée? Je n'oserais l'affirmer, mais on verra plus loin quel appui inattendu offre à cette hypothèse l'étude de la seconde pierre gravée.

Cette dernière pierre se trouve dans la partie Sud-Est de la vallée, sur la rive droite de l'arroyo que nous avons mentionné plus haut comme point de repère, et à quelques pas du chemin conduisant vers Mư̄ng-Bô (Pl. XLIII). Sa forme est celle d'un croissant à section triangulaire dont on aurait retranché un bout pour obtenir une surface plane, propre à recevoir une inscription ou des dessins gravés. Le haut du roc, formant arête, est marqué de stries. Les dimensions sont les suivantes : hauteur, 2 m. 10; distance entre les extrémités de la courbe intérieure, 10 mètres. Les graffiti sont répartis presque uniquement sur la face Sud-Sud-Est, tournée vers le torrent. Cette face forme un triangle assez régulier, au plan incliné comme le pan d'une pyramide; sa base mesure 7 m. 50. Moins nombreux et embrouillés que sur la première pierre, les dessins se présentent ici par groupes espacés que relie entre eux des lignes au tracé varié. J'ai dû renoncer, pour diverses raisons, à prendre un estampage d'ensemble de ces graffiti, mais nos planches en donnent les éléments essentiels (Pl. XLIV, A et B; XLV, c et d; fig. 8).

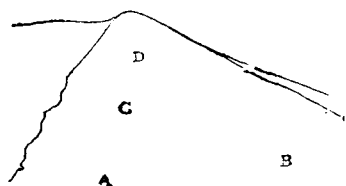


Fig. 8. — Schéma montrant la disposition des graffiti reproduits dans les planches XLIV et XLV, d'après des estampages.

L'attention est tout de suite attirée par un motif graphique que nous n'avons pas rencontré jusqu'ici. Il se compose de nombreux rectangles dont l'intérieur est rempli de petits traits croisés et de hachures; on songe, de prime abord, à des empreintes de cachets chinois. Ces rectangles sont tantôt rassemblés par grappes, tantôt disposés isolément; mais, quelle qu'en soit l'ordonnance, chacun d'entre eux est rattaché par une sorte de tige à un système de lignes qui serpentent, dans toutes les directions, sur la surface gravée du granit; cette disposition rappelle un peu celle de nos arbres généalogiques, mais ce n'est là, sans doute, qu'une ressemblance fortuite.

A quelle pensée, à quelle association de choses pouvait correspondre cette mystérieuse notation? C'est grâce à une remarque de M. L. Finot que je fus

amené à y reconnaître la représentation d'un ou de plusieurs villages, soigneusement établie, selon les règles de la cartographie, par projection sur plan horizontal. Quelles que soient les objections que puisse soulever cette lecture, on ne peut nier qu'elle nous explique d'une façon très satisfaisante et jusqu'au moindre détail, les estampages que nous avons sous les yeux. Elle concorde en outre avec l'interprétation que j'ai proposée moi-même pour les graffiti relevés sur la première pierre. Je n'hésite donc pas à voir dans ces carrés et rectangles la figuration schématique de maisons et de magasins à riz. Ce point adopté, que peuvent signifier ces traits et ces lignes entrelacées que nous voyons gravés sur la même pierre, sinon les sentiers d'accès qui mènent vers les cases habitées, et les routes qui traversent le pays ?

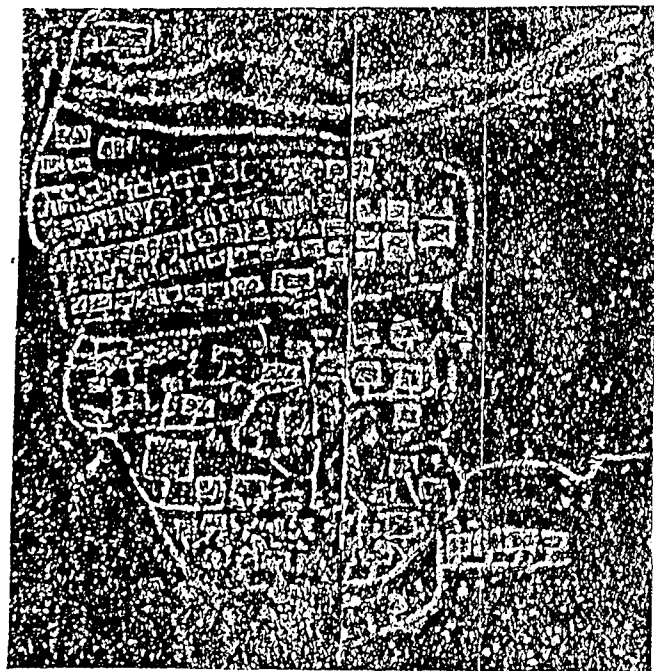
On remarquera dans l'un de nos estampages (Pl. XLIV, A) que les rectangles indiquant les maisons sont disposés de deux façons différentes. Les uns forment des alignements réguliers et serrés qui pourraient être des rues ; les autres sont éparpillés en désordre, et ce manque d'ordonnance fait songer aux villages de la Haute Région dont les maisons sont d'habitude groupées au hasard, sur un terrain vallonné ou à flanc de montagne ⁽¹⁾. Il n'est pas douteux que l'auteur du plan ait voulu tenir compte d'une donnée topographique réelle et considérée probablement comme importante. Le village retracé par lui sur la pierre, aurait-il été habité à la fois par des Chinois, gens d'ordre et urbanistes par tradition, et par des « sauvages », peu habitués à vivre dans des agglomérations disposées selon une règle arrêtée ?

Notons encore un autre détail curieux. Parmi les maisons figurées sur notre plan, il en existe deux, plus grandes que les autres, vers lesquelles conduisent des sentiers tracés non pas en ligne droite, mais en lacets. En supposant que notre carte se rapporte à un terrain plat, ce fait aurait constitué un non-sens grave ou, du moins, une indication difficile à interpréter. Par contre, il s'explique aisément lorsqu'on admet que les deux édifices en question, sans doute des habitations de mandarins ou de notables, sont situés sur des hauteurs dominant une vallée.

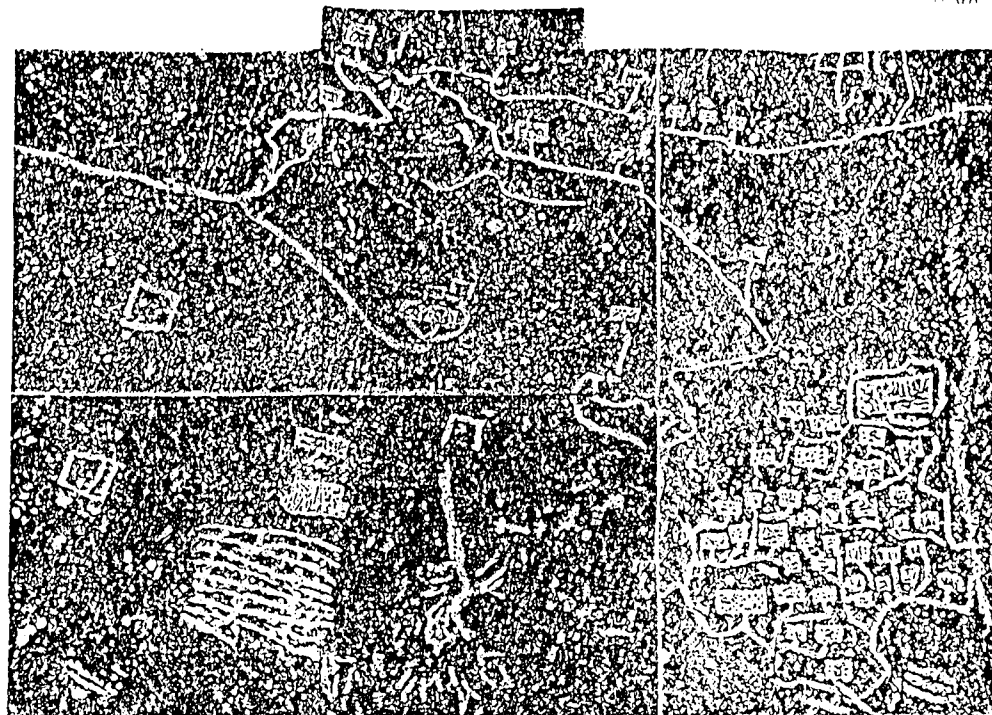
Notre description serait incomplète si nous ne faisons mention de quelques caractères chinois ou d'apparence chinoise, relevés sur l'une des deux pierres. M. L. Aourousseau a bien voulu me communiquer à ce propos la note suivante :

« 1^o L'estampage (reproduit Pl. XLVII) présente à peu près au milieu de sa partie supérieure droite une sorte de cartouche rectangulaire, allongé dans le sens latéral de la planche. A l'intérieur de ce cartouche se trouvent quelques caractères, difficiles à déchiffrer, mais qui sont à mon avis certainement chinois.

(1) La photographie d'un village-type du Haut Pays est reproduite dans une article du C^t Henri Roux, intitulé : *Deux Tribus de la région de Phongsaly*. Cf. BEFEO, XXIV, Pl. VIII.



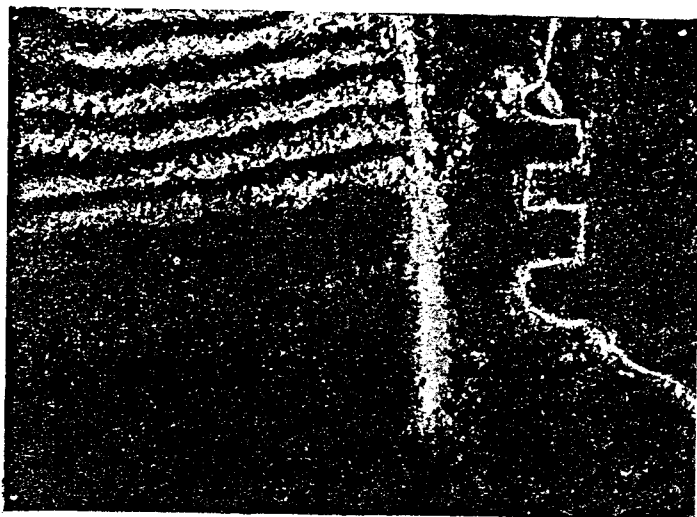
A
L. 1 m. 31; H. 1 m. 33.



B
L. 2 m. 05; H. 1 m. 40.

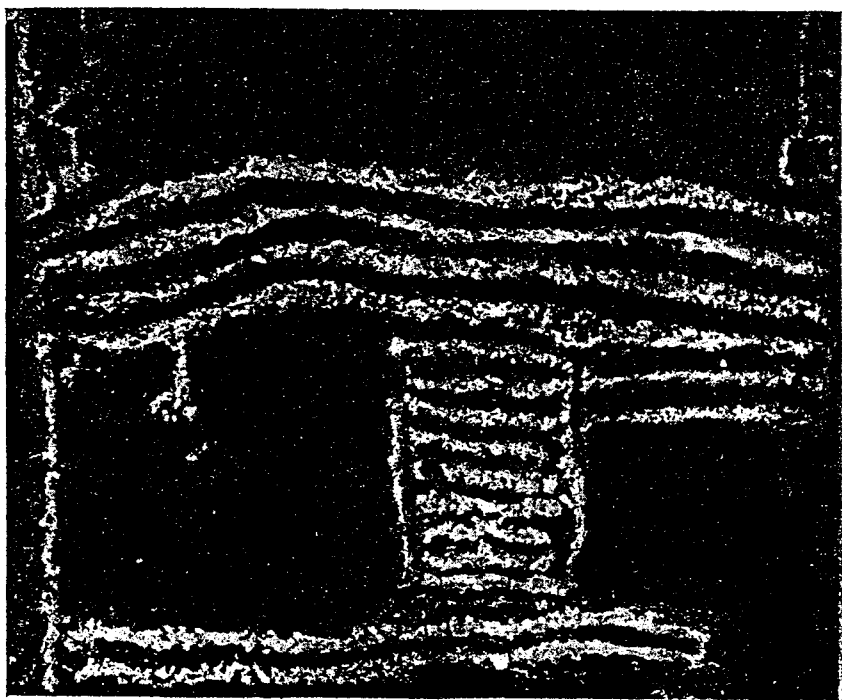
MƯỜNG-HOÁ. — ESTAMPAGES DES GRAFFITI, PRIS SUR LE SECOND BLOC (Pl. XLIII; voir pp. 427-428).

D



L. 0 m. 70; H. 0 m. 51

C



L. 0 m. 84; H. 0 m. 68

MƯỜNG-HOÁ. — ESTAMPAGES D'ÉLÉMENTS DE GRAFFITI, PRIS SUR LE SECOND BLOC.
(Pl. XLIII; voir p. 427)

La tête de ce cartouche se trouve à l'intersection des lignes de direction des flèches A et B prolongées. Le cartouche entier est reproduit, sous la forme de trois estampages différents, sur la planche XLVI. De haut en bas, je lis les mots suivants, dont je ne suis pas absolument sûr en raison de l'état d'usure de la pierre : 大明弘治三年 « 3^e année *hong-tche* de la grande [dynastie] Ming », ce qui donnerait la date de 1490 A. D. Si cette lecture est exacte, la gravure de ce bloc doit être datée du XV^e siècle de notre ère.

« 2^o Quelques autres dessins gravés sur ce bloc pourraient être des caractères chinois. Tels sont, dans le coin supérieur de droite : 天 pour 天, « ciel » ; et dans le coin inférieur de gauche : 上 pour 上, « au-dessus, sur » ; enfin, à peu près au milieu : 千 pour 千, « mille », ou 干 « tronc » ; 道 pour 道, « route, voie ». Cependant, il faut bien l'avouer, le tracé de ces derniers caractères n'est pas absolument correct, et l'on est en droit de se demander si ces signes ne feraient pas plutôt partie d'une écriture locale, influencée par l'écriture chinoise. »

Ce qui donne, à notre avis, un certain appui à cette dernière supposition, c'est la présence, sur les deux pierres, d'autres signes qui, encore qu'illisible, offrent une incontestable ressemblance avec des caractères employés par les Lolo (1). Nous en avons fait copier et reproduire un petit choix (fig. 9)

et nous invitons les spécialistes à examiner de près ces spécimens et à déterminer s'il s'agit là d'un simple griffonnage ou de caractères écrits.

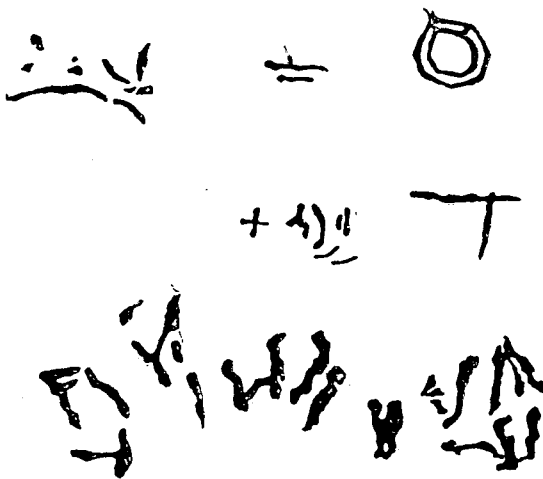


Fig. 9. — Graffiti ressemblant à des caractères (Mường-hoá).

(1) Voir les dictionnaires *lolo* publiés dans *Mission d'Ollone* (1906-1909), t. VII. Cf. également Paul VIAL, *Les Lolo*, p. 41 sqq. Les *Lolo*, encore nombreux dans le Sud de la Chine, ne sont représentés au Tonkin que par quelques groupes isolés. Les individus appartenant à ces groupes paraissent avoir depuis longtemps perdu tout lien avec les tribus *lolo* du Yunnan et tendent à se confondre avec les *Thai*, les *Mán* et les *Meo*. Cf. à ce propos, M. ABADIE, *op. cit.*, chap. V. D'après LAJONQUIÈRE, *op. cit.*, p. 243, les *Lolo* se prétendent les premiers occupants des hautes terres dans le Yunnan et le Nord-Ouest du Tonkin. L'état actuel de nos connaissances sur la groupe *lolo* est résumé dans BEFEO, XXI, 1, 193-196.

Un autre problème, non moins difficile à résoudre, est celui que nous posent ces curieux schémas humains dont il a été question plus haut (p. 425)

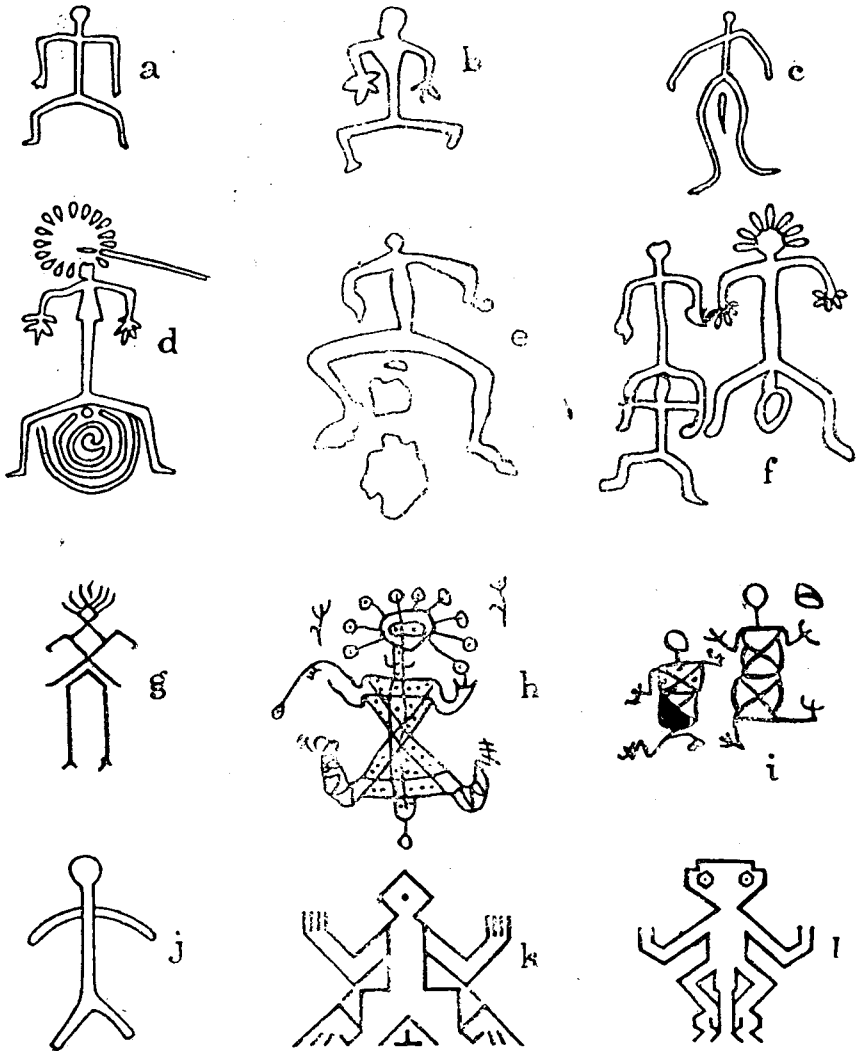


Fig. 10. — Figurations primitives de l'homme. — a-f. Pierres gravées de Mưong-hoá ; — g. Broderie man (d'après E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, *Ethnographie des Territoires militaires*, p. 179) ; — h et i. Manuscrits lolo ; — j. Tambour mongol ; — k et l. Broderies du Haut-Laos (d'après des spécimens conservés au Musée Maurice Long à Hanoi).

L'étude de ces images rudimentaires pourrait, à elle seule, fixer l'origine des graffiti, si nous avions à notre disposition un nombre suffisant d'autres représentations de la même espèce, dont la provenance, au point de vue ethnologique, serait certaine. Par malheur, nous manquons presque complètement de « pièces de comparaison ». Les exemples réunis dans les figures 10 et 11 ont



MCÔNG-HOÁ. — TROIS ESTAMPAGÉS DU CARTOUCHE CHINOIS GRAVÉ SUR LA PREMIÈRE PIERRE (Pl. XLII ; voir p. 439).

été empruntés à des broderies *mán* et *thai*, à des tambours mongols, à des armes dites « préhistoriques » du Tonkin et à des manuscrits *lolo* appartenant à l'Ecole Française d'Extrême-Orient ⁽¹⁾.

Toutes ces images ont ceci de commun, que l'homme dont elles sont la stylisation naïve, se présente de face ; cette particularité les distingue nettement d'un autre type d'images primitives, également connues en Indochine, où l'homme est figuré de profil ⁽²⁾.

Sur nos pierres gravées les figurations humaines varient légèrement d'un exemple à l'autre. La formule la plus simplifiée est reproduite dans la fig. 10 a.

A première vue on dirait un pur idéogramme. Mais cette ressemblance avec un caractère ne prouve en aucune façon que nous ayons réellement sous les yeux un élément d'écriture fixe et désignant un mot déterminé. En somme, ces schémas paraissent rele-

ver autant du domaine de l'iconographie que de celui de l'épigraphiste.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, toutes ces images peuvent avoir un sens

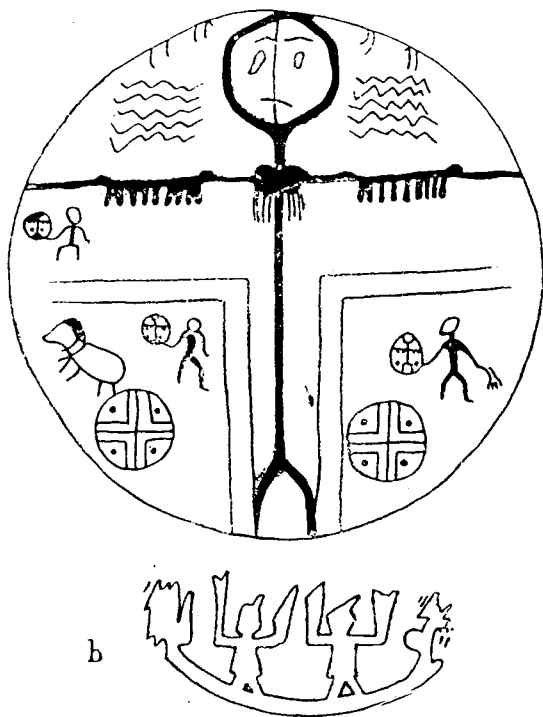


Fig. 11. — a. Tambour magique du type mongol. (D'après un dessin de G. Potanin dans *Otcherki Sjévéro-Zapadnoy Mongolii* (St. — Pétersbourg, 1883, tome IV, pl. VI).

b. — Décor d'une hache préhistorique provenant du Tonkin (D'après H. PARMENTIER, *Anciens Tambours de bronze*, BEFEO, t. XVIII, 1, Pl. IX, c).

(1) Faute de documents, nous ne pouvons joindre à ces spécimens la reproduction de l'une de ces effigies en étoffe que les Miao-tseu portent parfois cousues à leurs vêtements, soit sur le dos, soit sur la poitrine. D'après le P. F. M. Savina, ce seraient des « petits bonshommes » aux jambes et aux bras écartés, ressemblant à « des polichinelles qui veulent se battre en duel » ; cf. *Histoire des Miao*, Hongkong, 1924, p. 260.

(2) Par exemple, les représentations gravées sur le grand tambour de bronze du Musée de Hanoi (D. 6214, 21) ; cf. H. PARMENTIER, *Anciens tambours de bronze*, BEFEO, XVIII, 1.

magique, mais il n'est guère prudent de formuler à ce propos une opinion précise, tant que nous n'aurons pas complété notre documentation par des estampages pris sur les autres pierres.

L'une de ces dernières porte une curieuse image dont nous donnons la reproduction d'après un croquis (fig. 12). On y distingue la figuration de

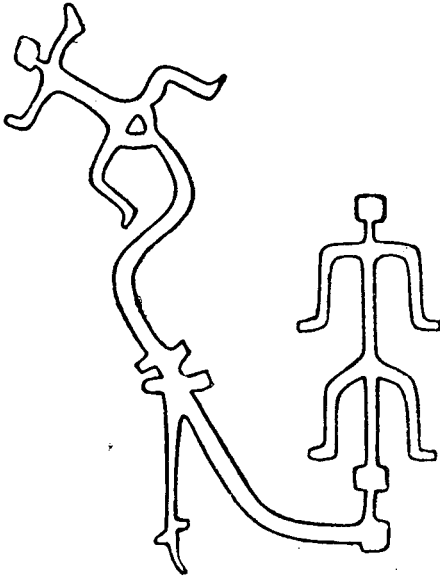


Fig. 12. — Dessin gravé sur une pierre de Mưong-hoá.

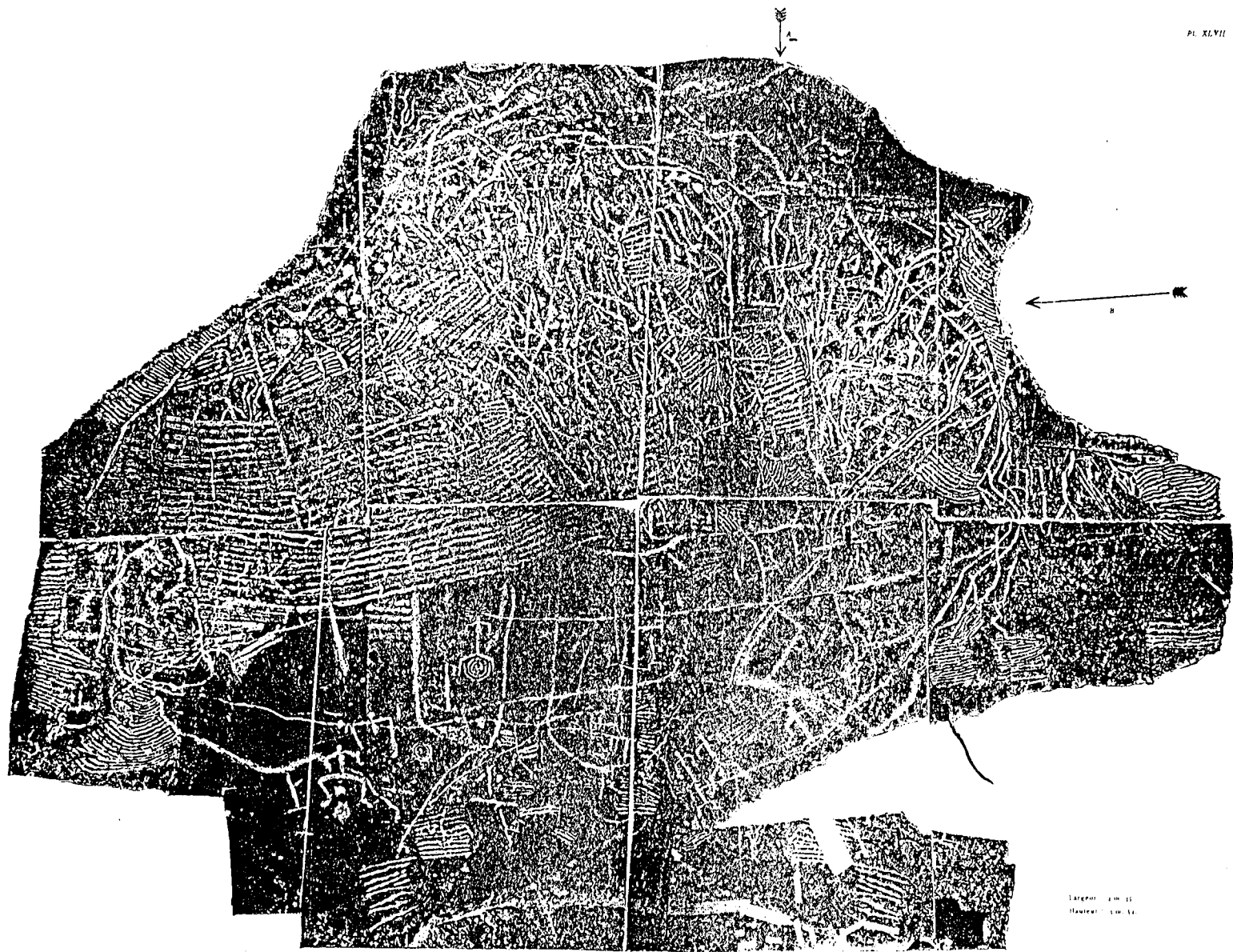
deux êtres humains, manifestement celles d'un homme et d'une femme, unies entre eux par une sorte de boyau muni de nœuds et d'un appendice. S'agirait-il là de quelque légendaire couple ancestral que les anciens occupants de la vallée auraient vénéré à l'égal d'un couple divin ? (1)

La présence d'images magiques sur nos pierres gravées n'exclut pas la possibilité que celles-ci aient été destinées encore à d'autres usages que ceux d'un culte local. Les dessins reproduits dans les planches auraient pu servir à un relevé cadastral ou à des travaux de recensement, tellement paraissent précises les indications qu'ils comportent (2). De même est-on tenté de supposer que les rizières dont nous avons cru reconnaître l'indication sur l'une des

pierres, ont existé en réalité et qu'elles furent tracées sur le roc dans un but à la fois religieux et pratique. A ce propos, on peut rappeler l'existence, chez les montagnards du Haut-Tonkin, de contrats écrits, passés entre tribus de races différentes et réglant l'exploitation de rizières soit en commun, soit en vertu d'une

(1) Voir à ce propos la légende de Phu-Hay et de sa sœur Phu-hay-Mui chez les Mán (LAJONQUIÈRE, *op. cit.*, p. 182). La même tradition existe chez les Mèo et les Lolo (Vial, *op. cit.*, p. 49 et suiv.). Chez ces derniers, l'histoire du couple générateur se localise autour du pic Pià-yà, entre Bao-lạc et Chợ-ra, cf. BONIFACY, BEFEO, VIII, 55.

(2) On conçoit difficilement que l'auteur de ces tracés ait pu les exécuter sans avoir connu l'usage de cartes géographiques, soit chinoises, soit annamites. Notons cependant, à ce propos, un fait curieux: il existe chez certaines peuplades primitives des représentations que l'on peut considérer comme des cartes sommaires, telle par exemple, l'image dessinée par des Indiens peaux-rouges que H. G. WELLS a reproduite (d'après Schoolcraft) dans son *Esquisse de l'Histoire Universelle*, p. 93 de l'édition française (1925). Voir aussi J. DENIKER, *Les races et les peuples de la terre*, p. 165.



larger 2m 11
height 1m 12

sorte de procuration ⁽¹⁾. Quoique ces actes soient généralement de date récente, il n'est pas impossible qu'ils correspondent à une coutume déjà ancienne dans le pays et qu'il existe un lien de parenté historique entre eux et nos graffiti.

Mais ce ne sont là, pour l'instant du moins, que des hypothèses. Seul le déchiffrement définitif d'une inscription relevée sur l'un ou l'autre de ces documents rupestres pourrait nous apporter quelque certitude. Jusque-là le doute planera, et sur la date à laquelle furent gravés ces singuliers pétroglyphes, et sur le peuple « barbare », quoique fortement chinoisé, dont ils gardent le souvenir.

⁽¹⁾ Ces contrats concernent, bien entendu, les rizières inondées, et non les cultures ordinaires des collines, « labourées avec le couteau et semées avec le feu » ; cf. H. Abadie, *op. cit.*, p. 118.



LE FAN-TSEU T'A. VUE D'ENSEMBLE (p. 435).

LE FAN-TSEU T'A DE YUNNANFOU

par LOUIS FINOT et VICTOR GOLOUBEV

Si on suit vers l'Est la grande voie dite Sin-tch'ong p'ou qui traverse le faubourg Sud de Yunnanfou, on rencontre à droite, après avoir franchi le pont du Kin-tche ho, un petit portique où se lit, en caractères *tchouan*, au-dessus de l'entrée, l'inscription suivante : *Song tai che tch'ouang* 宋代石幢 « pilier de pierre de l'époque des Song ». Des inscriptions latérales nous apprennent que ce portique fut construit par le Commissariat général de la police le 3^e mois de la 9^e année de la République chinoise (avril-mai 1920).

La porte franchie, dans un jardin naguère planté de mûriers et de thuyas, on aperçoit au bout du sentier le « pilier de pierre » annoncé, qui, toutefois, en raison de sa forme pyramidale, est mieux défini par sa dénomination traditionnelle de *Fan-tseu t'a* 梵字塔, « stûpa aux caractères indiens » (Pl. XLVIII).

Ce n'est pas que le terme *tch'ouang* « pilier » soit absolument injustifié. Les Chinois appellent ainsi des piliers octogonaux inscrits, « parce qu'ils représentent en pierre les anciennes banderoles qu'on suspendait à une tige centrale en bois » (1). Or le monument de Yunnanfou est sur plan octogonal et deux sections du fût portent des inscriptions bouddhiques.

On ne peut guère douter cependant qu'il dérive bien, comme l'indique un des mots qui servent à le désigner (*t'a*), non du pilier chinois, mais du stûpa indien (2). Sa forme octogonale n'est, selon toute apparence, qu'une modification secondaire de la forme carrée : ce qui le prouve, c'est qu'il ne présente à aucun des étages supérieurs huit scènes sculptées sur autant de pans, mais toujours quatre scènes entre quatre statues en ronde-bosse (étages 3, 4, 5, 8), ou sur les quatre faces d'un édifice cruciforme (étage 7). Quant à l'étage 2, il consiste essentiellement en quatre grandes statues, qui pourraient tout aussi bien être adossées à un tronc carré ; l'angle que le fût dessine entre elles est si peu important que les lignes de l'inscription le franchissent sans en tenir compte. On peut donc admettre qu'ici l'octogone aux pans inscrits est dû à l'influence

(1) CHAVANNES, *Mission archéologique*, I, p. 324.

(2) Sur les origines du stûpa chinois et son symbolisme en Chine, cf. J. J. M. DE GROOT, *Der Thûpa, das heiligste Heiligtum des Buddhismus in China*. Berlin, 1919.

du pilier chinois et que le prototype de notre monument est le stūpa carré à quatre grandes figures, dont on trouve dans l'Inde et en Indochine de fréquents exemples. Ecarterez les parasols qui en forment le couronnement conique, pour insérer entre eux des scènes figurées, et vous avez le Fan-tseu t'a.

Si on veut employer l'équivalent sanskrit de *t'a*, on a le choix entre *stūpa* et *caitya*. Mais le mot *stūpa* évoque toujours plus ou moins nettement l'idée du dôme hémisphérique primitif, tandis que *caitya* est appliqué également et même de préférence aux formes les plus évoluées du stūpa. Nous choisirons donc le terme *caitya* comme plus compréhensif.

L'origine du Fan-tseu t'a est fixée avec précision par différents passages du *Yun-nan t'ong-tche* 雲南通志⁽¹⁾. Un premier renseignement (éd. 1736, k. 15, f° 37 r° et éd. 1835, k. 209, f° 5 v), nous apprend que ce monument se trouve dans le Ti-tsang sseu 地藏寺, qui fut construit à la fin des Song (960-1279) par deux bonzes du Sseu-tch'ouan, nommés Yong-tchao 永照 et Yun-wou 雲悟 et fut ensuite restauré, au début de la période *siuan-tō* des Ming (1425-1435), par le bonze Tao-tcheng 道正.

D'autre part le *Yun-nan t'ong-tche* (éd. 1835, k. 196, f° 16 r°-18 v°), dans sa notice sur le *Ti-tsang sseu t'a-tch'ouang* 地藏寺塔幢, reproduit en l'annotant le texte d'une inscription chinoise de 62 lignes gravée sur le saillant octogonal qui sépare les deux premiers étages du monument. Cette inscription porte un titre pouvant se réduire à ceci : « Note sur le précieux *tch'ouang* bouddhique érigé avec respect par Yuan Teou-kouang 袁豆光, disciple du Buddha, du pays de Ta-li » ; elle a été écrite par un bonze dont le nom religieux était Ts'eu-tsi 慈濟 et le nom laïque Touan Tsin-ts'iuian 段進全, comme l'indique une note de deux lignes placée à la suite du titre. L'inscription due à Touan Tsin-ts'iuian célèbre la construction à peine achevée du *caitya* et fait l'éloge du bouddhisme et de Yuan Teou-kouang dans un style précieux et ampoulé. Nous y apprenons que le Fan-tseu t'a fut érigé par Yuan Teou-kouang. Aucun des textes chinois consultés n'a fourni de donnée directe sur l'époque à laquelle vivaient Yuan Teou-kouang et Touan Tsin-ts'iuian. Cependant le texte rédigé par ce dernier contient un passage qui peut nous aider à dater approximativement le *caitya*. A la dix-huitième ligne il est question du fils cadet d'un certain maréchal Kao Kouan-yin ming. Ce dernier ne nous est pas inconnu. Son nom reparait en effet (sous une forme un peu différente, mais il serait aisé de démontrer l'identité des deux personnages) dans le *Nan-tchao ye che* (k. 7, f° 4 r° ; trad. Sainson, p. 101) où il est dit qu'il aurait reçu en 1103 le titre de maréchal. Ceci nous permet d'établir que le Fan-tseu t'a fut érigé après le début du XII^e siècle.

(1) Nous devons tous ces renseignements sur les données du *Yun-nan t'ong-tche* à M. L. Aourousseau.



LE FAN-TSEU T'A. ETAGES INFÉRIEURS (p. 437).

Enfin l'inscription de Touan Tsin-ts'üan ne fait aucune mention du Ti-tsang sseu et semble bien indiquer au contraire que le caitya fut érigé seul, avec sa destination propre. Il faut en conclure que le Fan-tseu t'a était achevé depuis quelque temps lorsque le Ti-tsang sseu fut édifié vers le milieu du XIII^e siècle (sans doute avant 1252, date à laquelle le royaume de Ta-li fut conquis par les Mongols). On peut donc, sans risque d'erreur trop grande, dire que la date de l'achèvement du caitya de Yunnanfou prend place entre 1103 et 1252, soit entre le début du XII^e et la fin de la première moitié du XIII^e siècle.

Le Ti-tsang sseu (1) fut détruit il y a une cinquantaine d'années et le caitya de pierre resta seul debout sur l'emplacement du couvent disparu. Récemment, un survivant de l'ancienne communauté, le bonze Lien-tcheou 蓮州, sollicita et obtint l'autorisation de faire une quête pour l'entourer d'une clôture. L'infidélité d'un novice qui prit le large avec les fonds recueillis obligea le pauvre moine à s'adresser à la police qui se chargea de l'affaire et termina la clôture en 1920.

A cette occasion, le bonze Lien-tcheou a publié une brochure intitulée *Pi kouan ling* 閉關令, où il raconte à sa manière l'histoire du monument. Il en attribue l'érection à un certain Tsong-pao 宗保, qui, après avoir rempli les fonctions de *purohita* (國師) auprès du roi du Yunnan Che long 世隆 (859-877), construisit le temple de Ti-tsang et s'y fit moine sous le nom de Ts'eu-tsi 慈濟. Il enferma sous le caitya de pierre un dragon malfaisant qui désolait la ville de Chan-chan (Yunnanfou). Le moine décrit ainsi ce monument : « Les faces sont décorées de fines sculptures représentant des milliers de buddhas, des caractères *fan* et des *kin kang* 金岡 terrassant des dragons. Du pied au sommet la tour a neuf assises. »

Il semble bien qu'en composant ce récit, le digne religieux ait cédé au désir assez naturel d'ajouter quelques siècles à l'antiquité du monument pour lequel il sollicitait la générosité des fidèles. Il n'y a aucune raison de préférer ses propos intéressés au témoignage très sérieux du *Yun-nan t'ong-tche*. Nous acceptons donc la date fournie par ce dernier texte.

Après l'achèvement de l'œuvre administrative, le monument apparut sortant d'une grande cuvette carrée, renforcée d'un solide mur de maçonnerie surmonté d'une grille de fer et défendu en outre par un large fossé. C'est dire que, s'il était efficacement protégé, il s'offrait à la vue dans des conditions peu favorables, les dragons de la base disparaissant au fond d'une fosse et leurs voisins de l'étage supérieur, les *lokapālas* semblant captifs derrière les barreaux d'une cage. Nous eûmes l'occasion d'attirer l'attention du Gouvernement du Yunnan, par l'aimable entremise de M. le Consul Bodard, sur l'intérêt

(1) Ce qui suit est extrait d'une note manuscrite qui nous a été obligeamment communiquée par M. G. Cordier, directeur des écoles françaises de Yunnanfou.

qu'offrirait aux visiteurs et aux archéologues une meilleure présentation de cette œuvre remarquable. Cette requête fut accueillie de la manière la plus obligeante, les ordres nécessaires furent donnés, et le Fan-tseu t'a peut être aujourd'hui admiré sans le moindre obstacle, comme le montrent les photographies récentes qui en sont données ici ⁽¹⁾.

Examiné de bas en haut (fig. 13), le Fan-tseu t'a présente d'abord un soubassement octogonal à deux degrés, puis un tambour arrondi, sans être parfaitement circulaire, sur lequel s'entrelacent et s'affrontent les dragons parmi des nuages stylisés. Au-dessus, le monument prend la forme générale d'une pyramide octogonale allongée, divisée en étages de dimensions décroissantes. Nous pouvons ainsi distinguer huit étages, le premier étant celui des dragons et le huitième celui qui supporte le bouton terminal. La hauteur de l'ensemble est de 5 mètres environ.

Les deux premiers étages (dragons et lokapālas) sont séparés par un saillant octogonal portant une inscription chinoise (Pl. XLIX); les étages 2, 3, 4 et 5 par trois baldaquins semblables, dont les angles sont ornés d'un bouton de lotus d'où tombe un triple gland, et les pans intermédiaires de deux triades de buddhas.

Au-dessus de l'étage 5, le baldaquin se réduit à un rang de perles entre deux moulures plates; l'étage 6, constitué par un grand vase, apparemment un brûle-parfums, marque le début du couronnement.

Entre la zone des dragons et celle du vase, les étages intermédiaires présentent comme disposition générale quatre grandes statues en ronde-bosse : lokapālas, vajrapānis, devas ou bodhisattvas. Entre les lokapālas, le fût porte une inscription sanskrite, tandis qu'aux trois étages supérieurs les intervalles des statues sont ornés de scènes représentant des buddhas et des bodhisattvas avec leurs assistants.

Il y a ainsi quatre statues qui se succèdent verticalement, mais non sur la même verticale : celles des deux étages inférieurs sont exactement superposées; celles des deux suivants, superposées l'une à l'autre, se trouvent au-dessus des intervalles des statues inférieures, comme si cette section du caitya avait pivoté sur son centre et opéré un déplacement de 45°.

(1) Ces photographies, exécutées par le Service photo-cinématographique, nous ont été obligeamment communiquées par M. le Directeur des Affaires économiques, qui a bien voulu en autoriser la reproduction. Une image du Fan-tseu t'a a été publiée par le Ct d'Ollone dans *Les derniers Barbares*, Paris, 1911, p. 145; elle n'en montre d'ailleurs que les trois étages du milieu (3°, 4° et 5°). Une autre photographie en est donnée par G. Cordier, *Un voyage à Yunnanfou*, Hanoi, 1911, fig. 16. Le Ct d'Ollone suppose que le Fan-tseu t'a serait, au moins en partie, l'œuvre de quelque artiste hindou. Contrairement à cet avis, nous insistons sur le caractère nettement chinois des sculptures.



IX. Bouton de lotus.

Lotus ouvert.

VIII. Huit buddhas sans cadre architectural.

VII. Quatre groupes de trois buddhas, dans un encadrement architectural.

VI. Vase flanqué de quatre phénix.

V. a) Motifs d'angle: devas ou bodhisattvas.

b) Panneaux: quatre buddhas av. assistants.

IV. a) Motifs d'angle: devas ou bodhisattvas.

b) Panneaux: un buddha et trois bodhisattvas av. assistants.

Buddhas assis sur nuages.

III. a) Aux angles: quatre Kin-kang Wang

b) Dans les panneaux: quatre buddhas avec assistants.

Groupes de trois buddhas sur nuages.

II. a) Les quatre Lokapālas.

b) Texte sanskrit.

Texte chinois.

I. Dragons affrontés.

Décor floral.

Fig. 13. — LE FAN-TSEU T'A. Schéma iconographique.

Tel est l'aspect général du monument ; mais il mérite d'être étudié en détail, car il constitue à notre avis, par la science de la composition et l'excellence de la sculpture, une des belles œuvres de l'art chinois. Nous décrivons donc les différents étages, en partant de celui des lokapālas.

ÉTAGE 2.

Les lokapālas sont les quatre régents des points cardinaux. Peut-être n'est-ce pas prêter à l'artiste un symbolisme trop raffiné que de supposer qu'il a voulu représenter, au-dessus du monde ténébreux des nāgas, figuré par une base sans forme géométrique, le monde terrestre où la lumière permet de distinguer les différents points de l'horizon marqués par les huit pointes de l'octogone et surveillés par les quatre mahārājas.

Ces quatre génies sont des figures familières à l'art chinois, qui les représente sous la forme de rois guerriers, revêtus de riches armures, foulant aux pieds des yakṣas et portant des attributs distinctifs :

Vaiṣravaṇa, roi du Nord, porte une hallebardé (un trident ou une lance à banderoles) et un caitya ;

Dhṛtarāṣṭra, roi de l'Est, une guitare ;

Virūḍhaka, roi du Sud, une épée ;

Virūpākṣa, roi de l'Ouest, un caitya et un serpent.

Ils ont déjà ces attributs dans la plus ancienne représentation chinoise qui existe de leur groupe : celle des grottes de Long-men (672-675 A. D.) (1). On s'attendrait donc à les retrouver ici : il n'en est rien. Un seul, Vaiṣravaṇa, a conservé ses caractéristiques : le caitya et la lance à banderoles ; mais les autres en ont adopté de nouvelles : Dhṛtarāṣṭra, au lieu d'une guitare, porte une flèche ; Virūḍhaka a pris une massue en échange de son épée, qu'il a cédée à son collègue Virūpākṣa pour remplacer les deux anciens attributs de celui-ci : le caitya et le serpent.

On remarquera que ces changements ont eu visiblement pour objet d'accentuer chez les lokapālas le caractère guerrier qui, comme l'a très justement observé M. Foucher, s'affirme de plus en plus dans l'Asie Centrale, tandis qu'il s'atténue et s'efface dans l'Inde (2). Aussi bien notre série de Yunnanfou n'est-elle pas sans parallèle en Sérinde : Sir Aurel Stein l'a trouvée à Touenhouang : « Ils (les lokapālas) sont tous représentés en costume de guerrier,

(1) CHAVANNES, *Mission*, I, 2, p. 553. Les inscriptions les qualifient de « rois célestes » 天王. Cf. A. GETTY, *The Gods of Northern Buddhism*, p. 148.

(2) A. FOUCHER, *Art gréco-bouddhique*, II, p. 160 ssq.

pesamment armés de pied en cap. Les miniatures inscrites que donne d'eux un petit manuscrit chinois enluminé nous permettent de reconnaître avec assurance : Vaiçravaṇa, roi du Nord, à sa hallebarde ; Dhṛtarāṣṭra, roi de l'Est, à sa flèche ; Virūḍhaka, roi du Sud, à sa massue ; et Virūpākṣa, roi de l'Ouest, à son épée » ⁽¹⁾. C'est l'exacte description des lokapālas du Fan-tseu t'a.

Cet attirail guerrier, nous en connaissons l'origine, grâce aux recherches de M. Foucher ⁽²⁾ : c'est celui qui distinguait originairement Pañcika, général des yakṣas et génie des richesses. Pour des raisons de hiérarchie, il fut supplanté en Asie Centrale par son souverain Vaiçravaṇa, qui emprunta à son connétable ses insignes : l'armure et la lance. Vaiçravaṇa étant régent du Nord, ses collègues des trois autres directions s'empressèrent de l'imiter et se transformèrent, à son exemple, en ces guerriers cuirassés, à l'œil dur et au visage sévère, qui protègent le monde contre les incursions des hordes démoniaques.

Ils déposent parfois leurs attributs. Par exemple, dans une fresque de Touen-houang ⁽³⁾, ils ont les mains vides ; mais on les reconnaît à deux signes : l'armure richement ornée et le yakṣa écrasé sous leurs pieds. Encore le dernier n'est-il commun qu'à trois d'entre eux, et le sculpteur du Fan-tseu t'a n'a pas manqué d'observer cette différence. Son vaiçravaṇa a les pieds posés sur les paumes d'une figure diadémée, sans doute une devatā céleste, accompagnée de deux yakṣas, tous trois sortant à mi-corps d'un nuage. C'est qu'en effet on se représente généralement ce mahārāja comme transporté à travers les airs par un *vāhana* de forme humaine ⁽⁴⁾, d'où son surnom de Naravāhana, « qui a pour véhicule un homme ». Par là s'explique un curieux détail iconographique du Fan-tseu t'a : tandis que les trois autres mahārājas sont bottés, Vaiçravaṇa a les pieds nus dans des sandales. N'ayant pas à marcher, ce dernier n'a pas besoin de bottes.

Avant de quitter les lokapālas, indiquons brièvement les détails qui les distinguent l'un de l'autre.

Au Nord ⁽⁵⁾, Vaiçravaṇa, tenant dans la main droite un stūpa (brisé) et de la gauche un trident à banderole, a la chevelure arrangée en boucles parallèles sur le front et ramassée en *jaṭā* sur le sommet de la tête ; il est coiffé d'un

⁽¹⁾ A. STEIN, *Ruins of desert Cathay*, II, p. 203.

⁽²⁾ A. FOUCHER, *id.* II, p. 102 ss., 158 ss.

⁽³⁾ STEIN, *op. cit.*, fig. 161.

⁽⁴⁾ Dans une peinture de Touen-houang, reproduite par Stein au frontispice du tome II de *Ruins of desert Cathay*, Vaiçravaṇa s'avance sur un nuage. Une statue japonaise donnée dans Tajima, *Selected Relics*, I, pl. VIII, le représente porté sur les nuages par une figure humaine et deux yakṣas.

⁽⁵⁾ En réalité au Nord-Est, sans doute pour le mettre en face de l'entrée.

diadème polygonal, dont la plaque antérieure est décorée d'un oiseau (phénix ?) et qui s'orne par derrière de rubans flottants.

A l'Est, Dhṛtarāṣṭra porte une flèche la pointe en bas. Sa coiffure, une sorte de bonnet à ailettes retroussées terminé par un bouton de lotus, est fixée par une mentonnière et ornée par devant d'un emblème ayant la forme d'une courte épée, la poignée en haut.

Au Sud, Virūḍhaka tient des deux mains devant lui une massue dont le pommeau est formé par la jonction d'une tête de makara et d'une tête de garuḍa surmontées d'un bouton de lotus. Il porte les cheveux en couronne sur le front et une haute tiare en forme de toque ; ses pendants d'oreilles sont des fleurs de lotus.

A l'Ouest, Virūpākṣa, gros yeux ronds et bouche ouverte, la barbe réduite à deux boucles de poils sur les joues, porte un diadème orné en arrière de rubans. Il tient son épée en diagonale contre sa poitrine, la main droite, basse, serrant la poignée, la main gauche, plus haute, soutenant la lame.

Le soin avec lequel ont été traités tous les détails du costume, mais surtout la fermeté des attitudes et la dignité austère des visages, font de ces quatre statues une des œuvres maîtresses de la sculpture chinoise de l'époque des Song.

ETAGE 3.

Ici, les quatre gardiens ont un extérieur tout différent. Difformes de corps, grimaçants de visage, hirsutes, le bras levé dans un geste de menace, ils ont un aspect turbulent et furibond qui fait un curieux contraste avec le calme des lokapālas. Les Chinois les appellent *kin-kang*, c'est-à-dire vajra[pāṇi], bien qu'à vrai dire ils ne portent pas toujours, ni même généralement, le *vajra* : mais il suffit qu'ils le portent quelquefois pour que cette appellation soit justifiée. Ce qui l'est moins, c'est l'extension abusive de ce terme aux lokapālas, dont il paraît bien que les Chinois eux-mêmes aient donné aux archéologues modernes le fâcheux exemple. Il est vrai que les deux types n'ont pas toujours été nettement distingués dans l'iconographie. Les vajrapāṇis sont proprement les gardiens des portes (dvārapālas) ; mais les quatre mahārājas ne remplissent-ils pas aussi la même fonction aux portes du palais d'Indra ? (1) Si les lokapālas se rapprochent davantage du chevalier et les vajrapāṇis de l'athlète, les uns et les autres sont des guerriers : quoi de plus naturel, par suite, que les vajrapāṇis empruntent de temps en temps l'armure de leurs supérieurs et qu'ils leur prêtent par contre leur visage courroucé ? Il se peut donc

(1) WADDELL, *Lamaism*, p. 88.

qu'on rencontre çà et là un type mixte : mais il ne s'ensuit pas que les deux classes de gardiens doivent être confondues. En fait, si les Chinois leur appliquent la dénomination commune de *kin-kang*, les Japonais distinguent nettement les *chi-tenno* (lokapālas) et les *ni-ō* (vajrapāṇis) ⁽¹⁾. En Chine même il arrive que l'usage réunisse sous une expression collective des types iconographiques nettement distincts. Par exemple, le grand Buddha de Long-men a pour assistants quatre gardiens, deux à droite et deux à gauche, que l'inscription dénomme *kin-kang chen wang* 金剛神王. « Cette expression, dit M. Chavannes, désigne les quatre devarājas. Elle semble bien prouver que les Chinois ont conservé le souvenir que les quatre lokapālas sont issus du dédoublement, puis du quadruplement de Vajrapāṇi, le chef des yakṣas, protecteur du Buddha ⁽²⁾. » Nous croyons qu'il faut voir dans ces quatre personnages, non les quatre lokapālas, mais deux lokapālas et deux vajrapāṇis, chacun de ces couples représentant son groupe ⁽³⁾. Il suffit pour s'en convaincre de comparer les deux assistants de la fig. 353 de l'ouvrage de M. Chavannes : l'un à la figure ronde et placide, vêtu d'un riche costume militaire, tenant sur la paume de la main droite un caitya et foulant aux pieds un yakṣa ; l'autre, sans attribut, les joues creuses, le cou maigre, la bouche entr'ouverte sur les dents, les yeux féroces, campé sur le sol, les jambes écartées dans l'attitude d'un lutteur.

Il est manifeste que nous sommes ici en présence de deux classes de génies : le lokapāla, issu non de Vajrapāṇi, mais de Pañcika ; et le vajrapāṇi, descendant de l'acolyte du Buddha. Tous deux d'ailleurs montent côte-à-côte la garde devant les buddhas ⁽⁴⁾ et à l'entrée des sanctuaires. Il nous paraît assez probable que le deva et le yakṣa qui font office de dvārapāla à la porte des

⁽¹⁾ Les deux types sont nettement différenciés dans l'art du Japon. Parmi les plus anciennes représentations japonaises du Vajrapāṇi figurent les deux *ni-ō* du Hokke-Mandara (674 A. D.). Voir H. SCHMIDT, *Der Tamamushischrein*, dans *Ostasiatische Zeitschrift*, janvier-mars 1914, p. 423 ; W. COHN, *Einiges über die Bildnerei der Nara-Periode*, *ibid.*, juillet-septembre 1913, p. 201, 205. L'opposition des deux types est ici d'autant plus frappante que les *ni-ō* ont emprunté le costume des *chi-tennō*, dont ils ne se distinguent plus que par la tête hirsute, le visage furieux, le geste menaçant et l'absence du yakṣa sous leurs pieds. A rapprocher de ces images les statuettes en argile du dieu de la mort, reproduites dans LAUFER, *Chinese clay figures*, 1914, pl. XLVI-LV.

⁽²⁾ CHAVANNES, *Mission*, II, p. 454 et fig. 353.

⁽³⁾ Nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de distinguer, comme le fait M. Chavannes (*id.*, II, p. 553), les deux rois célestes (天王) et les quatre Lokapālas (四天王) : ce sont les mêmes, mais, par une simplification très naturelle, le groupe des quatre, lorsqu'ils jouent le rôle d'assistants d'une figure centrale, est réduit à deux, l'un à droite, l'autre à gauche.

⁽⁴⁾ Une inscription votive les qualifie de « guerriers gardiens de l'image », *pao siang kiun* 保像軍 (*Ars Asiatica*, II, p. 25).

temples cambodgiens ne sont autre chose que les représentants, fortement transformés, il est vrai, des deux classes de gardiens : les lokapālas et les vajrapāṇis.

Les vajrapāṇis du Fan-tseu t'a gardent quatre buddhas, dont chacun occupe un des intervalles, avec un entourage de huit assistants, religieux ou bodhisattvas. Trois de ces buddhas ont l'épaule droite découverte, le quatrième a les deux épaules drapées. Tous ont un nimbe circulaire sur lequel se détache un second nimbe lancéolé. Les buddhas du Nord et de l'Est font la *bhūmi-sparṣamudrā* ; celui de l'Ouest l'*abhayamudrā* ; celui du Sud tient les deux mains rapprochées l'une de l'autre, chacune en *vitarkamudrā* ⁽¹⁾.

ETAGE 4.

Les quatre gardiens sont ici des devas ou des bodhisattvas à figure angélique, portés sur des nuages stylisés et tenant entre leurs mains, avec un respect déferent, un vase en forme de *pātra*.

Les scènes intermédiaires sont les suivantes :

1. Au Nord, un bodhisattva à quatre bras, mais à une seule tête, est assis sur un trône de lotus, entouré d'adorateurs. Les deux mains antérieures sont ramenées vers la poitrine, les deux autres sont levées et portent des vestiges d'attributs.
2. A l'Ouest, un buddha, assis dans un cadre de feuillage ou une grotte (?), fait le geste de l'enseignement. Deux bodhisattvas l'assistent : celui de droite tient une sorte de sceptre terminé par un bouton de lotus ; celui de gauche porte des deux mains un objet indistinct.
3. Au Sud est assis un bodhisattva à trois têtes visibles et quatre bras. Les deux mains postérieures tiennent deux disques (le soleil et la lune), les deux antérieures des attributs indistincts, qui pourraient être un livre (droite) et un bâton (gauche).
4. A l'Est, un personnage à capuchon, avec un double nimbe, siège entouré d'assistants (laïques, à en juger par leur coiffure). Il tient de la main droite le sistre (*khakkhara*), et de la gauche le bol à aumônes (*pātra*).

(1) Il est difficile d'expliquer pourquoi on n'a pas observé ici la disposition et les mudras des quatre Jinas des points cardinaux : Nord, Amoghasiddhi, *abhaya* ; Ouest, Amitābha, *dhyāna* ; Sud, Ratnasambhava, *vara*. Seul, celui de l'Est concorde dans les deux séries : Akṣobhya, *bhūmisparṣa*.

Les figures 1 et 3 sont probablement deux formes de Lokeçvara ⁽¹⁾. La quatrième peut être identifiée avec plus de sûreté encore.

On a vu plus haut que le Fan-tseu t'a fait jadis partie du temple de Ti-tsang, détruit depuis. Ti-tsang, en sanskrit Kṣitigarbha, est un bodhisattva très vénéré en Chine, et davantage encore au Japon, sous le nom de Jizō. Il doit cette popularité à son activité bienfaisante qui s'exerce sans cesse dans l'intérêt des hommes, et spécialement des damnés qui souffrent les tourments de l'enfer. Il est une sorte de modérateur des juges infernaux. Ses deux attributs sont le sistre (*khakkhara*) et la gemme miraculeuse (*cintāmaṇi*) : le sistre lui sert à ébranler les portes de l'enfer, la gemme à faire pénétrer la lumière dans le sombre royaume. Parfois le *cintāmaṇi* est remplacé dans sa main par le bol à aumônes du religieux (*pātra*) : c'est qu'en effet Kṣitigarbha est un moine. On le représente généralement la tête rasée ⁽²⁾. Mais dans les peintures de l'Asie Centrale, il porte encore une autre coiffure, dont un spécimen nous est fourni par une peinture de la Mission Pelliot conservée au Musée Guimet ⁽³⁾ : c'est une sorte de bonnet formé par une pièce d'étoffe serrée autour de la tête, nouée par derrière et dont les bouts retombent sur les épaules.

Si maintenant nous appliquons ces données iconographiques au quatrième bodhisattva du Fan-tseu t'a, nous voyons qu'elles concordent entièrement avec l'aspect de ce personnage. Ses attributs, le *khakkhara* et le *pātra*, sont bien ceux de Kṣitigarbha ; et si son capuchon n'a pas exactement la forme du bonnet de Touen-houang, cette différence de détail n'empêche pas de reconnaître l'identité des deux coiffures.

L'origine de ce capuce n'est d'ailleurs pas claire. R. Petrucci y voit le « chape des voyageurs », que Kṣitigarbha porterait dans son rôle de dieu des routes et de patron des voyageurs, fonction qu'il exerce au Japon et qui serait également démontrée pour l'Asie Centrale par les peintures de Touen-houang ⁽⁴⁾. M. De Visser, auteur d'une monographie sur Kṣitigarbha ⁽⁵⁾, paraît admettre cette thèse, mais aucun des témoignages rassemblés par lui sur le culte de Jizō au Japon ne le caractérise clairement comme patron des

(1) Cela paraît sûr au moins pour le premier. La miniature IV, 5 de Foucher représente un Lokanātha à une tête et quatre bras. Cf. *Icon.*, II, p. 29, note 2, où sont cités deux *sādhana*s qui décrivent ainsi Lokeçvara : « Il a quatre bras : à gauche il porte [de la main postérieure] un lotus rose ; à droite un rosaire ; les deux autres mains sont réunies devant la poitrine ».

(2) Par exemple, sur une stèle de 670, dans *Ars Asiatica*, II, Pl. LI.

(3) *Bulletin archéologique du Musée Guimet*, II, p. 11 et pl. III.

(4) R. PETRUCCI. *L'Art bouddhique en Extrême-Orient*, dans : *Gazette des Beaux-Arts*, 1911, p. 202 et ss.

(5) M. W. DE VISSER, *The bodhisattva Ti-tsang (Jizō) in China and Japan*, dans *Ostasiatische Zeitschrift*, II, juillet-septembre 1913, à III, avril-juin 1914. Sur le point particulier qui nous intéresse ici, voir II, p. 198, et III, p. 76.

voyageurs. Sans doute, sa bonté s'étend à tous les êtres qui transmigrent dans les six « voies » (*gati*) : il délivre les damnés, guide les âmes vers Sukhāvati, guérit les maladies, facilite les accouchements, fertilise la terre, protège les moissons des parasites et les maisons du feu, fait les commissions et les besognes domestiques de ses fidèles. Rien d'étonnant à ce que les voyageurs invoquent, eux aussi, la protection de ce bon saint ; mais ce n'est pas là, semble-t-il, une fonction spéciale qui ait mérité d'être signifiée par un attribut caractéristique.

ÉTAGE 5.

Le cinquième étage présente, comme le précédent, quatre statues de devas ou bodhisattvas à figure douce et gracieuse. Ceux-ci ne tiennent pas un pātra, mais portent divers attributs : le premier un *khakkhara* (?), le second une épée et un objet rond, le troisième un lotus (?) ; le quatrième a les mains superposées en *dhyanamudrā*.

Dans les intervalles sont assis quatre buddhas entourés d'assistants. Celui du Nord a les deux épaules drapées et tient des deux mains un pātra. Assistants : deux bodhisattvas tenant également un pātra ; au-dessus de chacun d'eux on aperçoit deux devas, les mains jointes.

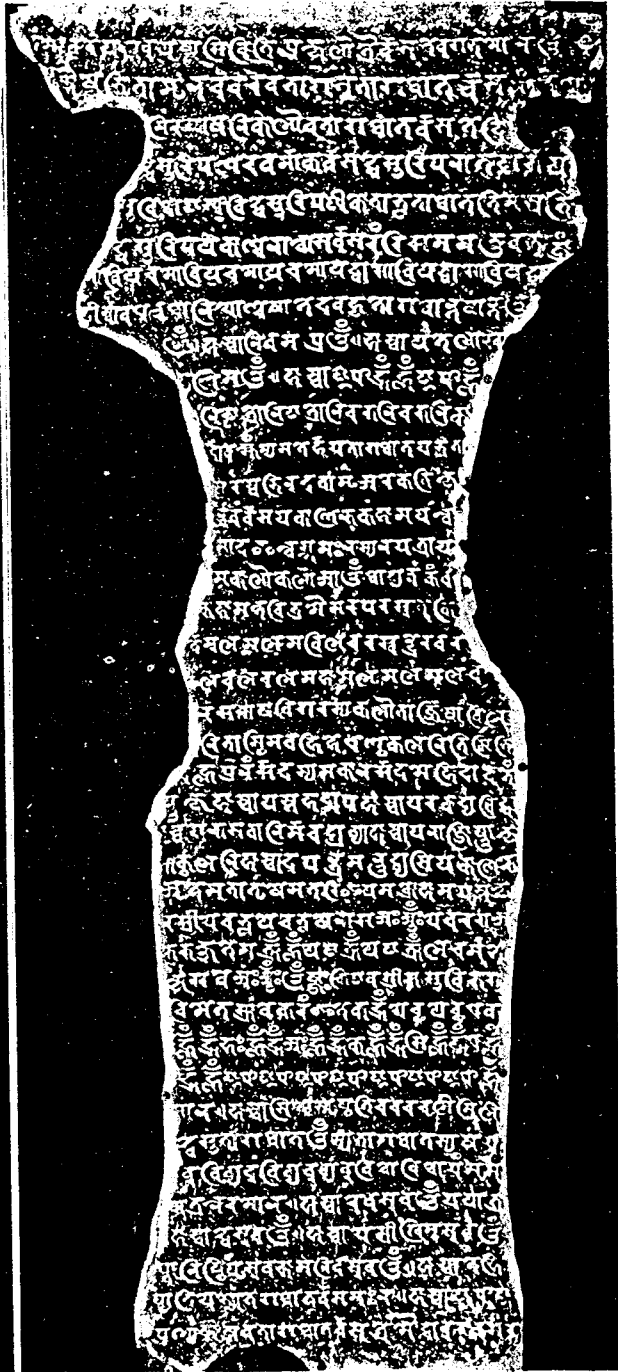
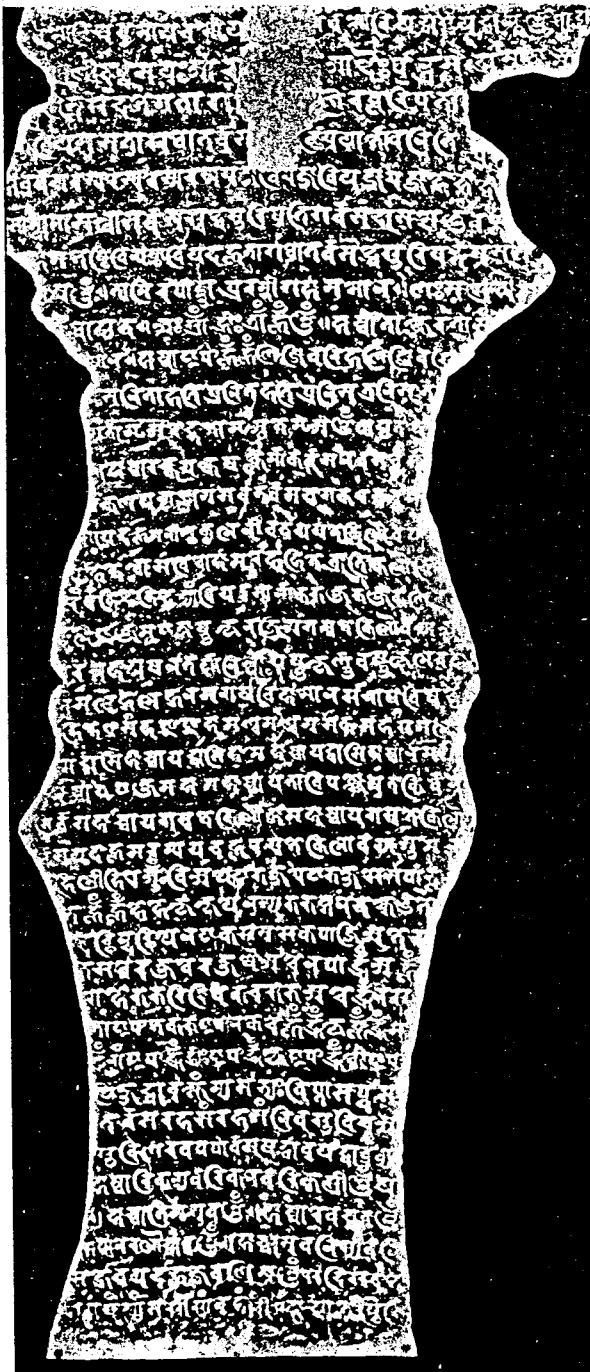
Le buddha de l'Est, dont le visage est brisé, a la main droite en *vitarkamudrā*. L'assistant de droite est un personnage à trois têtes visibles (*Lokeçvara* ?) ; celui de gauche, que nous reconnaissons aussitôt à son capuchon, est Kṣitigarbha. Il est assis, le chasse-mouches en main, dans la pose de l'« aisance royale » (*mahārājalāsana*), attitude assez singulière pour un bodhisattva en présence du Buddha.

Au Sud, le Buddha, la main en *vitarkamudrā*, est assis entre deux personnages barbus, armés d'épées ; d'autres figures au second plan.

A l'Ouest, le Buddha siège, entouré de devas ou de bodhisattvas, faisant à ce qu'il semble, une *mudrā* avec les deux mains superposées.

ÉTAGES 6-8.

Avec la zone 5 se termine la série des étages symétriques. La zone 6 est formée par un grand vase au col largement évasé, à la panse ceinte d'une bande décorative, et que quatre phénix maintiennent de leurs ailes et de leur queue redressées. Ce vase doit être un brûle-parfums, à en juger par la fumée qui s'en échappe sous la figure d'un nuage en croix servant de support à un édifice de même forme (étage 7). Sur chacune des faces principales de l'édifice, trois buddhas trônent côte à côte ; sur chaque paroi des angles rentrants est un autre personnage assis. Le toit est couvert de tuiles rondes à la chinoise.



[illegible][illegible]

Au-dessus (étage 8), huit buddhas sur des trônes, avec leurs assistants, sans cadre architectural.

Le couronnement est formé d'un lotus ouvert, surmonté d'un bouton de lotus.

En résumé, le Fan-tseu t'a a été édifié entre 1103 et 1252, un peu avant le temple de Kṣitigarbha, où il devint sans doute le principal objet de culte. Il est décoré de buddhas et de bodhisattvas — parmi lesquels figure à deux reprises le patron du temple — et que gardent des lokapālas, des vajrapāṇis et des devas ou bodhisattvas en haut relief. Nous ignorons, si l'artiste qui a conçu cette œuvre, s'était inspiré d'un schéma cosmologique apparenté aux mandaras, aux images du Mont Meru et des paradis bouddhiques, mais il nous paraît plus que probable qu'elle reflète une vaste vision religieuse, embrassant des mondes variés, les uns réels, les autres mythiques. L'ensemble constitue une œuvre sculpturale de haute valeur.

Nous n'ajouterons qu'un mot sur les inscriptions. L'inscription chinoise qui suit la note de Touan Tsin ts'üan est un texte de la traduction de Hiuan-tsang de la *Prajñapāramitā* (Nanjō, 20 ; Trip. Kyōto, V, vi, f° 23 2°). L'inscription indienne présente cette particularité qu'elle est écrite de droite à gauche, à la manière des textes sémitiques (Pl. L et LI). Elle se compose de 3 dhāraṇī :

1° *Uṣṇīṣavijayā dhāraṇī* (le colophon est donné l. 7 : « uṣṇīṣavijayā nāma dhāraṇī samāptam iti »). Edition avec de nombreuses variantes dans : *Anecdota Oxoniensia*, Aryan Series, I, 3 : *The Ancient Palmleaves*, ed. by F. Max Müller and Bunyu Nanjio. Oxford, 1884. P. 22.

2° La *Halahaladhāraṇī* (le colophon est donné l. 25 : « Halahaladhāraṇī samāptā »). C'est, sous un autre titre, la *Nilakanṭhadhāraṇī*. Cf. JRAS., 1912, p. 629 et 1063. Trip. Tōkyō, XXVII, 10, p. 30.

3° La *Vasundharādhāraṇī* (pas de colophon). 3 traductions dans Trip. Tōkyō, XXVII, 8, p. 59 a.

Il n'y aurait pas grand intérêt à transcrire entièrement des oraisons qui n'ont rien à nous apprendre. Nous nous bornerons à reproduire ici la première, l'*Uṣṇīṣavijayā*, qui occupe les 6 premières lignes et une partie de la septième. Chaque ligne est coupée en 4 parties par l'interposition des statues : nous indiquons les lignes par des chiffres et la séparation des quatre faces par un astérisque. Rappelons que le texte se lit de droite à gauche.

[*Uṣṇīṣavijayadhāraṇī.*]

(1) Om namo bhagavate sarvatraṭlokyapratiṣiṣṭāya vuddhāya te namaḥ ta*dyathā om suddhāya suddhāya visodha * ya māṃ dhaya māṃ dhaya visodhaya * visodhaya asamasamasamantavabhasaspharaṇa * gatigaganasvabhāvavisuddhe abhisi(2)ñcantu māṃ sarvatathāgatā sugatā varavacanamṛtābhiṣekai*r mahāmudrāmantrapadaḥ āhara āyuhṣandharaṇī so*ddhaya

sōdhaya sōdhaya gagana visuddhe uṣṇīṣa*viṇaya parisuddhe sahasrarasmisa-
 (3)[āco]dite sarvatathāgatāmate dasabhūmipra*tiṣṭhite sarvatathāgatahṛdaya-
 dhiṣṭhānādhi*ṣṭhite mudre mudre mahāmudre vajrakā(4)ya saṃhataṇāpari-
 suddhe sarvakarmāvaraṇāparisuddhe * pratinivarttayāyurvi[suddhe] sarva-
 bhāve gata samayadhiṣṭhā nādhīṣṭhite om muni muni mahāmuni vimuni * vimun
 mahāvīmuni mati mati namati mahāma(5)ti sumati tathātā bhūtā koṭīparisuddhe
 visphuṭavodhisu*ddhe he he jaya jaya viṇaya viṇaya smara smara sphara sphara
 sarvavuddhā*dhiṣṭhānādhiṣṭhita suddhe suddhe vajre vajre mahāvajre suvaj*-
 [re] vajragarbhe jayagarbhe vijayagarbhe va(6)jraṃ bhavatu mama sariraṃ
 sarvasatvānāṃ ca kāyāparisuddhe * bhavatu me sadā sarvagati parisuddhe sva-
 sarvasatvāsamāsvāsādhi*ṣṭhite sarvatathāgatās ca mām samāsvāsāyāntu vodhya
 vodhya sidhya * sidhya vuddhāya vuddhāya vivuddhāya vivuddhāya sōdhāya
 [so](7)ddhāya visoddhāya mocaya mocaya vimocaya * samantāparisuddhe
 sarvatathāgatā hṛdayādhiṣṭhānādhiṣṭhite mahā*mudre svāhā uṣṇīṣaviṇayā nā-
 ma dhāraṇī samāptam iti.

NOTES D'ARCHÉOLOGIE CHINOISE

par PAUL DEMIÉVILLE.

I. — L'INSCRIPTION DE YUN-KANG.

Gravée sur la paroi orientale d'une des cinq grottes de l'Ouest ⁽¹⁾, à une dizaine de mètres du sol, cette inscription avait été aperçue par Chavannes, qui en déchiffra la date, mais ne put l'estamper. Aucun épigraphiste chinois n'en a reproduit le texte. C'est en 1920 que le ministre Ye Kong-tch'o 葉恭綽, au cours d'une visite à Yun-kang, fit dresser un échafaudage et lever des estampages, dont la plupart furent déposés chez le gouverneur de l'arrondissement, à Ta-t'ong 大同, et quelques-uns laissés aux bonzes du Che-fou sseu 石佛寺 de Yun-kang ⁽²⁾. Un exemplaire m'en a été donné par un collectionneur de Pékin, M. Yao Houa 姚華.

Le texte nous apprend qu'en 483 p. C. quatre-vingt-quinze images furent sculptées dans la grotte aux frais de donateurs locaux. On n'a pas signalé jusqu'ici d'autre inscription à Yun-kang et l'histoire de ses grottes n'est connue que par des témoignages livresques assez imprécis.

D'après le *Wei chou* ⁽³⁾, cinq d'entre elles, contenant chacune une statue gigantesque du Buddha, furent aménagées à l'époque de Wen-tch'eng des Wei (452-465), sur la proposition du religieux T'an-yao 曇曜. Sous les T'ang, vers le milieu du VII^e siècle, Tao-siuan parle d'excavations se succédant

(1) La troisième à partir de l'Est, n° VII de CHAVANNES; cf. *Mission archéologique*, p. 314.

(2) Un de ces derniers a été photographié par M. TOKIWA Daijō 常盤大定 et reproduit, avec un déchiffrement, dans son ouvrage *Shina busseki tōsa, Koken no atoe* 支那佛蹟踏査, 古賢の跡へ, Tōkyō, 1921, p. 142. Un autre estampage est reproduit dans *Rock-carvings from the Yun-kang caves*, de Shinkai Taketarō et Nakagawa Tadayori, Tōkyō et Pékin, 1921, et un déchiffrement a paru en 1923 dans une revue japonaise publiée à Chang-hai; cf. PELLIER, *T'oung pao*, 1923, p. 265, n. 2. — Les grottes de Yun-kang, que j'ai visitées en septembre 1921, ne sont ni entretenues ni surveillées officiellement; les habitants du hameau adossé à la falaise les utilisent comme greniers, porcheries ou poulaillers. Mais grâce à l'excellente administration de Yen Si-chan 閻錫山, le «*lou-kiun* modèle» du Chan-si, la soldatesque ne sévit pas dans cette province, et n'a pas mis les sculptures en coupe réglée comme elle l'a fait à Long-men; le pillage des antiquaires ne s'est pas non plus exercé sur elles d'une façon systématique.

(3) Trad. CHAVANNES, *op. cit.*, p. 295-297.

sur une étendue de plus de 30 *li* ⁽¹⁾ ; dans la partie la plus élevée de falaise, sur une étendue de 7 *li*, elles se suivaient sans interruption ; ailleurs se trouvaient espacées par endroits ⁽²⁾.

Le *Chan-si l'ong-tche* de 1734 mentionne dix temples, vingt grottes contenant des statues de l'époque primitive, des milliers d'autres niches et de myriades d'autres statues ; les temples et les grottes auraient été entrepris en 414-415 et terminés en 520-524 ⁽³⁾. La première date est peu vraisemblable car lors de la persécution dirigée contre le bouddhisme de 446 à 452, de mesures sévères furent prises pour la destruction des images : « Dorénavant disait l'édit de 446, ceux qui oseront servir les divinités *hou* et fabriquer de images, des personnages en terre ou en bronze, seront punis de mort avec leurs familles.... Les fonctionnaires compétents feront connaître aux autorités militaires et civiles que toutes les images du Buddha, ainsi que les livres sacrés *hou*, doivent être entièrement brisés et brûlés ». Le fils aîné de l'empereur ⁽⁴⁾ réussit à sauver des images d'or et d'argent et un bon nombre de textes, mais « dans tous les lieux où parviennent les glorieux enseignements (de l'empereur), les temples et stûpas de terre et de bois furent définitivement anéantis ⁽⁵⁾ ». S'il existait alors des sanctuaires rupestres à Yun-kang, leur proximité de la capitale les condamna à coup sûr ; les statues actuelles ne peuvent donc être antérieures à 452. Rien ne confirme non plus la date indiquée dans le *Chan-si l'ong-tche* pour l'achèvement des travaux. La capitale

⁽¹⁾ *Siu Kao seng tchouan* (entre 645 et 657 p. C.) ; trad. Chavannes, *ib.*, p. 297.

⁽²⁾ *Kouang Hong ming tsi* (664 p. C.), k. 2, TT. XXXVII, 5, 10. Après avoir cité le texte du *Wei chou* (*supra*, p. 449, n. 3), Tao-siuan ajoute : « Actuellement, ceux qui ont vu [les grottes] rapportent que la vallée est profonde de 30 *li* ; à l'Est, il y a un monastère de moines appelé Ling-yen 靈嚴 ; à l'extrémité occidentale, il y a un monastère de nonnes. A chacun [de ces monastères] sont creusées dans le roc des niches pouvant contenir mille hommes. Les autres [niches] se succèdent serrées comme les dents d'un peigne. Dans l'escarpement le plus haut de la falaise de pierre, sur un espace de 7 *li*, les niches de Buddha se suivent ; aux autres endroits, il y a parfois des solutions de continuité. Le nombre et les dimensions des images de Buddha, qui pourrait les calculer ? Il y eut un religieux âgé de quatre-vingts ans, qui se faisait une tâche de vénérer les images ; devant chaque statue, il se prosterna une fois ; il mourut en arrivant à la niche centrale. Son cadavre resta renversé sur le sol ; on l'enferma sous une pierre ; il est actuellement conservé, on ne sait depuis quelle époque. » Pour *tsie pi* 櫛比, « serré comme les dents d'un peigne », de l'édition coréenne, les éditions chinoises donnent *yu pei* 於北, « au Nord », qui n'offre pas de sens, car la falaise s'étend de l'Est à l'Ouest ; Tao-siuan emploie d'ailleurs l'expression *tsie pi* dans le texte correspondant du *Siu Kao seng tchouan*.

⁽³⁾ Trad. CHAVANNES, *ib.*, 299. Entre 1471 et 1499, l'empereur Hiao-wen semble avoir fait creuser une grotte pour le religieux indien Buddha (Pelliot, *loc. cit.*).

⁽⁴⁾ Le prince T'o-pa Houang 拓跋晃, mort en 451, avant son père auquel il devait succéder ; il est connu sous le nom de temple de Kong-tsong 恭宗.

⁽⁵⁾ *Wei chou*, k. 114, 5^a ; *Kouang hong ming tsi*, k. 2, 9¹.

fut transférée de Ta-t'ong à Lo-yang en 494, et dès 500 l'empereur Chetsong fit entreprendre les travaux de Long-men, qui furent régulièrement poursuivis par ses successeurs ; il est improbable que ceux-ci aient continué à se préoccuper en même temps de Yun-kang. Notre inscription porte plutôt à croire que les souverains Wei s'étaient bornés à y faire creuser les principales grottes et sculpter les plus grandes statues ; puis la décoration de ces grottes fut complétée, et d'autres furent aménagées, par leurs sujets. Mais alors ces travaux privés purent fort bien se prolonger au delà de 520-524 ; et de fait nous savons qu'ils furent continués notamment par un fonctionnaire, Yuan Tsai 元載 (VIII^e siècle) à l'époque des T'ang ⁽¹⁾, où, comme en témoigne Tao-siuan, les grottes avaient atteint un développement très considérable et étaient encore un lieu de pèlerinage fréquenté ⁽²⁾.

(1) Ainsi que l'indique M. PELLIOU, *loc. cit.*, la leçon correcte paraît être en effet celle du *Ta Ts'ing yi l'ong tche* : « Il s'y trouve douze grottes, avec des Buddhas de pierre, qui furent aménagées par Yuan Tsai », et non celle du *Chan-si l'ong-tche* suivie par Chavannes. Toutefois il n'est pas question de ces grottes dans les biographies de Yuan Tsai, qui semble avoir été plus taoïste que bouddhiste (*Kieou T'ang chou*, k. 118 ; *Sin T'ang chou*, k. 145).

(2) On a émis l'hypothèse que toutes les grottes, même les premières, furent creusées et ornées aux frais, non de la famille impériale, mais des fidèles : les fonds auraient été obtenus en vendant du « grain du Saṅgha » (僧祇粟) et la main-d'œuvre fournie par les « familles du Buddha » (佛圖戶) (ŌMURA Seigai 大村西崖, *Shina bijutsu shi, chōso hen* 支那美術史, 雕塑篇, Tōkyō, 1915, p. 176). Immédiatement après le passage relatif au creusement des grottes, le *Wei chou* ajoute en effet que T'an-yao fit les propositions suivantes : « Les familles du commun et les gens du peuple qui pourront offrir aux moines 600 boisseaux de céréales par an seront appelées familles du Saṅgha ; le grain sera appelé grain du Saṅgha ; on le distribuera au peuple affamé dans les années de disette. Il demanda aussi que les gens du peuple coupables de fautes graves et les esclaves de l'administration fussent utilisés, sous le nom de familles du Buddha, pour le balayage et le nettoyage des monastères et, par cumul, chaque année, pour la culture des champs et le transport du grain. Kao-tsong (= Wen-tch'eng, 452-465) autorisa tout cela. Alors les familles du Saṅgha et les familles des monastères (寺戶) se répandirent dans les provinces et les territoires militaires. » (*Wei chou*, k. 114, 6). En 511, des abus s'étant produits, de hautes autorités laïques furent chargées de contrôler le fonctionnement de cette organisation et de faire tenir des comptes détaillés des quantités de grain reçues et distribuées (*ib.*, 8^a). La rédaction de ce dernier texte montre qu'il s'agissait essentiellement d'une œuvre d'assistance aux pauvres en cas de famine. Rien n'autorise à admettre qu'on y eût recours pour défrayer les travaux d'aménagement des grottes ; les « familles du Saṅgha » ne sont mentionnées ni dans l'inscription de Yun-kang ni, à ma connaissance, dans celles de Long-men. La mention dans un même passage du *Wei chou* des deux propositions de T'an-yao relatives, l'une au creusement des grottes, l'autre à cette entreprise de bienfaisance, n'implique nullement un rapport de fait ni même chronologique. Le *Fo tsou l'ong ki* (k. 38, TT. XXXV, 9, 64^a) place même l'institution du « grain du Saṅgha » et des « familles du Buddha » en 469 (lire 皇興 pour 興皇), c'est-à-dire postérieurement au règne de Wen-tch'eng.

On n'en trouve plus actuellement que sur l'espace d'un *li* environ ⁽¹⁾. Le professeur Matsumoto, de l'Université de Kyôto, y distingue trois types de statues ⁽²⁾. Le plus ancien serait représenté par les trois Buddhas (debout, assis et accroupi), de la grotte VI de Chavannes ⁽³⁾; leur style simple et harmonieux, serait directement apparenté à celui des Gupta; le visage est rond, les yeux entr'ouverts, le costume purement indien; le Buddha debout a l'épaule droite à demi découverte ⁽⁴⁾; le vêtement mince et souple se moule au corps; les plis sont indiqués en traits menus et arrondis; la facture est très fine. Le deuxième type prédominerait dans les grottes centrales ⁽⁵⁾: la face est grasse, les lèvres épaisses, les oreilles très allongées, les yeux largement ouverts, les prunelles grandes ⁽⁶⁾; les draperies s'alourdissent et se compliquent, la coiffure présente des ornements élaborés. Le troisième type serait le plus fréquent dans les grottes situées aux deux extrémités des précédentes: le corps est serré à la taille, comme dans les statues postérieures des Six Dynasties, de Silla et de Suiko; les pans du vêtement descendent obliquement des épaules et se croisent sur le ventre, suivant une mode très probablement chinoise; les draperies s'amassent sur le socle, que flanquent des lions. M. Matsumoto date le deuxième type du troisième quart du Ve siècle

(1) Le *Ta-l'ong fou tche*, k. 4 et 6, cité par M. MATSUMOTO (cf. la note suivante) mentionne des vestiges de grottes, dans la falaise, sur une dizaine de *li* à l'Est du groupe principal, ainsi que des caractères bouddhiques de 10 pieds de diamètre gravés sur le roc en un site appelé Fo tseu wan 佛字灣, non loin du Kouan-yin t'ang 觀音堂. Ce petit temple, fondé sous les Leao, subsiste seul aujourd'hui, à mi-chemin entre Ta-l'ong et Yun-kang.

(2) *Ta-l'ong no butsuô* 大同の佛像, trois articles parus dans le *Geibun* de 1918 et reproduits dans *Shina bukkyô ibutsu* 麥那佛教遺物, Tokyo, 1919, p. 114-170. Une autre classification a été proposée par M. SEKINO Tei 關野貞 dans un travail auquel je n'ai pas accès (cf. l'ouvrage précité de TOKIWA Daijô, *loc. cit.*).

(3) *Mission*, fig. 235, étage inférieur.

(4) Cf. sur ce point les remarques de M. FOUCHER, *L'art gréco-bouddhique*, II, p. 706.

(5) Les grottes comprises dans l'enceinte du Che-fou sseu (premier groupe de Chavannes) et, en dehors de cette enceinte, les cinq premières grottes à l'Est (notamment celle à laquelle se rapporte la planche cxxviii de Chavannes) et, à l'Ouest, les Buddhas colossaux (planches cxlvi-cxlviii de Chavannes).

(6) Il n'est pas impossible que par ce type de visage très particulier, qui ne paraît se retrouver nulle part en Chine, les sculpteurs aient cherché à reproduire la physiologie des souverains T'o-pa. Lorsqu'il monta sur le trône et mit fin à la persécution contre le bouddhisme, en 452, l'empereur Wen-tch'eng fit sculpter une statue de pierre à sa ressemblance: « En haut sur le visage et en bas sur les pieds, il y avait des pierres noires correspondant mystérieusement à des taches noires (ou verrues) qui se trouvaient au haut et au bas du corps de l'empereur. » En 454, il fit fonder au Wou-ki ta sseu 五級大寺 (« Grand temple à cinq étages ») cinq statues en or de Çakyamuni, hautes de seize pieds, pour le bénéfice des cinq premiers empereurs de la dynastie (Wei chou, k. 114, 5^b-6^a; *Kouang hong ming tsi*, k. 2, 9^b). On remarquera que les grands buddhas sculptés à la même époque sur la proposition de T'an-yao étaient également au nombre de cinq.

environ ; les statues du troisième type auraient été sculptées vers le moment du transfert de la capitale, entre 486 et 499 ; des statues en bronze des Wei, conservées au Japon et datées de 482 et 485, se rapprochent du deuxième type par le traitement des plis et du troisième par celui du visage ⁽¹⁾. L'inscription de 483, relative à la décoration secondaire d'une des grottes centrales (deuxième type), tendrait à confirmer en gros cette chronologie.

TRANSCRIPTION.

邑師法宗

太和七年歲在癸亥八月卅日邑義

信士女等五十四人自惟往因不積生在

末代甘寢晨境靡由自覺微善所鍾遭

值聖主道教天下紹隆三寶慈被十方

澤流无外乃使瓊夜改曷久寢斯悟弟

子等得蒙法潤信心 敷意欲仰訓洪

澤莫能從遂是以共相勸合爲國興

福敬造石厝形像九 五區及諸菩薩

願以福上爲

皇帝陛下太皇太后皇子德合乳

威踰轉輪神被四天國祚永康十方歸

伏光揚三寶億劫不墜又願義諸人

命過諸師七世父母內外親族神栖高境

安養光接託育寶花永辭穢簞證

晤光生位超群首若生人天百味天衣

隨意滄服若有宿殃墮落三途長

辭八難永与世別又願同邑諸人從

今以往道心日隆戒行清潔明鑒

真相暈揚慧日使四流頃竭道風

堂扇使慢山崩頽生死永畢佛性明

顯益階住地未成佛間願生生之處

常与法善知識以法相親進止俱遊

形容影響常行大士八万諸行化度

一切同等正覺逮及累劫先師七世父○

(1) Cf. *Masterpieces selected from the Fine Arts of the Far East*, t. XIII, fig. xxxix et xl

TRADUCTION.

« Fa-tsong, maître [de la Loi, habitant] de la ville (1).

Le 30^e jour de la 8^e lune de la 7^e année *t'ai-ho*, dont le rang est *kouei-hai* (17 octobre 483), cinquante-quatre hommes et femmes de la ville, vertueux et croyants, font les réflexions suivantes : Nos causes passées [de bonheur] n'étant point accumulées, nous sommes nés dans une période dernière (2) ; nous sommeillions (3) doucement en une région de ténèbres (4) et nous étions sans ressource pour nous éveiller par nous-mêmes. Grâce aux vertus infimes qui nous furent données, nous avons rencontré un saint souverain ; il enseigne l'univers selon la Loi et perpétue la glorification des trois Joyaux ; sa sollicitude maternelle s'étend aux dix directions et rien n'échappe à l'inondation de ses bienfaits. C'est ainsi que d'une nuit éternelle (5) furent par lui transformées les ténèbres et que d'un long sommeil nous voici parvenus à l'illumination. Nous, disciples [du Buddha], nous avons obtenu de recevoir l'imprégnation de la Loi, et des pensées de foi se sont ouvertes et développées en nous ; nous éprouvions le désir de rendre [au souverain], élevant vers lui notre face, les bienfaits dont il nous a comblés, mais ne trouvions pas de moyen d'y donner suite. C'est pourquoi nous nous sommes tous ensemble exhortés et mis d'accord afin de travailler la pierre et d'établir (6) avec respect, pour la prospérité et le bonheur de l'Etat, quatre-vingt-quinze images (7), ainsi que tous les Bodhisattvas [accessoires]. Nous désirons offrir [cette cause de] bonheur à Sa Majesté l'empereur, à l'impératrice son aïeule et aux fils de l'empereur. Que

(1) Les termes 邑師, « le maître, [habitant] de la ville », 邑主, « les donateurs, [habitants] de la ville », etc., sont fréquents dans les inscriptions de Long-men (p. ex. Chavannes, *Mission*, p. 503 et fig. 1645). Dans notre texte, « la ville » désigne évidemment Ta-t'ong. J'ignore à quel titre est mentionné ici le maître Fa-tsong ; s'il était le rédacteur de l'inscription, son nom devrait figurer à la fin.

(2) On distingue, après le Parinirvāṇa d'un Buddha, une période de la Loi correcte, une période où la Loi n'est plus qu'apparente et une période dernière. La durée des deux premières varie selon les textes. La troisième dure dix mille ans ; d'après le *Bukkyō daijiten*, p. 773, elle ne serait mentionnée que dans un sūtra traduit dans la seconde partie du VI^e siècle, postérieurement à notre inscription (Nj. 117).

(3) 寢 pour 寢.

(4) 晬 pour 昏 = 昏 *houen* (M. Tokiwa transcrit 眠 *mien*, « somnolence », qui est plus courant dans la terminologie bouddhique ; mais cf. colonne 6).

(5) 蔑 = 長.

(6) 厝 en valeur de 措. Lecture douteuse ; le caractère semble être 厝 ou 厝. Cette dernière forme pourrait être rapprochée de 厝, graphie ancienne de 厝 = 牆, « mur » ; le sens serait alors : « afin de fabriquer dans la muraille de pierre. . . ». Mais l'autre lecture est plus probable.

(7) 彫像. Le premier caractère pourrait être une graphie abrégée de 彫, « sculpter » ; mais cf. l'avant-dernière colonne, où il doit certainement être lu 彫.

leur vertu soit conforme au ciel et à la terre ! ⁽¹⁾. Que leur majesté surpasse [celle des rois] tournant la roue ! Que leur âme pénètre les quatre cieux ! Que la prospérité de l'Etat soit éternellement assurée ! Que des dix directions on vienne leur rendre hommage ! Qu'ils exaltent avec éclat les trois Joyaux, et pendant des *koṭi* de *kalpa* ne tombent point en décadence ! Nous souhaitons aussi que les âmes de tous les maîtres défunts de tous les hommes vertueux, celles de nos pères et mères de sept générations et celles de nos parents consanguins ou par alliance, résident dans des régions élevées et entretiennent paisiblement une continuité de splendeur. Qu'en nourrissant en eux la Fleur précieuse [de la Loi, ils écartent à jamais la souillure et l'ivraie ! ⁽²⁾ S'ils attestent [la vérité en atteignant] l'illumination ⁽³⁾ et ne renaissent point, que leur rang soit au-dessus de toutes les têtes ! S'ils renaissent parmi les hommes ou les dieux, qu'ils se nourrissent et se vêtent selon leurs désirs des cent saveurs et des habits divins ! Si par suite de [causes de] malheur provenant de leurs existences antérieures ils tombent dans les trois chemins [mauvais] ⁽⁴⁾, que leur soient toujours évitées les huit difficultés ⁽⁵⁾ et qu'ils quittent à jamais les existences ⁽⁶⁾ ! En outre, nous désirons que dorénavant, chez tous les habitants de la même ville, les pensées de la Voie soient de jour en jour plus ardentes et la pratique des défenses plus pure. Qu'ils reflètent avec clarté l'Aspect véritable et exaltent brillamment le soleil de la sagesse ! Qu'ils fassent en sorte que les quatre courants ⁽⁷⁾ s'épuisent ⁽⁸⁾, et que sans cesse ⁽⁹⁾ les évente la brise de la Voie ! Qu'ils fassent en sorte que la montagne de l'orgueil s'écroule, et qu'à jamais prennent fin leurs naissances et leurs morts ! Que la nature de Buddha se manifeste en eux avec clarté et qu'ils progressent dans les stations et les terres ⁽¹⁰⁾ ! Tant qu'ils ne seront pas devenus Buddhas, nous désirons

(1) 乾 ☰ = 乾坤. ☰ est une graphie archaïque de 坤, dérivée du trigramme correspondant du *Yi-king*.

(2) 簍 pour 稂 (?).

(3) 曙 = 悟.

(4) Parmi les êtres infernaux, les goules ou les animaux.

(5) Les huit obstacles empêchant d'entendre la Loi, dont la liste la plus courante est la suivante : naissance 1^o en enfer, 2^o parmi les goules, 3^o parmi les animaux, 4^o au monde d'Uttarakuru, 5^o parmi les dieux Dīrghāyusa, 6^o parmi les sourds, les aveugles ou les muets, 7^o confiance en l'intelligence mondaine, 8^o naissance en une période antérieure ou postérieure à un Buddha.

(6) 苦 (?). Le *kou wen* de 世 est 𠂔, en caractères sigillaires 𠂔. Mais à la 14^e et à la dernière colonne 世 est écrit sous sa forme actuelle. Le n'ose toutefois transcrire 苦, « douleur ».

(7) Les vues hérétiques, le désir, l'existence et l'inscience, qui entraînent les êtres dans le flux du *Saṃsāra*.

(8) 頃 pour 傾.

(9) 堂, faute pour 常 (?).

(10) 益階住地. La lecture du premier caractère est douteuse. On appelle *wou tchou ti* 五住地 les cinq *kṛeṣa* fondamentaux qui donnent lieu aux Dharmas, mais ce sens n'est pas possible ici. Il faut considérer *tchou* et *ti* comme deux termes séparés, désignant des stades dans la carrière des Bodhisattvas (*viḥāra* et *bhūmi*).

que dans tous les endroits où ils naîtront successivement ils se lient d'amitié selon la Loi, avec des connaissances salutaires, [des personnes excellant dans la Loi, que dans tous leurs faits et gestes ⁽¹⁾ ils fassent société avec elles que par leur figure et leur contenance ils soient comme leur reflet et l'écho. Qu'ils accomplissent sans cesse les quatre-vingt mille actes des grands personnages ⁽²⁾ ! Qu'ils convertissent et souvent tous les êtres et leur fassent atteindre à tous également l'Eveil correct, en remontant jusqu'à leurs maîtres passés de multiples *kalpa* et à leurs pères [et mères] de sept générations.

II. LE BUDDHA DU K'O CHAN.

Ce monument, signalé par M. Henri Maspero ⁽³⁾, se trouve dans l'ancien sous-préfecture de Chan-yin 山陰 ⁽⁴⁾, non loin du bourg de K'o-k'iao 柯柯 à une trentaine de *li* au Sud-Ouest de la ville de Chao-hing 紹興 (Tchéou-kiang). Le K'o chan doit son nom au K'o t'ing 柯亭, pavillon rendu célèbre par Ts'ai Yong 蔡邕 (131-191 p. C.), qui utilisa un de ses chevrons de bambou pour fabriquer une flûte ⁽⁵⁾ ; ce pavillon n'existe plus ⁽⁶⁾. C'est en l'è *yong-ho* des Tsin (345-356) qu'y aurait été fondé par ordre impérial un sanctuaire bouddhique nommé K'o-chan sseu 柯山寺 (Pl. LII) ; les monographies ne précisent pas à quelle époque fut sculptée la statue, mais spécifient que le temple destiné à l'abriter fut construit « depuis les T'ang », ce qui revient

(1) Litt. : soit qu'ils avancent, soit qu'ils s'arrêtent.

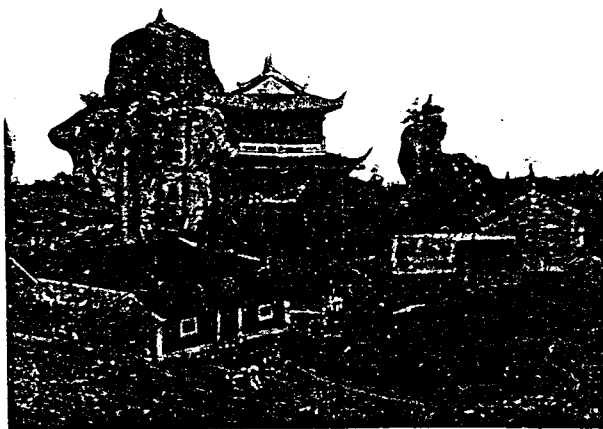
(2) Voir sur ces actes ou règles de conduite le k. 68 du *Ta tsang fa chou*.

(3) BEFEO, XIV, VIII, 34.

(4) Actuellement sous-préfecture de Chao-hing.

(5) *Heou Han chou*, k. 90 下, 9^a ; *T'ai p'ing houan yu ki*, k. 96, 7^{a-b} ; *Kouei-k'ong sou fou* 會稽風俗賦 de Wang Che-p'ong 王十朋 (docteur en 1157), éd. *Hou-hai leou ts'ong chou* 湖海樓叢書, 22^b. Au IV^e siècle, cette flûte serait venue en la possession de Fou T'ao 伏滔, qui composa à son sujet un poème en prose (cf. Yen K'o-kiun 嚴可均, *Ts'uiuan chang kou san tai Ts'in Han San kouo Lieou tch'ao wen* 全上古三代秦漢三國六朝文, Ts'uiuan Tsin wen 全晉文, k. 133, 7^b). Les littérateurs des Leang et des T'ang y firent fréquemment allusion (*P'ei wen yu fou*, k. 24 上, 76^a).

(6) *Tchō-kiang t'ong-tche*, k. 45, 3^b ; *Chan-yin hien tche*, chap. archéologique. L'emplacement en serait occupé par le K'o-k'iao sseu 柯橋寺, c'est-à-dire sans doute le grand temple (remarquable par ses colonnes en pierre) du bourg de K'o-k'iao qui fut fondé en 1136 et porte depuis le XV^e siècle le nom de Yong-kouang sseu 融光寺 (*Tchō-kiang t'ong-tche*, k. 231, 10^a). Le *Ta ts'ing yi t'ong tche*, éd. 1897, k. 226, 2^b et 7^a, situe le K'o chan à 35 et le K'o t'ing à 40 *li* de Chao-hing, ce qui correspond bien aux distances respectives du K'o chan et de K'o-k'iao. Au K'o chan même, les monographies mentionnent un ancien Cheng-lan t'ing 勝覽亭, aujourd'hui détruit ; on ne trouve plus qu'un pavillon dédié au dieu de la Littérature, sur un éperon rocheux, devant la falaise.



TEMPLE DU K'O CHAN.



BUDDHA DU K'O CHAN (p. 457).

dire que la statue existait sous cette dynastie. Le temple fut réédifié à l'époque wan-li des Ming (1573-1619) et reçut alors le nom de P'ou-tchao sseu 普照寺; une restauration en fut exécutée en 1718 aux frais d'un fonctionnaire local ⁽¹⁾.

On s'y rend en sampan de Chao-hing, que l'on quitte par la porte Ying-ngen 迎恩門; le trajet est de deux heures et demie. Derrière un hameau situé au bord d'un canal latéral s'élève une paroi rocheuse à pic, haute d'une centaine de mètres et portant de grandes inscriptions bouddhiques modernes; on l'appelle la falaise des sept Etoiles (Ts'i sing yen 七星巖), du nom des divinités auxquelles est consacré un petit temple aménagé dans une de ses grottes inférieures. Entre le village et cette paroi se dressent deux tours naturelles de roc, étrangement contournées, de 50 et 70 mètres environ de hauteur. Contre la face méridionale de la plus haute est adossé un édifice de bois à deux toits superposés. On y entre par une porte surmontée des caractères 靈巖古刹, « Ancien ksetra de la Falaise sacrée »; on traverse le vestibule ordinaire des quatre rois célestes, puis une cour à ciel ouvert, et l'on accède par un escalier à la salle principale ou Ta-hiong paq tien 大雄寶殿. Des deux côtés de cette salle, à une hauteur de 3 ou 4 mètres, courent des galeries supportant des statues en torchis des dix-huit Arhats. Au fond, sur une plateforme en plein roc large de 10, haute de 7 mètres environ, repose une statue de Buddha dont la hauteur peut atteindre une quinzaine de mètres ⁽²⁾;

(1) *Chan-yin hien tche*, chap. sur les monastères, citant une monographie ancienne et le *Chao-hing fou tche*. J'ai omis de noter la date du *Chan-yin hien tche*, dont j'ai copié ces passages chez un libraire de Chao-hing; l'édition devait être du XVIII^e siècle.

(2) Plus de cent pieds d'après le *Ta Ts'ing yi l'ong-tche*, le *Tchō-kiang l'ong-tche* et le *Chao-hing fou tche* (cité ap. *Chan yin hien tche*, chap. géographique); mais plus de cinquante d'après un autre passage de cette dernière monographie (cité *ib.*, chap. sur les monastères). Dans le mur occidental du temple sont encastrees des plaques de pierre portant une *Notice écrite sur le mur du K'o chan sseu* (題柯山寺壁), de l'épigraphiste et archéologue Tchou Yi-ts'ouen 朱彝尊, datée de 1655; elle fut gravée sur ces plaques en 1853 par un lettré local, qui en copia le texte dans le *Pou-chou t'ing tsi* 曝書亭集, dont je ne dispose pas. Tchou Yi-ts'ouen y énumère les plus grandes statues de Buddha faites en Chine, notamment le Vairocana de Long-men (85 pieds) (CHAVANNES, *Mission*, fig. 351), les Buddhas du T'ong-tseu sseu 童子寺 de T'ai-yuan au Chan-si (170 pieds) (MADROLLE, *Chine du Nord*, p. 160), de Kia-ting au Sseu-tch'ouan (1000 pieds!) (SEGALIN, *JA*, 1918, I, p. 383), du Che-tch'eng Sseu 石城寺 de Sin-tch'ang 新昌 (une statue assise de 50 pieds et une debout de 100 pieds). Ce dernier monastère doit être l'actuel Ta-fō sseu 大佛寺 de Sin-tch'ang au Tchō-kiang, fondé au IV^e siècle par Seng-kouang 僧光 sur le Che-tch'eng chan 石城山 (*Kao seng tchouan*, k. 11, 59^b), et où subsiste actuellement un seul Buddha, assis, remontant aux environs de l'an 500 (H. MASPERO, *BEFEO*, XIV, VIII, 68). Tchou Yi-ts'ouen ajoute que le temple à étages abritant les Buddhas de Sin-tch'ang fut construit au X^e siècle par les rois de Wou-Yue, qui firent également sculpter deux Bodhisattvas accessoires hauts de 70 pieds; ces travaux passaient pour avoir causé la ruine de 550.000 familles. C'est sans doute par les mêmes rois que fut édifié le temple du K'o chan. A l'occasion de sa visite, Tchou Yi-ts'ouen composa également une poésie sur le K'o chan (*Tchō-kiang l'ong-tche*, k. 15, 6^a),

elle est également taillée à même le roc, dans une excavation profonde de 5 à 6 mètres : pour aménager cette niche gigantesque, on a creusé presque toute la tour. Le saint est accroupi. La main droite est relevée verticalement, la paume étant tournée vers la gauche de la statue, l'index replié contre la naissance du pouce, les quatre autres doigts étendus ; la main gauche est posée sur le genou gauche, la paume en haut, le pouce replié vers le médius dressé et l'annulaire relevé. Le visage, rond et plein, respire une puissance sereine. Les plis du cou sont épais. Le vêtement recouvre les deux épaules, laissant la poitrine nue, et débordé la plateforme en élégantes draperies. Sur le ventre s'étale un nœud de ceinture compliqué.

Ce nœud se retrouve chez un grand Buddha en fer de Tch'eng hien 嵯縣 (Tchō-kiang), daté du second quart du VII^e siècle, et d'ailleurs fort analogue au nôtre par le costume et le style ⁽¹⁾. Cette dernière remarque s'applique, dans une moindre mesure, à certaines des plus célèbres statues japonaises de la même époque, dérivant directement de l'art des T'ang, le Çākya-muni du Kaiman-ji 蟹滿寺 en Yamashiro ⁽²⁾ et le Bhaiṣajyaguru du Yakushi-ji 藥師寺 en Yamato, qui est des dernières années du VII^e siècle ⁽³⁾ ; les *mudrā* des deux mains, notamment, y sont identiques à ceux du Buddha du K'o chan ⁽⁴⁾. Celui-ci remonte donc probablement au début des T'ang.

Le temple qui le protège contre les intempéries ne semble jamais avoir été détruit ni abandonné, et la statue est exceptionnellement bien conservée ⁽⁵⁾. A vrai dire, ce temple empêche aussi de l'examiner avec le recul nécessaire, mais, même vue du bas, dans la pénombre de l'édifice, elle produit un effet de majesté grandiose.

III. — LES TOMBEAUX DES SONG MÉRIDIONAUX.

Les tombeaux des premiers souverains Song, situés entre leurs deux capitales, dans la plaine de Kong hien 鞏縣 au Ho-nan, sont bien connus par

(1) H. MASPERO, *loc. cit.*, p. 69 et fig. 34.

(2) *Masterpieces*, vol. XV, fig. xx ; K. WITH, *Buddhistische Plastik in Japan*, Vienne, 1919, fig. 153-156 ; ONO Gemmyō 小野玄妙, *Bukkyō bijutsu gyōkwa* 佛教美術講話, Tōkyō, 1921, fig. 134.

(3) *Masterpieces*, *ib.*, fig. xvi ; WITH, *op. cit.*, fig. 135-140 ; ONO, *op. cit.*, fig. 136. Cf. *l'Histoire de l'art du Japon*, Paris, 1900, pl. XIII et p. 59, et Cl.-E. MAITRE, dans *Revue de l'art ancien et moderne*, IX, p. 124.

(4) Toutefois la paume de la main droite est tournée vers l'extérieur et non vers la gauche. Ces deux *mudrā* se retrouvent chez un des Bodhisattvas flankant le Buddha colossal de Long-men (672-675 p. C.) (CHAVANNES, *Mission*, fig. 352). Je ne sache pas qu'il en existe beaucoup d'autres exemples dans des œuvres chinoises ou japonaises sculptées.

(5) En 1922, elle avait été tout récemment redorée, et la chevelure peinte en bleu, par souscription, ainsi qu'en témoignait une affiche collée sur une colonne. A Long-men, le temple a disparu et la statue est fort endommagée. A Sin-tch'ang, il fut incendié à plusieurs reprises et la statue a subi des restaurations modernes très graves.

leurs séries de personnages et d'animaux en pierre, qui marquent une intéressante étape dans l'évolution de la statuaire funéraire ⁽¹⁾. En 1127, les Jučen occupèrent K'ai-fong et emmenèrent dans le Nord l'empereur Houei-tsong 徽宗, son fils aîné K'in-tsong 欽宗 en faveur duquel il venait d'abdiquer, et ses femmes les impératrices Hien-sou 顯肅, née Tcheng 鄭, et Hien-jen 顯仁, née Wei 韋. Le fils qu'il avait eu de cette dernière se proclama empereur à Nankin, puis établit sa capitale à Hang-tcheou. C'est là que mourut en 1131, l'impératrice Tchao-ts'eu-cheng-hien 昭慈聖獻, née Mong 孟, épouse de Tchö-tsong 哲宗 (1086-1100), qui avait échappé aux Jučen parce qu'au moment de leur entrée à K'ai-fong elle se trouvait reléguée en disgrâce dans les appartements privés. La guerre n'était pas terminée, et les Song comptaient encore pouvoir regagner le Nord. Aussi l'impératrice laissa-t-elle des instructions pour qu'on l'ensevelît temporairement dans le voisinage de Hang-tcheou : le cercueil serait fabriqué à la mesure de son corps, sans souci des dimensions rituelles, afin d'en faciliter le transport. On l'enterra au village de Chang-t'ing 上亭 ⁽²⁾, dans la sous-préfecture de K'uei-ki 會稽, au Sud-Est de Chao-hing ; le terrain avait 100 pas de côté, la fosse 15 pieds de profondeur ; les objets inhumés avec le corps n'étaient pas en matières précieuses, mais en plomb et en étain. La sépulture ne reçut pas le nom de *ling* 陵, appliqué depuis l'époque des Ts'in aux tumulus impériaux, mais celui de *ts'ouan kong* 攢宮 ou « sépulture provisoire » ; *ts'ouan* désigne proprement le palis disposé autour d'un cercueil jusqu'au jour de l'enterrement. Ce terme fit fortune : la paix fut conclue en 1142, raïfiant définitivement la victoire des Jučen et en particulier leur mainmise sur le Ho-nan ; mais les Song s'obstinèrent dans leur pieux espoir, et lorsqu'il mourut en 1187 l'empereur Kao-tsong 高宗 (années de règne 1127-1162) laissa un décret prescrivant d'employer à propos de ses funérailles le mot *ts'ouan*. A vrai dire, son propre tombeau et ceux de ses successeurs furent honorés de noms de tumulus ; mais ces noms avaient une valeur en quelque sorte fictive ; on disait par exemple : « la sépulture provisoire du tumulus Yong-yeou » (永祐陵攢宮), et ce tumulus était censé devoir être établi un jour auprès de ceux des ancêtres de la dynastie, à Kong hien. C'est ainsi que Ts'ouan-kong est resté jusqu'à notre époque le nom du site des tombeaux et du village voisin.

En 1142, les Jučen consentirent à restituer à leurs ennemis de la veille les cercueils contenant les restes de Houei-tsong et de l'impératrice Hien-sou, morts en Mandchourie en 1135 et 1131 ; tous deux furent ensevelis au Yongkou ling 永固陵, appelé dès l'année suivante Yong-yeou ling 永祐陵, à 50 pas

(1) On en trouvera des photographies dans CHAVANNES, *Mission*, fig. 482-501, G. COMBAZ, *Sépultures impériales de la Chine*, Bruxelles, 1907, et dans l'album de *Vues du Ho-nan* publié en 1920 par la Compagnie du chemin de fer Long-hai.

(2) Ou Chang-houang 上皇 d'après quelques textes.

au Nord-Ouest du tombeau de l'impératrice Tchao-ts'eu-cheng-hien ; le terrain était de 250 *meou*. Ils y joignirent le cercueil de l'impératrice Hien-tsie 憲節 née Hing 邢, également morte en Mandchourie, en 1139, et qui n'avait jamais régné, car Kao-tsong l'épousa alors qu'il n'était qu'un prince et le titre honorifique d'impératrice lui fut décerné plus tard ; on l'ensevelit à l'Ouest du tombeau de Tchao-ts'eu-cheng-hien. Les Jučen relâchèrent en même temps l'impératrice Hien-jen née Wei, concubine de Houei-tsong et mère de Kao-tsong, qui mourut à Hang-tcheou en 1152 et fut inhumée à l'Ouest du Yong-yeou ling. Quant à K'in-tsong, après plusieurs années d'exil en Mandchourie, il s'était fait bonze à Pékin. La nouvelle de sa mort fut apportée en 1161 par un envoyé des Jučen ; les Song sollicitèrent un terrain pour l'enterrer au Ho-nan ; on leur proposa de leur renvoyer ses restes à Hang-tcheou, mais ils n'acceptèrent pas, et en définitive K'in-tsong fut enseveli par les Jučen eux-mêmes au Yong-hien ling 永獻陵 de Kong-hien (1171).

En 1187, Kao-tsong fut enseveli au Yong-sseu ling 永思陵, au Nord-Ouest du tombeau de Houei-tsong, juste à l'Ouest de celui de l'impératrice Hien-jen ; son épouse l'impératrice Hien-cheng-ts'eu-lie 憲聖慈烈 née Wou 吳 fut enterrée auprès de lui ⁽¹⁾ en 1197. A l'Ouest du Yong-sseu ling fut aménagé en 1194 le Yong-feou ling 永阜陵 de Hiao-tsong 孝宗 ⁽²⁾, qui régna de 1163 à 1189, et de l'impératrice Tch'eng-sou 成肅 née Sie 謝, morte en 1203 ; un tombeau indépendant avait été établi précédemment pour une autre de ses femmes, l'impératrice Tch'eng-mou 成穆 née Kouo 郭, morte en 1156 ⁽³⁾. Plus à l'Ouest encore fut placé en 1200 le Yong-tch'ong ling 永崇陵 de Kouang-tsong 光宗 (régna de 1190 à 1194). Les textes ne précisent pas la situation du Yong-meou ling 永茂陵 de Ning-tsong 寧宗 (1195-1224) et de l'impératrice Kong-cheng-jen-lie 恭聖仁烈 née Yang 楊 (morte en 1232), dont l'installation nécessita le déplacement d'un monastère bouddhique, le T'ai-ning sseu 泰寧寺, ni celle du Yong-mou ling 永穆陵 de Li-tsong 理宗 (1225-1264) et du Yong-chao ling 永紹陵 de Tou-tsong 度宗 (1265-1274). En 1276, les troupes mongoles envahirent le Tchō-kiang ; Kong-tsong 恭宗,

(1) Les textes emploient le mot *fou* 祔, indiquant que le cercueil fut déposé dans la même fosse.

(2) Le choix du site de ce tombeau donna lieu à de longues discussions : la couche d'humus, trop mince, ne permettait pas d'assurer aux caveaux la profondeur prescrite, et le lieu ne paraissait pas faste ; Tchou Hi composa un interminable mémorial. On proposa divers autres endroits de la Chine centrale et méridionale, mais sans effet.

(3) D'après le *Tchō-kiang t'ong tche* (cité ap. *Nan Song lieou ling yi che*), ce tombeau, ainsi que ceux des impératrices nées Hia 夏 (femme de Li-tsong), Li 李 (femme de Hiao-tsong) et Han 韓 (femme de Ning-tsong), se trouvait « en avant » des autres. Actuellement ne subsistent que les tombeaux des impératrices nées Mong et Hing, ce dernier comprenant peut-être le tumulus d'une troisième impératrice.

fait prisonnier, fut exilé dans le Kan-sou, et ses frères Touan-tsong 端宗 et l'empereur Ping 昺帝 s'éteignirent au Kouang-tong (1276-1280) (1).

Les Mongols nommèrent en 1277 au poste d'Administrateur général du bouddhisme au Kiang-nan le bonze tibétain Yang-lien-tchen-kia 楊璉真加 (2). Ce personnage, qui était acoquiné avec le fameux Sang-ko 桑哥 (3), alors tout-puissant favori de Khubilai, reçut de certains bonzes chinois de Hang-tcheou, désireux de capter sa bienveillance, la suggestion de violer les sépultures impériales de Kouei-ki. Ils commencèrent par piller au profit de Yang-lien-tchen-kia la tombe d'un prince située dans le monastère de l'un d'entre eux, le T'ien-tch'ang sseu 天長寺, puis ils lui fournirent un prétexte pour satisfaire sa cupidité ainsi éveillée : à leur instigation, un différend sur des questions de propriété de terres et de bois éclata entre le gardien des tombeaux des Song et les bonzes du T'ai-ning sseu, monastère déplacé, comme on l'a vu plus haut, lors de l'aménagement du tombeau de Ning-tsong ; ces derniers se prétendirent lésés et portèrent plainte à Yang-lien-tchen-kia, qui sollicita alors l'autorisation de piller les tombeaux. Son rapport fut approuvé par Sang-ko à l'insu de l'empereur, et, à une date mal déterminée, probablement en 1278 (4), l'Administrateur général se rendit à Kouei-ki avec une escorte de bonzes chinois et des coolies. Le fonctionnaire préposé par les Song à la garde des tombeaux, Lo Sien 羅銑, chercha vainement à les arrêter. On ouvrit d'abord les tombeaux de Ning-tsong, de Li-tsong, de Tou-tsong et de l'impératrice Yang, où l'on trouva quantité de pierres, étoffes et métaux précieux. Le corps de Li-tsong était parfaitement conservé ; on le suspendit à un arbre par les pieds, la tête coupée, afin de recueillir le mercure qui en dégoutta pendant trois jours ; Yang-lien-tchen-kia emporta le crâne pour en faire un *kapāla*. Peu après, au cours d'une nouvelle expédition, on fouilla les tombeaux de Houei-tsong, de Kao-tsong, de Hiao-tsong et des impératrices Mong, Tcheng, Wei, Hing, Wou et Sie (5). Les cercueils de Houei-tsong et

(1) Sur l'histoire des tombeaux, cf. *Song che*, k. 122, 5^a-8^b et k. 123, 4^a-b (Traité sur les Rites), k. 243 (Biographies des impératrices) et *passim* (Annales principales) ; *Wen hien t'ong k'ao*, k. 226, 12^a-22^b ; *T'ou chou tsi tch'eng*, K'ouen yu tien, k. 130, 11^b-15^a ; Tchou K'ong-yang 朱孔陽, *Li tai ling ts'in pei k'ao*, 歷代陵寢備考, éd. 1877, k. 39-41.

(2) Telle est l'orthographe la plus fréquente dans le *Yuan che* (k. 13, 4^a, 2 et 5^a, 3-6 ; k. 16, 7^a, 11 et 8^a, 8 ; k. 17, 3^a, 12 et 3^b, 1) ; le *Tcho keng lou* écrit 鞏 pour 璉 et 珈 pour 加. Ailleurs le *Yuan che* donne K'ang-ki-yi-ling (ou lien)-tchen-kia 亢吉益 伶真加 (k. 9, 7^a, 12-13) et Kia-mou-yang-la-lō-tche 嘉木楊喇勒智 (k. 202, 2^b-3^a). Le *Kouei sin tsa tche* l'appelle Yang à la tête rasée 楊髡.

(3) Ou Seng-k'o 僧格 ; cf. *Yuan che*, k. 205, 7^a sq.

(4) C'est la date donnée dans la biographie de T'ang Kio par Lo Yeou-k'ai, ap. *Tcho keng lou*, et admise par la plupart des auteurs postérieurs. Le *Kouei sin tsa tche* donne 1285.

(5) Le *Kouei sin tsa tche*, auquel est empruntée cette liste, mentionne le tombeau de

de l'impératrice Hing ⁽¹⁾ étaient vides : il est probable qu'en prétendant restituer leurs corps, les Jučen avaient dupé les Song ; des bruits avaient circulé à ce sujet lors de l'arrivée des cercueils, en 1142. Yang-lien-tchen-kia fit rassembler tous les ossements et les enterra, mélangés avec des os pourris de bœufs et de chevaux, à l'emplacement du palais des Song, à Hang-tcheou ; pour en « triompher en les écrasant » (以厭勝之), on construisit au-dessus d'eux un stûpa blanc, qui reçut le nom de « Stûpa imposant sa pesanteur au Sud » (Tchen-nan feou-t'ou 鎮南浮屠) ⁽²⁾. Mais, selon une tradition qui semble digne de foi, cette insulte à la dynastie déchue resta sans effet, car un groupe de lettrés loyalistes avaient substitué d'autres ossements à ceux des empereurs et enseveli les véritables reliques au T'ien-tchang sseu 天章寺 du mont du Lan t'ing 蘭亭, près de Chao-hing, sous des chênes-verts provenant du palais de Hang-tcheou ⁽³⁾.

K'in-tsong et omet celui de l'impératrice Hing. Mais il est hors de doute que K'in-tsong fut enterré à Kong hien, et une stèle portant le nom de l'impératrice Hing identifie encore un des tombeaux. Ainsi que l'a montré Pi Yuan, il y a là une confusion manifeste entre K'in-tsong et l'impératrice Hing.

⁽¹⁾ De Houei-tsong et de K'in-tsong, dit le *Kouei sin tsa tche*, qui ajoute que les corps des impératrices étaient tous bien conservés ; mais cf. la note précédente.

⁽²⁾ Ce stûpa fut détruit en 1359 par Tchang Che-sin 張士信, gouvernant alors Hang-tcheou pour le compte de son frère Tchang Che-tch'eng 張士誠, souverain du petit royaume rebelle de Tchou 周 (cf. Appendice au *Tcho keng lou*). — Une partie des trésors extraits des tombeaux des Song servirent à réparer un monastère bouddhique, le T'ien-yi sseu 天衣寺 (*Yuan che*, k. 13, 4ⁿ) ; on reconstruisit également le T'ai-ning sseu (*ib.*, k. 13, 5ⁿ) ; rien ne paraît en subsister aujourd'hui) ; le reste fut divisé entre Yang-lien-tchen-kia et des bonzes chinois, notamment Tsong-k'ai 宗愷 du T'ai-ning sseu, qui reçut le bâton pour s'être taillé une part trop belle (*Kouei sin tsa tche*, 續集上, 38). Cet exploit marqua le début d'une véritable campagne de pillage de tombes au Kiang-nan ; Yang-lien-tchen-kia en viola plus de cent (*Yuan che*, k. 202, 2ⁿ). Il se livra à d'autres déprédations, que les souverains mongols paraissent avoir considérées d'un œil assez indulgent, car ils se contentèrent de confisquer ses biens et de restituer à l'Etat les terres et les contribuables qu'il avait rattachés à l'Eglise (*ib.*, k. 16, 7ⁿ et 8, k. 17, 3). Yang-lien-tchen-kia avait fait sculpter au Fei-lai fong 飛來峯 de Hang-tcheou son image et celle de deux de ses acolytes chinois ; plus tard, un visiteur voulut les faire détruire, mais les tailleurs de pierre se trompèrent et décapitèrent des statues de Ksitigarbha et de ses assistants ! Toutefois celle de Yang-lien-tchen-kia n'existe plus actuellement (*Nan Song lieou ling yi che*, 27ⁿ-30ⁿ).

⁽³⁾ Etant restée secrète à l'époque, cette affaire n'est connue que par des documents et des allusions contradictoires. Les principaux documents sont des biographies anciennes de T'ang Kio 唐珪 (app. Yu-ts'ien 玉潛), par Lo Yeou-k'ai 羅有開 (app. Yun-k'i 雲溪) et de Lin Tō-yang 林德陽 [ou 陽] (app. King-hi 景熙), [ou 職]], par Tcheng Yuan-yeou 鄭元祐 (app. Ming-tō 明德), citées dans le *Tcho keng lou* ; au cours du pillage, les ossements se trouvant éparpillés dans la brousse, T'ang Kio les aurait fait recueillir et remplacer par des vagabonds à sa solde, tandis que Lin Tō-yang se serait lui-même déguisé en mendiant pour en ramasser. D'après le *Kouei sin tsa tche*, les corps furent brûlés par le gardien Lo-Sien

Il faut croire cependant qu'au début des Ming on tenait pour authentique le crâne dont s'était emparé Yang-lien-tchen-kia, car peu après son avènement (1368) l'empereur Hong-wou des Ming le fit rechercher et inhumer au Yong-mou ling (1). En 1370, on lui présenta un plan des tombeaux : auprès de ceux de Hiao-tsong et de Li-tsong seuls subsistaient des édifices d'offrandes de trois travées, entourés de murs en terre ; des autres, il ne restait que les arbres. Des gardiens y furent installés en 1376, et il fut défendu d'y couper du bois ou d'y construire des habitations ; mais bientôt les paysans commencèrent à empiéter sur la zone interdite. Un décret des Ts'ing (1729) prescrivit aux autorités locales de resserrer la surveillance et de sacrifier deux fois par an aux tombeaux de Hiao-tsong et de Li-tsong (2).

De Chao-hing au village de Ts'ouan-kong, le trajet en sampan est de trois heures. Un sentier à travers bois conduit en une demi-heure de Ts'ouan-kong aux tombeaux. On passe sous un arc de triomphe portant des inscriptions en l'honneur d'un fonctionnaire local, le *t'ai-wei* Kouo 郭太尉, et, laissant à droite le temple qui lui fut élevé sous les Ming (3), on débouche dans un vaste plateau, d'environ dix kilomètres sur six, encerclé au Nord par d'assez hautes montagnes et au Sud par les collines plus basses du Pao chan 寶山, et planté de jeunes pins vert-tendre parmi lesquels s'élèvent huit bosquets de hauts pins sombres, marquant l'emplacement des tombeaux. Ce cirque pittoresque se prêtait admirablement à l'aménagement d'un cimetière impérial. Le croquis de la page suivante (fig. 14) indique approximativement la disposition des tombeaux. Je n'ai trouvé aucune trace du Yong-yeou ling de Houei-tsong et de son épouse : peut-être fut-il abandonné parce qu'on sut qu'il n'avait jamais contenu que des cercueils vides (4).

Ces textes ont été discutés en détail par de nombreux auteurs, qui ont signalé dans les collections littéraires des contemporains d'indéniables allusions aux événements rapportés dans le *Tcho keng lou* ; les écrivains Wang Ying-souen 王英孫 et Sie Ngao 謝翹, notamment, furent complices de T'ang Kio et de Lin Tō-yang. L'étude la plus approfondie est celle de Wan Sseu-t'ong, qui reproduit tous les textes antérieurs et élucide définitivement la question. — Cf. Tcheou Mi 周密, *Kouei sin tsa tche* 癸辛雜識, éd. *Tsin tai pi chou*, 別集上, 46^b-49^a, 續集上, 38^{a-b}, 後集, 3^{a-b} ; T'ao Tsong-yi 陶宗義, *Tcho keng lou* 輟耕錄, éd. *ib.*, k. 4, 1^a-9^b ; P'ong Wei 彭瑋, appendice (de 1469) au *Tcho keng lou*, k. 30, 10^a-12^b ; Wang Che-tcheng 王士禎, *Tch'e pei ngeou t'an* 池北偶談, éd. 文粹堂, k. 9, 9^b et k. 12, 14^b-15^b ; Yuan che lei pien, éd. Sao-ye chan fang, k. 41, 17^a-19^a ; Yu p'i siu t'ong kien kang mou des Ming, éd. Wou-ying tien, k. 22, 47^b ; Pi Yuan, *Siu ts'eu tche t'ong kien*, k. 184, 7^b-9^b ; Wan Sseu-t'ong 萬斯同, *Nan Song lieou ling yi che* 南宋六陵遺事 (de 1700), éd. *Tchao tai ts'ong chou*, 己集.

(1) Appendice au *Tcho keng lou* et *Nan Song lieou ling yi che*, 19^b-23^b. Lors des mesures de confiscation prises contre Yang-lien-tchen-kia, le crâne aurait été remis au maître du Royaume ; on l'aurait retrouvé chez un lama, au Tche-li.

(2) *Tchō-kiang t'ong tche*, k. 238, 10^{a-b} ; *Chao hing fou tche*, k. 73, 19^a sq.

(3) Stèle de 1404.

(4) G. E. MOULE, *Notes on Hangchow past and present*, 2^e éd., 1907, note 22, men-

Le plan et les dimensions de chacun des tombeaux sont analogues. Ils sont entourés de murs en terre, formant des carrés ou des rectangles légèrement

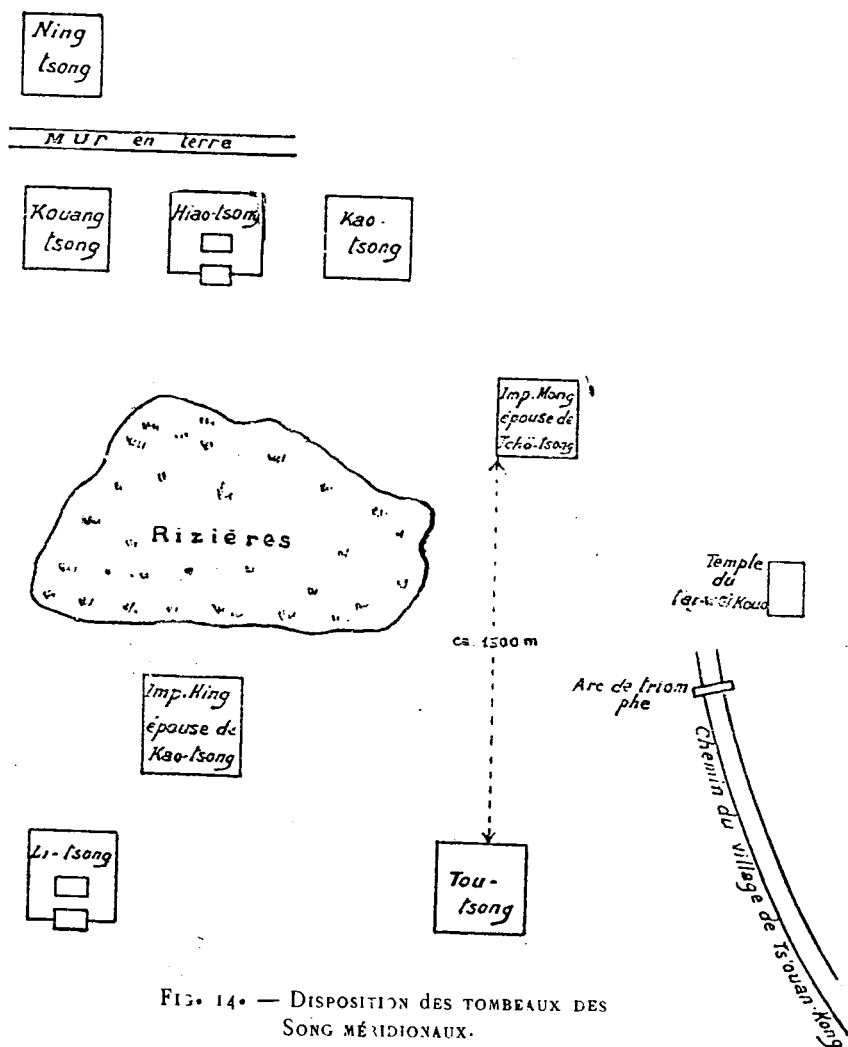


FIG. 14. — DISPOSITION DES TOMBEAUX DES SONG MÉRIDIONAUX.

tionne parmi les tombeaux ceux de Houei-tsong et de son épouse. Mais déjà les textes des Ming cités dans les monographies ne parlent que de six tombeaux (ceux des six empereurs), et il n'en est porté que six sur le plan du Kouei ki hien tche de 1683. — Dans l'enceinte du tombeau de l'impératrice Hing, au Sud de son tumulus, on remarque un petit tumulus surmonté d'un socle de stèle, qui pourrait être celui d'une autre impératrice ; les proportions de cette enceinte sont sensiblement différentes de celles des autres tombeaux ; il est possible qu'elle ait été établie plus ou moins récemment autour de deux tombeaux indépendants à l'origine. Cf. fig. 16.

allongés dans l'axe Nord-Sud, et mesurant en moyenne 50 mètres de côté et 1 m. 50 de hauteur; on y retrouve par endroits des pierres de taille provenant sans doute des murs primitifs. L'espace ainsi circonscrit est plus ou moins

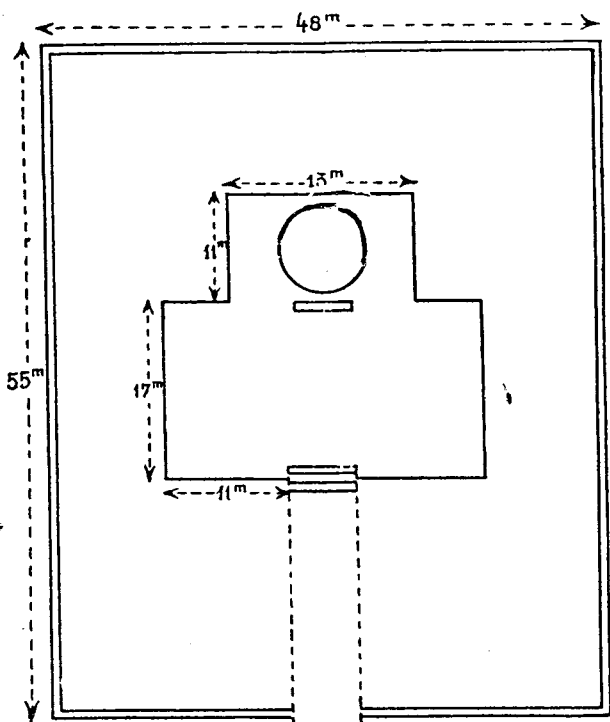


FIG. 15. — TOMBEAU DE NING-TSONG.

envahi par la brousse, mais des levées de terre et des restes de pierres permettent de reconstituer la disposition des différents éléments du tombeau. Le mur méridional était percé d'une porte qui donnait accès, par un chemin surélevé, à un petit escalier et à une terrasse dallée soutenue par des murs en pierre; sur cette terrasse s'élevait l'édifice d'offrandes. Le chemin surélevé, l'escalier et les murs de la terrasse subsistent au tombeau de Ning-tsong et des vestiges de dalles à celui de l'impératrice Mong; ailleurs sont seules conservées les pierres angulaires de la terrasse. Le soubassement de celle-ci se prolongeait au Nord autour du tumulus arrondi, dont les proportions moyennes sont de 2 mètres de hauteur et 5 mètres de tour à la base. Au Sud du tumulus se trouve la stèle, haute de 2 mètres en moyenne et portant le nom du souverain et, en quelques cas, celui du tombeau. Aux sépultures de Ning-tsong et de Li-tsong, sinon aux autres, ces stèles ne sont que des répliques, ainsi que

l'attestent des fragments de stèles antérieures, identiques et brisées. Les inscriptions sont les suivantes :

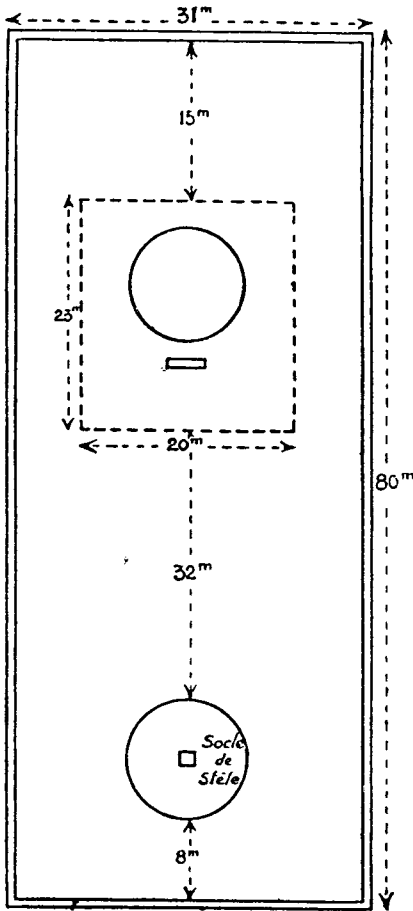


FIG. 16. — TOMBEAU DE L'IMPÉRATRICE HING,
ÉPOUSE DE KAO-TSONG.

哲宗昭慈孟后皇后陵。
宋高宗皇帝永思陵。
高宗顯節⁽¹⁾邢皇后陵。
宋李宗皇帝陵。
宋光宗皇帝永崇陵。
宋寧宗皇帝永茂陵。
宋理宗皇帝陵。
宋度宗皇帝永紹陵。

Les tombeaux de Hiao-tsong et de Li-tsong sont seuls restés entretenus jusqu'à nos jours. Les murs d'enceinte y sont en briques, crépis en rose, et les édifices en bois de la porte et de la salle d'offrandes, cette dernière comprenant trois travées, y subsistent. On y trouve des autels massifs en pierre (un dans chaque salle d'offrandes) et, à chacun des deux tombeaux, dix-huit stèles des Ming et des Ts'ing portant des textes lus lors de sacrifices (douze encastrées dans les murs de la salle d'offrandes, six dans ceux de l'édifice constituant la porte); ces cérémonies durent s'accomplir régulièrement jusqu'à la fin des Ts'ing; des panneaux offerts en 1894 par le préfet de Chao-hing et le sous-préfet de Kouei-

ki ornent les salles d'offrandes. Un mur intérieur, également en briques, entoure l'espace où se trouvent le tumulus et la stèle, au Nord de la salle d'offrandes. Au Nord du tumulus de Li-tsong, un pavillon abrite une grande

(1) Le Song che écrit 憲節.

stèle de 1369, commémorant l'inhumation du crâne retrouvé par les soins de l'empereur Hong-wou⁽¹⁾.

Les dimensions très réduites de ces tombeaux, en particulier des tumulus, montrent qu'ils furent effectivement conçus comme des sépultures provisoires. Ce fait suffit à expliquer l'absence de statues, et il n'y a pas lieu d'en attribuer la destruction aux Mongols; la place aurait manqué pour en aligner des séries pareilles à celles de Kong hien.

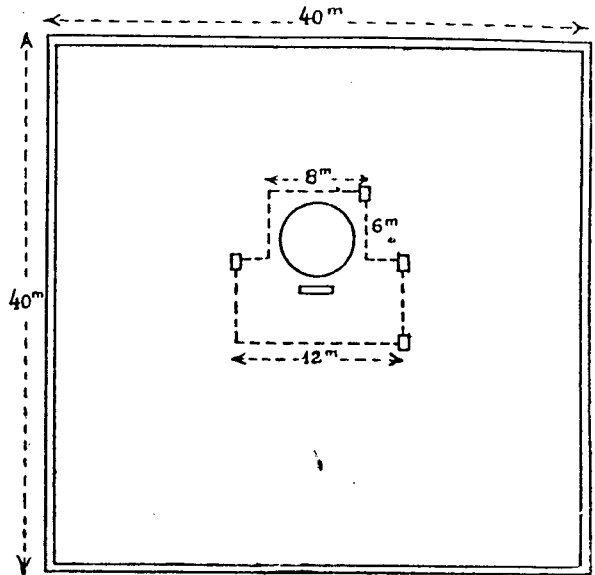


FIG. 17. — TOMBEAU DE KOUANG-TSONG.

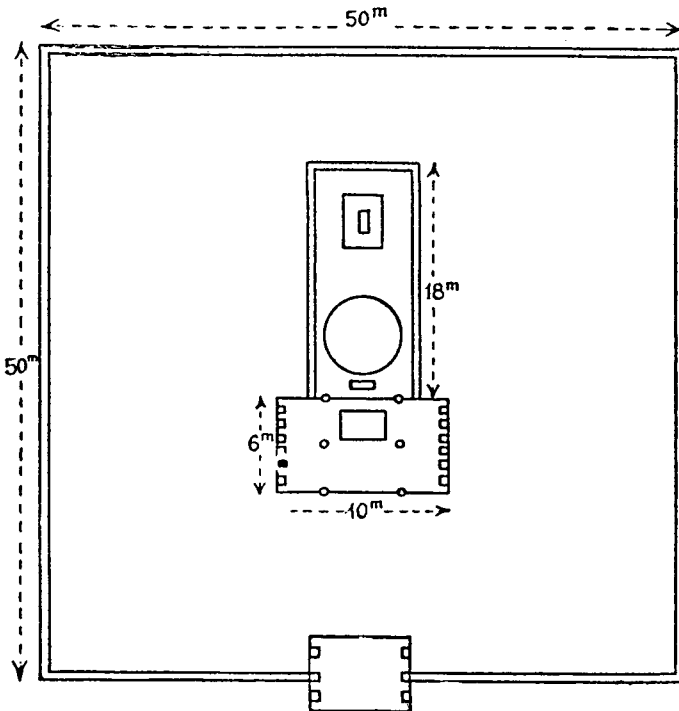


FIG. 18. — TOMBEAU DE LI-TSONG.

(1) Les salles d'offrandes sont postérieures à 1683, car à cette date le *Kouei-ki hien tche* les déclare ruinées. Le même ouvrage ajoute qu'il existait auprès du tombeau de Li-tsong un pavillon où l'on préparait les victimes, une maison où les officiants se purifiaient par le jeûne et, à l'Ouest, un temple dédié à T'ang Kio et à Lin Tô-yang. Ce temple avait été élevé en 1547 (*Tchō-kiang l'ong tche*, k. 221, 14^a). Tous ces bâtiments ont disparu.

NOTES ET MÉLANGES

FOUILLES DE ĐẠI-HỮU (QUẢNG-BÌNH, ANNAM).

Notre dévoué correspondant, le P. Henri de Pirey, qui a déjà enrichi de si précieuses contributions l'archéologie du Čampa, a fait récemment d'intéressantes trouvailles sur l'emplacement d'un ancien temple čam situé à Đại-hữu (Quảng-bình). Nous croyons devoir les mettre sous les yeux de nos lecteurs, sans attendre l'achèvement des fouilles, qui feront plus tard l'objet d'une étude d'ensemble.

Nous empruntons les renseignements suivants à un rapport sommaire du P. de Pirey, accompagné d'un plan schématique reproduit ci-après (fig. 19).

« L'emplacement de Đại-hữu (1) est situé entre la ligne du chemin de fer et la route des montagnes, à environ 1800 m. du bac de Long-đại, en allant vers Mỹ-đức. Il y a là un gros bouquet de bois avec une pagode qui date du temps de Gia-long. Le village est situé à une demi-heure de là, vers l'Est. En janvier 1918, j'avais fait une fouille hâtive, avec la permission du village et à mes frais, derrière le pagodon dans la tour A (v. le plan, fig. 19). Cette fouille donna l'idole et l'autel qui sont dans la salle principale du musée de Tourane (2).

« Le tertre se prolongeant droit au Nord, il y avait lieu d'espérer que d'autres ruines s'y trouvaient ensevelies et je résolus, sur l'avis conforme de M. Parmentier, d'y pratiquer une fouille méthodique.

« Les fouilles faites en octobre 1922 et reprises en octobre 1925 ont révélé deux petits *kalan*, B et C, très ruinés. B semble avoir eu l'autel contre le mur Ouest. La pierre d'autel était renversée contre le mur Nord. L'autel de C était tourné contre la paroi Sud et avait encore la pierre carrée portant les deux pieds d'une idole brisée. J'ai rapporté cet autel à Đông-hới.

« En M, est un petit sanctuaire très ruiné ; en N, il y a quelques vestiges informes, dont la destination ne peut être précisée.

« Le groupe est enfermé dans un mur d'enceinte, long de 26 m. N.-S. sur 24 m. E.-O., et large de 0 m. 60. La grande porte d'entrée est au milieu de la façade Est. »

(1) Canton de Cồ-hiền, phủ de Quảng-ninh, province de Quảng-bình, par Lg. 115 G. 87 et Lt. 19 G 22 (BEFEO, XVIII, x, 61).

(2) PARMENTIER, *Les sculptures chamées au Musée de Tourane*, planche II (Ars Asiatica). Cf. BEFEO, XVIII, x, 61.

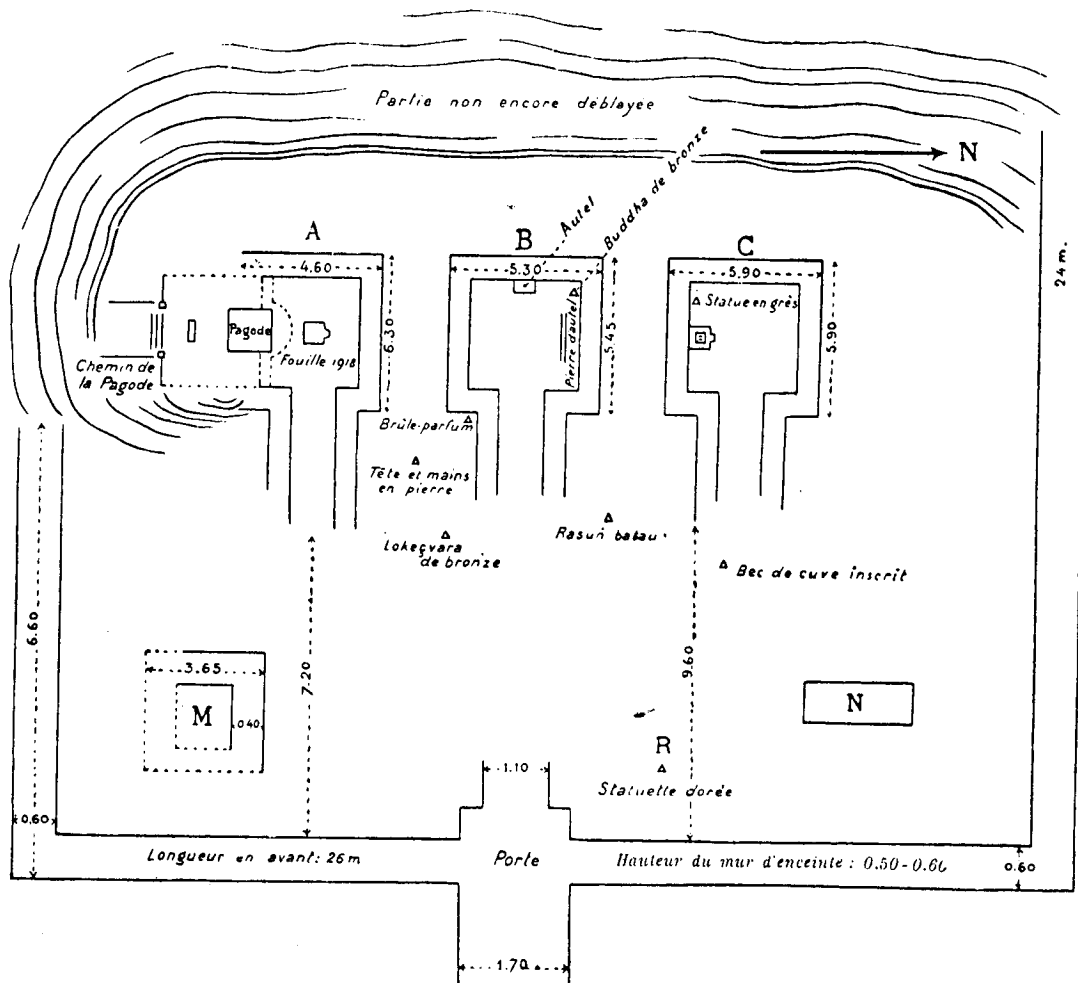
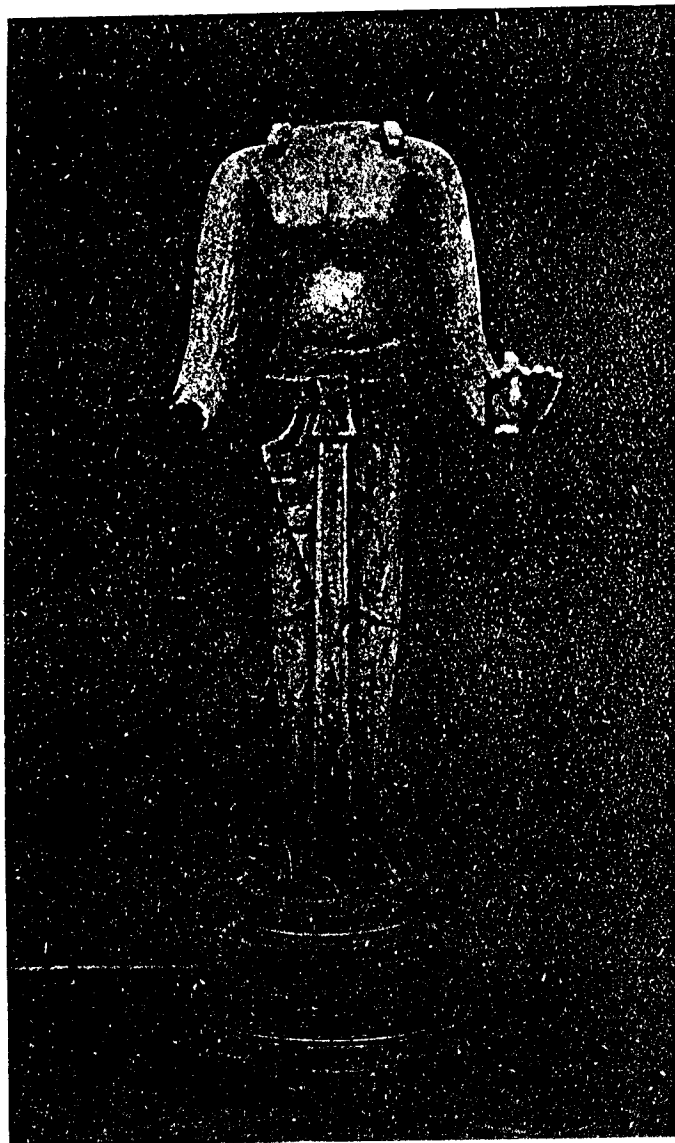


Fig. 19. — PLAN SCHÉMATIQUE DES FOUILLES DE ĐÀI-HŨ.



BUDDHA DE BRONZE (p. 471).



A. LOKEÇVARA DE BRONZE (p. 471).



B. STATUE DE GRÈS (p. 472).



A. LOKEÇVARA DE BRONZE DORÉ (p. 471).



B. OBJET DE CULTE, EN BRONZE (p. 471)

La fouille du P. de Pirey a ramené au jour les pièces suivantes : 1^o buddha de bronze ; 2^o lokeçvara de bronze ; 3^o objet de culte du même métal ; 4^o statuette de Lokeçvara en bronze doré ; 5^o statue de grès ; 6^o fragments d'une autre statue de grès ; 7^o inscription fragmentaire gravée sur le bec brisé d'une cuve à ablutions.

Voici une description sommaire de ces divers objets.

1. *Buddha debout*. H. : 0 m. 445. Patine verte et rugueuse, avec taches de terre rougeâtre (pl. LIII). Les deux mains, dont celle de gauche a les doigts brisés, sont en *vitarka-mudrā*. Les proportions du corps sont trapues ; le type du visage est nettement čam. Deux petits tenons permettent de fixer à l'arrière-tête et au dos de la statuette un nimbe et peut-être aussi une auréole. Le vêtement, qui recouvre les deux épaules, est traité de façon à indiquer, malgré les plis flottants, les formes du corps ; le bord de la robe est ondulé et non droit comme sur le buddha de Đồng-dương (BEFEO, XXI, pl. xi). L'uṣṇīṣa se termine en boule. Les pieds reposent sur un disque muni d'un tenon ayant la forme, peu habituelle, d'un prisme triangulaire. Le socle manque. Il a été remplacé par deux pierres grossièrement taillées, formant piédestal. IX^e siècle ?

2. *Lokeçvara*. H. : 0 m. 335 (avec socle). Patine vert-bleuté, lisse et brillante. (pl. LIV, A). Le bodhisattva est représenté debout, les deux pieds joints, dans une pose droite. La tête manque. De chaque côté du cou on aperçoit les traces d'une boucle de cheveux. Les deux avant-bras, légèrement inclinés, s'avancent symétriquement. La main droite est brisée ; la gauche, intacte, tient le flacon. Le sarong, qui descend au-dessous des chevilles, forme, en avant et en arrière, deux plis rigides, dont celui de devant rappelle le tablier trapézoïdal des statues égyptiennes. Le modelé des formes est soigné. Cette figurine peut être rapprochée d'un lokeçvara de pierre conservé au musée de Tourane (n^o 14, 1). Le socle est rond, à profil mouluré.

3. *Ustensile de culte*, en forme de coupe avec anse, sur pied circulaire. H. : 0 m. 082. Patine verte (pl. LV, B). L'objet est perforé dans le sens de la hauteur, d'un bout à l'autre. Il ne paraît donc pas probable qu'il ait été destiné, du moins dans son état actuel, à contenir des liquides.

4. *Statuette de Lokeçvara*, en bronze doré. H. : 0 m. 122 (pl. LV, A). Fragment s'arrêtant à peu près à la hauteur de la taille ; sans socle ; orteils brisés. La main gauche, la seule qui reste, tient le flacon, les doigts serrés autour du col ; la droite, à en juger par la disposition de la draperie, devait être levée en *vitarka* ou *abhaya-mudrā*. Le genou gauche est légèrement avancé, mouvement qui semble indiquer une pose hanchée. A rapprocher d'une figurine de bronze, également dorée, trouvée au Quảng-trị par le P. H. de Pirey et reproduite dans BEFEO, XVI, v (pl. I, 3). Cette dernière, de facture beaucoup moins habile et soignée, peut passer pour une œuvre čame tandis que le fragment reproduit ici nous paraît être, avec sa belle dorure lisse et brillante,

le travail d'un artiste chinois. Le caractère « gandhârien » des draperies, permet de supposer que nous avons affaire à une sculpture de haute époque, datant au plus tard de la dynastie des T'ang.

5. *Statue de pierre*. H. 0 m. 65. (pl. LIV, B). Elle est exactement semblable à celle du musée de Tourane, mais plus petite. Le front porte le troisième œil et sur le devant du chignon se voit distinctement une figurine de buddha (imperceptible sur la photographie). Les cheveux sont nattés et relevés sur le sommet de la tête. Les oreilles sont percées pour recevoir des bijoux. Elle se trouvait dans la tour C (Nord).

6. *Fragments d'une autre statue de pierre*. On a trouvé, en avant de la tour centrale, des fragments d'une autre statue de pierre, savoir : la tête, les deux avant-bras et un morceau de bâton servant à appuyer les mains. Le corps n'a pu être retrouvé. Le P. de Pirey suppose que l'autel portant les pieds d'une idole brisée qui a été découvert dans la tour C, pourrait être celui de cette statue.

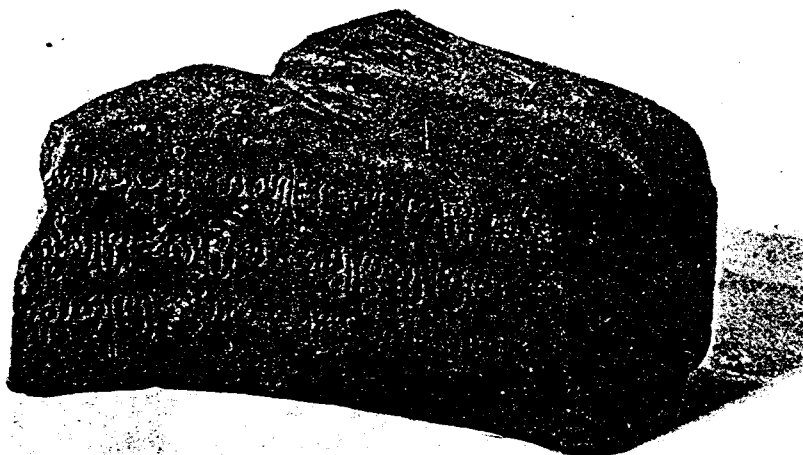
7. *Inscription* (pl. LVI, A et B). Elle est gravée sur le bec d'une snānadroṇī, qui a été détaché par une cassure du corps principal de la cuve. Le fragment a 0 m. 29 de longueur, 0 m. 37 (partie interne) à 0 m. 17 (partie externe) de largeur, et 0 m. 17 de hauteur. Si on fait face à l'extrémité du bec, la première partie du texte est sur le côté gauche (A) et la suite sur le côté droit (B). A contient 3 fins de lignes et B 3 débuts de lignes ; la première ligne de B fait suite à la dernière de A. Le texte subsistant ne doit guère représenter que le quart de l'inscription totale. Il paraît être rédigé en çlokas.

TEXTE.

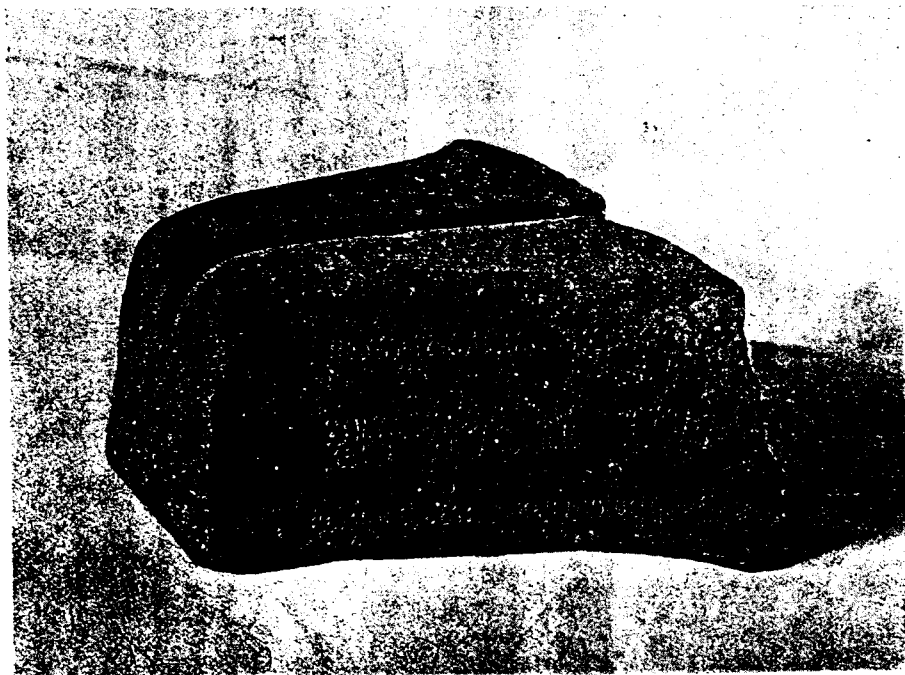
(A, 1) [a] cañcalā buddhiḥ
yasya prajāsu sutarām kṛ
(2) bhāṇḍāgārādhikāro yaṃ tasyā bhrīyaḥ prasā
. (3) nṭayat puṇyavarddhanam ✻
Ratnalokeçvaro yena (B, 1) sthāpito rajatātmakāḥ
Vṛddhe Ratnapure çā
(2) Hjai Traṇ kṣetraṃ Juṇāpure dvaḥ (?) sirāla
. (3) manupama (?) matiḥ
Çrīmāñ Jayasīnhavarmmadevo [yaṃ]

TRADUCTION.

. . . sa ferme intelligence, son extrême [bonté] pour les créatures. Son serviteur préposé au trésor . . . l'accroissement de son mérite spirituel. Par lui Ratna-Lokeçvara, en argent, fut édifié dans le vieux Ratnapura. . . Le champ



A. BEC DE SNĀNADROŢI. Inscription de gauche (p. 472).



B. BEC DE SNĀNADROŢI. Inscription de droite (p. 472).

de Hjai ⁽¹⁾ Trañ à Juñāpura . . . esprit incomparable (?). Ce fortuné roi Jayasiñhavarmanadeva. . . .

L'objet de l'inscription semble donc être l'érection par un trésorier royal d'une statue en argent de Lokeçvara, portant le nom particulier de Ratna-Lokeçvara. Ce nom était sans doute tiré de celui du centre où s'élevait le temple : Vṛddha-Ratnapura.

Le souverain qui confirme cette fondation est appelé Jaya-Siñhavarman. Les inscriptions nous ont fait connaître deux rois de ce nom : l'un régnant en 820-825 çaka, l'autre en 1214-1234 çaka. Le caractère de l'écriture exclut ce dernier. Il s'agit donc du premier Jaya-Siñhavarman, qui sanctionne, sur la stèle de Ban-lanh ⁽²⁾, en 820 çaka, l'érection d'un çivaliṅga et, sur la 2^e stèle de Đồng-dương, confirme, à une date indéterminée, mais sans doute voisine de la première, une fondation de la princesse Haradevī à la mémoire de son époux défunt, le roi Indravarman Paramabuddhaloka ⁽³⁾.

L'écriture du fragment de Đai-hũu présente, il est vrai, une particularité imprévue. On s'attendrait à la trouver identique à celle de l'inscription de Ban-lanh, qui émane du même roi. Or on remarque dans la première quelques traits archaïques qui ont disparu dans la seconde, par exemple la forme ancienne de la lettre *r*, à deux branches et prolongée au-dessous de la ligne : mais à quel point cette dissemblance est insignifiante, c'est ce que prouve la première stèle de Đồng-dương (BEFEO, IV, 64), datée tout entière de 797 çaka, sous le règne d'Indravarman II et où l'*r* apparaît double et allongé sur les grandes faces, simple et court sur les petites. C'est à l'écriture des grandes faces que correspond, trait pour trait, celle du bec de cuve de Đai-hũu.

Nous sommes donc amenés aux conclusions suivantes. Le temple de Đai-hũu s'élevait dans une ville nommée Vṛddha-Ratnapura ⁽⁴⁾. Au temps de Jayasiñhavarman I, c'est-à-dire vers 900 A. D., un trésorier royal y érigea, sous le nom de Ratna-Lokeçvara, une statue en argent de ce bodhisattva, ce qui signifie, dans la terminologie ordinaire des fondations religieuses, qu'il lui éleva un sanctuaire. Quel était ce sanctuaire ? Les trois tours étant vraisemblablement consacrées aux trois idoles féminines de pierre qui ont été exhumées dans les ruines ⁽⁵⁾, il s'agit sans doute d'un temple secondaire. D'autre part,

⁽¹⁾ Hjai est sans doute pour hajai, «domaine».

⁽²⁾ Stèle de Ban-lanh, BEFEO, IV, 103.

⁽³⁾ 2^e stèle de Đồng-dương, *ibid.*, 110.

⁽⁴⁾ C'est-à-dire Ratnapura le Vieux, sans doute pour distinguer cette ville d'une autre plus moderne portant le même nom. Cf. dans l'inscription de Ban-lanh les noms Vṛddheçvara et Madhyeçvara (BEFEO, IV, 99).

⁽⁵⁾ C'est-à-dire celle du musée de Tourane (*Ars Asiatica*, pl. II), celle qui est reproduite ici (pl. LIV, B) et la statue brisée dont il ne reste que la tête et les avant-

une simple chapelle conviendrait bien à une statue d'argent qui était probablement de dimensions réduites, rappelant à peu près celles du *lokeçvara* de bronze de la planche LIV, A. Et pourquoi, après tout, celui-ci ne serait-il pas *Ratna-Lokeçvara* lui-même ? Sans doute, il est de bronze, mais le bronze pouvait être revêtu d'argent, et dans le style volontiers hyperbolique des donations, une statue dorée ou argentée devient aisément une statue d'or ou d'argent. Il ne serait donc pas surprenant que l'une des chapelles secondaires du temple, par exemple celle dont les ruines ont été dégagées dans l'angle S.-E., fût le sanctuaire de *Ratna-Lokeçvara* et que l'idole de ce sanctuaire, déplacée de son site primitif, fût la statue de bronze, qui a été exhumée en avant du *kalan* central. Quant à la statuette de bronze doré (pl. LV, A), elle paraît de dimensions bien réduites pour avoir joué le rôle d'idole d'une chapelle spéciale ; elle devait plutôt être placée dans un sanctuaire déjà consacré à une statue plus importante.

Une dernière remarque. Si l'inscription ne concerne aucun des trois grands *kalan*, elle ne nous permet pas d'assigner une date précise à ceux-ci ; mais elle prouve tout au moins qu'ils ne sauraient être postérieurs à la fin du IX^e siècle de notre ère.

Il est intéressant de rapprocher ces résultats de ceux qu'a donnés une autre fouille faite en 1921-1922 par le P. de Pirey sur un autre emplacement *çam*, à *Mỹ-đức* (phù et province de *Quảng-binh*, par Lg. 115 G 95 et Lt. 19 G 17 ⁽¹⁾). Le plan de ce temple est sensiblement le même que celui de *Đai-hữu* : front de trois tours, édicule Sud, enceinte. Il était également consacré au culte bouddhique, comme le prouvent les statues qui y ont été trouvées : deux statues d'*Avalokiteçvara*, une statue féminine analogue à celles de *Đai-hữu*, un petit *maitreya* et plusieurs *buddhas* en métal. Enfin, dans une haie voisine, a été trouvé un petit fragment d'inscription de 8 × 18 cm., qui contient deux lignes fragmentaires où on déchiffre les mots suivants : 1. *jñā skandhayatir j jagadgurur ayan dhasapa* (?) 2. . . *nām hitakārane tv abhayadasaṃ*. . .

bras. L'identité complète de ces trois images ferait croire à une triple représentation de la même divinité ; mais il est hasardeux de lui donner un nom. La *Prajñāparimitā* ne porte pas d'image du *Buddha* dans la coiffure ; *Tara* porte bien cet insigne, mais elle n'est jamais nommée dans les inscriptions, ce qui ne permet pas de croire qu'elle ait été adorée au *Čampa*. Ne s'agirait-il pas simplement d'une forme féminine de *Lokeçvara* ou d'une princesse édifée sous l'aspect d'un *Lokeçvara* féminin ?

(1) Voir sur ces fouilles *BEFEO*, XVIII, x, 61 ; XXII, 372 sqq. C'est par erreur que le *BEFEO*, XXIII, 536, donne comme provenant de *Đai-hữu* « une curieuse image de *Lokeçvara* debout, les jambes engainées dans un sarong ». Cette statue de pierre, haute de 0 m. 45 (musée de Hanoï, I. 11896), a été trouvée par le P. de Pirey au village de *Thu-thư*, à 8 kilomètres au N. de *Mỹ-đức*. C'est près de ce même village de *Thu-thư* que furent rencontrés, au cours des travaux du chemin de fer, les fragments d'un *buddha* de bronze mentionnés dans le *BEFEO*, XXIII, 275 et 536.

C'était donc une inscription sanskrite et bouddhique, comme l'indiquent les titres bien connus du Buddha : *jagadguru* «précepteur du monde» et *abhayada* «qui donne la sécurité». De plus l'écriture est exactement la même que celle de la cuve de Đai-hũu. On peut en conclure qu'au IX^e siècle, le Quảng-binh, qui formait la province septentrionale du Ćampa, renfermait plusieurs temples bouddhiques importants et vénérés, comme le prouve la valeur des statues qui y ont été trouvées.

L. FINOT et V. GOLOUBEV.

NOTE ADDITIONNELLE SUR LE KJÖKKENMÖDDING NÉOLITHIQUE DU BAU TRO A TAM TOA PRÈS DE ĐÔNG-HỚI ⁽¹⁾.

La liste des animaux dont les restes ont été recueillis dans le kjökkenmødding du Bau Tro est la suivante. Les espèces communes sont marquées d'un astérisque. Les déterminations de mollusques sont dues à l'obligeance de M. DAUTZENBERG dont la compétence est si connue et auquel nous adressons nos sincères remerciements.

CRUSTACÉS.

Balanes.

Gros décapode.

GASTROPODES.

Neritina crepidularia Lamarck.

Potamides cingulatus Gmelin (= *P. fluviatilis* Potiez et Michaud).

Potamides sulcatus Born.

Lampania zonalis Bruguière.

**Cuma gradata* Jonas.

Semifusus tuba Gmelin.

LAMELLIBRANCHES ⁽²⁾.

Anomia sol Reeve.

**Placuna placenta* Linné.

Ostrea Forskåli Chemnitz.

Ostrea sp.

**Arca (Anadara) granosa* Linné.

Arca (Anadara) uropygmetana Bory (= *A. holosericea* Reeve).

(1) Cf. *Le kjökkenmødding néolithique du Bau Tro à Tam Toa près de Đông-hới* par Etienne Patte, BEFEO. XXIV, 521-561.

(2) Les valves étaient très souvent trouvées en connexion.

Carcharodon sp.
Carcharias sp.
Myliobatis ou *Trygon* sp.
 Siluridés. } *Arius* sp.
 } Siluridé indéterminé.
 } Serranidé (?).
 Acanthoptérygiens. { *Chrysophrys* sp.
 } Acanthoptérygiens indéterminés.
Pseudoscarus sp.

Trionyx.

Pélican (?) et indéterminés.

Dugong.
Porc.
Cerf.
Carnivore.

REMARQUE AU SUJET DE POTERIES ACTUELLES DU LAOS.

Etienne PATTE.

(1) Pour plusieurs de ces déterminations; nous avons profité des conseils de M. le Docteur PELLEGRIN du Muséum d'histoire naturelle.

BIBLIOGRAPHIE

Indochine française.

H. MANSUY. — *Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine.* — VI. Stations préhistoriques de Kéo-Phay (suite), de Khac-Kiêm (suite), de Lai-Ta et de Bang-Mac, dans le massif calcaire de Bac-Son (Tonkin). Note sur deux instruments en pierre polie provenant de l'île de Tré (Annam). — VII. Néolithique inférieur (bacsonien) et néolithique supérieur dans le Haut-Tonkin (dernières recherches) avec la description des crânes du gisement de Lang-Cuom, (par H. MANSUY et M. COLANI). — VIII. La caverne sépulcrale néolithique de Hâm-rông, près Thanh-Hoa (Annam). Description d'un crâne indonésien ancien de Cho-Ganh (Tonkin). Complément à l'étude des crânes recueillis dans la caverne sépulcrale de Lang-Cuom, massif de Bac-Son. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient. (*Mémoires du Service Géologique de l'Indochine*, XII, II, 1925, 1 fasc. in-f^o, 20 p., 7 pl.; III, 1925, 1 fasc. in-f^o, 45 p. 14 pl. — *Bulletin du Service Géologique de l'Indochine*, XIV, VI, 1925, 1 fasc. in-4^o, 12 p., 3 pl.)

La préhistoire indochinoise a connu, dans ces dernières années, une belle fortune ; des fouilles récentes dans le massif tonkinois du Bắc-sơn, que nous devons à l'activité inlassable de M^e Colani, lui apportent des éléments nouveaux, et permettent à M. Mansuy, le savant animateur de ces études passionnantes, de confirmer et même d'étendre ses conclusions antérieures ⁽¹⁾.

Un des gisements de ce massif, celui de Ba-xa, relève exclusivement du néolithique supérieur, déjà bien connu. Il a fourni un matériel comparable, par la perfection du travail, à celui des « kjökkenmøddinger » de Samrong Sen (Cambodge) et de Tam-toa (Quảng-bình), à celui aussi de la grotte de Minh-cam (Quảng-bình) : ciseaux et haches rectangulaires ou à tenon d'emmanchement, complètement et soigneusement polis, coquilles marines servant de parure, disque en terre cuite gravé d'un dessin cruciforme, tessons d'une céramique relativement fine avec empreinte de vannerie. C'est la seule grotte du Tonkin qui ait présenté jusqu'ici, pur de tout mélange ⁽²⁾, cet ensemble du néolithique supérieur ; ainsi pouvons-nous maintenant jalonner, à travers toute l'Indochine française, l'expansion de cette culture, qui dut précéder de peu l'âge du bronze. Reste à découvrir si elle vint du Nord ou du Sud et quel fut le sens de sa propagation.

(1) Cf. BEFEO, XXV, 205-213.

(2) Les cavernes de Pho-binh-gia et de Đông-thuộc, dans ce même massif du Bắc-sơn avaient livré des pierres polies du même type, mais superposées à un outillage beaucoup plus grossier.

Toutes les autres fouilles ont mis au jour l'outillage, bien différent, déjà reconnu à Kéo-phay et dans les couches inférieures de Pho-binh-gia et Đông-thuộc. Il comprend, en juxtaposition fréquente, ce qui prouve la contemporanéité de leur usage, et, vraisemblablement aussi, de leur fabrication, des instruments de faciès paléolithique, rappelant le chelléen et le moustérien d'Europe, taillés sommairement et à gros éclats, et d'autres faits de galets plus ou moins retouchés, polis à une seule extrémité. La concordance des découvertes amène M. Mansuy à faire de cet ensemble, en apparence hétérogène, la caractéristique d'un stade de civilisation antérieur à celui de Ba-xa et de Samrong Sen, au néolithique supérieur, stade que ce savant, suivant une habitude des géologues et des préhistoriens, baptise légitimement du nom de « bacsonien » ; c'est en effet le massif du Bắc-sơn qui, le premier, en a permis l'étude scientifique ; mais on peut croire que beaucoup d'autres régions de l'Indochine ont aussi connu cette forme du néolithique supérieur. M. Pajot a ouvert récemment, dans le Nord-Annam, à Đa-but (province de Thanh-hóa, phủ de Quảng-hoá), un « kjökkenmödding » enfermant un outillage analogue de type « bacsonien », et que notre *Bulletin* décrira prochainement.

De ce stade, le plus ancien, à celui de Ba-xa, le plus récent, on ne saisit pas nettement d'étape intermédiaire. Trop souvent même (cavernes de Co kho, Minh Lê, San Xa, Con Ke, Na Con, Loung Yem et Ban-Hau) quelques pierres complètement polies, mélangées aux types bacsoniens, semblent apporter une irrémédiable confusion ; mais la responsabilité paraît en incomber presque toujours à des remaniements postérieurs ; certaines stations, comme celle de Lang-cuom, une des plus fructueuses du Bắc-sơn, révèle, dans une superposition logique, le perfectionnement du polissage, d'abord limité au tranchant, puis s'étendant peu à peu sur les faces ⁽¹⁾. En tout cas, il n'est pas encore permis de remonter au delà du néolithique ; la pierre taillée s'accompagne toujours d'outils présentant des traces de polissage ; on ne peut pas, en l'état actuel des recherches, affirmer que l'Indochine a connu un stade paléolithique.

De ces hommes du bacsonien, M^{lle} Colani a eu le bonheur de retrouver des restes ; la caverne de Lang-cuom lui a livré une grande abondance d'ossements, qui paraissent bien contemporains des instruments parmi lesquels ils gisaient. Ainsi, M. Mansuy étudie minutieusement 13 crânes, qu'il attribue à 6 groupes ethniques différents. Il peut sans doute les répartir dans deux catégories plus vastes : mélanésiens et indonésiens, déjà distingués par ce savant dans les précédentes fouilles, les premiers présentant des affinités avec le crâne de Đông-thuộc, les autres apparentés à ceux de Pho-binh-gia ; mais il se confirme donc que cette lointaine humanité est déjà très complexe ⁽²⁾, et

(1) Cependant, à Lang-cuom, on ne trouve ni instrument simplement taillé, ni instrument complètement poli. Souvent, dans ces gisements du Bắc-sơn, le degré de perfection du polissage semble dépendre de la qualité des matériaux ; d'une façon générale, les instruments les plus grossiers sont en rhyolite, tandis que les mieux polis — ainsi ceux de Ba-xa — sont en phanite ou en cornéenne, roches plus faciles à travailler.

(2) Parmi les « mélanésiens », l'un est classé « protomélanésien de grande taille », l'autre « de petite taille » ; un troisième, mélanésien par son crâne, est australien par sa face. A signaler le crâne n° 1, très curieux par la position du trou occipital, placé très en arrière, comme chez les anthropoïdes et les gibbons, semblant d'un homme adapté « à une vie partiellement arboricole ».

qu'il sera difficile d'en démêler l'évolution. M. Mansuy, ordonnant tous les documents déjà rassemblés, tente cependant l'esquisse historique du peuplement de l'Indochine; les hommes de type mélanésien seraient les premiers habitants; les Indonésiens les suivirent, qui, à leur tour, furent refoulés par les Mongols. Nous ne pensons pas que cette succession, dans ses deux premiers termes du moins, puisse être encore scientifiquement établie; voici les trois arguments de M. Mansuy, ils ne nous semblent pas hors de discussion :

a) « Les observations des dépôts de remplissage de la caverne de Lang-cuom apportent sur la succession ethnique, durant les commencements du néolithique, des précisions indiscutables » (1). Cependant, dans la description détaillée des fouilles, cette concordance de la succession ethnique avec la stratigraphie n'apparaît pas nettement. Tous les crânes étudiés ont été recueillis entre 1 et 2 mètres de profondeur; les n^{os} 1, 2, 5, 7, tous de type mélanésien, voisinaient; mais le n^o 3, de même faciès, aurait été retrouvé non loin du n^o 9, pur indonésien.

b) Ces crânes, ajoute M. Mansuy, seraient bien datés par le néolithique rencontré avec eux (2). Cependant, il nous paraît impossible d'invoquer ici cette correspondance entre les indices céphaliques et les outillages; dans la description des instruments de Lang-cuom, nous ne voyons pas que les mieux travaillés, les plus largement polis ont été découverts auprès des types indonésiens, ni que les ossements mélanésiens touchaient les haches les plus grossières; l'outil le plus profond (3) est encore une hache au tranchant poli. Surtout — car il s'agit peut-être ci-dessus d'une rédaction imprécise — les crânes indonésiens de Pho-binh-gia et Đông-thuộc que M. Mansuy lui-même a soigneusement étudiés autrefois (4) s'accompagnaient d'un outillage de type bacsonien, beaucoup plus rudimentaire dans l'ensemble que celui de Lang-cuom.

c) En faveur de l'ancienneté relative de l'homme « mélanésien », M. Mansuy tire enfin argument du fait que ce type hyperdolichocéphale n'a pas subsisté parmi les populations actuelles de l'Indochine, submergé, anéanti par les Indonésiens dolichocéphales et les Mongols brachycéphales. Or, on peut se demander si des mensurations systématiques ne révéleraient pas la fréquente survivance de ces caractères dits « mélanésiens » parmi certains groupes de Moïs et de Khas.

Le crâne n^o 1 de Lang-cuom a comme indice céphalique horizontal 62, 50; le n^o 2, 65, 16; le n^o 7, 66, 49; celui Đông-thuộc, 64, 43. Mais le D^r Bernard déterminait autrefois des indices comparables chez les Khas actuels du Bas-Laos, révélant le même allongement relatif du crâne, 64, 50 chez un Boloven, 65, 97 chez un Hín (5). Il est juste de dire que ce sont là des minima, que l'indice moyen de la tribu la plus dolichocéphale, celle des Lovés, n'est pas inférieur à 73, 11, et que, pour les 230 Khas, de tribus diverses, qui ont été mesurés, l'indice moyen est de 76. Il semble pourtant au

(1) H. Mansuy et M. Colani, *op. cit.*, p. 43.

(2) *Op. cit.*, p. 45.

(3) *Op. cit.*, pl. II, fig. 5.

(4) Cf. *Contribution...*, IV et VI, et VERNEAU, *Les crânes humains du gisement préhistorique de Pho-binh-gia* (L'Anthropologie, XX, 1909, p. 545-559).

(5) N. Bernard, *Les Khas, peuple inculte du Laos français* (Bulletin Soc. Géogr. historique et descriptive, 1904, p. 296).

D^r Bernard qu'il y ait, chez ces Khas, un noyau d'hyperdolichocéphalie, modifié par des invasions postérieures de brachycéphales ou sous-brachycéphales ⁽¹⁾. Cela concorde en partie avec les vues de M. Mansuy. On savait déjà que les éléments mongoliques, dominant aujourd'hui parmi les populations indochinoises, apportant une civilisation supérieure, avaient refoulé les tribus indonésiennes; il semble maintenant que ces Indonésiens eux-mêmes s'étaient substitués progressivement à une humanité dont on retrouverait les caractères anthropologiques en Mélanésie, en Polynésie, et jusqu'en Californie, sur l'autre rive du Pacifique. Cette hypothèse demandera confirmation. Les fouilles du Băc-sơn nous révèlent seulement la coexistence de ces deux types, mélanésien et indonésien, utilisant le même outillage; on ne peut pas encore dire que les premiers aient appris des seconds le polissage de la pierre; pour l'affirmer, il faudrait trouver des gisements associant ces crânes « mélanésiens » à une industrie exclusivement paléolithique.

Mais il serait puéril d'exiger dès maintenant à ce vaste problème des origines humaines en Indochine une solution péremptoire. On ne peut qu'admirer les résultats déjà acquis par M. Mansuy et ses collaborateurs, et souhaiter qu'ils soient une base solide à leurs travaux futurs.

CH. ROBEQUAIN.

Joseph GUESDON. — *Dictionnaire cambodgien-français*. Fascicule V (*Thūsā* — *Bāngha*). — Paris, Plon-Nourrit, 1923, p. 737-928.

M. l'abbé Guesdon poursuit avec une constance et une régularité méritoires la publication de son dictionnaire. Ce cinquième fascicule a les mêmes qualités et les mêmes défauts que les précédents ⁽²⁾; il offre assurément une masse de matériaux précieux, mais dont il laisse au lecteur le soin de faire la critique. Toutes les formes bonnes ou mauvaises qui se rencontrent dans les manuscrits y sont religieusement enregistrées et souvent sur un pied d'égalité : c'est ainsi qu'on trouve un article 𑜀𑜢𑜤𑜰𑜫 (p. 816) et un autre 𑜀𑜢𑜤𑜰𑜫 (p. 818), avec le sens identique de « deux » (traduction fautive pour « deuxième »), et dont le premier seul, correspondant au skr. *dvau*, est correct. La connaissance évidemment trop élémentaire que l'auteur possède du sanskrit et du pâli a occasionné des méprises de toutes sortes, tant dans la graphie que dans l'interprétation des mots : une des plus singulières est le traitement du pâli *methuna*, « union sexuelle », pris pour une expression composée de deux mots et classé à *thun*, ce dernier étant ensuite confondu avec *dhana*, ce qui a eu pour résultat cette traduction extraordinaire: *me thun sekhabat*, « la richesse des cinq commandements », au lieu de : « le précepte sur l'union sexuelle ».

P. 738. 𑜀𑜢𑜤𑜰𑜫 *ther*, « ferme », n'a pas « la même étymologie que le précédent » (*ther* « religieux bouddhiste »), et cette étymologie n'est point sk. *dhīra*, mais p. *thira* = sk. *sthira*, tandis que *ther* 1 = p. *thera*, sk. *sthavira*. — P. 760. « 𑜀𑜢𑜤𑜰𑜫 𑜀𑜢𑜤𑜰𑜫 𑜀𑜢𑜤𑜰𑜫 », 𑜀𑜢𑜤𑜰𑜫

⁽¹⁾ *Op. cit.*, p. 313.

⁽²⁾ Cf. BEFEO, XV, iv, 5-8; XX, iv, 57-66.

takkhanō lakka. Toute eau(?) » : il y a ici une faute pour ព្រឹត្តិបទ ព្រឹត្តិបទ *dakkhiṇodaka*, libation d'eau qui accompagne une donation. — P. 814, ព្រឹត្តិបទ *tésé* dans *kampuchaté* n'est pas un mot khmèr, mais une expression pâlie traduite en khmèr par *kampūch pratés neh*.

Ces erreurs, il est juste de le dire, sont les plus aisées à corriger. Quant aux éléments proprement khmèrs, leur principal défaut est de se présenter avec une multiplicité de formes qu'une révision attentive réduira dans une large mesure. Mais ils apportent d'autre part à la lexicographie cambodgienne une très utile contribution et il faut souhaiter que ce dictionnaire progresse aussi rapidement que possible vers son achèvement.

L. FINOT.

En quelques pages intitulées *La reprise des arts khmèrs* (Revue de Paris, n° 22, 15 novembre 1925, p. 395-422), notre correspondant M. George Groslier, directeur des arts cambodgiens, esquisse un tableau attachant et précis des efforts remarquables qui ont abouti à sauvegarder de la disparition totale la plupart des arts du Cambodge moderne.

En dépit de la création, en 1907, de la manufacture royale et de l'école royale des arts décoratifs; en 1911-1915, de la section artistique de l'école professionnelle de Phnom Penh, les arts encore vivants en pays khmèr paraissaient voués à une mort prochaine lorsque fut fondée, en 1917, l'Ecole des arts cambodgiens dont la direction fut confiée à M. George Groslier. A cette école fut adjoint en 1919 un musée d'art, d'histoire et d'archéologie du Cambodge, que M. George Groslier a la charge de conserver, sous le contrôle scientifique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Aujourd'hui l'Ecole des arts fonctionne, avec 165 élèves (depuis 1923) répartis dans les ateliers de Phnom Penh : dessin, enluminure et architecture ; sculpture ; ébénisterie et dorure ; modelage de la cire et fonderie ; orfèvrerie ; tissage ; laquage ; émaillage sur métaux, auxquels il faut ajouter deux ateliers annexes à Kompong Chnang (céramique) et à Pursat (carrières de marbre). De même, le musée riche de plus de 2200 pièces archéologiques ou artistiques, est complètement organisé avec un laboratoire photographique, un atelier de moulages et une bibliothèque. Enfin cet imposant édifice a été heureusement couronné par la création de la revue *Arts et archéologie khmèrs*.

M. George Groslier expose les sérieuses difficultés qu'il rencontre dans son œuvre, tant au moment où elle fut créée qu'au fur et à mesure de son développement. Il montre aussi comment ces difficultés furent résolues par l'application patiente de mesures prudentes et sagaces. En ce qui concerne plus particulièrement les ateliers d'art cambodgien, M. Groslier sut les organiser avec une parfaite connaissance de la mentalité indigène et un grand respect des traditions artistiques du pays khmèr. Le jeune apprenti cambodgien, sous la surveillance à la fois discrète et efficace de la direction française, se trouve à l'Ecole des arts en contact permanent avec des artisans khmèrs éprouvés qui lui enseignent leur technique traditionnelle ; il y reste aussi longtemps qu'il n'est pas reconnu apte à pratiquer sans maître le métier d'art qu'il a lui-même choisi. « A l'Ecole des arts cambodgiens, dit M. Groslier, on apprend son métier avant de l'exploiter et nos apprentis n'ont aucune hâte, ni aucun moyen, de nous quitter avant que nous ne le leur permettions. Pour cela ils doivent réaliser un « chef-d'œuvre » qui résulte de tout un ensemble d'épreuves, est jugé par tous les patrons de l'Ecole réunis et démontre qu'ils sont dignes d'être reconnus artisans d'art et connaissent toutes les finesses de leur

métier... Après la réussite de son chef-d'œuvre, l'Ecole donne (à l'artisan) une trousse complète des outils nécessaires à la pratique de son art pour que, le lendemain de sa libération, il puisse se mettre au travail.»

Que devient cet artisan, à la sortie de l'Ecole ? Comment, en Khmèr imprévoyant, malhabile au commerce, incapable de tenir boutique et de travailler autrement que sur commande, comment cet ouvrier d'art isolé, inconnu, sans marchandise prête, pourra-t-il s'entendre avec la seule clientèle possible, celle des Européens de passage ? Là encore la direction des arts a résolu le problème d'une manière pratique, par une création ingénieuse, celle des « corporations cambodgiennes ». L'artisan khmèr est inscrit sans conditions dans l'une des corporations correspondant aux ateliers de l'école. Chaque corporation a un chef qui la représente auprès de la direction. L'adhérent est libre d'accepter ou de refuser le travail que lui fournit un office de vente, ouvert par les soins de la direction ; mais ayant accepté ce travail, l'artisan doit le livrer dans les conditions et le délai prescrits. « Tout travail est payé sur l'heure et une nouvelle commande suit... Dans tous les arts, l'Ecole a étudié et établi des types de style très purs. Elle a calculé les quantités de matières premières et le temps nécessaire à la confection. Des barèmes de prix connus de tous, et par tous acceptés, ont été fixés. Et ces modèles types sont exposés à l'office de vente à la disposition de l'artisan et du client. Il va sans dire qu'outre cette armature, le public peut demander n'importe quoi et l'artisan créer de nouveaux thèmes, à condition qu'ici et là notre contrôle reconnaisse qu'il s'agit d'objet d'art de bon aloi. Un inspecteur indigène, à notre solde et à la disposition des artisans, passe deux fois par semaine chez eux..., nous renseigne sur la marche des travaux. Par recoupement, les chefs de corporation, réunis chaque fois qu'il est nécessaire à la direction, la tiennent au courant de ce qui se passe et vérifient les comptes. La production est ainsi assurée, à l'abri de toute discussion, entre des limites précises qui conviennent au tempérament de l'individu, dans une collaboration étroite entre lui et l'office de vente. S'il a besoin d'argent, il n'a qu'à demander du travail et à le livrer consciencieusement. »

L'étalage permanent, d'une valeur moyenne de 10.000\$, est constitué par environ quatre cents objets d'art constamment renouvelés. Des expéditions sont effectuées dans toutes les directions, car le touriste cosmopolite, ne passerait-il qu'un jour à Phnom Penh, traitant à un guichet officiel, agit en toute confiance, fait d'importantes commandes, laisse des avances. Il sait que ses intérêts seront défendus et la fourniture vérifiée et poinçonnée.

Cet office des corporations cambodgiennes a réussi à faire naître et à développer, sous un contrôle efficace, un commerce d'art indigène sans changer les habitudes et malgré l'inaptitude commerciale de l'artisan. On se rendra compte de l'ampleur de ce succès en notant que le chiffre d'affaires total réalisé par l'office de vente depuis sa création atteignait presque un million de francs à la fin de l'année 1924.

C'est ainsi que « les arts cambodgiens se remettent à vivre sans heurt, sans métissage, solidement étayés par un appareil scientifique qui permet de les contrôler et entourés de soins propres à assurer leur avenir ». Tout le mérite en revient à la direction éclairée de M. George Groslier et à l'activité de ses collaborateurs, MM. Silice et Stockel.

Birmanie.

Charles DUROISELLE. — *Guide to the Mandalay Palace*. — Rangoon, 1925, 8°, 59 p. et 2 plans.

Le palais royal de Mandalay, dont on doit la préservation à l'intérêt éclairé de lord Curzon, a le privilège d'être à la fois moderne par sa date et antique par sa conception, en sorte qu'il nous offre un cadre authentique de la vie des anciens rois birmans et que la destination de tous les bâtiments qui le composent peut être déterminée avec certitude d'après une tradition encore vivante.

C'est en 1856 que Mindôn Min songea à transporter sa capitale d'Amarapura à Mandalay. Bien entendu ce choix avait été précédé d'un songe et annoncé par une prophétie du Buddha. Après de longues consultations avec les astrologues, devins, lettrés, etc., le début des travaux fut fixé au 13 février 1857. Ils furent achevés au bout de deux ans, le 23 mai 1859. La citadelle forme un carré d'environ 2 kilomètres de côté (Añkor Thom a 3 kilomètres). Les murs de briques sont protégés, à 20 mètres en avant, par un fossé large d'environ 75 mètres et épaulés en arrière par un rempart de terre construit avec la terre des fossés. L'enceinte a 12 portes, 3 sur chaque face; mais le fossé est franchi seulement par 5 ponts de bois: 4 en face des portes centrales de chaque face et un cinquième qui donne accès à la porte Ouest de la face Sud, dite *Amañgala* « funeste », parce qu'elle servait à la sortie des cortèges funèbres se rendant au lieu de orémation.

Entre l'enceinte de la cité et celle du palais se trouvent la tour de l'Horloge, la tour de la Dent-relique (où il n'y eut jamais de relique), le monastère de Thibaw, la Cour de justice, la Monnaie, les tombeaux de Mindôn Min et de quatre reines.

Le palais est un ensemble de bâtiments construits sur une plateforme rectangulaire d'environ 300 mètres sur 175, enclose par une enceinte extérieure de palanques et deux murs de briques. Le plan général comprenait: à l'Est, les salles d'audience; au centre, les appartements privés du roi; à l'Ouest, le quartier des femmes. Celui-ci a été remplacé, sauf quelques constructions, par des jardins.

M. Duroiselle a donné de ce palais une description suffisamment précise pour les visiteurs auxquels il est destiné, et accompagnée de tous les renseignements historiques nécessaires. Son petit livre est d'une lecture aussi agréable qu'instructive. Je suis moins convaincu que lui de la réalité d'un prétendu « plan panasiatique » suivant lequel auraient été construits les citadelles et les palais depuis l'Assyrie jusqu'en Chine. Les nécessités de la défense et sans doute une certaine similitude de mœurs ont eu pour effet des ressemblances qui ne sont pas nécessairement des emprunts. Par exemple, M. Duroiselle croit, sur la foi du G^{al} de Beylié, que les cités fortifiées de Birmanie ont les plus grandes analogies avec celles du Cambodge. Sans doute elles sont sur plan carré avec murs et fossés. Mais ces coïncidences générales sont moins caractéristiques que les différences. Ainsi, en Birmanie, le palais est au centre de la ville; au Cambodge, c'est un temple; Mandalay a 12 portes, dont une « porte des Morts » au Sud-Ouest; Añkor Thom n'a que 5 portes et la porte des Morts est, suivant la tradition, la porte orientale. Si on considère la puissance de la coutume en matière d'habitations, on sera peu disposé à admettre sans autres preuves qu'un plan unique ait abouti à de telles divergences.

Inde.

The Pali Text Society's Pali-English Dictionary, edited by T. W. Rhys DAVIDS and William STEDE. — Published by the Pali Text Society, 1921-1925, 8 parties. 173 + 214 + 167 + 203 = 757 p.

L'année 1925 a vu l'heureux achèvement du dictionnaire pâli-anglais de la Pali Text Society, dont l'impression avait commencé en 1921. Etant donné la grande difficulté technique du travail, on ne peut que s'émerveiller de la rapidité avec laquelle il a été exécuté, et dont il faut sans doute faire honneur en grande partie à la direction ferme et énergique de Mrs. Rhys Davids. Toutefois cette difficulté est peu de chose en comparaison de celle que présentait la préparation même de l'ouvrage : on l'imaginerait aisément, mais elle s'accuse avec tout son relief dans l'exposé, précis dans sa discrétion, qu'a tracé des vicissitudes de l'entreprise M. William Stede.

C'est en 1902, à la 13^e session du Congrès international des orientalistes tenue à Hambourg, que Rhys Davids fit connaître son projet d'un nouveau dictionnaire pâli destiné à remplacer celui de Childers, devenu notoirement insuffisant. Il fit adopter son plan, s'assura des collaborateurs et put annoncer l'année suivante que l'ouvrage serait publié en 1905 ou 1906, soit en deux ou trois ans ; son optimisme s'est trompé de vingt ans. Assurément il y a eu la guerre ; mais bien avant 1914, les illusions du début s'étaient envolées. « En 1909, dit M. Stede, un huitième seulement de l'œuvre était achevé. Peu à peu les collaborateurs avaient renvoyé les matériaux mis par Rhys Davids à leur disposition, quelques-uns sans avoir rien fait, sans même avoir ouvert les paquets. » Peut-être (j'exprime ici une simple hypothèse) cette débâcle eut-elle pour cause, au moins partielle, une singularité du plan de Rhys Davids. Il avait distribué à son état-major les lettres de l'alphabet : tel avait pour sa part les voyelles, tel autre, les gutturales et les dentales, etc. Le résultat de cette étrange méthode était d'imposer à tous les collaborateurs l'obligation de lire les mêmes textes pour en extraire les mots commençant par les lettres qui leur étaient échues en partage. Il est probable qu'en assignant à chacun non des lettres, mais des textes à dépouiller complètement, et en instituant un organe central pour grouper et réunir en articles les *collectanea* individuels, on eût fait une grande économie de temps et de travail.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre était encore bien loin du but lorsque la guerre en amena l'interruption. A la paix, il ne pouvait plus être question de reconstituer l'équipe internationale d'avant-guerre (très relativement internationale, d'ailleurs, puisqu'elle comprenait 3 Anglais, 3 Allemands et 2 Scandinaves). Rhys Davids prit le meilleur parti qu'il y eût à prendre ; ayant eu la chance de trouver un travailleur solide et bien équipé en la personne de M. W. Stede, il lui livra ses matériaux et l'invita à poursuivre seul la tâche. Cette investiture eut lieu en 1916 : cinq ans après paraissait le 1^{er} fascicule de l'ouvrage, dont le 8^e et dernier est sorti des presses en cette année 1925.

En se mettant au travail, M. Stede avait comme matériaux les *Additions* de Kern à Childers, les annotations de Rhys Davids sur le même lexique, les index des éditions de la Pali Text Society, les travaux préparatoires de quelques collaborateurs zélés : Mrs. Bode, MM. Duroiselle, Sten Konow, E. J. Thomas, pour les lettres qui leur avaient été attribuées. Il lui restait un formidable travail à accomplir et de nature à

faire hésiter une volonté moins ferme. Il est heureux que M. Stede l'ait abordé avec tant de décision, et l'ait si promptement mené à bien, grâce à son excellente devise : « Better now and imperfect than perfect and perhaps never ! ».

Le dictionnaire a été divisé, on ne sait trop pourquoi, en 3 volumes, un volume unique de 750 pages étant plutôt au-dessous de la normale (le dictionnaire sanskrit de Monier-Williams en a près du double). Le caractère est petit, mais net, et l'impression est excellente. Les subdivisions des articles auraient pu, toutefois, être marquées d'une manière plus apparente.

Les mots sont rangés dans l'ordre de l'alphabet indien, à la différence du dictionnaire de Childers, où ils suivent celui de l'alphabet latin. Chaque terme est suivi de son équivalent sanskrit et, lorsqu'il y a lieu, de rapprochements avec les autres langues indo-européennes. Puis viennent les différentes significations, avec de copieuses références.

Ces références constituent un répertoire d'une valeur inappréciable et réalisent, à elles seules, un progrès immense sur le lexique de Childers. Ce n'est pas le seul : le nombre des articles s'est accru de 6.500 ; c'est la récolte glanée dans la centaine de volumes publiés par la Pali Text Society.

M. Stede a droit à la gratitude des indianistes pour le courage et la patience qu'il a mis à conduire au port un vaisseau en péril et chargé d'une si précieuse cargaison. Et nous n'avons garde d'oublier le vieux capitaine qui l'a assisté de sa vaste érudition et de sa haute expérience, et qui ne devait pas, hélas ! voir la fin du voyage.

En présence d'un travail de cette envergure, de menues critiques seraient hors de propos. Il en est une cependant que nous ne pouvons nous dispenser de formuler : c'est à tort, selon nous, qu'on a rejeté les mots qui ne se rencontrent que dans les lexiques ou les inscriptions. Il n'y a aucune bonne raison à fournir à l'appui de cette exclusion arbitraire, qui laisse dans le nouveau dictionnaire une lacune regrettable : nous souhaitons qu'elle soit comblée dans une seconde édition.

Il était, par contre, légitime de n'y pas comprendre les noms propres. Néanmoins on sent quelle est l'importance d'un répertoire onomastique. Aussi sommes-nous heureux d'apprendre que le même Dr W Stede s'est chargé de préparer un *Pali names dictionary* qui paraîtra dans l'Indian Text Series. Ainsi les études pâliées disposeront d'un précieux outil que les sanskritistes attendent encore. Notons en passant une remarque de M. Stede qui figurera avantageusement dans l'article « Buddhaghosa » : « It is quite evident that Buddhaghosa did not know sanskrit ». Nouveau témoignage sur l'estime que méritent les traditions relatives à ce célèbre commentateur, suivant lesquelles il fit admirer par les moines singhalais sa profonde connaissance du sanskrit.

L. FINOT.

NALINAKSHA DUTT. — *Early history of the spread of Buddhism and the Buddhist schools.* — Calcutta, (1925), in-8° VI + V + 313 p. (Calcutta Oriental Series.)

BIMALA CHARAN LAW — *The Life and Work of Buddhaghosa.* — Calcutta, 1923, in-8°, XII-183 p. (Calcutta Oriental Series.)

ID. — *The Buddhist Conception of spirits.* — Calcutta, 1923, in-8°, VI-95 p.

Id. — *Heaven and Hell in Buddhist perspective*. — Calcutta, 1925, in-8°, XII + 128 + XXXV p.

Id. — *Some Kṣatriya Tribes of Ancient India*. — Calcutta, 1924, XIX-303 p.

Jusqu'à une époque assez récente, les *scholars* hindous, à part quelques illustres exceptions, avaient montré peu de goût pour l'étude du bouddhisme. Mais à mesure que progressaient parmi eux l'esprit scientifique, le sens de l'histoire et la conscience éclairée de leurs traditions nationales, ils ont enfin compris que le Buddha était une des plus pures gloires de leur patrie et sa doctrine une des plus hautes manifestations de l'âme indienne. Dès lors, ils se sont tournés avec entrain et succès vers ce nouveau champ d'études. Il semble que ce mouvement soit dû en grande partie à l'influence d'une personnalité de premier ordre, Sir Asutosh Mukherji, chancelier de l'université de Calcutta, dont la mort récente a été un deuil pour l'élite intellectuelle de l'Inde. Cet homme remarquable avait parfaitement compris non seulement l'intérêt de ces recherches, mais encore les conditions qui pouvaient les rendre utiles et fécondes : c'est ainsi qu'il encouragea de tout son pouvoir l'étude du pâli et même du chinois.

Un des plus actifs promoteurs de ces études est actuellement M. Narendranath Law, directeur de deux importantes publications, où il réserve une large place au bouddhisme : la *Calcutta Oriental Series* et une jeune revue qui donne déjà de brillants espoirs : l'*Indian Historical Quarterly*. C'est dans la première de ces séries qu'a paru le récent ouvrage de M. Nalinaksha Dutt, dont le titre figure en tête de cette notice, et dont l'auteur a travaillé sous l'inspiration et avec les conseils de M. Narendranath Law.

Il comprend, comme ce titre l'indique, deux parties distinctes traitant respectivement l'une de la propagation du bouddhisme, l'autre des écoles bouddhiques.

La première, fondée presque exclusivement sur le Tipiṭaka pâli, n'a pas la prétention d'épuiser un sujet qu'on ne saurait traiter complètement sans faire appel à d'autres sources. Mais, à prendre cette collection de faits comme une sorte d'index raisonné des témoignages fournis par le canon pâli sur les progrès du bouddhisme pendant la vie du fondateur, on ne peut qu'en apprécier le mérite et l'utilité. L'ordre géographique suivi par l'auteur (Magadha, Kosala, les clans, les contrées de l'Est, de l'Ouest et du Nord) est nouveau et permet de grouper les faits d'une manière intéressante. De ce point de vue, on ne chicanera pas M. Dutt sur la foi sans réserve qu'il accorde aux données du canon, par exemple à celles qui concernent les lieux d'origine des règles du Vinaya.

La seconde partie, elle non plus, ne va pas très avant dans le problème complexe des écoles bouddhiques et laisse de côté bien des détails, dont quelques-uns d'une certaine importance, comme la distinction des Sarvāstivādins et des Mūla-Sarvāstivādins, dont l'auteur ne dit mot ; mais elle présente un tableau suffisamment précis des quatre principales sectes : Mahāsaṅghikas, Sthaviras, Sarvāstivādins et Sammitiyas. Quelques assertions prêtent à discussion, par exemple que les livres des Sarvāstivādins furent rédigés en prākṛit avant le concile de Kaniska, et en sanskrit après ce concile ou que des adhérents de cette secte se trouvaient suivant Yi-tsing, « en Cochinchine ». M. Dutt a eu tort de substituer ce terme géographique inexact à celui de « Āmṇa » qu'emploie correctement Takakusu. De plus, le renseignement recueilli par Yi-tsing et suivant lequel les bouddhistes du Āmṇa appartenaient en majorité à la secte des Sammitiyas, quelques-uns seulement à celle des Sarvāstivādins, soulève des doutes sérieux, toutes les inscriptions bouddhiques trouvées au Āmṇa étant nettement mahāyānistes.

Sans insister sur ces imperfections de détail, il faut reconnaître à M. Dutt le mérite d'un louable travail de recherches et d'une critique judicieuse.

Nous devons à un autre écrivain, M. Bimala Charan Law toute une série d'essais sur le bouddhisme. Il a débuté par un petit livre sur la vie et l'œuvre de Buddhaghosa, qui est un utile compendium des données traditionnelles relatives à cette figure légendaire et des caractères de l'œuvre qui lui est attribuée. Particulièrement appréciables sont les développements consacrés à la littérature exégétique (ch. III), aux successeurs de Buddhaghosa (ch. V) et aux connaissances variées que révèle son œuvre : grammaire, géographie, anatomie, sectes, tribus et souverains de l'Inde, réminiscences de Ceylan, etc. Le chapitre sur la philosophie de Buddhaghosa n'est pas non plus sans mérite, bien qu'il soit difficile de distinguer ce qui, en cette matière, appartient en propre au commentateur de ce qu'il a emprunté au stock des idées courantes à son époque dans les couvents bouddhiques. En terminant, M. B. C. Law exprime courtoisement le regret de ne pouvoir accepter les vues que j'ai exposées dans un article sur la légende de Buddhaghosa ; je le prie de croire que le regret est réciproque et que j'aurais vivement souhaité de trouver dans son livre quelques bonnes raisons d'admettre la réalité historique de son héros. Si un travail aussi consciencieux que le sien n'a pu faire cette démonstration, il est à craindre qu'elle ne se fasse longtemps attendre. Il ne faut pas d'ailleurs exagérer la portée de ce désaccord. M. Law reconnaît que tous les récits autres que celui du Cūlavamsa sont de purs légendes. Il retient de celui-ci qu'un brahmane du Nord de l'Inde est venu à Ceylan au V^e siècle pour traduire les aṭṭhakathās du singhalais en pâli et qu'il a passé sa vie à ce travail entre les quatre parois de sa cellule. Je continue, pour les raisons que j'ai dites, à trouver cette histoire invraisemblable ; mais que le pâle et quasi abstrait rūpa dont se satisfait M. Law, soit complété par le nāma de Buddhaghosa pour revêtir l'apparence d'une individualité, cela en vérité n'est pas de grande conséquence. Dans la préface qu'elle a écrite pour ce livre, Mrs. Rhys Davids (« the gifted lady », comme l'appelle M. Law) maintient, elle aussi, avec la même force, que Buddhaghosa est un personnage historique, *a historically real man, teaching and writing in the fifth century A. D. in Ceylon, as he may now be teaching and writing it may be on earth, it may be in another world*. Que Buddhaghosa ait écrit au V^e siècle tout juste autant qu'il est maintenant en train d'écrire dans ce monde ou dans l'autre, c'est précisément ce que j'ai voulu dire en d'autres termes. Nous sommes bien près de nous entendre. En tout cas, que Buddhaghosa soit ou non un personnage historique, l'étude attentive que M. Law a faite des commentaires qui portent son nom garde toute son utilité et toute sa valeur.

Dans deux autres opuscules, l'un sur la conception bouddhique des esprits, l'autre sur le ciel et l'enfer, M. B. C. Law a réuni les principaux textes relatifs à la vie d'outre-tombe telle qu'elle est représentée tant dans les Nikāyas que dans deux petits traités canoniques : le *Vimānavatthu* et le *Petavatthu*. Il a puisé dans les commentaires de ces deux textes et reproduit sous une forme abrégée les histoires édifiantes où il est expliqué comment tel ou tel personnage a gagné un palais céleste (*vimāna*), ou est tombé à la condition de spectre affamé (*petā*), ou a été condamné aux tourments de l'enfer. L'auteur s'est appliqué à éclairer les origines de ces croyances bouddhiques et leurs rapports avec les conceptions analogues qui se trouvent dans le brahmanisme. Il a réussi de la sorte à composer d'intéressantes monographies qui

sont de nature à faciliter grandement les recherches futures. Nous souhaitons qu'il étende ses enquêtes à d'autres aspects non moins importants de la doctrine ou de l'idéologie bouddhique.

M. Law a appliqué, avec un égal succès, la même méthode sur le terrain historique dans son livre sur les clans kṣatriyas de l'Inde ancienne. Il s'est proposé pour but de retracer d'une manière aussi complète que possible l'histoire, les mœurs et les coutumes de ces clans ; pour cela, il ne s'est pas confiné cette fois dans les limites du canon bouddhique, mais il a fait appel, en dehors du Tripiṭaka, à toutes les sources d'information : Veda, poèmes épiques, Purāṇas, livres jainas, inscriptions, etc. Utilisant judicieusement les renseignements épars dans ces différentes catégories de textes, il a réussi à donner une image relativement précise des tribus qui apparaissent sporadiquement dans la littérature : Licchavis, « Jñātrikas » (1), Videhas, Mallas, Çākya, Bulis, Koliyas, Moriyas, Bhaggas, Kālāmas, Madras, Kambojas, Gandhāras. Cette collection de faits est une excellente contribution à l'histoire ancienne de l'Inde.

L. FINOT.

BENOYTOSH BHATTACHARYYA. — *The Indian Buddhist Iconography, mainly based on the Sādhnamālā and other cognate tāntric texts of ritual.*
— Oxford, 1924. XXIX-199 p., 69 pl. (imprimé à Calcutta).

L'étude de l'iconographie bouddhique a une grande importance pour la connaissance de l'archéologie, de l'art et des croyances religieuses de l'Inde. Il faut louer M. Bhattacharyya d'avoir abordé cette étude avec une méthode, sinon nouvelle — car elle avait été pratiquée magistralement par M. Foucher (2), — tout au moins appliquée d'une manière plus complète et plus systématique qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Cette méthode consiste dans l'utilisation des sādhanas et particulièrement de cette partie des sādhanas appelée *dhyāna*, c'est-à-dire l'évocation mentale du personnage surhumain avec lequel le fidèle s'identifie.

Le recueil de sādhanas que M. Bhattacharyya a pris pour base de son ouvrage est la *Sādhnamālā*, qu'il a entrepris d'éditer. En attendant cette publication, il s'est imposé la règle excellente de citer littéralement et de traduire les *dhyānas* dont il fait usage.

On ne peut assigner une date précise à la *Sādhnamālā* : un *terminus ad quem* est fourni par le plus ancien ms. connu, le ms. Add. 1686 de Cambridge, sur lequel M. Bhattacharyya s'exprime ainsi (p. III) : « One is as old as 1167 A. D. . . . About this date there is no controversy. »

(1) Il vaudrait mieux écrire Jñātrikas, et cette forme même n'est qu'une restitution des formes prākrites Nāta et Naya (= Jñātr).

(2) *Etude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde*. Paris, E. Leroux, 1900-1905, 2 parties, in-8° (Bibl. de l'Ecole des Hautes-Etudes, Sciences religieuses). — Cf. F. W. Thomas, *Deux collections sanscrites et tibétaines de sādhanas* (Le Muséum, vol. IV, n° 1, 1903).

Au contraire, il y a sur ce point une grave controverse. Le colophon du ms. donne la date de Śaṃvat 287 et, d'après le système chronologique généralement suivi, notamment par C. Bendall, la date correspondante de l'ère chrétienne est en effet 1167 A. D. Mais ce système a été contesté par M. Sylvain Lévi (*Note sur la chronologie du Népal*, dans *Journal Asiatique*, 1894, II, p. 55), qui fait commencer l'ère népalaise en 594 A. D. Si cette théorie était admise, le ms. Add. 1686 aurait été écrit en 595 + 287 = 881 A. D. Il serait donc antérieur de 2 siècles 1/2 environ au recueil d'Advayavajra, au lieu d'en être contemporain ⁽¹⁾ et l'état religieux dont il témoigne correspondrait à une époque sans doute peu éloignée de celle que M. Bhattacharyya assigne à l'apparition du Vajrayāna, c'est-à-dire la première moitié du VIII^e siècle.

Cette dernière date, toutefois, se fonde sur des faits qui auraient besoin d'une discussion plus approfondie. M. Bhattacharyya admet que le Vajrayāna, avec certaines théories accessoires telles que le groupe des dix Jinas ou Dhyāni-Buddhas, et de leurs cāktis, la théorie du mahāsukha, etc., a été exposé tout d'abord dans la *Jñānasiddhi* d'Indrabhūti (2).

Il identifie en outre cet Indrabhūti avec un roi d'Oḍḍiyāna, soi-disant père de Padmasaṃbhava, qui aurait régné vers 700—750 A. D. Enfin il soutient que le royaume d'Indrabhūti n'était autre que l'Orissa (Oḍiṣa = Oḍḍiyāna) [p. XXVII].

Cette construction ne paraît pas d'une solidité à toute épreuve. En ce qui touche spécialement l'identification de l'Oḍḍiyāna avec l'Orissa, elle contredit le témoignage unanime des sources tibétaines, qui placent l'Oḍḍiyāna à l'Ouest ou au Nord-Ouest, jamais au Sud. Pour n'en citer qu'un exemple, le *Padma thaṅ yig* distingue nettement l'Oḍiṣa de l'Oḍḍiyāna et il précise ainsi la situation de ce dernier pays: « Dans l'Inde il y a neuf grandes contrées: au centre est le Trône-de-Diamant, siège du muni; de là vers l'Est, la contrée du Bengale.... A l'Ouest, il y a la contrée d'Oḍḍiyāna; au Nord, il y a la contrée du Kaçmir. » (3)

M. Sylvain Lévi a étudié l'ensemble des données relatives à l'Oḍḍiyāna et il a conclu en l'identifiant avec Khotan (4). Qu'on adopte cette conclusion ou qu'on s'en tienne à l'ancienne théorie suivant laquelle Uḍḍiyāna, Oḍḍiyāna correspond à la vallée du Svāt, il paraît difficile de le localiser dans l'Orissa.

M. Bhattacharyya a donc dressé un catalogue raisonné des devatās énumérées dans la *Sādhanaṃālā*. Le titre que porte son ouvrage est par suite un peu décevant: ce qu'il nous donne n'est pas précisément un « Indian Buddhist Iconography, mainly based on the Sādhanaṃālā », mais plutôt, pour lui emprunter une de ses propres expressions, un tableau du « Panthéon vajrayānique » d'après la *Sādhanaṃālā* (5).

(1) Ce recueil (*Advayavajrasaṃgraha*) contient divers traités tantriques (*Tattva-ratnāvalī*, *Mahāsukhaprakāśa*, etc.). L'auteur vivait au XII^e siècle (Bhattacharyya, p. XII-XIII).

(2) Le texte sanskrit de cet ouvrage est conservé dans un manuscrit appartenant à M.M. Haraprasad Shastri (Bhattacharyya, p. 166.)

(3) *Padma thaṅ yig*, chap. XI, trad. TOUSSAINT, *Journ. As.*, oct.-déc. 1923, p. 324 (cf. p. 284).

(4) S. LÉVI, *Le catalogue géographique des Yakṣa dans la Mahamayūri*. (*Journ. As.*, janv.-févr. 1915, p. 89-96.)

(5) P. 80: « One of the most powerful goddesses in the Vajrayanic Pantheon. »

On ne saurait assurément lui faire grief d'avoir ainsi limité son sujet ; mais peut-être eût-il été préférable de définir ces limites au moyen d'un titre plus précis.

Il est vrai que les temps antérieurs à la période tantrique n'ont pas été entièrement laissés de côté : ils ont été touchés dans l'introduction, mais d'une manière, forcément sommaire et parfois discutable. Les sujets traités ici sont : I, l'histoire abrégée du bouddhisme (p. ix-xiii) ; II, l'évolution des doctrines (p. xiv-xix) ; III les données de l'art (p. xx-xxiii) ; IV, le panthéon (p. xxiv-xxix). Nous nous bornons à quelques courtes observations sur les trois premières de ces parties.

I. — P. ix. Je ne pense pas qu'il soit très exact de caractériser le système éthique du bouddhisme comme basé principalement sur le Sāṅkhya (Sāṅkhya est une faute d'impression).

P. x-xi. Que les Mahāsāṅghikas aient été tous Lokottaravādins, c'est possible, mais tous les témoignages relatifs aux sectes s'accordent à faire des Lokottaravādins une section des Mahāsāṅghikas. Ceux-ci, dans l'opinion de M. Bhattacharyya, auraient joué le principal rôle au concile de Kaniṣka. Les traditions relatives à ce concile sont, à la vérité, assez confuses, mais ce qui en ressort clairement, c'est que la secte prépondérante dans cette assemblée fut celle des Sarvāstivādins, branche des Sthaviras.

Une autre assertion relative aux sectes est un peu inattendue : « Thus... there were four Schools of Philosophy : Sarvāstivāda (Sautrāntika), Bāhyārthabhaṅga (Vaibhāṣika), Vijñānavāda (Yogācāra) and Śūnyavāda (Mādhyamaka). How these four systems were distributed amongst the three Yānas is one of the vital questions of Buddhism. But no light has been thrown on it as yet by the extant European or modern Indian literature on Buddhism. Happily, the discovery of an ancient manuscript entitled *Tattvaratnāvalī* by Advayavajra has dispelled the darkness ».

On n'a jamais mis en doute que les Vaibhāṣikas et les Sautrāntikas appartenissent au Hīnayāna, les Yogācāras et les Mādhyamikas au Mahāyāna. (Quant au 3^e yāna, le soi-disant Pratyekayāna, c'est une subdivision scolastique sans importance pratique) Il n'y a là aucune obscurité, et Advayavajra n'a pas eu à dissiper des ténèbres qui n'existaient pas. Il se peut même qu'il ait contribué à embrouiller la question en rattachant les Sautrāntikas au Mahāyāna, quoique cette école montre certaines influences mahāyānistes ; mais Advayavajra ne nous apprend rien de nouveau à cet égard ⁽¹⁾.

II. — P. xv. Le but de la marche du Bodhisattva est le Nirvāṇa, non le paradis d'Amitābha ; et le ciel d'Amitābha, Sukhāvātī, n'est pas identique au ciel des Akaṇiṣṭha-devas.

III. — P. xx. « The Buddhist Universe is represented by a Stūpa, and the Stūpas received worship from the Buddhists from the life-time of Buddha down to the present day. » Il est vrai qu'à une certaine époque, sans doute assez tardive, un symbolisme cosmique s'est attaché à la forme du stūpa (les 13 devalokas, les 5 éléments) ; mais primitivement le stūpa n'eut d'autre destination que d'abriter des reliques ou de conserver le souvenir de saints personnages et c'est à ce titre seulement qu'il fut l'objet d'un culte.

(1) Cf. Sir Charles Elliot, *Hinduism and Buddhism*, II, 90-92.

P. xxi. Il n'est pas certain que l'école du Gandhāra ait commencé sous Ménandre, ni que la première statue de Buddha ait été sculptée par les artistes de cette école. Celle de Mathurā a également des titres sérieux. Voir à ce propos le compte rendu de *L'Art du Gandhāra* de Foucher, par V. GOLOUBEV, *BEFEO*, XXIII, 438-454.

Passons maintenant à la partie principale de l'ouvrage, le catalogue des buddhas, bodhisattvas, dieux et déesses du Vajrayāna. Nous aurons à faire ici quelques observations générales sur la classification, l'illustration, les āsanās, auxquelles nous joindrons ensuite diverses remarques de détail.

Classification. — M. Bhattacharyya a pris pour base de sa classification la théorie suivant laquelle tous les personnages de ce panthéon émanent de l'un des cinq Jinas ou des cinq ensemble. Cette théorie fournit un cadre commode, mais qui n'a ni toute l'ampleur ni toute la précision désirables. Il arrive qu'un personnage soit rattaché tantôt à un Jina, tantôt à l'autre, ou encore qu'il ne le soit à aucun. C'est le cas d'un des principaux bodhisattvas, Mañjuśrī. Suivant M. Bhattacharyya, cela serait dû au caractère historique trop accusé de ce personnage : « It appears that Mañjuśrī was a great man who brought civilization to Nepal from China. He had extraordinary engineering skill and was a great architect. » Cette explication évhémériste est curieuse, mais peu convaincante.

La même incertitude se constate en ce qui touche Hayagrīva, Jambhala et Ucchuṣma Jambhala, la Prajñāpāramitā, Vasuṃdhara, Parṇaṣavari. Il en résulte que, pour rester fidèle à son plan, l'auteur est forcé de faire paraître plusieurs fois le même personnage : c'est ainsi que Jambhala revient quatre fois, comme émanation d'Akṣobhya (p. 73), de Ratnasambhava (p. 114), des cinq Dhyāni-Buddhas (p. 119), de quatre Dhyāni-Buddhas (p. 130). Ucchuṣma-Jambhala est d'abord présenté comme issu d'Akṣobhya (p. 74), puis de Ratnasambhava (p. 115). Parṇaṣavari paraît deux fois (p. 83 et 109), de même Prajñāpāramitā (p. 84 et 126), Vajratārā (p. 123 et 129). Quatre déesses sont d'abord présentées séparément : Mahāmantrānusārīnī, émanation d'Akṣobhya (p. 87), Mahāsaḥasrapramardanī, émanation de Vairocana (p. 102), Mahāmayūrī, émanation d'Amoghasiddhi (p. 111), Mahāpratisāra, émanation de Ratnasambhava (p. 116), puis comme formant, avec Mahāsītavati, un groupe de cinq, le Pañcarakṣamaṇḍala, émané des cinq Dhyāni-Buddhas (p. 132). Quinze dieux ou déesses, ne pouvant être rattachés à aucun Dhyāni-Buddha, ont été réunis dans un chapitre à part (XII) sous le nom de : « Independent deities », qui constituent la classe des divinités non classées.

Ce fractionnement des sujets et ces répétitions sont un inconvénient assez sérieux, que le plan de l'auteur ne permettait peut-être pas d'éviter. Ce plan a également pour conséquence que tous les personnages divins catalogués paraissent un peu trop sur le même plan, sans que l'exposé fasse ressortir suffisamment les différences qui séparent leurs cultes quant à l'antiquité, à l'importance historique, à l'extension et à la distribution. Le cas le plus extraordinaire est celui de Ćākyamuni lui-même, réduit à une page et une figure (p. 11 et pl. XIII, a) en contraste avec le foisonnement de certains dieux ou génies tantriques.

Illustration. — On ne peut reprocher à l'auteur l'imperfection des images qui accompagnent son texte, car sans doute n'en est-il pas responsable : mais le fait est qu'elles manquent souvent de netteté. Ce défaut est particulièrement regrettable

lorsque la figure est nécessaire pour préciser une description ou appuyer une argumentation. Ainsi, dans les planches VII et VIII, les symboles (*cihna*) des Dhyāni-Buddhas sont, hormis un, complètement méconnaissables ; pl. XXIV *d*, la figure de Sukhavatī-Lokeṣvara est indistincte ; p. 91, l'auteur argumentant contre son homonyme M. B. C. Bhattacharyya, dit : « I am afraid it is a rather cruel strain on the credulity of the readers to ask them to see a palm leaf where nothing else but a clear knife is to be seen ». Je ne doute pas que le couteau ne se reconnaisse nettement sur la sculpture originale ; mais la photographie qui en est donnée (pl. XXX *a*) demande également un acte de foi implicite de la part du lecteur.

P. 115. « We notice even in the photograph [pl. XXXV *a*] a stream of jewels flowing from his mouth. » Il faut ici encore une grande bonne volonté pour l'apercevoir.

En principe, les figures sont destinées à illustrer les descriptions fournies par la *Sādhana-mālā* ; mais cette concordance n'est pas parfaite. D'une part, en effet, on n'a pas toujours découvert de sculpture ou de peinture ancienne correspondante à tel ou tel dhyāna ; il arrive même que l'ultime et pauvre ressource communément utilisée en pareil cas — les dessins népalais — fasse défaut. D'autre part, les idoles existantes ne correspondent que très imparfaitement aux *sādhana*s. Exemples :

P. 30, il est dit de Vādiraṭ : « This form of Mañjuśrī is rarely to be met in stone or in bronze ». En fait, aucune image n'en est donnée.

P. 37. Khasarpaṇa et Lokanātha ne diffèrent que par le nombre de leurs assistants (4 et 2) : or le personnage de la pl. XX *d* n'en a aucun : pourquoi est-il appelé Lokanātha ?

P. 52. Hayagrīva, comme émanation d'Amitābha, ne se rencontre dans aucun monument figuré (sauf à titre d'assistant) ; sous ses deux autres formes (émanation d'Akṣobhya et Paramācva), il n'est représenté que par deux dessins népalais modernes, qui d'ailleurs ne s'accordent pas avec les *sādhana*s (cf. p. 68 et 147).

Pl. XIII *d*. Cette statue du musée de Sarnath est censée représenter Siddhaikavīra ; mais l'image n'offre que les rapports les plus vagues avec le *sādhana* (p. 21).

Pl. XIV *a*. L'« ancien album népalais » d'où est tirée cette figure est probablement incorrect : régulièrement la flèche doit correspondre à l'arc et l'épée au livre.

Pl. XXIII *e* et p. 48. Il m'est impossible d'apercevoir le moindre rapport entre le *sādhana* et la statue de Sarnath, quoique cette dernière représente évidemment Lokeṣvara, sinon Nilakaṇṭha.

P. 116. Le *sādhana* dit que Mahāpratisarā peut avoir deux attitudes : ardhaparyāṅka ou latitākṣepa. Or, dans les deux sculptures représentées pl. XXXV *b*, *c*, la déesse en a une autre : le paryāṅkāsa.

Pour en terminer avec les images, remarquons que trop souvent les œuvres reproduites ne sont accompagnées ni d'une indication d'origine, ni d'une référence bibliographique.

Āsanas et mudrās. — Une des principales caractéristiques des buddhas, bodhisattvas, dieux et déesses, consiste dans l'attitude du corps (*āsana*) et la position des mains (*mudrā*).

On eût souhaité trouver dans l'introduction un exposé d'ensemble de cet important sujet. Au lieu de cela, les renseignements sont dispersés, incomplets et parfois contradictoires. Si je ne me trompe, l'auteur distingue les *āsana*s suivants :

1. *Vajrāsana* ou *Vajraparyāṅka* : position assise les jambes entrecroisées, le pied droit en avant avec la plante des deux pieds tournée vers le haut ;
2. *Paryāṅka*, position assise les jambes superposées et non entrecroisées ;
3. *Ardhaparyāṅka*, 2 variétés : a) *mahārājāṇīlā*, un seul genou [gauche] étant dans la position assise ordinaire, l'autre [droit] légèrement redressé ; b) *ardhaparyāṅka-tāṇḍava* ou *nāṭyāsana*, attitude de la danse, un pied [droit] levé ;
4. *Lalitākṣepāsana* ou *Lalitāsana*, une jambe [gauche] dans la position assise ordinaire, l'autre [droite] pendante ;
5. *Bhadrāsana*, position à l'européenne, les deux jambes pendantes ;
6. *Ālīḍhāsana* et *pratyālīḍhāsana* (attitudes du tireur à l'arc) : dans la première le corps se porte en avant sur la jambe droite pliée, la gauche tendue (ex. pl. XXX, c, d ; XXXI, a) ; c'est le contraire dans la seconde (ex. pl. XXIX, c).

Nous avons ajouté entre crochets les mots « droit » ou « gauche ». L'auteur paraît croire que cette distinction n'existe pas dans les postures 3 et 4 ; mais nous la croyons régulièrement observée. *Vādirāt* (p. 30) semble faire exception ; mais, si *vāmārdhaparyāṅkinam* signifie « with the left leg slightly raised », le mot *vāma* serait ajouté pour indiquer que la posture est inverse du *vajraparyāṅka* ordinaire.

Les textes mentionnent fréquemment un *sattvaparyāṅka*. M. Bhattacharyya entend par là que le personnage est « assis sur un animal ». Mais le *vāhana* d'un dieu n'est pas un animal quelconque : c'est un tigre, un éléphant, etc., et les *sādhana*s ne manquent pas de le spécifier à l'occasion. Pourquoi donc useraient-ils si fréquemment de cette expression vague : « un animal » ? En outre, la plupart des dieux qui sont dits « *sattvaparyāṅkaniṣaṇṇa* » ne sont nullement assis sur un animal, comme le remarque M. Bhattacharyya lui-même, au sujet de *Padmanarṇava* « seated on an animal » : « the *Vāhana* is altogether absent » (p. 43) (1).

Il est encore plus difficile d'admettre que les *sādhana*s caractérisent un dieu d'abord comme assis sur un certain animal, puis comme assis sur un animal indéterminé. Par exemple, p. 51 (*Vajradharma-Lokeṣvara*) : « *Mayūropari... niṣaṇṇam... sattvaparyāṅkam ābhujya* ».

M. Foucher a proposé une autre explication (*Icon. buddh.*, 2, p. 49, note) : « Nous n'avons pu encore définir sûrement cette attitude [*sattvāsava*] : ne serait-ce pas celle qui consiste à s'asseoir à l'européenne, les jambes pendantes, et que les Tibétains considèrent comme la pose classique de *Maitreya* ? »

Dans ce cas, *sattvāsana* ne serait qu'un synonyme de *bhadrāsana*. La question reste ouverte.

Voici maintenant quelques courtes remarques de détail.

P. IX. *Kṣattriya*, *putra*, *Bellaṭṭhiputra*, *Sāṅkhyā*, *cor* *Kṣatriya*, *putra*, *Bolaṭṭhiputta*, *Sāṅkhyā*.

P. X. *Therāvādins*, *cor*. *Theravādins*.

(1) De même, p. 109 : *candrāsana* *prabhāṃ... sattvaparyāṅkasthāṃ* « who has the seat and radiance of the moon... sits on an animal. » L'auteur ajoute : « It is not mentioned in the *Sādhana* on what animal the goddess [*Tārā*] should sit. The Newari artists represent her as seated on a human being (Plate XXXIII, c). » Mais la figure XXXIII c représente *Tārā* assise sur un lotus, sans trace d'être humain.

P. XI. Sūtra, Baibhaṣikas, *cor.* Sūtra, Vaibhāṣika.

P. 1 et passim. Dhyānī Buddhas. Il serait plus correct d'écrire Dhyāni-Buddhas, *dhyānī* étant un nominatif singulier qui ne saurait qualifier un nom pluriel.

P. 4. Cinha, *cor.* cihna.

P. 8. « The word Bodhisattva in earlier times was synonymus with Saṅgha or the Holy Order and every Buddhist of the Mahāyāna Faith was entitled to be called a Bodhisattva. » Dans la doctrine ancienne, le titre de bodhisattva appartient à celui qui a fait le vœu (*praṇidhī*) de devenir buddha. Le Mahāyāna en a fait un titre d'honneur, plus largement répandu, mais non au point que tous les fidèles aient été qualifiés pour le porter.

P. 9. Sāmantabhadra : plus correctement Samanta°.

P. 10. Sikkhī, Kāśyapa, *cor.* Śikhin, Kāśyapa (= Çikhin, Kācyapa).

P. 18. Il est bien singulier qu'il y ait une forme de Mañjuçrī désignée par Vāk, qui est un nom féminin. Si elle n'a pour caution que le titre final « Vāksādhanaṃ », c'est insuffisant.

P. 21. Siddhaikavīro... candropāśrayaḥ. « S... is the support of the moon. » *Cor.* « has for support the moon ». — Jalinīprabha, Candraprabha, *cor.* °prabhā.

P. 34, l. 22. Rien ne permet de croire que ces humbles porteurs soient les quatre grands Mahārājas.

P. 67, note. Karuṇācalvajram... ; dakṣiṇabhuje ne peut être corrigé en °bhuje[ṣu], puisqu'il n'y a que 2 bras. — Asthyālaṃkāra, *cor.* asthyalaṃkāra. — Il est inadmissible qu'un personnage mâle soit appelé Mahāmāyā ; *cor.* °māya.

P. 72. Phaṇḍravṇandanepathyo mṛṇāladhavaladvi jāḥ. *Cor.* dvi jāḥ. « Ayant pour ornements une foule de serpents, ayant les dents blanches comme la tige du lotus ».

P. 89. Vasudhārā. Mieux : Vasudharā ou Vasuṃdharā.

P. 96. Sādhana, 1 c. madhyendranīlavaraṇāśyāṃ, *cor.* varāśyāṃ ; 2 b. sphāṭiken-dīvara, *cor.* sphāṭikendīvara.

L'ouvrage que nous venons d'examiner est borné dans le temps à la période postérieure au VII^e siècle, et dans l'espace à l'Inde du Nord, principalement au Bengale et au Népal. Nous exprimons le vœu que l'auteur étende son *digvijaya* aux autres régions de l'Inde et à l'évolution entière du bouddhisme envisagé dans son développement historique. Il y a là un domaine plein de promesses que M. Bhattacharyya semble parfaitement qualifié pour faire fructifier, au grand bénéfice des études bouddhiques.

Depuis la publication de l'*Indian Buddhist Iconography*, l'auteur a fait paraître le premier volume de la *Sādhanamālā* dans la *Gaekwad's Oriental Series*, dont il est le directeur. Cette première série renferme 170 sādhanas consacrés : 2 à Trisamayarāja (= Amoghasiddhi), 3 à Vajrāsanabuddha (= Akṣobhya), 37 aux différentes formes d'Avalokiteśvara, 41 à celles de Mañjuçrī, 4 à Caṇḍamahāroṣaṇa, et 83 aux diverses Tārās. Le texte est établi avec soin et l'impression en est parfaite. Nous apprenons avec satisfaction par la préface de M. B. Bhattacharyya que la *Gaekwad's Oriental Series*, à laquelle nous devons déjà plusieurs textes d'un haut intérêt, a dès maintenant réservé une place à quelques traités importants pour la connaissance du bouddhisme tantrique, tels que l'*Advayavajra-saṃgraha* d'Advayavajra et la *Jñānasiddhi* d'Indrabhūti. Nul doute que l'histoire religieuse et l'iconographie ne tirent grand profit de ces publications.

Gaekwad's Oriental Series. No. XXV-XXVIII. — Baroda, Central Library, 1924-1925, 4 vol.

Sous les auspices d'un prince libéral et éclairé se publie à Baroda une série de volumes, la plupart en sanskrit, quelques-uns en prâkrit, en vieux gujaratî, ou même en anglais, dont le choix aussi bien que l'exécution fait honneur à l'éditeur général de cette collection, M. Benoytosh Bhattacharyya. Nous avons signalé plus haut une édition de la *Sādhanamālā* préparée par M. Bhattacharyya lui-même et qui forme le n° 26 de cette *Gaekwad's Oriental Series*. Parmi les autres volumes récemment publiés il convient de signaler deux textes sanskrits qui présentent cet intérêt particulier d'être consacrés à des sujets en rapport avec la vie réelle, chose assez rare dans la littérature indienne, qui se plaît moins sur la surface terrestre que dans l'éther métaphysique. L'un de ces ouvrages est le *Vāstuśāstra* ou *Samarāṅgaṇasūtradhāra* attribué au roi Bhoja de Dhârâ (XI^e siècle). Il traite de l'architecture en général: plan et construction des villes, des palais, des temples, des maisons, etc. Il y a là une foule de données précieuses, qui mériteront une étude de détail. L'éditeur de ce texte est l'excellent pandit T. Ganapati Sastri, dont la découverte des *drames* de Bhāsa a suscité de si belles passes d'armes dans le monde des indianistes. Outre les constructions proprement dites, le traité de Bhoja décrit plusieurs machines utiles ou curieuses, dont quelques-unes semblent, à la vérité, appartenir en propre au domaine de l'imagination. Il en est ainsi, par exemple, d'une sorte d'avion, décrit comme un grand oiseau de bois, dont le ventre contient un bassin de mercure au-dessus d'un brasier, et sur lequel un homme peut voler très loin dans les airs (p. 177, v. 95 et suiv.). On est libre de voir dans ce singulier mécanisme la première idée du moteur à explosion.

Le second texte, non moins intéressant, est le *Mānasollāsa* ou *Abhilāṣitārthacūdāmaṇi*, attribué au roi Cālukya Someçvara (1127-1138), sorte d'encyclopédie destinée à l'instruction des princes. Il comprend cent chapitres, dont 40 sont publiés dans ce premier volume. Le chapitre sur les pierres précieuses (p. 148-170) me fournit l'occasion d'une rectification. Dans un recueil de *Lapidaires indiens*, que j'ai publié il y a une trentaine d'années, se trouve un petit traité intitulé *Navaratnaparikṣā*, dont plusieurs vers semblent désigner l'auteur sous le nom de « roi Soma ». Le pandit Ram Das Sen, dans son *Ratnarahasya*, avait identifié ce roi Soma avec Someçvara, auteur du *Mānasollāsa*, ce que j'avais, de mon côté, considéré comme une « simple hypothèse ». L'hypothèse est aujourd'hui parfaitement établie par la publication du *Mānasollāsa*, dont une section correspond mot pour mot à la *Navaratnaparikṣā*, telle que la donne le ms. 1568 de l'India Office. Le préambule et les appendices (v. 1-35, 171-183) de mon édition, empruntés au ms. de Bikanîr et qui manquent dans celui de Londres, ne se trouvent pas davantage dans le *Mānasollāsa*. Ce dernier ouvrage offre d'ailleurs peu de variantes utiles et plusieurs d'entre elles donnent un sens, non seulement moins bon, mais absurde. Comparer, par exemple, *Mān.* 447 : *avṛttaṃ valanaṃ yat tu carpaṭaṃ... tasya kīrttir bhavet sadā*, qui fait d'un défaut de la perle une source de gloire pour celui qui la porte, avec NRP. 81 : *avṛttavalayaṃ yat tu cipiṭaṃ... tasmāt kīrttivarjitaḥ*, dont le sens est parfaitement logique. Ou encore, *Mān.* 490 : *acchatvāt kṣīrasacchāyā*, « ayant, en raison de sa limpidité, la couleur du lait » (1) avec NRP. 124 : *acchalāk-ṣārasacchāyā*, « ayant la couleur d'un suc de laque limpide ». Ou enfin, *Mān.* 528 : *setau sāgaramadhye tu* « sur un pont au milieu de la mer ».

Mais si l'édition du *Mānasollāsa* n'apporte aucune amélioration au texte de ce petit lapidaire, elle nous en fait connaître l'auteur et nous permet de le dater exactement de 1131 A. D., ce qui est un résultat appréciable.

Mentionnons enfin le premier volume du Catalogue des mss. de la bibliothèque centrale de Baroda (n° 27 de l'*Oriental Series*), qui comprend les mss. védiques. Il a été conçu de façon fort judicieuse par les pandits G. K. Shrigondekar et Ramasvami Shastri Siromani et pourrait servir de modèle aux inventaires de manuscrits qui se publient dans l'Inde et dont le contenu n'est pas toujours, tant s'en faut, aussi instructif. La formation de cette bibliothèque est due à l'initiative et à la générosité du Mahārāja de Baroda qui a droit à la reconnaissance du monde savant pour la sollicitude intelligente et efficace qu'il prend à la littérature de l'Inde et dont la collection fondée par lui est un éclatant témoignage.

L. FINOT.

Asie centrale.

Serindia. Detailed Report of explorations in Central Asia and Westernmost China carried out and described under the orders of H. M. Indian Government by Aurel STEIN. K. C. I. E., Indian Archaeological Survey. Ouvrage complété par des notes et articles rédigés par F. H. ANDREWS, F. M. G. LORIMER, C. L. WOOLLEY, J. ALLAN, L. D. BARNETT, L. BINYON, ED. CHAVANNES, A. H. CHURCH, A. H. FRANCKE, A. F. R. HOERNLE, T. A. JOYCE, R. PETRUCCI, K. SCHLESINGER, F. W. THOMAS et autres. — Oxford, Clarendon Press, 1921, 5 vol. in-4°. — Vol. I, xxxix-547 p.; vol. II, viii-541 p. (p. 549-1088); vol. III, xi-491 p. (p. 1089-1580), avec 59 plans, levers topographiques et dessins architecturaux; vol. IV, planches (I-CLXXV); vol. V, 96 cartes, dont 2 au 1 : 3.000.000^e, et 94 au 1 : 253.440^e (4 milles par pouce). Le texte des vol. I-III est accompagné de 345 illustrations.

Cette magnifique publication nous fait connaître les résultats d'un voyage d'exploration fait en Asie centrale, en 1906-8, sous les auspices du Gouvernement de l'Inde. A ces résultats s'ajoutent des données et des documents réunis par l'auteur pendant un deuxième voyage dans les mêmes régions, au cours des années 1913-16⁽¹⁾.

Les territoires explorés et décrits par Sir Aurel Stein remplissent le cadre d'un immense rectangle mesurant environ 1500 milles de l'Est à l'Ouest, et dont les quatre côtés correspondent : à l'Occident, aux Pamirs; au Nord, aux Monts Célestes; à

(¹) Un court résumé général de toutes ses explorations en Asie centrale a été tout récemment publié par Sir A. Stein sous ce titre : *Innermost Asia, its geography as a factor in history* (*Geogr. Journal*, mai-juin 1925).

l'Est, aux Nan-chan ; au Sud, à la chaîne neigeuse des K'ouen-louen qui sépare le Tibet du Turkestan oriental. Ces régions comprennent le bassin entier du Tarim et les plaines désertiques qui s'étendent entre le Lob-Nor et la Grande muraille, avec la province chinoise du Kan-sou. Les principaux points archéologiques qu'elles renferment sont : Khotan, Rawak, Khadalik, Niya, Miran, Leou-lan, Touen-houang, Tourfan, Koutcha. On ne peut repérer ces sites sur une carte sans faire par la pensée le tour complet du grand désert que Sir Aurel Stein a appelé dans une récente conférence, *the dead heart of Asia*, le cœur mort de l'Asie.

Il y a environ cent ans, à l'époque où Abel Rémusat faisait paraître son *Histoire de la ville de Khotan*, le Turkestan oriental était à peine connu des savants européens. Ce n'est que vers le milieu du siècle dernier que commence l'exploration scientifique du Taklamakan, dont on ne possédait jusqu'alors que des cartes chinoises. Les efforts des premiers pionniers portèrent d'abord sur des problèmes de géodésie, de géographie physique et humaine, d'histoire naturelle. L'archéologie paraissait exclue des sciences que ces recherches intéressaient directement. Personne ne prévoyait alors que ces mornes étendues où se hasardaient de rares caravanes, allaient devenir un jour, à l'exemple de l'Égypte et de la Mésopotamie, un merveilleux champ d'études pour les épigraphistes et les historiens de l'art.

En 1865, cependant, un agent anglais, W. H. Johnson, signala dans ses rapports l'existence, dans la région d'Iltchi (Khotan), de villes mortes, ensevelies sous les sables (1). La nouvelle n'attira que peu d'attention, et dix ans s'écoulèrent avant que le public européen n'entendît de nouveau parler de vestiges historiques découverts dans cette partie de l'Asie.

Les investigations amorcées par Johnson furent reprises en 1873-74 par Sir Douglas T. Forsyth. Envoyé à Yarkand par le gouvernement britannique, comme représentant politique et économique de l'Inde, ce diplomate et savant distingué recueillit au cours de sa mission des indications très précises sur une ville en ruines située près de Koutcha, ainsi que sur des grottes et des idoles de grande taille, sculptées dans des rochers. Lui-même visita, dans le voisinage de Kachgar, une *kohna chahr* ou « vieille ville » (2).

Les renseignements sur des sites anciens se font ensuite un peu moins rares. En 1879, le Dr Albert Regel, médecin à Kouldja, visite l'oasis de Tourfan dont il décrit les ruines, semblables à celles « d'une ville romaine » (3). Il y trouve des fragments de céramique chinoise et des statues bouddhiques d'aspect imposant, bien qu'elles ne fussent composées que de paille et de glaise (4). D'autre part, dès 1876, N. M. Prjevalsky avait relevé dans la région du Lob-Nor un groupe de ruines, dont les fouilles devaient livrer, quelque quarante ans plus tard, à Sir A. Stein des

(1) *Journal R. Geogr. Soc.*, XXXVII, p. 3.

(2) *Proceedings R. Geogr. Soc.*, XXI, 1876-1877, p. 38-39.

(3) Ce fut un officier d'état-major russe, le capitaine Alexandre Goloubew, proche parent de l'auteur de ces lignes, qui fournit les premières indications précises sur cette oasis et les routes qui la relie à Kachgar. Cf. *Zapiski* de la Société russe de géographie pour 1862.

(4) *Petermanns Geogr. Mittheilungen*, t. XXVI, 1880, p. 207.

documents artistiques d'une inestimable valeur : les fresques de Miran ⁽¹⁾. D'autres sites anciens, toujours au Sud du Gobi, sont mentionnés par le même explorateur dans la relation de son quatrième voyage en Asie centrale (1888) : « Les habitants actuels de Tchertchen s'en vont parfois fouiller des ruines enfouies sous le sable. Ils en retirent des monnaies, des lingots d'argent de forme rectangulaire, des perles, des ornements en or cousus à des vêtements pourris, ainsi que des fragments de verre. Parfois, ils rencontrent des tombes et des cercueils de bois. Les cadavres qu'ils y trouvent n'ont subi aucune préparation spéciale, mais ils se sont bien conservés grâce à l'extraordinaire sécheresse du sol et de l'atmosphère. Les hommes sont de haute taille et ont des cheveux longs ; les femmes portaient des tresses. Dans l'une de ces tombes étaient rassemblés les squelettes de douze hommes enterrés en posture assise. L'un des cercueils contenait le corps d'une jeune fille. De petits disques d'or étaient posés sur les yeux, et la tête était entourée d'une lamelle du même métal précieux. Les vêtements, complètement moisiss, étaient de laine et ornés de minuscules étoiles en or ; les pieds étaient nus. . . De temps à autre, des ossements de chevaux et de moutons accompagnent les restes humains. » ⁽²⁾

Quelque importants que fussent ces renseignements, ils ne permettaient aucune conclusion précise quant aux antiquités en question. Les collections rapportées des régions du Tarim par Prjevalsky ne contenaient ni textes anciens, ni intailles, ni statues ou peintures ⁽³⁾. En somme, dans ce domaine de recherches, rien n'était encore commencé. L'archéologie du Turkestan chinois était une science à créer de toutes pièces.

L'ère des études méthodiques dans ce domaine débute avec la découverte du fameux manuscrit Bower, en 1890. Rapporté de Koutcha par un officier anglais, ce manuscrit, rédigé en sanskrit et tracé en lettres brâhmi sur écorce de bouleau, fut publié, avec une traduction, par le D^r A. F. Rudolf Hoernle, en 1893 et 1897. D'autres textes, moins complets, mais non moins anciens, furent recueillis par N. F. Petrovsky, consul de Russie à Kachgar, et envoyés par ses soins à Saint-Petersbourg. Puis ce fut, en 1892, au Sud-Ouest de Khotan, l'achat par la Mission Dutreuil de Rhins, d'un

(1) *Serindia*, t. I, p. 319, note 8. Ces ruines avaient été identifiées à tort par Sir Henry Yule avec l'ancienne cité de Lob, connue de Marco Polo. Ainsi que l'a prouvé Stein, la localité en question fut abandonnée longtemps avant l'établissement de la dynastie mongole en Chine.

(2) *PRJEVALSKII Chetvertoe putshhestvie v tsentralnoi Azii*, St Pétersbourg, 1888, p. 366. D'après Prjevalsky, les habitants des oasis situées au Sud du Gobi, attribuent une origine historique commune aux ruines de Tchertchen et de la région de Khotan. Les villes dont elles sont les vestiges auraient été détruites les unes, au VIII^e siècle, par les musulmans, les autres au XIII^e siècle par les Tartares. Sur Koutek Chahri, « ville aux colonnes d'or », située sur la rive droite du Tarim, face au village d'Akhtarma, v. *ibid*, p. 367. Ce dernier village est, sans doute, identique à celui que décrit, sous le nom d'Aktarma, M. G. Bonvalot dans *De Paris au Tonkin*, 1892, p. 64 et suiv.

(3) En fait d'« antiquités », W. H. Johnson n'avait rapporté, de ses excursions dans le Taklamakan, que du thé en briques (*sic*). Ce thé, dont on exhumait de grandes quantités à « un mille au Nord d'Urankach », se vendait dans les bazars de Khotan. Cf. H. CORDIER, *Mélanges d'histoire et de géographie*, t. II, p. 142.

remarquable manuscrit indien, également tracé sur écorce de bouleau, mais en caractères kharoṣṭhī. Il contenait des fragments d'un *Dhammapada* en prakrit et datait au plus tard du II^e siècle après J.-C. (1).

De provenance également khotanaise sont les collections d'objets anciens rapportées en France par M. Grenard (2), et déposées en partie au Musée Guimet (3). La plupart de ces pièces sont des figurines en terre cuite ou des morceaux de vases brisés assez semblables aux objets trouvés par le professeur Wesselsky en 1885 près de Samarcand. Elles proviennent de Yotkân, petit village à l'Ouest d'Iltchi (Khotan), qui marque, sans nul doute, l'emplacement d'une ancienne capitale (4). Bien que les sables de cette région aient livré une assez grande quantité de menus objets, tels que jades, pierres gravées, monnaies, bronzes et poteries, ainsi que de minces feuilles d'or à profusion, on n'a guère réussi à y découvrir des restes importants d'édifices. Les recherches pratiquées tant à Yotkân que dans les localités voisines, ne confirmaient donc qu'à moitié ce que Johnson avait rapporté au sujet de villes entières perdues au milieu des dunes mouvantes. Ces villes étaient encore à trouver. C'est à un explorateur suédois que revient l'honneur d'avoir été le premier à en visiter la plus importante d'entre elles et d'y avoir exécuté des fouilles.

Le 14 janvier 1896, Sven Hedin quittait Khotan avec une petite caravane, composée de quatre hommes et de trois chameaux; il faisait route vers Islamabad, hameau situé sur la rive gauche du Youroungkâch, où il arriva le 19 janvier. Le 24, après avoir traversé une région absolument déserte par une température de — 20° C., il atteignit la mystérieuse « cité ruinée du Taklamakan » qui n'avait été visitée avant lui que par quelques « chercheurs de trésors » indigènes. L'emplacement de la ville était reconnaissable de loin grâce aux peupliers morts, qui le jalonnaient dans toute son étendue. Les maisons, construites avec du bois et des claies recouvertes d'argile, avaient beaucoup souffert du vent et de l'érosion, mais les charpentes étaient encore debout. Leur nombre se chiffrait par centaines. Il y avait là également les vestiges d'un temple, sans nul doute bouddhique, dont les murs plâtrés avaient conservé des restes de peintures. Le peu de temps que l'explorateur put consacrer à l'étude des ruines, ne lui permit point de procéder à de longues recherches. Il fallut se contenter de quelques croquis et d'une petite sélection d'objets ramassés dans les décombres; parmi les pièces figuraient plusieurs fines images en stuc représentant le Buddha en diverses attitudes (5).

(1) Publiés par M. E. SENART dans le *Journal asiatique*, sept.-oct. 1898. Le manuscrit n'est pas complet, un certain nombre des feuillets d'écorce ayant été séparément vendus à N. F. Petrovsky qui les envoya à Saint-Petersbourg. La publication de ces textes, par M. S. d'Oldenbourg, avait été annoncée dès 1897, à l'occasion du congrès des orientalistes de Paris. Nous ignorons si ce projet a été réalisé depuis.

(2) Mission Dutreuil de Rhins.

(3) Cf. J. HACKIN, dans *Bull. arch. du Musée Guimet*, fasc. II, 1921, p. 21-23.

(4) J.-L. DUTREUIL DE RHINS, *Mission scientifique dans la Haute Asie* (1890-1895), III^e partie, 1898, p. 127 et suiv. La distance entre Yotkân et la ville actuelle de Khotan est de neuf kilomètres. Sven Hedin mentionne le même site sous le nom de Borasan cf. *Through Asia*, chap. LXI (avec plusieurs planches et illustrations).

(5) Cf. Sven HEDIN, *Through Asia*, Londres, 1898, vol. II, p. 788 et suiv. et les planches qui accompagnent le chap. LXIII. Ce site est décrit par A. Stein dans *Ancient Khotan* sous le nom de Dandân-Uiliq.

A peine la découverte de Sven Hedin était-elle connue en Europe, que l'attention du public savant fut attirée vers un autre coin du Turkestan chinois situé, celui-ci, au Nord du grand désert. En 1898, M. D. Klementz, envoyé par l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg, visita l'oasis de Tourfan, d'où le capitaine V. J. Roborovsky avait rapporté deux ans auparavant, des manuscrits anciens ⁽¹⁾. Les travaux de cette mission firent connaître un grand nombre de localités encore inexplorées, parmi lesquelles se trouvaient Qara Khodja et Idikut Chahri, l'ancienne capitale des Ouïgours. Ils permirent d'établir le programme des explorations à entreprendre plus tard dans cette région, une des plus riches en sculptures et en fresques bouddhiques qui soient connues en Asie centrale ⁽²⁾.

Ce bref exposé qui s'arrête au seuil du XX^e siècle permettra peut-être au lecteur de fixer avec plus de précision le cadre scientifique où se place l'œuvre du D^r Marc Aurel Stein.

Arrivé dans l'Inde vers 1888 et affecté au département de l'instruction publique, ce brillant disciple de George Bühler entreprit, sans trop attendre, une œuvre de longue haleine à laquelle il devait consacrer presque dix ans : la traduction intégrale de la *Rājatarāṅgīnī* ou Chronique royale du Kachmīr ⁽³⁾. Pour mener à bonne fin une pareille tâche, il ne suffisait pas d'être sanskritiste ; il fallait associer à une solide érudition philologique des connaissances variées, d'ordre surtout topographique et ethnologique, qui ne pouvaient être acquises qu'au contact même du pays. Dans les recherches auxquelles s'était consacré Stein, l'archéologie ne tarda pas à réclamer sa part. Ce furent d'abord les hautes vallées du Kachmīr que le jeune savant visita en quête de vestiges anciens ; mais bientôt son attention se porta également vers les monuments du Penjâb et de la région du Buner qu'il eut l'occasion de parcourir avec les officiers d'un corps expéditionnaire anglais ⁽⁴⁾. On peut dire, sans trop tomber dans l'exagération, que le premier coup de pioche fit du D^r Stein un archéologue, mais ce n'est que beaucoup plus tard et loin des frontières politiques de l'Inde qu'il appliquera ses facultés d'infatigable fouilleur, toujours favorisé par la chance, à une tâche de grande envergure.

Quelles furent les raisons qui poussèrent Stein à s'intéresser aux contrées situées au delà des Himalayas ? Il nous le dit dans un de ses livres ⁽⁵⁾. Depuis 1891, l'attention des sanskritistes était attirée par des manuscrits anciens en langue indienne,

(1) Le voyage de V. J. Roborovsky au Tourfan date de 1895. Le 7 octobre, cet explorateur, un ancien compagnon de route du général Prjevalsky, visitait Idikut Chahri, dont les ruines l'impressionnèrent vivement par leur nombre et leur incontestable ancienneté. Cf. *Travaux d'une expédition en Asie centrale organisée par la Société impériale géographique de Russie* (1893-95), Saint-Petersbourg, 1900 (ouvrage publié en russe), vol. I, p. 499 et suiv.

(2) H. CORDIER, *op. cit.*, p. 149.

(3) M. A. STEIN, *Kaṭhina's Rājatarāṅgīnī, a Chronicle of the Kings of Kaśmīr*. Westminster, 1900, 2 vol. in-4^e.

(4) Cf. M. A. STEIN, *Detailed report of an archaeological tour with the Buner Field Force*. Lahore, 1898.

(5) Cf. *Ancient Khotan*, p. v de l'introduction.

provenant de l'Asie centrale, et qui s'acheminaient par la Kachgarie et Khotan vers Calcutta, où le D^r A. F. R. Hoernle procédait à leur déchiffrement. Le nombre toujours croissant de ces envois et leur importance exceptionnelle pour les études linguistiques, déterminèrent un groupe de savants à confier à Stein la mission d'examiner sur place les conditions dans lesquelles s'opéraient ces trouvailles. Les recherches projetées devaient en même temps comprendre une enquête relative à certains textes xylographiés dont l'origine paraissait fort embrouillée et que l'on supposait être des faux. Le 31 mai 1900, Stein quittait Srīnagar et se mit en route vers les Pamirs, par la vallée du Kaşangānga. Les résultats de cette première mission sont exposés dans plusieurs travaux dont le plus important est *Ancient Khotan* ⁽¹⁾. Ainsi que l'indique le titre, les recherches de Stein portèrent principalement sur les régions au Sud et à l'Ouest du grand désert, régions correspondant à peu près à l'ancien royaume de Khotan, le Yu-t'ien des annales chinoises. Les 590 pages de texte et les 119 planches de cet ouvrage témoignent de l'effort considérable accompli par notre explorateur en l'espace, relativement court, d'une année. Parmi les localités reconnues et fouillées au cours de ce voyage se trouvent : Yotkān, Dandān-Uiliq, Rawak, Niya, Karadong, Endere. L'étude de ces sites fournit maintes données encore insoupçonnées sur le Khotan ancien et sur ses rapports avec la Chine, l'Inde et les pays d'Occident. Elle fut également, on le verra plus loin, d'une haute importance pour les historiens de l'art.

On savait déjà, d'après les sources chinoises, que le bouddhisme avait été introduit de bonne heure dans cette partie de la haute Asie, mais on ignorait jusqu'alors à quel point fut profonde et durable l'influence que la culture indienne y avait exercée. Les manuscrits en écriture brāhmī, exhumés à Dandān-Uiliq et à Endere, prouvèrent que l'étude du sanskrit avait été en vogue, au Khotan, jusque vers la fin du VIII^e siècle. D'autre part, on n'avait qu'à se référer aux trouvailles de Niya, notamment aux fameuses tablettes kharoṣṭhī, pour évoquer le rôle important que des traditions importées de l'Inde avaient joué, dès les premiers siècles de notre ère, dans la vie sociale et administrative du pays ⁽²⁾. Du coup, le domaine de l'indologie se trouvait agrandi bien au delà de l'Inde proprement dite, et ses limites s'étendaient maintenant, à l'Est, jusqu'aux régions désertes du Lob-Nor.

Non moins fécond en rapprochement et conclusions de tout genre fut l'examen des documents d'art. Nous lisons dans *Ancient Khotan* : « Les sculptures en stuc, les fresques, les panneaux ornés de peintures, et les boiseries rapportés de divers sites datant des III^e-VIII^e siècles ont démontré que l'art gréco-bouddhique du Nord-Ouest de l'Inde avait trouvé un nouveau foyer au Khotan . . . ⁽³⁾. Les documents de la première mission Stein ont révélé la place importante que tient dans l'histoire de l'art ce petit royaume de l'Asie centrale, véritable carrefour de transmission entre le monde iranien, l'Inde bouddhique, et la Chine des Wei et des T'ang. On a reconnu

(1) *Ancient Khotan, detailed report of archaeological explorations in chinese Turkistan*. Oxford, 1907, 2 vol. in-4^o.

(2) Cf. *Ancient Khotan*, p. VIII.

(3) *Ibid.*, p. VIII.

dans les célèbres fresques du Hôryû-ji, à Nara, l'influence directe de la peinture khotanaise. » (1)

L'impression d'*Ancient Khotan* ne fut terminée qu'en 1907. Au moment où paraissait son livre, Stein avait déjà franchi de nouveau les passes de l'Hindoukouch, revisité le Khotan, Niya et Endere, et traversé le désert de Koum Tagh, en route pour Touen-houang. C'est à ce second voyage d'exploration que se rapporte *Serindia*.

Entre 1901, année où Stein revint du Khotan, et 1906, année où il repartit pour l'Asie centrale, la connaissance archéologique du Turkestan chinois avait considérablement progressé. Ainsi, en mars 1901, Sven Hedin avait parcouru au Nord du Lob-Nor une région couverte de ruines encore inconnues qu'il identifia avec Leou-lan ou Chan-chan, petit royaume vassal de la Chine, mentionné dans les annales des Han (2). L'année suivante, le Musée d'ethnographie de Berlin envoya au Tourfan une mission composée du prof. A. Grünwedel et du Dr Huth, chargée principalement d'explorer les ruines d'Idikut Chahri. Une seconde expédition allemande fut organisée en 1904. Elle avait pour chef le Dr A. von Le Coq. On connaît les découvertes de ce savant à Toyoq, Bulayik et ailleurs, découvertes qui comprenaient, entre autres précieux documents, un lot de manuscrits anciens rédigés dans toute les langues parlées en Asie centrale pendant les dix premiers siècles de notre ère. C'est au retour de cette seconde mission que les orientalistes de Berlin purent étudier d'une façon suivie, et avec le succès que l'on sait, cette « langue oubliée », le tokharien, dont on avait soupçonné l'existence depuis 1893 (3). Mais l'attention du grand public fut surtout attirée par les fresques rapportées du Tourfan. Ces fresques, dont les couleurs sont encore d'une remarquable fraîcheur, avaient été détachées de leurs murs à Murtoq, Bâzâkliq, Kao-tchang (Khotcho). Malgré les difficultés du transport, la plupart d'entre elles arrivèrent en bon état et purent être recomposées dans les salles du Museum für Völkerkunde. Par malheur, un grand nombre de peintures périrent sur place, pendant leur enlèvement, au contact brutal du ciseau. Le Dr von Le Coq était sur le point de se rendre à Touen-houang quand il apprit que le prof. Grünwedel, chargé d'une nouvelle mission, était en route pour Kachgar. Il alla donc à sa rencontre, et les deux savants travaillèrent

(1) Cf. M. H.F.E. VISSER, dans *The Influences of Indian Art*, conférences éditées par l'*India Society*, p. 108 et suiv. Voir surtout les articles du prof. Hamada, *Graeco-Indian Influences upon the Far Eastern Art*, dans *Kokka*, p. 189, 232, 273, 320 et 350 du vol. XVI. Le problème des influences occidentales sur l'art ancien du Japon a été également traité par le Dr Itô et le Dr Takayama. Parmi les voyageurs japonais qui visitèrent le Khotan après la mission Stein, il convient de nommer deux prêtres bouddhiques de Kyôto, Tesshiu Watanabe et Ken-yû Hori, cf. *Kokka*, vol. XVI, p. 237. Sur l'ensemble des questions relatives aux rapports artistiques entre l'Inde, la Sérinde et l'Extrême-Orient, v. A. FOUCHER, *l'Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, t. II, 2^e partie, p. 644 et suiv.

(2) Sven HEDIN, *Dans les sables de l'Asie*, Paris, 1903. Chap. XXI et XXII, pl. 34-39.

(3) Cf. A. MEILLET, *Les nouvelles langues indo-européennes trouvées en Asie centrale*. Paris (Extrait de la *Revue du mois*, t. XIV, 10 août 1912, n° 80), p. 5, et le compte rendu de M. L. AUROUSSEAU (*BEFEO.*, XII, ix, 148-151).

ensemble jusqu'en juillet 1906, date à laquelle M. von Le Coq rentra en Europe par le Kara-Korum, le Tibet occidental et l'Inde. Quant à M. Grünwedel, il continua l'exploration de Tourfan jusqu'au printemps 1907 ⁽¹⁾.

Les matériaux réunis par les trois missions allemandes, dont les deux dernières sont plus connues sous la dénomination officielle de « 1^{ère} et 2^e missions royales prussiennes », ont été publiés dans une suite d'ouvrages, la plupart avant, les autres après la guerre ⁽²⁾. Grâce à ces travaux et grâce aux fresques exposées à Berlin, le public connut un aspect nouveau de l'art asiatique, représenté par ce que l'on pourrait appeler la peinture « irano-gréco-bouddhique » du Tourfan ⁽³⁾. On apprit également l'existence d'une peinture « manichéenne », ignorée jusqu'alors.

Nous avons dit plus haut que, dès 1900-1901 le D^r Stein songeait à un second voyage en Asie centrale. Les découvertes de Sven Hedin et les travaux de la première mission Grünwedel, ainsi que d'autres récents travaux et découvertes au Turkestan oriental, lui permirent d'élargir considérablement le cadre de ses futures recherches. Cette fois, il s'agissait d'une exploration d'ensemble, d'un vrai périple autour des déserts du Gobi et du Koum Tagh, dont la durée devait dépasser deux ans. L'itinéraire projeté comprenait la plus grande partie, sinon la totalité des points archéologiques, connus jusqu'alors, tant au Nord qu'au Sud du Tarim. Parmi les sites à explorer figuraient aussi les grottes bouddhiques de Touen-houang, dites « des Mille buddhas » (Ts'ien fo tong). Visitées en 1879 par le comte B. Szechenyi, et en 1880 par Prjevalsky, ces grottes comptaient, avec leurs nombreuses peintures et statues, parmi les monuments dont l'étude tentait depuis longtemps les orientalistes ⁽⁴⁾.

En automne 1904, Stein, nommé entre temps Inspecteur général de l'éducation à la frontière Nord-Ouest de l'Inde, soumit à Lord Curzon le programme du nouveau voyage qui fut approuvé l'année suivante par le Secrétaire d'Etat. Quant aux frais de l'expédition, il fut convenu que le British Museum en supporterait les deux cinquièmes,

(1) Cf. A. VON LE COQ, *Exploration archéologique à Tourfan*, dans *Journal asiatique*, 1909, 2^e sem., p. 321 et suiv.

(2) Les principales publications parues sont par ordre chronologique : ALBERT GRÜNWEDEL, *Bericht über archäologische Arbeiten in Idikutschari und Umgebung*, Munich, 1906 ; du même, *Altbuddhistische Kultstätten in Chinesisch-Turkistan*, Berlin, 1912 ; D^r A. VON LE COQ, *Chotscho, Facsimile-Wiedergaben der wichtigeren Funde der ersten königlich-preussischen Expedition nach Turfan in Ost-Turkistan*, Berlin, 1913 ; *die buddhistische Spätantike in Mittelasien*, 1922-1924.

(3) D'après M. Grünwedel, les fresques du Tourfan se répartissent entre cinq ou six styles différents : gandhârien, indo-scythe, vieux-turc, ouïgour, tibétain ; cf. à ce propos A. FOUCHER, *Art gréco-bouddhique*, t. II, 2^e partie, p. 54. M. A. Wachsberger a publié une série d'articles sous le titre *Stilkritische Studien zur Kunst Chinesisch Turkestans* dans *Ostasiatische Zeitschrift* (II, p. 424 et suiv. ; III, p. 277 et suiv. ; IV, p. 12 et suiv.).

(4) V. *die wissenschaftlichen Ergebnisse der Reise des Grafen Béla Széchenyi in Ost-Asien* (1877-1880), et PRJEVALSKY, *Troisième voyage en Asie centrale* (en russe). St.-Petersbourg, 1883, p. 100 (avec un dessin de V. Roborovsky représentant une grotte de Touen-houang).

en échange de manuscrits et d'objets d'art à prélever sur les futures trouvailles ; le reste des dépenses devait être à la charge du gouvernement de l'Inde.

Le 2 avril 1906, l'explorateur partit de Srinagar, avec deux assistants indigènes, dont l'un, Rai (Bābū) Rām Singh, l'avait déjà suivi au Khotan en 1900. A quelques semaines près, ce départ coïncide avec le départ de Paris de la mission Pelliot qui allait se rendre au Turkestan chinois par le col de Taldyk et Kachgar. Ajoutons à ce propos que, bien que les itinéraires des deux missions se soient plusieurs fois croisés, les deux savants ne se sont pas rencontrés en cours de route. Ce n'est que plus tard, à leur retour en Europe, qu'ils purent entrer en contact et revoir en commun leur splendide moisson scientifique.

En novembre 1908, Sir A. Stein reparut dans la capitale du Kachmīr, sérieusement éprouvé par les fatigues et le froid glacial qu'il avait subis pendant la traversée des K'ouen-louen, mais heureux d'avoir réalisé jusqu'au moindre détail, et même au delà de ses espérances, son vaste programme d'explorateur. Bientôt après arrivèrent, en parfait état, les cent et quelques caisses qui contenaient son butin archéologique ; elles furent dirigées sur Londres.

Un congé de deux ans et trois mois, passé en Angleterre, permit au voyageur de rédiger en toute tranquillité son *personal narrative* et de veiller à l'installation des collections au British Museum. En 1911, parut *Ruins of desert Cathay* ⁽¹⁾. A la fin de la même année, Stein repartit pour l'Inde, abandonnant à un petit état-major de savants anglais et français le soin de poursuivre, jusqu'à son retour en Europe, le classement de quelque 14.000 manuscrits et de plusieurs milliers de peintures, monnaies, pierres gravées et autres objets de fouilles.

Stein revenait dans l'Inde avec l'intention d'y préparer une troisième expédition en Asie centrale, car, quelque brillant que fût le succès de sa seconde mission, la tâche, pour lui, n'était pas encore complètement terminée ⁽²⁾. Le lecteur trouvera dans le *Bulletin* de 1916 un exposé de ce dernier voyage, accompli pendant les années 1913-1916 ⁽³⁾. Nous n'avons donc pas à en évoquer ici les longues et pénibles étapes. Mais il convient de rendre hommage à l'ardeur scientifique, à la volonté et à l'endurance d'un explorateur qui n'hésita pas à parcourir un itinéraire d'environ 20.000 kilomètres à travers des régions peu hospitalières, dans le principal but de reprendre des recherches antérieures au point où il les avait laissées quelques années auparavant.

En 1916-1917, Sir A. Stein est de nouveau à Londres. Il y écrit les chapitres X-XX de *Serindia* en contact journalier avec ses collègues du British Museum, et il met à profit son influence personnelle auprès des dirigeants de l'India Office afin d'obtenir les fonds nécessaires pour la publication d'un somptueux *portfolio* consacré aux peintures de Touen-houang ⁽⁴⁾.

(1) En deux volumes, chez Macmillan et C^{ie}, Londres.

(2) V. Sir Aurel STEIN, *A third journey of exploration in Central Asia, 1913-1916* [paru dans *The Geographical Journal*, août-sept. 1916], 71 p. avec carte et photographies.

(3) BEFEO., XVI, v, 82.

(4) *The Thousand Buddhas. Ancient Paintings from the Cave-temples of Tun-huang on the Western frontier of China*. Introduction par L. Binyon ; texte descriptif par A. STEIN. Londres, chez Bernard Quaritch, 1921, avec 48 planches in-f°. Ouvrage dédié à la mémoire de Raphaël Petrucci.

A la fin de son congé, avant de s'embarquer pour l'Inde, Sir A. Stein fait un court séjour à Paris, sa ville de prédilection qu'il a appelée dans un des ses discours le « centre nerveux des études orientales ». Par une belle après-midi d'octobre, à Fontenay-aux-Roses, il revoit pour la dernière fois son ami et collaborateur, Edouard Chavannes, à la mémoire duquel sont dédiés les cinq volumes de *Serindia* ⁽¹⁾.

Nous ne sommes plus loin, maintenant, de l'année où paraît enfin l'ouvrage préparé depuis si longtemps. L'introduction, datée du 19 novembre 1920, est écrite à Oxford. C'est dire que l'auteur a pu, une fois encore, échapper aux entraves de ses devoirs administratifs, afin de mettre la dernière main à son *magnum opus*, prêt à sortir des presses.

Avant d'analyser par chapitres et planches l'ouvrage de Sir A. Stein, il convient de dire un mot au sujet du titre. *Serindia* (ou *Sérinde*) est un terme de géographie ancienne ⁽²⁾. De même que *Kathay* évoque le souvenir de Marco Polo, *Serindia* nous fait songer aux auteurs grecs et byzantins qui, à l'instar de Strabon et de Procope de Césarée, écrivirent sur les Sères et les régions habitées par eux. En adoptant ce terme comme titre pour son ouvrage, Stein rattache en quelque sorte son œuvre de géographe-historien à celle de ses lointains prédécesseurs qui, moins heureux que lui, n'ont vu de leurs propres yeux ni les Sères mystérieux, ni leurs caravanes chargées de soie.

D'après la méthode déjà appliquée dans *Ancient Khotan*, Stein établit dans *Serindia* une distinction nette entre la relation de voyage proprement dite, et la description des collections rapportées par lui. Ces dernières sont étudiées dans des paragraphes spéciaux, à la suite de chaque chapitre ⁽³⁾. Nous nous sommes inspiré dans le présent compte rendu de cette excellente ordonnance. Ainsi qu'il a été dit plus haut, chaque chapitre fera l'objet d'un bref résumé.

CHAPITRE I (p. 1-24). *Les vallées du Swât et du Dir*. Parti de Peshawar le 27 avril 1905, le voyageur a hâte d'atteindre les sources du Chitrâl avant que la fonte des neiges ait rendu impraticables les passes conduisant vers les hautes vallées de l'Oxus. Il renonce donc à toute recherche qui nécessiterait une halte prolongée, bien que le pays soit des plus intéressants pour l'archéologue.

L'Udyâna est une contrée classique de l'Inde, mais sa haute renommée est due surtout au bouddhisme du Nord qui avait situé dans la vallée du Swât un certain

(1) On sait quelle fut la part prise par Ed. Chavannes dans l'étude des manuscrits de la mission Stein, dont un grand nombre ont été déchiffrés par lui. Voir Ed. CHAVANNES, *Les Documents chinois découverts par Aurel Stein dans les sables du Turkestan oriental*, Oxford, 1913.

(2) Procope de Césarée (mort en 562) mentionne *Σηρινδα* dans la *Guerre des Goths*. Ce pays serait situé, d'après lui, « au-dessus des nombreuses tribus indiennes » ; cf. George CÆDÈS, *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient*, 1910, p. 127. M. A. Herrman a proposé récemment d'identifier *Serinda* avec l'île de Ser, c'est-à-dire Ceylan ; cf. *Wo lag Serinda ?* dans *Ostas. Zeitschr.*, 1920/22, p. 304. Cette hypothèse nous paraît en contradiction avec tout ce que nous savons sur l'ancien pays de la soie, et nous ne croyons pas qu'il y ait lieu d'en tenir compte.

(3) Les listes descriptives qui composent ces paragraphes ont été rédigées par M.F.H. Andrews, Miss F. M. G. Lorimer, et d'autre .

nombre de légendes relatives à la vie terrestre du Buddha. Ceux qui auront un jour à dresser l'inventaire archéologique de ce pays (1) pourront utiliser les relations des pèlerins Fa-hien (399-414), Song-yun (518-522) et Wou-k'ong (629-648) qui ont décrit les stûpas et les monastères. Malheureusement, tant que les régions frontières entre l'Inde et l'Afghanistan resteront fermées aux Européens par suite des circonstances politiques, il ne peut être question d'investigations méthodiques et, à plus forte raison, de fouilles.

Si les pages consacrées aux antiquités du Swât et du Dir n'apportent que peu de faits nouveaux, le lecteur y trouvera en échange une foule de renseignements sur l'antique Udyâna et sa « topographie sacrée », qui constituent comme la suite des *Notes sur la géographie ancienne du Gandhâra*, publiées en 1901 par M. A. Foucher (2).

Le seul monument archéologique décrit dans le premier chapitre de *Serindia*, est un petit temple hindou des VII^e-IX^e siècles, dans la vallée du Tâlâsh. Signalé par le colonel Deane en 1896, cet édifice représente un type connu tant au Kachmir que dans le Salt Rouge, et dont les origines remontent peut-être à l'art gandhârien (3). Le trait distinctif de ce type est un arc trilobé introduit dans le décor de la façade.

CHAPITRE II (p. 25-59). *Le Chitrâl et le Mastûj*. Le 4 mai, une semaine après le départ de Peshawar, Stein franchit le col de Lowarai, encore encombré de neiges, et pénètre dans la région du Chitrâl. Ce pays l'intéresse à plus d'un point de vue, mais le manque de temps ne lui permet pas de rechercher la solution du problème d'histoire et de linguistique dont l'étude « nécessiterait des années ». Ce qui semble certain, c'est l'influence prépondérante exercée sur les destinées de ce curieux petit état par le Badakshân, pays de culture iranienne, et le Turkestan occidental, en dépit des conquêtes chinoises.

Le Chitrâl ne possède que peu de vestiges archéologiques. A Pakhtôridînî, sur un rocher de granit, l'explorateur relève une inscription en lettres brâhmî contenant la mention *devadharma 'yaṃ Rājajīvarmaṇaḥ* (ceci est un don aux divinités de la part du rāja Jīvarman). Elle atteste l'existence, vers le V^e siècle de notre ère, de relations politiques et religieuses entre le Chitrâl et l'Inde. Au-dessus du texte est gravée l'image d'un stûpa. Un autre monument épigraphique du même type se trouve sur le territoire du Mastûj que le voyageur atteint le 11 mai.

Pays de hautes vallées et de neiges éternelles, le Mastûj a su garder, comme le Chitrâl, une certaine indépendance à l'égard de la Chine. Du temps de Hiuan-tsang, il était gouverné par un roi de race çaka. Comme dans le royaume voisin, les monuments anciens n'y sont ni importants ni nombreux, mais le manque de documents de haute époque est compensé, dans une certaine mesure, par la présence, dans l'architecture et l'art décoratif locaux, de curieuses formes archaïques, rappelant l'art gandhârien.

(1) Ce travail a été amorcé, il y a déjà plus de trente ans, par le colonel Deane. dont les *Notes on Udyâna* parurent dans le *JRAS.* (1895).

(2) *BEFEO.*, I, 321 sqq.

(3) Cf. A. FOUCHER, *L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra*, p. 143.

CHAPITRE III (p. 60-91). *L'Oxus et Khotân*. Le 19 mai, Stein atteint la plaine fertile de Wakhân après avoir franchi les passes de Darkot (5100 m.) et de Baroghil (4100 m.). Il se trouve maintenant sur la grand'route qui relie, depuis plus de vingt siècles, l'Occident classique à l'Asie centrale et à l'Extrême-Orient.

Le pays de Wakhân, le *Vocan* de Marco Polo, a été connu des Chinois dès l'époque des Han, comme l'un des territoires que les cinq chefs yue-tche (*jabgou*) s'étaient partagés entre eux. Son nom figure sur la liste des royaumes soumis à la suzeraineté des T'ang. Faute de temps, les reconnaissances archéologiques de Stein ne peuvent être poussées au delà de Sarhad, sur l'Oxus. Le plus important parmi les monuments explorés est un curieux bâtiment en pierre sur la route de Langar à Bozai-gumbaz, connu des indigènes sous le nom de Kârwan-balasi, et qui passe pour la tombe d'un saint musulman. C'est en réalité un petit vihâra, que l'auteur identifie avec la « chapelle du Buddha rouge » nommée dans le *T'ang chou* à propos de la fameuse expédition de Kao Sien-tche contre les Tibétains.

A partir du 27 mai, date à laquelle est franchie la passe de Wakhjîr, le voyage se poursuit en territoire chinois. Les routes qui conduisent l'explorateur vers Kachgar sont celles du pèlerin Hiuan-tsang. Au XVII^e siècle, ces mêmes routes avaient été parcourues par le jésuite portugais Benoît de Goes et son compagnon de voyage, Isaac l'Arménien, qui faillirent périr tous les deux dans une tourmente de neige, sur le haut plateau de Chichiklik.

Le 8 juin, Stein est à Kachgar, ville déjà visitée par lui en 1900. Il profite de ce nouveau séjour pour étudier un point archéologique qui avait échappé à ses précédentes investigations.

Utch-meravân ou San-chan tong se trouve à environ quinze kilomètres au Nord de Kachgar. Comme l'indique le nom chinois, on y voit trois grottes creusées à même une falaise. Situées à une certaine hauteur, elles sont d'un accès difficile, et l'on ne peut les visiter à l'intérieur qu'à l'aide d'un palan ou d'une échelle à cordes. La principale de ces trois chambres abrite un buddha assis en argile. L'ensemble a subi une restauration grossière en 1815 (1).

A deux kilomètres à l'Est, l'auteur mentionne un autre groupe de monuments composé d'un *tîm* ou stûpa ruiné, et des restes d'un ancien fort. Ces mêmes ruines ont été décrites, sous le nom de Tegurman, par M. Paul Pelliot qui les avait vues en 1906 (2).

Le 27 juin, Stein arrive à Yarkand, où il reste quatre jours. Pas plus qu'en 1900, où il visitait pour la première fois ce centre important du Turkestan oriental, il ne réussit à découvrir dans le voisinage de la ville entourée de jardins et de cultures, des vestiges quelconques d'intérêt archéologique. Il se rend ensuite à Karghalik, en passant par Kizil-jai, localité réputée parmi les orientalistes à cause d'un lot de manuscrits ouïgours qui y fut découvert en 1895.

Le voyage de Karghalik à Khotan dure quatre semaines, du 7 juillet au 5 août. Un arrêt de seize jours à Kôk-yar, au pied des monts K'ouen-louen, permet à Stein de

(1) Nous empruntons ces détails à M. Paul PELLIOU, *Notes sur l'Asie centrale*, BEFEO, VI, 255 sqq.

(2) *Ibid.*, p. 261 sqq. (avec un plan).

rédiger l'introduction de son livre *Ancient Khotan* dont il avait emporté les dernières épreuves dans ses bagages. Ce travail terminé, il se remet en route, vers l'Est.

CHAPITRE IV (p. 93-153). *Khotan*. Un séjour de plus de six semaines dans l'oasis de Khotan est employé à diverses excursions et travaux. Stein revoit des sites qu'il connaît déjà, et il en explore d'autres que lui signalent ses « informateurs » indigènes.

A Rawak, site déjà décrit dans *Ancient Khotan*, il constate d'importantes modifications dans l'aspect des monuments, provoquées par le déplacement des dunes sur le bord du désert. Le stūpa est maintenant presque à découvert, et le voyageur en profite pour étudier les profils de la base et vérifier le plan qu'il avait dressé en 1901. En échange, les vagues de sable ont envahi la vaste cour quadrangulaire où s'alignent les grands buddhas et bodhisattvas de stuc (1).

Au Sud-Ouest de Rawak, Stein visite un point archéologique encore inexploré, Kōk-koum-ârich. Il y trouve les restes d'un sanctuaire en forme de cella carrée, à côté d'un monceau de briques indiquant l'emplacement d'un stūpa. Le 17 septembre, l'explorateur est à Kīm-tokmak ; le 18, à Ak-terek. Dans cette dernière localité, les fouilles mettent au jour des figurines en terre cuite ainsi que des morceaux de stuc modelé, qui paraissent provenir de sanctuaires détruits par le feu. Les fragments en stuc portent encore des traces de dorure. Ce fait est important, car il explique l'origine, jusque-là mystérieuse, de ces petites feuilles d'or que les sables de Yotkân recèlent en si grande quantité. « C'est pour la première fois, écrit Stein, que j'eus la certitude que ces minuscules morceaux d'or provenaient de bâtiments détruits. Ce sont là les derniers vestiges de la riche parure qui recouvrait autrefois les sanctuaires du Khotan bouddhique. » Avant de quitter Ak-terek, le voyageur explore les ruines d'un *būt-khāna* à Siyelik. Les poteries et les ossements humains qu'il y trouve mêlés dans le sable à des monnaies musulmanes, lui font supposer que ce lieu, au déclin du bouddhisme, avait été affecté au culte islamique et utilisé comme cimetière.

Les trois listes d'antiquités, annexées au IV^e chapitre de *Serindia*, contiennent la description des trouvailles et acquisitions faites dans diverses régions du Khotan (pl. I-X). La première de ces listes se rapporte à Yotkân, les deux autres à Ak-terek et Siyelik.

Nous avons déjà parlé de Yotkân à propos de la mission Dutreuil de Rhins. « Les objets tirés de ces ruines, écrit M. F. Grenard, ont plus de valeur et remontent à une plus haute antiquité que partout ailleurs. Ces objets sont des jades blancs et vert foncé, des verroteries, des poteries dont un certain nombre sont noires, très dures, telles qu'on n'en fabrique plus dans le pays, des fragments de poteries rouges décorées avec un goût qui n'est plus connu aujourd'hui, des figurines de terre cuite qui marquent un art assez avancé, qui n'est ni d'origine chinoise, ni d'origine hindoue, mais d'origine gréco-bactrienne et semblables à celles que l'on a retrouvées en assez grand nombre dans les ruines de l'ancien Samarkand. Je donne ci-joint la reproduction de quelques-unes de ces figurines ; on y verra des types qui ne sont ni turcs, ni chinois, ni hindous, et l'on y reconnaîtra entre autres une tête de Méduse évidemment grecque ou imitée du grec. Outre ces poteries, il y a un grand nombre de pierres

(1) V. *Ancient Khotan*, pl. XIII-XVIII.

précieuses gravées en creux, très petites, de différents styles, mais également grecques ou imitées du grec ; une de celles que nous y avons recueillies, et dont malheureusement je n'ai pu retrouver que l'empreinte à la cire, représente un Apollon Citharède du style le plus pur et remontant vraisemblablement au IV^e siècle avant notre ère. D'autres, d'un travail inférieur, représentant une Diane, des têtes de personnage très rapprochés du type iranien ou du type romain, des figurines d'animaux, sont sans doute d'origine romaine ou bien ont été fabriqués en Bactriane ou à Khotan même. Il est remarquable qu'en tout cela il n'y a rien de bouddhique. » (1)

L'examen des collections rapportées de Yotkân, tant par la mission Dutreuil de Rhins que par Sven Hedin (en 1895) et Stein (1900-1 et 1906-8), ne paraît pas confirmer l'opinion de M. Grenard au sujet de la part prépondérante qui reviendrait à la Grèce dans la composition, si complexe, de l'art khotanais. Beaucoup de pièces sont chinoises de caractère, sinon de provenance ; d'autres font songer à l'Inde, à l'art turc ou à l'art iranien.

C'est dans les pierres gravées que l'influence classique apparaît, peut-être, le plus. Mais on se rend bien vite compte qu'aucun de ces documents glyptiques ne peut être considéré comme une œuvre grecque. Les plus anciens spécimens remontent tout au plus au II^e ou III^e siècle ap. J.-C. et rappellent les médiocres intailles et camées romains de la basse époque (2).

Un problème difficile est de déterminer la provenance exacte de ces pièces. L'auteur attribué à des artisans indigènes un certain nombre d'intailles en cornaline et calcédoine sur lesquelles sont figurés des animaux : sangliers, bouquetins, éléphants, lions, dans un style à la fois naïf et réaliste (pl. V), mais il hésite d'autre part à revendiquer une origine khotanaise pour les pierres gravées dont le dessin s'inspire plus ou moins de la tradition classique. Faut-il admettre que celles-ci ont été exécutées ailleurs qu'en Sérinde ? A notre avis, cette supposition n'est justifiée qu'à l'égard de quelques très rares exemples. Quant aux autres pièces, elles ont pu être taillées à Khotan même, par des lapidaires itinérants, Grecs d'Asie, Syriens ou gens de la Transoxiane, que le goût des voyages et l'appât d'une clientèle à exploiter avait attirés jusque dans le pays des Sères.

A côté des pierres gravées de forme ronde ou ovale, imitant les intailles classiques, il en existe d'autres qui sont manifestement copiées d'après des cachets métalliques chinois. Elles sont munies d'une tige arrondie à trou de suspension, la base étant carrée. Chinoises de forme, elles le sont également de dessin. L'un de ces spécimens, taillé dans la pierre de lard, montre un oiseau à longues pattes et aux ailes éployées dont le dessin, très schématique, se décompose en petits traits, comme un caractère écrit au pinceau (Yo. 00159, pl. V).

Les fragments de céramique trouvés à Yotkân proviennent pour la plupart soit de vases, soit de figurines humaines ou animales. On a, sans nul doute, exagéré les

(1) *Mission scientifique dans la Haute Asie*, III^e partie, p. 128 sqq.

(2) Les repères chronologiques fournis par les monnaies sino-kharoṣṭhi et indo-scythes provenant de Yotkân concordent avec le témoignage des intailles et des poteries. Une pièce d'or romaine, portant la légende *Valens Imperator*, a été achetée par Dutreuil de Rhins dans les environs de ce site.

réminiscences hellénistiques dans les poteries khotanaises. A en juger d'après les morceaux, bien peu de ces récipients présentaient le galbe pur d'une amphore ou d'un lécythe. Par contre, les formes métissées abondent, sans parler des formes nettement asiatiques (Yo. 01, a et Khot. 00.102, pl. IV). Beaucoup de ces vases portaient des masques drôlatiques ou des mufles de lion, appliqués sur la panse.

Les figurines de terre cuite, très nombreuses, sont d'un faire presque toujours grossier, et ne valent certainement pas, au point de vue artistique, les statuettes extraites de tombes chinoises. Un groupe à part est constitué par de minuscules images de singes, dont les attitudes, d'un réalisme souvent satyrique, imitent, en les caricaturant, celles d'êtres humains.

Parmi les statuettes plus importantes, dont aucune, par malheur, ne s'est conservée intacte, il en est qui fournissent des indications précises quant au type des anciens Khotanais et à leur façon de se vêtir. Ainsi, le fragment Yo. 0073 (pl. I) montre une femme habillée d'une sorte de caftan rembourré, d'une courte jupe et d'un pantalon. C'est, à peu de chose près, le costume décrit dans une notice chinoise sur le Yu-t'ien⁽¹⁾. Les têtes sont d'un type assez varié. La face est tantôt plate et carrée, tantôt ronde, au nez saillant, aux yeux grands ouverts. L'ensemble de ces types évoque assez bien cette diversité de races, pures ou mélangées, que l'on peut, de nos jours encore, observer dans les oasis du Taklamakan, situées sur l'ancienne route de la soie.

La plus intéressante des têtes en terre cuite provenant de Yotkân est reproduite, non pas dans *Serindia*, mais dans *Ancient Khotan* (Y 0031, pl. XLV). Cette tête, dont le faire, par exception, est d'une grande finesse, reproduit les traits d'une Chinoise ou Sino-Touranienne, coiffée à la mode du pays, avec les cheveux ramenés sur le front et ornés de perles et de bandelettes.

Le modèle préféré, parmi les animaux, est le chameau bactrien, au col puissant et à la double bosse ; on rencontre également des chevaux sellés et bridés, des sangliers, des paons, ainsi que les représentations grossières d'un animal fantastique que M. J. Hackin avait rapproché de l'antilope « unicolore » des peintures tibétaines (Yo. 00306, pl. II)⁽²⁾. Nous partageons plutôt l'avis de Sven Hedin qui croit reconnaître dans ce mystérieux *ekaçriṅgā* une évocation naïve de l'antique griffon⁽³⁾.

D'une exécution plus savante et soignée que les figurines en ronde bosse sont quelques petits fragments de bas-reliefs dont le style trahit nettement l'influence de l'art gandharien. Dans l'une de ces menues sculptures on distingue, sous une double arcade de dessin indo-grec, un musicien jouant de la flûte et une cymbalière (Yo. 02, pl. I).

M. Grenard avait insisté à tort sur l'absence complète de documents bouddhiques Yotkân. Bien que l'immense majorité des objets ramassés dans ce site aient en

(1) Abel RÉMUSAT, *Histoire de la ville de Khotan*, p. 16.

(2) *Bulletin archéol. du Musée Guimet*, fasc. II, p. 22. V. aussi B. LAUFER, *Chinese clay figures*, Part I, p. 120-123.

(3) V. *Through Asia*, vol. II, p. 168, et la planche face à p. 773. Les plus complets parmi les 13 spécimens reproduits dans cette planche ont conservé les ailes qui sont de forme pointue, et dont l'attache est marquée d'un cercle. M. Andrews distingue deux types, dont il donne la description dans *Serindia*, vol. I, p. 108 (Yo. 0015 f-2). Tous ces fragments proviennent de vases brisés.

effet un caractère profane, il existe parmi les documents de la mission Stein un petit nombre de pièces (pl. I), qui se rapportent nettement au bouddhisme (1).

Avant de passer au chapitre suivant, nous avons à dire quelques mots sur les sculptures en stuc exhumées à Ak-terek (pl. VIII-IX). Elles appartiennent à une époque antérieure aux T'ang, et les influences indiennes y sont encore très sensibles. Le Buddha méditant en bas-relief (A. T. 017), qui occupe le milieu de la pl. VIII, présente une particularité que l'on peut constater également dans une sculpture rapportée d'Idikut Chahri par M. A. Grünwedel (2) : les cheveux et l'*uṣṇīṣa* sont cachés sous une sorte de gaine qui épouse exactement la forme du crâne. Rappelons à ce propos que les premières images du Buddha, sculptées à Mathurā, ont, elles aussi, la tête dépourvue de boucles et qu'elles paraissent, à première vue, être coiffées, comme notre buddha sérindien, d'une espèce de bonnet lisse et collant (3).

CHAPITRE V (p. 154-210). *Ruines autour de Domoko*. Le 22 septembre 1906, Sir A. Stein quitte Khotan, où il ne reviendra qu'en mars 1908, après avoir traversé et retraversé, d'un bout à l'autre, le grand désert. A Khâdalik, au Nord de l'oasis de Domoko, il consacre quatre jours à l'exploration d'une rangée de dunes où avaient été découverts, quelques semaines avant sa venue, des restes d'anciens manuscrits. Il y trouve de nombreux *poṭhi*, des fragments de fresques, des peintures sur bois, des sculptures en stuc, des ex-voto sous forme de petits stûpas d'argile, des ligatures de sapèques. L'ensemble de ces documents peut être approximativement daté, grâce aux monnaies, toutes antérieures à la période *ta-li* (766-779 ap. J.-C.).

Les fresques de Khâdalik sont malheureusement parvenues jusqu'à nous dans un état de destruction presque complète. Il n'en reste en somme que de menus fragments qui permettent à peine de se faire une idée des sujets qui y furent traités. Moins abîmées, elles nous auraient, sans doute, éclairés sur les rapports, encore si peu étudiés, entre la peinture khotanaise et les écoles du Tourfan (4).

Dans l'un des fragments (Kha. 0029), on voit une main tenant un pinceau entre l'index et le pouce (5). C'est tout ce qui s'est conservé d'un portrait semblable, nous le supposons, à ceux que M. Grünwedel a découverts, de l'autre

(1) Cf. aussi Sven HEDIN, *op. cit.*, p. 773 et 775, où sont reproduits trois petits buddhas et une auréole bouddhique de bronze.

(2) A. GRÜNWEDEL, *Idikultschari*, pl. IV, 1. Cf. aussi *Ancient Khotan*, pl. LXXXIV.

(3) Exemple : la tête du Buddha au Musée de Lacknau. Cf. A. FOUCHER, *L'Art gréco-bouddhique*, fig. 551. L'*uṣṇīṣa* « couleur de chair » est signalée dans la description d'un fragment de fresque provenant de Khâdalik (Kha. i. C. 0097) et publié dans *Serindia*, pl. XI. S'agirait-il d'un buddha dont la tête serait complètement rasée ?

(4) Sur des restes de peintures sur soie, cf. *Serindia*, p. 167.

(5) *Ser.*, p. 169. Ce document n'a pas été reproduit, mais la description en est suffisamment précise pour qu'aucun doute ne puisse subsister quant au sujet représenté dans la peinture détruite. *The brush handle*, écrit M. Andrews, *is held in the present day chinese manner—between thumb and first finger, middle fingers closed down on to palm, little finger outstretched. Forearm is directed upward and hand is practically vertical. Whole action of painting with fingers and wrist, arm being held almost rigid.*

côté du grand désert, dans la fameuse *Malerhöhle* de Ming-Öi (Qyzyl) (1). Un autre morceau de fresque montre un Gaṇeṣa étrangement ridé et malingre (Kha. i. C. 0095, pl. XI). Le même dieu apparaît encore sur un panneau de bois, cette fois à côté d'une *gandharvī* en prière (Kha. ii. 4, pl. XIV). Sur cette dernière image, il tient dans l'une des quatre mains son attribut classique, la défense brisée, dans laquelle M. Andrews avait cru reconnaître un radis (2). Ces peintures indiquent, avec d'autres représentations de Gaṇeṣa, trouvées à Endere et à Bāzāklik, les voies par lesquelles se sont propagées, à travers l'Asie centrale vers la Chine et le Japon, les images, plus ou moins déformées, du dieu à tête d'éléphant (3).

Le plus important d'entre les fragments de peinture représente un buddha assis et prêchant, assisté de deux bodhisattvas debout qui tiennent chacun un flacon à long col (Kha. i. C. 0007, pl. XI). Au pied du trône sont accroupis deux personnages, définis un peu sommairement dans le texte comme « figures grotesques ». Ce sont : à droite, un ascète hindou à barbe blanche ; à gauche, un démon à tête de sanglier qui éventre un homme. Nous y voyons une allusion à la vie future, une antithèse sommaire entre l'état du damné, et la réincarnation heureuse dans le corps d'un brahmane. Si cette interprétation est juste, il y a lieu de reconnaître dans le choix du sujet l'influence exercée sur les artistes du Khotan par ces hantises d'outre-tombe qui ont trouvé leur expression tumultueuse et angoissée, dans tant d'images de la Chine des T'ang. Ces visions de l'enfer et des vies futures, on le sait, sont étroitement liées au culte du bodhisattva Kṣitigarbha (Ti-tsang). Il n'y a par conséquent rien de surprenant dans le fait que deux petits fragments de fresque trouvés à Khādalik laissent reconnaître le sistre (*khakkhara*) et la gemme merveilleuse de ce saint bouddhique (Kha. 0033 et 0034). Un autre bodhisattva vénéré dans le même site paraît avoir été Avalokiteṣvara. On reconnaît son image, malheureusement réduite à la moitié de la tête et à la partie supérieure du corps, dans la planche XII (Kha. i. C. 0054) (4).

Si la plupart des peintures dénotent un état très évolué de l'iconographie mahāyāniste, avec de fréquentes infiltrations chinoises et tibétaines, on a, par contre, l'impression que les bas-reliefs en stuc se ressentent encore d'une proche parenté avec l'art bouddhique du début de notre ère. On est même tenté de reconnaître dans certains spécimens, tels que Kha. i. E. 0039 et Kha. ii. W. 001 (pl. XV), comme le reflet lointain de l'art de Sānchi et de Bharhut.

C'est à Khādalik que furent découvertes plusieurs matrices en argile, employées jadis à la fabrication de bas-reliefs et de statues en terre cuite (Kha. ii. 0076 et ii.

(1) Cf. A. GRÜNWEDEL, *Altbuddhistische Kultstätten in Chinesisch-Turkistan*, 1912, p. 148 sqq.

(2) *Ser.*, p. 185.

(3) V. *Ancient Khotan*, Pl. LXXVIII, et *Altb. Kultstätten*, fig. 510. L'iconographie bouddhique chinoise connaît, dès le VI^e siècle, un « roi-esprit », moitié homme, moitié éléphant, dont nous pouvons signaler deux représentations, datant l'une de 531, l'autre de 542 ; cf. Ed. CHAVANNES, *Ars Asiatica*, t. II, p. 15.

(4) Il serait utile de fixer la provenance exacte du type iconographique représenté par cette image, et qui paraît s'être introduit au Khotan par d'autres voies que par celle du Gandhāra.

N. 0014, pl. XVI). L'une d'elles servait au façonnage des cheveux bouclés sur un buddha de grand modèle. Un autre de ces moules porte une petite image en creux du Bienheureux, assis en *dhyāna-mudrā* et encadré d'une rosace lotiforme.

Une autre curieuse trouvaille fut la découverte, parmi les débris d'une maison écroulée, d'un sac contenant du coton brut et des cosses du cotonnier (*karpāsa*). Le fait est important pour l'histoire des industries textiles dans la Sérinde, car il prouve que cet arbre, originaire de l'Inde, avait été connu et cultivé dans les oasis de l'Asie centrale déjà au VIII^e siècle, et peut-être même avant. Ajoutons à ce propos, qu'il est fréquemment question de cotonnades dans des textes ouïgours publiés par A. Grünwedel (1).

Stein ne quitte Domoko qu'au début d'octobre. Une série de reconnaissances rapides lui révèle l'existence de nombreux points à explorer, mais pressé comme il l'est par le temps, il ne peut que les repérer sommairement, en vue de futures recherches. Selon son habitude, il tâche de fixer dans son esprit, avec toute la précision possible, le caractère physique de ces sites aujourd'hui déserts, et de déterminer les causes qui ont pu amener l'abandon, à une époque relativement récente, de tant d'habitations et de champs cultivés (2). Cet abandon est-il dû uniquement au dessèchement progressif de la région ? Ou bien faut-il admettre, dans certains cas, que des événements d'un autre ordre, tels que guerres et razzias, avaient contribué à rendre ces lieux inhabitables ? Les pages, où l'auteur discute ces problèmes, sont du plus haut intérêt pour la géographie humaine de l'Asie centrale, non moins que ses observations relatives à la croissance des plantes sur les bords du désert et leur lutte tenace contre les sables envahissants.

CHAPITRE VI (p. 210-269). *Le site de Niya*. A trois étapes au Nord de l'oasis de Niya (3), se trouve, en plein désert, un groupe important de ruines que traverse le lit d'une rivière tarie. Ces ruines, on le sait maintenant, sont celles d'une ville antique, florissante au début de notre ère, mais abandonnée par ses habitants vers la fin du II^e siècle.

En 1901, lors de sa première mission en Asie centrale, le Dr Stein eut la bonne fortune de découvrir dans ce site, qu'il fut le premier à explorer, un nombre inespéré de documents indiens remontant aux premiers siècles après J.-C. C'étaient des textes en langue prākrite et en caractères kharoṣṭhī, tracés, les uns sur des morceaux de cuir, les autres sur des tablettes de bois (4). Les tablettes étaient tantôt pointues d'un bout, comme une lame de poignard, tantôt de forme rectangulaire. Certaines d'entre elles étaient façonnées de manière à pouvoir être réunies par deux, au moyen d'une cordelette de laine, et dans ce cas, la tablette supérieure portait souvent un sceau d'argile avec l'empreinte d'une fine intaille.

(1) *Bericht über archäologische Arbeiten in Idikutschari und Umgebung*, 1906, p. 186 sqq. Les cotonnades en question constituaient un article d'échange très recherché.

(2) V. surtout p. 207-208 de *Serindia*, où l'auteur discute la théorie des « pulsations climatiques » émise par le prof. Huntington dans *Pulse of Asia*.

(3) Le *Ni-jang* de Hiuan-tsang ; cf. *Ancient Khotan*, p. 311.

(4) V. *Ancient Khotan*, chap. XI.

L'étude de ces textes, par MM. E. Senart, A. M. Boyer et Rapson établit, avec toute la précision scientifique désirable, un fait important pour l'histoire de la Sérinde occidentale : l'existence, dans l'ancien royaume de Khotan, de nombreux immigrés hindous, venus probablement du Punjab, et qui avaient conservé dans leurs rapports quotidiens l'usage de la langue et de l'écriture indiennes (1).

Mais les sables de Niya cachaient encore d'autres documents. Guidé par son remarquable instinct de chercheur, et aidé, comme toujours, par la chance, le Dr Stein réussit à mettre la main sur un lot de documents chinois, ordres de réquisition, passeports, lettres officielles, etc., écrits sur des fiches de bois imitant, sans doute, les *kien* usités en Chine avant l'invention du papier. L'une de ces fiches portait une date : 269 A. D. (2).

Du 28 janvier au 13 février 1901, douze édifices furent déblayés et fouillés. Bien que réduits depuis longtemps à l'état de ruines, ils contenaient encore, outre les manuscrits, des pièces d'ameublement, des jarres, des restes de tapis et d'étoffes de laine, des objets en verre et en métal. C'était là une belle moisson archéologique, et l'on conçoit que Stein, obligé de continuer son voyage, eût du regret de quitter un site où tant de découvertes étaient encore à faire.

Le 19 octobre 1906, il revient à Niya pour y continuer ses recherches. Ainsi qu'il l'avait fait cinq ans auparavant, il installe son camp au milieu de dunes mouvantes, entre les peupliers et les mûriers morts, qui marquent, depuis plus de 17 siècles, l'emplacement de la ville ensevelie sous les sables. Le résultat des fouilles qui durent douze jours, est tout aussi brillant que celui des travaux exécutés pendant la première mission. Le nombre total des ruines ouvertes est porté à 41. L'une d'elles livre à Stein les archives secrètes d'un magistrat local, dont les pièces, d'une excellente conservation, sont toutes des textes hindous. Elles ajoutent des données nouvelles aux renseignements fournis par les précédentes découvertes sur la vie des colons de Niya. La collection des fiches inscrites chinoises s'accroît également dans des proportions très satisfaisantes (3).

Les documents d'art dont nous avons à nous occuper maintenant, se répartissent entre plusieurs groupes dont les deux plus importants comprennent : a) les sceaux d'argile sur les tablettes kharoṣṭhī; b) les meubles, boiseries et pièces de charpente sculptées.

(1) Le fait, du reste, n'a pas échappé à l'attention de Hiuan-tsang, bien que, lors de son pèlerinage, les colonies en question eussent déjà disparu depuis des siècles; cf. *Ancient Khotan*, p. 368. D'après ce pèlerin, le pays d'origine des immigrés hindous aurait été la région de Taxila. Sur les conquêtes de Kaniṣka dans le bassin du Tarim, cf. A. FOUCHER, *Art gréco-bouddhique*, t. II, p. 642.

(2) Ces fiches traduites par Ed. Chavannes, ont fourni quelques curieux renseignements sur les habitants de Niya; cf. *Ancient Khotan*, p. 537-542. Ainsi, le document N. XV. 53 mentionne un barbare indoscythe (Hou-tche) au teint foncé, originaire du royaume des Yue-tche. Dans une autre fiche (N. XV.61-62), il est question d'un homme qui voyage avec des chars à bœufs, à la façon des Indiens, et emmène avec lui deux bœufs «jaune-rouge». Les individus dont le signalement est donné dans ces textes, portent la moustache et la barbe; ils ont de grands yeux, la taille moyenne, et leurs vêtements sont en toile blanche.

(3) Cf. Ed. CHAVANNES, *Documents chinois découverts par Aurel Stein*. Oxford, 1913, p. 198-200.

L'usage de cachets paraît avoir été limité aux seuls documents de procédure et aux lettres administratives rédigées en langue indienne. La plupart des sceaux montrent l'empreinte d'une intaille ou d'une gravure sur métal. Nous ne pouvons songer à énumérer ici tous les types, dont la composition et l'exécution technique rappellent du reste les pierres gravées de Yotkân.

L'un des tout premiers cachets trouvés par Stein, encore en 1901, porte l'image en pied d'une Pallas Athena debout, armée du foudre et tenant l'égide (*Ancient Khotan*, pl. LXXI, N. XV, 24) ⁽¹⁾. Sur d'autres pièces on reconnaît un Zeus, un Eros, encore une Pallas Athena, un Hercule. Un certain nombre de types paraissent se rapporter, plus ou moins directement, à l'iconographie indienne. Tel, par exemple, ce singulier *trimukha* composé de deux profils barbus accolés par la nuque et surmontés d'une troisième tête (N. XXIV, VIII, 85 ; pl. XX) ⁽²⁾. Sur un autre sceau, l'auteur a cru reconnaître une effigie de Kuvera, roi gardien du Nord, dont le culte était au temps du bouddhisme très populaire au Khotan (N. XXIV, VIII, 96 ; pl. XXIII). Cette identification, toutefois, ne nous paraît pas absolument inattaquable. Le minuscule personnage qui figure, campé dans l'attitude dite « du tireur à l'arc », au milieu de l'empreinte, paraît, en effet, être un guerrier, mais il n'est pas sûr que l'objet qu'il tient dans sa main gauche, soit la bourse du dieu des richesses. Cet attribut, du reste, serait aussi inattendu dans la main d'un Kuvera sérindien qu'il est de rigueur dans celle d'un Pâñcika hindou.

Parfois, le type du cachet est d'inspiration chinoise. C'est alors soit un dessin de style géométrique, soit un oiseau rappelant le phénix (pl. XXIII ; N. XXIV, VIII, 82). On rencontre également des caractères archaïques groupés dans un champ circulaire, ovale ou carré.

Le nombre de tablettes munies d'empreintes sigillaires est trop grand, pour que l'on ne s'attende pas à trouver parmi les objets provenant de Niya un certain nombre de cachets gravés en creux sur pierre ou sur métal. En effet, on peut étudier, pl. XXIX, une série de ces cachets, dont plusieurs sont traités à la façon de bagues, en imitation, peut-être, de l'*annulus sigillarius* porté par les Romains de l'Empire.

Les bois sculptés de Niya reproduisent des modèles importés, sans nul doute, de l'Inde. Les motifs qui les décorent, sont : la feuille du figuier (*pipal*), la rosace lotiforme à huit pétales, des fleurons, des tores de lauriers, des losanges et des triangles, des pointes de diamant. La plupart de ces motifs se rencontrent encore actuellement dans l'art *kingri* du Punjab. Un élément souvent répété est une fleur quadripétale dans laquelle l'auteur croit reconnaître la « clématite pourpre » des bas-reliefs gréco-bouddhiques ⁽³⁾. D'invention purement indienne est, par contre, le vase à panse sphérique d'où s'échappent des fleurs, motif déjà figuré sur les portes de Sâñchi.

(1) Ce cachet fournit le modèle de l'Athena Promakhos, figurée, d'après un dessin de M. Andrews, sur les titres et les reliures d'*Ancient Khotan* et de *Serindia*.

(2) Les deux profils accolés ne sont pas, à vrai dire, d'invention indienne. Ce motif est connu en Grèce dès la haute antiquité. Il n'a été qu'indianisé par l'adjonction d'une troisième tête.

(3) A vrai dire, la fleur à quatre pétales est moins fréquente sur les sculptures gandhariennes que la corolle du type « églantine » composée de cinq éléments ; v. à ce propos FOUCHER, *Art gréco-bouddhique*, t. I, p. 218. Par contre, elle est assez répandue dans l'art hindou classique, où nous la rencontrons sur les marbres d'Amarâvati et dans le décor du petit temple çivaïte de Bhumara.

Les éléments empruntés à la faune sont relativement rares. L'unique exemple, reproduit dans *Serindia* (pl. XVIII), est deux paires d'animaux fantaisistes, affrontés sur les deux faces d'une pièce de charpente. Mi-chimères, mi-lions, ces bêtes fabuleuses paraissent être proches parents du mystérieux « félin des Han », bien qu'ils fassent penser, d'autre part, à la faune décorative de Bharhut et d'Amarâvati.

Il faut signaler spécialement parmi les objets en bois un stûpa votif, reproduit dans un dessin de *Serindia*, p. 247. Haut de huit pouces environ, il se compose d'une calotte en dôme, d'un tambour cylindrique et d'un cube, orné de fleurs à quatre pétales pointus. L'ensemble évoque étrangement la forme d'un *lînga*. C'est un des rares documents bouddhiques qui aient été trouvés à Niya.

CHAPITRE VII (p. 270-292). *Sites anciens autour d'Endere*. Le 1^{er} novembre 1906, Stein reprend sa marche vers l'Est, à travers le désert des « grands sables coulants ». Après une halte à Yar-tungaz-Târîm, il se dirige vers les ruines d'Endere, près desquelles il avait déjà campé en 1901. Au cours des travaux effectués alors, il avait découvert des bas-reliefs en stuc, une petite image de Gaṇeṣa, peinte sur bois, des textes en brâhmî, en tibétain et en chinois (1). Cette fois, des recherches pratiquées sur des emplacements non encore fouillés, à côté d'un fort élevé sous les T'ang, amènent la découverte de manuscrits en écriture kharoṣṭhî, semblables à ceux de Niya. Stein découvre en outre deux curieux piliers en bois de peuplier, de forme nettement indienne (fig. 70, après la p. 237). La plus grande de ces pièces mesure plus de deux mètres de hauteur. Malgré leurs dimensions importantes, elles paraissent avoir été, du moins en partie, façonnées au tour, à la manière de balustres.

CHAPITRE VIII (p. 293-317). *De Tchertchen à Tcharklik*. La distance entre la rivière d'Endere et l'oasis de Tchertchen est parcourue en six jours. C'est exactement le nombre d'étapes qu'indique dans sa relation le pèlerin Hiuan-tsang. Au cours de ce trajet, aucun point d'intérêt archéologique n'attire l'attention du voyageur, qui d'ailleurs ne s'attend guère à rencontrer des ruines d'une importance quelconque dans une région où jamais il n'y eut de ville ni de culture. « En allant vers l'Orient, écrit Hiuan-tsang, on entre dans les grands sables coulants qui sont ainsi nommés, parce que les sables y sont mobiles, et que, poussés par le vent, ils forment des flots et des monticules. La trace des voyageurs s'y efface, de sorte qu'un grand nombre s'y égarent, et que, perdus dans un espace immense où rien ne s'offre à leur vue pour leur indiquer leur route, ils y périssent de fatigue... ».

Tout aussi peu attrayantes sont les couleurs sous lesquelles Marco Polo dépeint cette partie des Taklamakan : « Et tout ceste provence est sablon, et de Cotain à Pen est aussi sablon, et de Pen ici encore sablon... ».

Le 20 novembre, Stein arrive à Tchertchen, où il se repose pendant deux jours. Il se remet en route le 23 novembre, soucieux d'atteindre Tcharklik le plus tôt possible. Chemin faisant, il explore deux groupes de ruines, peu importants d'ailleurs, situés, l'un sur la rivière de Tchertchen, par 38°33 lat. N. et 85°55 long. Est, l'autre aux environs de Ouach Chahri. Le 2 décembre, il est à Tcharklik, oasis fertile, où il va s'installer pour quelque temps, afin de pouvoir explorer, dans la région du Lob-Nor, les ruines signalées par Sven Hedin et Prjevalsky.

(1) *Ancient Khotan*, chap. II.

CHAPITRE IX (p. 318-345). *Notes historiques sur Lop, Chan-chan et Leou-lan.* Quelque intéressant que soit l'objet de ce chapitre, nous n'en pouvons donner ici qu'un très bref résumé. D'accord avec M. F. Grenard, Sir A. Stein pense que l'oasis actuelle de Tcharklik représente la ville médiévale de Lop, décrite par Marco Polo. Cette ville, étape importante « entre Levant et grech », se trouvait au point de rencontre des routes qui menaient de Khotan à Cha-tcheou, de Lha-sa à Tourfan. C'est là que s'approvisionnaient en vivres et en eau, les caravanes venant de l'Ouest, avant de s'aventurer dans le redoutable désert du Koum Tagh. En poussant plus loin son enquête sur le rôle historique de Lop, l'auteur établit l'identité de ce territoire avec l'ancien royaume de Chan-chan, déjà connu sous les Han, et le pays de Na-fou-po, mentionné par Hiuan-tsang.

CHAPITRE X (p. 346-368). *Dans la région du Lob-Nor.* Le 6 décembre 1906, au matin, l'explorateur quitte Tcharklik à la tête d'une caravane importante composée de 21 chameaux et d'une trentaine d'ânes, avec leurs conducteurs. Le but de cette première reconnaissance est Mirân où Prjevalsky avait repéré, en 1876, un groupe intéressant de ruines. Le site est atteint en deux jours de marche. Stein ne tarde pas à se rendre compte que les monuments qui le composent, appartiennent, comme ceux d'Endere, à deux époques différentes. Les plus anciens datent du III^e siècle ; les autres sont contemporains de l'occupation tibétaine (VIII^e et IX^e siècles). Convaincu de l'intérêt que présentent les ruines, Stein décide de les explorer à fond, mais avant d'entreprendre ce travail, il tient à visiter, au Nord de Mirân, un autre point, signalé par Sven Hedin en 1900. Ce point est Leou-lan (1).

Pour s'y rendre, il faut traverser des plaines marécageuses que recouvre par endroits une croûte de sel durci. C'est là que viennent mourir les eaux du Târim sans avoir atteint le Lob-Nor qu'elles alimentaient jadis (2). Le voyageur ne met pas moins de sept jours à franchir les régions inhabitées entre Abdal, hameau de pêcheurs au Nord-Est de Tcharklik, et Leou-lan, où il établit son camp le 17 décembre, à la tombée de la nuit. Avant d'arriver au pied des ruines qu'il va fouiller, il trouve sur sa route, dans ce désert où toute vie animale et végétale a cessé depuis longtemps, un nombre considérable d'outils néolithiques, 140 environ (pl. XXX), trouvaille de haute importance, qui prouve d'une façon irréfutable que le bassin du Târim a été habité à une époque préhistorique. Le fait que parmi ces objets se trouvent des *nuclei*, permet de supposer que les instruments en question ont été taillés, du moins en partie, à l'endroit même où le voyageur les avait ramassés.

CHAPITRE XI (p. 369-449). *Leou-lan.* Dès le premier coup d'œil, Stein a la certitude de se trouver au milieu de ruines apparentées historiquement aux ruines de Niya. L'aspect du site, cependant, n'est pas le même. A Niya, les charpentes et parois des maisons qui émergent encore du sable, sont protégées contre le vent par des dunes et des buissons de tamaris. A Leou-lan, les ruines occupent le sommet de bastions

(1) Cf. Sven HEDIN, *Dans les sables de l'Asie*, chap. XXI-XXII.

(2) Les problèmes relatifs au véritable emplacement du Lob-Nor ne cessent de faire l'objet de vives discussions depuis Richthofen et Prjevalsky. Sir A. Stein en a fait un excellent exposé dans *A third Journey of Exploration in Central Asia* (p. 121 et suiv.).

argileux. Les documents qu'elles recèlent encore, sont de ce fait plus exposés à l'action destructrice du climat désertique, et Stein était en droit de se demander si l'effort qu'il avait à fournir dans cette région, n'allait pas être vain. Fort heureusement, cette crainte s'est montrée injustifiée.

Le premier emplacement ouvert fournit des textes chinois sur bois, des monnaies datant des Han, des tablettes à caractères kharoṣṭhī identiques aux tablettes de Niya. Stein en retire également les lambeaux d'un tapis de laine, de facture sans doute khotanaise, et dont les couleurs ont encore conservé toute leur fraîcheur. Mieux que cela, il découvre, sous un plancher disloqué, un rouleau, encore entier, de soie jaune, le plus ancien spécimen, connu jusqu'ici, de ce fameux article de commerce auquel est due la renommée des Sères parmi les peuples de l'antiquité (L. A. I. 002, pl. XXXVII) (1).

Les travaux à Leou-lan occupent Stein pendant douze jours, du 17 au 29 décembre. Non content d'explorer les ruines proprement dites, il examine les monceaux de rebut que les fouilles mettent au jour, et il en retire nombre d'objets qui lui fournissent mainte indication utile d'ordre archéologique.

Comme à Niya, des meubles et sculptures sur bois se rencontrent en grande quantité. L'influence hindoue ou indo-gandhârienne y est toujours manifeste, bien que certains motifs de décor paraissent être des emprunts directs à l'art classique occidental. Au point de vue du soin apporté à leur exécution, ces pièces présentent une valeur très inégale. Les spécimens réunis pl. XXXIV sont pour la plupart d'une étonnante perfection. D'un intérêt particulier sont les balustres tournés, de même que les panneaux à motifs ajourés, tantôt géométriques, tantôt à dessin floral, qui ont sans doute servi de grillages, à la façon de moucharabieh (pl. XXXIII). Ces éléments de menuiserie décorative; ont-ils été empruntés à l'art du Punjab? Nous en sommes convaincu, bien que l'Inde antique ne nous ait légué que fort peu de chose en fait de sculptures sur bois (2). Notons, entre parenthèses, la proche ressemblance qu'offrent les balustres de bois de la Sérinde avec les balustres de pierre de l'art cambodgien classique.

Le 28 décembre, au soir, Stein procède à la clôture des chantiers. Le lendemain, il quitte le site avec sa caravane, chargée d'un riche butin, pour regagner les parages au Sud du Lob-Nor où l'attendent de nouveaux travaux. Du reste, il reviendra à Leou-lan en 1914. C'est au cours de cette seconde visite qu'il aura la chance de découvrir, au N.-E. des principales ruines, un cimetière datant des Han, avec de nombreux cercueils renfermant des miroirs de bronze, des modèles d'armes en bois, des restes d'étoffes brochées (3).

CHAPITRE XII (p. 450-484). *Le site de Mirân*. Le 17 janvier 1907, Stein est de nouveau à Tcharklik. Pendant que ses compagnons se reposent, il prépare activement l'exploration de Mirân. Quatre jours suffisent pour mettre tout au point, et le 22

(1) L'auteur rencontrera plus tard, à Touen-houang, d'autres spécimens de cette précieuse marchandise. Cf. Ed. CHAVANNES, *Documents chinois découverts par Aurel Stein*, p. 118.

(2) L'existence de fenêtres grillagées dans l'Inde ancienne est toutefois attestée par les sculptures de Nasik et de Bhājā.

(3) Cf. BEFEO, XVI, v. 86.

l'explorateur quitte l'hospitalière oasis à la tête d'une nombreuse équipe de travailleurs recrutés surtout parmi les Loplîks, c'est-à-dire les habitants d'Abdal et d'autres hameaux du Lob-Nor. En une journée de marche, il atteint la rivière de Mirân, qu'il trouve complètement gelée, et le 23 janvier, au matin, il fait dresser sa tente devant le vieux fort tibétain qu'il avait déjà visité six semaines auparavant et dont il va maintenant déblayer et fouiller les ruines.

Les travaux durent jusqu'au 11 février. L'intérieur du fort est encombré d'une invraisemblable quantité d'ordures amoncelées là depuis des siècles, mais ces amas de matières pulvérulentes contiennent souvent, Stein le sait par expérience, des choses qui peuvent intéresser un archéologue. Aussi procède-t-on à leur sondage et leur enlèvement avec des précautions infinies. Ce long et répugnant labeur, que le vent sec et glacial du désert rend particulièrement pénible, est récompensé par la découverte de textes tibétains sur fiches en bois de tamaris et sur papier ⁽¹⁾, et par celle, plus précieuse encore, d'un manuscrit turk en caractères runiques ⁽²⁾. Les fouilles livrent en même temps nombre de menus objets, tels que lambeaux d'étoffes, morceaux d'armures en cuir verni, ustensiles en bois, poteries, pièces d'équipement. L'ensemble de ces documents permet de reconstituer par la pensée, jusqu'à d'infimes détails, la vie quotidienne d'une garnison tibétaine, établie sur un point stratégique avancé, face aux frontières militaires de la Chine, vers les VIII^e-IX^e siècles de notre ère.

CHAPITRE XIII (p. 485-547). *Anciens sanctuaires bouddhiques de Mirân*. — Quoique fort satisfait de la marche des travaux, Stein a hâte de commencer le déblayement d'un temple bouddhique, le M. II, repéré à environ un mille et demi au N.-E. du fort, et qui va lui livrer, il en a la certitude, des documents remontant à une époque plus ancienne que celle de l'occupation tibétaine. Il y transporte donc une partie de son équipe et réussit, en effet, à dégager une suite imposante de gigantesques buddhas en stuc, par malheur fort abîmés (fig. 121-124), ainsi qu'une rangée de pilastres imitant les colonnettes indo-perses de l'art gandhârien (fig. 120). Comme il l'avait espéré, ces monuments sont antérieurs, et de beaucoup, au VIII^e siècle. Mais bien plus remarquable est la découverte faite par Stein, dans deux autres édifices du même site, le M. III et le M. V, qui renfermaient chacun un petit stûpa en maçonnerie (fig. 119, 125 et 126). Ces sanctuaires contenaient des fresques exécutées à la détrempe sur une paroi circulaire (pl. XL-XLV; fig. 133-144). Malgré leur mauvais état de conservation, ces peintures ont pu être enlevées et transportées à Londres, où elles furent recomposées, morceau par morceau, dans une salle du British Museum.

Les fresques de Mirân, déjà décrites dans *Desert Cathay*, sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en donner ici une analyse détaillée. Elles datent, on le sait, du IV^e siècle au plus tard, et présentent, bien que bouddhiques par le sujet, d'étonnantes analogies avec les peintures de la Syrie romaine et du Fayyûm. A quelle race, à quel

(1) Ces manuscrits ont été inventoriés par le Dr A.H. Francke; cf. *Serindia*, p. 467.

(2) Cf. p. 471 sqq. Ce document est du même type que les inscriptions bilingues du VIII^e siècle, découvertes dans les régions de l'Orkhon et du Yenisséi. Cf. Vilh. THOMSEN, *Dr. M.A. Stein's manuscripts in Turkish «Runic» script from Miran and Tun-huang*, J.R.A.S., 1912, p. 181 sqq.

pays appartenait l'artiste qui les a peintes ? L'une des fresques porte une inscription kharoṣṭhī de trois lignes, tracée à l'encre noire et qui se lit ainsi : *titasa eṣā ghali has-takrica [bhaṃma]ka 3 1000* (cette fresque est de Tita qui reçut 3000 bhaṃmakas) (1). Stein a reconnu dans *Tita* une forme indianisée de « Titus ». Faut-il en conclure que le peintre fut un Eurasien né dans l'Inde ? C'est là que commencent nos hésitations. L'artiste qui porte un nom à désinence indienne, semble ignorer bien des choses qui pourtant auraient dû être familières à un peintre gandhârien. Ainsi, il ne sait, ni comment se noue un turban à bouffette, selon la mode hindoue, ni comment on le pare de perles et de plaques en orfèvrerie ajourée (2). Les brahmanes peints par lui portent des dhôtis vertes et pourpres, des manteaux jaunes. Ses buddhas, princes, bhikṣus et génies ailés, ont le teint uniformément clair et rose. Quant à l'éléphant blanc du *Viṣvantara-jātaka*, c'est une bête mal dessinée, aux proportions manquées. Ce n'est que dans la manière dont est traitée, çà et là, une branche d'arbre au feuillage dentelé, que se trahit peut-être une influence indienne, influence qui, d'ailleurs, a pu se transmettre à travers les peintures de l'école bactrienne (3). On est frappé, d'autre part, par le sémitisme accusé des types, non moins que par le caractère presque pompéien du coloris, où apparaît cependant un éclatant rouge tulipe que nous ne retrouvons, exactement pareil, que dans les enluminures persanes et arméniennes.

Au résumé, nous serions tenté, malgré la signature en lettres kharoṣṭhī, de situer la contrée natale du peintre de Mirân ailleurs que dans l'Inde, et de voir en lui un artiste formé dans quelque atelier d'Antioche ou d'Alexandrie (4). Peut-être vint-il en Sérinde avec ces lapidaires anonymes, Occidentaux ou Eurasiens, qui enseignèrent aux Khotanais l'art de graver des intailles à l'instar des Romains. Quoi qu'il en soit, l'auteur insiste avec raison sur le fait, qu'il n'a rencontré au cours de ses pérégrinations au Nord et au Sud de l'Hindoukoush, aucun monument qui puisse être comparé aux fresques de Mirân (5). Celles-ci constituent en effet, comme un épisode à part dans l'histoire de l'art sérindien. Aucun lien immédiat ne les rattache aux peintures de Tourfan, du Khotan et de Touen-houang. Par contre, elles se placent tout naturellement dans le cadre des écoles romano-syriennes et copto-hellénistiques dont l'importance a été récemment révélée par les travaux de M. Strzygowski et du prof. J.H. Breasted.

(1) Cf. A.-M. BOYER, *Les inscriptions de Miran*, J.-A., mai-juin 1911, p. 417.

(2) Comparez la coiffure du prince Vessantara, dans les fresques de M. V. à celle que portent, par exemple, deux têtes gandhâriennes reproduites dans *L'Art gréco-bouddhique* de M. A. Foucher, fig. 396-397.

(3) Il est possible, et même probable, que l'artiste de Mirân s'est servi, pour la composition des fresques, de peintures bouddhiques provenant soit de l'Inde proprement dite, soit de la Bactriane, et dont il aurait reproduit, sans trop les comprendre, un grand nombre de détails.

(4) Nous ne sommes pas sûr, du reste, que le texte kharoṣṭhī avec le nom du peintre, soit réellement une signature tracée de la main de ce dernier.

(5) Il semble cependant qu'il existe une certaine parenté de style entre les fresques de Mirân et les peintures récemment étudiées et photographiées à Bamiyan par la mission Foucher; cf. *L'Illustration*, n° du 29 nov. 1924 et aussi M. G. TALBOS, *The rock-cut caves and statues of Bamian*, dans J.R.A.S., 1886, p. 323.

CHAPITRE XIV (p. 550-577). *Vers Touen-houang*. Le 11 février, Stein ramène sa caravane à Abdal, d'où il expédie à Kachgar de nombreuses caisses, destinées au British Museum. Le 21, il reprend sa marche à l'Est. La route qu'il choisit pour traverser le désert des « Montagnes de sable », est celle qui avait été suivie, bien des siècles avant lui, par Fa-hien, Hiuan-tsang et Marco Polo. Elle passe au Sud du Lob-Nor, entre le Kuruk-tâgh et l'Altin-tâgh. Ce n'est pas la route qu'utilisent d'habitude les caravanes. Complètement abandonnée vers 1860 à cause des troubles dans le Kan-sou, elle ne figure sur les cartes européennes qu'après 1894, année où son tracé et ses points d'eau furent reconnus par la mission Roborovsky-Kozlov ⁽¹⁾.

La traversée dure dix-sept jours. Le 7 mars, en s'approchant des frontières de la Chine, le voyageur aperçoit, à l'horizon, la première de ces antiques tours de guette, aujourd'hui tombées en ruines, dont l'existence avait été signalée pour la première fois, par M. Charles-Eudes Bonin (1899) ⁽²⁾. Elevées sous les Han, ces tours constituaient les chaînons d'un vaste système de défense, qui protégeait les marches occidentales de l'Empire contre les incursions des Hiong-nou. Elles jalonnent le désert le long de l'ancienne grand'route par laquelle les caravanes se rendaient jadis dans les pays d'Occident.

La première de ces tours, examinée par Stein à l'Est de Toghraq-boulaq, livre quelques menus fragments d'outils en fer, un lambeau d'étoffe, des morceaux de bois grossièrement sculptés. Bien que d'apparence modeste, ces trouvailles permettent d'espérer que l'exploration de l'ancien *Limes* chinois fournira des documents intéressants. Mais pour l'instant, Stein ne peut procéder à des recherches méthodiques, et l'étude de cette région ne sera entreprise par lui que lorsqu'il sera installé à Touen-houang, où il arrive le 11 mars 1907.

CHAPITRES XV-XX (p. 578-790). *L'oasis de Touen-houang et le Limes des Han*. En choisissant Touen-houang comme base de ses opérations archéologiques, Stein envisage la réalisation d'un double programme. Il a l'intention, d'abord, de déterminer l'aspect et l'organisation du *Limes* établi sous les Han dans le bassin du Sou-lo ho, et de procéder, dans ce but, à des fouilles partout où il aura repéré des tours anciennes ou les restes d'une muraille. Il compte consacrer ensuite plusieurs semaines aux grottes des Mille buddhas (*Ts'ien fo tong*), site archéologique de premier ordre, à 12 milles au S.-E. de Touen-houang, sur lequel le prof. L. de Loczy, de Budapest, avait attiré son attention déjà en 1902.

Le 16 mars, Stein rend une première visite aux grottes. Son impression est excellente. Il est surpris par le nombre des sanctuaires et les milliers d'inscriptions qui en couvrent les parois sculptées à même le roc ; il admire aussi les fresques dont la plupart sont encore en fort bon état de conservation, bien que certaines d'entre elles datent du VI^e siècle. Enchanté de ce qu'il vient de voir et bien décidé à étudier le site à fond, Stein retourne à Touen-houang. Avant de quitter Ts'ien fo tong,

(1) Le premier Européen qui eût parcouru cette route après Marco Polo, fut un Français, l'infortuné Joseph Martin, qui mourut en 1893, dans un hospice de Marghelan. Cf. Charles-Eudes BONIN, *Voyage de Pékin au Turkestan russe*, 1899-1900, p. 174.

(2) V. *op. cit.*, p. 172-173.

il se renseigne discrètement au sujet d'un dépôt de manuscrits anciens qui aurait été découvert dans l'une des grottes, il y a quelques années.

Le *Limes* des Han, auquel sont consacrés cinq chapitres de *Serindia*, ne fait pas partie de la Grande muraille, construite sous Ts'in Che-houang-ti vers 214 av. J.-C. Ce système de défense ne date que du règne de l'Empereur Wou Ti (141-87 av. J.-C.). Grâce à la mission Stein, nous connaissons maintenant l'étendue et le tracé exact de cette seconde frontière fortifiée de la Chine antique, qui comportait des tours de veille, des fortins, des magasins à approvisionnements, ainsi qu'une muraille en terre et claies de roseaux. La muraille s'arrêtait au point marqué sur les cartes par la lettre T. IV, c'est-à-dire, à l'Est de Bech-Toghraq ⁽¹⁾. Plus loin, vers l'Occident, les caravanes n'étaient protégées que par des postes isolés. L'ensemble de cette organisation a été comparé par Chavannes au mode de défense pratiqué par les Romains dans les marches lointaines de l'Empire, notamment dans l'Afrique du Nord. L'une des stations militaires reconnues par Stein, celle qui correspond au site T. XIV, paraît avoir été, vers l'an 94 av. J.-C., la fameuse porte du Jade (*Yu men kouan*) dont il est souvent question dans les annales chinoises ⁽²⁾.

L'exploration du *Limes* des Han amena la découverte de nombreux textes chinois munis de dates précises ou faciles à dater. Stein écrit à ce propos dans *Innermost Asia* ⁽³⁾ : « L'aridité exceptionnelle du climat a permis d'extraire de ces sites nombre de documents se rapportant à l'histoire de ces marches désertes durant les deux siècles qui précèdent et suivent la naissance du Christ. Parmi les centaines de textes chinois sur bois, retirés par moi des tours de guette ruinées et déchiffrés par ce grand savant et incomparable collaborateur que fut Ed. Chavannes, il en existe dont la date nous fait remonter jusqu'au 1^{er} siècle avant notre ère. Les moins anciens d'entre eux correspondent au milieu du II^e siècle ap. J.-C., époque à laquelle le *Limes* fut abandonné en raison d'événements d'ordre politique. La plupart de ces documents, écrits non seulement sur bois, mais aussi sur soie et, dans certains cas, sur le plus ancien papier qui soit connu, ont été trouvés dans des amas d'ordures où ils avaient été abandonnés par les employés des bureaux militaires. »

Dans un livre admirable consacré aux documents de la mission Stein, Ed. Chavannes a décrit l'existence que menaient dans ces parages déserts les garnisons chargées de défendre la frontière. Les soldats étaient armés d'épées et d'arbalètes, de cuirasses et de boucliers ⁽⁴⁾. Il ne paraît pas certain qu'ils aient aussi possédé des

(1) V. carte n° 74, vol. V.

(2) Cf. Ed. CHAVANNES, *Documents chinois découverts par Aurel Stein*, p. VI. Cependant, il résulte d'un ancien texte chinois qu'en 103 av. J.-C., la porte du Jade était encore à l'Est de Touen-houang. Ed. Chavannes, qui cite ce texte, suppose que, vers 39 av. J.-C., la porte du Jade correspondait au site T. IV qui se trouve à l'Ouest de T. XIV, environ par 94° long. Est. Elle aurait donc été déplacée deux fois à la suite de campagnes victorieuses.

(3) P. 28.

(4) Cf. CHAVANNES, *op. cit.*, p. XV. « Pour l'épée, écrivait Chavannes, nous n'avons aucun renseignement particulier, et c'est sur les bas-reliefs du Chan-tong qu'il faut en étudier la forme. » Nous possédons à l'heure actuelle des données plus précises sur

arcs (1). L'approche de l'ennemi était signalée par les *fong*, bûchers de jour destinés à produire beaucoup de fumée, et les *souei*, bûchers de nuit « dont la flamme perçait les ténèbres ». En cas de brouillard, on avait recours aux courriers rapides qui changeaient de cheval tous les dix *li*. Plusieurs de ces postes avancés étaient de véritables colonies militaires où les soldats défrichaient des terrains incultes, labouraient et ensemençaient les champs, plantaient des ormeaux à côté de leurs habitations, fabriquaient des briques. En plus de leurs devoirs militaires, les garnisons du *Limes* avaient l'obligation d'héberger les ambassades qui se rendaient dans les pays d'Occident ou qui en revenaient, et d'assurer leur ravitaillement.

Les textes publiés par Chavannes sont muets quant aux souffrances et aux privations endurées par ces soldats, exilés loin de leurs parents, dans un pays qui leur inspirait une véritable terreur. Mais on trouve parfois chez les poètes de l'époque des T'ang et des Trois Royaumes des allusions aux pénibles corvées auxquelles ils étaient astreints, et à la solitude que les accablait au milieu des sables silencieux, en face d'un ennemi qui, la plupart du temps, se dérobait à leurs regards (2).

L'une des tours fouillées par Stein a fourni, avec d'autres objets, deux morceaux d'une pièce de soie non teinte, qui portent, l'un, l'empreinte d'un cachet, l'autre, une courte inscription donnant les dimensions et le poids de la pièce entière (T.XV. a. i. 3). La pièce en question, longue de 40 pieds et haute de 2 pieds et 2 pouces, avait été fabriquée dans le royaume de Jen-tch'eng (Chan-tong). Son poids était de 25 onces. Elle valait 618 pièces de monnaie. « Nous voici donc fixés, écrit Chavannes, sur la provenance, le prix, le poids et les dimensions de ces pièces de soie qui étaient le grand article d'exportation de la Chine à l'époque où écrivait Ptolémée. » (3)

CHAPITRE XXI (p. 790-806). *Les Mille buddhas*. — L'exploration du *Limes* étant terminée, Stein regagne Touen-houang le 15 mai. Une semaine après, il s'installe au lieu dit Ts'ien fo tong.

Les grottes des Mille buddhas sont pour la Chine ce qu'Ajanî est pour l'Inde (4). Elles sont notre meilleure, sinon unique source d'information directe sur l'histoire

cette arme ; v. *Ars Asiatica*. t. VII. *Documents d'art chinois de la collection Osvald Sirén*, pl. I, et B. LAUFER. *Chinese clay figures*, 1914, pl. XX et XXI. L'antique épée chinoise fabriquée souvent en bronze, présente généralement les caractéristiques suivantes : la lame, assez large et courte (40-45 cm.), est pointue, à double tranchant, à section losangique ; la poignée est petite et se termine parfois en un pommeau plat. Une belle épée de ce type a été récemment découverte dans un site du Thanh-hoà, au cours des fouilles exécutées par l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Lorsque l'épée est en fer, la lame est plutôt longue et mince.

(1) Chavannes écrivait à ce propos, *op. cit.*, pl. XVI : « Nous ne trouvons dans nos fiches aucune mention de l'arc, si ce n'est dans deux cas où il est question de barbares. Cela paraît prouver que les soldats de garnison, à l'époque des Han, étaient armés d'arbalètes et non d'arcs ».

(2) CHAVANNES, *op. cit.*, p. XVII.

(3) *Ibid.*, p. XVI.

(4) Avant la mission Stein, l'état de nos connaissances sur ce remarquable site était relativement peu avancé ; v. à ce sujet Ed. CHAVANNES. *Dix inscriptions chinoises dans Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*,

de l'ancienne peinture chinoise, et complètent admirablement la riche documentation fournie aux historiens de l'art par les grottes de Yun-kang, de Long-men et de Kong-hien qui ne contiennent, elles, que des sculptures.

La plupart de ces sanctuaires sont aménagés à différents niveaux dans les flancs d'une colline de conglomérat qui longe une vallée sablonneuse, orientée vers le cours du Sou-lo ho. A part quelques très rares exceptions, ils se composent chacun d'une cella rectangulaire et d'un vestibule reliés entre eux par un couloir, assez haut et large, par lequel la lumière pénètre à l'intérieur de la grotte. La cella est établie sur un plan carré, le plafond étant en forme de dôme ou, plus exactement, de pyramide curviligne. Lorsque les dimensions du sanctuaire le permettent, le fond de la chambre principale est occupé par des sculptures en stuc, représentant des buddhas, des bodhisattvas, des moines et des lokapālas, et groupées sur un socle commun.

Mais ce sont surtout les peintures qui attirent et retiennent l'attention du visiteur aux Ts'ien fo tong. Exécutées à la détrempe, elles sont parvenues jusqu'à nous dans un état de conservation presque parfait, à l'exception toutefois des images qui décoraient l'entrée des grottes. Sur les parois des vestibules et des couloirs on voit presque invariablement des bodhisattvas richement parés, aux robes flottantes, les uns trônant sur des lotus, les autres debout, formant des cortèges solennels. A l'intérieur, les sujets sont plus élaborés et variés, et chaque panneau s'encadre généralement d'une bordure à fleurs. Entre la composition principale qui occupe le milieu du mur, et le sol de la grotte, se déploie souvent une frise basse, sorte de *predella* murale, sur laquelle sont figurés des donateurs et des donatrices, des moines et des religieuses bouddhiques en procession.

Bien que les sujets peints dans ces sanctuaires soient des plus variés, on peut les répartir aisément entre deux groupes (1). La première catégorie comprend de vastes compositions où les personnages sont disposés de façon à produire l'effet d'une foule pieuse, réunie autour d'un buddha ou d'une divinité protectrice. Harmonieusement

1^{ère} série, t. XI, 2^e partie, 1902, p. 8 sqq. Les grottes ont été décrites pour la première fois, par Prjevalsky dans son *Troisième voyage* (1883). Un extrait de cette relation se trouve dans les *Petermanns Mittheilungen*, 1884, p. 58. En 1900, M. Charles-Eudes Bonin rapporta des Ts'ien fo tong quatre estampages pris sur des textes anciens, dont deux dataient des années 776 et 894. Une autre inscription appartenant au même site, avait déjà été signalée, bien des années auparavant, par le lettré chinois Siu Song dans le *Si yu choueï tao ki*. Elle date de l'année 698 et se rapporte à l'aménagement d'une des grottes, en l'an 366 de notre ère, par le çramaṇa Lo-tsouen. La dynastie sous laquelle eut lieu cet événement, est celle des Ts'in antérieurs, dynastie tangoutaine qui avait pour capitale Tch'ang-ngan (351-394 A.D.).

Le nom de Ts'ien fo tong est moderne et ne se trouve dans aucune inscription relevée dans le site. D'après M. Pelliot, l'ancien nom aurait été Mo-kao k'ou, c'est-à-dire «Grottes d'une hauteur sans égale»; cf. *BEFEO.*, VIII, 520-21. Il existe d'ailleurs en Asie centrale plusieurs autres groupes de sanctuaires, connus sous la désignation de «Grottes de Mille buddhas».

(1) Il convient peut-être d'ajouter à ces deux groupes de peintures une troisième catégorie de fresques comprenant les nombreux portraits de çramaṇas, exécutés parfois avec une grande maîtrise, et dont quelques-uns font songer aux œuvres attribuées, au Japon, à Kōbō-daishi et à son école.

groupées, ces « saintes assemblées » se détachent d'un fond de paysage représentant des cieux et des paradis bouddhiques, où l'on distingue des montagnes lointaines, des étangs de lotus, des nuages finement tracés, des palais et des kiosques. Un autre genre de composition murale est constitué par des scènes naïvement réalistes que l'on croirait à première vue empruntées à la vie locale, mais où l'on ne tarde pas à reconnaître la figuration de légendes sacrées. Quelles sont ces légendes ? Stein le saura plus tard, à son retour en Europe, lorsqu'il aura étudié de plus près, avec le concours d'Ed. Chavannes et de R. Petrucci, les documents iconographiques rapportés de Touen-houang.

Toutes ces fresques peuvent être datées, d'une façon plus ou moins précise, grâce aux textes votifs qui les accompagnent ⁽¹⁾. Mais la lecture des cartouches ne peut être entreprise sans la collaboration d'un sinologue, et Stein doit renoncer pour le moment à cette tâche, trop difficile pour qu'il puisse la confier à son secrétaire chinois. Certains indices de caractère archéologique lui permettent cependant de tenter sur place un classement chronologique approximatif. « Les meilleures de ces peintures, écrit-il, appartiennent à l'époque des T'ang et de leurs proches successeurs, époque où le site sacré, à l'instar de l'oasis voisine, connut une période de paix et de prospérité. » Quant aux autres fresques, notamment celles des vestibules et des couloirs, elles dateraient pour la plupart, d'après Stein, des temps des Song et des Yuan et auraient, fort probablement, remplacé des peintures plus anciennes, disparues depuis longtemps ⁽²⁾.

Les images sculptées des Ts'ien fo tong se sont moins bien conservées que les fresques. Beaucoup d'entre elles ont été volontairement abîmées. D'autres sont défigurées par des restaurations malhabiles. Une idole sculptée est toujours plus exposée au zèle des iconoclastes et des pieux réparateurs qu'une image peinte sur un mur, et aux Ts'ien fo tong les statues avaient été, en outre, modelées dans du stuc, matière friable entre toutes. Les dommages subis par celles-ci sont d'autant plus à déplorer que les rares spécimens restés à peu près intacts sont d'un beau style et d'un faire soigné, rappelant parfois les meilleures œuvres sérindiennes. Comme Bamiyan et quelques autres célèbres sites bouddhiques de l'Asie centrale, les grottes de Touen-houang possèdent

(1) Dans une lettre datée de Touen-houang et adressée à M. E. Senart, M. Pelliot écrit, le 26 mars 1908 : « Je pense d'ailleurs que je pourrai dater un assez grand nombre de monuments. Presque chaque grotte était entretenue héréditairement par les membres d'une même famille, ou appartenait collectivement à une association religieuse, une sorte de confrérie....Lors donc que les cartouches des donateurs mentionnent des personnages connus par ailleurs, nous en pourrions tirer des conclusions assez précises pour l'âge de la décoration » ; cf. BEFEO, VIII, 503.

(2) Rappelons à ce propos que M. Pelliot a dégagé en 1908, au Nord des Ts'ien fo tong, deux grottes dont la décoration est « du pur tantrisme tibétain » et date, sans nul doute du XIII^e ou du XIV^e siècle. Ces grottes contenaient des manuscrits et imprimés déchirés, en chinois, mongol et tibétain, ainsi que des fragments *si-hia* ; v. BEFEO, VIII, 529, n. Les peintures sont reproduites dans *Mission Pelliot*, I, *Les grottes de Touen-houang*, pl. CCCXLIV-CCCLI. Il est frappant de constater à quel point la peinture tibétaine s'est maintenue, jusqu'aux temps modernes, dans les traditions fixées à l'époque mongole et peut-être même avant.

plusieurs idoles de taille gigantesque. Les deux plus grandes d'entre elles, un buddna debout et un buddha assis, ont chacune environ trente mètres de hauteur (1).

Dès sa première visite aux Mille buddhas, Stein songea aux manuscrits qu'un prêtre taoïste, le Wang tao, avait trouvés, vers 1900, dans une cachette demeurée par hasard dans l'une des grottes. Par malheur, ce prêtre venait de quitter les Ts'ien fo tong, pour quêter des aumônes dans la région et il aurait fallu attendre son retour pour avoir des renseignements précis. Mais l'importance de la découverte avait été fermement attestée par un jeune novice tangoute préposé à la garde des sanctuaires pendant l'absence du bonze. Lors de sa seconde visite, Stein eut plus de chance. Il fut reçu, à son arrivée, par le Wang tao lui-même. Non sans quelques difficultés, les pourparlers furent engagés entre lui et le vieux prêtre, personnage méfiant, éternellement hanté par la « crainte des dieux et des hommes ». Habilement secondé par son lettré chinois, Stein parvint à vaincre les scrupules du bonze et à se faire remettre, à titre d'échantillon, quelques-uns des textes enfermés dans la cachette. Sa surprise et sa joie furent grandes lorsqu'il reconnut dans l'un de ces manuscrits la traduction en langue chinoise de *sûtras* bouddhiques rapportés de l'Inde par le pèlerin Hiuan-tsang.

CHAPITRE XXII (p. 807-830). *La chapelle murée*. — Après de nouvelles négociations, Stein fut enfin autorisé à pénétrer dans la petite chapelle, toujours fermée à clef, et dont nul Européen avant lui n'avait entrevu les trésors ni même soupçonné l'existence. Les pages qu'il a consacrées, dans ses livres et articles, à ce mémorable événement, se lisent presque comme un conte merveilleux.

« A la lueur vague de la petite lampe fumeuse du moine, j'ouvris de grands yeux. Entassés les uns sur les autres, sans aucun ordre, mais aussi sans aucun vide, des liasses de manuscrits s'élevaient jusqu'à une hauteur de 3 mètres ; il y avait là 14 mètres cubes de textes ! Tous ces manuscrits semblaient intacts : tels ils avaient été déposés, tels ils étaient demeurés, et aucun ne portait trace de moisissure. Comme il était impossible d'examiner quoi que ce fût dans ce trou noir, le prêtre consentit à m'installer dans une petite pièce voisine, à l'abri de tout regard indiscret, et à m'apporter successivement tous ces paquets. Un des premiers que j'ouvris était plein de peintures sur soie et coton, d'ex-voto de toutes sortes en soie et en brocart, avec un mélange de peintures sur papier, de banderoles en divers tissus, de fragments de broderies, etc. Les peintures sur coton et sur soie avaient servi jadis de bannières et étaient soigneusement roulées. Déroulées, elles montraient de belles figures de buddhas et de bodhisattvas ; les unes étaient d'un style tout à fait indien, les autres illustraient de la façon la plus intéressante l'adaptation des modèles indiens au goût chinois et portaient des dédicaces du IX^e siècle de notre ère.

Il y avait là des textes bouddhiques, des manuscrits sanskrits, un notamment sur feuilles de palmier, admirablement conservé, le plus ancien qui nous soit actuellement connu, de très nombreux textes tibétains, en turc ouïgour, en kök-turki, d'autres avec cette écriture syriaque qui fut employée par les Manichéens, enfin des documents chinois, lettres, comptes de monastère, etc. Ces pièces me révélèrent que la chambre

(1) L'un de ces colosses a été reproduit par Prjevalsky, d'après un dessin, dans son *Troisième voyage*.

contenant ces trésors avait été murée vers l'an 1000 après J.-C., sans doute par crainte de quelque invasion. » (1)

Le récit le plus complet a été donné par Stein dans *Ancient Cathay*. Le XXII^e chapitre de *Serindia* n'y ajoute que peu de détails encore inconnus, mais il renseigne le lecteur sur le sort subi par la fameuse bibliothèque après sa découverte.

Comme on sait, Stein ne réussit pas à acheter en bloc tous les manuscrits et peintures déposés dans la cachette, bien qu'il eût offert au bonze la somme, relativement considérable, de quarante « fers à cheval d'argent », c'est-à-dire environ 5000 roupies. Il ne put emporter avec lui que 24 caisses de manuscrits et 5 de peintures. Les quelque 15.000 à 20.000 rouleaux laissés dans la grotte, furent examinés et triés sur place, un an plus tard, par M. Paul Pelliot qui en acheta environ un tiers (2). Quant aux autres manuscrits, ils eurent des fortunes très diverses. Un nombre assez important en fut expédié à Pékin (3). En 1911, M. Tachibana, le distingué explorateur japonais, fit à son tour l'acquisition de quelques textes, choisis parmi ceux que le Wang tao avait mis de côté, à titre de « réserve spéciale ». Enfin, en 1914, Sir A. Stein, lors d'un nouveau séjour aux Ts'ien fo tong, eut la bonne fortune de mettre la main sur un tout dernier lot, représentant le contenu d'à peu près cinq grosses caisses, qu'il s'empressa d'acheter pour le compte du British Museum.

CHAPITRE XXIII (p. 831-894). *Peintures, dessins et estampes des Ts'ien fo tong*. Parmi les rouleaux entassés dans la chapelle murée, ceux qui contenaient des images se prêtaient mieux à un triage rapide sur place que les manuscrits. Ils n'intéressaient d'ailleurs que peu le prêtre qui en avait la garde et Stein put faire son choix en toute tranquillité. Le long chapitre consacré dans *Serindia* aux documents iconographiques des Ts'ien fo tong constitue, avec les nombreuses planches qui l'accompagnent (pl. LVI-CV) et les magistrales notices de Raphaël Petrucci imprimées dans le III^e volume (p. 1392-1428), un apport capital à l'histoire de la peinture bouddhique en Chine

(1) Ce passage est extrait d'un article publié par l'auteur en français, dans *La Géographie*, t. XX, 1909, p. 148. En ce qui concerne la date à laquelle fut fermée la grotte, elle résulte de l'examen des rouleaux chinois, qui y furent déposés et dont aucun n'est postérieur à la période *tche-tao* (995-997) des Song; cf. BEFEO, VIII, 506. M. Pelliot écrit : « Il est donc évident que la niche a été murée dans la première moitié du XI^e siècle, et probablement à l'époque de la conquête *si-hia* qui eut lieu vers 1035. Pêle-mêle on entassa chinois et tibétain, peintures sur soie, tentures, statuettes de cuivre et jusqu'à la grande stèle de pierre gravée en 851. »

(2) Les peintures achetées par M. Pelliot ont été déposées et au Louvre et au musée Guimet. Comme celles du British Museum, elles portent des dates qui s'échelonnent entre les premières années du VIII^e siècle et la fin du X^e. L'une des plus anciennes est de 729; cf. J. HACKIN, *Guide-catalogue du Musée Guimet. Les collections bouddhiques*, 1923, p. 23, et, du même auteur, *Missions Pelliot et Bacot*, dans *Bulletin archéologique du Musée Guimet*, fasc. II, 1921, p. 9 sqq. et pl. II-III. Il est à souhaiter que ces précieux documents soient publiés *in extenso*, dans un ouvrage de grand format, avec la traduction des textes votifs qui accompagnent les images.

(3) Cf. L. AUROUSSEAU, BEFEO, XII, ix, 54, 66, 88.

et des influences subies par elle à l'époque de sa floraison ⁽¹⁾. Le lecteur puisera, en outre, nombre de renseignements utiles dans l'excellent catalogue descriptif rédigé par M. Andrews et Miss Lorimer ⁽²⁾.

La coutume de décorer les lieux de culte bouddhique, en guise d'ex-voto, de bannières et d'icônes, est fort ancienne dans l'Inde. Des banderoles peintes, tissées ou brodées, figurent déjà comme parure de stûpas et d'arbres sacrés, dans les bas-reliefs de Bharhut, et sans nul doute il en existait dès les premiers temps du bouddhisme. Il semble toutefois que ces bandes flottantes d'étoffe n'aient porté, au début, que des motifs purement ornementaux, tels que rosaces de lotus, rinceaux chargés de bijoux, vases à fleurs. Ce n'est qu'avec l'avènement du Mahâyâna qu'ont dû se multiplier, sur ces oriflammes sacrées, les images du Maître, des bodhisattvas et des dieux bouddhiques.

Aux Ts'ien fo tong, les peintures sur soie ou sur toile étaient probablement destinées à un double usage. Suspendues aux plafonds et aux murs, elles décoraient l'intérieur des chapelles et les édifices en bois qui masquaient autrefois l'entrée des grottes. Mais les jours de fête on devait les retirer des sanctuaires obscurs pour en faire la parure de cortèges religieux. Ce sont surtout les bannières en soie légère comme de la gaze, et peintes des deux côtés, qui nous paraissent avoir été destinées à ce second usage. Quant au rôle important tenu par les icônes et oriflammes bouddhiques dans les processions religieuses de l'époque des T'ang, il est attesté par un passage de l'*Histoire de la vie de Hiouen-thsang* que nous tenons à reproduire ici en entier ⁽³⁾ : « A la douzième lune, au jour *Meou-chin*, l'empereur ordonne au maître de cérémonies *Kiang-wang* et à d'autres grands personnages, de réunir les différents corps de musiciens, de préparer des bannières et des tapis, et de se trouver tous le lendemain matin à la porte *An-fo-men* (la porte du bonheur paisible), pour aller au devant des religieux qui devaient entrer dans le couvent *Ta-ts'e'-en-sse* (le couvent de la grande bienfaisance). Tout le cortège se déploya en bon ordre dans les rues de la ville. On comptait quinze cents chars ornés de dais en brocart et de bannières où étaient peints des poissons et des dragons, et trois cents parasols d'étoffes précieuses. On avait tiré d'avance de l'intérieur (du palais) deux cents images du *Bouddha* brodées ou peintes sur soie, deux statues d'or et d'argent, et cinq cents bannières tissées de soie et de fils d'or, qui étaient conservées précédemment dans le couvent du Grand bonheur (*Hong-fo-sse*). Les livres sacrés, les statues, etc., que le Maître de la loi avait apportés des royaumes de l'Ouest, avaient été également extraits du couvent *Hong-fo-sse*. On les avait placés sur des piédestaux que supportaient de nombreux chars qui marchaient au milieu du cortège. Des deux côtés des statues, on voyait s'avancer deux grands chars, sur chacun desquels on avait dressé

(1) Raphaël Petrucci fut chargé, dès 1911, de l'étude des documents iconographiques de la mission Stein. Les résultats de ses recherches devaient paraître dans les *Mémoires concernant l'Asie orientale*. La mort prématurée de Petrucci a empêché la réalisation de ce projet. Les fragments publiés dans *Serindia* sont tout ce que nous possédons d'un ouvrage qui aurait rendu, s'il avait été achevé, les plus grands services aux historiens de l'art asiatique.

(2) Cf. vol. II, p. 937-1088.

(3) *Histoire de la vie de Hiouen-thsang*, par Hoei-li et Yen-thsong, trad. par Stanislas JULIEN, 1853, livre VI, p. 312-313.

un mât surmonté d'une riche bannière. Derrière ces bannières flottait l'image du *divin roi des lions* (Çākyaśiṅha ?) qui ouvrait la marche de cette pompeuse procession. En outre, on avait orné d'une manière magnifique cinquante chars où étaient assis cinquante personnages d'une vertu éminente ; ensuite venaient tous les *çramanas* de la capitale, portant des fleurs et chantant des hymnes religieux. » Vraisemblément, les bannières votives rapportées par la mission Stein imitaient les drapeaux historiés qui se déployaient autrefois au-dessus des stūpas et des *railing* indiens, de même que les rouleaux à images rappellent les icones sur toile ou sur cotonnade que l'on suspendait dans l'Inde bouddhique devant les temples et les monastères. Bien qu'indiennes par leur lointaine origine et leur emploi rituel, ces peintures cependant sont franchement chinoises d'exécution. Ajoutons que les plus fines d'entre elles appartiennent à un art dont le centre de rayonnement ne se trouvait certainement pas à Touen-houang. Elles représentent, sans doute, cette fameuse « école du Nord » dont parlent les auteurs chinois et qui aurait été fondée d'après eux par Li Tchao-tao. Dans la planche LXXII, sauf le sujet, tout est chinois, la prestance cérémonieuse des personnages, la souplesse des contours, l'accentuation calligraphique de certains traits, le dégradé vaporeux des demi-teintes⁽¹⁾. La couleur naturelle de la soie, utilisée comme fond, met en valeur les parties colorées de bleu outremer, de blanc, de rouge corail ou de vert foncé. La richesse discrète des couleurs est rehaussée çà et là par un peu d'or, posé tantôt sur une pointe de hallebarde, tantôt sur une cuirasse ou un diadème⁽²⁾. Bien qu'il ne s'agisse que d'une œuvre anonyme, le dessin, fin et détaillé, non moins que les teintes soigneusement harmonisées, trahissent la main d'un peintre habile, tout en faisant regretter la perte du « tableau de maître » qui a dû servir de modèle pour ce précieux petit rouleau.

C'est absolument à tort que l'on a cru pouvoir attribuer à des imagiers indo-népalais un petit groupe de bannières grossièrement peintes, reproduites dans la pl. LXXXVII. Tout au plus s'agit-il là de pastiches, exécutés d'après des copies déjà plusieurs fois recopiées ou, peut-être, d'après des enluminures. Les fines miniatures que M. E. Vredenburg a publiées dans *Rūpam*, permettent du reste de se faire une opinion assez précise du niveau auquel pouvaient atteindre les artistes indo-népalais des X^e-XI^e siècles⁽³⁾.

Afin de faciliter l'étude iconographique de ces bannières et rouleaux, l'auteur les a classés par sujets de la façon suivante :

- a) Scènes de la vie du Buddha (Section IV du chap. XXIII) ;
- b) Buddhas et bodhisattvas (« V)
- c) Lokapālas et vajrapāṇis (« VI)
- d) Groupes divins et assemblées (« VII)
- e) Les paradis bouddhiques (« VIII).

Un sixième groupe se compose de dessins, fragments de peintures sur papier et d'estampes à sujets religieux (section IX du même chapitre).

(1) Reproduit en outre dans *Thousand Buddhas*, pl. XLV, et dans *Desert Cathay*, vol. I, frontispice.

(2) Les ors ne sont reproduits que dans la planche-frontispice de *Desert Cathay*.

(3) *Rūpam*, janvier 1920.

Les images illustrant la vie terrestre du Buddha Çakyamuni présentent cette particularité que les divers épisodes de la légende y sont traités comme s'ils se passaient en Chine. Ainsi que l'a constaté notre regretté ami Petrucci, « les dieux adorant le Buddha dans le sein de sa mère, Çuddhodana, le père du Buddha, Mâyâdevi, sa mère, portent le costume de magistrats chinois ou de femmes chinoises » (1). On peut ajouter que les auteurs de ces peintures, non contents d'avoir habillé leurs personnages, acteurs et simples figurants, à la façon chinoise, ont composé la plupart des scènes sans tenir compte de la tradition iconographique indienne qui pourtant a dû leur être transmise par l'intermédiaire de l'art gandhârien. Ainsi, sur l'une des bannières représentant le « départ de la maison » (*mahābhiniṣkramaṇa*), le bodhisattva est figuré au loin, galopant, à bride abattue, sur un cheval fougueux et traînant derrière lui les volutes de nuages multicolores (2). On se rend à peine compte que ce minuscule cavalier est le principal personnage du tableau et que notre attention devrait se fixer tout d'abord sur lui et non sur le groupe de gardiens endormis devant la porte du palais, au premier plan. Nous croyons reconnaître là un trait qui caractérise en général l'art chinois préboudhique : l'indifférence à l'égard des principes de composition qui président à l'ordonnance d'une image. A ce point de vue, il y a un rapprochement curieux à faire avec un bas-relief de Yun-kang, publié par Ed. Chavannes, et où le même sujet, en dépit du travestissement chinois, est traité exactement comme dans une sculpture du Gandhâra (3).

L'auteur a constaté que dans les scènes empruntées à la vie du Buddha, les personnages habillés à la chinoise portent un costume archaïque, qui n'est pas celui des donateurs dont les portraits figurent aux Ts'ien fo tong dans les grandes compositions votives des IX^e-X^e siècles. Devons-nous en conclure que les bannières en question ont été copiées d'après des peintures plus anciennes ? Et s'il en est ainsi, à quel siècle et à quelle école correspondent les peintures qui ont servi de modèles ? Nos connaissances sur l'imagerie bouddhique chinoise avant les Wei sont malheureusement trop peu précises, pour que l'on puisse répondre à ces questions.

Si des scènes légendaires nous passons aux effigies des buddhas et bodhisattvas, on constate que celles-ci sont exécutées, la plupart du temps, d'après les règles iconographiques indiennes. A peu de chose près, le costume et les parures sont les mêmes que sur les sculptures de Long-men.

Les bannières représentant un buddha seul, sans acolytes, ni donateurs, sont plutôt rares, et comme, d'autre part, ces buddhas ont presque toujours la main levée dans le même geste, qui est celui de la *vitarka-mudrā*, leur identification est difficile, sinon impossible, quand la peinture n'est pas accompagnée d'une inscription. Les bodhisattvas traités en images isolées sont très fréquents.

Le nombre des bannières où figure Avalokiteçvara, paraît attester la grande vogue que connut le dieu sauveur du bouddhisme dans cette région voisine du Tibet, vers le IX^e-X^e siècle. Rappelons à ce propos qu'à la même époque furent élevés à la

(1) Cf. *Les peintures bouddhiques de Touen-houang*, dans *Annales du Musée Guimet*, t. 41 (1914), p. 123.

(2) Reproduit dans *Desert Cathay*, pl. VI.

(3) *Mission archéologique dans la Chine septentrionale*, t. I, p. 303 et fig. 212.

gloire de Lokeçvara, dans une autre partie de l'Asie, les sanctuaires de Bantây Çhmâr, le Bayon, et le grand açrama de Đông-dương sur la côte d'Annam (1).

Dans la plupart des bannières, le bodhisattva apparaît sous sa forme humaine. Parfois il est représenté de trois quarts. Une belle kouan-yin, reproduite dans *Serindia*, pl. LXXI, nous paraît être la réplique lointaine de quelque chef-d'œuvre disparu, inspiré peut-être par Wou Tao-tseu. Le bodhisattva y est figuré debout sur un nuage parsemé de fleurs, une cassolette à encens dans la main. Guide fidèle des âmes pieuses, il se retourne avec bienveillance vers une jeune femme qui s'approche de lui d'un pas timide. A hauteur du nimbe flotte une petite oriflamme, exactement pareille aux bannières découvertes par Stein dans la cachette des Ts'ien fo tong. Dans une autre peinture (Ch. i 009, pl. LXXIX) nous voyons la Kouan-yin assise sous un saule (2). Ce n'est que dans les images à large ordonnance, que le bodhisattva revêt de préférence un aspect « extra-humain » (pl. LXIII, LXIV et LXVIII). Il a alors jusqu'à onze têtes et « mille bras » (*sahasrabhujā*). Mais aucune des peintures ne se montre sous ses apparences monstrueuses, si familières pourtant à l'art tibétain et à l'art népalais.

A côté d'Avalokiteçvara, un autre bodhisattva secourable, Kṣitigarbha, tient une place d'honneur dans le panthéon salvifique de Touen-houang (pl. LXII et LXVII). « On peut éprouver une légitime surprise, écrit Petrucci, à voir ce Bodhisattva, aujourd'hui réduit à un rôle secondaire, si oublié que sa forme japonaise apparaissait comme propre aux sectes insulaires, jouer, dans ces hautes périodes, un rôle tel qu'il rivalise avec Avalokiteçvara et même avec les grands Buddhas du bouddhisme du Nord. » Nous aurons à nous occuper de ce bodhisattva plus loin, à propos des maṇḍalas des Ts'ien fo tong.

Bien que d'un rang hiérarchique moins élevé que les bodhisattvas, les quatre lokapālas ou gardiens des points cardinaux, étaient également l'objet d'une grande vénération à Touen-houang. Ils sont souvent représentés sur des bannières. Leurs images figurent dans les maṇḍalas ou réunions divines. Armés de pied en cap, tels les Saint Michel et les Saint Georges de notre Moyen-âge, ces rudes guerriers ont dû personnifier bien des fois, aux yeux d'une population exposée à de fréquentes incursions et pillages, l'ardeur militaire des chefs, auxquels était confiée la défense des marches lointaines de l'empire. A Touen-houang, ces rois protecteurs de l'univers tiennent à la fois du *deva* hindou, du chevalier turco-iranien et du mandarin.

Nous avons déjà fait mention d'un vaiçravaṇa copié sans doute d'après une peinture de l'époque des T'ang. Non moins intéressante est une autre image de ce dieu, où celui-ci chevauche sur un coursier blanc (pl. LXXIII), au milieu d'un cortège de génies et d'adorants (3).

(1) Cf. Louis FINOT, *Lokeçvara en Indochine*, dans *Etudes Asiatiques*, p. 227 sqq. et pl. 16-25. Il y a un rapprochement intéressant à établir entre les maṇḍalas peints de Lokeçvara, découverts à Touen-houang, et les maṇḍalas du même dieu, sculptés en bas-relief à Bantây Çhmâr.

(2) La kouan-yin assise sous un arbre est une création iconographique chinoise. Les origines de ce type se rattachent aux images représentant la « méditation du Prince héritier ». V. *Ars Asiatica*, t. II, pl. XLIII, stèle de l'année 554.

(3) Composition d'un type inusité, et dont nous ne connaissons pas l'équivalent dans l'art sérindien. Peut-être la copie d'une célèbre peinture chinoise de l'époque des T'ang.

On rencontre parfois sur les bannières de Touen-houang des *kin-kang* ou *vajrapāṇi* (pl. LXXXVI). Comme à Long-men, ils sont traités à la façon de démons infernaux, au rictus féroce, à l'attitude contorsionnée, et ne rappellent que peu les génies d'aspect presque humain, que nous voyons sculptés dans un monument chinois de l'année 543 ⁽¹⁾.

L'auteur a classé dans la rubrique « groupes divins et assemblées » un certain nombre de compositions à large ordonnance, dont le sujet comporte plusieurs personnages ou même des assistances nombreuses, réunis généralement autour d'un buddha ou d'un bodhisattva. Une peinture de cette catégorie (Ch. 0059) montre le buddha Gautama sur le pic des vautours (*Grdhrakuṭa*) ⁽²⁾.

Un nombre considérable de ces rouleaux sont consacrés à la glorification d'Avalokiteṣvara, dont l'image isolée figure déjà sur tant de bannières. Le bodhisattva, dont la coiffure porte la représentation du dhyāni-buddha Amitābha, est figuré tantôt debout, tantôt assis sur un trône lotiforme, au milieu d'une assistance recueillie. Ces compositions, d'allure déjà si chrétienne, se complètent parfois de scènes marginales rappelant les predelles de nos maîtres primitifs. Les assistants, comme d'ailleurs le bodhisattva lui-même, sont peints sur un fond neutre, bleu, brun ou jaunâtre ⁽³⁾, et leur ordonnance, d'un équilibre toujours parfait, est soumise à des règles rigoureuses. Les donateurs sont fréquemment alignés par registres, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre (pl. LXIII-LXVI, LXVIII et LXIX).

Au point de vue iconographique, ces maṇḍalas sont des répertoires, infiniment précieux pour nous, de l'ancienne imagerie sino-tibétaine, car on y retrouve les principaux représentants du mahāyānisme tels qu'on les peignait et sculptait alors sur les confins de la Chine et à l'extrême Est de la Sérinde : buddhas et bodhisattvas, les quatre gardiens des points cardinaux, les porteurs de foudre, les dieux et les déesses brahmaniques, ascètes hindous et ṣramaṇas, les apsaras, les nāgas et nāgarājas, le soleil et la lune ⁽⁴⁾. Aux êtres d'essence divine sont associés parfois un preta famélique, faisant un geste d'imploration, et un pauvre qui demande l'aumône.

Nous avons déjà insisté sur le fait que le bodhisattva ne revêt point dans ces images de forme monstrueuse. On peut cependant relever dans la façon dont sont parfois traités les personnages de moindre importance, une tendance déjà assez accusée au tantrisme. En résumé, comme l'a dit Petrucci, les maṇḍalas de Lokeṣvara, avec leur multitude d'assistants et d'adorateurs, mettent bien en évidence « le caractère universel et envahissant du grand bodhisattva de Miséricorde ».

Non moins intéressantes à étudier sont les peintures représentant le bodhisattva-moine Kṣitigarbha (Ti-tsang) dont le culte, transplanté de bonne heure au Japon, avait été très populaire en Chine à l'époque des T'ang. Dans la pl. LXVII il apparaît

(1) *Ars Asiatica*, t. II, pl. XV.

(2) Icône de type archaïque, reproduisant sans doute une image indienne. Le même sujet se retrouve dans une magnifique broderie, provenant également des Ts'ien fo tong (pl. CIV).

(3) Dans certains cas, le fond neutre est constitué par la soie même, laissée en blanc.

(4) Le disque solaire et la lune se retrouvent également dans les bas-reliefs de Bantāy Čhmār mentionnés plus haut.

en « Maître des six voies », le sistre à la main. A droite et à gauche de son auréole se déroulent des bandelettes portant de minuscules images et figurant le monde des hommes, le monde des pretas, le monde des dieux d'une part, et le monde des enfers, le monde des animaux et le monde des asuras de l'autre. Ailleurs (pl. LXVII), il siège entre les dix juges de l'enfer. A ces personnages s'associent parfois deux figurants dont nous ignorons la signification exacte : le moine Tao-ming et le lion à la crinière d'or (*kin-mao*) (1).

Est-ce par le Kan-sou que le culte de Kṣitigarbha a pénétré dans le Yun-nan ? On est tenté de le croire. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'on a reconnu son image dans les bas-reliefs du Fan-tseu t'a de Yun-nan fou, dont le décor sculptural, bien que datant du XIII^e siècle, rappelle encore par de nombreux détails les maṇḍalas de Touen-houang (2).

La prédilection des peintres chinois pour les paysages et les fleurs, les riches parures et les palais merveilleux, s'affirme dans ces vastes et grouillantes compositions qui évoquent les « terres pures » ou cieux bouddhiques (pl. LVI-LIX). Ces terres célestes sont : Sukhāvātī, paradis du dhyāni-buddha Amitābha, où renaissent les âmes humaines ; le paradis du buddha-guérisseur Bhaiṣajyaguru ; celui du dernier buddha terrestre, Ākṣyamuni ; enfin, la cité divine du buddha futur Maitreya, cité resplendissante dont les délices sont telles que « la durée d'un *kalpa* ne suffirait pas à les décrire » (3).

Avant les découvertes de Stein, des peintures vraiment anciennes de ce type n'étaient connues qu'au Japon. Grâce aux documents des Ts'ien fo tong, nous sommes maintenant fixés sur la part que la Chine avait prise à l'élaboration iconographique de ces images et à leur diffusion en Extrême-Orient, au Tibet, et même en Perse, où les maṇḍalas se sont introduits vers le XV^e siècle, sous un déguisement musulman, dans l'art des enlumineurs (4).

Nous ne pouvons clore notre rapide revue sans avoir attiré l'attention du lecteur sur une petite peinture sur soie, datée de l'an 897 A. D., et que nous croyons être un document artistique de haute valeur (pl. LXXI). On y voit représenté le buddha « dispensateur de la lumière » (*Tejaprabha*) avec son cortège de divinités planétaires. Assis sur un lotus bleu, la main levée en *vara-mudrā*, il est traîné dans un char par un bœuf ou buffle blanc que conduit un ṛṣi (?). Il existe, à notre avis, une incontestable parenté entre cette fine peinture aux lignes flottantes et gracieuses, et un

(1) Les noms de ces deux figurants ont été lus par Hackin et Tchou Kia-kien sur un rouleau rapporté par M. Paul Pelliot des Ts'ien fo tong et conservé au Musée Guimet ; cf. *Documents de la mission Pelliot*, dans *Bull. arch. du Musée Guimet*, fasc. II, p. 17.

(2) V. l'article sur le Fan-tseu t'a publié dans le présent numéro du *Bulletin*. supra, p. 435.

(3) V. aussi, dans *Thousand Buddhas*, les pl. I, II, VII, VIII et IX. Le paradis de Maitreya, pl. LVIII de *Serindia*, a été peint d'après le *Maitreyāvyaākaraṇa-sūtra*. Sur le culte de Maitreya en Chine et au Japon, cf. MATSUMOTO Bunzaburo, *Miroko jōdoron*, ouvrage analysé par N. Peri dans *BEFEO*, XI, 439 sqq.

(4) On songe surtout à ces miniatures où l'on voit Dieu et le Prophète trônant au milieu d'anges, de génies, d'êtres humains et d'animaux, véritables maṇḍalas islamisés dont les origines remontent sans doute au temps du bouddhisme.

dessin à l'encre de Chine, publié par M. F. Martin en 1914, et qui serait, d'après un témoignage datant du XVIII^e siècle, une copie faite par Li Long-mien d'après une œuvre de Wou Tao-tseu (1).

Les peintures et dessins sur papier, décrits dans la section IX du XXIII^e chapitre, constituent une collection d'aspect très varié (pl. XC-XCVIII). On peut les répartir entre sept groupes, savoir : 1, petites images divines, parfois munies de pieuses formules (2) (XCII) ; 2, esquisses pour des fresques à exécuter (XCV) (3) ; 3, dessins piqués ayant servi de poncifs (Ch. 00159, pl. XCIV) ; 4, illustrations de livres bouddhiques (pl. XC et XCIV, Ch. 00226) ; 5, aide-mémoires pour peintres-imagiers, donnant des mudrās et des attitudes rituelles (pl. XCVII et XCVIII) ; 6, devises magiques, charmes (Ch. 00209) (4) ; 7, croquis d'après le modèle vivant (XCVI). La plupart de ces documents présentent un double intérêt. Ils nous fournissent d'abord mainte indication utile de nature technique. Ils nous renseignent ensuite sur les moyens de propagande par lesquels le mahâyānisme chinois agissait sur les foules, à une époque florissante de son histoire. Ces moyens d'action religieuse populaire, — il est facile de le constater, — ne diffèrent pas sensiblement de ceux que nous voyons pratiqués encore de notre temps, dans l'Occident chrétien, tant au Mont Athos qu'à Lourdes.

C'est à la mission Stein que revient l'honneur d'avoir rapporté en Europe les plus anciens spécimens connus de xylographie (pl. XCIX-CIII). Quatre de ces précieuses estampes (*yin-ti siang*) sont datées par les textes gravés sur planches qui les accompagnent ; elles correspondent aux années 868, 947 et 980. La plus ancienne (Ch. Ciii, 0014, pl. C), est le frontispice d'un rouleau de 16 pieds contenant la traduction chinoise d'un texte sanskrit (*Vajracchedikā*). On y voit le buddha Qākyamuni assis sur un lotus, au milieu de bhikṣus et de dieux, et conversant avec son disciple Subhūti. L'exécution technique de la planche est d'une grande habileté. Les imprimés de Touen-houang nous ont aussi conservé deux noms de graveurs sur bois : Lei Yen-mei (947) et Wang Wen-tchao (980). « Ce sont, écrit Petrucci, les premiers noms de graveurs sur bois que nous livre l'histoire. » (5)

CHAPITRE XXIV (p. 895-925). *Fragments de textiles et manuscrits des Ts'ien fo tong*. — Nous avons déjà eu l'occasion de signaler aux lecteurs du *Bulletin* les précieux fragments d'étoffes datant des Han que Stein avait exhumés en février 1914

(1) Cf. V. GOLOUBEV, *Li Long-mien*, dans *Gazette des Beaux-Arts*, 1914, p. 295.

(2) Images destinées à la clientèle pauvre, et tenant sans doute lieu de coûteuses bannières de soie, lorsqu'elles étaient offertes comme ex-voto. Leur diffusion devait être considérable, à cause de leurs dimensions menues et de l'action salvifique qu'on leur attribuait.

(3) l'eut-être aussi pour des xylographes.

(4) Les charmes sont le plus souvent reproduits en xylographie (pl. CII). Ce sont les plus anciens exemples d'un type imagier encore très répandu dans le Tibet contemporain, et dont les premiers spécimens ont été étudiés par les frères Schlagintweit, vers le milieu du dernier siècle.

(5) *Annales du Musée Guimet*, t. XLI, p. 138.

dans un site du Lob Nor ⁽¹⁾. Les spécimens d'art textile publiés dans *Serindia*, pl. CIV-CXXIII, appartiennent à une période moins reculée, allant de l'époque des T'ang jusqu'au début des Song. Ce sont, pour la plupart, des *kin* ou brocarts de soie. Un grand nombre de ces morceaux, coupés en forme de triangles ou de bandes, ont servi à la confection de bannières religieuses, d'autres proviennent de parures ou vêtements rituels.

L'auteur a remarqué que ces tissus portent souvent des dessins d'inspiration persane. L'examen des spécimens reproduits dans son ouvrage confirme en effet cette opinion. Mais il n'est pas moins sûr, d'autre part, que ces échantillons montrent également l'empreinte du goût chinois et qu'aucun d'entre eux ne peut passer pour la copie directe d'une étoffe iranienne ⁽²⁾. En somme, les influences signalées par Stein n'apparaissent qu'à travers des formes déjà très évoluées, très chinoisées, et adaptées de plus aux besoins d'une clientèle bouddhique. Notons, à ce propos, l'absence dans le décor figuré de ces textiles, de motifs d'allure guerrière ou héraldique, comme on en trouve, pourtant, sur les étoffes sassanides ou perso-byzantines conservées dans les cathédrales et les musées d'Europe ⁽³⁾. On ne rencontre dans les soies brochées des Ts'ien fo tong ni le fameux «tueur de lions» dont les origines remontent jusqu'à l'art hittite, ni l'aigle de la Chaldée, ni les rois chassant à cheval, ni même de simples cavaliers tirant à l'arc. En revanche, on est surpris par l'aspect très varié de la faune décorative qui s'associe dans ces belles étoffes à des rinceaux mouvementés et à des formes géométriques ou géométrisées.

Oiseaux et quadrupèdes sont de préférence affrontés par paires, comme dans les brocarts historiés de la Perse préislamique, mais la monotonie rigide de cette ordonnance est généralement atténuée par l'aspect très réaliste de ces animaux, qu'il s'agisse de bouquetins, de perruches, ou de chevaux mongols à la crinière flottante ⁽⁴⁾.

(1) BEFEO, XX, IV, 170 sqq. *Ancient chinese figured silks excavated by Sir Aurel Stein at ruined sites of central Asia, drawn and described by F. H. ANDREWS*, dans *Burlington Magazine*, juillet-septembre 1920.

(2) Bien entendu, nous ne contestons pas le caractère non-chinois des étoffes dites «sogdiennes» qui occupent une place à part dans l'ensemble rapporté par Stein.

(3) Par exemple, dans le trésor de la cathédrale de Seres et au Musée de Vich en Catalogne. V. à ce propos, dans Emile MÂLE, *L'Art religieux du XII^e siècle en France*, Paris, 1924, notamment le chapitre intitulé «Le Monde et la Nature», et fig. 200 et 205.

(4) Voici la liste des principaux types : cigognes volantes (Ch. I. 0022, pl. CXIII); canards dans losanges de fleurs (Ch. 00303, pl. CXIII); daims tachetés (Ch. 00291, pl. CXVI A); perruches (Ch. XXVIII, 007, pl. CXXII); passereaux (Ch. IV 0028, pl. CXXII); paons (Ch. 00293 a, pl. CXVIII); lions (pl. CXVI); bouquetins (pl. CXIX); chevaux marqués du svastika (pl. CXVI). Le dragon et le phénix ne tiennent dans ce répertoire de formes animales qu'une place de second ordre, fait curieux à noter, et qui s'explique peut-être par le peu de vogue dont jouissaient ces bêtes fantastiques auprès des bouddhistes. Les principaux éléments de décor floral sont : la rosace lotiforme, la fleurette à quatre pétales, la pivoine (Ch. 00165 a). Parmi les motifs géométriques figurent des losanges, des perles, des carrés, des croix, le svastika. Rappelons que parmi les tissus du temps des Han trouvés par Stein dans la région du Lob Nor, on rencontre déjà des spécimens où se manifeste un goût prononcé pour une faune et une flore réalistes.

Un motif d'aspect très caractéristique se compose d'une paire d'oiseaux formant comme un cartouche circulaire et qui paraissent voltiger, en battant des ailes, autour d'un axe (Ch. i. 0022). C'est là un motif familier aux historiens de l'art khmère. On le rencontre à Añkor Vat, au Bayon, dans d'autres temples d'Añkor, tantôt gravé, tantôt taillé en très léger relief sur des encadrements de fenêtres et de portes. Sa présence sur les étoffes rapportées par Stein est une précieuse indication pour ceux qui auront un jour à étudier les influences chinoises dans l'art ornemental du Cambodge ancien.

Les deux dernières sections du chap. XXIV contiennent une revue sommaire des manuscrits supportés. Un choix de ces documents est reproduit pl. CXLII-CXXIV. Une planche spéciale (CLXXV) est réservée à l'inscription chinoise sur pierre de l'année 851, qui fut trouvée dans la cachette en même temps que les peintures et les textes, et dont Stein a rapporté un estampage.

Nous n'avons pas à rendre compte ici de l'importance que présentent ces matériaux pour les études asiatiques. Leur haute valeur a été reconnue par les spécialistes dès le retour de la mission Stein, notamment en ce qui concerne la connaissance du vieux tibétain, du sogdien et d'autres langues et dialectes parlés en Asie centrale à l'époque des T'ang. Le nombre des textes chinois, manuscrits complets ou pièces fragmentaires, atteint presque 9000. Quant au groupe indien, il se compose d'environ 800 pothīs et renferme un certain nombre de *Prajñāpāramitā*. L'étude de ces documents se poursuit activement. Mais, il faut bien l'avouer, l'immensité de la tâche n'est pas proportionnée au nombre des travailleurs éminents que Stein a ralliés autour de lui, et sans doute bien des années s'écouleront encore avant que l'on puisse embrasser d'un seul regard toute la vaste étendue de ce nouveau domaine de recherches linguistiques dont la mise en valeur n'est que commencée.

CHAPITRE XXV (p. 926-1088). *Les sanctuaires des « Mille buddhas » et leur décoration murale.* — Dans la première partie de ce long chapitre l'auteur reprend l'examen des fresques des Ts'ien fo tong dont il avait déjà ébauché une description générale (chap. XXI). Il procède par ordre, c'est-à-dire en respectant la succession dans laquelle s'échelonnent les grottes (fig. 200-236). Mais celles-ci sont trop nombreuses pour qu'il puisse être question d'un inventaire complet.

Dans la chapelle II, ce sont deux grandes Kouan-yin à mille bras qui attirent l'attention de Stein (fig. 204). La chapelle IV-VI offre une représentation de Sukhāvati, avec des scènes marginales tirées de l'*Amitāyurdhyāna-sūtra*. Une paroi de la grotte VIII est ornée d'un cortège de femmes, où figure, ainsi que l'atteste un texte contemporain de la fresque, une princesse khotanaise qui épousa au X^e siècle un représentant de l'illustre famille des Ts'ao, Ts'ao Yen-lou (1). Ailleurs, on reconnaît le buddha Tejahprabha, le même que nous avons déjà rencontré dans une peinture sur soie (pl. LXXI) avec sa suite de déités et dignitaires célestes.

(1) Cf. à ce sujet PELLIER, BEFEO, VIII, 504. Les Ts'ao ont succédé aux Tchang comme gouverneurs de Touen-houang.

La plupart de ces peintures sont faciles à interpréter, mais il en est cependant dont l'explication est encore à trouver, par exemple, cette curieuse scène du « coup de vent » où l'on voit, au centre de la composition, un grand arbre violemment secoué par une rafale (fig. 234-236).

L'impression qui se dégage de la lecture de ce chapitre est que l'auteur, en bon historien de l'art, n'a négligé aucun des problèmes que nous posent les peintures murales des Ts'ien fo tong. A d'autres de poursuivre jusqu'au bout les recherches amorcées par lui. Les investigations futures porteront nécessairement, d'une part, sur les éléments que les peintres de Touen-houang ont empruntés à l'art sérendien, et tout particulièrement aux écoles du Khotan ; d'autre part, sur les influences exercées par la peinture bouddhique chinoise sur les artistes japonais contemporains des T'ang et des Song. Mais il y a encore un autre point à élucider, dont l'intérêt nous paraît capital. Il s'agit du rôle qu'a joué dans l'art de Touen-houang la peinture classique de la Chine. Ce rôle, on le devine, a été très important. Si l'on arrive à le définir d'une façon précise, on pourra peut-être hasarder quelques nouvelles hypothèses sur ces écoles du centre de la Chine que nous connaissons encore si peu (1).

Le chapitre se termine par la liste des antiquités acquises par Stein à Touen-houang. Très complète et très soigneusement rédigée, cette liste constitue pour nous une source d'information technique de tout premier ordre.

CHAPITRE XXVI (p. 1089-1114). *Les marches de Koua-tcheou*. — Le 13 juin, l'explorateur quitte définitivement les Ts'ien fo tong. Après avoir visité l'oasis de Koua-tcheou avec ses vestiges historiques, et déposé ses collections au yamen de Ngan-hi il pique droit au Sud. Près du village de « Chiao-tzou », il découvre une ancienne ville fortifiée du XII^e-XIII^e siècle ainsi que les ruines de plusieurs stūpas (fig. 237-240). Il explore ensuite rapidement la vallée des Dix mille buddhas, dont les temples rupestres, datant de la même époque que ceux de Touen-houang, contiennent également des fresques et des graffiti (fig. 241-248) (2).

CHAPITRE XXVII (p. 1115-1140). *La frontière Nord-Ouest du Kan-sou*. — Le 18 juillet, Stein atteint le poste de K'ia-yu kouan qui marque le point de jonction de la Grande muraille avec le système de défense, établi sous les Han à l'Ouest et au Nord de Touen-houang. Après une halte à Sou-tcheou (Tsieou-ts'üan), le voyageur se dirige vers le Nan-chan. Pendant un mois il explore des régions situées à 3500-4000 mètres d'altitude, sans rencontrer un seul être humain. Les levées qu'il y fait prendre

(1) L'étude des fresques des Ts'ien fo tong est maintenant mise à la portée de tout le monde grâce aux albums de la mission Pelliot, publiés chez Geuthner, 1920-1924.

(2) Le programme iconographique de ces fresques est le même qu'aux Ts'ien fo tong, mais l'exécution technique est moins soignée et moins habile. Les *wan fo hia* ou « grottes des dix mille buddhas » sont signalées par Roborovsky dans son *Rapport sur une expédition en Asie centrale*, 1893-95 (ouvrage publié en russe), St.-Petersbourg, 1900, p. 219. Le même auteur a visité dans cette région un petit groupe de grottes et de stūpas en bronze, connu sous le nom de *Khoïr-Soubourga*.

par son assistant hindou, Ram Singh, couvrent au total une superficie de plus de 60.000 kilomètres carrés. Il descend ensuite vers Kan-tcheou afin de gagner la ligne frontière entre Yu-men hien et An-hi.

CHAPITRE XXVIII (p. 1141-1176). *Vers Hāmi et Tourfan*. — Stein suit maintenant la grand' route dite « du Nord » qui a remplacé depuis le VIII^e siècle celle, beaucoup plus ancienne, qui contournait le Lob Nor par le Sud ⁽¹⁾. Non loin de Hāmi, oasis importante, connue des Chinois depuis le I^{er} siècle de notre ère ⁽²⁾, il découvre un ancien site bouddhique (Ara-tam) dont les monuments datent du temps des Ouïgours (fig. 257-260). D'autres vestiges archéologiques sont reconnus par lui à Ilikoul, à Toghucha, à Lap chong.

Le 10 novembre, Stein arrive à Tourfan, site célèbre dans les annales de l'archéologie sérindienne, mais trop longtemps fouillé par les missions allemandes (1902-1906) pour que l'on puisse espérer y réaliser encore d'importantes découvertes. Il réussit néanmoins à enrichir ses collections de quelques nouvelles pièces, parmi lesquelles figurent des manuscrits en langue ouïgoure, achetés à Yār-khoto, des fragments de fresques et de reliefs en stuc, et aussi un précieux petit lokeçvara en bronze doré, d'un style nettement indien (pl. VI, Yk. 005).

Permément décidé cette fois à ne point tenter à fond sa chance d'archéologue, Stein profite de son séjour à Tourfan, pour étudier les conditions spéciales qui ont fait de cette oasis comme une reproduction en miniature du bassin du Tārīm. Ce travail sera repris par lui en 1914-1915, lors de sa troisième mission en Asie centrale, en même temps que l'étude topologique de la région qui aboutira à la confection d'une carte à grande échelle.

CHAPITRE XXIX (p. 1177-1229). *Karachar et ses ruines*. — Parti de Tourfan le 1^{er} décembre, Stein est le 11 à Karachar. De là il gagne Chorchouq, où il va explorer les Ming-üi, localité archéologique de premier ordre découverte par Sven Hedin et visitée par le professeur Grünwedel en 1906-7. Le produit des fouilles, aussitôt engagées, ne laisse rien à désirer, quant au nombre et à l'intérêt des documents. Il comporte des fresques, des sculptures sur bois, des têtes et des figurines en terre cuite. Les peintures rappellent celles que M. von Le Coq a publiées dans son grand ouvrage sur Khotcho (Kao-tchang) dont il a déjà été question plus haut. On y voit des moines bouddhistes, des ermites habitant des grottes, des donateurs (pl. CXXIV-CXXVI). Les bhikṣus sont de type mi-hindou, mi-chinois. Les personnages laïques paraissent être des Iraniens (Mi. XVIII, 0014).

Parmi les sculptures sur bois, la place d'honneur appartient à la statuette d'un lokapāla, œuvre de l'époque des T'ang, étonnante de vie, et qui ne montre aucune de ces exagérations qu'on observe d'habitude dans les images de ce genre

(1) La « route du Nord » avait été suivie par Hiuan-tsang qui, du reste, faillit s'y perdre.

(2) Cette oasis était vers 73 A. D. une base stratégique. Elle est mentionnée, au XV^e siècle, dans la relation des ambassadeurs de Chah Rukh (1420) qui parlent d'une mosquée magnifique, d'un couvent de derviches et d'un temple bouddhique, vus par eux; cf. *Serindia*, p. 1151.

(pl. CXXVII). Mentionnons encore, à titre de curiosité iconographique, un panneau sculpté de scènes légendaires, où le Buddha apparaît le torse complètement nu (même planche).

D'un attrait artistique très réel sont les fragments de figurines animales et humaines, modelées en argile, que Stein a retirés de divers sanctuaires à Ming-uī (pl. CXXIX-CXXXV). Fort semblables aux sculptures de Toumchouq, rapportées en France par la mission Pelliot⁽¹⁾, ces pièces font songer tantôt aux statuettes funéraires chinoises, tantôt aux terres cuites du Gandhâra⁽²⁾. La plupart d'entre ces morceaux proviennent de décorations murales, dont aucune, par malheur, n'a pu être reconstituée. Le modelé est souvent d'une finesse extrême, notamment dans le traitement des cheveux et des turbans. L'expression du visage, dans un grand nombre d'exemples, est d'un réalisme exagéré, poussé jusqu'à la grimace. Les animaux sont très bien rendus, sauf l'éléphant. Fort intéressante à étudier, au point de vue du type et du costume, est l'image en ronde bosse d'un chevalier sérindien, coiffé d'un casque conique et enveloppé d'une armure souple rappelant le « haubert » des croisés. Des guerriers analogues figurent dans les fresques de Kertch, en Russie méridionale⁽³⁾. Faut-il en conclure qu'il existe des liens historiques entre les Scytho-Sarmates de la mer Noire et de l'embouchure du Don, et certaines tribus de race iranienne, ou turco-iranienne, établies en Sérinde dans le haut Moyen-âge ? Quoi qu'il en soit, le fait mérite d'être relevé.

CHAPITRE XXX (p. 1230-1244). *Vers Koutchā*. — Les étapes qui conduisent l'explorateur au delta desséché de la rivière de Keriya comptent parmi les plus dures de tout le voyage. Les marches à travers les dunes hautes de 30 mètres harassent les bêtes et le manque d'eau expose la petite caravane à de graves dangers. A Kara-dong, site déjà visité en 1901, Stein se livre à une suite de recherches dont les résultats sont des plus satisfaisants (fig. 303-7).

CHAPITRE XXXI (p. 1245-1283). *A l'Est et au Nord de Khotan*. — Parti de Kara-dong le 22 février, Stein se dirige sur Domoko. Non loin de ce point, exploré par lui en 1901, il fouille les ruines de Farhād-Bēg-Yailaki qui lui livrent de nombreuses monnaies chinoises du type dit *wou-tchou*, des intailles, des tablettes inscrites en brahmī des cachets en argile, des fragments de fresques. Mais sa plus précieuse trouvaille est une image, peinte sur bois, de Hāritī, la madone bouddhique (pl. XIII), œuvre de style khotanais, où se manifestent nettement des influences persanes⁽⁴⁾.

(1) Actuellement au Louvre et au Musée Guimet.

(2) A rapprocher des sculptures trouvées par Sir John Marshall, à Taxila. V. aussi A. FOUCHER, *L'Art gréco-bouddhique*, t. II, fig. 308-312. La grande majorité de ces figurines ont été fabriquées au moule pour être retouchées ensuite à la main.

(3) Cf. N. KONDAKOF, Comte J. TOLSTOÏ et S. REINACH, *Antiquités de la Russie méridionale*, fig. 191-193.

(4) Cf. A. FOUCHER, *La madone bouddhique*, dans *Monuments et Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1910, et H.F.E. VISSER dans *Influences of Indian Art*, p. 180 (India Society).

CHAPITRE XXXII (p. 1284-1316). *Mazār-tāgh*. — Après avoir quitté la région de Domoko, notre voyageur reprend la direction du Nord, en longeant la rivière de Khotan dont le lit est en cette saison (avril) complètement à sec. A Mazār-tāgh il découvre, haut perché sur une falaise abrupte, un ancien fort, témoin sans doute de l'occupation tibétaine. Il atteint Aksou au début de mai, non sans avoir beaucoup souffert de la chaleur, toujours croissante, et des ouragans de sable. Arrivé à Kelpin le 15 mai, il visite Toumchouq, terrain de fouilles de la mission Pelliot (1906). Après un court arrêt à Yarkand, Stein gagne Khotan où il arrive le 9 juin. Il s'y installe dans le kiosque de Niāz Ḥākīm Bēg, où il avait déjà habité en 1901.

CHAPITRE XXXIII (p. 1317-1339). *De Khotan à Londres*. — Il s'agit maintenant de regagner l'Inde. Mais Stein a encore d'importants travaux topographiques et climatologiques à faire dans les régions neigeuses qu'il lui reste à franchir, et ce n'est que le 12 octobre 1908 qu'il arrive à Leh. Voyageur intrépide et infatigable, il est cette fois à bout de forces. En outre, il a les orteils du pied droit gelés, et une intervention chirurgicale immédiate s'impose. La cicatrisation des plaies est lente et douloureuse, et plusieurs semaines passent avant que Stein puisse descendre dans les plaines de l'Inde. Il s'embarque à Bombay le lendemain de Noël. Le 20 janvier 1909, il est à Londres. C'est la fin du voyage.

Notre compte rendu ne serait pas complet, si nous ne faisons pas mention d'une suite d'articles et de notes signés de divers savants et publiés par Stein dans le troisième volume de *Serindia*, en guise d'appendice. Nous nous bornerons ici à en traduire ou transcrire les titres.

A. *Les inscriptions et les monuments chinois*, par Ed. Chavannes.

B. *Inventaire des monnaies trouvées ou acquises par la mission Stein*, par M. J. Allan, du British Museum.

C. *Notes sur l'anthropologie physique du Turkestan chinois et des Pamirs*, par M. T. A. Joyce, du British Museum.

D. *Analyse de quelques spécimens de peintures murales et de plâtre provenant d'Ak-terek, Kara-sai, Khādalik, Mirān, Ming-üi et Touen-houang*, par Sir Arthur Church.

E. *Essais sur les peintures bouddhiques rapportées des grottes des Mille buddhas à Touen-houang*, par Raphaël Petrucci et Laurence Binyon.

I. *Schema préliminaire de la publication projetée par R. Petrucci, d'après une lettre datant du 16 novembre 1911.*

II. *Les Peintures de Touen-houang : les donateurs*, par R. Petrucci.

III. *Essai sur les Peintures bouddhiques de Touen-houang : les Maṇḍalas*, par R. Petrucci.

IV. *Essai sur l'art des peintures de Touen-houang*, par M. L. Binyon.

F. *Inventaire des manuscrits en sanskrit, khotanais et koutchéen*, par A. F. Rudolf Hoernle.

G. *Notes sur la collection de documents tibétains rapportée par Sir Aurel Stein du Turkestan chinois*, par le Rév. A.H. Francke.

H. *Notes sur les instruments de musique représentés dans la collection Stein*, par Catherine Schlesinger.

J. *Notes sur des specimens de manuscrits tibétains trouvés à Ts'ien fo tong et reproduits dans les pl. CLXXIII et CLXXIV de Serindia*, par M. F. W. Thomas, d'après le catalogue rédigé par le prof. L. de La Vallée Poussin.

K. *Notes sur des inscriptions tibétaines relevées à Ts'ien fo tong, Touen-houang, sur des peintures bouddhiques*, par L. D. Barnett, du British Museum.

Il n'est guère besoin d'insister, à la fin de ce long article, sur les services rendus par Sir Aurel Stein à la science. Ces services sont tels qu'ils le mettent au premier rang des explorateurs contemporains de l'Asie. Mais avant de clore notre compte rendu, nous tenons à signaler, en peu de mots, les qualités maîtresses qui se manifestent dans l'œuvre analysée par nous. Ce que nous admirons chez Stein, c'est l'infailible précision avec laquelle il détermine d'avance le programme scientifique de ses missions et en établit les itinéraires ; c'est son endurance et sa ténacité sans pareille qui lui permettent de réaliser ce programme jusqu'au bout, et parfois au delà du but qu'il s'était fixé lui-même ; c'est, enfin, son « talent de bien faire », sa merveilleuse faculté de présenter le résultat de ses travaux, sous une forme cristallisée, étudiée jusque dans le moindre détail et toujours attrayante pour le lecteur. Stein est un auteur qui tient à ce qu'on le lise. Ses récits sont vivants ; ses exposés nets et concis. Jamais, pour ainsi dire, il ne perd le contact direct avec son public dont il connaît admirablement la psychologie, qu'il s'agisse de spécialistes ou de simples curieux. *Serindia* se lit d'un bout à l'autre avec le même intérêt, la même attention soutenue que *Desert Cathay* ou *Ancient Khotan*, et ce n'est pas un mince éloge que nous entendons adresser par là au bel ouvrage dont nous avons à faire le compte rendu.

VICTOR GOLOUBEV.

CHRONIQUE

INDOCHINE FRANÇAISE.

Ecole Française d'Extrême-Orient. — M. L. FINOT, directeur de l'Ecole, parti le 6 juillet 1925 pour une tournée d'inspection en Annam, en Cochinchine et au Cambodge, est rentré à Hanoi le 26 août 1925. Au cours de ce voyage, il s'est rendu compte sur place de la marche des travaux de fouilles conduits sous la direction de l'Ecole par M. Pajot au Thanh-hoá. Il est allé aux ruines de Mĩ-sơn (Quảng-nam), par Tourane, la route mandarine, le huyện de Duy-xuyèn et le poste de Phú-lạc, suivant ainsi un nouvel itinéraire, plus court et plus commode pour la visite de cet important groupe de ruines. Il a pu se rendre également à Banméthuot. Il a ensuite rejoint Saigon, Phnom Pén et Ankor. Il est revenu par voie de terre et a pu pendant ce voyage de retour, régler au Cambodge, en Cochinchine et en Annam plusieurs questions administratives relatives à la protection ou à la conservation de certains monuments historiques.

Dès son arrivée à Hanoi, le 26 août 1925, M. Finot a repris la direction de l'Ecole, exercée en son absence par M. L. Aourousseau, et a achevé de faire imprimer le fascicule 1-2 du tome XXV du *Bulletin*. Il a d'autre part mis sous presse le début du présent fascicule et a lui-même contribué à la composition de ce numéro par une série d'articles importants et de comptes rendus : *Inscriptions d'Ankor* (*supra*, p. 289-410), *Dharmacâlās au Cambodge* (*id.*, p. 417-422), *le Fan-tseu l'a de Yun-nanfou* (en collaboration avec M. Goloubew, *id.*, p. 435-448), *Les fouilles de Bại-hữu* (*id.*, p. 469-475), etc.

Il a collaboré à la refonte du statut de la bibliothèque royale du Cambodge en préparant un projet de règlement destiné à organiser cet établissement. Il a continué à s'occuper de la préparation du *Recueil des inscriptions cambodgiennes* qui doit être publié sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il a corrigé les premières épreuves du volume I des *Mémoires archéologiques de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, volume actuellement sous presse à Paris et consacré au temple de Bantây Srēi (Cambodge).

M. Finot qui comptait cinq années de séjour et de services ininterrompus en Extrême-Orient a obtenu, par un arrêté du Gouverneur général en date du 24 octobre 1925, un congé administratif de 10 mois pour en jouir en France. Désirant, avant son départ de la colonie, effectuer un nouveau voyage d'inspection en Annam, en Cochinchine et au Cambodge, M. Finot a quitté Hanoi le 20 décembre 1925 et s'est rendu par voie de terre à Quinhon, Kontum, Banméthuot et Nhatrang.

— M. L. AUROUSSEAU, membre permanent, professeur de chinois et secrétaire-bibliothécaire, a continué à apporter son concours à l'œuvre administrative et scientifique de l'Ecole. Après avoir remplacé le directeur, pendant son absence en juillet-août 1925, il a repris ses fonctions habituelles au retour de M. Finot. Il a collaboré à la surveillance de l'impression du *Bulletin* et continué à diriger les travaux du département des études sinologiques.

Un arrêté du Gouverneur général, en date du 9 novembre 1925, a chargé M. Auroousseau de diriger par intérim l'Ecole à compter du départ en congé du Directeur titulaire. M. Auroousseau a pris effectivement ses fonctions au moment où M. Finot a quitté Hanoi, c'est-à-dire le 20 décembre 1925.

— M. H. PARMENTIER, membre permanent, chef du Service archéologique, revenu d'une tournée archéologique, est resté fort peu de temps à Hanoi. Un arrêté en date du 11 juillet 1925 lui a accordé un congé administratif de six mois. Après avoir collaboré activement aux travaux de l'Ecole à Hanoi et mis définitivement au point son ouvrage sur *l'Art khmèr primitif* dont il doit surveiller l'impression pendant son séjour en France, M. Parmentier a quitté Hanoi le 1^{er} septembre 1925 pour se rendre en Cochinchine et au Cambodge. De retour à Saigon dans les premiers jours du mois suivant, il s'est embarqué le 5 octobre pour la France. Il a rédigé au cours de son voyage des instructions (publiées *infra*) destinées aux archéologues de l'Ecole chargés d'établir des notices pour l'inventaire définitif des monuments khmèrs.

— M. H. MARCHAL, membre permanent, inspecteur du Service archéologique, conservateur du groupe d'Ankor, a continué de diriger les travaux de dégagement et de conservation des diverses ruines de ce groupe. Ses efforts ont porté principalement sur le Khlân N., le Prâh Pithu, le pràsât Cruñ N.-O., le Palais Royal et Chau say. En décembre 1925, M. Marchal, accompagné de M. Revéron, a effectué une tournée de recherches par Běñ Mālā, le Phnom Kulen, le village de Khvao, le Spān Ta Ong, le pràsât Čramat, le pràsât Čamrès et le pràsât Anant. Enfin, M. Marchal a continué la rédaction du nouveau *Guide d'Ankor* qu'il se propose de publier sous les auspices de l'Ecole. Il a donné au *Bulletin des Notes* sur le monument 486 d'Ankor Thom (*supra*, p. 411-416).

— M. Ch. BATTEUR, membre permanent, inspecteur du Service archéologique, a continué de donner son concours le plus efficace à la préparation du projet du futur Musée qui va être élevé à Hanoi pour recevoir les collections d'art et d'archéologie de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. En outre, il a assuré son service par des tournées de visite des monuments historiques du Tonkin.

— M. V. GOLOUBEV, membre temporaire, a continué à donner à l'œuvre commune de l'Ecole une collaboration assidue et dévouée; il a rédigé pour le présent fascicule du *Bulletin* deux articles (dont un en collaboration avec M. Finot): *Roches gravées dans la région de Chapa* et *Le Fan-tseu l'a de Yunnanfou* et un long compte rendu du monumental ouvrage de Sir A. Stein, *Serindia*. Par un contrat passé le 11 novembre 1925 et approuvé par le Gouverneur général de l'Indochine, il a été engagé pour remplir les fonctions de membre permanent de l'Ecole Française d'Extrême-Orient pendant une période de trois années. A ce titre, M. Goloubew dirigera le département des études d'histoire de l'art.

— M. Ch. ROBEQUAIN, membre temporaire, géographe, s'est rendu en Annam au mois d'août et de nouveau pendant les mois de novembre et de décembre 1925. Il a séjourné principalement dans la province de Thanh-hoá, où il a poursuivi ses recherches sur la géographie physique et humaine de cette province.

— M. L. FOMBERTAUX, membre temporaire, architecte du Service archéologique, a pris dès son arrivée à Ankor ses fonctions d'adjoint au conservateur des ruines. Il a secondé M. Marchal dans la conduite administrative et technique de la conservation et, à plusieurs reprises, a su diriger seul, pendant les absences du conservateur titulaire, les travaux de dégagement et de conservation des ruines. Il a assuré d'une manière judicieuse la direction du travail de dégagement du pràsàt Čruñ Nord-Ouest et poursuivi avec méthode d'intéressantes recherches dans l'enceinte du palais royal d'Ankor Thom.

— M. P. REVÈRON, membre temporaire, architecte du Service archéologique, a dirigé les opérations essentielles de remise en état des sculptures écroulées du Spãn Praptors, près de Kompong Kedey. Il a ensuite accompagné M. Marchal pendant sa tournée archéologique de décembre 1925. D'autre part, il a fait dégager en partie le pràsàt Praptors et deux groupes de sanctuaires de Kompong Chikreng : le pràsàt Beñ Nord et le pràsàt Beñ Sud. Au cours de ces différentes recherches, M. Revéron a réuni des notes et des dessins qu'il se propose de mettre en œuvre.

— M. George CERNÈS, correspondant, conservateur de la Bibliothèque royale Vajirañña, s'est tenu comme par le passé en étroites relations avec notre institution.

— M. George GROSLIER, correspondant, directeur des Arts cambodgiens, a continué à fournir à l'Ecole son contingent habituel de recherches et d'informations et à diriger le travail des estampeurs chargés de relever les inscriptions du Cambodge destinées au *Corpus* qui doit être publié sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

— Le D^r A. SALLET, correspondant, n'a pas cessé de collaborer à l'œuvre de l'Ecole tant en ce qui concerne les monuments annamites qu'en ce qui touche à l'archéologie čame.

— Le P. Henri de PIREY, correspondant, a exécuté des fouilles importantes et fructueuses sur un emplacement čam à Đai-hũu (Quảng-binh). Les résultats de ces travaux ont permis à MM. Finot et Goloubew de rédiger l'article intitulé *Les fouilles de Đai-hũu* et publié *supra* (p. 469-475).

— M. PAJOT, des Douanes et Régies, a continué à nous prêter son concours bénévole pour la recherche d'antiquités diverses dans la province de Thanh-hoà.

Bibliothèque. — Voici la liste des acquisitions nouvelles (1) :

(1) Les titres suivis de la mention *Don* sont ceux de livres ou de périodiques offerts par le corps savant, la société, l'institution ou le service officiel qui les a fait éditer. Les autres donateurs sont l'objet d'une mention spéciale. Les publications suivies de la mention [*Ech.*] sont celles qui ont été reçues à titre d'échange. La mention « dépôt légal » [*Dép.*] désigne les livres ou périodiques envoyés obligatoirement à notre bibliothèque en exécution de l'article 26 de l'arrêté du 20 septembre 1920. Les titres qui ne sont suivis d'aucune mention sont ceux des ouvrages qui sont entrés par voie d'achat à notre bibliothèque.

Livres.

Israel ABRAHAM. *Valeurs permanentes du judaïsme*. Traduit de l'anglais par CONSTANTIN-WEYER. Paris, F. Rieder, 1925. (Judaïsme, Etudes publiées sous la direction de P.-L. Couchoud, I.)

AÇVAGHOSA. *Buddha's Leben* ASVAGHOSA'S *Buddhacaritam*. Zum ersten Male ins deutsche übertragen von Richard SCHMIDT. Hannover, Lafaire, 1923.

[ĀLH-KHAṆḌ]. *The Lay of Ālhā, A Saga of Rajput Chivalry as sung by Minstrels of Northern India*. Partly translated in English Ballad Metre by the late William WATERFIELD. With an Introduction and Abstracts of the untranslated Portions by Sir George GRIERSON. Oxford University Press, 1923.

ALI MUHAMMAD KHAN. *The supplement to the Mirat-i-Ahmedi*. Translated from the Persian of ALI MUHAMMAD KHAN by Syed NAWAB ALI and Charles Norman SEDDON, with explanatory notes and appendices. Baroda, British India Press, 1924.

Ranieri ALLULLI. *Marco Polo*. Torino.

Henri d'ALMÉRAS. *Le Mariage chez tous les peuples*. 2^e éd. Paris, Schleicher, 1904.

The Apadāna of the Khuddaka Nikāya. Part I. Edited by Mary E. LILLEY. London, Humphrey Milford, 1925. (Pali Text Society.)

Arrêté fixant le programme des cours qui seront professés à l'Ecole des Hautes études indochinoises (23 octobre 1924). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1924. (Gouvernement général de l'Indochine.) [Dép.]

Arrêté instituant une section de Postes et Télégraphes à l'Ecole de Commerce (2 avril 1925). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1925. (Gouvernement général de l'Indochine.) [Id.]

Arrêté portant réorganisation de l'Ecole des Travaux Publics (2 avril 1925). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1925. (Gouvernement général de l'Indochine.) [Id.]

Arrêté portant réorganisation de l'Ecole supérieure de Pédagogie (30 mars 1925). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1925. (Gouvernement général de l'Indochine.) [Id.]

Arrêté portant réorganisation de l'Ecole vétérinaire de l'Indochine (24 mars 1925). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1925. (Gouvernement général de l'Indochine.) [Id.]

Arrêté réorganisant les Ecoles normales d'instituteurs ou d'institutrices en Indochine (19 mars 1925). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1925. (Gouvernement général de l'Indochine.) [Id.]

Arrêté précédé d'un rapport de présentation portant création à Hanoi d'une « Ecole des Beaux-Arts de l'Indochine » (27 octobre 1924). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1924. (Gouvernement général de l'Indochine.) [Id.]

Arrêté réglementant l'attribution des bourses et secours scolaires aux enfants de nationalité française (15 octobre 1924). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1924. (Gouvernement général de l'Indochine.) [Id.]

Ātharvaṇa *Jyotiṣam, or the Vedāṅga Jyotiṣa of the Atharva Veda*. Edited by BHAGAVAD DATTA. Lahore, Moti Lal Banarsi Dass, 1924. (Punj. Sansk. Series, n° 6.)

Florence AYSCOUGH. *Fir-flower tablets*. Poems translated from the Chinese by Florence AYSCOUGH. English versions by Amy LOWELL. London, Constable, 1922.

P. V. Jagadisa AYYAR. *South Indian Shrines*. Revised and enlarged. Madras, Vest, 1922.

Guy BABAULT. *Recherches zoologiques dans les provinces centrales de l'Inde et dans les régions occidentales de l'Himalaya*. Paris, Plon-Nourrit, 1922.

E. BACKHOUSE et J. O. P. BLAND. *Annals and Memoirs of the Court of Peking*. 2^d ed. London, W. Heinemann, 1914.

Frederic Henry BALFOUR. *Leaves from my chinese scrapbook*. London, Trübner, 1887.

C^t Crépin B. de BEAUREGARD. *Nouveau vocabulaire français-tonkinois et tonkinois-français*. 4^e éd. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1925.

André BELLESSERT. *Le Nouveau Japon*. 3^e éd. Paris, Perrin, 1918.

H. W. BELLEW. *The races of Afghanistan, being a brief account of the principal nations inhabiting that country*. Calcutta, Thacker, 1880.

Georges BENÉDITE. *L'art égyptien dans ses lignes générales*. Paris, A. Morancé, 1923.

A. BERTIN. *Notes sur les bois de l'Indochine*. Paris, Agence économique de l'Indochine, 1924. (Publ. de l'Agence écon., IX.) [Dép.]

Albert BESNARD. *L'Homme en rose. L'Inde couleur de sang*. Paris, Fasquelle, 1925.

The Alfred BEURDELEY collection of rare old Chinese porcelain. Exhibited by T. J. Larkin.... London, Spottiswoode, 1906.

Benoytosh BHATTACHARYYA. *The Indian Buddhist Iconography mainly based on the Sādhana-mālā and other cognate tāntric texts of rituals*. Oxford University Press, 1924. [Don de l'éditeur.] Cf. *supra*, p. 488.

King BHOJADEVA. *Samarāṅgaṇasūtradhāra*. Edited by T. GAṆAPATI SĀSTRĪ. Vol. I. Baroda, Central Library, 1924. (Gækwad's Oriental Series, n^o XXV.) [Don.]

Laurence BINYON. *Asiatic Art in the British Museum (sculpture and pictorial art)*. Paris, Van Oest, 1925.

Id. *A Catalogue of Japanese and Chinese woodcuts preserved in the Sud-Department of oriental prints and drawings in the British Museum*. London, W. Clowes, 1916.

Id. *The Art of Asia*. London, The Eastern Press, 1916. (Transactions of the Japan Society.)

Id. *The Flight of the Dragon. An essay on the theory and practice of art in China and Japan, based on original sources*. London, J. Murray, 1922. (The Wisdom of the East Series.)

J. F. BISHOP. *The Yangtze valley and beyond*. New York, Putnam, 1900, 2 vol.

BOBBY. *Manière de compter au mah-jongg et règles du jeu*. Paris, Plon-Nourrit, 1924.

ERNST BOERSCHMANN. *Baukunst und Landschaft in China*. Berlin, Wasmuth, 1923.

Dr Karl BONE. *A Painting by Li Lung-mien, 1100-1106 A. D. (Li Kung-lin: jap. Rî-riu-min)*. Leiden, E. J. Brill, 1907. (T'oung-Pao, S. II, vol. VIII, n^o 2.)

Gabriel BONVALOT. *Les chercheurs de routes. Marco Polo*. Paris, Crès, 1924. (Voyages.)

F. BOQUET. *Histoire de l'astronomie*. Paris, Pajot, 1925. (Bibliothèque scientifique.)

Jean BOUCHOT et Henri CUCHEROUSSET. *Notes japonaises. Le pays des frais épis de la luxuriante plaine des roseaux.* Hanoi, Editions de l'Eveil économique de l'Indochine, 1925. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

André BOULANGER. *Orphée. Rapports de l'orphisme et du christianisme* Paris, F. Rieder, 1925.

William BOULTING. *Four Pilgrims.* London, Kegan Paul. (Trübner's Oriental Series.)

Juliet BREDON. *Chinese shadows.* Peking, Pei Kuan Press, 1922.

Henri BRENIER, A. LACROIX, Léon BARETY, Général GOURAUD, E. DU VIVIER DE STREEL, Amiral LACAZE, Albert DUCHÈNE, Gabriel HANOTAUX, François PIÉTRI, PERETTI DE LA ROCCA, Camille GUY, Lucien HUBERT. *La Politique coloniale de la France.* Conférences organisées par la Société des Anciens élèves et élèves de l'Ecole libre des Sciences politiques. Paris, F. Alcan, 1924.

Brihaspati Sūtra, or the science of politics according to the school of Brihaspati. Edited with an introduction and english translation by D^r F. W. THOMAS. The Devanagari text prepared from his edition (in roman script) with introductory remarks and indexes by BHAGAVAD DATTA. Lahore, Moti Lal Banarsi Dass, 1921. (Punj. Sansk. Series, n^o 1.)

A. BROU. *Saint François Xavier.* 2^e éd. Paris, G. Beauchesne, 1922, 2 vol.

A. BROU et G. GIBERT. *Jésuites missionnaires. Un siècle (1823-1923).* Paris, Editions Spes, 1924.

Brian BROWN. *Chinese nights entertainments. Stories of old China,* selected and edited by Brian BROWN. New York, Brentano, 1922.

Louise Norton BROWN. *Block Printing and book illustration in Japan.* London, G. Routledge, 1924.

Clarence Dalrymple BRUCE. *In the footsteps of Marco Polo. Being the account of a journey overland from Simla to Peking.* Edinburgh, Blackwood, 1907.

C. E. BRUCE-MITFORD. *The territory of Wei-hai-wei. A descriptive guide and handbook.* Shanghai, Kelly, 1902.

CHARLES BUDD. *Chinese poems.* Oxford, H. Frowde, 1912.

Eugène BUISSONNET. *De Pékin à Shanghai. Souvenirs de voyages.* Paris, Amyot, 1871.

Otto BURCHARD. *Chinesische Bronzegefäße.* Leipzig, A. Seemann, 1923.

Id. *Chinesische Grab-Keramik.* Leipzig, A. Seemann, 1923.

Martha BURKHARDT. *Chinesische Kultstättchen und Kultgebräuche.* Zürich, Rotapfel-Verlag, 1920.

The Burlington Fine arts Club. Exhibition of Japanese and Chinese Works of art. London, J. C. Wilkins, 1878.

Alexander BURNES. *Cabool: being a personal narrative of a journey to, and residence in that city, in the years 1836, 7, and 8.* London, J. Murray, 1842.

William BURTON. *A general History of porcelain.* London, Cassell, 1921, 2 vol.

F. BUTAVAND. *La véritable histoire de l'Atlantide.* Paris, Chiron, 1925.

Albert CALMÈS. *Administration financière des entreprises et des sociétés.* Paris, Payot, 1925.

J. CARDOT. *Le colon en Indochine et les besoins de l'industrie cotonnière française.* Paris, Agence économique de l'Indochine, 1925. (Publ. de l'Agence écon., X.) [Dép.]

Louis de CARNÉ. *Travels in Indo-China and the Chinese Empire*. London, Chapman, 1872.

Baron CARRA DE VAUX. *Les penseurs de l'Islam*. Vol. I-IV. Paris, Geuthner, 1921, 1923.

Douglas CARRUTHERS. *Unknown Mongolia. A Record of Travel and Exploration in North-West Mongolia and Dzungaria*. With three chapters on sport by J. H. MILLER. 2^d ed. London, Hutchinson, 1914, 2 vol.

E. CAVAIGNAC. *Chronologie à l'usage des candidats aux examens d'histoire*. Paris, Payot, 1925.

Centenario (Settimo) della Regia Università di Napoli 1224-1924. Napoli, Tipografia Napoletana, 1925. [Don.]

Marc CHADOURNE et Maurice GUIERRE. *Marchurehu entre le jour et la nuit. Croyances, légendes, coutumes et textes poétiques des Maoris d'O-Tahiti*. Paris, Librairie de France, 1925.

Chandra CHAKRABERTY. *A comparative hindu materia medica*. Calcutta, Ram Chandra Chakraborty, 1923.

A. J. H. CHARIGNON. *Le livre de Marco Polo...*, publié par G. PAUTHIER en 1867, traduit en français moderne et annoté d'après les sources chinoises par A. J. H. CHARIGNON. T. I. Pékin, Nachbaur, 1924.

Aug. CHEVALIER. *Le poivrier et sa culture en Indochine*. Paris, Agence économique de l'Indochine, 1925. (Publ. de l'Agence écon., XII.) [Dép.]

La Chine et le monde. T. I. Paris, Presses universitaires de France, 1925.

Pedro de CIEZA DE LEÓN. *Civil wars in Peru. The war of Las Salinas*. Translated with an introduction by Sir Clements MARKHAM. London, Hakluyt Society, 1923. (The Hakluyt Society, 2^e series, n° LIV.)

G. CÆDÈS. *The Vajirañña National Library of Siam*. Bangkok Times Press, 1924. [Don.] Cf. BEFEO., XXIV, 598.

William COHN. *Buddha in der Kunst des Ostens*. Leipzig, Klinkhardt, 1925.

Collections P. Lanzerhuizen Lⁿ. Porcelaine bleue de la Chine. Porcelaine de l'Amstel. Céramiques diverses. Tabatières en « Saxe ». Argenterie d'étagère. Marbres. Bronzes. Meubles. Pendules, etc. Amsterdam, Harms, 1919.

Ananda K. COOMARASWAMY. *Bibliographies of Indian Art*. Boston, Museum of Fine Arts, 1925. [Don.]

G. CORDIER. *Recueil de textes à l'usage des candidats au brevet pour la connaissance des caractères chinois, avec traduction*. Hanoi, Imprimerie Tonkinoise, 1925. [Don de l'auteur.]

Id. *Recueil des compositions données aux examens de langue annamite (1^{er} et 2^e degrés) avec corrigés*. 2^e série. Hanoi, Mạc-dinh-Tur, 1925. [Id.]

Henri CORDIER. *Aperçu sur l'histoire de l'Asie en général et de la Chine en particulier*. Paris, E. Guilmoto.

Id. *Bibliographie des œuvres de Henri Cordier publiée à l'occasion du 75^e anniversaire de sa naissance*. Paris, P. Geuthner, 1924.

Corpus Inscriptionum Semiticarum ab Academia Inscriptionum et Litterarum humaniorum conditum atque digestum. Parisiis. E Reipublicae Typographeo, 1914-1920. Pars quarta. T. II, fasc. 2. 3. 4. [Don.]

Louis COULANGE. *La Vierge Marie*. Paris, F. Rieder, 1925.

Marcel COYECQUE. *Notions de météorologie générale et nautique et Eléments d'océanographie à l'usage des officiers de marine et des candidats aux examens de la marine marchande.* Paris, Berger-Levrault, 1925.

Henri CUCHEROUSSET. *Quelques informations sur le Siam.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1925. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

Alexandre DAISY. *Histoire de l'ornement.* Paris, Hachette, 1925.

The DĀṬHĀVAṂSA (*A history of the Tooth-relic of the Buddha*) edited and translated by Bimala Charan LAW, together with a note on the position of the Dāthāvaṃsa in the history of pāli literature by Dr W. STEDE. Lahore, Moti Lal Banarsi Dass, 1925. (The Punj. Sansk. Series, 7.)

C. A. F. Rhys DAVIDS. *Buddhist psychology. An inquiry into the analysis and theory of mind in pali literature.* 2^d ed. London, Luzac, 1924.

Colonel C. W. DAVY. *The Ruins of Angkor.* (With notes on the construction of the Khmer Temples). (Reprinted from *The Royal Engineers Journal*, December, 1924.) [*Don de l'auteur.*]

Sushil Kumar DE. *Studies in the history of sanskrit poetics.* Vol. II. London, Luzac, 1925.

A. G. DE BRUIN. *Introduction to modern chinese.* Part I-III. Leyden, E. J. Brill, 1914-1917.

Emmanuel DEFERT. *Chersonèse d'or, Indochine.* Hanoi, Lê-văn-Phúc, 1926. [*Don de l'auteur.*]

J. J. M. DE GROOT. *Die Hunnen der vorchristlichen Zeit chinesische Urkunden zur Geschichte Asiens.* Erster Teil. Berlin, Walter de Gruyter, 1921.

Jean DELACOUR et Pierre JABOUILLE. *Recherches ornithologiques dans la province de Quang-tri (Centre Annam) et quelques autres régions de l'Indochine française.* Paris, Société nationale d'acclimatation de France, 1925. (Archives d'histoire naturelle, I.)

Maurice DELAFOSSE. *Les civilisations disparues. Civilisations négro-africaines.* Paris, Stock, 1925.

Louis DELAPORTE. *Les monuments du Cambodge. Etudes d'architecture khmère,* publiées par L. DELAPORTE d'après les documents recueillis au cours des deux missions qu'il a dirigées en 1873 et 1882-1883, et de la mission complémentaire de M. FARAUT en 1874-1875. Livraison III et Introduction. Paris, Leroux, 1924. (Publ. de la Commission archéologique de l'Indochine.)

George DENIKER. *Le mécanisme phonologique du parler de Pékin,* précédé de deux notes sur les alphabets et sur les méthodes phonologiques. Pékin, A. Nachbaur, 1925. [*Don de l'auteur.*]

Gaston DESCHAMPS. *Sur les routes d'Asie.* 4^e éd. Paris, Colin, 1914.

Maneckji Nusservanji DHALLA. *The Nyaishe or Zoroastrian Litanies. Avestan text with the pahlavi, sanskrit, persian and gujarati versions,* edited together and translated with notes by Maneckji Nusservanji DHALLA. Khordah Avesta. Part I. New York, The Columbia University Press, 1908. (Columbia University. Indo-Iranian Series, vol. 6.)

DHANANJAYA. *The Daśarûpa, a treatise on Hindu Dramaturgy* by DHANANJAYA, now first translated from the sanskrit with the text and an introduction and notes by George C. O. HAAS. New York, 1912. (Columbia University. Indo-Iranian Series, vol 7.)

Karl DÖHRING. *Siam*. Gotha, Folkwang-verlag, 1923, 2 vol. (Indische Kulturkreis in Einzeldarstellungen.)

Roland DORGELES. *Sur la route mandarine*. Paris, Michel, 1925.

Jean DU BEC. *Histoire du Grand Tamerlanes*. Tirée des Monuments antiques des Arabes. Nouvellement revue, et corrigée. Lyon, L. Fiscelle, 1602.

Paul DUFILHO. *A rêté du 10 mars 1910 du Gouverneur général de l'Indochine réglementant la procédure en matière civile indigène* commenté par Paul DUFILHO, 2^e éd. mise au courant de la jurisprudence et des textes nouveaux. Saigon, L. Héléouy, 1922.

Maurice DUPONT. *Décoration hindoue*. Paris, A. Calavas.

Chas. DUROISSELLE. *Catalogue of coins in the Phayre Provincial Museum*. Rangoon, Government Printing, Burma, 1924. [Don de l'auteur.] Cf. BEFEO., XXIV, 595.

Franklin EDGERTON. *The Panchatantra reconstructed*. Text, critical apparatus, introduction, translation. New Haven, American Oriental Society, 1924. (American Oriental Series, vol. 2 et 3.)

Encyclopédie de l'Islam. Dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans. 30^e livraison, *Ḳaplan-Ḳasam*. Leyde, Brill, 1925.

Encyclopædie van Nederlandsch-Indië onder redactie van Prof. C. SPAT. Aanvulling en Wijzigingen. Afl. 9 (december 1924)–10 (mei 1925). 'S-Gravenhage, M. Nijhoff, 1924–1925.

ERLEBTES ET ERSCHAUTES. *Vor sechshundert Jahren im Reiche der Mitte*. Leipzig, R. Voigtländers.

Isabelle ERRERA. *Dictionnaire répertoire des peintres depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*. Paris, Hachette, 1913.

Jean ESCARRA. *Recueil des sommaires de la jurisprudence de la Cour suprême de la République de Chine en matière civile et commerciale (1912–1918)*. 2^e fasc. Droit de famille. Droit, des successions. Droit des biens. Changhai, Imprimerie de la Mission catholique 1925. [Don de l'éditeur.]

Jean D'ESME. *L'Ame de la brousse*. Edition illustrée. Paris, J. Ferenczi, 1925.

L'Evolution psychiatrique. Psychanalyse. Psychologie clinique. Paris, Pajot, 1925. (Bibliothèque scientifique.)

Examples of Indian Art at the British Empire Exhibition, 1924. With an Introductory and Critical Note by Lionel HEATH, London, The India Society, 1925.

Ernest F. FENOLLOSA. *Ursprung und Entwicklung der chinesischen und japanischen Kunst*. Ins deutsche übertragen von Fr. MILCKE, Durchgesehen und bearbeitet von SHINKICHI HARA. 2 Auflage. Leipzig, K. W. Hiersemann, 1923, 2 vol.

Gabriel FERRAND. *Instructions nautiques et Routiers arabes et portugais des XV^e et XVI^e siècles*. Reproduits, traduits et annotés par Gabriel FERRAND. T. II. Sulaymān Al-Mahri et Ibn Mājid. Texte arabe. Fasc. 2–4. Paris, P. Geuthner, 1921–1923.

Festschrift für Friedrich HIRTH zu seinem 75. Geburtstag 16. April 1920. Berlin, Desterheld.

Otto FISCHER. *Chinesische Landschafts-malerei*. München, K. Wolff, 1921.

A. FONAHN. *Japanische Bildermünzen*, übersetzt von Erich JUNKELMANN. Leipzig, K. W. Hiersemann, 1923.

Alfred FORKE. *The World-Conception of the Chinese. Their astronomical, cosmological and physico-philosophical Speculations*. London, Probsthain, 1925. (Probsthain's Oriental Series, vol. XIV.)

Harry A. FRANCK. *Wandering in China*. London, T. Fisher Unwin, 1924.

James George FRAZER. *Le folklore dans l'ancien Testament*. Edition abrégée avec notes. Traduction par E. AUDRA avec une introduction par René DUSSAUD. Paris, P. Geuthner, 1924. [Don de l'éditeur.]

FU-LIU. *Etude expérimentale sur les tons du chinois*. Paris, Les Belles Lettres, 1925. [Don de l'auteur.]

Id. *Les mouvements de la langue nationale en Chine*. Paris, Les Belles Lettres, 1925. [Id.]

Jules GALAND. *En Cochinchine*. Recueil d'images, commentées par J. CASTIER. Saigon, J. Testelin, 1924.

GANDHI. *La Jeune Inde*. Traduction de HÉLÈNE HART. Paris, Stock, 1924.

R. GÉNÉSTAL. *Le Privilegium Fori en France, du décret de Gratien à la fin du XIV^e siècle*, Tome II. Paris, E. Leroux, 1924. (Bibl. E. H. Et., Sc. Rel., XXXIX.) [Don.]

U. GHOSHAL. *A History of Hindu political theories. From the earliest times to the end of the first quarter of the seventeenth Century A. D.* Oxford, Milford, 1923.

Gilbert GILE-NICAUD. *Le raid merveilleux de Pelletier, Doisy. Paris-Tokio en avion*. Paris, Plon-Nourrit, 1924.

Herbert A. GILES. *Gems of chinese literature*. 2^d ed. London, B. Quaritch, 1923.

Louis GILLET. *Histoire des arts*. Paris, Plon-Nourrit, 1922. (Hist. de la Nation française, par Gabriel Hanotaux, t. XI.)

Helmuth von GLASENAPP. *Madhva's philosophie des Vishnu-Glaubens. Mit einer Einleitung über Madhva und seine Schule. Ein Beitrag zur Sektengeschichte des Hinduismus*. Bonn, K. Schroeder, 1923. (Geistesströmungen des Ostens, II.)

Curt GLASER. *Ostasiatische Plastik*. Berlin, B. Cassirer, 1925. (Die Kunst des Ostens, bd. XI.)

André GODARD et S. FLURY. *Ghazni. Le décor épigraphique des monuments de Ghazna*. Paris, P. Geuthner, 1925. (Extr. de la Revue Syria, 1925.) [Don de l'éditeur.]

Maurice GOGUEL. *Jésus de Nazareth. Mythe ou histoire ?* Paris, Payot, 1925.

Victor GOLOUBEW. *Le Phnom Kulên (Cambodge)*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1924. (Cahiers de la S^{te} de Géogr. de Hanoi, 8^e cahier.) [Don de l'auteur.]

Charles GOULDS. *Mythical monsters*. London, W. H. Allen, 1886.

M^{re} Martin GRABMANN. *La Somme théologique de Saint Thomas d'Aquin Introduction historique et pratique*. Traduit de l'allemand par Ed. VANSTEENBERGHE. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1925.

Albert GRENIER. *Le génie romain dans la religion, la pensée et l'art*. Paris, La Renaissance du Livre, 1925. (L'Évolution de l'Humanité, n^o 17.)

George GROSLIER. *Angkor*. Paris, H. Laurens, 1924. (Les Villes d'Art célèbres.) Cf. BEFEO., XXIV, 581.

Id. *La Sculpture khmère ancienne*. Paris, G. Crès, 1925.

A. GRUVEL. *L'Indochine. Ses richesses marines et fluviales. Exploitation actuelle. Avenir*. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1925.

Guide général pour la jeunesse. Carus. Renseignements complets sur toutes les études, toutes les écoles ainsi que sur toutes les carrières et la façon de s'y préparer. Paris, Librairie Carus.

Sidney L. GULICK. *The Winning of the Far East. A study of the Christian Movement in China, Korea and Japan*. London, Hodder, 1923.

Pierre GUSMAN. *La décoration murale à Pompéi*. Paris, A. Morancé, 1924.

René GUYON. *Anthologie bouddhique*. 2^e éd. Paris, G. Crès, 1924, 2 vol.

Adolf HACKMACK. *Chinese carpets and rugs*. Authorised translation by Miss I. ARNOLD. Tientsin, Librairie française, 1924.

H. HACKMANN. *Buddhism as a religion: its historical development and its present conditions*. From the german, revised and enlarged by the author. London, Probsthain, 1910. (Probsthain's Oriental Series, vol. II.)

John HAGENBECK. *Au pays du tigre royal. Voyages et aventures dans l'Hindoustan, à Java, à Sumatra et aux îles Andaman*. Traduction de Marcel TRAVEY. Genève, J.-H. Jeheber, 1922.

Joseph HAGER. *Monument de Yu, ou la plus ancienne inscription de la Chine, suivie de trente-deux formes d'anciens caractères chinois, avec quelques remarques sur cette inscription et sur ces caractères*. Paris, Treuttel, 1802.

Emil HANNOVER. *Pottery and porcelain. A handbook for collectors*, translated from the danish of Emil HANNOVER, edited with notes and appendices by Bernard RACKHAM. London, E. Benn, 1925, 3 vol.

V. T. HARLOW. *Colonising Expeditions to the West Indies and Guiana, 1623-1667*. Edited by V. T. HARLOW. London, Hakluyt Society, 1925. (The Hakluyt Society, 2d Series, n^o LVI.)

HARSHA. *Priyadarśikā, a Sanskrit Drama*, translated into english by G. K. NARIMAN, A. V. Williams JACKSON and Charles J. OGDEN. New York, Columbia University Press, 1923. (Columbia University. Indo-Iranian Series, vol. 10.)

E. B. HAVELL. *A short history of India, from the earliest times to the present day*. London, Macmillan, 1924.

Horatio B. HAWKINS. *Commercial Press Geography of China*. 13th ed. Shanghai, Commercial Press, 1923.

Lafcadio HEARN. *En glanant dans les champs de Bouddha*. Traduit par Marc LOGÉ. 4^e éd. Paris, Mercure de France, 1925.

François HÉDELIN, abbé d'Aubignac. *Conjectures académiques ou dissertation sur l'Iliade*. Nouvelle édition par Victor MAGNIEN. Paris, Hachette, 1925.

Sven HEDIN. *Southern Tibet. Discoveries in former times compared with my own researches in 1906-1908*. Stockholm, P. A. Norstedt. 1917-1922, 9 vol. de texte, 2 atlas et 1 album.

HEMACANDRA. *Jaina Jātakas or Lord Rṣhabha's Pūrvabhavas, being an english translation of Book I, Canto 1, of HEMACANDRA's Trishasṭīśalākā-purushacaritra*. Originally translated by AMŪLYACHARAN VIDYĀBHUSHANA, revised and edited with notes and introduction by Prof. BANARSI DAS JAIN. Lahore, Moti Lal Banarsi Das, 1925.

Una Pope-HENNESSY. *Early Chinese jades*. London, E. Benn, 1923.

Ferdinand HENRICH. *Les théories de la chimie organique*. Traduit de la quatrième édition allemande, revue, augmentée et refondue par Marcel THIERS. Paris, Payot, 1925. (Bibliothèque scientifique.)

Ernst HERZFELD. *Paikuli Monument and inscription of the early history of the Sasanian empire*. Berlin, D. Reimer, 1924, 2 vol. (Forschungen zur Islamischen Kunst, III.)

Friedrich HIRTH. *Native sources of the history of chinese pictorial art*. English version by Agnes E. MEYER. Revised edition. New York, 1917.

R. L. HOBSON. *Chinese Pottery Statue of a Lohan*. London, British Museum, 920.

Id. *The George Eumorfopoulos Collection. Catalogue of the Chinese, Korean and Persian Pottery and Porcelan.* Vol. I. From the Chou to the end of the T'ang dynasty. London, E. Benn, 1925.

Id. *The Later Ceramic Wares of China.* London, E. Benn, 1925.

M. R. N. HOLMER. *Indian bird-life. A book of bird study.* Oxford, Milford, 1923.

Léon HOMO. *L'Italie primitive et les débuts de l'impérialisme romain.* Paris, La Renaissance du Livre, 1925. (L'Evol. de l'Hum., XVI.)

La Houille blanche en Indochine. Paris, Agence Economique de l'Indochine, 1925. (Publ. de l'Agence écon., XI.) [Dép.]

Clément HUART. *La Perse antique et la civilisation iranienne.* Paris, La Renaissance du Livre, 1925. (L'Evol. de l'Hum., XXIV.)

Joseph HUBY. *Christus. Manuel d'histoire des religions.* 4^e éd. Paris, G. Beauchesne, 1923.

Régis-Evariste HUC. *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine.* I. Dans la Tartarie. Nouvelle édition publiée et préfacée par H. d'ARDENNE DE TIZAC. Paris, Plon-Nourrit, 1925.

E. HULTZSCH. *Corpus Inscriptionum Indicarum.* Vol. I. Inscriptions of Asoka. New edition by E. HULTZSCH. Oxford, Clarendon Press, 1925. [Don du Secretary of State for India.]

C. SNOUCK HURGRONJE. *Verspreide Geschriften.* T. V. Bonn, Schroeder, 1925.

HU SHIH (SUH HU). *The development of the logical method in ancient China.* Shanghai, Oriental Book Company, 1922.

T. H. HUXLEY. *Du singe à l'homme.* Traduit de l'anglais par G. ROEDER et J. MOLITOR. Paris, Schleicher.

Inauguration du monument élevé au Cambodge aux morts de la Grande Guerre (1914-1918). Edition franco-cambodgienne. Phnom Penh, Imprimerie du Protectorat, 1925. [Dép.]

The Influences of Indian Art. Six papers written for the Society by Josef STRZYGOWSKI, J. Ph. VOGEL, H. F. E. VISSER, Victor GOLOUBEFF, Joseph HACKIN, and Andreas NELL, with an introduction by F. H. ANDREWS. London, The India Society, 1925. [Don de M. V. Goloubew.]

Instructions pour la conduite et l'entretien des voitures automobiles. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1925.

Iti-vuttaka. Sayings of Buddha. The Iti-vuttaka, a Pali work of the buddhist canon, for the first time, translated with an introduction and notes by Justin Hartley MOORE. New York, Columbia University Press, 1906. (Columbia University. Indo-Iranian Series, vol. V.)

T. R. Sesha IYENGAR. *Dravidian India.* Vol. I. Madras, the India Printing Works, 1925. [Don de l'auteur.]

A. V. W Iliams JACKSON et Abraham YOHANNAN. *A Catalogue of the Collection of Persian Manuscripts,* including also some Turkish and Arabic, presented to the Metropolitan Museum of Art, New York, by Alexander Smith COCHRAN. New York, 1914. (Columbia University. Indo-Iranian Series, vol. I.)

Jean JACNAL [J. LAN]. *Mémoires de Son Excellence Huynh-Côn, dit Đan-Tường, ancien ministre des Rites à la Cour d'Annam.* Hanoi. Editions de la Revue indo-chinoise, 1924.

Hermann JACOBI. *Das Râmâyana. Geschichte und Inhalt nebst Concordanz der gedruckten Recensionen.* Bonn, F. Cohen, 1893.

JAIMINI. *The Mimamsa Sūtras of JAIMINI.* Translated by Mohan Lal SANDAL. Allahabad, The Panini Office, 1925. (Sacred Books Hindus, XXVII, pt. VIII; XXVIII, pt. I-II.)

JĀTAKATṬHAKATHĀ. Bangkok, 1924, 10 vol. [*Don de S. M. la Reine Phra Malutcha.*]

D. JENNESS. *Eskimo string figures.* Ottawa, F. A. Acland, 1924. (Report of the Canadian Arctic Expedition, vol. XIII, pt. B.) [*Don.*]

Id. *Myths and traditions from Northern Alaska, the Mackenzie Delta and Coronation Gulf.* Ottawa, 1924. (Report of the Canadian Arctic Expedition, vol. XIII, pt. A.)

William JONES. *Asiatic Researches. The eighth anniversary discourse, delivered 24th February, 1791, by Sir William JONES. On the borderers, mountaineers and islanders of Asia.* (As. Res., vol. III.)

M. JOUSTRA. *Minangkabau. Overzicht van Land, Geschiedenis en Volk.* 'S-Gravenhage, M. Nijhoff, 1923.

Ram Chandra KAK. *Handbook of the Archæological and Numismatic Sections of the Sri Pratap Singh Museum, Srinagar.* Calcutta, Thacker, 1923.

Albert KAMMERER. *A Chypre. l'île d'Aphrodite. Mélanges d'histoire et de voyages.* Paris, Hachette; 1925.

Bernhard KARLGREN. *Analytic Dictionary of chinese and sino-japanese.* Paris, P. Geuthner, 1923.

KAUṬILYA. *The Arthaśāstra of KAUṬILYA with the commentary Srimūla of Mahāmahôpādhyāya T. GAṆAPATĪ SĀSTRĪ.* Part III. Trivandrum, Government Press, 1925. (Trivandrum Sanskrit Series, n° LXXXII.)

Id. *Arthaśāstra of KAUṬILYA.* A New Edition by J. JOLLY and Dr R. SCHMIDT. Vol. II. Notes, with the commentary Naya Candrikā of Mahāmahôpādhyāya Mādhava YAJNA. Lahore, Moti Lal Banarsi Das, 1924. (Punj. Sansk. Series, 4.)

A. Berriedale KEITH. *Classical Sanskrit Literature* London, Oxford University Press, 1923. (The Heritage of India Series.)

Id. *The Sanskrit drama in its origin, development, theory and practice.* Oxford, Clarendon Press, 1924.

Đỗ-đức-KHÔI. *Régime financier des colonies (Décret du 30 décembre 1912, suivi des circulaires et instructions relatives à son application).* Hanoi, Imprimerie Châm-phuong, 1925.

Albert J. KOOP et Hogitarō INADA. 銘字便覧 *Meiji Benran. Japanese names and how to read them. A manual for art-collectors and students.* London, B. Quaritch, 1923.

Otto KÜMMEL. *Ostasiatisches Gerät ausgewählt und beschrieben von Otto KÜMMEL, mit einer Einführung von Ernst GROSSE.* Berlin, B. Cassirer, 1925. (Die Kunst des Ostens, X.)

J. KUNST et C. J. A. KUNST-v. WELY. *De Toonkunst van Bali.* Weltevreden, Kolff, 1925. Uitgegeven door het Koninklijk Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen.

(Studiën over Javaansche en Andere Indonesische Muziek, Deel I.) [*Don.*]

Kunstgewerbe-Museum Frankfurt A. M. Ausstellung Chinesischer Keramik. Aus Frankfurter und auswärtigen Privat- und Museumsbesitz 1923. Vom Juni bis September. Frankfurt-am-Main. Im Verlag Englert, 1923.

S. KUPPUSWAMI SASTRI. *A descriptive Catalogue of the sanskrit manuscripts in the Government Oriental Manuscripts Library, Madras*. Vol. XXV. Supplemental. Madras, Government Press, 1924. [Don.]

P. DE LA BROUSSE. *Une année de réformes dans l'enseignement public en Indochine (1924-1925)*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1925. [Dép.]

Id. *Une des grandes énergies françaises, Paul Bert*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1925. (Extr. de la *Revue Indochinoise*.)

Petis de LA CROIX. *The History of Genghizcan the Great, first Emperor of the Ancient Moguls and Tartars*. London, J. Darby, 1722.

L. de LA VALLÉE POUSSIN. *Indo-européens et Indo-iraniens. L'Inde jusque vers 300 av. J.-C.* Paris, E. de Boccard, 1924. (*Histoire du monde*, III.) Cf. *BEFEO.*, XXIV, 601.

Georges LAFENESTRE. *Le Louvre. Le Musée et les chefs-d'œuvre de la peinture*. Paris, Flammarion.

Camille LAGIER. *A travers la Haute Egypte. Nouvelles notes de voyage*. Bruxelles, Vromant, 1921.

Id. *L'Egypte monumentale et pittoresque. Notes de voyage*. 2^e éd. Bruxelles, Vromant, 1922.

S. LANGDON. *Excavations at Kish. The Herbert Weld (for the University of Oxford and Field Museum of Natural History (Chicago). Expedition to Mesopotamia*. Vol. I. 1923-1924, Paris, P. Geuthner, 1924.

William B. LANGDON. *Ten thousand things relating to China and the Chinese*. 2^d ed. London, Vizetelly, 1843. (Chinese Collection.)

Rudolf LANGE. *Thesaurus Japonicus. Japanisch-Deutsches Wörterbuch*. Band II-III. Berlin, W. de Gruyter, 1919-1920. (Seminar für Orientalische Sprachen zu Berlin.)

George LANNING. *Old Forces in New China*. London, Probsthain, 1912.

G. LANNING et S. COULING. *The History of Shanghai*. Shanghai, Kelly, 1921.

Pierre LASSERRE. *La jeunesse d'Ernest Renan. Histoire de la crise religieuse au XIX^e siècle*. Vol. I-II. Paris, Garnier, 1925.

Berthold LAUFER. *Descriptive Account of the collection of chinese, tibetan, mongol, and japanese books in the Newberry Library*. Chicago, The Newberry Library, 1913. (Publications of the Newberry Library, n° 4.)

Id. *T'ang. Sung and Yüan Paintings belonging to various chinese collectors*. Paris, Van Oest, 1924.

Louis de LAUNAY. *Le Christianisme*. Paris, Payot, 1925.

Charles LAURE. *Vocabulaire de langue chinoise lai (franco-lai), précédé d'un essai grammatical*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1925. [Don de l'auteur.]

Bimala Charan LAW. *The Buddhist Conception of Spirits*. Calcutta, Thacker, 1923. (Calcutta Oriental Series, n° II. E. 4.) Cf. *supra*, p. 485.

Henri LECHAT. *La Sculpture grecque. Histoire sommaire de son progrès, de son esprit, de ses créations*. Paris, Payot, 1922. (Coll. Payot.)

Id. *Phidias et la Sculpture grecque au V^e siècle*. Edition nouvelle. Paris, E. de Boccard, 1924.

Henry LE CHATELIER. *Science et Industrie*. Paris, E. Flammarion, 1925. (Bibl. Phil. scient.)

F. LECOMTE (Dionys). *Voyage pratique au Japon*. Paris, A. Challamel, 1893.

LE CORBUSIER. *L'Art décoratif d'aujourd'hui*. 7^e éd. Paris, G. Crès. (Coll. de « L'esprit nouveau ».)

Id. *Urbanisme*, 2^e éd. Paris, G. Crès, 1924.

H. LECOURT. *La cuisine chinoise*. Pékin, A. Nachbaur, 1925.

Tita LEGRAND. *Confessions d'une opiomane*. Paris, A. Michel, 1925.

Walter LEHMANN. *The Art of old Peru*, under the editorship of Walter LEHMANN, assisted by Heinrich DOERING. London, E. Benn, 1924. (Publ. of the Ethnological Institute of the Ethnological Museum, Berlin.)

LEILA HANOUM. *Le Harem impérial et les Sultanes au XIX^e siècle*. Souvenirs adaptés au français par son fils YOUSSEF RAZI. 4^e éd. Paris, Calmann-Lévy, 1925.

John LEUBA. *Introduction à la géologie*. Paris, A. Colin, 1925.

L. LÉVY-BRUHL. *La Mentalité primitive*. 2^e éd. Paris, F. Alcan, 1922. (Travaux de L'Année Sociologique, 5.)

Ida Belle LEWIS. *The Education of girls in China*. New York, Columbia University, 1919. (Teachers College, Columbia University, Contribution to Education, n^o 104.)

Jules L'HÔTE. *La Douane en France et à l'étranger*. Poitiers, P. Oudin.

Emile LICENT. *Dix années (1914-1923) dans le bassin du Fleuve Jaune et autres tributaires du Golfe du Peï Tchei*. Ly. Tientsin, Mission catholique. (Impr. Sienhien), 1924, 4 vol. et 1 atlas. [Don de la Légation de France à Pékin.]

Abram LIND J'. *A chapter of the chinese penal code*. Leiden, E. J. Brill, 1887.

Lists of manuscripts collected for the Government Manuscripts Library by the Professors of Sanskrit at the Deccan and Elphinstone Colleges since 1895 and 1899, compiled by the Manuscripts Department of the Bhandarkar Oriental Research Institute. Poona, Bhandarkar Oriental Research Institute, 1925. [Don.]

William LOCKERBY. *The Journal of William LOCKERBY, sandalwood trader in the Fijian Islands during the years 1808-1809*: With an introduction and other papers connected with the earliest European visitors to the Islands. Edited by Sir Everard IM THURN, and Leonard C. WHARTON. London, The Hakluyt Society, 1925. (The Hakluyt Society, 2 Series, n^o LII.)

Pierre LOTI. *Journal intime, 1878-1881*. Publié par son fils Samuel VIAUD. 7^e éd. Paris, Calmann-Lévy, 1925.

John V. A. MACMURRAY. *Treaties and Agreements with and concerning China 1894-1919*. Compiled and edited by John V. A. MACMURRAY. New York, Oxford University Press, 1921, 2 vol. (Publications of the Carnegie Endowment for International Peace.)

William Montgomery MCGOVERN. *A Manual of buddhist philosophy*. Vol. I. Cosmology. London, Kegan Paul, 1923.

Id. *To Lhasa in disguise. An account of a secret expedition through mysterious Tibet*. London, Thornton Butterworth, 1924.

John MCKENZIE. *Hindu Ethics. A historical and critical Essay*. Oxford, Humphrey Milford, 1922. (The Religious Quest of India.)

MADROLLE. *Guide aux ruines khmères. Vers Angkor. Saigon. Phnompenh. Cochinchine, Cambodge*. 2^e éd. Paris, Hachett, 1925. Cf. BEFEO, XXIV, 586.

Mahārāṣṭrīya Jñānaśāstra, édité par VYĀKATEṢA KETAKARA. Vol. VII-XIV. Poona, 1924.

MAHOMET. *Le Coran*. Traduction nouvelle avec notes d'un choix de sourates précédées d'une Introduction au Coran par Edouard MONTET. Paris, Payot, 1925.

- The Majjhima Nikāya*. Vol. IV. Index of words edited by Rhys DAVIDS. London, Humphrey Milford, 1925. (Pali Text Society.)
- Emile MÂLE. *L'Art religieux du XII^e siècle en France. Etude sur les origines de l'iconographie du moyen-âge*. 2^e éd. Paris, A. Colin, 1924.
- Albert MALET. *Nouvelle Histoire universelle depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*. T. IV. Paris, Hachette, 1924.
- Henri MALO. *Les derniers Corsaires. Dunkerque (1715-1815)*. Paris, Emile-Paul, 1925.
- Id. *La Grande Guerre des Corsaires. Dunkerque (1702-1715)*. Paris, Emile-Paul, 1925.
- U. MALPJECH. *Le Laos économique*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1924.
- Manuel de politique musulmane*, par un Africain. Paris, Bossard, 1923.
- MAO-YEE-HANG. *Les relations politiques et économiques entre la Chine et les Puissances de 1842 à 1860*. Lyon, Bosc, 1923.
- D^r J.-C. MARDRUS. *Le Koran qui est la Guidance et le Différenciateur*. Traduction littérale et complète des sourates essentielles. Paris, E. Fasquelle, 1926.
- Jacques MARITAIN. *Réflexions sur l'intelligence et sur sa vie propre avec un index des noms cités*. 2^e éd. Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1924.
- William MARSDEN. *A Grammar of the malayan language, with an Introduction and Praxis*. London, Cox, 1812.
- Germain MARTIN. *Les finances publiques de la France et la fortune privée. (1914-1925)*. Paris, Payot, 1925.
- MARTINI (Le P. Martino). *Novus atlas sinensis a Martino MARTINIO descriptus*. Amstelodami, 1655. (Seste deel van de Nieuwe Atlas, oft Toonneel des Aerdrijex, uytgegeven door Joan Blæu.)
- G. MASPERO. *Au temps de Ramsès et d'Assourbanipal. Egypte et Assyrie anciennes*. 7^e éd. Paris, Hachette, 1923. (Coll. des Lect. hist.)
- Materialien zur Kunde des Buddhismus*, herausgegeben von D^r M. WALLESER. 4. Heft. *Sprache und Heimat des Pali-Kanons*, von Max WALLESER. — 5. Heft. *Dogmatik des modernen südlichen Buddhismus*, von Shwe Zan AUNG und Max WALLESER. — 6. Heft. *Die Weltanschauung des modernen Buddhismus im fernen Osten*, von D^r Otto ROSENBERG. Aus dem russischen übersetzt von D^r Ph. SCHAEFFER. Heidelberg, O. Harrassowitz, 1924.
- MAYŪRA. *The Sanskrit Poems of MAYŪRA*. Edited with a translation and notes and an introduction together with the text and translation of BANA's *Candīśataka* by George Payn QUACKENBOS. New York, Columbia University Press, 1917. (Columbia University, Indo-Iranian Series, vol. 9.)
- Georges MÉAUTIS. *Aspects ignorés de la religion grecque*. Paris, E. de Boccard, 1925.
- A MEILLET. *Le slave commun*. Paris, E. Champion, 1924. (Coll. ling., XV.)
- A MEILLET et Marcel COHEN. *Les Langues du monde*, par un groupe de linguistes sous la direction de A. MEILLET et M. COHEN. Paris, E. Champion, 1924. (Coll. ling., XVI.)
- Mélanges linguistiques offerts à M. J. Vendryes par ses amis et ses élèves*. Paris, E. Champion, 1925. (Coll. ling., XVII.)

Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance (17 octobre 1924). Paris, P. Geuthner, 1924, 2 vol.

Dmitry MEREJKOWSKY. *La naissance des Dieux. Toutankhamon en Crète.* Roman traduit du russe par Dumesnil de GRAMONT. 7^e éd. Paris, Calmann-Lévy, 1924.

Ed. MESTRE. *Quelques résultats d'une comparaison entre les caractères chinois modernes et les siao tchouan.* Paris, E. Leroux, 1925. (Bibl. Ec. H. Et., Sc. rel., vol. XL.) [Don.]

Eduard MEYER. *Histoire de l'Antiquité.* T. I. *Introduction à l'étude des sociétés anciennes (évolution des groupements humains)*, traduit par Maxime DAVID. 3^e éd. T. II. *L'Égypte jusqu'à l'époque des Hyksos*, traduit par Alexandre MORET. Paris, P. Geuthner, 1912-1914.

Roland MEYER. *Cours de langue laotienne.* Vientiane, Imprimerie du Gouvernement, 1924.

Georges MIGNON. *Premières notions de psychologie avec des applications à l'éducation.* Saigon, Imprimerie de l'Union, 1925. [Don de l'auteur.]

MILARÉPA. *Le poète tibétain Milarépa. Ses crimes. Ses épreuves. Son nirvāna.* Traduit du tibétain avec une introduction et un index par Jacques BACOT. Paris, Bossard, 1925. (Classiques de l'Orient, XI.)

[Milindapañhā.] *Die Fragen des Milindo.* Aus dem Pāli zum Erstenmal vollständig ins deutsche übersetzt von NYĀNATILOKA. Zweiter Band. München-Neubiberg, O. Schloss, 1924.

Milindapañhā. Traduction siamoise. Bangkok, 1923, [Don de S. M. la Reine Phra Argajayathoe Krom Khun Suddhasininad.]

Milindapañhā. Traduction siamoise. Bangkok, 1925, 3 vol. [Don de S. M. le roi de Siam.]

Richard MILLS. *Burlington Fine Arts Club. Catalogue of blue and white Oriental porcelain exhibited in 1895.* London, Burlington Fine Arts Club, 1895.

Paul MONET. *Français et Annamites.* 1^{er} vol. Paris, Les Presses Universitaires de France, 1925. [Don de l'auteur.]

J. de MORGAN. *Manuel de numismatique orientale de l'antiquité et du moyen-âge.* Fasc. I-II. Paris, Geuthner, 1923-1924.

F. MOURRET et J. CARREYRE. *Précis d'histoire de l'Eglise.* Paris, Bloud, 1924, 3 vol.

MUNDY. *The Travels of Peter MUNDY in Europe and Asia, 1608-1667* Edited by Sir Richard Carnac TEMPLE. Vol. IV. *Travels in Europe, 1639-1647.* London, Hakluyt Society, 1925. (Hakluyt Society, 2d Ser., n^o LV.)

Octave NAVARRE. *Le Théâtre grec. L'édifice. L'organisation matérielle. Les représentations.* Paris, Payot, 1925.

[NGÔ-ĐIỂN.] *Thu-dạ lữ-hoài ngâm ou Plainte de l'exilé par une nuit d'automne.* Traduit par G. CORDIER. Hanoi, Kim-đức-giang, 1925. (Extr. du Bull. de la Société d'Enseignement mutuel du Tonkin, t. VI, n^o 1, janv.-mars 1925.) [Don de l'auteur.]

NGUYỄN-QUI-VĂN. *Thiên-đạo thông-thư.* [Livres des vertus chrétiennes.] 4^e éd. revue et augmentée. Hanoi, Imprimerie Ngô-tử-Hạ, 1924. [Id.]

North Manchuria and the Chinese Eastern Railway. Harbin, C. E. R. Printing Office, 1924 [Don.]

Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et autres bibliothèques, publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. T. XXXIX, 2^e p., et t. XL. Paris, Imprimerie nationale, 1917. [Id.]

Ferdinand OSSENDOWSKI. *Beasts, men and gods*. London, Arnold, 1923.

Id. *Bêtes, hommes et dieux*. Traduit de l'anglais par Robert RENARD. Paris, Plon-Nourrit, 1924.

Oudheidkundige Vereeniging «*Majapahit*» te *Modjokerto*. *Modjokerto*, 1924. [Don.]

Dr A. PANNETIER. *Lexique français-cambodgien*. Nouvelle édition complétée avec la collaboration de M. POULICHET. Phnom Penh, A. Portail, 1925.

Francesco PASIO. *Tre lettere annue del Giappone de gli anni 1603, 1604, 1605 e parte del 1606*. Roma, Bartholomeo Zannetti, 1608.

Paul PELLIoT. *Les Mongols et la papauté*. Paris, Picard, 1923. (Extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*, 3^e S., t. III (XXIII), n^{os} 1 et 2, 1922-1923.) [Don de l'auteur.]

Maxime PETIT. *Histoire générale des peuples, de l'antiquité à nos jours*. Publiée sous le direction de Maxime PETIT. T. I. Paris, Larousse, 1925.

Petit dictionnaire français-japonais. Tōkyō, Hakusuisha, 1923.

C^{re} PIVERT. *Mes chasses en Afrique et en Extrême-Orient*. Paris, Agence mondiale de librairie, 1925.

Marcel POËTE. *Comment s'est formé Paris*. Paris, Hachette, 1925. (Pour connaître Paris.)

Henri POINCARÉ. *La physique moderne. Son évolution*. Edition refondue et augmentée de trois chapitres par Maurice de BROGLIE. Paris, E. Flammarion, 1925.

P. POIRÉ, Edm. et R. PERRIER et A. JOANNIS. *Nouveau Dictionnaire des sciences et de leurs applications*. Nouvelle édition mise à jour et augmentée d'un supplément. Paris, Delagrave, 1924, 3 vol.

P. POLETTI. *A Chinese and English Dictionary*, arranged according to radicals and sub-radicals, containing 12.650 chinese characters with the pronunciation in the Peking dialect. Shanghai, American Presbyterian Mission Press, 1907. [Don de M. Ch. B.-Maybon.]

François PONCETON. *Les Erotiques japonais*. Recueil d'estampes du XV^e au XXI^e siècle tirées des grandes collections parisiennes et précédées d'une étude sur l'art érotique japonais. Paris, Editions du Siècle, 1925.

Louis PROUST. *Visions d'Afrique*. Paris, A. Quillet, 1924.

Jean PSICHARI. *Ernest Renan. Jugements et souvenirs*. Paris, Editions du Monde moderne, 1925

Phạm-QUỲNH. *Les études classiques sino-annamites. Leçon d'ouverture du Cours de philologie et littérature sino-annamites professé à l'Ecole des Hautes Etudes Indochinoises le 24 octobre 1924*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1924. (Bull. g^{al} de l'Instr. publ. de l'Indoch.) [Don de l'auteur.]

Thomas RAUCAT. *L'honorable partie de campagne*. 13^e éd. Paris, Nouvelle Revue française, 1924.

Daniel REAL. *The Batiks of Java*. London, E. Benn, 1924.

Louis RÉAU. *Histoire de l'expansion de l'art français moderne. Le Monde slave et l'Orient*. Paris, H. Laurens, 1924.

Recueil de textes portant réorganisation des divers ordres d'enseignement et du statut du personnel européen et indigène. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1924. [Dép.]

Kurt REGLING. *Die Antike Münze als Kunstwerk*. Berlin, Schöetz, 1924.

- Research in China*. Washington, Carnegie Institution, 1906-1913, 3 vol. et 1 atlas.
- Paul RESTANG. *Le problème des capitaux dans les colonies françaises*. Paris, Dalloz, 1924.
- François RIBES. *L'Archipel Coco*. 5^e éd. Paris, Editions de la Nef, 1925.
- Prosper RICARD. *Les Merveilles de l'autre France. Algérie. Tunisie. Maroc. Le pays. Les monuments. Les habitants*. Paris, Hachette, 1924.
- A. de RIDDER et W. DEONNA. *L'art en Grèce*. Paris, La Renaissance du Livre, 1924. (L'Evol. de l'Hum., XII.)
- Hugo RIEMANN. *Dictionnaire de musique*. 2^e édition française, entièrement remaniée et augmentée par Georges HUMBERT. Lausanne, Payot.
- Pierre ROUSSEL. *Délos*. Paris, Les Belles Lettres, 1925.
- M. ROBERT. *La Cochinchine orientale. Monographie de la province de Bienhoa*. Saigon, Imprimerie du Centre, 1924. [Don de la Société des Etudes indochinoises.]
- La Rose de Bakawli*, traduit de l'hindoustani par Garcin de Tassy. Paris, H. Piazza, 1924.
- M. ROUX. *Un territoire militaire dans le Haut-Laos*. (Conférence faite le 12 novembre 1924 à la Société de Géographie de Toulouse). Toulouse, Bonnet, 1924. [Don de l'auteur.]
- Hans RUDELSBERGER. *Chinesische Schwänke*, übersetzt und herausgegeben von Hans RUDELSBERGER. Wien, Schroll, 1920.
- Werner RÜDENBERG. *Chinesisch-Deutsches Wörterbuch*. Hamburg, L. Friederichsen, 1924.
- [*Saddharma puṇḍarīka*.] *Le Lotus de la Bonne Loi*, traduit du sanskrit, accompagné d'un commentaire et de vingt et un mémoires relatifs au buddhisme, par M. E. BURNOUF. N^{lle} éd. avec une préface de Sylvain LÉVI. Paris, Maisonneuve, 1925, 2 vol. (Bibl. orient., IX-X.)
- Alfred SALMONY. *La Sculpture au Siam*. Paris, G. Van Oest, 1925.
- Id. *Sculpture in Siam*. London, E. Benn, 1925.
- E. SAPIR. *The Algonkin affinity of Yurok and Wiyot Kinship terms*. Paris, 1923. (Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*. N. S., t. XV, 1923.)
- Gurudas SARKAR. *Notes on the history of Shikhara temples*. (Reprinted from *Rūpam*, n^o 10, April, 1922) [Don de M^{lle} J. Leuba.]
- Kenneth J. SAUNDERS. *Buddhism and Buddhists in Southern Asia*. New York, Macmillan, 1923. (The World's Living Religions Series, 2^e vol.)
- Id. *Epochs in buddhist history*. The Haskell Lectures, 1921. Chicago, University of Chicago Press, 1924. (The Haskell Lectures in comparative religion.)
- P. SAUVAIRE, Marquis de BARTHELEMY. *Mon vieil Annam. Ses bêtes. Contes et récits de chasse*. Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1925.
- Robert SCHMIDT. *Chinesische Keramik von der Han-zeit bis zum XIX. Jahrhundert*. Frankfurter, Verlags-Anstalt A.-G., 1924.
- O. SCHRADER. *Reallexikon der Indogermanischen Altertumskunde*. 2. Aufl., Band, 3. Lieferung. *Rind-Slaven*. Berlin, W. de Gruyter, 1925.
- J. G. SCOTT. *Burma, from the earliest times to the present day*. London, T. Fisher Unwin, 1924.
- Victor SEGALEN, Gilbert de VOISINS et Jean LARTIGUE. *Mission archéologique en Chine (1914 et 1917)*. Atlas, tome I. *La sculpture et les monuments funéraires. (Provinces du Chàn-si et du Sseu-tch'ouan)*. Paris, P. Geuthner, 1923.

SEI-ICHI TAKI. *Three essays on oriental painting*. London, B. Quaritch, 1910.
Grace Thompson SETON. *Chinese Lanterns*. London, J. Lane, 1924.

Robert SEWELL. *The Siddhantas and the Indian Calendar, being a continuation of the author's « Indian Chronography », with an article by the late Dr J. F. FLEET on the mean place of the planet Saturn*. (Reprinted by order of the Government of India from a series of articles contributed to the « Epigraphia Indica ».) Calcutta, Government of India Central Publication Branch, 1924. [Don.]

下店静市. 富田溪仙書集. Tōkyō, 1922.

The Siddhanta Darsanam. Translated by Mohan Lal SANDAL. Allahabad, The Panini Office, 1925. (Sacred Books Hindus, XXIX.)

Osvald SIRÉN. *Chinese Sculpture from the fifth to the fourteenth century over 900 specimens in stone, bronze, lacquer and wood, principally from Northern China, with descriptions and an introductory essay*. London, F. Benn, 1925, 1 vol. de texte et 3 vol. de planches.

Id. *Documents d'art chinois de la collection Osvald Sirén*, publiés sous la direction de M. Henri RIVIÈRE avec la collaboration de Serge ELISSÉËV, Gustaf MUNTHE, Osvald SIRÉN. Paris, G. Van Oest, 1925. (Ars Asiatica, VII.)

Id. *The Walls and Gates of Peking. Researches and impressions*. London, The Bodley Head, 1924.

Id. *La Sculpture chinoise du V^e au XIV^e siècle*. Paris, G. Van Oest, 1925. (Ann. Mus. Guimet, Bibl. d'art, N. S., I.)

Gilbert SLATER. *The dravidian element in indian culture*. London, E. Benn, 1924.

G. Elliot SMITH. *The Evolution of the Dragon*. Manchester, Longmans, 1919.

Nathan SÖDERBLOM. *Manuel d'histoire des religions*. (Manuel de C. P. TIELE, revu et augmenté). Edition française par W. CORSWANT. Paris, E. Leroux, 1925.

SOMADEVA. *Kathā Sarit Sāgara. The Ocean of story, being C. H. TAWNEY's translation of SOMADEVA's Kathā Sarit Sāgara (or ocean of streams of story)*. New edited with introduction, fresh explanatory notes and terminal essay by N. M. PENZER. Vol. III. London, J. Sawyer, 1925.

W. E. SOOTHILL. *The three religions of China*. Lectures delivered at Oxford. 2^d ed. Oxford University Press, 1923.

Id. *Timothy Richard of China, seer, statesman, missionary and the most disinterested adviser the Chinese ever had*. London, Seeley, 1924.

Spedizione Italiana de FILIPPI nell'Himàlaia, Caracorum e Turchestan cinese (1913-1914). Serie II, vol. III et VIII. Bologna, N. Zanichelli, 1922 et 1924.

Lothrop STODDARD. *Le flot montant des peuples de couleur contre la suprématie mondiale des Blancs*. Traduit de l'anglais par Abel DOYSIÉ. Paris, Payot, 1925.

C. T. STRAUSS. *The Buddha and his doctrine*. London, Rider, 1923.

Studien zur Kunst des Ostens. Josef Strzygowski zum sechzigsten Geburtstage von seinem Freunden und Schülern. Wien, Avalun-Verlag, 1923.

Tableaux indochinois. Cognac, Fac.

G. TABOULET et A. IMBERT. *Histoire de France, des origines à nos jours*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1924. (Bibliothèque scolaire indochinoise.) [Don des auteurs.]

Id. *Lectures illustrées sur l'histoire de France*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1925. (Bibliothèque scolaire indochinoise.) [Id.]

Rabindranath TAGORE. *Anal et la lettre du roi*. Comédie en deux actes. Traduit de l'anglais par André GIDE. Paris, Nouvelle Revue française, 1924. (Répertoire du Vieux-Colombier, n° 22.)

ID. *A quatre voix*. Traduction de Madeleine ROLLAND, précédée d'une étude sur l'auteur par Romain ROLLAND. Paris, éditions du Sagitaire, 1924. (Collection de la Revue européenne, 12.)

TCHOU-KIA-KIEN. *Le jeu de mah-jong tel qu'il est joué par les Chinois*. N^{le} éd. Paris, Monde moderne, 1925.

TCH'OU TÖ-YI. *Bronzes antiques de la Chine appartenant à C. T. Loo et C^{ie}* par TCH'OU TÖ-YI, avec une préface et des notes de M. Paul PELLIER. Paris G. Van Oest, 1924.

Pierre TERMIER. *A la gloire de la terre. Souvenirs d'un géologue*. 2^e éd. Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1924.

P. W. THORNELY. *The History of a transition*. Bangkok, Siam Observer Press, 1923.

Tjandi Kidul. *The earliest sanskrit inscriptions of Java. De Mintaragara-Bas-reliefs aan de Oud-Javansche Bouwwerken*. Batavia, 1925. (Publ. Oudh. Dienst Ned.-Ind., I.) [Don].

Joannès TRAMOND et André REUSSNER. *Eléments d'histoire maritime et coloniale contemporaine (1815-1914)*. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1924.

大藏經. *The Tripiṭaka in chinese*, revised, collated, added, rearranged and edited by Prof. J. TAKAKUSU and Prof. K. WATANABE. Published by the Taisho Issai-Kyo Kanko Kwai (Society for the Publication of the Taisho Edition of the Tripiṭaka). Vol. VII. Tōkyō, 1925.

Giuseppe TUCCI. *Studio comparativo fra le tre versioni cinesi e il testo sanscrito del I^o e II^o capitolo del Laṅkāvatāra*. Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1923. (Mem. della R. Acc. Naz. dei Lincei. Cl. di Sc. Mor., st. e fil., Serie quinta, vol. XVII, fasc. v.)

VALDAR. *The History of China for 1912 in 52 cartons*, by « Valdar » and others. With Explanatory Notes in english and chinese. Shanghai, The National Review.

Dr Aug. VALLET. *Les grands problèmes de la France. Un nouvel aperçu du problème colonial*. Paris, Berger-Levrault, 1925.

Georges VALOIS. *L'économie nouvelle. L'intelligence et la production*. Edition définitive. Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1924. (Les Ecrivains de la Renaissance Française.)

Arminius VÁMBÉRY. *History of Bokhara. From the earliest period down to the present*. 2^d ed. London, Henry S. King, 1873.

Dr. M. E. Lulius VAN GOOR. *De pāli-letterkunde als bron voor de kennis van het buddhisme en van de buddhistische archaeologie*. Openbare les gegeven bij het begin harer werkzaamheid als privaats-docent in het pāli aan de Rijks-Universiteit te Leiden den 21^{en} november 1924. Leiden, E. J. Brill, 1924. [Don de l'auteur.]

Nagendranāth VASU. *The Archæological Survey of Mayurabhanja*. Vol. I. Calcutta, U. N. Bhattacharyya, 1911.

VASUBANDHU. *L'Abhidharmakośa de VASUBANDHU*. Traduit et annoté par Louis de LA VALLÉE POUSSIN. 5^e-8^e chapitres. Paris, P. Geuthner, 1925, 2 vol. (Société belge d'études orientales.)

- Michel-Gabriel VAUCAIRE. *Foujita*. Paris, Crès.
- VENT D'EST. *Le guide complet du mah jongg*. Traduit de l'anglais par M. HUSSON. Paris, Flammarion.
- Henri VERNE et René CHAVANE. *Pour comprendre l'art décoratif moderne en France*. Paris, Hachette, 1925.
- Arthur WALEY. *Zen Buddhism and its relation to art*. London, Luzac, 1922.
- B. WALLY. *Les Banques coloniales françaises d'émission. Un point de vue historique et critique*. Paris, Picart, 1924.
- WANG YANG-MING. *The Philosophy of WANG YANG-MING*. Translated from the chinese by Frederick Goodrich HENKE. Chicago, The Open Court Publishing Co, 1916.
- H. G. WELLS. *Esquisse de l'histoire universelle*. Traduction française de M. Edouard GUYOT. Paris, Payot, 1925.
- VIŚVANĀTHA. *The Sāhityadarpaṇa of VIŚVANĀTHA* (Parichchhedas I-X). With notes on Parichchhedas I, II, X, and history of Alāṅkāra literature by P. V. KANE. 2nd ed. Bombay, 1923.
- N. J. VOROBIEV. *Catalogue d'une collection de statuettes bouddhiques, acquises au Siam en 1906*. St-Petersbourg, Académie Impériale des Sciences, 1911. (Publ. du Mus. d'Anth. et d'Ethn. de l'Ac. Imp. des Sc. de St-Petersbourg, XII.)
- C. WESSELS. *Early Jesuit Travellers in Central Asia, 1603-1721*. The Hague, M. Nijhoff, 1924.
- F. C. WIEDER. *De Stichting van New York in Juli 1625. Reconstructies en nieuwe gegevens ontleend aan de Van Rappard Documenten*. 'S-Gravenhage, M. Nijhoff, 1925. (Linsch. Ver., XXVI.)
- Léon WIEGER. *Néologie*, 1925. Sienhsien, Imprimerie de Hien-hien.
- Edward Thomas WILLIAMS. *China : yesterday and to-day*. London, Harrap, 1923.
- Rose Sickler WILLIAMS. *Chinese, corean and japanese potteries. Descriptive Catalogue of loan exhibition of selected examples*. New York, Japan Society, 1914.
- Karl WITH. *Bildwerke Ost-und Südasiens aus der Sammlung Yi Yuan*. Basel, B. Schwabe, 1924.
- Saturnino XIMENEZ. *L'Asie mineure en ruines*. Paris, Plon-Nourrit, 1925.
- Kikou YAMATA. *Masako*. Roman. 13^e éd. Paris, Stock, 1925.
- W. Perceval YETTS. *More Notes on the eight Immortals*. London, 1922. (JRAS., july 1922.)
- G. J. YOUNGHUSBAND. *Eighteen hundred miles on a Burmese Tat. Through Burmah, Siam, and the Eastern Shan States*. London, Allen, 1888.
- Francis YOUNGHUSBAND. *Wonders of the Himalaya*. London, Murray, 1924.
- YUTSĀN LEI-SSÉU. *Le Ma-tchang*. Paris, Maillet, 1924.
- G. ZAÏDAN. *Al Abbassa ou la Sœur du Calife*. Roman traduit de l'arabe par M.-Y. BITÂR. Mis en français par Charles MOULIÉ. 3^e éd. Paris, Fontemoing, 1912.

Atlas, cartes et plans.

- Environš de Saigon*. Echelle 1 : 50.000^e. Dressé, héliogravé et publié par le Service géographique de l'Indochine. Hanoi, 1925. [Dép.]
- Plan de Haiduong*. Echelle 1 : 5.000^e. Dressé, héliogravé et publié par le Service géographique de l'Indochine. Hanoi, 1925. [Id.]

Plan de la ville de Haiphong, dressé par R. MONOT. Héliogravé et publié par le Service géographique de l'Indochine. Echelle 1 : 10.000". Hanoi, 1925. [*Id.*]

Plan de la ville de Haiphong, dressé par R. MONOT. Imprimé par le Service géographique de l'Indochine. Echelle 1 : 5.000. Hanoi, 1925. [*Id.*]

Périodiques.

Abhandlungen der Königlich-Preussischen Akademie der Wissenschaften, 1925. *Acta Orientalia*, vol. III, n^{os} 3-4. [*Ech.*]

An-hà báo, 1925. [*Don.*]

Analecta Bollandiana, t. XLIII (1925). [*Ech.*]

Annales de Géographie, t. XXXIV (1925).

Annales des Douanes et Régies de l'Indochine, 1925. [*Don.*]

Annals of the Bhandarkar Institute, vol. VI (1924-1925), n^{os} 1-2. [*Ech.*]

Annuaire de l'Académie royale de Belgique, 1925. [*Don.*]

Annuaire du bâtiment et des travaux publics, édition 1925. [*Don de M. Sageret.*]

Annuaire général de l'Indochine, 1925. [*Dép.*]

Annual Report of the Archæological Survey of Ceylon, 1923-24. By A. M. HOCART. [*Ech.*]

Annual Report of the Metropolitan Museum of Art, 1924. [*Id.*]

Annual Report on South-Indian Epigraphy, 1923-1924. By G. VENKOBÀ RAO. [*Id.*]

Annual Report (Sixth) on the Administration of Department of Ways for the year buddhist era 2466 (April 1st 1923 to March 31st 1924). Bangkok, The Bangkok Times Press Ltd., 2468. [*Id.*]

Annual Report (Twenty sixth) on the Administration of the State Railways for the year buddhist era 2465 (April 1st 1922 to March. 31st 1923). Bangkok, State Railway Printing Office, 2466. [*Id.*]

L'Anthropologie, t. I-XVIII (1890-1907), XXII (1911), XXIV-XXXV (1913-1925).

Anthropos, t. XVIII-XIX (1923-1924), fasc. 4-6; t. XX (1925). [*Ech.*]

Archæological Survey of India. Annual Report 1921-1922. Edited by D. B. SPOONER. [*Id.*]

Archives de médecine et pharmacie navales, t. CXV (1925). [*Don.*]

Archives des Instituts Pasteur d'Indochine, n^o 1, avril 1925. Saigon, A. Portail [*Dép.*]

Art et Décoration, 1925.

Asia, 1925.

Asia Major, vol. I (1924), fasc. 2-4; vol. II (1925), fasc. 1-2.

The Asiatic Review, vol. XXI (1925), n^o 65.

L'Asie française, 1925. [*Ech.*]

Atti della Reale Accademia dei Lincei. Rendiconti, 1925. [*Id.*]

L'Avenir du Tonkin, journal quotidien, 1925.

The Bangkok Times, 1925.

Bibliographie de l'Indochine française, 7^e-9^e suppléments (janvier-mai 1925). [*Dép.*]

Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië, t. 81 (1925). [*Ech.*]

- The Blessing*. Edited by Dr Cassius A. PEREIRA. Vol. I, n° 1, january 1925
Colombo, Maha Bodhi Press, 1925. [Don.]
- Budget général de l'Indochine*. Exercice 1925. [Dép.]
- Budget local de la Cochinchine*. Exercice 1925. [Id.]
- Budget local de l'Annam*. Exercice 1925. [Id.]
- Budget local du Cambodge*, Exercice 1925. [Id.]
- Budget local du Laos*. Exercice 1925. [Id.]
- Budget local du Tonkin*. Exercice 1925. [Id.]
- Bulletin administratif de la Cochinchine*, 1925. [Id.]
- Bulletin administratif de l'Annam*, 1925 [Id.]
- Bulletin administratif du Cambodge*, 1925. [Id.]
- Bulletin administratif du Laos*, 1925. [Id.]
- Bulletin administratif du Tonkin*, 1925 [Id.]
- Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*,
1924, n° 2. [Don.]
- Bulletin de Géographie historique et descriptive*, 1924. [Id.]
- Bulletin de l'Académie des Sciences de Russie*, 1924. [Ech.]
- Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 1924, nos 10-12; 1925, nos 1-12. [Id.]
- Bulletin de la Chambre d'Agriculture du Tonkin et du Nord-Annam*, septembre-décembre 1924 et janvier-décembre 1925. [Dép.]
- Bulletin de la Chambre d'Agriculture de la Cochinchine*, novembre-décembre 1924 et janvier-décembre 1925. [Id.]
- Bulletin de la Chambre de Commerce de Hanoi*, 1925. [Id.]
- Bulletin de la Société d'études océaniques*, juillet 1925. [Ech.]
- Bulletin de la Société de Géographie et d'Etudes coloniales de Marseille*,
1924. [Id.]
- Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, nos 76-78.
- Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris*, nos 59-61 (janvier-septembre 1924). [Ech.]
- Bulletin des Amis du Vieux Hué*, 1925. [Id.]
- Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique Occidentale française*, 1925. [Don.]
- Bulletin du Museum d'histoire naturelle*, 1924, n° 6; 1925, nos 1-6. [Ech.]
- Bulletin du Service géologique de l'Indochine*, vol. XII, fasc. 1-2; vol. XIII, fasc. 1-4. [Dép.] Cf. *supra*, p. 205.
- Bulletin économique de l'Indochine*, 1925. [Id.]
- Bulletin financier de l'Indochine*, 1925.
- Bulletin général de l'Instruction publique* (Gouvernement Général de l'Indochine), 1924-1925. [Dép.]
- Bulletin municipal*. Ville de Hanoi, 1925. [Id.]
- Bulletin of the Metropolitan Museum of Art*, 1925. [don.]
- Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1925. [Ech.]
- Les Cahiers du mois*, 9/10: *Les appels de l'Orient*. Paris, Emile-Paul, 1925.
- Catalogue de la Bibliothèque de la Direction des Affaires économiques*, 1^{er} complément. Entrées de janvier 1924 à juin 1925. [Dép.]
- Catalogue des plans et cartes de l'Indochine française publiés par le Service géographique*, 1925. [Dép.]

- Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale. Auteurs T. LXXXI-LXXXIV, Kempe-Lackowitz. [Don.]*
- Ceylon Journal of Science. Section G. Archaeology, Ethnology, etc., vol. I, part 2. [Id.]*
- The China Journal of Science and Art, 1925.*
- China. The Maritime Customs. Statistical Series, 1925. [Ech.]*
- Chine, Ceylan, Madagascar, n^{os} 67-69 (mars-septembre 1925).*
- The Chinese Review, vol. I, n^{os} 1-4, avril-août 1914.*
- Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, août 1924-mai 1925. [Don.]*
- Compte rendu annuel des travaux exécutés par le Service géographique de l'Indochine. Année 1924. [Dép.]*
- Le Courrier d'Haiphong, 1925. [Ech.]*
- The Directory for Bangkok and Siam, 1925.*
- Djâwâ, driemandelijksch Tijdschrift uitgegeven door het Java-Institut, 1925. [Ech.]*
- L'Echo de Chine, édition hebdomadaire, 1925. [Id.]*
- Epigraphia Indica, vol. XVII, part 6. [Id.]*
- L'Eveil économique de l'Indochine, 1925. [Id.]*
- Extrême-Asie, vol. I, novembre 1924-décembre 1925.*
- France-Indochine, journal quotidien, 1925.*
- French Colonial Digest, vol. III, n^{os} 1-9 (décembre 1924-août 1925). [Don.]*
- Gazette des Beaux-Arts, 1925.*
- The Geographical Journal, 1925. [Ech.]*
- La Géographie, 1925. [Id.]*
- Hespéris. Archèves berbères et Bulletin de l'Institut des Hautes-Etudes marocaines, 1924, 1^{er}, 3^e et 4^e trimestres. [Don.]*
- The Hongkong Weekly Press, 1925.*
- L'Illustration, 1925.*
- Indian Antiquary, 1925. [Ech.]*
- Indian Historical Quarterly, vol. I, n^{os} 1 et 3. [Id.]*
- Journal and Proceedings of the Asiatic Society of Bengal, 1924. [Id.]*
- Journal asiatique, t. CCV, n^{os} 1 et 2. [Id.]*
- Journal des Savants, 1925.*
- Journal judiciaire de l'Indochine française, 1925. [Dép.]*
- Journal officiel de l'Indochine française, 1925. [Id.]*
- Journal officiel en langue laotienne, 1925. [Id.]*
- Journal of the American Oriental Society, 1925.*
- The Journal of the Anthropological Society of Bombay, vol. XIII, n^{os} 1-4. [Ech.]*
- Journal of the Bihar and Orissa Research Society, vol. XI, n^{os} 1-4. [Id.]*
- Journal of the Bombay Branch of Royal Asiatic Society, N. S., vol. I, n^{os} 1 et 2. [Id.]*
- Journal of the Burma Research Society, vol. XIV (1924). [Id.]*
- Journal of the Malayan Branch of the Royal Asiatic Society, vol. III. [Id.]*
- Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, 1925. [Id.]*

The Journal of the Siam Society, vol. XVIII et XIX. [Id.]

The Kokka, 1925.

Koninklijke Vereeniging « Kolonial Instituut » Amsterdam, 1924. [Don.]

Liste des imprimés déposés en 1925. (Gouvernement Général de l'Indochine Direction des Archives et des Bibliothèques. Dépôt légal.) [Dép.]

Man, 1925.

Mededeelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afdeling Letterkunde, Séries A et B, t. 55-58. [Ech.]

Mémoires de l'Institut national de France, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. 39-41. [Don.]

Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France, t. 12, 2^e partie. [Id.]

Mémoires du Service géologique de l'Indochine, vol. X, fasc. 1 ; vol. XI, fasc. 1-2 ; vol. XII, fasc. 1. [Dép.] Cf. *supra*, p. 205.

Memoirs of the Archaeological Survey of Ceylon, vol. I. [Ech.]

Memoirs of the Archaeological Survey of India, n^{os} 13, 15, 20 et 27 [Id.]

Memoirs of the Archaeological Survey of Kashmir, n^{os} 1 et 2. [Id.]

Memoirs of the Asiatic Society of Bengal, vol. IX, n^{os} 1 et 2 ; vol. X, n^o 1. [Ech.]

Memorie della Reale Accademia delle Scienze di Bologna, Suppl. : *Adunanza pubblica solenne dell' Accademia*, 22 giugno 1924. [Ech.]

Mercure de France, 1925.

The Mineral Resources of the Philippine Islands, 1921-1923. [Ech.]

Mitteilungen aus Justus Perthes Geographischer Anstalt, 1925.

Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien, t. 55 (1925). [Ech.]

Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen an der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin, Jahrgang XXVI und XXVII. [Ech.]

Le Moniteur d'Indochine, 1925.

Le Muséon, vol. XXXVIII, n^{os} 1-4.

Nam-phong, 1925.

The North-China Herald, 1925.

Ostasiatische Zeitschrift, 1925.

Oudheidkundige Dienst in Nederlandsch-Indië. Oudheidkundig Verslag, 1924. [Don.]

Les Pages indochinoises, 1925.

The Philippine Journal of Science, 1925. [Don.]

La Politique de Pékin, 1925.

Procès-verbaux de la Chambre consultative indigène du Tonkin. Session ordinaire de 1924. [Dép.]

The Rangoon Gazette, 1925.

Rapport au Conseil colonial. Etat de la Cochinchine du 30 mai 1924 au 30 mai 1925. [Dép.]

Rapports au Conseil de Gouvernement (Gouvernement Général de l'Indochine). Session ordinaire de 1925. [Id.]

Rapport de l'Administration des Postes chinoises, année 1924. [Don.]

Rapport sur la navigation et le mouvement commercial de l'Indochine pendant l'année 1924. [Dép.]

Recueil de jurisprudence, de doctrine et de législation coloniales, 1925.

Recueil des actes du Gouvernement cambodgien, 2^e supplément, années 1922-1923. [Dép.]

Rendiconti delle sessioni della Reale Accademia delle scienze dell'Istituto di Bologna, vol. VIII (1923-1924).

Report of the Superintendent, Archæological Survey, Burma, for the year ending 31st March 1925. By CHAS. DUROISELLE. [Ech.]

Revue archéologique, 1925.

Revue critique d'histoire et de littérature, 1925.

Revue de l'Art ancien et moderne, 1925.

Revue de l'histoire des Colonies françaises, 1925. [Don.]

Revue de l'histoire des religions, 1925 [Ech.]

Revue de littérature comparée, 1925.

La Revue de Paris, 1925.

Revue des Deux Mondes, 1925.

Revue des Etudes indochinoises, du Tourisme et de l'Automobilisme, 1925. [Don.]

Revue des Sciences politiques, 1925 [Ech.]

Revue du Monde musulman, 1925.

Revue indo-chinoise, 1925. [Dép.]

Revue scientifique, 1925. [Ech.]

Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu München, 1924-1925.

Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap, 1925. [Ech.]

Tijdschrift voor indische Taal-, Land- en Volkenkunde, 1925. [Ech.]

Tōkyō Imperial University. Calendar 1924-1925. [Don.]

Transactions of the Asiatic Society of Japan. 2^d S. vol. I, december 1924 [Ech.]

University of Calcutta. Journal of the Department of Letters, vol. XII [Ech.]

University of California Publications in American Archæology and Ethnology, vol. 21, n° 4; vol. 22, n° 1 [Id.]

University of California Publications in Philosophy, vol. V et vol. VI, n°s 1-2 [Id.]

Verhandelingen der koninklijke Akademie te Amsterdam, vol. XXIII. [Don.]

Vie technique et industrielle, supplément au n° de novembre 1923 : Nos vieilles colonies d'Amérique.

The Visva-Bharati Quarterly, vol. III. [Ech.]

The Young East, vol. I (1925). [Don.]

Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, vol. 78 et 79.

Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1925.

Zeitschrift für Buddhismus, 1925, n°s 1-2.

Zeitschrift für Ethnologie 1924.

Zeitschrift für Indo'ogie und Iranistik, bd. 3, h. 2.

Musée. — Le Gouverneur général de l'Indochine ayant bien voulu accorder à l'Ecole Française d'Extrême-Orient un crédit pour la reconstruction du musée de Hanoi, un premier projet de construction fut préparé, en collaboration, par deux

architectes : M. E. Hébrard, Grand prix de Rome d'architecture, chef du Service des bâtiments civils de l'Indochine, et M. Charles Batteur, inspecteur du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Ce projet, approuvé par le Gouverneur général le 28 février 1925, a été repris et complété par M. Batteur entre cette date et celle de l'adjudication des travaux, qui a eu lieu le 7 novembre 1925. L'approbation de l'adjudication intervenue le 12 novembre 1925 a été notifiée à l'entrepreneur, M. Aviat, le 15 décembre. Les aménagements de chantier, l'implantation de l'ouvrage et les travaux préliminaires accessoires ont été aussitôt exécutés. Les travaux proprement dits commenceront dans le courant du mois de janvier 1926.

Notre nouveau musée sera élevé sur l'emplacement de l'ancien, c'est-à-dire sur le terrain de la rue Maréchal-Galliéni. Ce terrain a déjà un caractère historique : il est de ceux qui furent concédés à la France en 1874 pour l'installation du Consulat et de ses dépendances, et qui, de 1874 à 1883, furent l'unique lieu où les Européens étaient autorisés à résider. Il donnait sur la rue dite de "la Concession". C'est là que fut construit au milieu d'un jardin magnifique (pl. LVII, A) le bâtiment (pl. LVII, B) qui servit de résidence au Consul de France de 1874 à 1883, au Résident général de 1884 à 1887, enfin au Gouverneur général, de 1888 à 1907 (1).

Lorsqu'à cette date le Gouverneur général s'installa dans le palais construit pour lui près du jardin botanique, l'ancienne résidence des chefs de la colonie devint d'abord le lieu de réunion de l'assemblée consultative indigène. En 1908, le bâtiment fut affecté à la première Université indochinoise. L'Université ayant été supprimée par M. Klobukowski, un arrêté en date du 28 janvier 1909 attribua l'ancien hôtel des gouverneurs généraux à l'Ecole Française d'Extrême-Orient pour y installer et y exposer ses collections artistiques et archéologiques. Ainsi fut créé à Hanoi le musée principal de notre Institution. Ce musée fut inauguré le 6 novembre 1910 dans des conditions que notre *Bulletin* a indiquées (2). En quinze années, de 1910 à 1925, l'enrichissement de nos collections fut particulièrement rapide et important, si bien que le bâtiment qui devait les abriter, quoique aménagé du mieux possible pour servir à un usage auquel il n'était pas destiné, devint d'une évidente insuffisance. Dès 1922, les collections débordaient les cadres prévus pour les contenir ; les différentes sections pénétraient les unes dans les autres ; les salles trop petites et mal éclairées étaient encombrées de meubles ; les objets les plus dignes d'être mis en valeur étaient entassés dans des vitrines où ils disparaissaient en partie aux yeux des visiteurs ; enfin, les magasins de l'Ecole abritaient de nombreuses pièces intéressantes que le manque de place ne permettait pas d'exposer. D'autre part, le bâtiment trop ancien n'offrait plus de sérieuse garantie de sécurité. Le local, en un mot, ne répondait plus aux conditions exigées pour le développement et la conservation des collections. Il était urgent qu'il fût remplacé par une construction nouvelle.

Les collections ayant été transportées dans le musée provisoire du boulevard Carreau, la démolition des bâtiments de l'ancien musée, approuvée le 12 mai 1925, a

(1) Ce bâtiment est celui où travailla et mourut Paul Bert (les fenêtres du premier étage visibles sur la planche LVII, B, s'ouvraient sur la véranda de la chambre de Paul Bert).

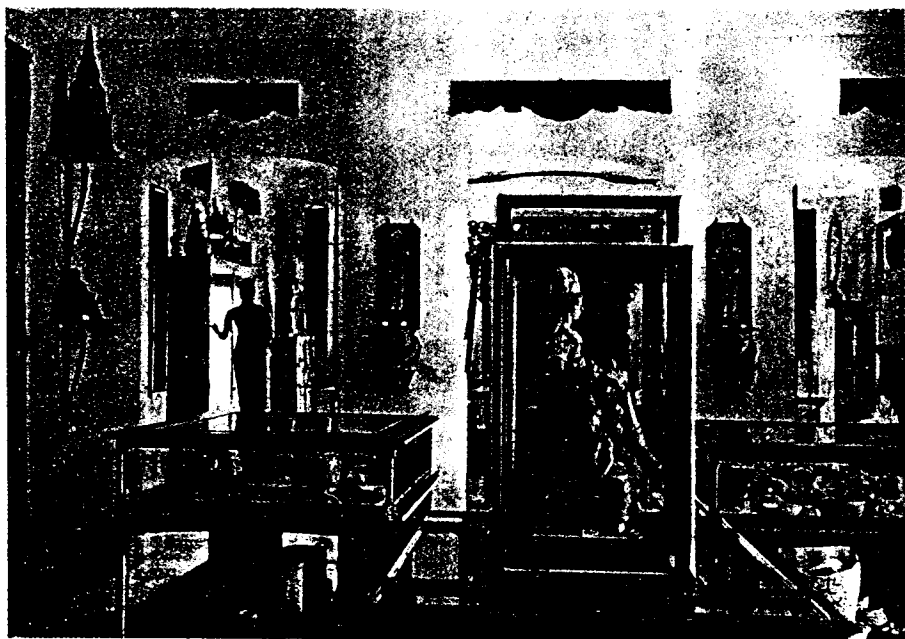
(2) Cf. *BEFEO.*, X, 733-739. Cf. aussi les planches ci-contre LVIII-LIX.



A. — JARDIN DU MUSÉE DE L'ECOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT. (P. 570)



B. — ANCIEN MUSÉE DE L'ECOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.
Façade Sud (P. 570)



ANCIEN MUSÉE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.
Deux aspects de la salle Carpeaux. (P. 570)



Une partie de la salle chinoise.



Véranda d'entrée du rez-de-chaussée.
Stèles et piliers inscrits.

été commencée en juillet 1925; elle est aujourd'hui achevée. Ce n'est pas sans émotion que nous avons vu disparaître cette maison chargée de souvenirs. Elle nous était chère à un double titre, d'abord parce que l'histoire de ses longues et glorieuses années était un peu celle de la présence française au Tonkin et aussi parce que ses salles et ses murs rappelaient les efforts que notre Ecole y avait consacrés à organiser la présentation de collections patiemment constituées.

Les salles du musée provisoire ne pouvant recevoir de nouveaux objets, toutes les pièces acquises depuis la démolition de l'ancien bâtiment ont été entreposées dans les magasins de l'Ecole. Parmi les entrées intéressantes, il convient de signaler : une statue chinoise en pierre d'un bodhisattva debout sur une fleur de lotus, I. 20619, provenant sans doute des grottes de Long-men ; hauteur totale 1 m. 00 avec le socle inscrit datant de 518 ap. J.-C. (pl. LX-LXI) ; — une statuette d'un vieillard barbu, en marbre vert, tenant un chasse-mouche dans la main gauche, I. 20618 ; h. : om. 18 ; — une statuette en marbre brun rougeâtre, d'origine annamite, I. 20609, représentant un personnage, dont la tête manque, debout à côté d'un lion, h. : om. 115 ; — une statuette d'un bonze annamite, aux mains jointes, assis sur un socle, terre cuite, émail jaune ; la tête en est malheureusement endommagée ; h. : om. 098 ; — un vase Han en bronze cannelé, I. 20103, rappelant celui qui a été trouvé à Bái-thưng en 1923 (cf. *BEFEO.*, XXIII, 537 et pl. XXIII) ; — une assiette à couverte bleuâtre, décorée d'un poisson bleu aux écailles rouges et bordée d'un cercle en cuivre, I. 20599 ; — des vêtements votifs en papier multicolore, d'origine annamite, I. 20279, acquis par M. Peyssonnaud, conservateur du Musée du Vieux Hué ; ou d'origine cochinchinoise, I. 20561, don du Dr Dufossé, de Chợ-lớn.

Quelques anciennes sépultures chinoises de la province de Thanh-hoá, explorées par M. Pajot, ont livré à l'Ecole, outre les poteries sino-annamites à peu près identiques à celles que possède déjà notre musée, un grand vase en bronze à anse, I. 20302, deux vases-trépieds à anse et couvercle, I. 20303-20304, des débris d'os calcinés, I. 20925, et un sabre en acier oxydé, I. 21019.

La section éame s'est enrichie des résultats des fouilles du P. Henri de Pirey (cf. *supra*, p. 469-475 et pl. LIII-LVI) ; et de la statue de Vişnu, I. 19375, dont nous avons parlé dans nos dernières chroniques (*BEFEO.*, XXIV, 643 ; XXV, 276), et dont nous donnons aujourd'hui deux photographies (pl. LXII).

Parmi les dons faits au musée, il y a lieu de citer une lampe à anse en bronze à trois pieds, de l'époque des Han, I. 20174 (pl. LXIII, A), un bassin en bronze, à l'intérieur de laquelle sont collées deux rangées de sapèques, datant du XI^e-XII^e siècle, I. 20176 (*ibid.*, B) ; une bouilloire à manche, sans couvercle, de l'époque des Song, I. 20175 (pl. LXIV) ; une assiette, émail vert, décor en relief à l'intérieur, I. 20177, toutes pièces de très grand intérêt que M. A. Pouyane, inspecteur général des Travaux publics et collectionneur averti, a bien voulu offrir à notre musée ; — une série de cachets annamites en ivoire au chiffre de Minh-mang, provenant de l'ancienne province de Hưng-hoá, I. 20587-20596, que nous devons à l'obligeance de M. Hüchel, résident de France à Phú-thọ ; — une jarre au décor losangique, trouvée dans un ancien tombeau chinois de Thanh-hoá, I. 20527, don de M. Dupuy, résident de France à Thanh-hoá ; — une poutre sculptée, en bois de lim, provenant d'une pagode de la rue dite du riz (Đống-xuân), I. 20582, don la Résidence-Mairie de Hanoi.

Nous avons aussi acquis une aquarelle annamite qui présente un vif intérêt (pl. LXV).

Cette aquarelle, peinte sur papier fort, mesure 0 m. 50 × 0,363. Elle porte sur la marge droite l'inscription suivante : 大南國同慶二年五月日恭遇慶節 設朝儀于午門樓奉交國書回大法國. « Le jour du 5^{ème} mois de la 2^e année Đồng-khánh du grand royaume d'Annam, à l'occasion d'une fête impériale, a lieu une cérémonie de cour au belvédère du Ngọ-môn, pour la remise d'une lettre nationale [à une personnalité qui] retourne en France. »

Le 5^{ème} mois officiel de la deuxième année Đồng-khánh correspond au 21 juin-20 juillet 1887. Cependant ce 5^e mois était en fait le 6^e, car le calendrier lunaire de l'année comprenait un mois intercalaire, placé après le 4^e mois normal. Il se peut donc que l'indication « 5^e mois », se rapporte au 4^e mois intercalaire aussi bien qu'au 5^e mois officiel. Le 4^e mois intercalaire correspond au 23 mai-20 juin 1887.

L'événement que l'artiste annamite a voulu rappeler se place donc certainement entre le 23 mai et le 20 juillet 1887. Quel peut être cet événement ? Les journaux de l'époque répondent à cette question.

Cette période de mai-juillet 1887, pendant laquelle l'Annam-Tonkin était gouverné au nom de la France par M. Bihourd, ministre plénipotentiaire et résident général, M. Hector étant résident supérieur p.i. en Annam, est particulièrement marquée par la venue en Indochine de J. L. de Lanessan, professeur agrégé de médecine et député de la Seine.

M. de Lanessan, qui était venu une première fois en Cochinchine en 1870, avait reçu de MM. de Freycinet, ministre des Affaires étrangères, président du Conseil, et Lockroy, ministre du Commerce, la mission d'étudier sur place la situation économique ainsi que les questions commerciales et industrielles dans les colonies françaises et les pays de protectorat. Pendant seize mois de voyages, de juin 1886 à octobre 1887, Lanessan parcourut la Tunisie, les Indes, le Siam, l'Indochine, la Chine, le Japon, les Détroits et les Indes Néerlandaises.

Il était au Cambodge en mars, et en Cochinchine en avril 1887. Il partit de Saïgon sur le *Brandon* au début du mois de mai pour arriver à Huê quelques jours plus tard. Il y trouva le jeune empereur Đồng-khánh et le gouvernement annamite vivement préoccupés de la situation politique. La cour paraissait mal disposée à l'égard des Français ; elle se montrait effrayée de la politique de conquête et d'annexion que nous paraissions alors vouloir adopter, contrairement aux dispositions du traité de 1884, tant vers le Sud, où les provinces méridionales de Bình-huận et de Khánh-hoà étaient enlevées à l'Annam pour être annexées à la Cochinchine française, que vers le Nord, où celles de Thanh-hoà et de Hà-tĩnh étaient soumises au même régime que le Tonkin. Seules les provinces centrales de l'Annam paraissaient devoir être laissées au gouvernement indigène de Huê. D'autre part, celui-ci craignait l'hostilité qui couvait contre lui parmi les mandarins et les lettrés ou celle qui éclatait par des levées incessantes de bandes insurrectionnelles. Enfin, le jeune empereur revendiquait pour la Cour d'Annam une subvention spéciale qui lui avait été attribuée par Paul Bert et que M. Bihourd refusait formellement d'accorder à nouveau.

L'empereur Đồng-khánh et le Cơ-mật n'ayant pu obtenir du résident général de réponse favorable sur tous ces points, formèrent le projet de s'adresser par lettre au président de la République française et de lui exposer directement leurs doléances.

L'arrivée de M. de Lanessan à Huê leur parut une occasion favorable à l'exécution de ce projet. Ils préparèrent la lettre qu'ils destinaient au président de la République

et la remirent au député de la Seine en le priant de se charger de la faire tenir à son haut destinataire.

Cette lettre, dont on trouvera la traduction dans le *Courrier d'Haiphong* du 25 septembre 1887, contenait un exposé succinct de la situation faite à l'Annam et à la Cour par la manière dont les agents français interprétaient le traité de 1884. Elle signalait particulièrement les faits dont le Binh-thuân et le Khánh-hoà étaient le théâtre et les menaces d'annexion de ces provinces par la Cochinchine, les difficultés que rencontraient les mandarins dans leur administration, les tiraillements existant entre les autorités civiles et militaires, les retards apportés dans le règlement des affaires les plus importantes par l'éloignement du résident général qui, d'après le traité de 1884, devait être à Huê. Le roi et le Cœur-mât demandaient à ce propos que le résident général transportât son siège dans la capitale du royaume, ou bien que le résident supérieur à Huê fût revêtu de pouvoirs suffisants pour résoudre lui-même les questions relatives à l'Annam proprement dit. Ils se plaignaient de ce que certains résidents de l'Annam prenaient à l'égard des mandarins des mesures de rigueur, alors que le traité leur interdisait de s'immiscer en quoi que ce soit dans l'administration de cette partie de l'empire. Ils demandaient que les temples royaux occupés dans beaucoup de villes par nos troupes fussent rendus à leurs usages religieux.

La lettre abordait deux autres sujets: celui de la nomination des fonctionnaires annamites du Tonkin et celui de la part qui, d'après le traité, doit revenir au roi sur les impôts fonciers du Tonkin.

En acceptant, sans même prendre l'avis du résident général, un pareil document, M. de Lanessan, dont la mission ne comportait pas, au moins officiellement, de questions politiques, se chargeait d'une responsabilité d'autant plus grande qu'il n'hésita pas à s'ingérer plus avant dans le domaine administratif du protectorat. Il fit prendre par le souverain annamite une ordonnance royale confiant au résident supérieur en Annam le soin de participer à l'administration intérieure du pays et fit suivre cette ordonnance d'un projet d'organisation de l'Annam qui fixait les pouvoirs des résidents français, les possibilités d'intervention des troupes françaises, l'assiette du budget, le programme des futurs travaux publics, etc. On comprend et il semble bien qu'une pareille initiative ait été considérée par le résident général comme une sorte d'empiètement intolérable sur ses attributions.

Quoi qu'il en soit, cette ingérence de M. de Lanessan dans les affaires de l'Annam-Tonkin et le conflit qui en résulta entre lui et M. Bihourd suscitèrent une très vive inquiétude et une grande émotion tant en France que sur place. Un article du *Courrier d'Haiphong* en date du 30 juin 1887 rendit publique cette situation tendue. M. de Lanessan expliqua les raisons de son attitude dans une lettre adressée au *Courrier d'Haiphong* et publiée dans le numéro du 25 juillet 1887. A ces raisons M. Bihourd opposa ses objections, ses réserves et ses critiques dans un rapport officiel adressé au ministre des Affaires Étrangères et dont le *Temps* reproduisit les passages essentiels ⁽¹⁾. Nous ne sommes pas en mesure de définir l'importance que le gouvernement de la République attacha à cette dissension ; nous savons seulement qu'un terme fut mis à la mission officielle de M. de Lanessan à la date du 23 juin 1887 et que M. Bihourd fut rappelé trois mois plus tard.

(1) Cf. aussi le *Courrier d'Haiphong* du 27 octobre 1887.

C'est le premier acte de ce petit drame officiel, dont le retentissement fut alors considérable, que l'artiste annamite a voulu fixer dans son aquarelle. Ce tableau, s'il ne représente peut-être pas fidèlement la cérémonie de la remise à M. de Lanessan de la lettre impériale destinée au président de la République, rappelle du moins avec précision le fait que la dite lettre fut confiée au député de la Seine (1).

Enfin la concordance des événements et les indications précises données par la presse et les ouvrages de l'époque (2) établissent que les mots « 5^e mois » de l'inscription signifient « quatrième mois intercalaire » (23 mai - 20 juin 1887) et que la remise de la lettre eut lieu entre le 23 mai et le 9 juin 1887.

La manière dont l'artiste a traité son sujet est très curieuse. Il représente, au centre, l'empereur Đổng-khánh et les principales personnalités françaises, levant le bras gauche, la main ouverte face en avant, comme pour un salut militaire. Des fonctionnaires de la Cour portent des présents. Au second plan deux tables; un officier d'ordonnance près de celle de gauche reçoit des mains d'un fonctionnaire de la Cour la boîte contenant la lettre impériale. Dans les galeries et les pièces du belvédère, Français et Annamites sont mêlés.

Au-dessus de l'entrée du milieu de la triple porte, se lisent les mots 午 門 *Ngo môn* qui désignent encore aujourd'hui la première et principale porte du Sud de l'enceinte de la cité impériale de Hué, porte qui fut construite en 1833-1834. [L. A.]

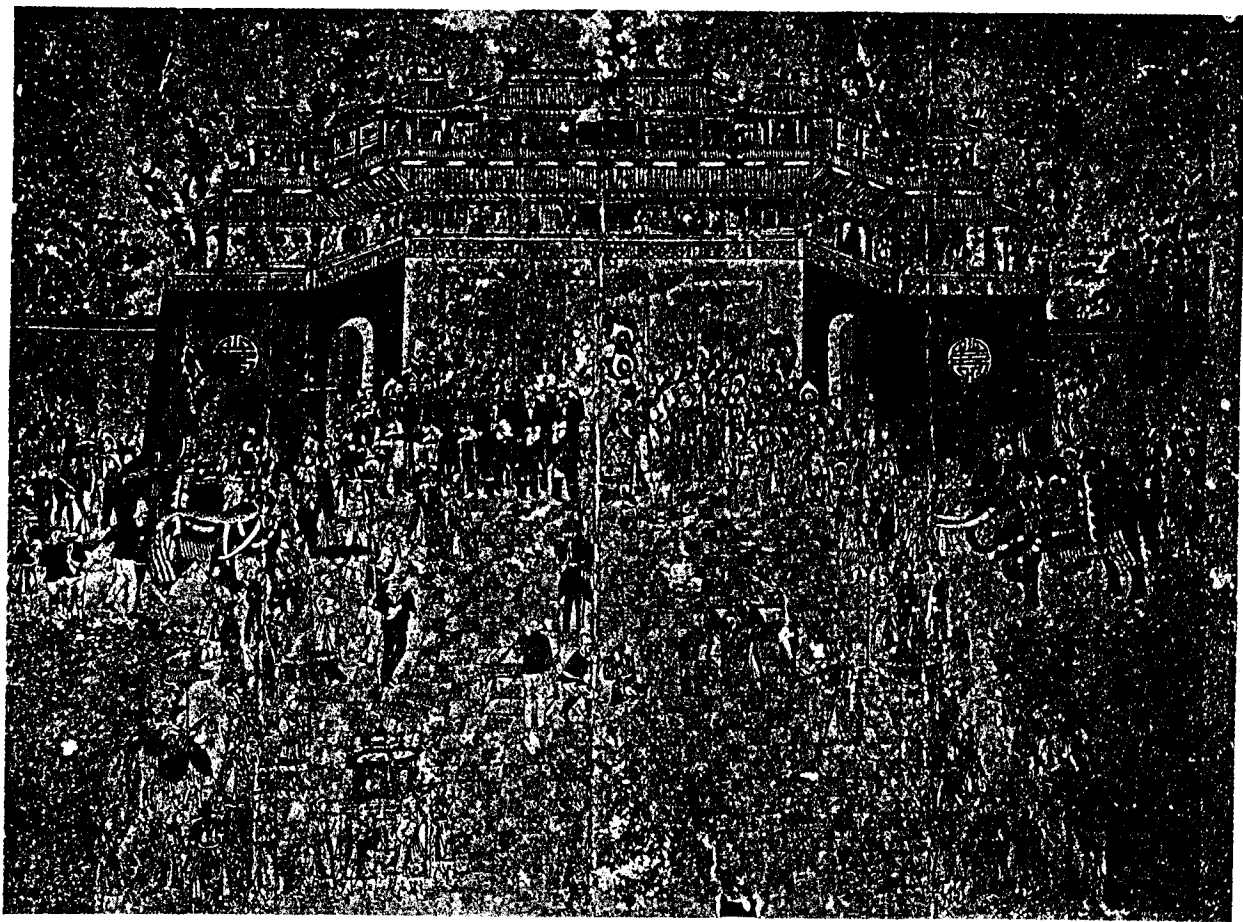
Recherches archéologiques. — M. H. Parmentier a rédigé, à l'intention des inspecteurs du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, les instructions suivantes pour l'établissement des notices de l'inventaire détaillé des monuments khmèrs.

« NOTES GÉNÉRALES. — 1. *Base du travail.* Ces notices seront le développement de celles établies par MM. L. de Lajonquière, dans l'*Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, et par H. Parmentier dans le complément à cet *Inventaire*, paru dans le *BEFEO*, XIII, 1. Il est bien entendu que la liste des monuments ainsi décrits est encore incomplète et que les inspecteurs feront tous leurs efforts pour que leur soient signalés les moindres vestiges non encore repérés. Il faut que le

(1) Cette cérémonie en effet n'a peut-être pas existé sous la forme que lui donne le peintre, car M. de Lanessan, dans son livre *L'Indo-Chine française*, p. 702, dit : « Aussitôt après m'avoir présenté leurs souhaits de bienvenue et ceux du roi, les membres du *Co-mât* m'exprimèrent le désir qu'ils avaient et qu'éprouvait le roi lui-même de m'entretenir des affaires du pays. Le lendemain ils m'apportaient la lettre qu'ils avaient préparée pour le président de la République et ils me priaient de me charger de la lui remettre. » Or, l'artiste a situé la cérémonie devant la porte du Sud (*Ngo môn* 午 門). Il est évident que si les membres du *Co-mât* ont « apporté la lettre » à M. de Lanessan, la remise de ce document n'a pu se faire à cet endroit ni de cette manière.

(2) Par exemple Lanessan, écrit dans son livre (p. 701) qu'il arriva à Hué au début de mai 1887. Cf la note précédente.

M. et Mme de Lanessan, venant de Tourane, arrivèrent à Haiphong à bord de la *Comète*, le 11 juin 1887.



AQUARELLE ANNAMITE REPRÉSENTANT UNE RÉCEPTION À LA COUR DE HUÉ, EN 1887. (P. 572)

(MUSÉE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT).

nouvel inventaire qui doit comporter plusieurs volumes soit presque exhaustif comme on a tenté de rendre l'*Inventaire descriptif des monuments çams*. Ne seront exceptés, pour éviter un double emploi, que les édifices étudiés suivant les méthodes ici précisées dans l'ouvrage sur l'*Art khmèr primitif* en cours de publication ou ceux qui auront fait l'objet de monographies détaillées dans le *Bulletin*. Mais les inspecteurs sont invités à faire un contrôle minutieux sur place de ces diverses études et à noter toutes rectifications ou additions utiles.

2. *Méthode*. Puisque, architectes au service de l'Ecole, nous sommes dressés par les habitudes mêmes de celle-ci aux méthodes d'observation scientifique et que nous tenons de notre propre éducation d'architectes des facilités spéciales de documentation graphique, il convient d'utiliser dans la plus large mesure les unes et les autres en les contrôlant les unes par les autres.

Notre documentation devra donc être une description détaillée par écrit et une représentation complète par le dessin et la photographie. Afin que chacun de ces moyens donne le maximum de rendement et de contrôle, il faut se persuader que la première au moins devrait se suffire entièrement à elle-même, par suite que les croquis, relevés ou photographies ne devront jamais venir qu'en supplément, de telle façon que leur disparition ne puisse jamais rendre la description pure insuffisante. C'est une règle pénible et ennuyeuse, il est plus facile de faire un croquis qu'une longue et délicate description, mais celle-ci est le meilleur moyen de combler les insuffisances que comportent, soit le dessin, vu toujours d'un seul point, soit la photographie avec ses mécomptes et l'opacité trop fréquente de ses ombres. Faites donc toujours une description aussi minutieuse que possible. Voyez de près toutes les parties facilement — ou à la rigueur — accessibles examinez le reste à la lorgnette. Je vous conseille, surtout quand vous travaillez à deux, que l'un se dévoue à prendre les notes que l'autre lui dictera, avec discussion à l'occasion. C'est toujours le système que j'ai appliqué et je m'en suis bien trouvé. Il faut pouvoir ne pas quitter des yeux le point que l'on décrit, et le report des regards sur le papier pour écrire trouble la marche normale de la description.

En principe, évitez les descriptions réunissant plusieurs édifices semblables. Il est préférable dans ce cas d'en prendre un typique dont on fera une étude détaillée et d'y rapporter la description des similaires *individuellement*, avec mention des légères différences qui se rencontrent toujours, ne fussent-elles que dans l'état de conservation qu'il est toujours nécessaire d'ailleurs de noter avec précision pour le contrôle futur de la ruine ou des déprédations possibles.

Ceci dit, n'hésitez jamais, après avoir fait tout l'effort de précision et de clarté nécessaire dans la description, à éclairer *encore* celle-ci par un croquis dans la marge. Avec la meilleure volonté on croit avoir été aussi précis et aussi clair qu'on peut l'être et le moindre croquis évoque cependant mieux l'objet pour qui l'a déjà vu. Mais il n'en est pas de même pour celui qui n'a pas vu et le croquis a toujours un sens moins général que la description prise.

La description notée, vous vous partagerez ensuite, ou vous entreprendrez seul, suivant les circonstances, la besogne du dessin. Pour celle-ci, travaillez directement en relevant tout ce qui est accessible. Servez-vous peu des dessinateurs indigènes toujours fort médiocres dans le relevé, non par manque de soin, mais parce que le plus souvent ils ne comprennent pas où gît la difficulté, prennent des quantités de mesures de détail inutiles et laissent échapper celle qui peut être la plus importante ;

en outre, ils font toujours des documents pris sur place, des dessins aussi insuffisamment parlants qu'exagérément figiolés.

Pour les parties inaccessibles, les plus intéressantes parce que les moins connues, vous avez deux méthodes à employer. Dans le cas de constructions à assises réglées, ou à peu près, comme la brique ou parfois certains édifices de grès, servez-vous du joint pour assurer votre croquis sur un papier quadrillé. N'hésitez pas d'ailleurs à dessiner à la lorgnette, travail délicat et fastidieux, mais qui donne les seuls renseignements vraiment sûrs pour les parties hautes.

La seconde méthode est celle du géométral photographique, procédé qui m'a été indiqué par le Dr Le Bon, qu'il a utilisé lui-même dans ses ouvrages, et qui m'a été d'un grand secours pour l'établissement de l'*Inventaire des monuments çams*. Il consiste à photographier les diverses parties ou l'ensemble de l'édifice en plaçant l'appareil rigoureusement parallèle à l'élément à photographier. Les divers plans du front viennent alors en géométral absolu à des échelles inversement proportionnelles à l'éloignement de chaque plan, éloignement qui est donné par le relevé de plan. Pour plus de facilité, il est d'ailleurs utile de placer bien verticalement ou horizontalement dans l'alignement du plan du front principal une règle à divisions très apparentes.

Le parallélisme de l'appareil photographique avec la façade à photographier s'obtient d'une façon très aisée, s'il s'agit d'un édifice encore vertical : 1° par l'installation à demeure sur la planchette de l'appareil d'un niveau à eau circulaire ou à double tube perpendiculaire ; 2° par le réglage du verre dépoli en carreaux soigneusement établis, parallèles aux deux axes de la plaque. Le plus petit déplacement de l'appareil s'accuse alors par l'immédiate discordance des horizontales ou des verticales de l'image avec les divisions du verre dépoli. En cas de doute sur la verticalité de l'édifice, il suffit de munir la règle visée d'un fil à plomb pour l'établir rigoureusement verticale. Elle doit alors correspondre sur le verre dépoli à une des lignes verticales, et celles déversées du monument n'y concordent pas. Il est aisé de se tirer d'affaire dans ce cas en obliquant légèrement l'appareil jusqu'à ramener horizontales et verticales penchées de la façade en concordance avec les divisions de la plaque. L'inclinaison de celle-ci sur le fil à plomb donne avec exactitude le devers de cette façade, nécessaire à connaître pour la restitution perspective.

Enfin, vous n'ignorez pas que toute photographie prise avec un appareil bien horizontal peut donner lieu à une restitution perspective en géométral rigoureux : 1° si elle est accompagnée d'un plan sérieux de l'édifice et 2° de préférence si le point d'où fut prise la photographie y est porté ; 3° si vous avez un élément vertical exactement coté. Les conditions 2 et 3 ne sont pas d'ailleurs *nécessaires*, mais réduisent beaucoup le travail du perspecteur. Je ferai au besoin ces restitutions perspectives à Hanoi, si vous nous envoyez les photographies dans ces conditions (1).

Pour le travail graphique ordinaire, s'assurer toujours sur place de l'exactitude des cotes de détail par des cotes d'ensemble. Faire le plus tôt possible des croquis

(1) Je vous rappelle en raison de l'importance du classement des clichés dans ce rôle que tout numéro porté à la mine de plomb sur la gélatine blanche dans la chambre noire se maintient toujours au cours du développement sans le gêner et reste visible après fixage de la plaque.

au net sur qua trillé à 5 mm d'après les croquis à main levée pris sur place ; la lecture de ces derniers devient souvent difficile au bout de quelque temps ; elle est très peu sûre au bout d'une tournée — au moins pour moi.

La documentation épigraphique ne nous concerne que pour l'établissement des estampages qui sont d'exécution, de lecture et de reproduction plus faciles par le procédé en noir, dit à la chinoise. Il nous incombe de faire toujours une description détaillée de l'aspect de l'inscription, son nombre de lignes, sa position, de noter les conditions où elle fut découverte, etc., tous renseignements qui peuvent être précieux pour l'épigraphiste dans son cabinet, s'il craint quelque confusion toujours possible dans les estampages. A nous aussi de fixer avec exactitude la localisation du document si précieux et qui souvent est insuffisante ou erronée dans les travaux antérieurs. Nous y sommes les premiers intéressés, car les dates qu'il peut contenir ou suggérer sont précieuses pour fixer l'époque de l'édifice qui le porte. Il convient donc sans craindre de sortir de notre sphère, d'étudier avec le plus grand soin l'aspect de l'inscription qui parfois est un palimpseste, fait qui peut ne pas apparaître sur l'estampage. En outre, nos aptitudes spéciales d'architecte nous permettent à l'occasion d'établir que l'inscription est un réemploi ou qu'elle est postérieure de beaucoup à l'édification du bâtiment. Ce sont des données qu'il est précieux de fournir, avec preuve : à l'appui, aux épigraphistes, moins armés que nous sur ce point et qui souvent ne connaîtront l'inscription que par l'estampage même, au plus par une photographie du point où elle est gravée. Ne pas oublier d'inscrire *immédiatement* sur l'estampage le nom du monument ou du site où il a été pris.

La documentation, écrite ou figurée, devra être établie d'une manière intégrale et sans jamais s'inquiéter des répétitions. Celles-ci ne seront supprimées que dans la rédaction définitive. C'est le seul moyen d'éviter des omissions parfois importantes dans l'étude sur place ou de cruelles hésitations dans la rédaction dernière.

Il y aura lieu également de préciser toutes les observations qui semblent permettre de rattacher l'édifice étudié à une des formes d'art déjà reconnues afin de contrôler ces hypothèses encore un peu en l'air. Signaler toutes contradictions apparentes. Elles permettront la vérification des hypothèses établies et peut-être l'ouverture d'autres mieux assises. Il sera bon en particulier de noter toutes les observations que fournira l'examen du monument et qui pourraient amener à fixer approximativement l'âge relatif des divers édifices dans un même groupe.

Enfin, il ne faudra pas hésiter à noter toute hypothèse sur les dispositions présumées et non réalisées ; mais ceci en supplément à chaque paragraphe correspondant de la note spéciale qui suit, chaque article devant donner, lui, la description rigoureuse du simple état actuel.

Par contre, se méfier des observations trop rapides ou qui vérifient trop aisément une hypothèse en cours. Veiller à éviter les déductions erronées comme celle d'un auteur récent sur Mahà Rosēi où, ignorant la présence presque constante du somasūtra dans les édifices d'art khm̃r primitif et trompé par l'inclinaison en dedans donnée par la ruine au canal extérieur, il a interprété ce canal d'évacuation des eaux lustrales comme le conduit nécessaire à l'entretien par le dehors d'une lampe d'adorateur perpétuelle.

Il sera bon de recueillir chaque fois que le fait sera possible et de faire écrire en caractères originaux les noms indigènes des diverses parties des édifices anciens ainsi que les noms des rares images conservées dans les monuments. Les termes techniques

conservés par les indigènes peuvent par leur étymologie fournir à l'occasion d'utiles indications.

Dans un autre ordre d'idées, il sera utile de ramasser des débris ou de prélever de menus éclats des matériaux entrant dans la construction des édifices, leur véritable nature géologique n'étant connue aujourd'hui que par l'analyse microscopique.

3. *Conservation.* Il sera bon de ne laisser sur place que les éléments de décor dont l'enlèvement par un curieux serait difficile. Il sera sage de mettre les autres en lieu sûr, au risque d'encombrer nos musées de doubles; ils s'en débarrasseront aisément par voie d'échange, voire de vente régulière. Bien entendu, note devra être prise de ces enlèvements et toutes marques utiles faites pour assurer le souvenir de l'origine de l'objet. Pour les grandes pièces peu transportables, mais dont la conservation courrait des risques, par exemple par suite du voisinage d'une pagode en reconstruction ou de l'exécution confiée à des entrepreneurs de quelque bâtiment administratif, trop proche pour que l'édifice ancien ne soit transformé aisément en une précieuse mine de matériaux à bon marché (les arrêtés de classement ne seront opérants qu'au prix d'une surveillance des monuments assez difficile à assurer dans les conditions actuelles), il sera avantageux d'aviser sans retard le directeur de l'Ecole des risques à craindre. Il entrera lui-même en rapport avec les autorités locales pour le transport des pièces à la Résidence ou dans un musée, transport que pourront à l'occasion surveiller les inspecteurs, en prenant toutes les garanties nécessaires pour assurer l'identification et l'origine des pièces dans la suite. Il faudra dans ce cas envoyer à Hanoi une documentation suffisante par tous moyens à votre disposition pour mettre le directeur à même de prendre toutes les mesures nécessaires en connaissance de cause.

En cas de menace de ruine, les inspecteurs devront prendre d'eux-mêmes toutes précautions utiles, si le cas est critique et la chute imminente. Ils en référeront au directeur, si la dépense risque d'être considérable ou si l'urgence n'est pas absolue.

Dans le cas où l'édifice est réduit à de simples vestiges dont le classement risquerait d'être onéreux et inutile, il sera bon d'y pratiquer des fouilles simples, notamment au centre et aux portes, fouilles qui peuvent fournir, les premières, des données intéressantes sur l'idole adorée et le dépôt sacré, les autres, les inscriptions que purent porter les piédroits.

NOTE SUR LA DESCRIPTION PROPREMENT DITE. — 4. *Désignation et localisation.* Prendre au son et faire inscrire en caractères originaux par un indigène lettré du lieu le nom de l'édifice en cours d'étude avec et de la même façon le nom du village ou du lieu voisin et les diverses divisions administratives dont ils dépendent. La transcription exacte sera faite ensuite à l'Ecole par les philologues. Se méfier des corrections des indigènes employés sur place et notamment des interprètes, voire des bonzes, qui trop aisément avec leur prétention habituelle croient rétablir la forme savante du nom pour aboutir d'ordinaire à quelque remarquable niaiserie que les auteurs se transmettent ensuite avec une touchante naïveté. Recueillir avec le plus grand soin, quelque puériles qu'elles paraissent, toutes les traditions ou légendes locales sur le monument ou les divinités qu'il renferme. En faire inscrire les noms dans les mêmes conditions.

Indiquer la position en grades (longitude en méridien de Greenwich) après l'avoir reportée avec autant de précision que possible sur une carte à grande échelle (100 ou 25.000^e). A défaut de celle-ci, fixer la position par les distances et les directions

de deux points repérés précédemment. Les directions sont en général données avec beaucoup d'exactitude par les indigènes dont le sens naturel d'orientation est remarquable.

5. *Situation*. En plaine ou sur un mamelon, au sommet ou sur une de ses pentes et quelle pente. Mode d'accès ancien et moderne. Entourage de bassins ou de fossés. Terrasses d'accès. Allée de bornes. Nāga rampant ou relevé sur des dés, etc.

6. *Orientation de l'ensemble*. Elle sera donnée fort exactement par la boussole, la déclinaison étant nulle ou à peu près en Indochine. Il sera bon de prendre en détail l'orientation propre de chaque édifice du groupe, dans le cas où l'on ne pourrait faire un levé exact de l'ensemble. Les variations légères d'orientation marquent souvent des différences dans l'époque des constructions.

7. *Composition et matière*. Suivre le système de Lajonquière avec rigueur et son mode de numérotation pour les grands ensembles en évitant les termes *avant*, *arrière*, et surtout *droit* et *gauche*, qui mettent souvent de la confusion, suivant que les mots se rapportent à l'objet ou à l'observateur. Au cas où des raisons spéciales amèneraient à employer ce système dangereux, rapporter de préférence la droite et la gauche à une divinité centrale faisant face à l'entrée du groupe. En ce cas, préciser chaque fois le sens adopté. Mais autant que possible préférer les directions cardinales. En cas de description circulaire, suivre le sens de la pradakṣinā, qui paraît avoir réglé les habitudes des constructeurs et qui consiste à tourner en gardant le sanctuaire central à sa propre droite, c'est-à-dire dans le cas plus fréquent où l'ensemble fait face à l'Est, en commençant devant ce sanctuaire par le Nord et en se dirigeant vers le Sud.

Préciser le nombre des sanctuaires formant le centre de l'ensemble, conservés, en ruine ou de construction présumée et leur mode de groupement : unique, en rangée simple ou multiple, en quinconce, etc. Indiquer les dispositions spéciales de niveaux, terrasse centrale relevée, à gradins, etc. Indiquer chaque fois la ou les matières dont chaque bâtiment est exécuté.

DESCRIPTION DÉTAILLÉE DES DIVERS ÉDIFICES DU GROUPE ET NOTAMMENT DES SANCTUAIRES (1). — 8. *Plan* simple ou complexe, à ouverture unique ou multiple, vraie ou fausse. Système en croix, présence de redents, de vestibules, de porches, de galeries de jonction au reste de l'ensemble. Salle accolée à l'entrée, etc.

9. *Aspect extérieur*. Édifice à parois nues ou ornées. Superstructures à étages multiples; à voûtes-toit entre pignons, ou à voûte en bonnet de prêtre (rare). Indiquer le type général auquel l'édifice paraît pouvoir être rapporté. Art khmèr primitif du type simple ou riche, art de Jayavarman II, d'Indravarman, de Sūryavarman, d'Ankor Vat, période archaïsante, etc.

10. *Intérieur de l'édifice*. Signaler toujours l'incohérence (fort rare) du contour intérieur avec le contour extérieur; salle rectangulaire dans une tour carrée par exemple. Mentionner la hauteur du sol intérieur qui dans toute une période paraît avoir été sensiblement au-dessous de la face de pose du seuil. Donner dans ce cas le rapport de hauteur de ce sol avec la cimaise du soubassement extérieur.

(1) Je ne précise que celle-ci. Les autres édifices devront chaque fois et *individuellement* être l'objet d'un travail analogue qu'il serait inutile et fastidieux de développer ici.

Faire une description minutieuse de l'intérieur qui, avant nous, a été souvent trop négligée. Mentionner la présence de retraits, de niches de fond ou à lumineaire, d'une banquette sur la paroi postérieure ou faisant le tour, en se méfiant de l'indication fautive donnée parfois à ce sujet par la fouille des chercheurs de trésors, indication qui a trompé notamment Lajonquière dans l'examen du Mahà Roséi.

11. *Matière et forme de la voûte de couverture* : par l'infléchissement des parois — en redents réguliers d'une, de plusieurs briques — par redents de pierre à l'imitation de celles-ci, en plusieurs gradins par bloc — par redents réguliers d'une, de plusieurs assises — en redents interrompus par des tambours droits ou inclinés. Signaler la présence d'une cheminée terminale ; s'efforcer de vérifier la présence d'évents ou l'installation d'un dépôt sacré au sommet. Examiner les pierres de couronnement retrouvées à terre, à ce point de vue.

12. *S'assurer* s'il n'y a pas de somasûtra et, s'il en existe un, noter sa position sur l'axe latéral, en avant ou en arrière, et sur quelle face il s'ouvre. Le décrire en détail aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur où il faudra au besoin le faire dégager.

Existence possible d'un plafond, son niveau et son mode de suspension : retraite, saignée, crochets, etc. Existence possible d'un velum au-dessus de l'image.

13. *Entrée intérieure*, c'est-à-dire espace compris entre l'encadrement de pierre de la baie et la paroi intérieure de la salle.

Simple coupure droite ou formant tambour, couverte par une voûte, un plafond, une voûte à cloison sur l'intérieur, pleine ou percée d'une petite baie.

Forme de la baie d'entrée ; sa hauteur par rapport à celle d'un homme ; sa largeur par rapport au piédestal de la divinité du lieu s'il est connu. (Celui-ci parfois dut être installé au cours de la construction, ne pouvant ensuite passer par la porte une fois élevée). Système de l'encadrement en blocs à section carrée, en dalles minces. Mode d'assemblage des blocs. Présence de crapaudines pour la rotation des battants et de rigoles d'accès pour y conduire les tourillons.

14. *Centre religieux de la salle*. Détailler ce qui reste de l'installation de l'idole : piédestal simple ou à soubassement, avec ou sans retable. Sens du bec de la cuve à

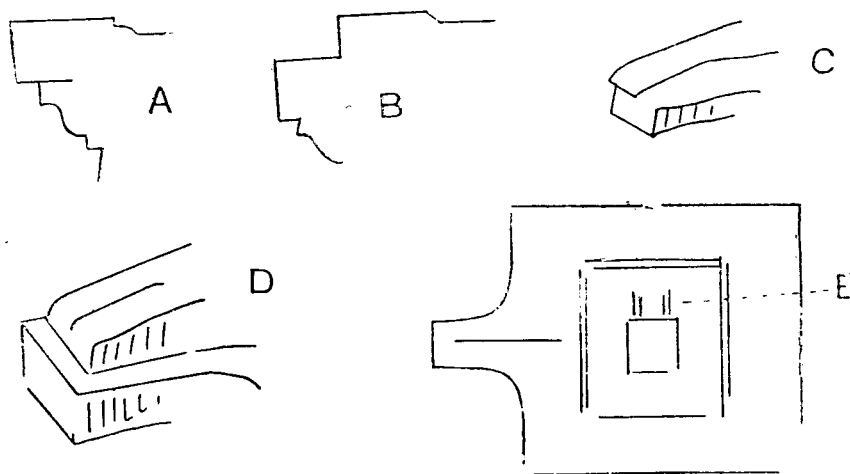


Fig. 20.

ablutions. Cuve simple A ou bien à emboîtement B. Bec simple C ou D (fig. 20). Dépendance ou indépendance de la cuve à ablutions par rapport au corps du piédestal. Rigoles d'écoulement intérieur, E, leur nombre, leur forme, leur position (fig. 20). Evidement de toutes les pièces du piédestal sous le tenon de base de la statue rendant possible une communication d'une part des liquides sacrificiels avec un dépôt inférieur.

Plan du piédestal, carré, rectangulaire, circulaire. Son rapport de forme avec la salle, avec la divinité qu'il porta. Indication par le nombre des mortaises d'une, de plusieurs divinités. Leur forme et l'indication qu'elles peuvent fournir sur les divinités disparues: pierre ou métal, statue assise, debout, appuyée à une stèle, ou linga. Pierre à lingas multiples.

En cas, fort rare, de présence d'un piédestal en place et s'il n'est pas rendu de culte en ce lieu, faire une fouille spéciale pour reconnaître la présence possible d'un dépôt sacré (il faut en ce cas descendre jusqu'au bas sol) et remettre ensuite, après extraction de ce dépôt, les choses en état. Si la fouille peut entraîner des dépenses considérables, en aviser auparavant le directeur. Bien entendu s'assurer que l'opération ne peut amener de risques de ruine, surtout lors de son cours.

15. *Maṇḍapa*. Ceux-ci ne paraissent guère avoir existé que dans l'art khmèr primitif et quelques-uns, centres d'édifices légers, se présentent comme des cellules extérieures. S'assurer, en ce cas, de la présence d'une fondation d'édifice autour. Donner une étude détaillée du maṇḍapā et les renseignements que la fouille pourra fournir sur l'édifice enveloppé.

Des dispositions plus simples de dais peuvent avoir existé au-dessus de l'idole. Examiner à cet égard les rares piédestaux en leur place ancienne.

16. *Soubassement extérieur*, simple ou multiple. Signaler si son dessus ne correspond pas à la face inférieure du seuil du cadre de la baie. Indiquer son système de plan, de profils et de décor; préciser s'il se compose symétriquement autour d'une bande médiane, tore ou rang de lotus, si les moulures s'opposent en symétrie vraie A ou relative B (fig. 21).

17. *Perrons*. Au droit de la porte seule ou des fausses portes. Echiffres continuant le profil du soubassement ou d'un dessin propre. Présence de lions ou d'un décor rapporté au-dessus.

Pente de l'emmarchement. Décor de la contremarche. Forme et décor de la marche de départ, simple ou redoublée.

18. *Paroi du corps*. Nue ou ornée de pilastres et de cadres; pilastres aux angles seulement du corps — et des redents — ou sans nombre; pilastre dans l'axe. Le pilastre se profile-t-il dans les moulures de base ou de corniche, ou bien n'y produit-il pas de mouvement? Moulure médiane divisant le corps (cas fort rare et dont je ne connais qu'un seul exemple et dans l'art khmèr primitif).

19. *Pilastres*. Simples ou doubles en épaisseur; d'une seule pièce ou divisés par une rainure, cas rare. Indiquer s'ils sont nus ou ornés; le détail en viendra à l'étude de la décoration.

20. *Entre-pilastres*. Nus ou décorés: motif couvrant tout le panneau, rinceaux, bas-relief en quadrillé. Composition discontinue. Figure en saillie sur le nu de la paroi et en l'air; posée sur la cimaise ou sur un socle reposant sur celle-ci. Encadrée d'une niche; celle-ci indépendante ou son arc fondu avec le décor supérieur du panneau.

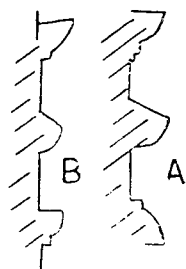


Fig. 21.

Réduction d'édifice en palais volant, propre à l'art khmèr primitif. Ne pas confondre la réduction d'édifice qui est complète par elle-même avec la niche à devatâ qui forme seulement cadre à la devatâ de la paroi.

21. *Réduction d'édifice ou niche à devatâ.* Décrire en détail en appuyant la description d'un croquis serré, pour les réductions d'édifice. Pour les niches à devatâ, une description détaillée de la figure suffira le plus souvent, mais il y aura lieu de préciser soigneusement la position de toutes celles qui offriraient un détail spécial, comme la devatâ à figure porcine du Mébôn oriental. Surveiller le groupement révélé possible et intentionnel des devatâs par la similitude des gestes ou des attributs, etc. Signaler la présence de dvârapâlas et leurs attributs, leur armement. S'efforcer ainsi de préciser leur personnalité. Pour la niche proprement dite, mentionner la forme de l'arc et son décor, le système des supports, colonnettes rondes ou minces, piliers carrés.

22. *Faux ajours ou frises.* Le haut et le bas du panneau sont occupés souvent dans l'art khmèr primitif par une bande de balustres ou de croisillons qui semblent simuler des ajours. En ce point l'art classique place parfois une frise décorative le plus souvent de rinceaux. Signaler les uns ou les autres.

23. *Base.* Indiquer le type de son profil et relever celui-ci en détail, surtout si elle présente quelque caractère spécial. Mentionner la présence d'appliques, de réductions d'édifice, de figures, toutes formes rares en dehors de l'art khmèr primitif. Décors d'ajours, dans l'art khmèr primitif; décor de perles, de lotus ou de feuilles rampantes, plus propres à l'art classique.

24. *Corniche.* Mêmes observations que pour la base. Signaler la présence presque exclusive à l'art khmèr primitif de pièces d'accent, d'ailleurs rares, ou de motif relevant l'angle. Les décrire et les dessiner avec soin. Présence d'une frise à guirlandes pendantes suspendue sous la corniche (surtout dans l'art khmèr primitif). Terrasson A (fig. 22) ou bahut B (fig. 23) au-dessus de la corniche avec ou sans niches à têtes (art khmèr primitif presque exclusivement); place de celle-ci au droit des pilastres, au centre des entrepilastres, aux angles, fait exceptionnel.

Présence d'amortissements d'angle qui méritent chaque fois une étude serrée. Traces révélant que ces éléments, actuellement disparus, ont existé jadis. Antéfixes, leur place et leur décor.



Fig. 22.

25. *Portes et fausses portes.* Etudier en premier lieu la porte dans tout son détail; puis noter les différences — le plus souvent peu sensibles — des fausses portes avec la porte principale, souvent d'ailleurs bien moins conservée. Là où les baies d'entrée proprement dites ont été examinées avec l'intérieur de l'édifice. Il convient ici d'étudier l'encadrement décoratif de cette base, mais d'abord les indications fournies sur sa clôture par la copie des vantaux dans les fausses portes, battement à carrés saillants, et anneaux de tirage. L'encadrement décoratif consiste dans l'entourage par le linteau et les colonnettes qui le supportent et dans l'avant-corps qui l'enferme. Celui-ci est le plus souvent traité dans le même aspect que le corps même du pràsât, mais montre d'ordinaire dans l'édifice à pyramide d'étages le seul exemple de voûte-toit à pignon de l'époque immédiatement correspondante, voire un peu antérieure.

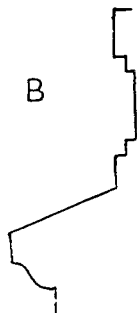


Fig. 23.

La composition peut être plus riche dans les édifices d'art khmèr primitif et montrer un corps intermédiaire. Décrire alors en détail cet ensemble, chaque fois qu'il diffère des formes courantes et notamment quand il se présente comme une grande réduction d'édifice qui parfois remplace ainsi la fausse porte.

26. *Colonnnettes*. Circulaires ou octogonales. Présence du bulbe à sens constant de l'art d'Indravarman, qui pourrait bien être antérieur à ce style. Bagues avec frise à guirlandes pendantes. Présence de nus francs. Moulures de plus en plus serrées et de plan de plus en plus compliqué. Chercher chaque fois à déterminer clairement le mode de leur composition.

Base ronde, carrée ou polygonale, composée avec la colonnette ou traitée en élément indépendant, même d'une façon fictive. Son décor, appliques, niches, etc.

27. *Linteau*. Types I, II, II intermédiaire, III à un, à n axes, IV ou V. Linteau du Bayon. Vérifier s'il s'agit bien, dans le cas de V, d'un type V fort rare, ou seulement du type II intermédiaire. Souvenir du taillon de la colonnette dans le linteau. Présence d'une bande inférieure de support, d'une bande supérieure de terminaison. Examen des linteaux à surface bombée spéciaux à l'art de Koh Kér. Voir le rapport de ce mouvement de surface avec la pose sur les colonnettes.

28. *Supports du fronton*. Les piédroits extérieurs diffèrent-ils, par leur composition, de celle du corps de la tour ? En ce cas, les décrire en détail avec leur base et leur corniche.

29. *Arc et fronton au-dessus de la baie, pignon des voûtes-toits*. Art khmèr primitif : arc carré à angles arrondis avec encadrement plat avec épattement et ressaut en bas, antéfixe spécial au sommet. Tympan entouré d'une frise à guirlandes pendantes et garni d'une réduction d'édifice d'habitude en palais large en croix dont les façades d'ailes se présentent en verticale par la tranche. Etudier cette réduction en détail.

Art classique : encadrement à volutes à corps ondulé de serpent avec garniture extérieure de feuilles rampantes et retroussées de nâgas aux angles inférieurs. Noter si l'épanouissement des nâgas part directement du corps du serpent d'entourage ou, fait plus fréquent, d'une tête terminant celui-ci. Voir à quelle bête mythique rapportée chaque fois cette tête, nâga, lion, gajasimha (lion à trompe), makara (crocodile à trompe). Noter le nombre des têtes du nâga, leur disposition en éventail sur la face principale et sur le retour, le caractère de leur rictus, de leur crête. Voir quel élément ils laissent tomber de leur gueule. Noter la présence et la forme d'une rosace au point de séparation des cous, d'une rosace ou d'un quadrilobe aux inflexions du corps.

30. *Tympan*. Son support fictif dans l'art de Jayavarman II en fausse poutre à retours carrés *A* (comme aux étrépillons des basses nefs d'Ankor Vat) figurés en perspective mauvaise *B* (fig. 24).

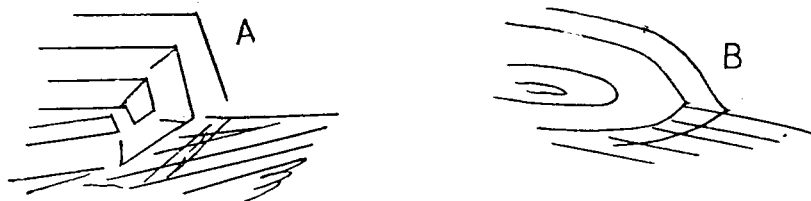


Fig. 24.

Noter l'élément par lequel elle est remplacée ensuite, rangée de petits lotus, perles, ou rien.

Décor du tympan. Panneau de rinceaux. A-t-il un motif central ? Noter la présence des 33 têtes qui circonscrivent parfois le panneau de décor.

Décor par registres superposés de scènes. Les décrire minutieusement au chapitre de la décoration.

Quand une figure debout occupe l'axe du tympan et qu'elle n'a que deux bras, vérifier la possibilité de l'effacement fréquent d'une paire de bras supérieurs.

31. *Etages*. Art khmèr primitif : multiples et bas dans l'édifice pauvre — ou hauts et ornés, dans le même aspect de richesse que le corps principal de l'édifice riche. En

ce cas, étude de la fausse niche ou de la fausse baie ou de la grande réduction d'édifice qui parfois la remplace sur l'axe. Etude des amortissements d'angle ou de leurs traces, vide laissé par leur absence dans la composition, dalle de support, etc.

Art classique. L'étage répète-t-il exactement le corps avec seulement de fausses baie au lieu de fausses portes, s'assurer du caractère absolu de cette similitude. Le plan de l'étage répète-t-il intégralement celui de l'étage immédiatement inférieur, importance du redent s'il en existe. Il serait bon, même si l'étage est comme d'habitude inaccessible, d'en donner un croquis de plan approché, après étude à la lorgnette.

Examiner la proportion d'enfoncement du corps réduit en largeur par rapport au corps principal. Donner la hauteur apparente du pilastre pour sa largeur, cette largeur par rapport à l'ensemble du corps. Rapport de la fausse baie à la fausse porte ; noter son exagération habituelle de saillie. Rapport des corniches, etc.

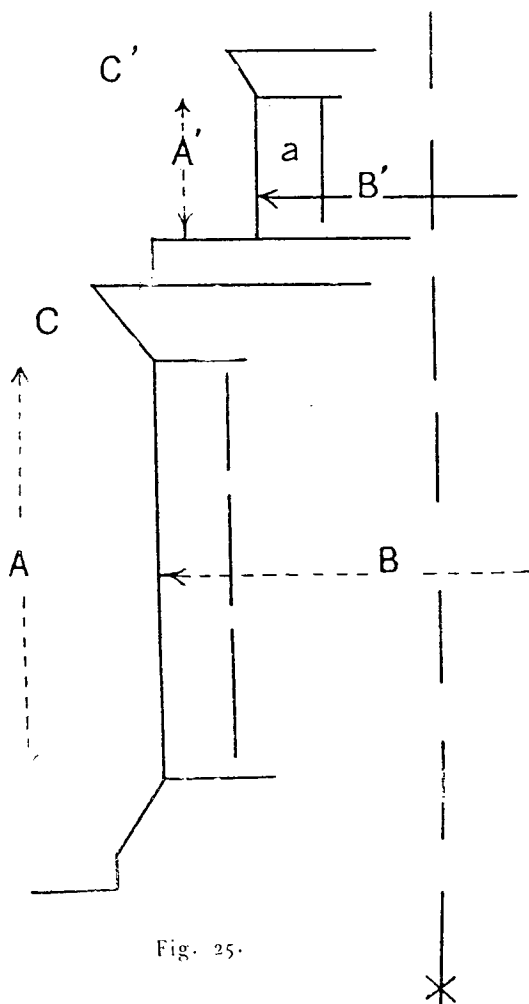


Fig. 25.

$\frac{A'}{A}$ $\frac{B'}{B}$ $\frac{a}{A'}$ ou $\frac{a}{B}$ $\frac{C'}{C}$ ou $\frac{C'}{B}$ le plus exactement possible suivant les possibilités que laisse la ruine (fig. 25).

B hut, amortissements d'angle, antéfixes pour chaque étage

32. *Dernier étage et couronnement.* Disparus presque partout. Aussi recueillir avec minutie le moindre renseignement que donne la ruine sur ces parties. Il se pourrait que le dernier étage n'ait pas toujours été carré. Etudier tous les couronnements tombés à terre. Voir s'ils ont servi de porte-hampe, d'écrin à dépôt sacré, de couvercle à événements supérieurs.

33. *Autres édifices.* Prendre dans le même esprit l'étude de tous les autres éléments du groupe, galeries avec leurs nefs simples, doubles ou triples, le type de leurs piliers et de leurs frises, la présence d'étrésillons, le système et le décor des voûtes et des plafonds. Pour les salles précédant les sanctuaires à l'occasion, voir si elles furent conçues avec ceux-ci ou ajoutées après coup.

Pour les bibliothèques, voir si elles rentrent dans le type normal ou le type dit de Táp Cei.

Examiner individuellement les chapelles ou les pràsats annexés, parfois en rangées interminables et dont l'une peut fournir telle donnée précieuse disparue dans toutes les autres ou dans les autres monuments.

Etudier en détail la composition et la répartition des terrasses, des bassins, des avenues, leurs décors, etc.

34. *Éléments isolés.* Examiner tous débris isolés recueillis dans les pagodes ou épars dans la campagne. Faire les *plus grands efforts* pour établir leur origine réelle. La noter, même lorsque l'information paraît peu sûre, avec la critique nécessaire, mais ne jamais supprimer le renseignement parce qu'il semble manifestement faux. Un mensonge est souvent un guide vers la vérité quand on découvre l'intérêt du menteur. Prendre toutes mesures pour garantir la conservation de ces pièces et faire dans les conditions dessus dites, les fouilles à point d'origine quand on peut le déterminer.

DÉCORATION. — 35. *Pur décor architectural.* Profils, leur caractère de modénature voulue ou dérivée du décor même. Voir à ce propos un passage de mon étude sur V. Nokor. Pilastres en décoration, balustres, treillages, damiers, quatre feuilles, modillons de corniche, denticules, crochets, rosaces, etc., plus propres tous à l'art khmèr primitif. Signaler soigneusement leurs rares exemples dans l'art classique.

36. *Décor floral.* Valeur accidentelle d'étude directe d'après nature dans l'art khmèr primitif. Caractère toujours conventionnel dans l'art classique. Signaler en détail, avec croquis et photos à l'appui, les exceptions. Transcription d'êtres vivants en rinceaux, animaux de départ des rinceaux de pilastres qui n'ont qu'un arrière-train, génie à cheval sur sa trompe, origine du rinceau. Têtes de feuillage, personnages ou animaux de feuillage s'il en existe.

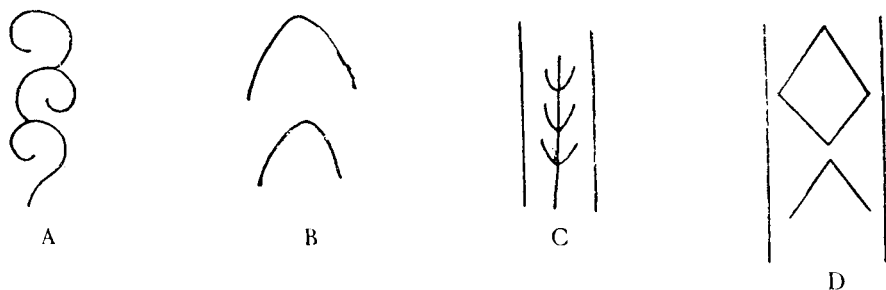


Fig. 26.

Fixer les familles du décor notamment dans les pilastres et les bandes horizontales. Voir et compléter à ce propos l'article de Commaille sur la décoration qui, me semble-t-il, en a parlé. J'ai pour ma part reconnu dans le décor des pilastres plusieurs types que je serais heureux de vous voir préciser et localiser à l'occasion dans le temps : un type sinusoïde de rinceaux qui part souvent d'un des animaux bizarres signalés plus haut A ; un type à chevron B ; un type à hampe C, qui paraît cher à l'art de Sûryavarman ; et un type à losange D, qui à première vue paraît plus fréquent dans l'art d'Ankor Vat (fig. 26).

Il y aurait lieu de repérer exactement par la suite dans vos petites monographies la répartition de ces types et d'en fixer les exemples les plus frappants.

Dans les bandes horizontales, la même sinusoïde part d'habitude d'une tête centrale de lion munie ou non de pattes, et cette forme courante a donné le type de linteau que j'ai dit « du Bayon » et qui manque au classement Lajonquière. Il y a aussi le type à losanges horizontaux et, je crois, un type à feuilles rampantes.

Il serait utile de même de serrer de près la question des décors floraux sur les profils, où les motifs principaux sont des files de pétales de lotus avec le rang d'étamines en spires ou en crochets verticaux au-dessus — les perles — et les feuilles contournées.

Vous aurez avantage, je crois, avant de quitter Ankor pour vos tournées, d'établir en commun une sorte de grammaire de ces formes en prenant comme base de classement les éléments fournis par le riche musée qu'est Ankor, mais en serrant les chapitres, prenant par exemple tous les éléments d'une série dans les édifices de l'art d'Indravarman (Bakhên, etc.), de Jayavarman II, puis de Sûryavarman (Baphuon, gopuras du Phimānakas ?, Phimānakas ?, Prah Palilay ?, Thommanon, Chausay Tevada, Takeo), et finissant par l'art d'Ankor Vat. Négliger les édifices douteux ou ceux qui peuvent être de la période archaïsante comme la Terrasse des Eléphants, celle du Roi Lépreux, le temple 486, l'édifice derrière le Khlân N., etc., et que cette grammaire, après la vérification de vos tournées, permettra peut-être alors de placer définitivement dans leur période vraie.

37. *Animale*. Oiseaux, makaras, lions, éléphants dans l'art khmèr primitif, serpents, lions, hamsas, chevaux, éléphants gajasimhas, divers, dans l'art classique, monstres de fantaisie, arrière-train de lion départ de rinceaux, génie chevauchant sa trompe, etc.

38. *Humaine ou divine*. Examiner les figures au point de vue de leur valeur esthétique : proportions et vie des attitudes — iconographique : attributs, gestes rituels ; — historique : scènes, poses, vêtement, bijoux, instruments employés, etc.

Ne pas s'inquiéter dans l'étude iconographique de donner des renseignements qui paraîtraient inutiles, vains ou erronés aux gens de métier. Nous n'avons pas l'obligation d'être iconographes et notre rôle essentiel est d'observer et de fournir des renseignements utiles à ceux appelés par leurs études propres à s'en servir avec fruit. Se méfier par contre des interprétations iconographiques trop aisées qui, par suite d'idées préconçues, peuvent vicier l'observation et donner un sens trop précis à tel attribut douteux, mais attendu. User largement en ce cas du croquis et de la photo. l'un éclairant l'autre, la dernière confirmant la lecture faite dans le premier.

39. *Construction*. Relever tout détail de construction, même d'apparence insignifiante. Etude des trous supposés jusqu'ici de transport avec le cas spécial où ils paraissent avoir servi à fixer un revêtement. Noter la présence des uns et des autres, leur présence dans des joints, les tentatives de rebouchement, etc., et toutes données qui pourraient éclairer cet agaçant problème.

40. *Enduits*. En signaler les moindres traces et les faire connaître le plus explicitement possible. En prélever des échantillons pour l'étude minéralogique.

DES MOTS ÉTRANGERS EMPLOYÉS DANS LES DESCRIPTIONS. — Un certain nombre de mots étrangers, surtout sanskrits, sont entrés dans la langue de l'archéologie pour suppléer à l'absence de mots français pouvant désigner exactement certains objets. Il y a lieu de les employer, mais en évitant d'en augmenter le nombre sans une nécessité absolue. Par exemple, dire «un lion» et non «un *sēṇ*», le mot *sēṇ* n'étant pas autre chose que la prononciation khmère de *siṇha* «lion»; dire «un autel» et non «un *balaṇ*», le mot *balaṇ* (pāli : *pallaṇka*) ne signifiant rien de plus.

Voici l'explication des principaux termes indiens en usage :

Apsaras, fém. Danseuse céleste. Une *apsaras*, des *apsaras* (et non : une *apsara*).

Asura, masc. Démon ennemi des dieux.

Bodhisattva, masc. Buddha futur.

Cakra, masc. Disque de Viṣṇu.

Çakti, fém. Epouse d'un dieu. Umā est la *çakti* de Çiva, Çrī ou Lakṣmī celle de Viṣṇu.

Cetiya, masc. Pyramide en forme de cloche. Khmèr *čēdēi* (et non *cetdey*, orthographe incorrecte).

Devatā, fém. Déesse féminine (exemple : les *devatās* d'Ankor Vat).

Dvārapāla, masc. Gardien de porte. Statues placées à l'entrée des temples.

Gaṇeça. Dieu à tête d'éléphant, fils de Çiva.

Gajasīṇha, masc. Animal fantastique, mi-lion, mi-éléphant.

Garuda, masc. Être divin à tête d'oiseau, porteur de Viṣṇu.

Gopura, masc. Tour d'entrée faisant partie d'une enceinte.

Haṃsa, masc. Oie sacrée, véhicule de Brahmā.

Jaṭā, fém. Chignon des ascètes hindous.

Liṅga, masc. Idole phallique. *Mukhaliṅga*, «liṅga à visage».

Makara, masc. Monstre marin, souvent figuré sur les linteaux.

Mudrā, fém. Geste symbolique des mains. Par exemple, le Buddha aux mains croisées sur le giron fait la *dhyāna-mudrā*, «le geste de la méditation».

Mukuta (khmèr : *mōkōt*), masc. Diadème.

Nāga, masc. Serpent mythique, généralement à plusieurs têtes. Fém. : *Nāgī*.

Nākṭā, masc. Idole qui reçoit un culte populaire, à l'entrée des villages. Il arrive assez souvent que d'anciennes sculptures khmères brahmaniques sont adorées en guise de *Nākṭā*.

Prasāt (sanskrit *prāsāda*), masc. Sanctuaire en forme de tour.

Rākṣasa, masc. Démon.

Siṃhā, (khmèr : *Semà*). fém. Borne limitant un terrain consacré.

Somasūtra, masc. Rigole servant à l'écoulement des eaux lustrales.

Sras, masc. Bassin sacré.

Stūpa, masc. Monument bouddhique en maçonnerie pleine, généralement hémisphérique, qui renferme des reliques ou marque un site révééré.

Ūrṇā, fém. Marque entre les sourcils d'un buddha.

Uṣṇiṣa, masc. Protubérance crânienne d'un buddha.

Vajra, masc. Foudre, attribut d'Indra et de divers personnages bouddhiques.

Tonkin. — Grâce aux bons offices de M. Edouard Broni, administrateur des Services civils, résident de France à Quảng-yên, nous avons pu examiner sur place une stèle et un mortier de pierre annamites qui ont été mis au jour par une équipe de recherches minières travaillant dans le Báo-đài sơn 寶臺山 (village de Nam-mẫu 南畝, canton de Bí-giang 秘江, huyện de Yên-hưng 安興, province de Quảng-yên 廣安).

La stèle (hauteur 0 m. 90 ; largeur 0 m. 54 ; épaisseur 0 m. 17) est inscrite sur ses quatre faces. Elle est datée du 3^e mois de la 5^e année *bảo-thái* 保泰 (avril-mai 1725) et commémore la fondation de la pagode bouddhique du nom de Đông-bảo đài 東寶臺. Le bassin ou mortier de pierre a pour dimensions 0 m. 45 en hauteur et 0 m. 39 de diamètre intérieur.

Annam. — Le 6 novembre 1925, a succombé, en son palais impérial de Hué, S. M. Khải-định, empereur d'Annam.

Fils de l'empereur Đồng-khánh, le prince Bửu-Đào 寶濤, né le 8 octobre 1885, montait sur le trône d'Annam le 18 mai 1916 sous le nom de règne Khải-định 啓定, « commencement de la paix stable ».

Depuis plusieurs années, une maladie impitoyable avait fixé le terme de ses forces. Au milieu de cruelles souffrances, il avait conservé, non seulement l'activité de son esprit, mais encore la sollicitude de son cœur pour les intérêts et les besoins de son peuple.

Écrivain et artiste, l'empereur Khải-định était surtout poète : il avait publié, au retour d'un voyage en France, en 1922, un recueil de poésies chinoises, intitulé [*Ngự chế như Tây thi tập*] 御製如西詩集

Ouvert aux idées de progrès, il a donné une preuve de sa sympathie intelligente pour la culture française en confiant à la France l'éducation de son fils, le prince Vĩnh-thụy 永瑞, qui sera intronisé sous le nom de règne de Bảo-đại 保大, en janvier 1926. La cérémonie des funérailles du souverain défunt suivra immédiatement.

— Voici, à titre documentaire, la convention intervenue le 6 novembre 1925 pour régler les rapports entre le Gouvernement annamite et le Protectorat français :

Considérant l'évolution de tous les Etats modernes ;

Considérant les modifications que la situation économique et sociale du pays d'Annam imposent à l'organisation administrative du Protectorat ;

Considérant la multiplicité des affaires qui ne permet pas au Souverain d'intervenir personnellement dans l'administration quotidienne du pays, tout en continuant à assurer l'exécution du premier de ses devoirs qui reste la célébration des rites d'où dépendent l'ordre et la paix du royaume, principe déjà posé par l'ordonnance royale du 3 juin 1886 ;

Considérant la minorité du roi ;

Considérant que les intérêts de la France et ceux de l'Annam sont intimement liés ; qu'ils sont solidaires les uns des autres et que, par suite, il est indispensable d'assurer complètement la communauté de vues et d'action de laquelle dépend la bonne administration du pays ;

Considérant qu'il importe de donner à la marche des affaires plus de célérité et une plus grande unité de direction ;

Considérant les idées qui guidèrent Sa Majesté dans le gouvernement du pays, et le vœu des populations comme celui de la cour, tendant à conserver les principes de

morale qui régissent les rapports des sujets et du Souverain et des sujets entre eux, afin d'autre part de suivre l'esprit de la constitution orale du Royaume d'Annam et de se conformer aux prescriptions rituelles qui font régner le Souverain ayant reçu mandat du Ciel, mais qui donne délégation aux Ministres du soin de gouverner et d'administrer l'Empire,

Entre les Représentants de l'Empire d'Annam soussignés, agissant au nom de Sa Majesté ;

Et le Gouverneur Général de l'Indochine, dépositaire des pouvoirs de la République ;

Il a été convenu ce qui suit :

Art. 1^{er}. — Seuls les règlements concernant les rites ou les règles constitutionnelles du royaume feront l'objet d'ordonnances royales. L'intervention directe du Souverain reste entière pour l'exercice du droit de grâce et pour l'attribution des grades posthumes et des brevets de génie aux villages de l'Annam et du Tonkin. Les distinctions honorifiques, les grades de *điên-hàm*, les titres de *cung-hàm* et les cinq titres de noblesse seront conférés par Sa Majesté à ses sujets, conformément aux dispositions de l'article 5 de l'ordonnance royale du 7 juin 1923.

Toutes les autres questions concernant la justice et l'administration du royaume, l'organisation des services, le recrutement et la nomination des fonctionnaires annamites de tous les degrés sont réglées par arrêtés des Représentants du Protectorat. Toutefois, en Annam, les arrêtés du Résident supérieur seront pris en Conseil des Ministres, après avis obligatoire de ceux-ci. Etant donné l'évolution actuelle du pays, le Gouvernement annamite juge le moment opportun de faire participer le peuple à la gestion des affaires de l'Etat. C'est pourquoi, le Résident supérieur en Annam reçoit délégation permanente de Sa Majesté pour prendre, sur toutes les grandes réformes jugées utiles, l'avis de la « Chambre des représentants du Peuple », première étape vers une participation plus effective de la population aux affaires publiques.

Ces réformes seront applicables par voie d'arrêtés après avis conforme de cette assemblée.

Les arrêtés pris par les Représentants du Protectorat auront force obligatoire dans chacun des pays où s'exerce leur autorité.

La nomination et la révocation des Ministres sera faite par le Roi, après accord intervenu avec le Résident supérieur en Annam et adhésion du Gouverneur Général.

Art. 2. — Les dépenses relatives à l'administration civile et militaire du Gouvernement annamite seront incorporées au budget local de l'Annam.

La liste civile du Souverain et de la Famille Royale, les dépenses du service des Rites et celles qui concernent les palais et tombeaux formeront un budget spécial à la disposition du Souverain et dont la gérance sera confiée au Ministre des Finances.

Art. 3. — Le Conseil des Ministres sera présidé par le Résident supérieur en Annam ; en cas d'absence ou d'empêchement, il devra se faire représenter.

Art. 4. — La présente convention rentre en exécution à la date de sa signature.
Fait à Hué, le six novembre mil neuf cent vingt cinq.

Ont signé : Le Gouverneur Général de l'Indochine MONGUILLOT.

L. L. E. E. TÔN-THAT-HÂN, Président du Conseil de Régence ;

NGUYỄN-HỮU-BÀI, Ministre de l'Intérieur, Président du Conseil des Ministres ;

HỒ-BẮC-TRUNG, Ministre des Rites ;

TÔN-THAT-TRẠM, Président du Conseil de la Famille Royale ;

VỠ-LIÊM, Ministre des Travaux Publics ;

TRẦN-ĐÌNH-BÁ, Ministre de la Justice ;

PHẠM-VĂN-THỤ, Ministre des Finances ;

NGUYỄN-ĐĂNG-TÂM, Secrétaire général du Conseil des Ministres.

— L'aimable concours de M. Bréda, résident de France à Nha-trang, nous a facilité la reconnaissance, à la date du 14 septembre 1925, d'un soubassement cham, d'apparence très archaïque, situé au lieu dit Đại Điền trung, à cinq kilomètres à l'Ouest du point où a été découverte la pierre de Võ-can. C'est une sorte de terrasse à peine recouverte de terre et qui est faite de briques, remarquables par leurs dimensions (0 m. 43 × 0, 19 × 0 m. 085).

— M. Bréda nous a encore communiqué gracieusement une photographie, à lui envoyée par M. A. Salles, d'un plan manuscrit représentant une citadelle dite de Duyên-khánh 延慶大屯, c'est-à-dire de Nha-trang. Ce plan (fig. 27) dont l'original appartient aujourd'hui au Ct Lefebvre de Béhaine, arrière-neveu de l'Evêque d'Adran, a été établi par Victor Olivier, officier français originaire de Carpentras qui, dans les dernières années du XVIII^e siècle, fut un des principaux artisans de la victoire de Nguyễn-Ánh sur les Tây-sơn dans le Sud-Annam. Ch. B. Maybon (*Histoire moderne du pays d'Annam*, p. 316-317) parle des fortifications qu'Olivier fut chargé de construire en 1792 à Duyên-khánh et rappelle les allusions que font à la construction de cette citadelle, Crawfurd, Lavoué, Bouillevaux et les *Thật lục*. M. Bréda a pu vérifier sur place et se convaincre qu'il s'agit bien de la citadelle de Nha-trang. La preuve en est d'ailleurs donnée par le décalque ci-contre (fig. 28) de la partie centrale d'une épreuve (N. A. n° 62) de photographie aérienne, prise par le service aéronautique, de la région de la citadelle de Nha-trang. Les deux tracés se confondent presque exactement.

— La chronique rappelle plus haut (p. 544) que M. Robequain a poursuivi ses recherches dans la province de Thanh-hoá en août, novembre et décembre 1925. Notre collaborateur a parcouru tout le Sud de la province, au delà du Sông Chu. Par l'observation directe, en circulant sans cesse à travers ce delta très peuplé ; par des enquêtes orales auprès des chefs de cantons ou de villages, il a pu étudier de près la variété de la vie indigène dans ces plaines si uniformes d'apparence et distinguer avec précision les liens divers qui les rassemblent : échanges commerciaux, déplacements fortuits migrations saisonnières ou définitives. D'autre part, M. Robequain s'est préoccupé de reconnaître et de tracer la ligne à partir de laquelle on peut dire que cesse l'Annamite et que le Mường commence.

— Les collections du Musée Khải-định de Hué ont été transférées au début de 1925 du palais Bảo-định au Quốc-tử-giám, tandis que la bibliothèque du gouvernement annamite a été transportée définitivement dans le bâtiment de l'ex-école

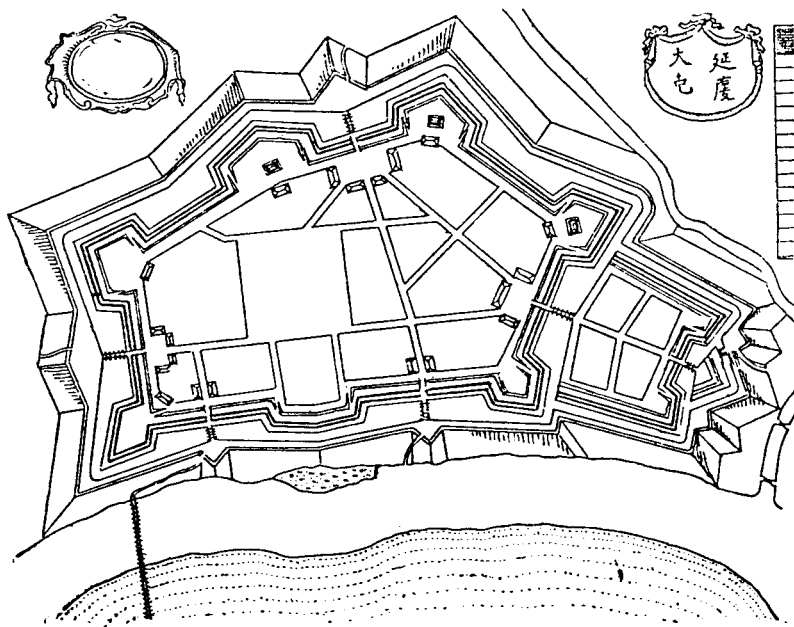


Fig. 27. — PLAN DE LA CITADELLE DE NHA-TRANG,
(dressé par Victor Olivier).

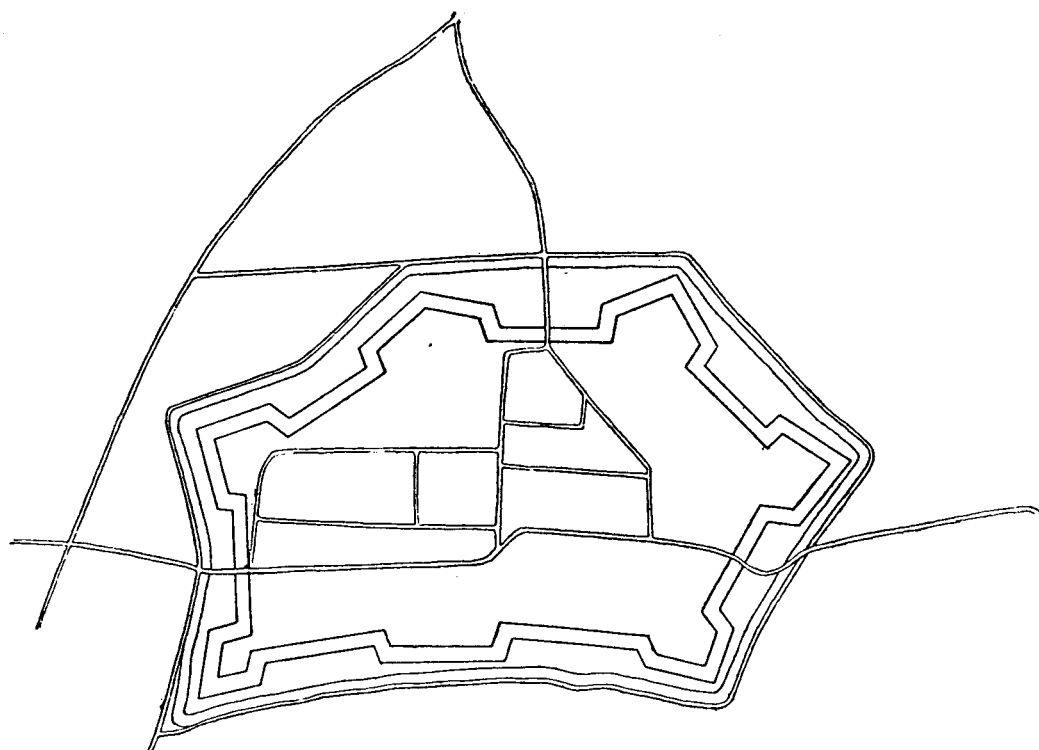


Fig. 28. — PLAN DE LA CITADELLE DE NHA-TRANG.
(Décalque d'une photographie aérienne).

des Hautes-Etudes. « Ces changements ont été effectués, dit le rapport du conservateur, dans le but de permettre une restauration importante du palais Baô-dinh. . . . Les réparations commencées le 1^{er} avril ont été terminées le 30 juin 1925, date à laquelle les collections furent rapportées au Musée restauré. » Le Musée Khâi-dinh s'est enrichi au cours de l'année d'un nombre important d'objets : meubles, soieries, laques, émaux, bronzes, céramiques, armes annamites. Un catalogue descriptif des collections exposées est en préparation. Le registre des visiteurs a reçu plus de 3.900 signatures pendant l'année.

Cambodge. — Le 13 août 1925, la Bibliothèque Royale a été inaugurée par S. M. le Roi du Cambodge et M. le Résident supérieur Baudoin, en présence des autorités françaises et indigènes. M^{lle} Karpelès, conservateur de la Bibliothèque, a exposé le but de la nouvelle institution et les services qu'elle est appelée à rendre aux Cambodgiens. S. A. R. le prince Phanuvong, ministre de l'intérieur du royaume du Cambodge, et président du conseil d'administration de la Bibliothèque, a parlé en cambodgien sur le même sujet. Le Roi et le Résident supérieur ont félicité M^{lle} Karpelès pour les résultats substantiels acquis en quelques mois et le succès grandissant de l'établissement confié à ses soins.

La Bibliothèque est installée dans l'immeuble occupé précédemment par l'Ecole de pâli ; celle-ci, à son tour, disposera prochainement du bâtiment de l'ancienne école situé près de la Bibliothèque Royale, ce qui aura l'avantage de faciliter les communications des deux établissements.

— Le 15 août, M. Finot a fait, à la Bibliothèque Royale, sous la présidence de M. le Résident supérieur Baudoin, une conférence *Sur l'origine d'Ankor*.

— Nous avons reçu de M. G. Groslier, directeur des Arts cambodgiens, l'empreinte d'un chaton de bague formant cachet où sont gravés un ou deux caractères dont la valeur n'a pu jusqu'ici être exactement déterminée, bien qu'ils paraissent être d'origine chinoise.

Cette bague, en or, du poids de 48 grammes, a été trouvée près de Kralanh, province de Siemrâp : elle est entrée au Musée Albert Sarraut, de Phnom Pén, sous la cote F. 275.

Ankor. — Le prince Varn Vaidya, le prince et la princesse Amoradat, le Phya l'phanom et M. René Guyon, venus en Indochine à l'occasion des nouveaux arrangements franco-siamois, ont séjourné à Ankor du 1^{er} au 5 août. Ils ont visité en détail les monuments et exprimé leur haute appréciation de l'œuvre accomplie.

Les travaux d'Ankor ont normalement progressé sous la direction de M. Marchal et avec le concours de M. Fombertaux.

Le Pràsât Crûn Nord-Ouest a été, intérieurement et extérieurement, complètement dégagé sous la surveillance immédiate de M. Fombertaux. En août 1925, un char à bœufs en grès sculpté (pl. LXVI, A) y a été trouvé sous la racine d'un arbre.

Les travaux de dégagement et de consolidation du Prâh Pithu et du Khlân Nord ont été achevés.

Pendant les absences d'Ankor de M. Marchal, la direction générale des travaux fut assurée par M. Fombertaux, qui eut la bonne fortune de reconnaître plusieurs

emplacements inédits : un monument à Añkor Thom Nord Ouest, où furent découvertes une importante série de belles sculptures inconnues ; un autre à l'Ouest de Palilay ; d'autres à l'extérieur Ouest d'Añkor Thom, où furent mises au jour d'intéressantes sculptures dont l'une représentant Hevajra (pl. LXVI, B) ; d'autres encore au Nord-Est d'Añkor Vat et à l'Ouest de la terrasse du roi Lépreux. Les fouilles du Palais-Royal, continuées, ont permis de dégager en septembre une petite terrasse à bas-relief (pl. LXVII, A) et en octobre le dallage en latérite d'une allée pourtournant le bassin Nord-Ouest de la troisième cour (pl. LXVII, B).

Spân Praptors. — Le pont khmèr ancien, connu sous le nom de Spân Praptors, présente un caractère mixte : c'est un monument historique et c'est une section de la route coloniale n° 1 bis. Comme monument historique, il ressortit à l'Ecole Française d'Extrême-Orient et comme section de route au service des Travaux publics (pl. LXVIII).

Dès le mois d'août 1925, M. Finot, préoccupé de l'état de ce pont, procédait sur place à un examen qui aboutissait aux constatations suivantes :

1° La balustrade des nāgas, disloquée, pouvait être rétablie, sauf dans la partie centrale où des éboulements, sans doute irréparables, se sont produits de chaque côté du pont ;

2° Les escaliers de latérite qui existent sur la berge, de chaque côté du pont, étaient à dégager de la terre qui les recouvrait ;

3° Les décollements dangereux des piles du côté amont rendaient urgent un travail de consolidation ;

4° Les arches devaient être débarrassées des arbres et des pierres qui les obstruaient ;

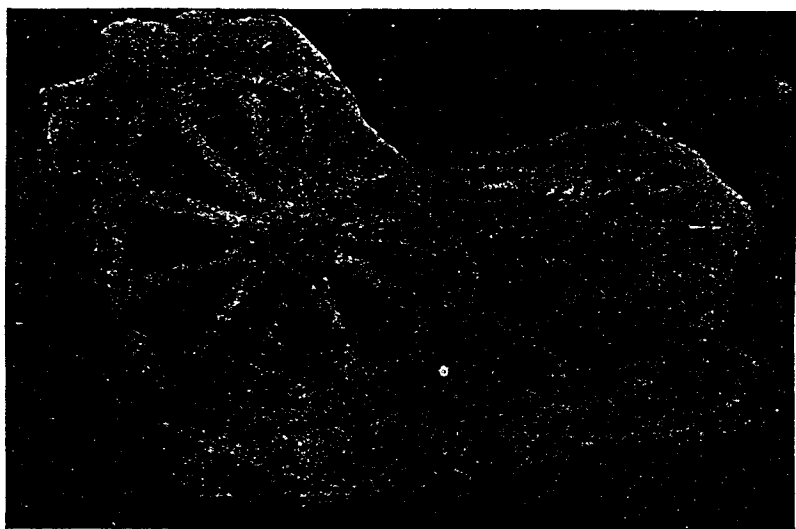
5° Les excavations creusées par le service des Travaux publics dans le voisinage immédiat du pont, pour le remblai de la route, devaient être comblées.

Ces constatations étaient communiquées par l'Ecole à l'Administration locale, à qui M. Finot faisait, en même temps, connaître que, seuls, les travaux proprement archéologiques, énumérés sous les deux premiers numéros, incombaient à l'Ecole Française d'Extrême-Orient ; les autres travaux, dépassant la compétence de l'Institution et intéressant exclusivement la navigation ou la solidité de la route devaient être à la charge du service des Travaux publics.

Le 18 septembre, M. Revéron commençait à diriger les travaux de restauration des parties archéologiques que l'état de conservation du Spân Praptors permettait d'exécuter. Il faisait débroussailler le pont, découvrir toute la partie supérieure amont, puis dégager les gradins sur les deux rives amont. Les mêmes travaux étaient exécutés en aval pour dégager le tablier, les nāgas et les gradins sur les deux côtés de la rivière. Ces premiers travaux, et quelques fouilles faites autour des nāgas des extrémités des balustrades, permettaient de se rendre compte du très mauvais état des piles et des entrées du pont.

En octobre, à la suite d'instructions données sur place par M. Parmentier, chef du Service archéologique, M. Revéron procéda à des travaux de déplacement des pierres, de fouilles et de consolidation des assises soutenant les dés de nāgas, de remise en place des blocs de latérite et de comblement des vides par de la latérite concassée, travaux qui ont permis, dans toute la mesure possible, le rétablissement de la balustrade des nāgas (pl. LXIX).

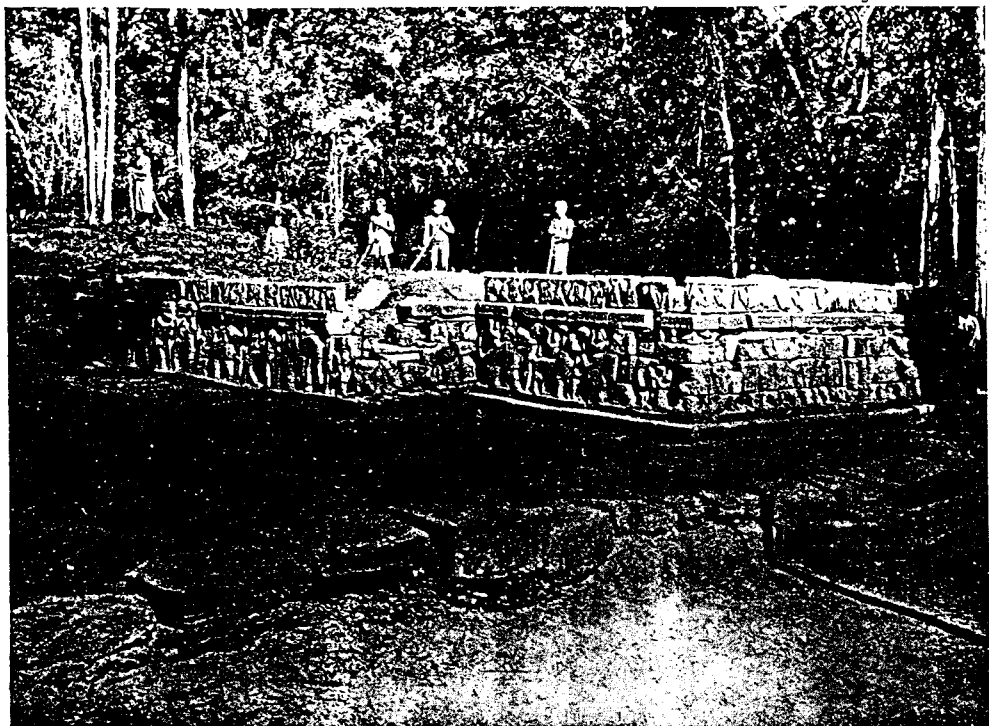
C'est en décembre que l'Ecole mit fin à sa collaboration aux travaux du Spân Praptors, après avoir remis en état les abords du pont par le comblement des trous



A. — PRÀSÂT ČRŮŇ N.-O. — Char à bœufs en grès sculpté. (P. 591).



B. — HEVAJRA DE GRÈS TROUVÉ À L'EXTÉRIEUR OUEST
D'ANĀKOR THOM. (P. 592).



AÑKOR. — PALAIS ROYAL, ANGLE S.-E. DE LA PETITE TERRASSE DE LA 3^e COUR (P. 592).



AÑKOR. — PALAIS ROYAL, EXTRÉMITÉ O. DU DALLAGE N. DU BASSIN N.-O. DE LA 3^e COUR. (P. 592).





SPĀN PRAPTOS — NĀGA DE LA RIVE GAUCHE, AMONT.
Fouilles montrant l'éboulement de pierres des fondations. (P. 592).



SPĀN PRAPTOS. — BALUSTRADE. Détail du droit des dés. (P. 592).

de fouilles, le nivellement de certaines parties du tablier, l'enlèvement des terres et feuillages qui encombraient encore les gradins et en faisant sceller, au moyen de travaux de ciment armé, les morceaux tombés des deux nâgas de la rive droite, aval, et de la rive gauche, amont.

Il est évident que les maigres travaux archéologiques que permet l'état de conservation du Spân Praptors sont accessoires et ne sont pas de nature à restaurer un pont qui est dans un état de désagrégation avancée. L'essentiel reste à faire pour réparer le Spân Praptors, en reprendre les parties détachées et dégager le lit de la rivière. Mais ces travaux de consolidation, intéressant un ouvrage d'art sur lequel passe une grande route coloniale et sous lequel coule une rivière, assez importante en saison des pluies, ne peuvent qu'être délicats et onéreux et n'entrent en aucune façon dans le programme normal d'activité de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Il reste cependant que, lorsque le pont aura été remis en état par le service des Travaux publics, l'Ecole pourra reprendre les réparations partielles qu'elle a exécutées de son mieux et dont l'état ruineux du Spân Praptors n'a pas permis jusqu'ici de faire des restaurations définitives et complètes.

SIAM.

— S. M. Rama VI, roi de Siam, a cessé de vivre le 26 nombre 1925. Ce souverain d'une culture solide et étendue, qui joignait aux qualités de l'homme d'Etat, le goût des choses de l'esprit et un véritable talent d'écrivain, laisse d'unanimes regrets, non seulement parmi ses sujets, mais à l'étranger.

En ce qui nous concerne, nous ne saurions oublier, outre son œuvre littéraire et dramatique, l'intérêt éclairé qu'il témoigna aux antiquités et à la langue du Siam. Auteur d'un intéressant récit de voyage (*Voyage au pays de Phra-ruang*, 1908) qui le montre comme un archéologue curieux et averti, il manifesta de la manière la plus efficace son souci de préserver les antiquités de son royaume en créant en 1924 le service archéologique rattaché à la bibliothèque nationale Vajirañāna. Il s'était livré à une étude réfléchie de la difficile question de l'orthographe siamoise. Il a suivi attentivement le mouvement intellectuel et y a pris lui-même une part qui fait honneur à sa mémoire.

— S. A. R. le prince Damrong, correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, a donné le 29 juillet 1925, à Bangkok, à la Siam Society, sorte de compagnie s'intéressant aux recherches archéologiques siamoises, une conférence sur « Ankor au point de vue siamois ».

Le prince a choisi ce sujet en raison de son récent voyage à Ankor en novembre 1924 (cf. notre chronique dans le *BEFEO*, XXIV, 647). Il a retracé l'histoire des monuments khmers, montré de remarquables photographies prises par lui-même et ses compagnons de voyage et commenté ces projections par de suggestives comparaisons avec les œuvres d'art et les coutumes du Siam.

Au cours de son exposé, et en le terminant, S. A. R. le prince Damrong a décerné au Gouvernement général de l'Indochine, à l'administration française et à l'Ecole Française d'Extrême-Orient de chaleureux éloges pour les soins qui ont été pris en vue de conserver et de mettre en valeur les ruines d'Ankor.

Le *Bangkok Times*, (weekly mail XXIX, n° 31) du 3 août 1925, a donné une analyse de cette conférence qui a été très applaudie.

CHINE.

Le R. P. Savina, des Missions étrangères, a été chargé par le Gouvernement général de l'Indochine et sous le patronage de notre Institution, d'une mission de recherches ethnographiques et linguistiques dans l'île de Hai-nan.

EGYPTE.

Par arrêté du Gouverneur général de l'Indochine, en date du 4 février 1925, M. Paul Pelliot, membre de l'Institut, professeur au Collège de France et ancien membre de notre Institution, a été chargé de représenter le Gouvernement général de l'Indochine et l'Ecole Française d'Extrême-Orient au Congrès international de Géographie générale qui a tenu ses assises au Caire entre le 10 et le 20 avril 1925.

Ce congrès a été parfaitement réussi et le Gouvernement égyptien a reçu ses hôtes de la manière la plus courtoise. Notre représentant, M. Paul Pelliot, qui présidait d'autre part la délégation française, a prononcé le jour de l'inauguration solennelle du Congrès à l'Opéra du Caire, en présence de S. M. le roi d'Egypte, un discours au nom des diverses délégations. Voici le texte de ce discours :

Sire,

Excellences, Mesdames, Messieurs,

Après l'interruption des années tragiques, le monde savant était unanime à souhaiter de voir renouer la tradition glorieuse des grands congrès de Géographie. Mais quand le Caire fut désigné comme siège de leurs prochaines assises, des personnes graves hochèrent la tête et d'aucuns, plus vifs en leur émoi, crièrent à la chimère. En logique pure, les sceptiques avaient presque raison, tant les difficultés étaient grandes. Si tous les obstacles ont été surmontés, si nous pouvons aujourd'hui, en nombre imposant, aborder le vaste programme qui nous a été soumis, nous le devons avant tout à la Société Royale de Géographie d'Egypte, activement secondée par le Comité d'organisation. Mais les efforts de nos dévoués confrères eussent été vains sans les conseils éclairés et le haut appui de celui qu'au nom de la Délégation officielle française et officieusement au nom des autres Délégations, je prie à mon tour, de vouloir bien agréer l'expression de notre respectueuse gratitude, Sa Majesté Fouad I^{er}.

Mais à mon sens, Messieurs, ce congrès ne prend pas uniquement la suite de tels autres congrès de Genève ou de Rome. Il se tient en effet hors d'Europe, dans un pays sans doute très vieux et à qui, directement et indirectement, l'Europe doit beaucoup, mais qui n'est rené lui-même qu'hier à un rôle indépendant dans la vie scientifique du monde moderne. C'est là un signe des temps. La science comme l'industrie, comme le commerce, comme la puissance économique et politique — longtemps centralisée et comme monopolisée en Europe — s'en évade et se disperse de par le monde, non pour dégénérer, mais pour essaimer et se créer des foyers nouveaux. Après l'Europe, l'Amérique ; après l'Amérique, l'Asie. Messieurs, je ne commettrai pas l'hérésie, dans un congrès de Géographie, de placer l'Egypte en Asie. Elle est en Afrique, mais elle tient à tout l'ancien continent, et déjà, dans une

occasion solennelle le défunt Khédive Ismail, père de Sa Majesté l'Auguste Souverain actuel de l'Egypte, a dit que son pays n'était plus en Afrique, mais en Europe. L'espère ne choquer personne en remarquant que la civilisation égyptienne, aujourd'hui si voisine de la nôtre, a été au Moyen Age étroitement liée à celle de l'Asie : c'est une grande civilisation orientale. Et c'est la première fois à ma connaissance, qu'un congrès de cette importance et qui n'est pas de pure philologie se tient vraiment en Orient. Ce ne sera pas la dernière. D'autres nations de culture asiatique s'éveillent elles aussi et vous appelleront un jour prochain. Leur passé leur donne des titres. Les grands géographes arabes que vous connaissez ont eu pour frères, parfois pour frères aînés, des géographes persans dont trop peu d'œuvres malheureusement sont venues jusqu'à nous. Et si nous poussons jusqu'en Extrême-Orient, n'est-ce pas en Chine que nous voyons apparaître pour la première fois, presque au début de l'ère chrétienne, une cartographie scientifique basée sur un système complet de quadrillage à tant de stades pour un pouce ? Les vieux maîtres, il est vrai, sont tombés dans l'oubli, mais leurs descendants se sont mis à votre école. Il y a dans cette salle un délégué de l'Académie de Damas ; l'Inde est représentée, le Japon également. Moi-même ai reçu mission, entre autres, de vous apporter le salut cordial de l'Ecole Française d'Extrême-Orient à Hanoi et de l'Institut de Sinologie qui s'est créé récemment près de l'Université Nationale de Pékin. La collaboration scientifique s'étend désormais au monde tout entier. Voilà près d'un quart de siècle, nous avons réuni à Hanoi un premier Congrès International des Etudes d'Extrême-Orient où des délégués étaient venus de tous les grands pays d'Europe, d'Amérique et d'Asie. Les circonstances ont voulu que ce « Premier » Congrès de 1902 n'ait pas encore eu de second. Mais j'imagine qu'il ne faudra plus attendre bien des années pour que de Calcutta, de Tôkyô ou de Pékin on vous convie à aller étudier sur place ce qui s'y est fait et ce qu'il y reste à faire. N'en doutez pas, Messieurs les congressistes, vous n'êtes qu'à la première étape de votre route. Vous ne vous en plaignrez pas assurément, et le seul danger est qu'ayant goûté ici de l'hospitalité orientale, vous ne veuillez plus désormais tenir vos congrès ailleurs qu'en Orient.

NÉCROLOGIE

THÂN-TRỌNG-HUẾ.

L'année 1925 a vu disparaître une des figures marquantes de l'Indochine : S. E. Thân-trọng-Huế, ministre de l'empire d'Annam. Il avait eu la bonne fortune de recevoir une forte culture traditionnelle avec l'essentiel de l'éducation européenne ; cette double formation avait fait de lui un interprète autorisé du sentiment annamite en même temps qu'un collaborateur apprécié de l'administration française. Esprit ouvert et libéral, reconnaissant pleinement le rôle nécessaire des principes et de la technique de l'Occident dans l'évolution du peuple annamite, il demeurait néanmoins fidèlement attaché au grand passé de sa race et il s'efforçait d'en préserver au moins le souvenir. Ces tendances devaient le rapprocher de l'Ecole Française, dont l'objet est précisément l'histoire de l'Extrême-Orient étudiée par la méthode scientifique. Aussi devint-il promptement un ami de la maison et un habitué de notre bibliothèque. Il aimait à venir s'entretenir avec nous des œuvres auxquelles il participait, des projets qu'il formait pour le progrès intellectuel de ses compatriotes. Nous eûmes plus d'une fois l'occasion d'apprécier la valeur de sa collaboration, soit à la Commission centrale d'examen de langues orientales, — au temps où elle avait pour président le Directeur de l'Ecole Française —, soit à la Commission des antiquités du Tonkin, dont il devint membre en 1918. Lorsque cette dernière entreprit de dresser la liste des monuments tonkinois à proposer pour le classement, ce fut M. Thân-trọng-Huế qui se chargea de choisir, avec la connaissance très étendue qu'il possédait des traditions et des vieux édifices du Tonkin, ce qu'il y avait lieu de retenir des inventaires surabondants et confus envoyés par les autorités provinciales. C'est son travail qui a servi de base, en ce qui concerne le Tonkin à la liste de classement promulguée par l'arrêté du 16 mai 1925. Il eut parfois à donner son avis dans des questions controversées et il le fit toujours avec la franchise qui était le trait distinctif de son caractère. Telle fut, pour en citer un exemple, son attitude lorsque la citadelle de Sontây fut menacée par un projet d'aliénation des immeubles militaires sans emploi. Cette destruction éventuelle trouvait faveur dans certains milieux plus préoccupés d'intérêts matériels que de souvenirs historiques et où on avait même imaginé cet étrange argument que les Annamites ne pourraient qu'être satisfaits de voir disparaître un monument qui n'était pour eux que le souvenir d'une défaite. Thân-trọng-Huế réfuta, avec une chaleureuse éloquence, ce paradoxe qui n'avait pour base que l'ignorance de l'histoire et la complète méconnaissance de l'opinion indigène. Et ce qu'il avait dit en séance, il l'écrivit et le signa. Son intervention eut une part importante dans la décision qui raya la citadelle de Sontây de la liste des immeubles à aliéner.

M. Thân-trọng-Huế était depuis plusieurs années conseiller indigène à la 4^e chambre de la Cour d'appel de Hanoi, lorsque l'Empereur, qui le tenait depuis longtemps

en haute estime et en particulière affection, l'appela à résider à la cour avec le titre de ministre de la guerre et de l'instruction publique.

On se doute bien que ce double portefeuille n'était pas un fardeau accablant. Mais le nouveau ministre sut y découvrir aussitôt des éléments d'activité : il se préoccupa notamment de mettre en ordre et de cataloguer la bibliothèque royale et il envoya à Hanoi le fonctionnaire qu'il en avait chargé, avec la mission d'étudier à l'Ecole Française toutes les questions relatives à la bonne tenue d'une grande bibliothèque. Il songeait aussi à créer un organisme pour la préparation d'un dictionnaire de la langue annamite.

C'est au milieu de ces projets d'avenir que sa santé commença à s'altérer. Lorsque je lui rendis visite, comme j'avais coutume de le faire, à mon passage à Huê, en juillet dernier, il m'accueillit avec sa courtoisie ordinaire dans sa modeste maison de la citadelle ; mais son allure lassée et ses yeux où s'éteignait la lumière révélaient trop clairement la lente retraite de la vie. Il me dit qu'il avait grand besoin de changer d'air et de se soigner, mais que, le souverain étant lui-même gravement malade, ce n'était pas le moment pour ses serviteurs d'abandonner leur poste. Je pris congé de lui avec la triste impression que je ne le reverrais plus.

En effet, depuis lors, ses forces ne firent que décliner. Lorsqu'il se résigna, vaincu par le mal, à demander son congé, il était déjà trop tard. L'heure venue, Thân-trọng-Huê voulut partir dignement, en mandarin de grande race et de haute culture. Il prit son pinceau et adressa à l'Empereur son dernier « rapport » :

« Je soussigné, Thân-trọng-Huê, ai l'honneur de soumettre à Votre Majesté le présent rapport :

« J'avais, il y a quelques jours, sollicité de votre haute bienveillance un congé de maladie ; mais mon état de santé s'est subitement aggravé et ma vie se trouve aujourd'hui en grand danger.

« Arrivé déjà au milieu du chemin qui va nous séparer à jamais, je pense dans mon for intérieur que je n'ai pu rien faire encore, pour me rendre digne de l'appréciation que vous avez bien voulu formuler sur moi, et j'en demeure confus. Combien sincères sont mes regrets ! Je vous promets d'accomplir, dans une vie future, mes devoirs d'affection et de dévouement envers la couronne.

Tel est mon respectueux rapport. »

Il reçut en réponse la lettre suivante :

« A un moment où j'étais moi-même souffrant, j'ai appris votre maladie. Qui eût pu croire que, si proche de la mort, vous eussiez eu encore la préoccupation de m'exprimer vos sentiments d'affection et d'attachement, et ayez eu la volonté de m'adresser un rapport aussi clair ? Ceci m'est une preuve de votre fidélité jusqu'à la mort.

« Pourquoi nous quitter ainsi soudainement ? Je ne sais comment vous dire combien sincères sont mes regrets et combien vive est mon émotion.

« Pour consoler vos mânes, je vous décerne, à titre posthume, le grade de Đông-các đại-học-sĩ.

« Je charge le Nội-các de préparer une Ordonnance Royale portant octroi de cette dignité, et le service compétent de faire le nécessaire selon les rites.

Respect à ceci. » ⁽¹⁾

Ayant ainsi rempli son suprême devoir suivant les nobles traditions du vieil Annam, Thân-trọng-Huê s'éteignit le 4 septembre 1925.

Deux mois après, le 6 novembre, l'empereur Khải-định franchissait à son tour la porte de l'autre vie. On aimerait à s'imaginer qu'il y fut accueilli par son fidèle ministre et que ces derniers représentants d'une glorieuse tradition ont pu trouver réalisé dans le monde des ancêtres l'idéal confucéen d'ordre et de sagesse sur lequel ils avaient appris à régler leurs pensées et dont ils ne connurent, dans le monde des vivants, qu'une bien imparfaite image.

L. FINOT.

CLAUDE EUGÈNE MAITRE.

Nul de ceux qui l'ont connu dans ce pays n'a oublié, en dépit d'une longue absence, Claude Eugène Maître, qui fut à la fois un homme de bien, un ami fidèle et un savant admirablement organisé. Maître est mort prématurément le 3 août 1925 et sa perte a causé d'unanimes regrets. L'Ecole Française d'Extrême-Orient a le devoir d'offrir un pieux hommage à la mémoire de celui qui fut son troisième directeur et qui, vingt années durant, travailla pour elle.

Claude Eugène Maître était né à Louhans le 4 mai 1876. Il était issu de cette fertile Bresse chalonnaise, où l'humeur des habitants répond à la générosité du sol. Intellectuel exceptionnellement doué, et bon vivant à ses heures, il réunissait en lui l'aptitude du Bourguignon à goûter les joies de la vie et le solide bon sens du Franc-Comtois d'esprit vif et de jugement sain.

Son enfance et sa toute première jeunesse, sur lesquelles je manque de renseignements précis, s'écoulèrent dans le rapide courant des années de collège : à Louhans, sa ville natale, puis à Lyon, enfin à Paris. Il se montra partout brillant élève. Après une excellente rhétorique supérieure au Lycée Henri IV, il fut reçu à l'Ecole Normale Supérieure en 1895, avec le numéro deux, après M. André Tardieu, qui d'ailleurs renonça à entrer à l'Ecole. Le jeune Maître ne tarda pas à confirmer sa valeur en se classant définitivement en tête de sa promotion, en passant avec succès ses examens de licence ès-lettres en 1896 et en sortant deux années plus tard de l'Ecole Normale Supérieure agrégé de philosophie avec le numéro un.

(1) Voici le texte original de ces deux documents :

啟定拾年柒月拾柒日臣申仲攜奏臣櫻病告假茲病重危在旦夕竊念臣幸蒙知遇慚未報答莫料中途不勝感惜憂愛一念願結來生謹奏。

奉旨朕微恙中間卿一病莫料易質辰不忘憂愛猶達奏章可謂始終如一遽爾長辭朕亦曷勝感惜著追授東閣大學士用慰潛馨內閣臣奉諭有司炤例遵行欽此。

« A ce moment, l'Université de Paris commençait d'attribuer les bourses de voyage autour du monde créées par un donateur alors anonyme et qu'on sut par la suite être le banquier Albert Kahn. Maître se mit sur les rangs et fut désigné comme bénéficiaire d'une de ces bourses. L'orientation de sa vie en fut changée radicalement. Il visita l'Amérique du Nord, l'Extrême-Orient, les Indes, mais c'est surtout au Japon qu'il se plut, s'attarda et se promit de revenir. » (1)

Rentré à Paris après dix-huit mois de voyage, Maître est chargé des fonctions de professeur délégué au Lycée Condorcet où il enseigne pendant trois mois, du 24 avril au 31 juillet 1900 ; de Condorcet, il passe en 1901 au Collège Rollin où il exerce les mêmes fonctions durant huit mois. « Mais la carrière pédagogique ne lui donne pas satisfaction et ses idées se dirigent vers cet Orient lointain qui l'a charmé dès son premier contact. Le 30 juillet 1901, il prononce le discours de distribution des prix au Collège Rollin. « L'utilité des voyages, commence-t-il, est depuis Montaigne un thème bien classique et bien rebattu. » Ensuite, racontant son voyage autour du monde : « Ma mémoire, dit-il, revient et s'attarde avec le plus de complaisance et de tendresse vers ce lointain et poétique Japon dont tous les voyageurs ont subi le charme pénétrant. Nul autre pays ne ressemble à celui-là. » Et plus loin : « Sur cette île, que son éloignement et son isolement ont défendue si longtemps contre notre curiosité et notre influence, s'est développée une civilisation unique, la seule qui, en dehors de toute action des races blanches, ait atteint ce degré d'équilibre et de perfection. » (2)

A l'époque où il rédige ce discours, Maître fait mieux que d'offrir au Japon la fidélité de son souvenir : il lui consacre une part de son activité en inaugurant sa carrière d'orientaliste par une attachante étude sur *L'art du Yamato*, parue dans la *Revue de l'art ancien et moderne* de 1901 (3).

L'art du Yamato témoigne déjà des qualités personnelles de Maître et on y trouve « le souci d'information précise, la sensibilité pénétrante, la clarté de vues et la langue très sûre qui donnent tant de valeur à tout ce qu'il a écrit » (4). Le but de cet essai est clairement exposé dès les premières lignes de l'ouvrage : « Depuis l'exposition rétrospective de l'art japonais au Trocadéro, écrit Maître, la preuve est acquise qu'on ne saurait faire tenir plus longtemps l'histoire de cet art dans les limites des cinq ou six derniers siècles, et qu'il avait déjà connu, à l'époque lointaine où le bouddhisme faisait au Japon son apparition triomphale, une période d'incomparable splendeur. Les vieux temples de la province du Yamato, qui fut le premier berceau de la race, ont conservé un assez grand nombre d'œuvres qui appartiennent à cet âge mystérieux, et qui n'ont pas encore été l'objet d'une étude systématique et

(1) P. Pelliot, *T'oung Pao*, XXIV, n° 2 et 3, année 1925/26, p. 294.

(2) S. Elisséev, *Revue des Arts asiatiques*, mars 1926, p. 37.

(3) *L'art du Yamato*, dans *Revue de l'art ancien et moderne*, tome IX, fasc. 46, p. 49-68, et fasc. 47, p. 111-132. Tirage à part à 200 exemplaires numérotés à la presse dans la collection *Etudes d'art ancien et moderne*, Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, ancienne maison J. Rouam et C^{ie}, 14, rue du Helder ; s. d. ; un vol. in-4°, 42 p. ; illustrations.

(4) P. Pelliot, *loc. cit.*



CLAUDE EUGÈNE MAÎTRE

précise. Dans l'état actuel de nos connaissances elle n'est guère possible. Mais en attendant que la critique historique nous ait fourni des données plus précises et plus complètes, il peut n'être pas inutile de montrer l'intérêt que le sujet présente, d'exposer les problèmes qu'il soulève et, à défaut de solutions positives, de hasarder au moins quelques hypothèses ».

Au milieu du VI^e siècle de notre ère, les Japonais, cantonnés dans les plaines du Yamato, n'étaient encore qu'une peuplade à demi-sauvage, sans art, presque sans religion. En 554, arrivèrent de Corée les premiers missionnaires bouddhistes. Cent ou cent cinquante ans plus tard, le Japon était recouvert d'un nombre considérable de magnifiques monastères, ornés de peintures, dont treize siècles n'ont pas éteint la splendeur, remplis de statues de forme parfaite et d'une très grande beauté de matière. Aux longs siècles de barbarie succède soudainement, sous l'impulsion du bouddhisme, une période d'activité extraordinaire, où le génie a ruisselé. Maitre montre que ce phénomène unique est dû à l'influence coréenne et se demande si la Corée ne fit que transmettre l'art qu'elle-même avait reçu de la Chine ou si cet art portait déjà la marque propre du génie coréen. Quelle que soit la réponse à faire à cette question, l'art japonais n'était à ses débuts qu'un prolongement de l'art sino-coréen. Maitre est même tenté d'ajouter que l'art du Yamato n'est japonais que de nom dans ses premières manifestations et essaye de représenter la manière dont les Japonais firent leur éducation à l'école des Coréens et des Chinois. « Bien avant l'importation du bouddhisme, les artisans du Yamato étaient groupés en corporations héréditaires hiérarchisées, appelées *bé*. Les plus importantes étaient, semble-t-il, rattachées à l'Etat et formaient des départements impériaux.... Lorsque le bouddhisme, et avec lui la civilisation occidentale furent introduits, de nouvelles corporations se constituèrent pour répondre à des besoins nouveaux. On n'en pouvait recruter les éléments sur place : mais le continent envoya au Japon, avec des œuvres et des modèles, des artisans et même des corporations entières d'artisans. C'est au sein de ces corporations que les ouvriers indigènes, admis sans doute en nombre croissant, se formèrent peu à peu et devinrent enfin capables de se passer de leurs maîtres étrangers. Ce ne serait pas assez de dire que l'art japonais est sorti de l'art sino-coréen par imitation et par influence : il y eut de l'un à l'autre passage naturel, continué ininterrompue. L'existence de ces corporations, d'abord entièrement composées d'étrangers, puis dirigées encore par des étrangers, enfin complètement japonaises, fait ainsi mieux comprendre la perfection presque immédiate de l'art japonais, l'absence de toute période intermédiaire de recherches et d'essais infructueux ».

Après avoir ainsi déterminé les conditions dans lesquelles a pris naissance l'art japonais, Maitre étudie en détail le plus ancien des grands monastères bouddhiques du Japon, le Horyūji 法隆寺, bâti de 593 à 607, et par conséquent contemporain de l'introduction du bouddhisme. Maitre en analyse le plan et l'architecture et décrit les œuvres d'art nombreuses : pagodes, pagodons, portes, statues, statuettes, qui s'y trouvent. Au sujet des fresques qui ornent les murs du Kondō du Horyūji, Maitre est le premier à signaler leur parenté avec les fresques de l'Inde et de l'Asie centrale : « La fraîcheur et la clarté fine des couleurs, la grâce molle et sensuelle des bodhisattvas, leur hanchement très prononcé, le dessin droit des nez, l'horizontalité des yeux et l'absence de tout trait mongolique dans le visage, le traitement savant et compliqué des coiffures, la transparence des robes dont les plis semi-

circulaires laissent apercevoir le modelé des jambes, les attitudes des personnages plus petits qu'on aperçoit dans les angles, font invinciblement penser à une influence directe de l'art hindou, à peine modifié dans son passage à travers la Chine et la Corée. Une particularité technique curieuse est à noter : les figures ont d'abord été dessinées au trait et les couleurs n'ont été appliquées qu'ensuite. Ces peintures sont attribuées à un fameux bonze coréen nommé Donchō, qui arriva au Japon en 610, et même quelquefois au sculpteur Tori. La première attribution n'est guère plus vraisemblable que la seconde. Certains détails révèlent du moins que ces fresques ne sont pas purement hindoues : c'est ainsi que les buddhas y sont représentés parfois l'épaule droite à demi recouverte d'un pli d'étoffe ; or, dans l'iconographie de l'Inde, l'épaule est toujours ou entièrement nue ou complètement cachée par une robe prenant au cou. Mais, malgré ces réserves, ces fresques appartiennent bien à la même famille que les célèbres fresques d'Ajantī. Il a dû se produire, vers la fin sans doute du VII^e siècle, un nouveau courant d'influence hindoue, postérieur à celui qui avait donné naissance au premier art bouddhique chinois, et qui, ne rencontrant plus sur sa route les mêmes obstacles et les mêmes résistances, s'est propagé avec une rapidité assez grande pour arriver au Japon, presque dans sa pureté originelle... M. Klementz et plus récemment M. Bonin ont exploré et étudié, dans le Turkestan chinois, des cryptes bouddhiques creusées dans le roc et entièrement revêtues de fresques dues sans aucun doute possible à des mains hindoues. Il n'est guère douteux que ces fresques constituent l'anneau intermédiaire entre les fresques de l'Inde et celles d'Horiū-ji ».

Les pages qui suivent sont consacrées à l'architecture bouddhique, à ses rapports avec la sculpture et aux origines extrêmes de la statuaire japonaise. Sur ce sujet aussi, l'ouvrage de Maître projette de vives lumières et il n'y a aujourd'hui, après un quart de siècle, presque rien à changer à l'exposé général des théories pas plus qu'aux analyses minutieuses des principales œuvres d'art citées en exemples.

Enfin, Maître conclut en montrant combien, après quelques siècles de prospérité, survint rapidement la décadence de la sculpture japonaise, comme une conséquence de la fondation de l'école de Nara qui voulut monopoliser cet art. « La sculpture est peut-être de tous les arts celui qui vit le plus de liberté et qui s'accommode le moins des traditions stéréotypées des écoles et du divorce d'avec la nature et d'avec la vie. Dans les ateliers de Nara, de Kyōto et de Kamakura, où elle s'enferma jalousement, tout occupée à copier les parfaits modèles laissés par ses premiers maîtres, puis les copies de ces modèles, puis les copies de ces copies, elle dépérit bientôt, faute d'air et de lumière. A partir du XIII^e siècle, elle ne montra plus que par intermittence un renouveau de vigueur. La sculpture des buddhas surtout, d'une mollesse de plus en plus éternuée, perdit vite toute beauté. Mais avant de s'abîmer dans la stérilité des formules d'école, elle rassembla une dernière fois tous ses efforts et toutes ses maîtrises pour laisser d'elle un souvenir impérissable, la colossale statue en bronze d'Amida, connue sous le nom de Dai-Butsu de Kamakura et fondue en 1252 par Ono Goroemon, œuvre aussi parfaite d'exécution qu'émouvante et profonde de sentiment, qui a la beauté calme et sereine des œuvres classiques, et dans laquelle l'âme bouddhique, déjà prête à s'éteindre, a magnifiquement exprimé la gravité de son rêve d'éternelle béatitude et de paix infinie. »

Telles sont sommairement esquissées les lignes maitresses de cette œuvre de début. Elles suffisent à montrer que, dès son premier essai, rédigé à l'âge de vingt-cinq ans, Claude Maitre s'annonçait à la fois comme un artiste, comme un écrivain et comme un érudit et laissait deviner la place de choix qu'il devait occuper dans la japonologie française.

Il n'allait d'ailleurs pas tarder à revoir les pays d'Extrême-Orient et parmi eux celui qui lui était le plus cher. Ayant posé sa candidature à une place de pensionnaire de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, et été l'objet d'une présentation de la part de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, Claude Maitre fut nommé membre de notre Institution par un arrêté du Gouverneur général en date du 20 décembre 1901. Il débarqua à Saigon le 21 janvier 1902, en compagnie du directeur de l'Ecole, M. Finot, rentrant d'une mission en France, et de M. Pelliot, professeur de chinois, revenant de congé.

A peine arrivé en Indochine, Claude Maitre fut chargé, par un arrêté du 19 février 1902, d'une mission d'études au Japon. Avant de partir, il séjourna pendant deux mois à Hanoi où il surveilla l'impression du premier fascicule de 1902 et dressa l'index du tome 1^{er} du *Bulletin*. Il quitta Hanoi le 27 mars et arriva à Yokohama le 15 avril. Il passa d'abord deux mois à Tōkyō, où il s'occupa de réunir les éléments d'un fonds japonais pour notre bibliothèque ; il envoya à Hanoi, pour le *Bulletin*, les premières de ces intéressantes notes qui donnèrent pendant longtemps une grande valeur à notre rubrique de la *Chronique du Japon*. D'autre part, Maitre se préoccupa d'établir des relations avec différentes sociétés savantes de Tōkyō et de Kyōto et de préparer la participation du Japon au Congrès des Etudes d'Extrême-Orient qui devait avoir lieu à Hanoi à la fin de l'année ; il s'employa si bien à ces deux tâches que son action personnelle eut pour résultat la présence à ce congrès d'une représentation nombreuse et brillante de la science japonaise. Enfin il se mit avec ardeur à ses travaux personnels et prépara les matériaux d'une étude qu'il projetait sur la littérature historique du Japon. De ce nouveau et fructueux séjour dans son pays de prédilection le jeune japonologue revint, le 21 novembre 1902, avec une importante bibliothèque japonaise et mieux préparé que jamais à sa carrière de linguiste et de philologue.

En cette même année 1902, outre quelques comptes rendus et notes de *Chronique*, Claude Maitre donna à notre *Bulletin* (II, 341-351) sa première étude de philologie sous le titre de *Notes de bibliographie japonaise*, I, *Une nouvelle édition du Tripitaka chinois*. Il y affirmait la pleine possession de son métier, tant par la rigueur de la méthode que par la qualité des recherches. Le sujet de cet article de bibliographie japonaise « est moins restreint que ne semble l'indiquer son titre. A propos de la publication du *Tripitaka* de Kyōto, Maitre esquisse une histoire des éditions du Canon bouddhique en Chine, en Corée et au Japon et donne notamment des informations précises sur celles qui furent utilisées pour préparer la fameuse édition critique publiée à Tōkyō de 1880 à 1885. On sait qu'en dehors des éditions anciennes du Canon, un grand nombre d'ouvrages bouddhiques perdus en Chine ont été conservés dans les monastères du Japon. Beaucoup de ces textes furent insérés dans la section *himitsu* 秘密 de l'édition de Tōkyō ; d'autres constituèrent l'énorme *Supplément* de l'édition de Kyōto. Ces deux éditions à la fois critiques et

riches en textes inédits, sont devenues indispensables à tous ceux qui s'occupent du bouddhisme : c'est à eux que s'adresse le travail de Maître. » (1)

Claude Maître prit également une part active au Premier Congrès international des études d'Extrême-Orient qui fut tenu à Hanoi du 3 au 8 décembre 1902. Il était membre du comité d'organisation, du bureau de la section *Chine et Japon*, et des commissions du manuel de philologie indochinoise et du dictionnaire bouddhique sanskrit-chinois. Ses interventions furent remarquées à plusieurs reprises (2); il y fit de plus une communication intitulée *La littérature historique du Japon jusqu'à la fondation du shōgunat de Kamakura* (3).

La moisson scientifique de Claude Maître ne fut pas moins belle en 1903. Son mandat de pensionnaire ayant été renouvelé par un arrêté en date du 16 février 1903 et une seconde mission au Japon lui ayant été accordée, il quitta Hanoi le 2 mars et ne revint au Tonkin qu'en novembre. C'est l'année où il donna au *Bulletin*, avec quelques comptes rendus (4), le début de son importante contribution à l'étude de *La Littérature historique du Japon des origines aux Ashikaga*, qu'il devait continuer dans le tome suivant (5).

Dans cet article, qui est son œuvre la plus importante, Claude Maître a donné la mesure exacte de sa valeur en traitant avec une aisance parfaite un sujet singulièrement vaste et complexe. Cette étude n'avait cependant pas été entièrement négligée jusque là, et comme le disait notre *Bulletin* de 1921 (6) « l'école historique indigène du XVII^e siècle l'avait inaugurée; les grands *wagakusha* 和學者 du XVIII^e, surtout Motoori Norinaga et Hirata Atsutane, l'avaient reprise et poussée assez loin; mais leurs travaux étaient souvent viciés par des idées préconçues et étaient de plus difficilement accessibles aux étrangers. Les premiers japonisants s'en étaient préoccupés et à ce point de vue les introductions dont MM. Chamberlain et Aston avaient fait précéder leurs traductions du *Kojiki* 古事記 et du *Nihongi* 日本紀 sont de haute valeur. Mais, outre qu'elles sont assez brèves, chacune d'elles ne traite à peu près que de l'ouvrage auquel elle est jointe. Il n'existait pas de travail d'ensemble, d'étude critique portant sur tous les textes historiques, et c'est cette grave lacune vivement ressentie par tous ceux qu'attirait l'étude de l'histoire du Japon, que Maître se proposa de combler ». C'était entreprendre une tâche d'autant plus considérable qu'elle avait pour objet de soumettre à un examen critique une littérature extrêmement volumineuse et que l'esprit de Maître, aussi bien préparé aux minuties de l'analyse philologique que propre à s'élever aux vues d'ensemble, ne pouvait se satisfaire des sèches formules descriptives d'une érudition réduite à elle-même et inclinait naturellement à les entourer d'un cadre de notions générales, solides et claires.

(1) BEFEO, XXI, 391.

(2) Cf. *Premier Congrès international des Etudes d'Extrême-Orient*, p. 43, 45, 54, 55, 82, 88, 108, 124, 129, 131-133, 136.

(3) *Ib.*, p. 61-64.

(4) BEFEO, III, 121-122, 345-360, 491-515, 723-738.

(5) *Ib.*, III, 564-596; IV, 581-616.

(6) *Ib.*, XXI, 390.

C'est ainsi qu'avant d'aborder l'étude directe des textes de la littérature historique japonaise, Claude Maitre expose, dans une lumineuse introduction générale, leur transmission, les origines de l'écriture et de l'histoire au Japon et la fortune des légendes et des *kataribe*. Il y montre comment se sont multipliés « depuis l'époque lointaine où Yasumaro recueillait de la bouche d'un vieillard les récits qui ont formé le *Kojiki* (712) : annales officielles, chroniques privées, histoires romanesques, romans historiques, récits de guerre, généalogies, monographies de localités ou de familles, biographies, mémoires, recueils d'ordonnances ou de textes juridiques, traités cérémoniels ». Les plus anciens de ces textes historiques remontent au VIII^e siècle, mais ce n'est qu'au début du XVII^e qu'on a commencé à les imprimer et depuis lors un « énorme travail d'exhumation des anciens textes » s'est accompli. Maitre décrit ce mouvement scientifique et signale les textes originaux qui permettent d'écrire l'histoire des premières périodes du Japon.

Comment ces textes originaux furent-ils composés et que sait-on au sujet de l'introduction au Japon de l'écriture et de la naissance de l'habitude de noter les faits historiques ? « Les Japonais ne furent pas les premiers habitants du pays qu'ils occupent aujourd'hui. Arrivés dans l'archipel à une date qu'il est encore impossible de fixer exactement, mais qui est certainement antérieure de plusieurs siècles à l'ère chrétienne, ils eurent à conquérir le terrain pied à pied, en refoulant sans cesse vers le Nord un peuple qui y était établi avant eux, et dont les derniers représentants, les Ainu, sont cantonnés aujourd'hui dans le Hokkaidō, dans Sakhaline et dans quelques îles avoisinantes.... L'origine même des Japonais n'est pas enveloppée d'une moins épaisse obscurité. Il est bien certain que la race n'est pas absolument homogène. Sans parler des nombreuses immigrations de Coréens et de Chinois qui se produisirent surtout à partir du VI^e siècle et dont le *Nihongi* et le *Seishiroku* nous permettent de deviner l'importance, mais qui en somme ne modifièrent pas le caractère foncièrement mongolique de la race, les Japonais n'ont jamais manifesté aucune répugnance à se mêler par le mariage à d'autres races : et ils durent s'allier aux habitants primitifs du pays, comme ils s'allient encore aux Ainu du Hokkaidō. Si d'autre part ils appartiennent incontestablement à la grande famille mongolique ou malayo-mongolique, on sait moins à quelles branches de ce vaste groupe il faut les rattacher. Cependant des raisons de divers ordres, — des raisons anthropologiques : la coexistence de deux types physiques aisément reconnaissables ; des raisons mythologiques : la juxtaposition dans les mythes du Shintō de deux cycles légendaires ayant des centres géographiques distincts — portent à croire que la race actuelle est le résultat de la fusion de deux courants d'immigration qui se seraient produits l'un par le Sud (Kyushū), l'autre par le Nord-Ouest (Izumo). De ces deux courants, l'un passa certainement par la Corée ; l'autre, mais ce point est beaucoup plus douteux, eut peut-être une origine plus méridionale, et malaise.... Les Japonais ne connurent l'écriture et ne rédigèrent leurs premières annales que de longs siècles après leur arrivée dans l'archipel. Ce n'est pas directement de la Chine, mais médiatement par la Corée que le Japon devait recevoir au commencement du V^e siècle, son écriture, en même temps que les premiers éléments de sa civilisation. » C'est bien au commencement du V^e siècle que trois savants coréens Ajiki 阿直岐, Wani 王仁 et Achi no Omi 阿知使主 arrivèrent au Japon et y introduisirent l'écriture ; ils y fondèrent les premières de ces corporations héréditaires de scribes, *fumi-be* 文部 ou *subito-be* 史部, qui pendant longtemps eurent le monopole de l'écriture,

de la correspondance et des rapports avec l'étranger. Ces *jubito* n'étaient pas à proprement parler des historiographes ; leur rôle se bornait à signaler au gouvernement central les faits intéressants qui se produisaient dans le pays.

Les envois de savants coréens au Japon, après une interruption assez longue, reprirent au VI^e siècle : ces savants étaient versés dans les classiques chinois, la divination, le calendrier, la médecine, la pharmacopée, la musique, enfin la religion. C'est alors que le bouddhisme fit au Japon sa première apparition. Pendant longtemps les fonctions exigeant l'usage de l'écriture furent confiées à des étrangers. Puis avec le succès grandissant du bouddhisme des prêtres instruits de Corée arrivèrent au Japon. On leur demanda des cours et on leur donna des élèves. Shōtoku Taishi s'étant rendu compte que les Coréens avaient eux-mêmes reçu de la Chine leur civilisation et leur science, envoya dans ce pays des ambassades et des étudiants. Ce mouvement continua pendant le VII^e siècle ; la première académie ou université est créée vers 675, couronnant ainsi l'œuvre poursuivie depuis le début du siècle. « Il ne fut plus permis désormais à ceux qui aspiraient aux dignités publiques de rester ignorants ; et bientôt c'est parmi les élèves de l'Université et aussi des écoles provinciales créées un peu plus tard que se recrutèrent exclusivement les hauts fonctionnaires. »

La notation de faits historiques, et par conséquent la rédaction de mémoires, étant rendues possibles par l'introduction de l'écriture au Japon, l'histoire officielle apparaît bientôt au Japon. Voici les conclusions de Maître au sujet de cette importante question :

« 1^o La première histoire du Japon est celle qui avait été composée par Shōtoku Taishi et Soga no Umako en 620 et qui fut à peu près entièrement détruite en 645. Le projet de composition d'une histoire officielle ne fut pas repris jusqu'au règne de Temmu. Mais, dans l'intervalle, des histoires et des mémoires privés commencèrent à apparaître.

« 2^o A une date qui n'est pas connue, Temmu fit apprendre par cœur à Hieda no Are l'histoire du pays ; plus tard, sous le règne et par l'ordre de Gemmyō, les récits de Hieda furent recueillis et rédigés en style mixte par Yasumaro (712) : c'est le *Kojiki*.

« 3^o En 681, Temmu donna l'ordre à une commission de hauts personnages de compiler une grande histoire chinoise du pays. Les travaux de cette commission furent interrompus en 686 par la mort de l'Empereur : mais en 714, sous le règne et par l'ordre de Gemmyō, Kiyobiro et Fujimaro mirent en ordre les matériaux déjà préparés et en firent une histoire, qui reçut le titre de *Nihongi*. Elle s'étendait depuis l'âge des Dieux jusqu'à une date comprise entre la fin du V^e siècle et le milieu du VII^e. Des copies, ou du moins des fragments en ont subsisté jusque vers la fin du XII^e siècle.

« 4^o En 720, sous le règne et par l'ordre de Genshō, Toneri et Yasumaro remanièrent légèrement le texte du *Nihongi*, et prolongèrent le récit jusqu'à l'abdication de Jitō (697). Mais le titre de l'ouvrage ne fut pas changé. C'est sous cette forme qu'il nous est parvenu

« 5^o Plus tard, à une date comprise entre 720 et 878, un auteur inconnu transcrivit le *Nihongi* en caractères phonétiques, pour en faciliter l'intelligence. Cet ouvrage, qui existait encore au XIII^e siècle, et qui portait le titre de *Kana-Nihongi*, ne nous a pas été transmis. »

Mais Claude Maitre remarque que les récits qui forment la presque totalité du *Kojiki* et une bonne moitié du *Nihongi*, reposent en dernière analyse sur une longue tradition orale et que leur historicité doit être à peu près de même ordre que celle de nos chansons de geste. Ces légendes, qui ont souvent la minutie des chroniques, étaient transmises soit par les récitateurs d'oraisons liturgiques au cours des cérémonies du culte ; soit par les traditions orales destinées à préserver les généalogies et partant les droits des familles nobles ; soit par l'emploi régulier des poèmes chantés qui conservaient facilement le souvenir des événements légendaires ou historiques auxquels ils étaient presque toujours rattachés ; soit enfin par les membres de la corporation héréditaire des *Katari-be* 語部 ou «récitateurs», qui avaient sans doute pour fonction de réciter dans des occasions déterminées les anciennes traditions mises sous forme de ballades assez longues et liées en cycles.

Après cette introduction générale, qui ne tient pas moins de 38 pages du *Bulletin* Claude Maitre pénètre au cœur même de son sujet en étudiant le *Kujiki* 舊事記. Cet ouvrage a longtemps été considéré, grâce à l'artifice de son auteur, comme le plus ancien, et par suite le plus important, des trois livres fondamentaux du shintoïsme : on l'identifiait aux Annales rédigées par Shōtoku Taishi en 621, soit un siècle avant le *Kojiki* (712) et le *Nihongi* (720). Toutefois on savait, par ce dernier ouvrage, que les Annales de Shōtoku avaient été presque entièrement détruites en 645 ; dès le XVIII^e siècle, le *Kujiki* était dénoncé comme apocryphe ; cependant l'authenticité en fut défendue jusqu'à l'époque contemporaine par certains auteurs, notamment M. Aston. Par un examen approfondi de cet ouvrage, Maitre établit que, si le texte de huit sur dix des livres qui le composent est simplement emprunté au *Kojiki*, au *Nihongi* et au *Kogoshūi* 古語拾遺 (807 ou 808), la matière des deux autres est originale. Le livre V contient les généalogies de deux familles, qui ne se retrouvent nulle part ailleurs : l'une d'elles, celle de la famille des Mononobe 物部, ne serait pas postérieure à l'année 691 et constituerait ainsi le plus ancien document de la littérature historique japonaise qui nous soit parvenu. Le livre X comprend une liste des chefs territoriaux de l'ancienne féodalité, dressée en 702 et tenue à jour jusqu'en 823 ; or, les Annales de Shōtoku comportaient une liste du même genre : c'est cette circonstance qui aurait donné à l'auteur du *Kujiki*, dans le courant du IX^e siècle, l'idée de placer sa compilation sous le patronage de ce prince, afin d'attribuer par là une autorité plus grande à la généalogie des Mononobe, ignorée par la tradition officielle.

Dans la dernière partie de son travail, intitulée *L'âge des dieux et le culte shintoïque*, Maitre étudie les sources de nos connaissances sur le développement primitif de la religion nationale, aux points de vue de la mythologie et du culte. Il y montre l'importance des traditions et des généalogies familiales en ce qui concerne l'origine et la transmission des légendes ; ces traditions ne concordaient pas toujours avec celles que les empereurs avaient fait prévaloir, ainsi qu'en témoignent, d'une part les éléments hétérodoxes du *Kujiki*, de l'autre le *Kogoshūi*, également rédigé dans l'intérêt particulier d'une famille (1).

Ce magistral travail classait définitivement son auteur parmi les meilleurs japonologues de son temps. Les années qui suivirent devaient révéler tous les dons de la

(1) BEFEO, XXI. 390-391.

belle intelligence de Maitre et montrer qu'il était encore capable d'utiliser ses aptitudes, avec un égal succès, aussi bien à démêler l'écheveau embrouillé d'une question de politique étrangère, qu'à concevoir une méthode générale d'enseignement pouvant convenir aux Annamites ou qu'à diriger administrativement et scientifiquement une institution comme la nôtre.

Son terme de séjour ayant été prorogé d'une nouvelle année pour 1904, Maitre retourna au Japon et y séjourna pendant les premiers mois de l'année, c'est-à-dire pendant la durée totale de la guerre russo-japonaise. Il ne revint à Hanoi que le 13 juillet, après avoir envoyé du Japon un article, relatif aux *Origines du conflit russo-japonais*, qui fut inséré dans la *Chronique du Bulletin* de 1904 ⁽¹⁾, article de grande valeur et qui fut apprécié en termes particulièrement élogieux par un bon juge, M. A. Tardieu, dans ses *Questions diplomatiques de l'année 1904* ⁽²⁾.

Maitre publiait d'autre part dans le même fascicule du *Bulletin* ⁽³⁾, à la mémoire de *Gustave Dumoutier*, une notice nécrologique dans laquelle il rendait un digne hommage au caractère et à l'œuvre scientifique de cet actif et loyal ami de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Maitre y témoignait déjà d'une connaissance approfondie des questions relevant du domaine de l'enseignement, questions qui devaient par la suite retenir très souvent son attention.

Peu après son retour du Japon, il fut chargé par un arrêté en date du 28 août 1904, d'exercer par intérim les fonctions de directeur de notre Institution, en remplacement de M. L. Finot qui devait s'embarquer le 23 septembre pour rejoindre la France par le Siam et l'Inde.

Au cours de cet intérim, qui dura jusqu'en avril 1905, Maitre donna les preuves les plus convaincantes de ses brillantes qualités d'organisateur et de la souplesse de son esprit.

D'une part, la pénurie de personnel l'obligea, en même temps qu'il gardait la direction du département japonais, à s'occuper personnellement des études relatives à l'Indochine et à rédiger en conséquence une série d'études critiques sur certains ouvrages traitant de l'Annam ou du Tonkin.

D'autre part, en ce qui concerne son œuvre administrative, il faut rappeler qu'il prit l'initiative de proposer au Gouverneur général de l'Indochine la réorganisation de la Commission des Antiquités, créée par un arrêté du 1^{er} octobre 1901. Les passages essentiels du rapport de présentation de Maitre valent d'être cités :

« La Commission des Antiquités du Tonkin, dont le directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient est président de droit et dont le vice-président et les membres sont nommés, pour une période de trois ans, sur sa proposition, a pour objet, aux termes de l'arrêté de fondation « d'inventorier les monuments ou objets ayant un intérêt historique ou artistique, de proposer les mesures destinées à en assurer la conservation, de surveiller les travaux pouvant mettre au jour des antiquités, de

(1) BEFEO, IV, 499-522.

(2) A Tardieu, *Questions diplomatiques de l'année 1904*, Paris, F. Alcan. Cf. la troisième partie consacrée à la guerre russo-japonaise, p. 209, note: « Je me suis servi... des documents diplomatiques, des journaux français et anglais, enfin de l'étude si remarquable par sa précision lumineuse que M. Cl. E. Maitre, membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, a consacrée à cette question. »

(3) BEFEO, IV, 790-813.

signaler les découvertes, de contribuer, par tous les moyens en son pouvoir, à la connaissance de l'histoire, de l'archéologie et de l'ethnographie du Tonkin.

Ce vaste programme, inspiré en partie de celui de l'*Académie tonkinoise* instituée par Paul Bert, n'a pas encore été rempli. Diverses raisons ont fait que la Commission des Antiquités du Tonkin n'a pas pu produire jusqu'ici les résultats qu'en attendaient ses fondateurs. La plupart de ses membres ont quitté Hanoi ou la colonie presque aussitôt après leur nomination. D'autre part, rien n'ayant encore été fait, à l'époque où elle fut créée, pour dresser l'inventaire et assurer la conservation des monuments de l'Indochine, il fallait d'abord aller au plus pressé, c'est-à-dire aux plus compromis et aux plus précieux de ces monuments, ceux du Cambodge et du Champa. C'est chose faite aujourd'hui. Le catalogue des monuments chams et cambodgiens classés comme monuments historiques peut être considéré comme terminé ; et tous les vestiges notables de ces deux antiques civilisations sont placés désormais sous la sauvegarde des dispositions de l'arrêté du 9 mars 1900. Il en est de même pour un certain nombre de monuments laotiens.

Le moment est donc venu d'étendre au Tonkin l'enquête archéologique et épigraphique menée à bonne fin au Champa et au Cambodge et sérieusement engagée au Laos ; et il est d'autant plus nécessaire de se mettre sans tarder à la besogne que nous voyons chaque jour des monuments intéressants pour l'histoire de l'Annam et de son art s'abîmer ou disparaître, par suite de l'incurie ou de l'ignorance plus encore que sous les coups du vandalisme. Or nous ne connaissons les richesses archéologiques et épigraphiques du Tonkin que par les reconnaissances consciencieuses, mais rapides, de feu Dumoutier. Il n'y a pas un seul monument tonkinois qui ait été l'objet d'une étude scientifique et technique absolument satisfaisante. Quant à l'épigraphie annamite, elle est tout entière à créer ; et le relevé des inscriptions annamites est moins avancé, à l'heure actuelle, que celui des stèles hymyarites, enfouies dans les déserts de l'Arabie Heureuse.

La question du classement des monuments historiques se présente, au Tonkin d'une manière particulière. Peu nombreux, toujours intéressants par leur âge quand ils ne le sont pas, en plus, par leur beauté, seuls témoins qui nous restent de civilisations disparues ou tellement dégénérées qu'on peut les considérer comme mortes, les édifices khmèrs et chams méritent presque tous indistinctement d'être sauvegardés avec un soin jaloux. Il ne saurait en être ainsi des monuments annamites du Tonkin. Ils sont innombrables. Les plus anciens ne remontent pas à une antiquité très haute. Un petit nombre se signalent par leur beauté architecturale, par la richesse de leur ornementation ou par la valeur des objets d'art qu'ils contiennent. Construits la plupart du temps en matériaux légers, peints en certaines parties de couleurs vives et peu consistantes, ils sont essentiellement réparables ; et, pour eux, restauration n'est pas forcément synonyme de profanation. Surtout ils ne sont pas les vestiges muets d'un passé évanoui, mais au contraire le théâtre des actes les plus importants d'une civilisation bien vivante : fêtes, cérémonies, sacrifices, réunions de lettrés, délibérations de notables, toutes les solennités de la vie religieuse et publique de l'Annam s'y célèbrent aujourd'hui comme par le passé. C'est dire que la détermination de ceux qui seront classés comme monuments historiques ne pourra être que le résultat d'une sélection sévère. C'est dire que ce choix ne sera fait et que les mesures de conservation ne seront prises qu'après une étroite entente avec les autorités locales, indigènes aussi bien que françaises. C'est dire enfin qu'ils ne seront pas considérés comme intangibles, mais simplement que tous les travaux

projetés pour les entretenir ou les réparer, en dehors de ceux dont la Commission aura pris elle-même l'initiative, seront obligatoirement soumis à son approbation préalable et à son contrôle.

Le relevé des inscriptions du Tonkin s'impose avec une égale urgence. Elles sont extrêmement nombreuses ; les Annamites ont eu, depuis l'antiquité, l'habitude de commémorer tous les événements importants de leur histoire nationale ou locale et, en particulier, toutes leurs fondations d'édifices, par l'érection d'une stèle inscrite. Le dépouillement systématique de ces inscriptions ajouterait, sans nul doute, des données précieuses à celles que nous fournissent sur l'histoire annamite les maigres *Annales* officielles. Récemment l'un de nos plus assidus collaborateurs obtenait une haute récompense de l'Institut pour un mémoire historique fondé presque entièrement sur l'étude d'une stèle de Đông-hòì. Il est, de même, très vraisemblable que l'histoire de la dynastie usurpatrice des Mạc, sur laquelle les *Annales* ne nous apprennent presque rien, pourrait être en grande partie reconstituée à l'aide des nombreuses inscriptions que les souverains de cette dynastie ont laissées, paraît-il, dans les environs de Cao-bàng. Malheureusement, malgré leur esprit conservateur, les Annamites ne semblent pas avoir le respect de leurs anciennes inscriptions ; ils les bûchent sans remords pour les raisons les plus futiles ; en particulier, ils n'hésitent pas à les gratter pour les remplacer par des inscriptions nouvelles. Il n'en reste peut-être plus une seule qui remonte plus haut que la dynastie des Lê. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage pour montrer la nécessité d'estamper et, au besoin, de recueillir celles qui subsistent encore et qui présentent de l'intérêt, et il est trop clair qu'il n'y a plus de temps à perdre, si l'on veut enfin chercher à réunir méthodiquement, et avec l'espoir d'une moisson abondante, les matériaux d'un futur *Corpus* des inscriptions de l'Annam.

Pour mener à bien cette tâche considérable, qui occupera plusieurs années, la Commission aura à faire appel plus d'une fois à la bonne volonté des chefs de province et des autorités indigènes. Elle attend beaucoup aussi du concours, qui lui est d'ores et déjà assuré, des officiers du Service géographique. La collaboration des officiers topographes avec les sociétés archéologiques locales a produit, en Algérie et en Tunisie, de remarquables résultats. Il est permis d'espérer qu'elle ne sera pas moins fructueuse en Indochine. »

A cette Commission, réorganisée sur la proposition de Maitre, nous devons d'avoir conservé la porte Jean Dupuis, dont la municipalité de Hanoi avait décidé la démolition. Par ailleurs, et sous les auspices de la même Commission, fut préparé un premier travail de classement des monuments historiques ; de même qu'une vaste enquête archéologique, en cours encore actuellement, fut commencée dans le but de relever les monuments de l'architecture et de l'épigraphie annamites.

Au moment où le directeur titulaire, M. Foucher, vint occuper son poste, il fut frappé par les services que Maitre avait déjà rendus, et voulut réserver à notre Institution le bénéfice d'une activité aussi diligente en proposant au Gouverneur général de nommer le jeune pensionnaire, professeur de japonais, et de l'attacher ainsi à titre permanent à l'avenir de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. L'arrêté de nomination fut signé le 21 juin 1905. Deux mois après, un autre arrêté chargea Maitre d'une nouvelle mission d'études au Japon. Il quitta Hanoi en septembre pour Saigon où il dirigea le transfert des sculptures khmères qui devaient être déposées au musée de Phnom Pén, nouvellement créé. Après s'être acquitté de cette tâche,

Maitre gagna directement le Japon, où il continua à rassembler les matériaux destinés à mettre au point la suite de son travail sur les sources de l'histoire japonaise.

De retour à Hanoi, en février 1905, il donna quelques comptes rendus au *Bulletin*. Un arrêté en date du 8 mai 1905 l'appela à siéger parmi les membres du Conseil de perfectionnement de l'enseignement indigène, dont le directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, alors M. Foucher, était le président. A cette occasion, grâce à Maitre, notre Institution put montrer, comme elle n'a d'ailleurs jamais manqué d'en donner des preuves depuis en de nombreuses autres occurrences, que « si son caractère strictement scientifique la maintient à l'écart des affaires politiques et administratives, ses membres sont toujours prêts à mettre sans réserves au service de la colonie, dès qu'il y est fait appel, la compétence technique ou l'expérience que, du fait de leurs études ou au cours de leur carrière universitaire, ils ont pu acquérir soit sur place, soit dans la métropole » (1).

Il suffit en effet de consulter les procès-verbaux du Conseil de perfectionnement de l'enseignement indigène (2) pour se rendre compte de la part prépondérante que Maitre sut prendre à ses travaux. La sous-commission pour l'étude de l'enseignement annamite dont il fut nommé président fit preuve d'une activité remarquable et proposa en fin de session un plan complet de réorganisation des enseignements indigène et franco-annamite en Annam, au Tonkin et en Cochinchine. Les interventions de Maitre furent si efficaces, tant en ce qui concerne l'enseignement annamite que dans les délibérations relatives au projet d'Université indochinoise et à la réforme du quôc-ngũ, que l'on peut dire sans exagération qu'il fut le principal artisan du vaste programme de réformes préparé au cours de cette première session du Conseil de perfectionnement. Le Conseil s'en rendit compte et reconnut les obligations qu'il avait à Claude Maitre en le choisissant comme rapporteur général, chargé de rédiger l'exposé d'ensemble des principes qui avaient guidé les délibérations, et des résolutions qui en étaient sorties.

Peu après, Maitre rentrait en France en congé administratif de six mois. Au cours de ce congé il représentait le Gouverneur général de l'Indochine au Congrès de l'enseignement laïque français aux colonies et à l'étranger et y donnait, le 24 septembre 1905, une conférence sur *l'Organisation de l'enseignement indigène en Indochine*, dans laquelle il résumait l'œuvre accomplie par le Conseil de perfectionnement de l'enseignement indigène. Le texte de cette conférence a été publié dans le *Bulletin* (3). Maitre y rappelle ce qu'était l'enseignement annamite et y montre que les réformes élaborées et préconisées ont été empreintes, en même temps que de la volonté de moderniser l'enseignement indigène, du souci de respecter autant que possible les formes et les traditions de cet enseignement. Ces réformes pouvaient se grouper sous les chefs suivants : il devait y avoir trois degrés dans l'enseignement indigène en Annam et au Tonkin ; l'enseignement public devait être assuré au premier degré par les communes, au second et au troisième degrés par l'Etat ; liberté de l'enseignement privé ; maintien et réorganisation des concours

(1) *Rapport au Conseil supérieur de l'Indochine...*, BEFEO, VI, 489.

(2) *Gouvernement général de l'Indochine. Conseil de perfectionnement de l'enseignement indigène. Première session. Hanoi, avril 1906.*

(3) BEFEO, VI, 454-463 ; cf. aussi *Revue Indo-Chinoise*, n° 64, 30 août 1907, sous le titre *L'Enseignement indigène dans l'Indochine annamite*.

triennaux, le programme des concours devant comprendre des épreuves de langue française et de langue annamite ; extension et réglementation de l'enseignement franco-annamite ; modification du statut des écoles de villages et de cantons en Cochinchine et création d'un corps d'inspecteurs indigènes ; introduction dans les programmes de l'enseignement indigène à tous les degrés, de l'étude des sciences et, comme véhicule de cette étude, de la langue annamite ; création d'une Université indochinoise, devant être le couronnement naturel des deux ordres d'enseignement ; institution de comités locaux de l'enseignement dans les cinq pays de l'Union ; rédaction de manuels en chinois et en annamite destinés aux écoles indigènes. On voit à quel vaste plan de refonte des méthodes de la politique scolaire indigène avait abouti ce Conseil de perfectionnement de l'enseignement.

Cette question de l'instruction publique fut une de celles qui ne cessèrent de passionner Maitre pendant les années qu'il vécut en Indochine. Elle fit souvent l'objet de ses préoccupations ou de ses méditations, et il acquit à cet égard une expérience consommée qui fut plusieurs fois mise à contribution par l'administration.

N'ayant pu assister à la seconde session du Conseil de perfectionnement qui fut tenue à Saigon en 1907, ni à la troisième qui eut lieu en 1910 pendant un de ses congés en France, Maitre put cependant prendre part aux travaux de la quatrième session de 1913. Il s'y montra plus brillant que jamais. J'assistai moi-même aux séances de 1913 et je me rappelle encore avec admiration la lumineuse netteté de ses interventions. Dans les délibérations les plus compliquées, dans les débats les plus animés, Maitre ne perdait jamais la lucidité de son esprit. Combien de fois l'ai-je entendu demander la parole au moment le plus confus d'une séance et, l'ayant obtenue, réussir à clarifier le débat en quelques phrases qui semblaient dissoudre l'obscurité de la discussion et mettaient en pleine lumière, simple et claire pour chacun, la véritable question à résoudre. Il était excellent orateur et son autorité, mise au service de connaissances solides et d'un judicieux raisonnement, s'imposait naturellement à tous.

Revenu de congé le 2 mars 1907, Maitre fut de nouveau chargé, par un arrêté en date du 12 avril 1907, d'exercer par intérim les fonctions de directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, en remplacement de M. Foucher. A ce titre, il eut à prendre les décisions nécessaires pour faire face à la situation nouvelle créée, en ce qui concernait les ruines du groupe d'Ankor, par la rétrocession à la France des provinces de Battambang, de Siemrâp et de Sisophon. Dès son retour en France, M. Foucher avait réussi à constituer une société privée, dite « Société d'Angkor » qui devait avoir pour but assurer les ressources nécessaires pour dégager, consolider et protéger les temples d'Ankor. A Hanoi, Maitre se préoccupa de constituer un sous-comité local indochinois. Dans ce but il adressa, le 30 août 1907, à M. Jeannerat, administrateur de Kandal et président de la Commission des antiquités du Cambodge, une lettre ⁽¹⁾ à la suite de laquelle fut formé à Phnom Péñ un sous-comité qui réunit en quelques mois un nombre considérable d'adhésions tant parmi les indigènes que parmi les Français et qui organisa même de fructueuses quêtes.

M. Foucher ayant été appelé à la chaire de langue sanskrite à la Sorbonne, Maitre fut nommé directeur titulaire de notre Institution par un décret en date du 11 janvier 1908. Quelques jours avant d'être titularisé, le 31 décembre 1907, il envoyait

(1) Cf. BEFEO, VII, 422-423.

au Gouverneur général de l'Indochine, sur le développement de l'Ecole Française d'Extrême-Orient de 1902 à 1907 ⁽¹⁾, un magistral rapport dans lequel il exposait avec sa clarté et sa sagacité habituelles l'œuvre accomplie par l'Ecole pendant les premières années de son activité : il y traçait en termes particulièrement heureux un tableau de la situation où se trouvaient avant la création de l'Ecole les études d'archéologie, de philologie et d'histoire en Indochine.

D'autre part, il adressait à peu près au même moment un autre rapport à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, rapport dont le passage suivant montre assez la manière dont Maitre concevait son rôle de directeur :

« Je suis heureux de saisir cette occasion pour vous informer de l'excellente situation matérielle et morale de l'Ecole en ce moment. L'Institution elle-même, qui eut longtemps à lutter contre l'indifférence du public indochinois, n'est plus discutée aujourd'hui ; ses avis sont de plus en plus demandés par les particuliers, son concours de plus en plus recherché par les pouvoirs publics. Vous connaissez déjà le rôle important, peut-être même décisif, qu'elle a joué dans la réorganisation de l'enseignement indigène. La même part lui est revenue dans la fondation et la réglementation de l'Université indochinoise, qui va ouvrir ses portes le 1^{er} novembre et à l'œuvre de laquelle elle continuera à prêter son concours. D'autre part, à l'Ecole même, l'enseignement des langues orientales a pris un développement considérable : aux cours de langue chinoise, seuls professés jusqu'ici, nous avons pu adjoindre cette année des cours de sanskrit, de tibétain et de japonais, qui sont suivis par un groupe forcément restreint, mais sérieux et assidu, d'auditeurs. Enfin je vous signale que c'est au directeur de l'Ecole Française et à une commission présidée par lui que vient d'être confié le soin de choisir les sujets de compositions écrites pour les examens bi-annuels d'obtention des brevets de langues annamite et chinoise et de caractères chinois. Sans avoir rien à sacrifier de son autonomie administrative et de son activité scientifique, l'Ecole Française se trouve ainsi mêlée de plus en plus intimement à la vie publique de la colonie et apparaît de plus en plus comme l'un de ses rouages indispensables.

« Si cette situation nous crée des obligations nouvelles, nous sommes en revanche de mieux en mieux à même de les remplir. Au début, le directeur de l'Ecole était assisté uniquement de pensionnaires, qui, soumis au renouvellement annuel, ne pouvaient avoir d'attaches bien solides dans la colonie. Mais depuis, il s'est créé peu à peu un personnel stable de « fonctionnaires » de l'Ecole : chef du Service archéologique, professeurs, tout dernièrement secrétaire-bibliothécaire, qui, malgré la diversité de leurs études, ne pouvaient manquer de prendre une part plus active aux préoccupations et à la vie du pays où ils étaient fixés. Il s'est ainsi produit dans l'organisation de notre Institution et dans ses rapports avec la colonie une évolution, à laquelle n'a présidé, je crois, aucune idée préconçue, et dont nous pouvons aujourd'hui saisir nettement la courbe : évolution d'autant plus heureuse qu'en assurant la régularité de notre travail scientifique et en consolidant ici notre situation morale, elle n'a pas eu comme conséquence une diminution dans le nombre de nos pensionnaires. »

Ses absorbantes fonctions de directeur lui prenant la majeure partie de son temps, encore qu'il fût secondé efficacement par le secrétaire-bibliothécaire de l'Ecole,

(1) BEFEO, VII, 306-326.

Claude Maitre n'eut plus le loisir de consacrer de nouveaux efforts à ses travaux personnels. Il se donna entièrement à sa tâche d'administrateur et d'éditeur du *Bulletin*. Dès 1908, il mettait au point et commençait à publier le beau travail de M. R. Deloustal sur *La justice dans l'ancien Annam*, en le présentant par une intéressante préface (1). Cette publication qu'il s'astreignit à suivre minutieusement, et qui était la traduction d'un exemplaire manuscrit du Code des Lè retrouvé par Maitre lui-même à la bibliothèque du palais de Huè, fut pour lui l'occasion de développer considérablement ses connaissances en matière de droit et de jurisprudence indigènes, connaissances dont il donna la plus favorable idée en rédigeant plusieurs notes pour la bibliographie du *Bulletin*, et notamment, au sujet d'une *Etude sur les biens culturels familiaux en Annam*, un compte rendu critique qui fait encore autorité.

L'activité que Maitre déploya pendant les premières années de sa direction porta rapidement ses fruits. Il réussit en 1910 à faire paraître tous les trois mois, et aux dates fixées, le *Bulletin* qui souffrait d'un long retard depuis plusieurs années. D'autre part, il obtint l'attribution à l'Ecole Française d'Extrême-Orient de l'ancien immeuble du Gouvernement général situé rue de la Concession, en vue d'y entreposer et d'y exposer nos collections archéologiques et artistiques.

Après une mission nouvelle au Japon, dont il fut chargé par un arrêté en date du 2 juillet 1909 et d'où il rapporta d'intéressantes pièces pour le Musée de l'Ecole, Maitre revint au Tonkin le 22 janvier 1910 et s'embarqua un mois plus tard à destination de la France, où il rentrait en congé administratif.

Avant de partir il rédigea, pour servir de préface à l'*Atlas de l'Indochine française* de Chabert-L. Gallois (2), une excellente *Note sur l'histoire de la cartographie indochinoise*, note qui a été tirée à part et où il montrait d'abord que la cartographie indochinoise était presque inexistante avant l'ère féconde des découvertes portugaises ; ensuite que les voyageurs du XVI^e siècle firent connaître les côtes de l'Indochine et les bouches des grands fleuves ; et aussi que les missionnaires et les marchands du XVII^e siècle furent les premiers à réunir des notions assez exactes sur l'intérieur du pays. Il ajoutait :

« Les premiers travaux d'un caractère vraiment scientifique furent les cartes marines de la Cochinchine exécutées par les officiers français qui accompagnèrent à Saigon l'évêque l'Adran ou vinrent l'y rejoindre.

« Notre connaissance de l'intérieur du pays fit un progrès non moins considérable avec la publication en 1838, à Calcutta, de la carte de l'évêque Taberd intitulée « *Tabula geographica Imperii Anamitici* » : cette carte, fondée sur des documents indigènes, apportait un si grand nombre de renseignements nouveaux qu'en 1862 encore, le marquis de Chasseloup-Laubat la fit réimprimer à l'usage de nos officiers et de nos administrateurs. En cette même année 1862 parut aussi la carte d'Eugène Cortambert, excellente synthèse de nos données géographiques sur l'Indochine orientale au moment où le traité de Saigon venait de nous livrer la capitale et trois des provinces de la Cochinchine.

« Les marquis de Chasseloup-Laubat et les amiraux gouverneurs donnèrent une vive impulsion aux travaux de cartographie....

(1) BEFEO, VIII, 177-181.

(2) Hanoi, 1909.

« En 1886, date à laquelle la conquête du Tonkin peut être considérée comme terminée, deux événements d'une importance considérable se produisent coup sur coup : l'organisation de la Mission Pavie et la création à Hanoi du Bureau topographique de l'Etat-major des troupes de l'Indochine.

« Déjà de 1880 à 1885, M. Auguste Pavie avait coupé de ses nombreux itinéraires le Cambodge et le Siam oriental ; mais c'est seulement en 1886 que la « Mission Pavie », dont les membres ont dépassé le nombre de quarante, fut définitivement constituée. En trois campagnes successives (1886-87, 1889-91, 1892-95), M. Pavie et ses collaborateurs sillonnèrent l'intérieur de l'Indochine d'un réseau serré d'itinéraires dont le développement total dépassa 30.000 kilomètres. Les résultats géographiques de ce labeur immense furent condensés dans la célèbre carte de l'Indochine au 1.000.000^e (1899), œuvre des capitaines Cupet, Friquegnon et de Malglaive, et dans la carte au 2.000.000^e qui en est la réduction...

« Le Bureau topographique dut faire publier à Paris ses premiers travaux... Il publia successivement les feuilles des cartes générales provisoires au 200.000^e et au 100.000^e du Tonkin, des côtes de l'Annam et de la Cochinchine : un grand nombre de ces feuilles sont encore rééditées et tenues à jour. Il acheva à temps pour l'Exposition universelle de 1900 une carte au 500.000^e en 19 feuilles de la péninsule entière, qui constitue en quelque sorte le bilan de la cartographie indochinoise à la fin du XIX^e siècle. Enfin il fit paraître de nombreuses et excellentes cartes à grande échelle des environs des principales villes. Tous ces travaux préparaient dignement ceux du futur Service géographique qui devait les continuer et les remplacer. »

* * *

Rentrant de son congé administratif, Claude Maitre arriva à Saigon le 1^{er} novembre 1910 et se rendit aussitôt à Ankor pour examiner l'état des travaux dirigés par le conservateur des ruines. Puis il remonta à Hanoi au début de décembre et reprit la direction de l'Ecole. Il exerçait cette direction avec un rare bonheur et savait se montrer bienveillant à l'égard de tous et spécialement des jeunes pensionnaires. Pour ma part je n'oublierai jamais l'accueil amical que je reçus de lui à mon entrée à l'Ecole et les conseils dont son expérience m'entoura pendant mes premières années de séjour en Extrême-Orient.

Les années 1911 à 1913 s'écoulèrent pour Maitre dans le même labeur. Il continua à veiller au fonctionnement normal de l'institution et à éditer régulièrement le *Bulletin* auquel il donnait des comptes rendus, des notes de chronique, des notices nécrologiques, et dont il revoyait et annotait très souvent les articles. De rares loisirs lui permettaient tantôt d'effectuer un court voyage en Annam ou dans le Nord du Tonkin, tantôt de donner une conférence, tantôt de préparer pour le Gouvernement général un rapport ou un texte législatif sur des questions de sa compétence. C'est ainsi qu'il prit une part active à la réorganisation des examens de langues orientales ; et qu'il se rendit à Hué en mars 1912 pour y relever des inscriptions présentant un intérêt historique et archéologique et y recueillir des documents sur le rituel annamite et notamment sur le sacrifice au Ciel. Enfin, dans le courant de l'année 1913, il commença à s'occuper de rassembler tous les documents existant sur l'évêque d'Adran ; il s'attacha particulièrement à éclairer les sources européennes par les textes historiques annamites contemporains qui n'avaient pas encore été dépouillés et qui lui permirent de retrouver nombre de renseignements intéressants sur le prélat qui joua un rôle si considérable dans l'histoire de l'Indochine. Maitre fit imprimer les premiers résultats de cette étude dans la *Revue*

indochinoise (1). Il se réservait de donner à ses recherches leur forme définitive et de les publier en volume lorsqu'il aurait pu retrouver dans les dépôts d'archives de la métropole les textes inédits qu'ils renferment. Conformément à ce projet, Maitre se disposait à profiter de son séjour en France en 1914 pour tâcher de découvrir dans les bibliothèques de nouveaux documents sur Pigneau de Béhaine ; mais la guerre l'empêcha de mener à bien la réalisation de ce travail de longue haleine.

Le mandat de Maitre, nommé directeur pour six années, arrivant à expiration à la fin de l'année 1913, le Gouverneur général, d'accord avec l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, proposa au ministre des colonies son renouvellement pour une seconde période de même durée. Cette proposition marquait la reconnaissance justifiée des mérites de Maitre, dont l'activité s'était depuis de nombreuses années employée au mieux des intérêts de l'Ecole et, il faut l'ajouter, de l'Indochine, qui eut, elle aussi, à bénéficier à maintes reprises de la largeur d'idées avec laquelle il comprenait son rôle. En proposant le renouvellement du mandat de Maitre, le chef de la colonie et l'Académie rendaient le meilleur témoignage du succès avec lequel il s'était acquitté de sa tâche ainsi que de leur désir d'assurer la continuité de vues d'une direction dont les résultats avaient été si heureux. Le décret nommant de nouveau Maitre directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient fut signé le 18 novembre 1913. Le sort ne voulut pas que notre Institution recueillît tout le bénéfice de cette heureuse mesure.

Un mois plus tard, Maitre obtenait un congé administratif de six mois. Après l'arrivée de M. Finot qui devait le remplacer pendant son absence, au début du mois de janvier 1914, Claude Maitre quittait la colonie. Il ne devait plus la revoir.

En effet, la guerre l'empêcha d'abord de rejoindre l'Indochine. Il fut ensuite, le 15 juillet 1915, rappelé sous les drapeaux en qualité de secrétaire à la 20^e section d'Etat-Major. Détaché en 1916 au Ministère de l'Intérieur, dans le service de la taxation des denrées, il y donna des preuves nombreuses de ses qualités d'organisateur et fut choisi peu après pour occuper un poste de directeur-adjoint au Ministère du Ravitaillement. « La paix signée, il eut quelque temps le sentiment que quiconque le pouvait, devait aider au relèvement matériel d'un pays qui avait tant souffert, et, sans cesser de s'intéresser à la science, il se lança dans les affaires. » (2)

Volontairement éloigné de l'Extrême-Orient, Maitre n'oublia cependant pas l'institution dont il était toujours le directeur titulaire. Il avait en préparation depuis 1913 un vaste projet : il rêvait d'obtenir pour notre Ecole la personnalité civile et ne cessait de travailler dans ce but depuis son arrivée en France. Le 22 juin 1914, il écrivait : « Au reçu des lettres de Hanoi m'annonçant le départ pour Paris quelques jours auparavant du projet de décret conférant à l'Ecole la personnalité civile, j'ai fait faire pendant huit jours, dans les différents bureaux du ministère, de laborieuses perquisitions qui n'ont amené aucun résultat. C'est seulement la semaine dernière que j'ai fini par découvrir ce précieux document qui était entre les mains de M. Baudoin. Je l'ai repris pour y introduire certaines modifications qui m'ont été

(1) *Documents sur Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran* (Revue indochinoise, 1913, I, 1-16, 163-194, 521-536 ; II, 323-350.)

(2) Pelliot, *ibid.*, 295.

inspirées par l'étude de la réglementation de l'Ecole du Caire et qui sont relatives surtout à la comptabilité-matières. Ce travail est fini. Je vais le porter ce soir à M. Baudoin et, la bonne volonté de tous aidant, j'espère que nous aboutirons rapidement, c'est-à-dire dans quelques mois ».

La guerre devait rendre cet espoir vain et différer de plusieurs années la solution de ce problème capital pour l'Ecole. Maître ne le perdit cependant jamais de vue. Il aida lui-même à le résoudre en 1919 et au début de 1920. C'est en grande partie à ses efforts et à son autorité personnelle que nous devons le décret présidentiel du 3 avril 1920 qui a ouvert une ère nouvelle pour l'Ecole Française d'Extrême-Orient en l'érigeant en établissement public doté de la personnalité civile.

Après ce succès, Claude Maître abandonna de lui-même la direction de notre Institution et renonça en principe à vivre en Extrême-Orient. Il ne sollicita pas le renouvellement de son mandat, venu à expiration en 1920 et fut remplacé à la tête de l'Ecole par M. L. Finot, nommé directeur titulaire par décret du 25 juin 1920.

Maître se tint ensuite à l'écart des études orientales pendant plusieurs mois et on le crut définitivement perdu pour la japonologie. « Mais l'éruition ne lâche pas ceux qu'elle tient. Au bout de quelques années, Maître aspirait à lui revenir tout entier. » En 1922, profondément affecté par la disparition subite et tragique de Noël Peri, Maître rédigea et envoya à notre *Bulletin* ⁽¹⁾ une notice qui est un juste hommage à la mémoire de celui qu'il avait lui-même aidé à devenir le premier japonologue français.

Les manuscrits de Peri furent, selon le vœu de la famille, adressés à Maître qui avait accepté la charge de mettre au point et de publier ceux qui pouvaient être utilisés ⁽²⁾; il fit paraître en effet dans divers fascicules de *Japon et Extrême-Orient* quelques *Farces japonaises*, traduites par Peri.

Reprenant peu à peu ses anciens travaux, Maître sollicita et obtint d'être nommé, en avril 1923, à un poste vacant de Conservateur-adjoint au Musée Guimet. Mais cela ne suffisait pas à son appétit nouveau d'activité ; à peu près en même temps il fonda une excellente revue mensuelle, *Japon et Extrême-Orient*, qui commença à paraître le 1^{er} décembre 1923. Il en était le directeur, et le comité de rédaction réunissait autour de lui les noms de Louis Aubert, Paul-Louis Couchoud, Serge Elisséev et Raymond Martinie. Cette revue se proposait nettement de travailler à une entente franco-japonaise. Son programme, paru dans le premier fascicule, montrait que les circonstances étaient favorables à un rapprochement des deux pays, fondé sur un effort sincère pour mieux se connaître et mieux se comprendre. *Japon et Extrême-Orient* voulait y contribuer en fournissant au public français « des éléments d'information et d'appréciation aussi nombreux et aussi précis que possible sur un pays vers lequel le porte une sympathie spontanée, mais insuffisamment avertie ». La revue comptait surtout donner des traductions pour mieux faire connaître la littérature japonaise classique et contemporaine ; elle se proposait en outre de faire une

(1) BEFEO, XXII, 404-417. Maître devait republier en 1924, en la modifiant en partie, cette notice nécrologique sous le titre : *Un japonologue français : Noël Peri*, dans le numéro 4 de sa revue *Japon et Extrême-Orient*.

(2) Cf. *Japon et Extrême-Orient*, mars 1924, p. 306, note 1 : « Nous comptons publier ici même, outre les *kyôgen*, le *Hiya-kurige*. Les travaux d'un caractère plus technique seront réservés pour le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*. »

place aux pays d'Extrême-Orient dont l'étude pouvait éclairer celle des arts et de l'histoire du Japon. Outre quelques notes, cette revue a publié de Claude Maitre, sous le titre de *Nocturnes japonais*, une série de traductions délicates de charmants poèmes dans lesquels est traité le thème de la nuit : de la nuit propice aux rendez-vous des amants, de la nuit si longue aux cœurs solitaires, de la nuit compagne de la lune, de la nuit triste sous la pluie. Il faut citer encore, dans le même périodique, les curieux *Souvenirs d'un sculpteur*, qui jettent un jour particulier sur la vie japonaise au moment de la Restauration impériale et sur l'éducation des artistes de l'école traditionnelle ; enfin une étude lucide et parfaitement documentée de *la question de l'immigration japonaise aux Etats-Unis*, dans laquelle Maitre a exposé les origines de ce grave conflit politique et reproduit le texte des notes échangées entre les deux pays au sujet de la loi sur l'immigration.

A côté de ces travaux publiés sous son nom, Maitre fit encore paraître dans la même revue, en les signant de son second prénom et du nom de sa mère (Eugène Vergnaud) deux articles consacrés à des questions de politique japonaise : *Japon et Russie* ; le *Vicomte Takahashi*.

Malheureusement la publication de cette revue, d'une si belle tenue, fut interrompue par l'état de santé de son directeur et s'arrêta après le douzième fascicule.

En avril 1924, une congestion pulmonaire avait en effet sérieusement ébranlé les forces de Maitre et l'avait obligé à abandonner presque complètement ses recherches et ses occupations. De novembre 1924 à sa mort, il subit des crises extrêmement douloureuses espacées par de courts répit, après lesquels elles reprenaient plus violentes. Dans ces conditions il lui fut très pénible de travailler, quoiqu'il en eût toujours la volonté. « Après une crise qui dura longtemps, nous le revîmes décharné, l'ombre de lui-même, écrit M. Pelliot ; une amélioration fut sans lendemain ; jusqu'au bout il montra une égalité d'âme admirable, et il tint à donner à la science son dernier effort : en un moment de répit, il rédigea l'article qui clôt les deux volumes des *Etudes asiatiques*. »

Cet article important, nourri de faits et d'une érudition pénétrante, est consacré à l'étude d'une *Inscription japonaise de l'an 623*, gravée au dos de la gloire de la statue du buddha central de la célèbre triade bouddhique en bronze (Shaka sanzō) conservée dans la travée centrale du Kondō 金堂, ou Pavillon d'or du Hōryū-ji 法隆寺, en Yamato. Les données chronologiques de cette inscription originale ne correspondent pas sur quelques points avec celles du *Nihongi*. Maitre met en valeur ces désaccords et en conclut d'abord que « pour des événements antérieurs de moins d'un siècle à sa rédaction et appartenant à une époque où les documents écrits existaient déjà et où l'usage du cycle sexagénaire était en pleine vigueur, la chronologie du *Nihongi* ne peut être encore acceptée dans le détail qu'avec une extrême prudence et de grandes réserves ; et que, dans le désir d'écrire une histoire sur le modèle des histoires dynastiques chinoises, les compilateurs de ces annales n'ont jamais hésité à suppléer par des précisions imaginaires aux lacunes inévitables de leur documentation ». D'autre part, l'inscription du Shaka sanzō soulève encore un autre problème historique intéressant : celui du sens exact des deux premiers caractères de l'inscription. Maitre s'attache à montrer que ces deux mots 法興 représentent un *nengō* qu'il faut lire *hōkō* et qui, sa première année remontant à 591 A. D., atteste jusqu'à ce jour le plus ancien exemple connu au Japon de cette manière de compter les années. Il semble enfin que ce *nengo* était destiné à commémorer le triomphe du bouddhisme en pays de Yamato ; cependant, et Maitre achève

son article en signalant ce point d'interrogation : « aucun événement capital pour l'histoire des progrès du bouddhisme au Japon ne paraît avoir marqué l'année 591, si l'on s'en rapporte aux données du *Nihongi*. Le choix de cette année comme point de départ du premier *nengō* japonais reste donc inexpliqué ».

Cet ultime travail que Maître écrivit, pendant que la mort frappait à sa porte, fut son adieu aux études qu'il avait aimées. Peu après l'apparition des *Études asiatiques* qui célèbrent le vingt-cinquième anniversaire de notre Ecole, et se ferment sur cette contribution, Claude Maître se sentit près de sa fin. Il mourut, subitement, de la rupture d'un anévrisme, le 3 août 1925, à neuf heures du matin.

Ainsi le sort a voulu que Maître offrît le dernier fruit de son activité intellectuelle, comme un hommage avant de quitter le monde, à cette Institution à laquelle il avait consacré les plus belles années de sa vie et la meilleure part de son labeur.

. . .

Cette notice laissera peut-être deviner ce que l'orientalisme, l'Indochine et l'École Française d'Extrême-Orient doivent à Claude Eugène Maître. Mais ne sera-t-elle pas impuissante à retracer la figure du noble ami disparu ? Au moment de terminer ces lignes, les souvenirs arrivent en foule et se pressent comme pour retenir le dernier adieu.

Nous aurions voulu évoquer par une image fidèle les traits de ce visage qui n'existe plus aujourd'hui que dans notre mémoire. La photographie reproduite ici date de six mois environ avant la mort de Maître et ne rappelle pas le bon vivant, haut en couleurs et joyeux, de ses années de belle santé, quand il était véritablement lui-même et sûr de ses propres forces. Il avait alors le goût de la vie et se plaisait à lui offrir les plus beaux dons de son intelligence et de son cœur. Il aimait avec passion la poésie, la musique, les voyages et toutes les belles choses. Son esprit, d'une curiosité universelle, était ouvert dans le domaine de la pensée artistique et littéraire aux efforts des « jeunes » à la recherche de formules nouvelles. Son jugement pénétrant et le sens aigu qu'il avait de la beauté lui permettaient de distinguer avec sûreté, dans leurs œuvres, les pierres précieuses des faux bijoux. Il était un causeur séduisant et ses nombreux amis savent, pour en avoir bénéficié comme moi-même, le beau profit qu'on pouvait tirer de l'agréable commerce de ses idées. Presque tous ceux qui l'ont approché, à Henri IV, à Normale Supérieure, à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, aussi bien qu'« Autour du monde » ou au Musée Guimet, sont redevables envers sa mémoire d'un juste tribut de gratitude.

Tous ont aussi ressenti une profonde tristesse devant cette disparition prématurée. Claude Maître n'a pas eu la joie de donner à la vie et à la science tous les fruits qu'il mûrissait lentement pour elles. Il est mort, à quarante-neuf ans, au moment où il avait encore à mettre en œuvre les documents importants qu'il avait accumulés pendant trente années d'activité intellectuelle et de vie extérieure. De ces matériaux, qui ont été déposés avec ceux de Peri au Musée Guimet, seraient sans doute sortis des travaux de valeur. Il faut espérer que cet effort de documentation n'aura pas été réalisé en vain et qu'un jour viendra où un érudit qualifié en saura dégager les résultats pour le plus grand bénéfice de la japonologie française.

BIBLIOGRAPHIE

1901

L'art du Yamato (La Revue de l'art ancien et moderne, t. IX, janvier-juin 1901, p. 49-68, 111-132). Tiré à part à 200 exemplaires numérotés à la presse dans la collection *Etudes d'art ancien et moderne*. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne.

1902

- A. BÉNAZET, Le Théâtre au Japon. Esquisse d'une histoire littéraire. CR. (BEFEO, II, 92-94).
N. W. THOMAS, On a pictorial representation of the wheel of life from Japan. CR. (ibid., 94).
W. G. SUMNER, The Yakuts, abridged from the russian of SIEROSHEVSKI. CR. (ibid., 96-97).
Japon. Chronique (ibid., 112-113).
C. H. READ, Relics from chinese tombs. S. W. BUSHELL, Relics from chinese tombs. CR. (ibid., 211).
W. G. ASTON, The Japanese *Gohei* and the Ainu *Inao*. CR. (ibid., 216-217).
A. MIYAMORI, A life of Mr. Yukichi Fukuzawa. CR. (ibid., 299-301).
B. H. CHAMBERLAIN et W.-B. MASON, A handbook for travellers in Japan. CR. (ibid., 301).
B. H. CHAMBERLAIN, Things japanese, being notes on various subjects connected with Japan. CR. (ibid., 301-302).
Lafcadio HEARN, Shadowings; Id., A japanese miscellany. CR. (ibid., 302-303).
Japon. Chronique. (ibid., 309-311).
Notes de bibliographie japonaise. I, *Une nouvelle édition du Tripitaka chinois*. (ibid., 341-351).
K. FLORENZ, Japanische Mythologie, Nihongi. CR. (ibid., 411-413).
Dr H. TEN KATE, Zur Psychologie der Japaner. CR. (ibid., 413).
Japon. Chronique. (ibid., 421-424).

1903

- J. BATCHELOR, The Ainu and their folk-lore. CR. (BEFEO, III, 121-128).
A. LLOYD, The Remmon Kyô. D. C. GREENE, Remmon Kyô Kwai. CR. (ibid., 129-130).
H. PARLETT, The Sumiyoshi Monogatari. CR. (ibid., 130-131).
R. LANGE, Über japanische Frauennamen. Id., Alphabetisches Verzeichniss japanischer Frauennamen. CR. (ibid., 131-132).
L. de ROSNY, Cours pratique de langue japonaise, I. CR. (ibid., 345-346).
A. BELLESTORT, Voyage au Japon. La société japonaise. CR. (ibid., 346-348).
E. W. CLEMENT, Japanese Calendars. CR. (ibid., 348-349).
R. KUNZE, Zur volksthümlicher japanischen Lyrik. CR. (ibid., 349-350).
E. W. CLEMENT, A Chinese refugee of the seventeenth century, CR. (ibid., 350-351).

- L. RIESS, William Adams und sein « Grab » in Hemimura. CR. (ibid., 351).
R. LANGE, Eine wissenschaftliche Gesellschaft in Taiwan. CR. (ibid., 351).
Dr GRAMATZKY, Die Gaku in meinem Hause. CR. (ibid., 351).
K. FLORENZ, Neue Bewegungen zur japanischen Schriftreform. CR. (ibid., 352-355).
W. G. ASTON, Littérature japonaise, trad. de Henry-D. DAVRAY. CR. (ibid., 355).
Ouvrages récemment parus au Japon. (ibid., 357-360).
Japon. Chronique. (ibid., 372-377).
R. HILDBRETD, Japan as it was and is. M. STEICHEN, The christian Daimyôs. A century of religious and political history in Japan. P. HANS HAAS, Geschichte des Christentums in Japan, I, Erste Einführung des Christentums in Japan durch Franz Xavier. CR. (ibid., 491-512).
K. MIURA, Aus der japanischen Physiognomik. CR. (ibid., 512-513).
M. LEHMANN, Der Tabak, sein Bau und seine weitere Behandlung in Japan. CR. (ibid., 513-514).
Lafcadio HEARN, Kottô, being Japanese Curios, with sundry cobwebs. CR. (ibid., 514-515).
Ouvrages récemment parus au Japon. (ibid., 521-524).
Japon. Chronique. (ibid., 532-538).
La littérature historique du Japon, des origines aux Ashikaga. I-II. (ibid., 564-596).
B. H. CHAMBERLAIN, Bashô and the Japanese poetical epigram. CR. (ibid., 723-729).
G. W. KNOX, A translation of the « Hyô-chû-ori-taku-shiba-no-ki ». CR. (ibid., 729-733).
A. H. LAY, A brief sketch of the history of political parties in Japan. CR. (ibid., 733-737).
B. KOTÔ et S. KANAZAWA, A catalogue of the romanized geographical names of Korea. CR. (ibid., 737-738).
Ouvrages récemment parus au Japon. (ibid., 749-750).
Japon. Chronique. (ibid., 764-767).

1904

- L. de Rosny, Cours pratique de langue japonaise, IV. CR. (BEFEO, IV, 484-487).
[*Les origines du conflit russo-japonais*.] (ibid., 499-522).
La littérature historique du Japon, des origines aux Ashikaga, III-V. (ibid., 580-616).
J. BATCHELOR, A grammar of the Ainu language. CR. (ibid., 762-764).
WASHIO Junkei, Nihon bukka jimmei jisho. CR. (ibid., 765-766).
ÔWADA Tateki, Nô no shiori. CR. (ibid., 766-768).
Japon. Notes bibliographiques. (ibid., 775-777).
Japon. Chronique. (ibid., 783-786).
Gustave Dumoutier. (ibid., 790-803).
A. NETON, L'Indo-Chine et son avenir économique. CR. (ibid., 1087-1089).
M. COURANT, Ôkoubo. CR. (ibid., 1131-1133).

1905

- Ch. GOSSELIN, L'Empire d'Annam. CR. (BEFEO, V, 198-199).
E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, Ethnographie des territoires militaires. CR. (ibid., 199-207).

- E. M. SATOW et ISHIBASHI Masakata, An english-japanese dictionary of the spoken language. CR. (ibid., 229-230).
H. J. WEINTZ, Japanese grammar self-taught. CR. (ibid., 230-232).
J. M. LEMARECHAL, Dictionnaire japonais-français. Id., Petit dictionnaire japonais-français. CR. (ibid., 462-465).
Japon. Chronique. (ibid., 501-504).

1906

- P. SILVE, Etude de la langue tai. Grammaire thô. CR. (BEFEO, VI, 350-351).
O. NACHOD, Geschichte von Japan. I. CR. (ibid., 434-441).
[*L'Enseignement indigène dans l'Indochine annamite.*] (ibid., 454-463).
Les Cultes annamites par Gustave Dumoutier. Publié par Cl.-E. M. dans la *Revue indochinoise*, 1906.

1907

- MADROLLE, Tonkin du Sud, Hanoi. CR. (BEFEO, VII, 111-112).
J. BERJOT, Premières leçons d'annamite ou exposé du mécanisme général de cette langue. CR. (ibid., 112).
J. RIQUEBOURG, La Terre du Dragon. CR. (ibid., 113).
E. DIGUET, Les Annamites. Société, coutumes, religions. CR. (ibid., 113-115).
E. RAGUET et ONO Tôta, Dictionnaire français-japonais. CR. (ibid., 142-144).
E. DIGUET, Annam et Indochine française. CR. (ibid., 378-380).
M. DÉRIEUX, La question monétaire en Indochine. CR. (ibid., 380-384).
Rapport au Conseil supérieur de l'Indochine sur la situation matérielle et les travaux de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. (ibid., 462-465).
Essais sur les Tonkinois par G. Dumoutier. Publié par Cl.-E. M. dans la *Revue indochinoise*, 15 mars 1907-15 février 1908.

1903

- La Justice dans l'ancien Annam. Préface.* (BEFEO, VIII, 177-181).
C. BRIFFAUT, Etude sur les biens culturels familiaux en pays d'Annam. CR. (ibid., 236-249).
Rapport au Gouverneur général de l'Indochine sur le développement de l'Ecole Française d'Extrême-Orient de 1902 à 1907. (ibid., 306-326).
G. MIGEON, Au Japon. Promenade aux sanctuaires de l'art. CR. (ibid., 575-579).
A propos de La Chine novatrice et guerrière. Réponse au C' d'Ollone. (ibid., 616-626).
Rapport au Conseil supérieur de l'Indochine sur la situation matérielle et les travaux de l'Ecole Française d'Extrême-Orient pendant l'année 1908. (ibid., 627-632).

1909

- R. DELOUSTAL, Calendrier annamite-français de 1802 à 1916. CR. (BEFEO, IX, 161-162).
BALET, Grammaire japonaise. Langue parlée. CR. (ibid., 173-174).

HENRI MAITRE, Les régions moï du Sud indo-chinois. Le plateau du Darlac. CR. (ibid., 369-370).

Réponse au C^t d'Ollone. (ibid., 835-836).

Rapport au Conseil supérieur de l'Indochine sur la situation matérielle et les travaux de l'Ecole Française d'Extrême-Orient pendant l'année 1909. (ibid., 837-841).

Atlas de Chabert-L. Gallois. Préface. Note sur l'histoire de la cartographie indo-chinoise.

1910

G. CÆDÈS, Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient. CR. (BEFEO, X, 695).

D. POZDNYEEV, Materialy po Istorii Syevernoï Yaponii i eya otnochenii k materiku Azii i Rossii. CR. (ibid., 724-728).

1911

H. RUSSIER et H. BRENIER, L'Indochine française. CR. (BEFEO, XI, 206-207).

W. BRAMSEN, Japanese chronology and calendars and japanese chronological tables. CR. (ibid., 215-222).

F. G. FARAUÏ. (ibid., 254-255).

L. de REINACH, Le Laos. CR. (ibid., 431-432).

Rapport au Conseil supérieur sur la situation matérielle et les travaux de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. (ibid., 477-481).

1912

Identification des noms annamites cités dans les *Documents relatifs à l'époque de Gia-long*. (BEFEO, XII, vii, n.)

R. BIENVENUE, Régime de la propriété foncière en Annam. CR. (ibid., ix, 1-5).

Ch. PRÊTRE, L'Enseignement indigène en Indochine. CR. (ibid., 6-7).

Mission Pavie, Indochine. Géographie et voyages, VI. CR. (ibid., 7-10).

G. DÜRRWELL, Ma chère Cochinchine. CR. (ibid., 10-11).

E. CHASSIGNEUX, L'irrigation dans le delta du Tonkin. CR. (ibid., 11-15).

BONIFACY, Les mines de la province de Tuyên-quang en 1861. CR. (ibid., 22).

Ch. E. BONIN, Les royaumes des neiges (Etats himalayens). CR. (ibid., 31).

E. W. DAHLGREN, Les débuts de la cartographie du Japon. CR. (ibid., 136-137).

H. L. JOLY, Meiji Tenno. LA MAZELIÈRE, L'Empereur Mutsuhito. R. YAMATO, L'empereur Mutsu Hito intime et son successeur. CR. (ibid., 139).

Rapport au Conseil de Gouvernement sur la situation et les travaux de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. (ibid., 219-223).

1913

Documents sur Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran. (Revue indochinoise, 1913, I, 1-16, 163-194, 521-536 ; II, 323-350).

Rapport au Conseil de Gouvernement sur la situation et les travaux de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. (BEFEO, XIII, vii, 114-118).

1914

Pierre Pigneau, évêque d'Adran, initiateur de la politique française en Indochine. Son œuvre, d'après les archives françaises et annamites (La Géographie, 2^e semestre 1914, p. 68-76).

1922

Noël Peri. (BEFEO, XXII, 404-417).

1923

(sous le pseudonyme d'Eugène Vergnaud). *Japon et Russie*, I. (Japon et Extrême-Orient, I, 6-23).

Nocturnes japonais. (ibid., 40-44).

P. CLAUDEL, Un coup d'œil sur l'âme japonaise. CR. (ibid., 84-87).

1924

(sous le pseudonyme d'Eugène Vergnaud). *Le Vicomte Takahashi* (Japon et Extrême-Orient, II, 99-102).

Les souvenirs d'un sculpteur. (ibid., 130-139).

Report upon Archaeological Research in the Department of Literature, Kyoto Imperial University, vol. VII. CR. (ibid., 178-184).

Un japonologue français : Noël Peri. (ibid., 289-307).

La question de l'immigration japonaise aux Etats-Unis (ibid., 531-562).

Une revue française des arts de l'Asie. (ibid., 580-582).

1925

Une inscription japonaise de l'an 623. (Etudes asiatiques, II, 403-430).

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

23 décembre 1924.

Décret (promulgué en Indochine le 15 février 1925) portant règlement d'administration publique pour l'application de la loi du 31 décembre 1913 relative au classement et à la protection des monuments historiques. (*J.O.*, 1925, p. 250.) (1)

17 janvier 1925.

Arrêté : 1^o rapportant celui du 24 juillet 1923 nommant M. ALAGUILLAUME membre temporaire de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ; 2^o nommant MM. Léon FOMBERTAUX et Paul REVÈRON, architectes diplômés par le Gouvernement, membres temporaires de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. (*J.O.*, 21 janvier 1925, p. 113.)

4 février 1925.

Arrêté chargeant M. Paul PELLIER, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, ancien membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, de représenter le Gouvernement général de l'Indochine et l'Ecole Française d'Extrême-Orient au Congrès international de géographie générale. (*J.O.*, 7 février 1925, p. 203.)

5 février 1925.

ARRÊTÉ NOMMANT LES MEMBRES DE LA COMMISSION DES ANTIQUITÉS DU TONKIN.
(*J.O.*, 7 février 1925, p. 203.)

Le Gouverneur général de l'Indochine, Grand Officier de la Légion d'Honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911 portant fixation des pouvoirs du Gouverneur général et organisation financière et administrative de l'Indochine ;

Vu le décret du 3 avril 1920 conférant la personnalité civile à l'Ecole Française d'Extrême-Orient ;

Vu l'arrêté du 20 septembre 1920 réglant l'organisation et le fonctionnement de l'Ecole Française d'Extrême-Orient sous le régime de la personnalité civile ;

Vu l'arrêté du 30 septembre 1901 instituant une Commission des antiquités du Tonkin, ensemble l'arrêté du 3 novembre 1914 portant que les membres de l'Ecole Française d'Extrême-Orient sont de droit membres de la Commission ;

Sur la proposition du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient,

(1) Les documents officiels relatifs au classement, à la protection et à la conservation des monuments historiques de l'Indochine française, seront publiés *in extenso* à la fin du tome XXVI (1926), avec les textes qui auront été promulgués pendant l'année 1926, de manière à donner un tableau d'ensemble complet de cette nouvelle législation.

ARRÊTE :

Article premier. — Sont nommés membres de la Commission des antiquités du Tonkin pour une période de 3 ans :

MM. d'ARGENCE, professeur ;

DELAMARRE, inspecteur des affaires politiques et administratives du Tonkin ;

le Général DELBECQ, commandant l'artillerie en Indochine ;

ECKERT, administrateur-maire de la ville de Hanoi ;

HÉBRARD, architecte en chef des bâtiments civils de l'Indochine ;

HOÀNG-TRỌNG-PHU, tổng-dộc de la province de Hà-dông ;

KOCH, chef de bureau à la Mairie de Hanoi ;

LEMAI, ingénieur des Travaux publics ;

LOCHARD, directeur des Affaires économiques de l'Indochine ;

MARTY, chef du service de législation et d'administration au Gouvernement général ;

PHẠM QUỲNH, directeur du *Nam phong tạp chí* ;

Victor TARDIEU, artiste-peintre ;

H. TISSOT, administrateur des Services civils en retraite.

Le Chef du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient remplira les fonctions de vice-président.

Art. 2. — Le Secrétaire général du Gouvernement général de l'Indochine et le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 5 février 1925.

Par délévation.

Le Secrétaire général
du Gouvernement général de l'Indochine,
René ROBIN.

12 avril 1925.

ARRÊTÉ RELATIF AU LOGEMENT DES MEMBRES TEMPORAIRES DE L'ECOLE
FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT. (*J.O.*, 1925, p. 791.)

Le Gouverneur général de l'Indochine, Grand officier de la Légion d'Honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911 portant fixation des pouvoirs du Gouverneur général et organisation financière et administrative de l'Indochine ;

Vu les arrêtés du 13 février 1916 sur les prestations en nature et en deniers ;

Vu le décret du 3 avril 1920 conférant la personnalité civile à l'Ecole Française d'Extrême-Orient ;

Vu l'arrêté du 20 septembre 1920, réglant l'organisation et le fonctionnement de l'Ecole Française d'Extrême-Orient sous le régime de la personnalité civile ;

Sur la proposition du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient,

ARRÊTE :

Art. 1. — Les membres temporaires de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ont droit à titre exclusivement personnel au logement en nature à l'Ecole à Hanoi. Ceux d'entre eux qui ne pourront être logés dans les locaux de l'Ecole recevront une indemnité mensuelle de logement de 50 piastres, pour compter du 1^{er} avril 1925.

Art. 2. — La dépense sera imputée sur les crédits de l'article premier du budget de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Art. 3. — Sont abrogées toutes dispositions contraires à celles du présent arrêté.

Art. 4. — Le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 12 avril 1925.

Par délégation.

Le Secrétaire général
du Gouvernement général de l'Indochine,
René ROBIN.

15 avril 1925.

Arrêté classant les immeubles et objets mobiliers divers appartenant à l'Etat français parmi les monuments historiques de l'Indochine. (*J.O.*, 1925, p. 792.)

30 avril 1925.

— Arrêté prorogeant d'un an le terme de séjour de M. Charles ROBEQUAIN, membre temporaire de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, pour compter du 10 avril 1925. (*J.O.*, 1925, p. 896.)

— Arrêté portant réglementation de détail pour l'application du décret du 23 décembre 1924, relatif aux monuments historiques de l'Indochine. (*J.O.*, 1925, p. 890.)

16 mai 1925.

Arrêté portant classement des monuments historiques de l'Indochine française. (*J.O.*, 1925, p. 1754.)

29 juin 1925.

Décision chargeant M. L. AUROUSSEAU, Secrétaire de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, de l'expédition des affaires courantes de l'Ecole pendant la durée de l'absence hors de Hanoi de M. L. FINOT, Directeur de l'Ecole.

11 juillet 1925.

— Arrêté accordant à M. Henri PARMENTIER, membre permanent de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, un congé administratif de six mois pour en jouir à Saint-Gobain. (*J.O.*, 1925, p. 1389.)

— Arrêté relatif au classement, à la protection et à la conservation des monuments historiques et des objets d'art en pays de protectorat. (*J.O.*, 1925, p. 1422.)

30 juillet 1925.

Rapport au Conseil de Gouvernement de l'Indochine sur la situation de l'Ecole Française d'Extrême-Orient pendant l'année 1924-1925. (*Rapports au Conseil de Gouvernement*, session ordinaire de 1925, 2^e partie, p. 127.)

9 octobre 1925.

Arrêté fixant à 160.000 piastres le montant de la subvention annuelle du budget général de l'Indochine à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, pour les années 1926-1930.

24 octobre 1925.

Arrêté accordant à M. Louis FINOT, Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, un congé administratif de dix mois pour en jouir à Paris. (*J.O.*, 1925, p. 2264.)

30 octobre 1925.

Arrêté portant création du parc archéologique d'Añkor. (*J.O.*, 1925, p. 2347.)

9 novembre 1925.

Arrêté chargeant M. Léonard ABOUSSEAU, Secrétaire de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, de remplir par intérim les fonctions de Directeur de l'Ecole à compter du départ en congé de M. L. FINOT. (*J.O.*, 1925, p. 2408.)

11 novembre 1925.

Contrat d'engagement de M. V. GOLOUBEV en qualité de membre permanent de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

24 décembre 1925.

Arrêté autorisant le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient à acquérir, pour les collections du Musée de cette institution, une statue chinoise en pierre, datée de l'année 518. (*J.O.*, 1925, p. 2755.)

INDEX ANALYTIQUE

N. B. — Les noms des auteurs d'articles originaux sont en PETITES CAPITALES, et les titres de leurs articles en *italique*. Les noms des auteurs d'ouvrages ou d'articles dont il a été rendu compte sont en *italique*, et les titres de leurs ouvrages en caractères romains du corps. L'abréviation CR. = compte rendu.

Ādiccarāja, 25, 33, 73, 83-86, 135, 136, n. 1.

Ādittarāja, 12, 14, 17, 18, 23, 25, 31, 162, 164-170.

Al Fa, 88 et n. 5-6.

Ak-terek, 508, 511, 540.

Alaguillaume (H.), 274, 625.

Ālambāṅga, Ālambāṅgaṇa, 78, n. 3.

Allan (J.), 496, 540.

Amarendrapura (= Bantāy Čhmàr), 294.

Anantayasa, v. Indavara.

Andrews (F. H.), 496, 505, n. 3, 510, n. 3, 511, n. 5, 512, 515, n. 1, 528.

Aṅkor. Bas-reliefs d'— Vat, 18. Inscriptions d'—, v. FINOT, 289-497. Monument 486 d'— Thom, v. MARCHAL, 411-416. Travaux d'—, 273, 276-278, 591-592. — V. Bantāy Kdēi, Baphuon, Kapilapura, Khlān, Mébón, Phimānākās, Phnom Bākhēn, Prāsāt Tà Kèo, Ta Tru, Thommanon.

Aṅkuracakkavatti, 162.

Annam. Chronique, 588-591. — Une aquarelle annamite, 572-574 et pl. LXV. Archéologie, v. FINOT et GOLOUBEV, 469-475. Convention réglant les rapports entre le Gouvernement annamite et le Protectorat français, 588-590. Préhistoire, v. Mansuy, 205-213, 477-480; Patte, 205-213, 475-476. — V. Huē, Quảng-binh, Thanh-hóa, Tré.

Anuruddha, 24, 26, 113-114, 123, n. 3, 124.

Anusissa, 73.

Archéologie. — birmane, v. *Duroiselle*, 483. — cambodgienne, v. MARCHAL, 411-416; PARMENTIER, 574-587. — čame, v. FINOT et GOLOUBEV, 469-475. — chinoise, v. DEMIÉVILLE, 449-467; FINOT et GOLOUBEV, 435-448. — laotienne, 33 sqq.; v. BATTEUR, 203-204. — sérindienne, v. Stein, 496-541. — tonkinoise, 588; v. GOLOUBEV, 423-433.

Architecture. — chinoise, v. *Li Ming-tchong*, 213-264. — indienne, v. *Vāstusāstra*, 495.

Argence (A. d'), 626.

Art. — bouddhique, 523 sqq. — japonais, 502, 600-602. — khmèr, v. Groslier, 481-482. — Cf. Archéologie, Architecture.

Āryadevī, 407, pl. XXXII.

Āsana, 492-493.

Asie centrale. Exploration de l'—, v. Stein, 496-541.

Ātānnarāja, 86.

Atrāsataka, 158.

AUROUSSEAU (L.). *Henri Cordier*, 279-286. *Claude Eugène Maitre*, 599-624. [*Une aquarelle annamite*], 572-574. — Cf. 214, 232, n. 2, 273-274, 428-429, 436, 543-544, 627, 628.

Āyadeva, 88.

Aymonier (E.), 18, n. 2, 393.

Ayudhyā, 95, 100, 101, 103, n. 2, 105, n. 3, 123, n. 1, 137, n. 1, 278.

Băc-sôn. Stations préhistoriques du —, v. Mansuy, 205-213, 477-480; Patte, 205-213.

- Bàksēi Čamkròn, 290, n. 1, 295,
311.
Balanagara, 94.
Bālatalāka, 82.
Bandhulārāja, 82, 162.
Bangkok, v. Bibliothèque.
Bang-mac. Station préhistorique de —,
v. *Mansuy*, 477-480.
Bantāy Čhmār, 292, 294, 417-419,
422, 531, 532, n. 4; pl. XXXVIII.
Bantāy Kdēi, 295, 415; v. *FINOT*, 354-
363.
Bantāy Srēi, 413.
Bantoññārāja, 86.
Báo-đai, 588.
Baphuon, v. *FINOT*, 352-353.
Barnett (L. D.), 496, 541.
Baroda. Bibliothèque centrale de —,
496.
Bàt Čum, 290, n. 1, 295.
Bathellier (J.), 424.
BATTEUR (Ch.). *Sculptures rupestres*
au Laos, 203-204 et pl. XXVIII. — Cf.
273, 274, 297, 544, 570.
Bau-tro, v. *PATTE*, 475-476.
Ba-xa. Gisement préhistorique de —,
477, 478.
Bayon, 290 sqq.
Bāzākliq, 502, 512.
Bēn Mālā, 417-419.
Bernard (N.), 479-480.
Bhattacharyya (*Benoytosh*). The In-
dian Buddhist Iconography, mainly based
on the Sādhnamālā and other cognate
tāntic texts of ritual. (CR. par L. *FINOT*),
488-494. — Cf. 495.
Bhoja, 495.
Bibliographie. Indochine française,
205-213, 477-482. Chine, 213-272. Bir-
manie, 483. Inde, 484-496. Asie centrale,
496-541.
Bibliothèque. — de l'Ecole, 545-569.
Documents relatifs à l'histoire du Laos
Yuen conservés à la — nationale de
Bangkok, v. *Cœdès*, 12, 172-174. —
royale de Phnom Péñ, 591. — centrale
de Baroda, 496.
Bihourd, 572, 573.
Bilakapanattādhirāja, 117-118, 120,
121, 122, 126, 127, 137.
Bilakarāja, 107, 109, 110, 111, 112,
115, 116.
Bilañka, 76.
Biñganadī, 75, 89.
Biñgapura, 91.
Binyon (L.), 496, 504, n. 4, 540, 547.
Birmanie. Archéologie, 33; v. *Du-
roiselle*, 483. Calendrier birman, 19-22,
27, n. 1. — V. *Mandalay*.
Blagden (C.O.), 187, n. 1, 189.
Bodhārāma, 120-121, 127, 131, 139.
Bodhiramsi, 3 sqq.
Boerschmann (E.), 214, 241, 547.
Bonin (Ch.-E.), 521, 523, n. 4, 602.
Bouddhisme. Archéologie bouddhique,
253-254, 499 sqq.; v. *DEMIÉVILLE*, 449-
458; *FINOT* et *GOLOUBEW*, 469-475.
Le — au Laos occidental, 6 sqq. Le ciel
et l'enfer dans l'idéologie bouddhique, v.
Law, 485-488. La conception bouddhique
des esprits, v. *Law*, 485-488. Histoire
du —, v. *Dutt*, 485-487. Iconographie
bouddhique, 435 sqq., 529 sqq.; v. *Bhat-
tacharyya*, 488-494. Temples bouddhiques
d'Añkor, 291 sqq., 413.
Brahmatantarāja, 158.
Brahmatārañña, 80.
Bréda (P.), 590.
Broni (Ed.), 588.
Buddha, 6 sqq., *passim*. — de Đai-hūru,
471, pl. LIII. — du K'o chan, v. *DEMIÉ-
VILLE*, 456-458. — de Löpburi, pl. I, XVII.
Grottes des mille Buddhas, v. *Ts'ien fo
tong*.
Buddhaghosa, 9, 485; v. *Law*, 485-
488.
Buddhajaṭila, 73, 77.
Bulletin du Service géologique de l'In-
dochine (CR. par Ch. *ROBEQUAIN*), 205-
213, 477-480.
Caire. Congrès de géographie du —,
594-595.
Caitya de Yun-nan fou, 436 sqq.
Cakkavattirāja, 75, 82.

- Cakyekarāja, 86.
Cāmadevīvaṃsa, v. CÆDÈS, 2 sqq.
Cambodge. Chronique, 276-278, 591-593. — Archéologie, 276-278, 591-593 : v. FINOT, 417-422 ; Groslier, 481-482 ; MARCHAL, 411-416 ; PARMENTIER, 574-587. Epigraphie, v. FINOT, 289-407. Histoire, 16, 18, 23-25, 100, 113, 168-171. Linguistique, v. Guesdon, 480-481.
Čampa. Bouddhisme au —, 486. Emplacement d'un temple čam, 469-475. Danse dite čame, 257. Relations du — et du Cambodge, 311, 373.
Ceylan et les royaumes thais, 31-32, 103 sqq.
Chan-chan, 502, 517.
Chan hai king, 229.
Chapa. Roches gravées de —, v. GOULUBEW, 423-433.
Chavannes (Ed.), 284, 443, 496, 514, n. 2, 522-523, 525, 540.
Che kong, 219, n. 1.
Chen Kouo, 220, n. 2, 240.
Che-yin Song *Li Ming-tchong Ying tsao fa che* (CR. par P. DEMIÉVILLE), 213-264.
Chine. Bibliographie, 213-272. Chronique, 594. — Archéologie et épigraphie, v. DEMIÉVILLE, 449-467 ; FINOT et GOULUBEW, 435-448 ; *Li Ming-tchong*, 213-264. Exploration de la — occidentale, v. Stein, 496-541. Langue chinoise, v. Robert, 264-272.
Chitrāl, 506.
Chợ-gành. Crâne ancien de —, v. Mansuy, 477-480.
Chouo feou, 221, n., 227, n. 1, 228, n. 8, 232.
Chronique. Ecole Française d'Extrême-Orient, 273-276, 543-587. Tonkin, 276, 588. Annam, 588-591. Cambodge, 276-278, 591-593. Siam, 278, 593. Chine, 594. Egypte, 594-595.
Church (A. H.), 496.
Çikhareçvara, 352.
Çiva, 292, 293, 396.
Çivācārya, 354-356.
CÆDÈS (George). *Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos occidental. Avant propos*, 1-3. *Introduction*. I, La Jinakālamālinī, 4-12. II, Le Cāmadevīvaṃsa, 12-15. III, Résultats historiques, 15-33. *Jinakālamālinī*. Texte, 36-72. Traduction, 73-140. *Cāmadevīvaṃsa*. Texte, 141-155. Traduction, 156-171. *Appendice*. I, *Liste des chroniques et autres documents relatifs à l'histoire du Laos Yuen conservés à la Bibliothèque nationale de Bangkok*, 172-174. II, *Liste des inscriptions provenant des deux provinces de Phayāp et de Māhārāt*, 175-179. III, *Sāsanavaṃsa*, chapitre IV, 180-185. IV, *Inscription mone de Lōphuri*, 186-188. V, *Inscriptions mones de Lāmphun*, 189-195. VI, *Stèle du Vāt Phrā Yurn*, 195-200 ; errata. — Cf. 275, 278, 354, 363, 372, 545.
Colani (M.). Néolithique inférieur et néolithique supérieur dans le Haut-Tonkin, v. Mansuy, 477-480. — Cf. 206.
Commission des Antiquités du Tonkin, 608-610, 625-626.
Congrès international de géographie générale, 594-595.
CORDIER (Georges). CR. : *Cue Robert*, *Éléments de dialecte yunnanais*, 264-272. — Cf. 437, 549.
Cordier (Henri). Nécrologie, 279-286.
Çrindrajayavarman, 395, 396.
Çrindravarman, 296, 395, 396.
Đá-bụt. Kjökkenmödding de —, 478.
Dadarapura, 88.
Đại-hửu. Fouilles de —, v. FINOT et GOULUBEW, 469-475.
Dalarāja, 80, 157.
Damrong (le Prince), 2, n. 5, 4, 23, 192, 278, 593.
Dandān-Uiliq, 499, n. 5, 501.
Dautzenberg, 475.
Davids (C. A. F. Rhys), 484, 487, 550.
Davids (T. W. Rhys). *The Pali Text Society's Pali-English Dictionary*, edited

by — and William Stede (CR. par L. FINOT), 484-485.

Delamarre (E.), 626.

Delbecq (G^{al}), 626.

DEMIÉVILLE (Paul). *Notes d'archéologie chinoise*. I, *L'inscription de Yun-kang*, 449-456. II, *Le buddha du K'o chun*, 456-458 et pl. LII. III, *Les tombeaux des Song méridionaux*, 458-467. — CR.: Che-yin Song Li Ming-tchong Ying tsao fa che, 213-264.

Devarāja, 290 sqq.

Devatālāka, 82.

Deyyāmacca, 86.

Dittarāja, 25, 82, 83.

Dhammarāja, 95, 96, 100, 113, 126.

Dhammīkarāja, 86.

Dharmaçâlās au Cambodge, v. FINOT, 417-422.

Dhrtarāṣṭra, 449-442.

Dhyāni-Buddhas, 489, 491, 492.

Documents administratifs, 625-628.

Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos occidental, v. CÆDÈS, 1 sqq.

Doi Sūthēp. Stūpa du —, pl. VIII.

Domoko, 511.

Don Thēn, 102, n. 1, pl. III.

Đông-khánh, 572, 573, 588.

Đổng-thước. Caverne de —, 207, 209, 210, 212-213, 477, n. 2, 478, 479.

Duroiselle (Charles). *Guide to the Mandalay Palace* (CR. par L. FINOT), 483. — Cf. 21, n. 3, 484.

Dutreuil de Rhins, 498-499, 508.

Dutt (Nalinaksha). *Early history of the spread of Buddhism and the Buddhist schools* (CR. par L. FINOT), 485-487.

Duyên-khánh, 590.

Eckert (L.), 626.

Ecole des arts cambodgiens, 276, 481-482.

Ecole Française d'Extrême-Orient. *Chronique*, 273-276. *Documents administratifs*, 625-628. — Cf. 286, 595.

Egypte. *Chronique*, 594-595.

Endere, 501, 502, 512, 516.

Epigraphie, v. Inscription.

Ethnologie des races anciennes de l'Extrême-Orient, v. *Mansuy*, 205-213.

Extrême-Orient. *Races anciennes de l'— méridional*, v. *Mansuy*, 205-213.

Fan-tseu t'a de Yun-nan fou, v. FINOT et GOLOUBEW, 435-448, 533.

Fa-yu sseu, 241, 242.

Fei sien, 251, 253-254.

FINOT (Louis). *Dharmaçâlās au Cambodge*, 417-422 et pl. XXXVIII-XLI. *Inscription: d'Āṅkor*. Introduction, 289-296. I, Prāsāt Tà Kèo, 297-304. II, Āṅkor Thom, terrasse bouddhique M, 304-307. III, *Inscription du temple* 486, 307-309. IV, Mébôn, 309-352. V, Baphuon, 352-353. VI, Bantāy Kdēi, 354-363. VII, Phnom Bākhēn, 363-365. VIII, Kapilapura, 365-369. IX, Ta Tru, 369-372. X, Phimānākās, 372-392. XI, Temple de Maṅgalārtha à Āṅkor Thom, 393-406. XII, Pilier bouddhique d'Āṅkor Vat, 406-407 et pl. XXXI-XXXIII. *Le Fan-tseu t'a de Yunnanfou*, par — et V. GOLOUBEW, 435-448 et pl. XLVIII-LI. *Fouilles de Đai-hữu (Quảng-bình, Annam)*, par — et V. GOLOUBEW, 469-475 et pl. LIII-LVI. *Le R. P. Kemlin*, 287. *Thân-trọng-Huệ*, 597-599 — CR.: B. Bhattacharyya, *The Indian Buddhist Iconography*, 488-494. T. W. Rhys Davids et W. Stede, *The Pali Text Society's Pali-English Dictionary*, 484-485. Ch. Duroiselle, *Guide to the Mandalay Palace*, 483. N. Dutt, *Early history of the spread of Buddhism and the Buddhist schools*, 485-487. Gaekwad's *Oriental Series*, nos XXV-XXVIII, 495-496. J. Guesdon, *Dictionnaire cambodgien-français*, fasc. V, 480-481. B. C. Law, *The Life and Work of Buddhaghosa*. *Id.*, *The Buddhist Conception of spirits*. *Id.*, *Heaven and Hell in Buddhist perspective*. *Id.*, *Some Kṣatriya Tribes of Ancient India*, 485-488. — Cf. 81, 204, n. 1, 273, 427, 543, 591, 592, 616, 617, 627, 628.

- Fombertaux (L.), 274-275, 545, 591, 625.
- Foucher (A.), 440, 441, 488, 493, 506, 520, n., 610, 612.
- Fouilles de Đai-hữu, v. FINOT et GOLOUBEV, 469-475.
- Francke (A. H.), 496, 519, n. 1, 540.
- Fromaget (J.). Stations néolithiques de Hang-rao et de Khé-tong, v. Mansuy. (CR. par Ch. ROBEQUAIN), 205-213. — Cf. 476.
- Furnivall (J. S.), 21, n. 3.
- Gaekwad's Oriental Series, n^{os} XXV-XXVIII (CR. par L. FINOT), 494, 495-496.
- Ganapati Sastri (T.), 495.
- Gandharva dans l'art chinois et japonais, 255-256 et errata.
- Gaṅgarāja, 86.
- Gavaya, 75
- GOLOUBEV (Victor). *Roches gravées dans la région de Chapa (Tonkin)*, 423-433 et pl. XLII-XLVII. *Le Fan-tseu t'a de Yunnanfou*, v. FINOT, 435-448 et pl. XLVIII-LI. *Fouilles de Đai-hữu*, v. FINOT, 469-475 et pl. LIII-LVI. — CR. : A. Stein, *Serindia*, 496-441. — Cf. 273, 274, 275, 544, 552, 628.
- Grāmarāja, 87, 91-93.
- Grenard (F.), 508-509, 510, 517.
- Grøn, 87, 92.
- Gronarāja, 92.
- Groslier (George). *La reprise des arts khmers*, 481-482. — Cf. 275, 276, 545, 591.
- Grurā, 87.
- Grünwedel (A.), 502, 503, 511, 513.
- Guesdon (Joseph). *Dictionnaire cambodgien-français*, fasc. V (CR. par L. FINOT), 480-481.
- Guttarāja, 80.
- Gywan, 24.
- Hālārāja, 157.
- Halliday (R.), 189.
- Hāmi, 538.
- Hām-rông. Caverne sépulcrale néolithique de —, v. Mansuy, 477-480.
- Haṃsavatinagara, 161.
- Han. Le « limes » des —, 521-523.
- Hang-rao. Station néolithique de —, v. Mansuy, 205-213.
- Hanoi, v. Musée.
- Hariharālaya, 294.
- Haripuñjaya, 5, 12, 16 sqq. Cf. Lăm-phun.
- Haripyava, 94.
- Harṣavarman, 295, 354.
- Hébrard (E.), 570, 626.
- Hedin (Sven), 511, n. 1, 516, 517, 553.
- Hia-heou Fou-lang (ou Hia-heou Lang), 216, 217, 218, n. 3.
- Hiao-tsong, 460 sqq.
- Hing. Tombeau de l'impératrice —, 460 sqq.
- Hing kong ying kien t'ou che, 224, n. 5.
- Histoire du Laos occidental, v. CÆDÈS, 1 sqq.
- Hiuan-tsang, 507, 514, n. 1, 516, 517, 521, 526, 528.
- Hoàng-trọng-Phu, 626.
- Hoefnle (A. F. R.), 496, 498, 501, 540.
- Hôi-bão. Anciens tombeaux chinois de —, 276.
- Horyū-ji, 502, 601, 618.
- Houei-tsong, 459 sqq.
- Hrayū, 94.
- Huê. Aquarelle annamite représentant une réception à la cour de — en 1887, 572-574 et pl. LXV. Musée de —, 590-591.
- Hvāmarāja, 86.
- Īcānavarman II, 295, 355.
- Iconographie bouddhique, 435 sqq., 529 sqq.; v. Bhattacharyya, 488-494.
- Indavararāja, 76, 77-78, 82, 156, 162.
- Inde. Bibliographie, 484-496. — Clans kṣatriyas de l'— ancienne, v. Law, 485, 487. Iconographie bouddhique de l'—, v. Bhattacharyya, 488-494. Littérature de l'—, 495-496.

- Indochine. Bibliographie, 205-213, 477-482. Chronique, 273-278, 543-594. — Enseignement indigène en —, 611-612. Préhistoire, v. *Mansuy*, 205-213, 477-480 ; *Patte*, 205-213. •
- Indonésien. Crâne — ancien de Chơ-gân, v. *Mansuy*, 477-480.
- Indravarman I, 293, 305, 311, 354, 394, 579, 586.
- Indravarman II, 374, 395.
- Inscription. — s d'Ankor, v. *FINOT*, 289-407. — de Đai-hũu, 472. — s mônes de Lōpburi et de Lāmphun, v. *CÆDÈS*, 186-195. — s provenant de Phayăp et de Māhārāt, v. *CÆDÈS*, 175-179. — de Yun-kang, v. *DEMIÉVILLE*, 449-456.
- Itō (Chūta), 214, n. 12, 231, n. 6, 258.
- Jamrāyapura, 87.
- Jangoma, 1.
- Japon. Art, 502, 600-602. Littérature historique, 604-608.
- Jātaka, 6 et n. 1.
- Javā, 293, 294.
- Jaya Indravarman, 373.
- Jayarājadevī, 373, 374.
- Jayasinhavarman I, 473.
- Jayavarman II, 293, 294, 579, 586.
- Jayavarman III, 293.
- Jayavarman IV, 295, 311, 355.
- Jayavarman V, 296, 365.
- Jayavarman VII, 296, 373, 374, 394, 395, 396.
- Jayavarman VIII, 296, 394, 395, 396.
- Jayavarmaparamesvara, 395.
- Jen K'i-yun, 219.
- Jeṭṭhādhipati, 140.
- Jeṭṭharāja, 86.
- Jilakirāja, 162.
- Jilanka, 82.
- Jinakālamālinī, v. *CÆDÈS*, 2 sqq.
- Jīvaka, 80.
- Jivamjiva, jivamjivaka, 257.
- Joyce (T. A.), 496, 540.
- Jučen, 459, 460, 462.
- Juhapabbata, 73.
- K'ai-fong, 226, 229 et n. 6, 250, n. 3, 261, 459.
- Kalaviṅka, 251, 254-257.
- Kamalarāja, 160.
- Kambalarāja, 80.
- Kamboja, 18, 24, 35, 80, 159.
- Kāñcanarāja, 82.
- K'an siang, 233-234.
- Kan-sou, 537-538.
- Kao-tchang, v. *Khotcho*.
- Kao-tsong, 459 sqq.
- Kapilapura. Inscription de —, v. *FINOT*, 365-369.
- Karachar, 538-539.
- Karadong, 501, 530.
- Karpelès (S.), 591.
- Kāvarāja, 88, 94.
- Kavīndrārimathana, 295.
- Kemlin (le P.). Nécrologie, 287.
- Keo-phay. Station préhistorique de —, v. *Mansuy*, 477-480. Cf. 208, 209.
- Kha du Bas-Laos, 479-480.
- Khac-kiêm. Station préhistorique de —, v. *Mansuy*, 213, 477-480.
- Khadalik, 497, 511, n. 3, 512, 540.
- Khagga, 92.
- Khăi-định. Nécrologie, 588, 599.
- Musée —, 590-591.
- Kharapura, 87.
- Khe-hai. Caverne de —, 209.
- Khelāṅga, 14, 77, 78, 90, 156.
- Kheo Phay, v. *Keo-phay*.
- Khe-tong. Station néolithique de —, v. *Mansuy*, 205-213.
- Khlān, 277, 591, pl. XXX.
- Khmèr, v. *Cambodge*.
- Khotan, 489, 497 sqq.
- Khotcho, 502, 538.
- Kilanārāja, 95, 100, 102.
- Kimnara dans l'art chinois et japonais, 255-256 et errata.
- Kin-kang, 442-444, 532.
- K'in ting kong pou kong tch'eng tso fa, 225.
- K'iu Yong, 232, n. 2, 234, n. 1.
- Kjökkenmødding. — de Bau-tro, v. *PATTE*, 475-476. — de Đă-bụt, 478.

- Klementz (D.), 500, 602.
 Koch (M.), 626.
 K'o chan. Le buddha du —, v. DEMIÉVILLE, 456-458.
 Kogoshūi, 607.
 Kojiki, 604, 606, 607.
 Kong hien, 458-467, 524.
 Kong tch'eng tso fa, v. K'in ting kong pou —
 Kong-tsong, 460 sqq.
 Kouan-houa du Yun-nan, v. Robert, 264-272.
 Kouang-tsong, 460 sqq.
 Koua-tcheou, 537.
 K'ouen-louen, 497, 504.
 Kou kin tche tout'ongtsouan, 224, n. 5.
 Kouo che king tsi tche, 224, n. 5.
 Kouo tch'ao tche tso, 224, n. 5.
 Koutcha, 497, 539.
 Krom (= Khmér), 24.
 Kṣatriyas, v. Law, 485, 487.
 Kṣitigarbha, 445, 446, 531, 532, 533.
 Kujiki, 607.
 Kuladeva, 79, 157.
 Kumānanagara, 90, n. 5.
 Kūmañcarāja, 156.
 Kumaññarāja, 79.
 Kunar'lola, 74.
 Kunarirāja, 74.
 Kunarisi, 74.
 Kunarisiganāsa, 74.
 Kusanagara, 87.
 Lai-ta. Station préhistorique de —, v. Mansuy, 477-480.
 Lajonquière (E. Lunet de), 186, 417, 574.
 Lakkhapurāgama, 103, 111.
 Lakkhundriya, 79.
 Lāmpang, 4, 16, 26 sqq., *passim*.
 Lāmphun, 12 sqq.
 Lanessan (J. L. de), 572-574.
 Lang-cuom. Crânes du gisement préhistorique de —, v. Mansuy, 477-480.
 Lāng-sōn. Gisement préhistorique de —, v. Mansuy, 205-213.
 Lān Na, 1 sqq.
 Laos. Figuration de l'homme sur des broderies du Haut —, 430. Histoire du — occidental, v. CÆDÈS, 1 sqq. Poteries du —, 476. Sculptures rupestres au —, v. BATTEUR, 203-204.
 Lāva, 16 sqq.
 Lāvacaṅgarāja, 87.
 La Vallée Poussin (L. de), 541, 556, 563.
 Lavapura, 73. — Cf. Lāvô, Lōpburi.
 Lavô, 16 et n. 1, 17 sqq.
 Law (*Bimala Charan*). The Life and Work of Buddhaghosa. The buddhist conception of spirits. Heaven and hell in buddhist perspective. Some Kṣatriya Tribes of Ancient India (CR. par L. FINOT), 485-488.
 Leang Tcheng, 216, 217.
 Le Coq (A. von), 502-503, 538.
 Lefèvre-Pontalis (P.), 2, 16, 29.
 Lemai (L.), 626.
 Leou-lan, 497, 502, 517-518.
 Lévi (Sylvain), 489.
 Li Che, 227, n. 1, 236, n. 1.
 Lideyyarāja, 96, 99.
 Lien-tcheou, 437.
 Lieou-li. Vernis —, 259-263.
 Li Kizai, 220, n. 2, 223, n. 2, 224, n. 5, 227 sqq. — Cf. *Li Ming-tchong*.
Li Ming-tchong. Ying tsao fa che (CR. par P. DEMIÉVILLE), 213-264.
 Ling-kou sseu, 245.
 Ling sing men, 250-251.
 Liṅga, 291 sqq.
 Liṅgapureçvara, 352.
 Ling-tseu. Pierre —, 262.
 Lin Tō-yang, 462, n. 3, 467, n. 1.
 Li Tch'eng, 220, n. 2, 227, n. 1.
 Li-tsong. Tombeau de —, 460 sqq.
 Lob Nor, 497, 502, 517, 533, 538.
 Lochard (A.), 626.
 Lokapāla, 440 sqq., 529.
 Lokeçvara, 277, 290, 291, 292, 295, 375, 411, 419, 421, 422, 445, 471, 473, 531, n. 1, pl. XXX, XXXI, LIV, LV.
 Lolo, 429-432.
 Long-men, 443, 449, n. 2, 451, 454, n. 1, 458, n. 4, 524, 530, 352, 571.

- Lõphuri, 16, 25 sqq., 278.
Lorimer (F. M. G.), 496, 505, 528.
Lou Yeou, 228, n. 8.
Lo-yang, 226.
Luang Prabang. Industrie de la pierre et du bronze dans la région de —, v. *Mansuy*, 205-213.
Ma Kouo-han, 217, n. 3-4.
Mahābalacetiya, 83.
Mahābrahmā, 95, 109-101, 103.
Mahādhātucetiya, 108-109, 121, 125, 138.
Mahantayasa, 79, 156, 162.
Mahārāja, 79, 82, 162.
Māhārāt, 1 sqq.
Mahāsāṅghika, 420.
Mahāyasa, 76, 79.
Māhendraparvata (= Phnom Kulen), 294.
Mahendravarman, 310, 311.
Maitre (Cl. E.). Nécrologie, 599-624.
Mamrāyarāja, 87-91.
Mán. Broderie —, 430.
Mānasollāsa, 495-496.
Mandalay. Palais royal de —, v. *Duroiselle*, 483.
Maṅgalārtha. Inscription du temple de —, v. *FINOT*, 393-406.
Māngrai, 18, 19, 23, 27, 28, 31, 87, n. 4, 88-89, n. 90, n.
Manohāra, 124.
Mansuy (H.). Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine. I, L'industrie de la pierre et du bronze dans la région de Luang Prabang. II, Gisements préhistoriques des environs de Lang-sou et de Tuyên-quang. III, Résultats de nouvelles recherches effectuées dans le gisement préhistorique de Somrong Sen, suivi d'un résumé de l'état de nos connaissances sur la préhistoire et sur l'ethnologie des races anciennes dans l'Extrême-Orient méridional. IV, Stations préhistoriques dans les cavernes du massif calcaire de Bắc-sou. V, Nouvelles découvertes dans les cavernes du massif calcaire de Bắc-sou. VI, Stations préhistoriques de Kéo-Phay suite), de Khac-Kiém (suite), de Lai-Ta et de Bang-Mac, dans le massif calcaire de Bắc-sou. Note sur deux instruments en pierre polie provenant de l'île de Tré. VII, Néolithique inférieur et néolithique supérieur dans le Haut-Tonkin (dernières recherches) avec la description des crânes du gisement de Lang Cuom (par — et *M. Colani*). VIII, La caverne sépulcrale néolithique de Ham-rông près Thanh-hoa. Description d'un crâne indonésien ancien de Choganh. Complément à l'étude des crânes recueillis dans la caverne sépulcrale de Lang-Cuom, (CR. par Ch. ROBEQUAIN), 205-213, 477-480 et errata. Stations néolithiques de Hang-rao et de Khé-tong, par — et *J. Fromaget* (CR. par Ch. ROBEQUAIN), 205-213. — Cf. 275.
MARCHAL (Henri). *Notes sur le monument 486 d'Ankor Thom*, 411-416 et pl. XXXIV-XXXVII. — Cf. 274, 275, 277, 354, 363, 369, 372, 544, 591.
Marco Polo, 281-282, 498, n. 1.505, 507, 517, 521.
Marty (L.), 626.
Mastūj, 506.
Matsumoto (B.), 452, 533, n. 3.
Mazār-tāgh, 540.
Mébou, 290, n. 1, 295, 582; v. *FINOT*, 309-352.
Mecquenem (J. de), 363.
Mélanésiens, 478-479.
Mémoires archéologiques publiés par l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 274, 543.
Mémoires du Service géologique de l'Indochine (CR. par Ch. ROBEQUAIN), 205-213, 477-480.
Ménam, 1, 16, 18.
Meo de Mưòng-hoá, 424-425, 431, n. 1.
Mề Phing, 75, n. 1.
Miao-tseu, v. Meo.
Migasāgara, 74.
Miguppatti, 74.
Milakkhamahā-āja, 157.

- Milakkhatreyya, 157.
 Mindon Min, 483.
 Ming-ôi, 512, 537, 540.
 Minh-cam. Grotte sépulcrale néolithique de —, v. *Patte*, 205-213. Cf. 477.
 Mitrân, 497, 498, 517, 518-520, 540.
 Moï, 207, 211.
 Môn. Inscriptions mônes de Lămphun et de Löpburi, v. CÆDÈS, 186-195. Les Môns dans l'histoire du Laos occidental, 15 sqq.
 Mong k'i pi t'an, 222, n.
 Mongolie. Figuration primitive de l'homme sur des tambours mongols, 426, 430-431. La pierre polie en — orientale, 209, n. 1.
 Monuments historiques de l'Indochine, 273, 625-628.
 Mou king, 220.
 Mudrâ, 444, 446, 492-493
 Mukarâja, 158.
 Mukasarâja, 80.
 Mukherji (Asutosh), 486
 Mưong-hoá. Roches gravées de —, 423 sqq.
 Murtuq, 502.
 Musée. — de Hanoi, 206, 275-276, 569-574 et pl. LVII qq. — de Huè, 590-591. — de Phnom P. n, 591.
 Na-lan Tch'eng-tô, 218.
 Nabbisipura, 89, 94, 101, 103, 104, 127.
 Najjotthara, 92-93.
 Nāk Pān, 411, 421.
 Navaratnaparikṣā, 495.
 Nécrologie. H. Cordier, 279-286. Le R.P. Kemlin, 287. Thân-trọng-Huê, 597-599. Cl. E. Maître, 599-625.
 Neyvalarâja, 82, 162.
 Nha-trang. Citadelle de —, 590 et fig. 27 et 28.
 Nie Tch'ong-yi, 216 sqq.
 Nihongi, 604, 605, 606, 607.
 Ning-tsong, 460 sqq.
 Ñipārâja, 86, 88, 89.
 Niya, 497, 501, 502, 513-516, 517.
 Nokarâja, 80, 157.
 Nong Phin. Statues en ronde bosse et inscription de —, 203-204 et pl. XXVIII.
 Ñottarâja, 86.
 Odḍiyāna, 489.
 Ogawa (Kazumasa), 215, n.
 Okuyama (Tsunegorô), 215, n.
 Olivier (Victor), 590.
 Padumarâja, 79, 157.
 Padumavatī, 86.
 Pagan, 17, 22, 24, 26, 80, 97, n. 1.
 Pa-hia, 244.
 Pajot (L.), 273, 275, 478, 543, 545, 571.
 Pālarâja, 99.
 Pāli. The — Text Society's Pali-English Dictionary, edited by T. W. Rhys Davids and William Stede (CR. par L. FINOT), 484-485. Ouvrages pālis sur le Laos occidental, v. CÆDÈS, 1 sqq.
 Pa-pe, 1 sqq.
 PARMENTIER (Henri). [*Instructions pour l'établissement des notices de l'inventaire détaillé des monuments khmers*], 574-587. Cf. 273, 274, 292, 469, 544, 592, 628.
 PATTE (Etienne). *Note additionnelle sur le kjökkenmödding néolithique du Bau-tro à Tam-toa près de Đông-hới*, 475-476. — Notes sur le préhistorique indochinois. I, Résultats des fouilles de la grotte sépulcrale néolithique de Minh Cam. II, Note sur un outil en rhyolite grossièrement taillé provenant du massif du Bắc-son. (CR. par Ch. ROBEQUAIN), 205-213.
 Pavie (A.), 2, 205, 615.
 Pa-yi, 1, n. 3.
 Pégou, 17, 31, 32.
 Pékin. Palais de —, 214, n. 12, 226, n. 2, 242, 252.
 Pelliot (P.), 227, n. 1, 232, n. 1, 284, 451, n. 1, 504, 507, 523, n. 4, 525, n. 527, 539, 594-595, 560, 603, 625.
 Peri (N.), 533, 617, 619.
 Petrovsky (N. F.), 498, 499, n.
 Petrucci (R.), 445, 496, 525, 528, n. 1, 530, 531, 540.

- Phạm Quỳnh, 560, 626.
 Phayăp, 1 sqq.
 Phimānakās, 290, n. 1, 296 ; v. FINOT, 372-392.
 Phnom Bakhèn, 290, n. 1, 296. Inscription du —, v. FINOT, 363-365. Piédestal trouvé sur la face E. du —, 276 et pl. XXIX.
 Phnom Kulen, 294.
 Phnom Pén, v. Bibliothèque, Musée.
 Pho-binh-gia. Caverne de —, 207, 209, 210, 212, 213, 477, n. 2, 478, 479.
 Phongsavādan Yônök, 2 sqq.
 Phră Chăo kăo từ, 118, n. 2, pl. XIII.
 Phră Chăo khên khở n, 116, n. 1, pl. XII.
 Phră Chedi Luăng, 34, 111, n. 6, pl. XI.
 Phră Sihng, 13, 97, n. 2, 98, 100, n. 6, 103, n. 2.
 Phră Sng. Temple de —, 34, pl. III-IV.
 Pi-hi, 244.
 Pīnsvaṅgrāmatī, 297 sqq.
 Pīrey (H. de), 206, 276, 469, 471, 472, 474, 545, 571.
 Pouyane (A.), 571.
 Prăh Khăn, 417-419, 422, pl. XXXIX.
 Prăh Pithu, 416, 591.
 Prāsāt Čruñ, 277, 591.
 Prāsāt Kuk Mon, 420-421.
 Prāsāt Tà Kèo, v. FINOT, 297-304.
 Prăxakīt Kōrăchăk, 2.
 Préhistoire. Décor d'une hache préhistorique provenant du Tonkin, 431. Etude de la — de l'Indochine, v. MANSUY, 205-213, 477-480 ; PATTE, 205-213. Station préhistorique du Bau-tro, v. PATTE, 475-476.
 Prjevalsky (N. M.), 497, 498, 503, 516, 517, 523, n. 4, 526, n. 1.
 Punjab. Art du —, 515, 518.
 Puṇṇakāma, 80.
 Pupphārāma, 102, 117-119, 133.
 Purachādana, 88.
 Putrī, 82-83.
 Quảng-binh. Archéologie, v. FINOT et GOLOUBEV, 469-475 ; PATTE, 475-476.
 Radrārāja, 98.
 Rājendravarman, 289, n. 4, 290, n. 1, 295, 310 sqq., 352, 365.
 Rā narāja, 99.
 Rāma Khămhêng, 18, 88, n. 3, 89, n. b.
 Rama VI. Notice nécrologique, 593.
 Rāmādhīpati, 99-100.
 Rāmāññanagara, 76, 163-164.
 Rāmarāja, 99.
 Ramasvami Shastri Siromantī (K. S.), 496.
 Rammanadesa, 123-124.
 Ratanapañña, 2 sqq.
 Ratharāja, 86.
 Ratna-Lokeçvara, 472-474.
 Rawak, 497, 501.
 Religion. Histoire religieuse du Laos occidental, v. CÆDÈS, 1 sqq. ; de l'Inde, 485-494.
 Revéron (P.), 274-275, 544, 545, 592, 625.
 ROBEQUAIN (Ch.). CR. : H. MANSUY, Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine, I-VIII, 205-213, 477-480 et errata. H. MANSUY et J. FROMAGET, Stations néolithiques de Hang-rao et de Khé-tong, 205-213. E. PATTE, Notes sur le préhistorique indochinois, I-II, 205-213. — Cf. 274, 544, 590, 627.
 Robert (C^{ac}). Eléments de dialecte yunnanais (CR. par G. CORDIER), 264-272.
 Roborovsky (V. J.), 500, n. 1, 503, n. 4, 521, 537, n. 2.
 Rocarāja, 88, 98-99.
 Roches gravées dans la région de Chapa, v. GOLOUBEV, 423-433.
 Rohiṇinadī, 73.
 Rudantarāja, 79.
 Rundhayya, 156.
 Sabbādhisiddhi, 19, 23, 31.
 Sabbāsiddhirāja, 19, n. 1, 31, 33, 86, 189.
 Sāadhanamālā, v. BHATTACHARYYA, 488-494.
 Sallet (A.), 273, 275, 276, 545.
 Samarāṅgaṇasūtradhāra, 495.
 Samrong Sen. Gisement préhistorique de —, v. MANSUY, 205-213, 477.

- Samsāra, 79, 156.
 San-chan tong, 507.
 San fou houang t'ou, 219-220.
 Sang-ko, 461.
 San li t'ou, 216 sqq.
 Sán Súng, 16 et pl. I.
 Sāranadī, 77.
 Sāsanaṃsa, 30, 33, 180-185.
 Savina (le P.), 594.
 Schiesinger (K.), 496, 540.
 Schmitt (le P.) 2, 89, n., 90, n. a, 93, n. 8, 117, n. 6.
 Sculptures rupestres au Laos, v. BATTEUR, 203-204.
 Sdok Kak Thom. Stèle de —, 290-294, 394, 354, 355.
 Selarāja, 80, 82, 157, 162.
 Senabhū, 92, 93.
 Senart (E.), 285, 499, 514.
 Sérinde, v. *Stein*, 496-541.
 Service géologique de l'Indochine, 205, 213, n. 1.
 Shrigondekar (G. K.), 496.
 Siam. Chronique, 278, 593 — Histoire du Laos siamois, v. CÆDÈS, 1 sqq.
 Siḥaḷa, 97-102, 103, 109, 126-131, 133, 140.
 Siḥṅgabuddharūpanidāna, 13 sqq., passim.
 Siḥṅganidāna, v. Siḥṅgabuddharūpanidāna.
 Sikhī, 123-125.
 Siridhammacakkavattibilaka, 109-110, 115, 116, 129, 130, 132.
 Siridhammanagara, 80, 98, 99, 158, 159.
 Siridhammarāja, 98-99.
 Sirigutta, 83.
 Siripuññarāja, 86.
 Snānadronī de Đai-hūu, 472 et pl. LVI.
 Somrong Sen, v. Samrong Sen.
 Soṇamañjusaka, 79.
 Song. — che, 229 et n. 6. Méthode d'architecture de Li Ming-tchong des —, 213-264. Tombeaux des — mér dionaux, v. DEMIÉVILLE, 458-467.
 Sōn-tây. Citadelle de —, 597.
 Spān Praptors, 592-593.
Stede (William). The Pali Text Society's Pali-English Dictionary, v. *Dauids*, 484-485.
Stein (Aurel). Serindia. Detailed Report of explorations in Central Asia and Westernmost China carried out and described under the order of H. M. Indian Government (CR. par V. GOLOUBEV), 496-541. Cf. 440.
 Stūpa. Couronnement de —, 415. — de Doi Sūthèp, pl. VIII. — de Lāmpang Luang, pl. II. — de Lāmphun, pl. VIII. — de Vāt Chēt Yòt, pl. VI. — de Vāt Phrā Sīng, pl. IV. — de Vāt Suén Dōk, pl. VI. — de Yun-nan fou, 435 sqq.
 Subhappabbata, 74, 77.
 Subrahmā, 73, 77, 78.
 Sudevarāja, 162.
 Sudhammanagara, 160.
 Sudhammarāja, 124.
 Sujitarāja, 159.
 Sukhodaya, 81, 95-96, 100, 278.
 Sukkadanta, 73, 75, 76.
 Sumana, 32, 34, 95, 96, 97, 102.
 Sūryavarman I, 18, n. 2, 24-25, 26, 289, n. 4, 296, 355, 579, 585, 586.
 Sūryavarman II, 23.
 Suvaṇṇamañjusa, 156.
 Swāt, 505.
 Syāmaḍesa, 73.
 Tà Kèo, v. Prāsāt —.
 Taklamakan, 497, 498, n. 3, 499, 510.
 Tam-toa, v. PATTE, 475-476 ; cf. 206, 207, 208, 477.
 Tāñarāja, 162.
 T'ang Kio, 462, n. 3, 467, n. 1.
 Tantrisme, v. *Bhattacharyya*, 488-494.
 T'an-yao, 449, 451, n. 1.
 Tao-siun, 449-450, 451.
 T'ao Tsong-yi, 221, n.
 Tāp Ćei, 417 sqq.
 Tā Prohm, 417-419, 422.
 Taraṅgalarāja, 86.
 Tardieu (V.), 626.
 T. Tru. Inscription de —, v. FINOT, 35-372.

- Tchang Tchao, 218.
 Tchang Yi, 216, 217.
 Tchao-ts'eu-cheng-hien, 459, 460.
 Tcharklik, 516.
 Tcheng Hiuan, 216, 217.
 Tcheou Ta-kouan, 296.
 Tchertchen, 516.
 Tchou Yi-ts'ouen, 457, n. 2.
 Teou Yen, 217, 236.
 Thai. Histoire et religion, v. CÆDÈS, 1 sqq.
 Thanh-hoá. Caverne sépulcrale néolithique de —, v. *Mansuy*, 477-480. — Cf. 522, n. 4, 590.
 Thân-trọng-Huê. Nécrologie, 597-599.
 Thatôn, 10, 17, 24, 80, n. 2, 123, n. 3.
 Thomas (F. W.), 496, 541.
 Thommanon. Petite tête de bronze trouvée à —, 277 et pl. XXX.
 Thu-thư, 474, n. 1.
 Tilokarāja, 116, n. 2, 129, n. 2.
 Tipaññamacca, 100-101.
 Tissarāja, 104, 107, 109.
 Tissot (H.), 626.
 Ti-tsang tseu, 436-436, 445.
 Tju, Tjum, 189.
 T'o-lo-po-ti, 16, n. 1.
 Tombeux. — anciens de Hôi-bão, 276. — des Song méridionaux, v. DEMIÉVILLE, 458-467.
 Tonkin. Chronique, 276, 588. — Archéologie, v. GOLOUBEV, 423-433.
 Commission des Antiquités du —, 608-619, 625-626. Préhistoire, v. *Mansuy*, 205-213, 477-480.
 Touan Tsin-ts'uan, 436-437, 447.
 Touen-houang, 440, 441, 445, 497, 504, 521 sqq.
 Tourfan, 497, 502, 503, 538.
 Tou-tsong, 460 sqq.
 Trābaka, 80.
 Trailokyanātha, 407, pl. XXXI-XXXII.
 Trê. Instruments en pierre polie provenant de l'île de —, v. *Mansuy*, 477-480.
 Tripiṭaka, 563, 603.
 Ts'eu-tsi, 436-437.
 Tsiao Hong, 224, n. 5.
 Ts'ien fo tong, 503, 521 sqq.
 Tsuchiya (Junichi), 214, n. 12.
 Turkestan chinois, 497 sqq.
 Tutarāja, 157.
 Tuyên-quang. Gisement préhistorique de —, v. *Mansuy*, 205-213.
 Tvāññarāja, 86.
 Uccihṭhacakkavatti, 18, 23, 25, 80, 158, 159.
 Uccupabbata, 73, 74.
 Udakajjotthatarāja, 99.
 Udenarāja, 86.
 Udyāna, 503, 506.
 Uṣṇīsavijayā, 447-448.
 Utch-meravān, 507.
 Vaiçravaṇa, 440-442.
 Vajirapākārapura, 100-101.
 Vajrapāṇi, 442-444, 529, 532.
 Vajrayāna, 489.
 Vañkanadī, 74, 77.
 Vāstucāstra, 495.
 Vāsudeva, 14, 73-74, 76, 77, 78, 79, 82, 161.
 Vāt Bàn Lúi. Stèle de —, pl. XXVI-XXVII.
 Vāt Chết Yòt, 35, 111, n. 1, pl. VI, IX, X.
 Vāt Don. Inscription de —, 19, 189-192, pl. XVIII-XIX.
 Vāt Kalākôt, 31.
 Vāt Kêt, 35.
 Vāt Kūkūt. Inscription de —, 19, 22, 192-194, pl. XX-XXI, XXIII Ruines de —, pl. VII.
 Vāt Māhavan. Stèle de —, pl. XXIV-XXV.
 Vāt Pā Dēng, 34-35, 106, n. 1, pl. VII.
 Vāt Pā Tan, 35, 116, n. 1, pl. XII.
 Vāt Phră Sığ, 34, pl. III-IV.
 Vāt Phră Thàt, 33.
 Vāt Phră Yurn, 32, 34, 97, n. 1, 195-200, pl. IV.
 Vāt Rāmpơng, 35, 116, n. 4, pl. V.

- Vật Sên Khảo hồ. Inscription de —, 194-195, pl. XXII.
Vật Sên Mưảng Ma, 34.
Vật Suén Dök, 34, 102, n. 2, pl. V, VI, XIII.
Vật Xieng Măn, 31, 89, n., pl. III.
Vattitejo, 100, 101.
Verneau (R.), 210-211, 213, n. 1.
Vijaya (= Cāmpa), 373, 374.
Virūdhaka, 440-442.
Virūpākṣa, 440-442.
Visākha. Année —, 19-22.
Viṣṇu, 276, 278, 292, 295, 415, 571, pl. XXX, LXII.
Vnaṃ Kantāl, 290.
Vṛddha-Ratnapura, 473.
Wakhân, 507.
Wang Chou-ming, 224.
Woolley (C. L.), 496.
Wou-leang tien, 245, 246.
Xieng Mãi, 2 sqq.
Xieng Măn, 89, n.
Yaçodharagiri, 290, 293.
Yaçodharapura, 290, 295.
Yaçovarman, 289, n. 4, 290, n. 1. 291, 293, 294. 295. 305, 354, 373.
Yamato, 458, 600-602.
Yang Fou, 218, n. 2.
Yang-lien-tchen-kia, 461, 462, 463.
Yang Wei-tcheng, 221, n.
Yāṅgapura, 87.
Yasavatī Devī, 125.
Yi hiua, 235-236.
Yi li che kong, 219.
Yi li t'ou, 218, n. 2.
Ying tsao fa che, v. *Li Ming-tchong*, 213-264.
Yonakaratṭha, 1 sqq.
Yonaratṭha, 87, 89, 91, 91, 103.
Yotkân, 499, 501, 508, 509, 510, 515.
Yovarāja, 157.
Yu Hao, 220.
Yu Wen-po, 221, n.
Yuan Chen, 216, 217.
Yuan nei fou kong tien tche tso, 224.
Yuen. Histoire du pays des —, 1 sqq.
Yun-kang. Inscription de —, v. DEMIÉVILLE, 449-456. Cf. 524, 530.
Yun-nan. Dialecte yunnanais, v. *Robert*, 264-272. Le Fan-tseu t'a de — fou, v. FINOT et GOULBEW, 435-448, 533.
Yuvarāja, 80.

ERRATA ET ADDENDA

- P. 5, note. *Après* : Quand il eut vingt-trois ans, *ajouter* : de prétrise.
- P. 9, n. 2, l. 6. *Au lieu de* : Buddavaṃsa, *lire* : Buddhavaṃsa.
- P. 16, n. 1. *Après* : avec Lävô, *insérer* : Sũphăn ou Phră Păthôm.
- P. 16, n. 3. *Ajouter* : et sera publié dans *Recueil des Inscriptions du Siam* par G. Cœdès, vol. II, n° XVIII.
- P. 17, n. 1. *Au lieu de* : C'est également de Lõpburi, *lire* : C'est également des environs de Lõpburi (Văt Khoy) ; *et ajouter à la fin* : Cf. *Recueil des Inscriptions du Siam*, vol. II, Introduction.
- P. 18, n. 2. *Au lieu de* : vient sans doute de Lõpburi, *lire* : vient du Sán Sung de Lõpburi (*Recueil des Inscriptions du Siam*, vol. II, n° XIX).
- P. 73, n. 6. *Au lieu de* : Đôi Ba, *lire* : Doi Ba.
- P. 81, n. c. Le dernier caractère est *a* et non *e*.
- P. 90, n. 5. *Après* : Văt Kalăkôt à Xieng Măi, *ajouter* : (Cf. supra, p. 31, lig. 11).
- P. 94, n. 6. Les travaux de réfection du Văt Phră Sîng viennent d'amener la découverte d'une urne d'or qui contiendrait les cendres du roi Khăm Fu. Cf. *l'Illustration*, n° du 5 septembre 1925, sous la signature C(amille) N(otton).
- P. 96, n. 2. *Au lieu de* : inédite, *lire* : publiée dans *Recueil des Inscriptions du Siam*, vol. I, Inscr. IX, n° 2, ligne 15.
- P. 97, n. 1. *Après* : coin nord-ouest de l'édifice, *ajouter* : et publiée dans l'appendice, infra, p. 195.
- P. 107, n. 6. *Ajouter* : Sirimaṅgala, l'auteur de la Maṅgalatthadīpanī, l'appelle Laka (cf. infra, p. 117, n. 4).
- P. 108. *La dernière note* (o) *se rapporte à* : au milieu de bruyantes réjouissances (ligne 22).
- P. 111, n. 1. *Après* : au début du XIII^e siècle, *ajouter* : L'édifice en latérite du Văt Chêt Yôt comporte une voûte, qui n'est pas à encorbellement et semble également inspirée de certains monuments de Birmanie. « Les voûtes (du Bébégýi) ne sont pas à encorbellement, comme cela se pratique aux Indes, mais du système persan et mongol, en usage dans le Turkestan chinois, qui n'exige point de cintrage en bois. » (de Beylié, *Prome et Samara*, p. 97.)
- P. 116, n. 1. *Au lieu de* : Phră Chảo khèo khôm, *lire* : Phră Chảo khên khôm ; — *et au lieu de* : Văt Sîrĩ Kôt (dans l'enciente), *lire* : Văt Sîrĩ Kôt (dans l'enceinte).
- P. 172. *La note* (1) *se rapporte à* : Phõngsāvādan Murāṅ Xieng Măi.
- P. 173, l. 4. *Au lieu de* : Thăn, *lire* : Thăm.
- P. 176, l. 9. *Ajouter* : Est. à Bangkok.
- P. 177, l. 1. *Au lieu de* : Sadu, *lire* : Sădu.
- P. 177, l. 8. *Au lieu de* : face A : 19 l., *lire* : face A : 6 ¹/₂ l. pālī et 12 ¹/₂ l. môn.
- P. 195. La stèle du Văt Phră Yurn n'est pas une inscription môn et devrait former à elle seule le n° VI de l'Appendice.
- Face A, l. 1. *Au lieu de* : dharrmai, *lire* : dharrmi.
- P. 196, l. 2. *Au lieu de* : tĩñôm, *lire* : tĩ ñôm.

P. 198, n. 5. M. Pelliot veut bien me faire remarquer que *saranai* est manifestement le mot persan *soûrnâ*, sur lequel M. Bouvat me communique la note suivante :

« Le persan *soûrnâ*, devenu *sournâ* et *zournâ* dans lequel Desmaisons, *Dict.*, II, 103, 235 et 301, voit un composé de *soûr* « fête » et *nây* « flûte », peut désigner ce dernier instrument, mais aussi le clavier, la clarinette, le hautbois et le chalumeau, et, métaphoriquement, le membre viril. Le musicien jouant de cet instrument est le *sournâzen* ou *sournâtchi*; ce dernier mot, comme *sournâ*, existe en hindoustani (Shakespeare, *Dict.*, 1281). Le turc a la forme *zourna*, avec le sens de hautbois, etc., d'où *zournadji*, nom du musicien qui en joue (Radloff, *Wörterbuch*, IV, 919, et Barbier de Meynard, *Dict.*, II, 50, 80). L'arabe connaît ce mot sous diverses formes : voir dans Dozy, *Supplément*, II, 831, le long article qui lui est consacré. Le malais ne semble pas le posséder. »

M. Pelliot ajoute : Pour son emploi usuel aujourd'hui en Chine, sous le nom de *so-na*, cf. Courant, *Essai historique sur la musique classique des Chinois* (extr. de l'*Encyclopédie de la musique* de Lavignac, p. 160) et G. Soulié, *La musique en Chine*, p. 58.

P. 199, l. 27. *Au lieu de* : langues, *lire* : images.

P. 199, n. 1. *Plên* signifie « marécages ». *Plên siat* pourrait désigner soit une certaine espèce de latérite, soit l'endroit d'où on l'extrayait.

P. 201. *A la fin de la table ajouter* : VI. Stél : du Vât Phrâ Yurn..... 195.

P. 205-213. Lorsque nous exposions les résultats des récentes découvertes préhistoriques, la dernière étude de M. Mansuy (*Nouvelles découvertes dans les cavernes du massif calcaire de Bac-Son, Tonkin*, Mémoires du Service Géologique de l'Indochine, XII, 1, 1925) ne nous était pas parvenue, et c'est pendant notre absence de Hanoi que furent ajoutées les conclusions finales de ce savant.

Nous exprimions le vœu (p. 210) que de nouvelles découvertes vinssent nous renseigner sur l'évolution du travail de la pierre polie. Ce vœu paraît maintenant exaucé. Les fouilles récentes du Bâc-son ont livré une grande abondance d'instruments dont le travail très divers ménage à nos yeux une amélioration progressive du polissage, et permet à M. Mansuy de reconnaître 3 phases dans le néolithique indochinois. Sans doute, chacune est caractérisée plus par la perfection relative des instruments qui lui sont attribués que par la stratigraphie des couches renfermant ces instruments (Mansuy, *op. cit.*, p. 32), mais il est vraisemblable d'admettre que la juxtaposition très fréquente d'outils aux faciès divers est due aux remaniements postérieurs des couches archéologiques ; il faut songer aussi aux difficultés de ces fouilles, conduites avec une persévérance rare et une méthode sûre par M^{lle} Colani.

P. 217, l. 2. *Au lieu de* : sous les Song, *lire* : à cette époque.

Ib., l. 28. *Au lieu de* : etc., *lire* : en.

P. 237, n. 1, l. 1. *Au lieu de* : hing, *lire* : king.

P. 248, l. 18. *Au lieu de* : poteaux ; indicateurs, *lire* : poteaux indicateurs.

Ib., n. 2, l. 2. *Au lieu de* : images, *lire* : nuages.

P. 250, l. 17. *Après* : pai fang, *ajouter* (4) ; l. 20, *au lieu de* : (4), *lire* : (5) ; l. 23, l'appel de note (5) doit être rapporté à la note 1 de la p. 251.

P. 253, l. 9. *Au lieu de* : signifiait, *lire* : signifierait.

P. 256, l. 1. *Corne du kim-rara* : Dans la série de huit statues (天龍八部衆) du Kôfuku-ji 興福寺 de Nara, actuellement exposées au musée de Kyôto, figurent

un kiṃnara-rāja et un gandharva-rāja, dont le second porte une coiffure en tête d'animal à crocs, tandis que le premier a nettement une corne devant son haut chignon. Ces statues, attribuées à un maître hindou surnommé Mondō-Shi 問答師, datent de la période *tempyō* (VIII^e siècle), et sont sans doute les plus anciennes images de kiṃnara et de gandharva conservées au Japon.

P. 259, l. 20. *Au lieu de* : 75, *lire* : 15.

Ib., n. 1, l. 8. *Au lieu de* : dure, *lire* : pure ; n. 2, l. 4, *au lieu de* : vert noir, *lire* : vert ; noir.

P. 261, l. 10. *Au lieu de* : composer, *lire* : comparer.

Pl. XXXVII. *Au lieu de* : sanctuaire N.-B. Fausse porte, *lire* : sanctuaire N. — Fausse porte.

Pl. XXXIX. *Au lieu de* : de Prāḥ Khān oriental, *lire* : du Prāḥ Khān oriental.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figures dans le texte et hors texte.

	Pages
Fig. 1. Buddha attribué à Māngrai (Vāt Kālakòt de Xieng Mǎi)	31
— 2. Le Phră Sihǎng de Xieng Mǎi	98
— 3. Sanctuaire central du temple 486 d'Āṅkor Thom. Colonnnette de la face Nord.	412
— 4. Temple 486 d'Āṅkor Thom. Schéma de linteau de la face Nord . .	413
— 5. — Couronnement de stūpa	415
— 6. — Moitié de dalle décorée.	415
— 7. Dharmacāḷās sur les deux routes principales de l'ancien Cambodge. .	418
— 8. Roches gravées dans la région de Chapa. Schéma montrant la disposition des graffiti reproduits dans les planches XLIV et XLV . . .	427
— 9. — Graffiti ressemblant à des caractères	429
— 10. Figurations primitives de l'homme. <i>a-f</i> , Pierres gravées de Muòng-hoá ; <i>g</i> , Broderie man ; <i>h-i</i> , Manuscrits lolo ; <i>j</i> , Tambour mongol ; <i>k-l</i> , Broderies du Haut-Laos.	430
— 11. <i>a</i> , Tambour magique du type mongol. <i>b</i> , Décor d'une hache préhistorique provenant du Tonkin.	431
— 12. Dessin gravé sur une pierre de Muòng-hoá.	432
— 13. Le Fan-tseu t'a de Yun-nan fou. Schéma iconographique.	439
— 14. Disposition des tombeaux des Song méridionaux.	464
— 15. Tombeau de Ning-tsong.	465
— 16. Tombeau de l'impératrice Hing, épouse de Kao-tsong	466
— 17. Tombeau de Kouang-tsong	467
— 18. Tombeau de Li-tsong.	467
— 19. Plan schématique des fouilles de Đai-hũu.	470
— 20-26. Architecture khmère : bec de la cuve à ablutions, moulures, corniches, support de tympan, décor de pilastres, etc	580-587
— 27. Plan de la citadelle de Nha-trang (dressé par Victor Olivier), hors texte.	Après la p. 590
— 28. Id (décalque d'une photographie aérienne), hors texte.	Après la p. 590

Planches hors-texte.

Après la page

Pl. I. Pilier de Sán Súng, Lōpburi, avec inscription mone. - Buddha de Lōpburi, conservé au Vat Benchāmābōphĩ, Bangkok. - Intérieur du vihāra de Lāmpang Luàng.	200
— II. Le grand stūpa de Lāmpang Luàng (aspect actuel)	—

PI. III. Vát Xieng Mải, Xieng Mải.— Le temple de Phră Sǐng, Xieng Mải.— Don Then.	200
— IV. Vát Phră Yurn, Lămphun, façade Est.— Le grand stūpa de Vát Phră Sǐng, Xieng Mải.	—
— V. Stūpa de Vát Suén Dōk, Xieng Mải.— Vát Rampōng, Xieng Mải.	—
— VI. Stūpa de Vát Suén Dōk, Xieng Mải.— Stūpa de Vát Chết Yòt, Xieng Mải.	—
— VII. Vát Pă Dēng, Xieng Mải.— Ruines de Vát Kũkũt, Lămphun.	—
— VIII. Le stūpa de Doi Sũthèp, Xieng Mải.— Le stūpa de la Grande Relique, Lămphun.	—
— IX. La grande tour de Vát Chết Yòt, Xieng Mải, vue du Nord-Est.	—
— X. La grande tour de Vát Chết Yòt, Xieng Mải, vue du Sud-Ouest.— Vát Chết Yòt. (La statue du Buddha est dans la cella aménagée sous la grande tour)	—
— XI. Les ruines du Phră Chedi Luàng, Xieng Mải.	—
— XII. Le Phră Chảo Khèn Khôm.	—
— XIII. Le Phră Chảo Kảo Từ.	—
— XIV. Carte de Lămphun et des environs.	—
— XV. Carte de Xieng Mải et des environs.	—
— XVI. Carte schématique du Siam occidental et des pays adjacents.	—
— XVII. Inscription mone sur le socle d'une statue du Buddha provenant de Lōpburi.	—
— XVIII. Stèle de Vát Don, Lămphun, face A.	—
— XIX. — face B.	—
— XX. Stèle de Vát Kũkũt, Lămphun, face A.	—
— XXI. — face B.	—
— XXII. Stèle de Vát Sén Khảo Hò, Lămphun.	—
— XXIII. Stèle de Vát Kũkũt, Lămphun (non publiée)	—
— XXIV. Stèle de Vát Măhavan, Lămphun, grande face.	—
— XXV. — petites faces.	—
— XXVI. Stèle de Vát Bàn Lúi, Lămphun, face A.	—
— XXVII. — face B.	—
— XXVIII. Nong Phin, Statues en ronde bosse et inscription.	204
— XXIX. A, Phnom Bakhèn, piédestal trouvé sur la face E. — B, Palais royal. Mur entre la 4 ^e et la 5 ^e cour.	276
— XXX. A, Petite tête de bronze trouvée à Thommanon. — B, Lokeç- vara de bronze trouvé au Khlăn Nord. — C, Viṣṇu de bronze trouvé au Khlăn Nord.	278
— XXXI. Pilier bouddhique d'Āṅkor Vat, faces A et C. — Trailokyanātha et Lokeçvara.	405
— XXXII. Pilier bouddhique d'Āṅkor Vat, faces B et D. — Trailokyanātha et Āryadevī.	—
— XXXIII. Pilier bouddhique d'Āṅkor Vat. Inscriptions.	—
— XXXIV. Āṅkor Thom, temple 486. A, Linteau N. du sanctuaire central. — B, Fragments trouvés dans le dégagement.	412
— XXXV. Āṅkor Thom, temple 486 A. et B, Fragments trouvés dans le dégagement.	414

Pl. XXXVI. Ankor Thom, temple 486. A, Vue d'ensemble de la face Est. — B, Perron de la façade E. du sanctuaire central . . .	414
— XXXVII. Ankor Thom, temple 486. A, Fausse porte S. du sanctuaire N. — B, Fausse porte O	—
— XXXVIII. Dharmacālā de Bantāy Ćhmār	422
— XXXIX. Dharmacālā du Prāh Khñ oriental	—
— XL. Dharmacālā de Tà Prohm, face Sud	—
— XLI. Dharmacālā de Tà Prohm, face S. du sanctuaire	—
— XLII. Mùròng-hoá. Bloc de granit gravé, à l'entrée de la vallée	426
— XLIII. Mùròng-hoá. Autre bloc gravé, dans la partie Sud-Est de la vallée	—
— XLIV. Mùròng-hoá. Estampages des graffiti, pris sur le second bloc.	428
— XLV. Mùròng-hoá. Estampages d'éléments de graffiti, pris sur le second bloc	—
— XLVI. Mùròng-hoá. Trois estampages du cartouche chinois gravé sur la première pierre	430
— XLVII. Mùròng-hoá. Premier bloc. Estampage d'ensemble des graffiti.	432
— XLVIII. Le Fan-tseu t'a de Yun-nan fou. Vue d'ensemble	434
— XLIX. — Etages inférieurs.	436
— L. — Inscription sanskrite. Faces A et B	446
— LI. — — Faces C et D	—
— LII. Temple du K'o chan. — Buddha du K'o chan	456
— LIII. Fouilles de Đai-hũu. Buddha de bronze.	470
— LIV. — A, Lokeçvara de bronze. — B, Statue de grès	—
— LV. Fouilles de Đai-hũu. A, Lokeçvara de bronze doré. — B, Objet de culte en bronze	—
— LVI. Fouilles de Đai-hũu. A, Bec de snānadroṇī. Inscription de gauche. — B, Inscription de droite.	472
— LVII. A, Jardin du Musée de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. — B, Ancien Musée de l'Ecole, Façade Sud	570
— LVIII. Ancien Musée de l'Ecole. Deux aspects de la salle Carpeaux	—
— LIX. Ancien Musée de l'Ecole. A, Une partie de la salle chinoise. — B, Véranda d'entrée du rez-de-chaussée	—
— LX-LXI. Statue de bodhisattva provenant de Long-men	572
— LXII. Statue de Viṣṇu (Musée de l'Ecole)	—
— LXIII. A, Lampe chinoise en bronze de l'époque des Han. — B, Bassin de bronze avec monnaies du XI ^e -XII ^e siècle (Musée de l'Ecole)	—
— LXIV. Bouilloire en métal, de l'époque des Song (Musée de l'Ecole).	—
— LXV. Aquarelle annamite représentant une réception à la cour de Huè, en 1887 (Musée de l'Ecole).	574
— LXVI. A, Char à bœufs, en grès sculpté. — B, Hevajra	592
— LXVII. Palais royal d'Ankor Thom. A. Petite terrasse à bas-reliefs. B. Dallage en latérite	—
— LXVIII. Spān Praptors	—
— LXIX. Spān Praptors	—
— Ciaude Eugène Maitre	600

TABLE DES MATIÈRES

N^{os} 1-2.

	Pages
Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos occidental, par G. Cœdès. Avant-propos. Introduction. Jinakālamālinī. Cāma levivamsa. Appendice : I, Liste des chroniques et autres documents relatifs à l'histoire du Laos Yuen conservés à la Bibliothèque nationale de Bangkok. II, Liste des inscriptions provenant des deux provinces de Phayăp et de Māhārāt. III, Sāsana vamsa, chap. iv. IV, Inscription mone de Lōpburi. V, Inscriptions mones de Lāmphun. VI, Stèle du Văt Phră Yurn.	1

NOTES ET MÉLANGES.

Sculptures rupestres au Laos, par Ch. BATTEUR.	203
--	-----

BIBLIOGRAPHIE.

- I. — **Indochine française** — *H. Mansuy*. Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine. I, L'industrie de la pierre et du bronze dans la région de Luang Prabang. II, Gisements préhistoriques des environs de Lang-son et de Tuyên-quang. III, Résultats de nouvelles recherches effectuées dans le gisement préhistorique de Somrong Sen, suivi d'un résumé de l'état de nos connaissances sur la préhistoire et sur l'ethnologie des races anciennes dans l'Extrême-Orient méridional. IV, Stations préhistoriques dans les cavernes du massif calcaire de Bac-son. V, Nouvelles découvertes dans les cavernes du massif calcaire de Bac-son. *E. Patte*. Notes sur le préhistorique indochinois. I, Résultats des fouilles de la grotte sépulcrale néolithique de Minh-Cam. II, Note sur un outil en rhyolite grossièrement taillé provenant du massif du Bac-son. *H. Mansuy* et *J. Fromaget*. Stations néolithiques de Hang-rao et de Khé-tong. (Ch. ROBEQUAIN), p. 205.
- II. — **Chine**. — Che-yin Song *Li Ming-tchong Ying tsao fa che* (P. DEMIÉVILLE), p. 213. — *C^{te} Robert*. Eléments de dialecte yunnanais (G. CORDIER), p. 264.

CHRONIQUE.

INDOCHINE FRANÇAISE. Ecole Française d'Extrême-Orient	273
Tonkin	270
Cambodge.	276
SIAM.	278

NÉCROLOGIE.

<i>Henri Cordier</i> (L. AUROUSSEAU), p. 279. — <i>Le R. P. Kemlin</i> (L. FINOT).	287.
--	------

N^{os} 3-4.

	Pages
I. — Inscriptions d'Añkor, par L. FINOT. Introduction. I, Pràsàt Tà Kèo. II, Añkor Thom, terrasse bouddhique M. III, Inscription du temple 486. IV, Mébón. V, Baphuon. VI, Bantây Kdëi. VII, Phnom Bakhén. VIII, Kapilapura. IX, Ta Tru. X, Phimānākās. XI, Temple de Mañgalārtha à Añkor Thom. XII, Pillier bouddhique d'Añkor Vat . .	289
II. — Notes sur le monument 486 d'Añkor Thom, par H. MARCHAL . . .	411
III. — Dharmaçâlās au Cambodge, par L. FINOT.	417
IV. — Roches gravées dans la région de Chapa, par V. GOLOUBEV. . . .	423
V. — Le Fan-tseu t'a de Yunnanfou, par L. FINOT et V. GOLOUBEV . .	435
VI. — Notes d'archéologie chinoise, par P. DEMIÉVILLE. I, L'inscription de Yun-kang. II, Le Buddha du K'o chan, III. Les tombeaux des Song méridionaux	449

NOTES ET MÉLANGES.

Fouilles de Đai-hừ, par L. FINOT et V. GOLOUBEV	469
Note additionnelle sur le kjökkenmødding néolithique du Bau-tro à Tam-tôa près de Đồng-hới, par Etienne PATTE	475

BIBLIOGRAPHIE.

- I. — **Indochine française.** — *H. Mansuy.* Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine. VI, Stations préhistoriques de Kéo-Phay de Khac-kiêm, de Lai-ta et de Bang-mac, dans le massif calcaire de Bac-son. Note sur deux instruments en pierre polie provenant de l'île de Trê. VII, Néolithique inférieur et néolithique supérieur dans la Haut-Tonkin avec la description des crânes du gisement de Lang-cuom (par *H. Mansuy* et *M. Colani*). VIII, La caverne sépulcrale néolithique de Hâm-rông. Description d'un crâne indonésien ancien de Cho-ganh. Complément à l'étude des crânes recueillis dans la caverne sépulcrale de Lang-Cuom. (*Ch. ROBEQUAIN*), p. 477. — *J. Guesdon.* Dictionnaire cambodgien-français. Fasc. V (*L. FINOT*), p. 480. — *G. Groslier.* La reprise des arts khmers, p. 481.
- II. — **Birmanie.** — *Ch. Duroiselle.* Guide to the Mandalay Palace (*L. FINOT*), p. 483.
- III. — **Inde.** — The Pali Text Society's Pali-English Dictionary (*L. FINOT*), p. 484. — *Nalinaksha Dutt.* Early history of the spread of Buddhism and the Buddhist schools. *Bimala Charan Law.* The Life and Work of Buddhaghosa. *Id.* The Buddhist Conception of spirits. *Id.* Heaven and hell in Buddhist perspective. *Id.* Some Kṣatriya Tribes of Ancient India. (*L. FINOT*), p. 485. — *Benoytosh Bhattacharyya.* The Indian Buddhist Iconography, mainly based on the Sādhnamālā and other cognate tāntric texts of ritual. (*L. FINOT*), p. 488. — Gackwad's Oriental Series, n^{os} XXV-XXVIII. (*L. FINOT*), p. 495.
- IV. **Asie centrale.** *Aurel Stein.* Serindia (*V. GOLOUBEV*), p. 496.

CHRONIQUE.

INDOCHINE FRANÇAISE. Ecole Française d'Extrême-Orient	543
Tonkin	588
Annam	588
Cambodge	591
SIAM	593
CHINE	594
EGYPTE	594

NÉCROLOGIE.

Thân-trọng-Huê (L. FINOT), p. 597. — *Claude Eugène Maître* (L. AUROUSSEAU),
p. 599.

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.	625
INDEX ANALYTIQUE	629
ERRATA ET ADDENDA	643
TABLE DES ILLUSTRATIONS	647
TABLE DES MATIÈRES	651

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

- **Numismatique annamite.** Par DESIRÉ LACROIX. Saïgon, 1900, 1 vol. in-8°, accompagné d'un album de 40 planches *Épuisé*
- **Nouvelles recherches sur les Chams.** Par ANTOINE CABATON. Paris, Leroux, 1901, in-8° 7 \$ 50
- III.... **Phonétique annamite (DIALECTE DU HAUT-ANNAM).** Par L. CADIÈRE. Paris, Leroux, 1902, in-8° 4 \$ 50
- IV..... **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE. Tome 1^{er}. Paris, Leroux, 1902, in-8° *Épuisé*
- V..... **L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra. ÉTUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT.** Par A. FOUCHER. Tome 1^{er}. INTRODUCTION. — LES ÉDIFICES. — LES BAS-RELIEFS. Paris, Leroux, 1905, in-8° *Épuisé*
- VI..... **Le même.** Tome II. Première partie. LES IMAGES 15 \$ 00
 , Deuxième partie. L'HISTOIRE. CONCLUSIONS 15 \$ 00
- VII..... **Dictionnaire cham-français.** Par ÉTIENNE AYMONIER et ANTOINE CABATON. Paris, Leroux, 1906, in-8° *Épuisé*
- VIII..... **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE. Tome II. Paris, Leroux, 1907, in-8° 9 \$ 00
- IX..... **Le même.** Tome III. Avec un cartable. Paris, Leroux, 1912, in-8° 12 \$ 00
- X..... **Répertoire d'Épigraphie jaina, PRÉCÉDÉ D'UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAÏNISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.** Par A. GUERINOT. Paris, Leroux, 1908, in-8° 9 \$ 00
- XI à XIII^{bis}. **Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam.** Par HENRI PARMENTIER. Paris, Leroux, 1909-1918, 2 tomes et 2 albums 48 \$ 00
- XIII-XIV... **Mission archéologique dans la Chine septentrionale.** Par EDUARD CHAVANNES. Tome 1^{er}, 1^{re} partie, LA SCULPTURE A L'ÉPOQUE DES HAN. 2^e partie. LA SCULPTURE BOUDDHIQUE. Paris, Leroux, 1915-1915 (*tout ce qui a paru*) } 150 \$ 00
- XIII^{bis}-XIV^{bis}. Planches. 2 albums in-4°. Paris, Leroux, 1909. }
- XV..... **Bibliotheca indosinica. DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES OUVRAGES RELATIFS A L'INDOCHINE.** Par HENRI CORUHER. Tome 1^{er}. BURMANIE, ASSAM, SIAM ET LAOS. Paris, Leroux, 1912, in-8° 30 \$ 00
- XVI..... **Le même.** Tome II. PÉNINSULE MALAISE. Paris, Leroux, 1915, in-8° 9 \$ 00
- XVII..... **Le même.** Tome III. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8° 24 \$ 00
- XVIII..... **Le même.** Tome IV. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8° 24 \$ 00
- XIX-XX.... **Études asiatiques.** PUBLIÉES A L'OCCASION DU 25 ANNIVERSAIRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT PAR SES MEMBRES ET SES COLLABORATEURS. Paris, Vanoest, 1925, 2 vol., in-8° 30 \$ 00
- XXI-XXII.... **L'Art khmèr primitif.** Par HENRI PARMENTIER. Paris . . . *Sous presse*

BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'Ecole Française d'Extrême-Orient et à l'Imprimerie d'Extrême-Orient. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 12 piastres d'Indochine, port compris.

Les volumes parus, jusqu'au tome XXV (1925) inclus, sont mis en vente au prix de 15 piastres d'Indochine. Toutefois, les tomes I (1901), III (1903), XI (1911), XVI (1916) et XVIII (1918), *épuisés*, ne sont plus vendus qu'avec la collection complète.

Le prix de la collection complète de 1901 à 1925 (t. I-XXV) est fixé à 450 piastres d'Indochine.

Ce tarif annule les précédents.

Toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin* doivent être adressées à M. le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, à Hanoi, Tonkin (Indochine française).

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

- I. **Eléments de sanscrit classique.** Par VICTOR HENRY. Paris, Leroux, 1902, in-8° *Épuisé*
- II. **Précis de grammaire pâlie, ACCOMPAGNE D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS.**
Par VICTOR HENRY. Paris, Leroux, 1904, in-8° *Épuisé*

MÉMOIRES ARCHÉOLOGIQUES PUBLIÉS PAR L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

- I. **Le temple d'Içvarapura (Bantay Srei, Cambodge).** Par L. FINOT, II. PARMENTIER et V. GOLOUBEV *Sous presse*

PUBLICATIONS HORS SÉRIE.

- Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DE CHAMPA ET DU CAMBODGE.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE. Paris, Leroux, 1901, in-f° 3 \$ 50
- Premier Congrès international des études d'Extrême-Orient.** Hanoi, 1902, in-8° 1 \$ 50
- Guide au Musée de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.** Par HENRI PARMENTIER. Hanoi, 1915, in-16 2 \$ 00